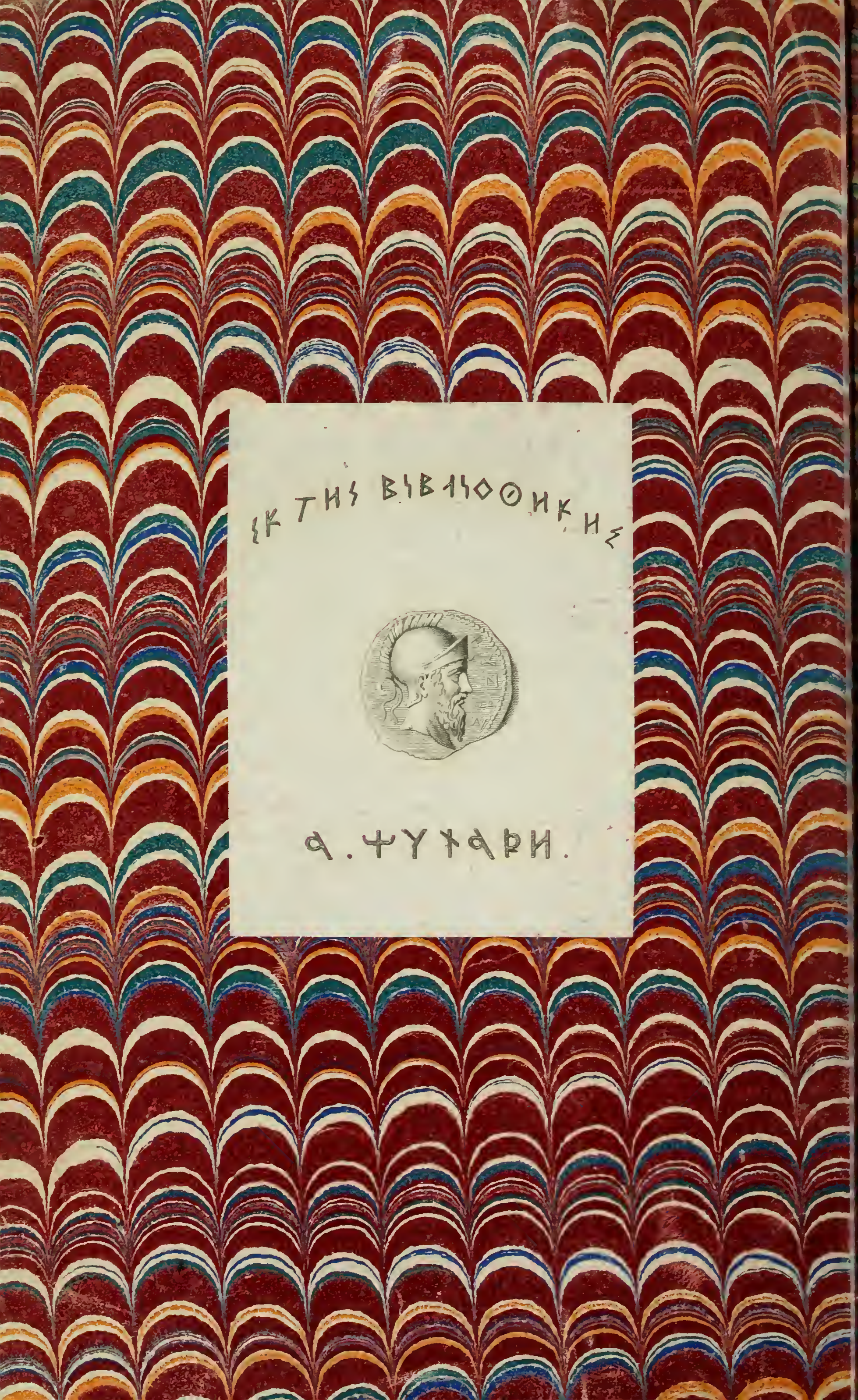



ΕΚ ΤΗΣ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗΣ
Α. ΨΥΧΑΡΗ.


University of Toronto.
King Alfred Library of History
Founded by
Goldwin Smith and Harriet Smith
1901

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL BARON THIÉBAULT

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.



Élisabeth Chenais

BARONNE THIÉBAULT

MÉMOIRES

DU GÉNÉRAL

Bon THIÉBAULT

Publiés sous les auspices de sa fille

Mlle Claire Thiébault

D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

PAR

FERNAND CALMETTES

III

1799-1806

Avec deux héliogravures

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1894

N. B. — Les notes suivies de l'indication (Ed.) sont ajoutées par l'éditeur. Les autres sont de l'auteur.

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL BARON THIÉBAULT

CHAPITRE PREMIER

La fin du second volume m'a laissé dans les bras de Pauline, et, quelles qu'aient été les suites d'un amour que je fus seul à fidèlement garder, ce souvenir m'est resté comme un des plus doux, peut-être le plus doux de tous mes souvenirs, parce qu'il se rattache à la période la plus complètement heureuse de ma vie.

Je ne sais, en effet, quel genre de jouissances ne m'avait pas été réservé pendant ces campagnes de Rome et de Naples. A l'âge des inspirations j'avais parcouru l'Italie tout entière: j'avais habité et Rome et Naples, si fécondes en prestiges, en plaisirs variés; j'avais participé à des faits glorieux en jouant par moments un rôle tout à fait supérieur à mon grade; j'avais reçu de manière à en tripler la valeur celui d'adjudant général, si agréable pour un homme jeune encore. Grâce au mot de général, au chapeau bordé et aux broderies, ce grade assimilait celui qui en était investi aux généraux; de fait, il donnait l'exercice d'une autorité supérieure à celle des généraux de brigade, pour lesquels les adjudants généraux rédigeaient des ordres dont ils n'avaient

pas la responsabilité, alors que, comme chefs d'état-major ayant le devoir de trouver et d'assurer les moyens d'exécution de quelque ordre que ce fût, ils étaient associés à toutes les combinaisons.

J'avais donc ma part de pouvoir, et une part enviable ; de plus, je possédais une somme importante pour le temps, et je m'exaltais à la pensée de l'emploi que je lui destinais. J'étais heureux, si jamais on le fut; heureux d'un présent enchanteur, d'un avenir qui me semblait prodigue de tous les biens. Et pourtant j'avais atteint l'apogée du bonheur, et il ne me restait plus guère à goûter d'aussi pure félicité. Au reste, je n'entends pas imputer à la fortune ou à la destinée tout ce qui contribua à amoindrir mon rôle ; je ne tardai même pas à devenir l'arbitre d'une véritable élévation et à la manquer de la manière la plus complète et d'une manière qui n'inculpe que moi, si tant est qu'il y ait des limites à assigner à l'action de ce destin que je disculpe et dont peut-être je fus et je devais être, comme tant d'autres, tout simplement le jouet.

Cependant, quelque aveuglé que je pusse être par ce bonheur présent, je n'en ressentais pas moins une profonde douleur à la pensée des défaites de nos soldats, et particulièrement de ceux dont j'avais partagé si longtemps l'heureuse destinée et que j'avais dû quitter au moment où, sortis enfin des guets-apens du royaume de Naples, ils allaient se mesurer avec de belles et puissantes armées. De ces armées coalisées, l'une, l'armée autrichienne, nous était connue, et nous savions comment l'attaquer pour la battre; mais l'autre, l'armée russe, entrait pour la première fois en lice ; c'est d'elle seulement qu'on parlait sans cesse, et elle avait paru valoir qu'on adoptât une tactique nouvelle contre elle. On nous avait distribué, le 2 juin, à Pistoja, une espèce d'in-

struction fort mal rédigée, mais que tous les propos qui circulaient alors me permirent de compléter; et ces diverses indications concouraient à présenter l'armée russe comme assez redoutable, composée d'hommes robustes et grands, disciplinés jusqu'à l'obéissance aveugle. Au moment de les conduire à l'ennemi, on les animait par de fortes distributions d'eau-de-vie; dès lors ils attaquaient avec une sorte de frénésie et se laissaient plutôt massacrer que de reculer; pour les démoraliser, il fallait mettre hors de combat un grand nombre de leurs officiers; sans chefs. la crainte les saisissait. Leurs officiers. d'ailleurs, étaient communément braves; relativement peu instruits et pour la plupart cruels, ils ne savaient commander qu'un petit nombre de manœuvres, souvent meurtrières pour leurs hommes, et c'est ainsi que. pressés par l'ennemi, ils faisaient toujours former le carré. ce qui est profitable contre la cavalerie, mais ce qui. opposé à l'infanterie et surtout à l'artillerie, comme ils ne craignaient pas de le faire, offre une surface trop belle à l'action de la baïonnette ou du canon. Peut-être aussi savaient-ils leurs hommes peu aptes à suivre un mouvement de retraite et préféraient-ils risquer de les faire écraser en masse que de les laisser se disperser sans avoir la certitude de pouvoir les rassembler. Les soldats, au reste, avaient pour se dévouer jusqu'à la mort un puissant entraînement provoqué chez eux par la conviction qu'ils ont de souper avec Jésus-Christ s'ils sont tués en faisant face à l'ennemi; blessés, ils se faisaient achever en tirant sur l'ennemi qui se trouvait à leur portée, et c'est par suite du même fanatisme que, en ordonnant un jeûne. un général en chef peut laisser une armée russe vingt-quatre heures sans manger.

L'artillerie russe était nombreuse, mais pas plus les officiers que les soldats n'attachaient de honte à la perte

de quelques pièces; pourvu que les pièces eussent fait le mal qu'elles devaient faire, elles étaient considérées comme payées, tout devant s'évaluer en argent dans une armée où un homme n'était que le capital de quarante francs de rente viagère.

La cavalerie de ligne, d'une apparence imposante, était au fond assez médiocre, quoique mieux montée depuis que la partie de Pologne conquise fournissait d'excellents chevaux. Les cavaliers, robustes, d'un bel aspect, manœuvraient mal et sans agilité; quant aux Cosaques, ils étaient ce qu'ils sont encore aujourd'hui, tous fils ou valets de fermiers qui répondent d'eux; généralement sûrs, intelligents, fins et rusés, ils manient admirablement des chevaux maigres et laids, mais courant avec beaucoup de vitesse et capables d'endurer tous les genres de privations, de supporter les plus dures fatigues. Très mal payés, ils se pourvoient eux-mêmes et pillent, brûlent, saccagent; employés ordinairement à l'avant-garde, ils devancent parfois l'armée de quinze lieues. Montagnes, rivières, marais, rien ne les arrête; arrivés à peu de distance, ils se cachent dans les forêts et y restent pendant plusieurs jours sans que l'on se doute de leur présence ou de leur voisinage. Aussi habiles à grimper aux arbres qu'à gravir les rochers les moins accessibles, ils passent les journées à observer l'ennemi et presque toujours sans être aperçus; lorsqu'ils sortent de ces réduits, ce qu'ils font souvent par les chemins les moins suspects, c'est un à un, ou deux à deux, ou dispersés par bandes à l'instar des loups. A force de répéter ces reconnaissances et d'en faire leur occupation constante, ils ont acquis un coup d'œil, un jugement infaillibles; aussi est-ce par eux que les généraux russes sont sans cesse informés des forces et de la position que leurs ennemis occupent, et qu'ils connaissent la configu-

ration et les ressources d'un pays avant de s'y engager.

Lorsque des Cosaques se montrent à découvert, on peut être certain que le gros de l'armée n'est pas loin, car ils ne se compromettent pas. Presque toujours ils marchent sans ordre et entièrement désunis ; mais, dans ce cas-là même, ils ne se perdent jamais de vue, et lorsqu'un ou plusieurs d'entre eux sont assaillis, les autres accourent pour les secourir. Attaqués par un détachement, ils se dispersent, puis se rallient bientôt pour entourer ce même détachement, du moment où leur nombre leur garantit le succès. Parfois encore ils se mêlent à des chasseurs à pied, qu'au besoin ils prennent en croupe. Ces chasseurs à pied, excellente troupe de l'armée russe, étaient alors heureusement peu nombreux ; adroits au tir, habiles à se cacher, ils franchissaient de grandes distances à quatre pattes et doublaient admirablement les Cosaques, de sorte qu'une armée russe était toujours et très parfaitement éclairée, et ne pouvait être surprise dans ses camps.

La tactique nouvelle contre une telle armée consistait à la harceler sans cesse, à la mettre pendant le combat dans la nécessité de changer son ordre de bataille, à l'attaquer sur plusieurs colonnes et par ses flancs pour avoir sur elle l'avantage des manœuvres, à détruire le plus d'officiers possible et de Cosaques.

Mais dans ce moment, cette armée que, par l'expérience de nos défaites mêmes, nous allions apprendre à battre, cette armée était victorieuse, et son nom, comme celui de son chef, le fameux Souvorow, était dans toutes les bouches. Ce qui circula alors et ce qui allait circuler plus tard d'anecdotes sur le compte de ce Souvorow n'est pas croyable. De ces anecdotes un grand nombre étaient ou fausses ou complètement dénaturées ; mais, comme j'ai eu depuis lors l'occasion de les vérifier toutes et même

d'en augmenter le nombre, je vais en consigner sur cet homme non moins bizarre que célèbre quelques-unes qui du moins sont certaines.

Souvorow, avec qui mon père fit connaissance à Berlin, chez le prince Dolgorouki, envoyé de Russie, et auquel il consacra quelques-unes des pages de ses *Souvenirs* (1), était un homme à la fois fantasque et transcendant; il ne tarda pas à se faire remarquer, entra dans les gardes, y devint capitaine, et pourtant il serait peut-être mort inconnu, sans son excessive laideur. L'empereur Pierre III, révolté de cette figure, le nomma colonel par le seul motif de le faire sortir de ses gardes et de ne plus le voir défiler.

Signalé bientôt comme homme de génie, il parvint rapidement aux premiers grades, et, non moins connu par ses cruautés que par son mérite, il fut notoire que l'on pouvait compter sur lui, même pour les actes les plus horribles; voilà comment il fut chargé d'emporter d'assaut Ismaïlof, où trente mille Turcs périrent, et de mener à bout la campagne de Pologne, où, dans sa marche sur Varsovie, il détruisit Prague on sait comment. Prague, entourée d'ouvrages en terre non achevés et défendue par fort peu de troupes, fut prise presque sans combat et par conséquent sans perte. Enlevée de nuit, les généraux russes étaient parvenus à maintenir jusqu'au jour leurs troupes réunies, et l'ordre fut respecté jusqu'au moment où Souvorow, ayant passé la revue et sachant qu'il ne restait pas un soldat polonais à partir de Prague, s'écria : « *Pogoulaïtie rebiata.* » (Amusez-vous un peu, mes enfants.) Dès lors, au milieu du pillage et du viol, auquel les couvents n'échappèrent pas, commença le massacre de dix mille habitants paisibles.

(1) Quatrième édition, t. IV, p. 57.

hommes, femmes et enfants assassinés de la manière la plus atroce. Or, au cours de cette épouvantable boucherie, Souvorow aperçut un dindon qui venait d'être blessé à la patte, et à l'instant il s'écria du ton le plus piteux : « Pauvre bête, qu'as-tu fait pour te trouver victime des dissensions des hommes ? » Et de suite il fait venir le chirurgien-major de l'armée, et, au milieu des cris de tant de malheureux atrocement égorgés, sans en être distrait et de l'air d'une pitié dérisoire, sur un ton pleurnichard, il ordonne de panser le dindon devant lui. Il avait ainsi trouvé le moyen de surpasser sa cruauté par son impudeur.

Ses mœurs étaient à l'unisson, c'est-à-dire qu'il affectait une rudesse presque sauvage. Il ne dormait que trois heures et les passait presque nu dans un tas de foin et de paille qu'il faisait mettre au milieu des plus belles chambres à coucher, chambres dans lesquelles il satisfaisait tous ses besoins.

Il détestait les glaces, sans doute, par suite de l'effet que son nez cassé et son museau de Kalmouk faisaient sur lui-même. Il fallait donc couvrir les glaces des appartements où on le logeait, ou bien il les brisait.

Il ne mangeait que ce que le Cosaque ou le Tartare placé de service auprès de lui et que l'on relevait chaque jour, mangeait lui-même, et il portait le cynisme jusqu'à inviter même des dames à ces dîners, qu'il faisait toujours entre six et sept heures du matin; il fallait y assister en grande tenue, alors que lui n'avait d'autre costume, hors les très grandes circonstances, que celui des soldats. Quant à sa toilette, elle consistait à se faire jeter en se levant et en se couchant quatre seaux d'eau froide sur la tête.

Un jour qu'il passait dans je ne sais plus quel cantonnement de cavalerie russe, tout le corps d'officiers,

dans la plus grande tenue, vint au-devant de lui pour le saluer et l'inviter à un grand déjeuner préparé pour la circonstance. En voyant arriver ces officiers en culottes blanches, en bottes bien cirées, il descendit de voiture; on lui présenta aussitôt un très beau cheval, mais il refusa avec humilité de le monter et, par une boue effroyable, se mit à marcher à pied, ce qui força tous les officiers à mettre pied à terre et à barboter avec lui. En approchant de la maison où le déjeuner l'attendait, il aperçoit vers l'horizon un village; il s'arrête et s'écrie : « Ah! messieurs, voilà un village où demeure un cultivateur qui m'a promis de la graine de concombre; permettez que j'aille la lui demander. » Il oblige les malheureux qui ne peuvent le quitter à faire encore ce trajet de trois quarts de lieue à travers les terres détrempées, et, quand il les voit crottés jusqu'à l'échine, il regagne sa voiture et continue sa route.

Ayant officiellement reçu un rapport portant qu'un colonel, qui devait avoir douze escadrons à cheval, n'en avait que trois, il dit : « C'est mal, et je verrai cela par moi-même. » En effet, dès le lendemain, il ordonna qu'il passerait une revue de rigueur. A l'heure fixée, en dépit de la chaleur, il arriva à pied, suivi de son état-major, et, en approchant du régiment, il dit : « Voilà un temps bien menaçant (le temps était superbe); je crois même qu'il pleut; mes habits en sont humides; à mon âge, cela ne vaut rien. Ainsi, colonel, je vais passer la revue dans ce manège, que par trois vous ferez traverser à vos cavaliers. » Le colonel, qui le devine, fait passer six fois ses trois escadrons devant Souvorow, qui, cette farce jouée, dit au colonel : « Bravo! vous avez un régiment magnifique. Voilà comment on calomnie les plus braves et les plus intègres officiers de notre chère Maman, l'immortelle Catherine. » Maintenant, quel était le mot de

cette énigme? Ce colonel, d'une force extraordinaire, avait emporté Souvorow, au moment où celui-ci, blessé, allait être pris; à titre de récompense, il avait été nommé colonel; mais comme il n'avait rien, restait-il sous-entendu qu'il dût faire fortune aux dépens du régiment. Souvorow, qui ne voulait pas sévir, avait du moins imaginé ce moyen de prouver aux dénonciateurs que son pouvoir le mettait au-dessus de tout, et que, pour les braver, il lui suffisait d'une pasquinade.

Il aimait à parler avec ou devant ses soldats, et rien ne l'arrêtait quand il voyait que quelque chose pouvait les divertir et faire sur eux une impression utile. Un jour qu'ils avaient très froid et qu'ils commençaient à se plaindre, il s'écria : « Oh! quelle chaleur! on étouffe... » Et il tire sa chemise de sa culotte, se débraille et se fait jeter un seau d'eau sur le corps; et cela, quand il avait soixante ans.

Je ne sais plus à quelle occasion le roi de Prusse l'envoya complimenter par un de ses généraux, que Souvorow conduisit au camp, et, lorsqu'il se vit suivi par beaucoup d'hommes, il s'arrêta, puis mettant, après quelques lazzi, son général prussien en scène : « Par exemple, dit-il à ses soldats, pensez-vous que des gens vêtus comme cela sont bien redoutables à la guerre? Voyez ces deux barils qu'il a aux jambes (en le prenant par une de ses bottes fortes); à cheval cela n'est bon à rien, et à pied cela empêche de faire un pas... Et ces canons (en lui défaisant une des boucles sur l'oreille), ne vous imaginez pas que cela vous envoie des balles... Et cette queue (en lui prenant la queue et en la remuant), n'allez pas vous figurer que ce soit une baïonnette. » Et, bravant toutes les convenances par des facéties de cette nature, il faisait rire les soldats et s'en faisait adorer.

Après une sorte d'entrée triomphale faite à Alexan-

drie, on vint lui dire que le peuple désirait voir Souvorow. « Eh bien! dit-il, il faut le lui montrer. » A l'instant même il ôte tous ses vêtements, ne conservant que ses bottes, et, nu comme un ver, n'ayant sur sa peau que son épée et ses cordons, il se rend le chapeau à la main sur un balcon, et, dans cet accoutrement, se présente aux curieux, en tournant comme un toutou (1).

Catherine voulant lui donner la petite croix de l'ordre de Sainte-Anne, imagina même de la lui attacher à la boutonnière. Souvorow cependant, tout en se confondant en actions de grâces et en s'inclinant profondément, eut grand soin de couvrir sa boutonnière avec sa tête, et il répétait : « Ah! maman, très chère maman (suivant l'usage), jamais je ne le souffrirai. » Bref, il parvint à lui prendre le petit ruban, et, du moment où il le tint, il s'efforça d'y passer la tête, et, après dix tentatives inutiles, il ajouta : « Votre Majesté le voit, cela est impossible; jamais ma tête n'y passera, il est trop petit. »

(1) Le fait suivant montre Paul Ier, digne maître d'un tel sujet. Il faisait parfois assister l'Impératrice à ses parades; alors, et par galanterie, il mettait pied à terre et défilait devant elle à la tête de la 1re compagnie de sa garde; mais il exigeait qu'elle fût exacte. Un jour, furieux de ce qu'elle avait fait attendre les troupes, il commanda, au moment où la calèche arriva devant le front qu'elle devait suivre, que, sans se détourner, tous les soldats du premier rang se missent à pisser (il faut bien que je dise le mot, puisqu'il ordonna la chose), et l'ordre fut exécuté.

Cependant ce prince, et je parle ici d'après un de ses sujets, homme d'honneur, de haute capacité et ayant eu fort justement à se plaindre de lui, ce prince, sauf quelque originalité ou extravagance, fut à la fois un homme de jugement, de tête et de cœur, de plus un homme d'État, et sous quelques rapports le Louis XI de la Russie. Mais on sait qu'il était haï de Catherine, sa mère, soit par crainte qu'il voulût venger son père qu'elle avait fait assassiner, soit que, le détestant, elle affectât de le mépriser pour faire croire qu'il était méprisable; elle alla jusqu'à le faire empoisonner, et, s'il survécut à cet attentat, il en conserva du moins des mouvements convulsifs sur le visage et dans les membres, et, suivant plusieurs, des aberrations momentanées.

Catherine se mit à rire, fit apporter un grand cordon et le lui donna.

Souvorow était un homme transcendant qui, ayant jugé devoir cacher sa supériorité et voulant donner le change, faisait le fou. Ainsi que je l'ai dit, il dormait à peine trois heures, fait auquel il faut ajouter que, dès qu'il était seul, il lisait et travaillait avec méthode; mais, destiné à commander des hommes ignorants et grossiers, il se faisait grossier et jouait l'ignorance. Un jour cependant, c'était en 1793 ou 1794 (il commandait un corps de troupes campé), et passant près d'une tente où plusieurs officiers parlaient avec chaleur, il fourre sa tête par-dessus une des toiles de la tente, se dresse comme un serpent et, à peine reconnu, devient l'objet des respects qui lui étaient dus... « Et de quoi parliez-vous? » dit-il aussitôt. On l'informe que l'on discute je ne sais quelle opération de guerre, qui venait d'être exécutée par nous ou contre nous. Une carte se trouvait déployée, il s'en approche, l'examine, pendant qu'on le met au courant de la discussion, prend la parole et confond les assistants par sa logique autant que par la profondeur de ses pensées et l'exactitude de ses calculs stratégiques; tout à coup il s'aperçoit de l'étonnement de ses auditeurs, et, au milieu d'une de ses périodes, il saute sur la table et sur la carte, se met de toutes ses forces à chanter comme un coq, descend en faisant la culbute et disparaît. Ce chant du coq dont il se servit dans cette circonstance pour mystifier ses interlocuteurs, personne mieux que lui ne réussissait à l'imiter, et c'est par ce cri qu'il éveillait souvent ses aides de camp et domestiques, quand ils oubliaient l'heure ou qu'il avait besoin d'eux plus tôt que de coutume. Il s'en servit même comme de la diane pour mettre debout le camp.

Quand ses soldats ployaient, il se jetait à terre, se

roulait, jurait de se faire tuer, les rendait responsables de sa mort et les citait devant Dieu. Il produisait ainsi le plus grand effet et dut à ce jeu de scène plus d'une fois la victoire, à la Trebbia notamment; mais lorsque, cerné par les troupes de Masséna, et comme dernier recours, il fit creuser sa tombe devant tous ses soldats, déclarant qu'il fallait vaincre ou l'enterrer là, sa défaite n'en fut pas moins complète, et cette comédie n'eut pas de dénouement. Au reste, s'il renonça à une mort qui eût été d'accord avec sa vie, c'est-à-dire bizarre, mais glorieuse, il n'échappa pas à la mort qui résulta pour lui de la honte et du désespoir d'avoir été vaincu. Tant qu'il était vainqueur, un tel homme était un héros; du moment où il avait été vaincu, ce n'était plus qu'un pantin.

On sait que, après la mort de la grande Catherine, il se moqua des innovations militaires que Paul I[er] introduisit notamment dans le costume de l'armée et dans les détails du service; ses saillies furent répétées au nouvel empereur, qui l'en récompensa par un exil: mais lorsque ce prince eut résolu d'entrer en scène contre la France, il crut, sans doute en souvenir de la terreur qui depuis le massacre de Prague et le sac d'Ismaïlof était attachée au nom de Souvorow, il crut ne pouvoir se passer de ce général et voulut lui confier le commandement de cette armée, qui nous fit d'ailleurs évacuer presque toute l'Italie; il lui envoya donc un lieutenant général pour l'inviter à se rendre à Pétersbourg.

Arrivé au lieu de l'exil, ce lieutenant général fit part à Souvorow de sa mission; aussitôt Souvorow prit une poignée de terre et se la jeta sur la tête, en disant : « Le maréchal Souvorow est mort, il est sous la terre; quant au vieux Souvorow, que voulez-vous qu'il fasse pour le service de l'Empereur? » On eut mille peines à lui faire accepter le commandement qu'on lui offrait, et on fut

quinze jours à le mettre en route. En faisant ce trajet, il passe au milieu de la nuit par la résidence de sa femme et de son fils (1), se rend sans bruit au lit de chacun d'eux, les regarde un moment, défend de les réveiller et continue sa route. Il arriva enfin à Pétersbourg, et là de nouvelles scènes eurent lieu.

On aurait peine à croire à la hardiesse de quelques-unes d'entre elles : ainsi il se fit faire des bottes qui lui montaient presque aux hanches, un habit dont les parements allaient aux coudes et les basques sur les talons, une queue traînant à terre et un chapeau de trois pieds d'envergure, et, sous cet accoutrement, au fond duquel il semblait disparaître et qui était la charge et la critique du nouvel uniforme que Paul Ier avait donné aux troupes, il osa se rendre chez cet empereur.

A une parade, l'Empereur lui ayant demandé ce qu'il pensait des guêtres à trente-six boutons que venait de recevoir l'infanterie, il appela un des soldats qui le suivaient et qui avaient encore l'ancien uniforme russe ; il fit approcher un de ceux qui étaient dans la nouvelle tenue et ordonna à tous deux de se déshabiller, de se coucher et de dormir, et dès qu'ils en eurent fait le semblant, il fit battre l'équivalent de la générale. Son homme fut prêt en une minute, et Souvorow partit aussitôt avec lui, laissant l'autre mettre ses soixante-douze boutons ; telle fut la seule réponse qu'eut l'Empereur.

Cette inconcevable déférence et tout ce que l'on pardonnait à Souvorow me firent supposer qu'il fallait que les hommes de guerre marquants fussent bien rares en Russie (2), et je fis part de cette réflexion à la personne à

(1) Il n'eut qu'un fils, qui, marié à une princesse de Courlande, se noya en 1811, lors d'une campagne contre les Turcs. Il ne reste de Souvorow que des petits-fils, qui furent élevés en Suisse.

(2) Souvorow avait pour rival, en Russie, le maréchal Kamenski,

laquelle je dois tant d'anecdotes : « Et comment voulez-vous que cela soit autrement? me répondit-elle; les minu-

homme moins du goût des soldats, c'est-à-dire moins original et moins grossier, mais non moins capable et peut-être plus cruel que notre espèce de héros. Comme cela devait être, tous deux se détestaient. Potemkin eut l'idée de les rapprocher et, dans ce but, les réunit dans un dîner où se trouvait le père de la personne qui m'a raconté une partie des faits que je rapporte, mais ce fut sans succès. Hors le temps du repas, pendant lequel aucun des deux ne regarda l'autre, ils se placèrent à deux des angles opposés du salon et se tournèrent constamment le dos.

Une anecdote relative à ce Kamenski montre à quel caprice pouvait impunément se livrer un général russe en faveur, et à ce titre elle vient en confirmation de tout ce qu'on a dit des fantaisies de l'autre préféré de Catherine, Souvorow; voici l'anecdote :

Kamenski se rendant de Moscou à Pétersbourg rencontra l'archevêque de cette ville allant à Moscou. Frappé de l'idée que rencontrer un pope porte malheur, si l'on ne parvient à conjurer le sort par quelque chose d'extraordinaire, il fait arrêter sa voiture et met pied à terre. L'archevêque en fait autant. Kamenski va au-devant de lui, se met à genoux, lui baise la main et reçoit la bénédiction : « Monseigneur, j'ai une grâce à vous demander, c'est de vous coucher par terre, de vous rouler dans la boue, jusqu'à ce que vous soyez hors de mon chemin, et de rester ainsi couché jusqu'à ce que j'aie passé. » L'archevêque voulut résister à cet ordre mal déguisé, mais il n'y eut pas moyen; il fallait obéir en tous points, et rouler dans la boue et sa personne et ses habits pontificaux. Kamenski passé, l'archevêque rétrograda, et de retour à Pétersbourg, alla demander justice à Catherine, qui lui répondit : « Procurez-moi un second Kamenski, et je vous promets de punir celui-ci. »

Ce fut une de ses victimes qui se chargea de le punir. Il était par sa cruauté devenu la terreur des soixante-dix mille serfs ou paysans qui composaient sa fortune. Un jour que, dans un droschky, il se promenait dans un petit bois voisin de son château, le moujik qui le conduisait au pas avec ses trois chevaux de front voit rouler quelque chose à côté de la voiture; il regarde et, reconnaissant une tête d'homme, se retourne et trouve son maître décapité. Dans son bouleversement, il remet cette tête dans la voiture, rentre au château et raconte cette terrible aventure. Accusé du crime, il serait mort sous le knout, sans les aveux d'un vieux paysan qui, à la faveur d'une embuscade, avait pu s'approcher du droschky, abattre la tête d'un coup de hache et rentrer dans le bois, sans avoir été surpris dans l'exécution de cette vengeance méritée.

ties du service y sont poussées à tel point qu'un officier n'a pas le temps de dormir et de manger, et que, en moins de dix ans, un homme, eût-il du génie, deviendrait une machine. »

Quoi qu'il en soit, confiant dans les services qu'on attendait de lui, Souvorow osait tout; il exploita sans scrupule cette opinion, d'ailleurs juste en ce temps-là, que, à la tête d'une armée russe, il valait vingt-cinq mille hommes, si bien que, au moment de marcher contre nous, il obtint pour toute instruction une main de papier en blanc, au bas de chaque page de laquelle se trouvait la signature de l'Empereur.

Arrivé à Vienne, on tint un grand conseil de guerre pour discuter et arrêter les opérations de la campagne, que les armées impériales allaient faire suivant la marche lourde et méthodique des Allemands et suivant ces prévisions en apparence infaillibles, qui ont toujours fini par mettre les Autrichiens complètement en défaut; mais, quelque chose qu'on pût faire et dire, on ne tira rien de Souvorow : « Que voulez-vous de moi? répétait-il, je n'entends goutte à tout cela; je ne suis qu'un soldat et je ne sais que marcher en avant, etc. — Mais, lui observa-t-on, vous devez avoir reçu des instructions de l'Empereur. — Des instructions? » Et il tira de son portefeuille la main de papier couverte des blancs-seings de l'Empereur; après l'avoir jetée sur la table, il ajouta de l'air le plus niais : « Voilà tout ce que j'ai. » Et on n'en eut pas autre chose.

En conduisant son armée contre nous, il ne cacha pas à ses soldats qu'ils auraient affaire à des adversaires formidables : « Vous avez battu des Allemands, des Polonais, des Turcs; mais tout cela n'est rien. Ce sont les Français qu'il faut battre. Voilà des ennemis dignes de vous. Voilà des gens qui savent faire la guerre et qui,

comme les Allemands, ne sont pas gênés par des costumes ridicules. » Il se faisait appeler « l'Ange exterminateur des républicains ». Pour monter au dernier degré l'exaltation de ses Russes, Paul Ier lui envoya son fils, l'archiduc Constantin, comme officier d'ordonnance, et c'est en ayant à ses côtés ce prince que, le 24 mai, Souvorow fit à Alexandrie la seconde et heureusement la dernière de ses entrées triomphales.

Il put prendre la citadelle de Milan, entrer à Turin, gagner la bataille de la Trebbia, nous faire évacuer la Lombardie et presque tout le Piémont; mais par bonheur il entendait la guerre comme les bêtes sauvages, en forcené, et ses courses à tire-d'aile, qu'il prenait sans doute pour le vol de l'aigle, le lançaient dans des pièges où il s'empêtrait. Il fallait toute l'impéritie de Scherer ou la légèreté de Macdonald pour s'offrir aux coups d'un Souvorow. Moreau, dix fois inférieur en nombre, le tint en échec par la profondeur de ses combinaisons et par la hardiesse de cette campagne si savante et si complexe, qui illustra jusqu'à nos revers; et quand en Suisse l'ours russe se trouva en face d'un adversaire tel que Masséna, c'est l'ours qui fut dévoré.

De Gênes, où j'assistais avec angoisse aux luttes des nôtres contre cette formidable armée russe, je recueillais tous les récits et toutes les notes. Ne pouvant participer à nos suprêmes efforts qu'en en suivant anxieusement les vicissitudes, j'enregistrais avec le plus vif intérêt tous les faits d'armes, et c'est parce qu'il commit quatorze fautes bien déduites et comptées, que Macdonald perdit à la Trebbia la bataille décisive qui termina sa carrière en Italie (ce qui fut un bonheur), mais aussi la carrière de l'armée de Naples (ce qui fut un désastre). Revenu à Paris, logé chez son ami Beurnonville, il fit, pour sa justification, répandre le bruit que Moreau avait

trahi, et cette assertion impudente ne trompa que des adulateurs qui voulaient bien être trompés.

En dépit du sang dont à tort ou à raison le maréchal duc de Tarente s'enorgueillit, et que sa mère, cuisinière que son père épousa, n'a certes pas anobli ; en dépit du rang superbe où il est attaché, personne ne songera à lui élever une statue, qui puisse faire pendant à celle qu'on élève à la mémoire du général Championnet. Par esprit de vérité, ayant suivi de si près les rôles des généraux dans cette campagne et, depuis lors, ayant scrupuleusement étudié ces rôles avec les pièces et témoignages sous les yeux, je n'ai pu m'empêcher de témoigner constamment en faveur de Moreau que je déteste depuis 1813, comme j'avais témoigné en faveur de Championnet que je chérissais, contre Macdonald que, en dépit de sa conduite envers ses rivaux, en dépit de sa légèreté comme général en chef, j'ai toujours été enclin à aimer comme homme et comme vaillant soldat. Au reste, je les aurais indistinctement haïs ou aimés, les uns ou les autres, que je n'en aurais dit ni plus ni moins.

Quoi qu'il en soit, navré en apprenant la perte de la bataille de la Trebbia, je le fus plus encore en constatant l'inutilité de l'admirable campagne menée par Moreau, et ce fut de même avec humiliation que je vis Gênes se remplir de généraux dont la présence n'attestait que des revers. Tout le quartier général de l'armée de Naples ne tarda pas à arriver dans cette ville ; mais, comme il ne s'agissait plus de régulariser une incorporation qui se faisait d'elle-même, tout ce qui ne restait pas attaché à l'armée d'Italie s'y arrêta peu et se rendit à Paris. Je ne les laissais pas partir sans les interroger, et cet incessant défilé de mauvaises nouvelles eut un contre-coup sur ma convalescence. Malgré les soins dont j'étais l'objet, malgré la beauté du climat, la saison et le

bonheur dont j'aurais dû jouir sans partage, ma santé, qui s'était d'abord rétablie, redevenait inquiétante. Il est des crises qui marquent des étapes dans l'existence, et je dus reconnaître que la maladie dont je relevais avait fini ma jeunesse, comme d'autres crises de même nature commencent la vieillesse, comme d'autres enfin marquent la décrépitude. Mes forces, qui me semblaient si bien revenues, diminuaient : Pauline, qui s'occupait de ma santé plus que moi, voulut une consultation qui eut lieu. Un médecin de réputation, après une longue enquête, me fit coucher sur mon lit, me tâta, me cogna tout le corps et, à la suite de ce long examen, décida qu'il fallait que je rentrasse en France pour suivre un régime, impossible, disait-il, en dehors des habitudes sages de la famille. Si Pauline avait dû rester à Gênes, j'y serais mort plutôt que de la quitter; mais elle attendait ses passeports pour se rendre à Milan; dès lors j'arrangeai mon départ de manière qu'il coïncidât avec le sien, et de suite j'annonçai la vente de mes chevaux.

Dans le nombre, se trouvait un très beau cheval arabe, qui avait été remarqué à Gênes et ne pouvait manquer d'y avoir de nombreux amateurs. Mme Pallavicini, une des plus jolies femmes et la meilleure écuyère de l'Italie, se hâta de me le faire demander afin de l'essayer. J'écrivis aussitôt à cette dame que je mettais le cheval à ses ordres, mais que, dans ma conviction, aucune écuyère au monde, avec une selle de femme, n'était capable de le maîtriser à cause des sauts, des écarts qu'il faisait sans cesse, et surtout à cause d'une ardeur que douze ou quinze lieues ne suffisaient pas à calmer. Elle me répondit qu'elle me remerciait du motif de ma lettre, mais qu'elle ne craignait aucun cheval.

Deux heures ne s'étaient pas écoulées que tout Gênes

se trouvait en émoi. Après avoir fait seller et brider le cheval avec le plus grand soin, Mme Pallavicini, parvenue à se placer dessus, s'était dirigée par la porte du Ponant. Tant qu'elle avait été dans les rues de Gènes ou du faubourg, elle avait contenu son fougueux animal; mais, une fois hors de la ville, celui-ci s'anima et de plus en plus profita de l'espace qui s'étendait devant lui; bientôt, la queue en l'air, les crins hérissés, après quelques sauts il ébranla son amazone, lui gagna brusquement la main et l'emporta.

Que faire? Des deux ou trois cavaliers qui l'accompagnaient, pas un n'était monté de manière à la suivre, et quand on l'aurait suivie de près, on n'aurait fait qu'accélérer la rapidité de sa monture. On se borna donc à la tenir en vue, tout en l'abandonnant à elle-même. Cependant elle ne perdit pas la tète, ne retint plus son étrier que de la pointe du pied et même eut assez d'adresse et de présence d'esprit pour défaire la sangle qui l'attachait à la selle. Dès lors, moins alarmée de sa position, elle chercha encore à se rendre maîtresse du maudit animal; n'y parvenant pas et ne voulant pas être emportée à une trop grande distance, elle s'élança à une place où elle avait aperçu du gazon; par suite de la rapidité avec laquelle elle franchissait l'espace, elle fut jetée au delà, tomba sur le taillant d'une roche et se fendit la bouche d'une manière si fâcheuse qu'on fut obligé de recoudre les chairs pour qu'elles reprissent. C'est donc tout en sang qu'on la rapporta à Gènes. Quant à mon cheval, qui, débarrassé de son écuyère, gambadait assez peu loin de là, on eut mille peines à le rattraper et on ne le ramena que le soir.

J'ai dit que Mme Pallavicini était très jolie; je fus donc désolé d'être la cause, même involontaire, d'un accident qui la défigurait; mais si je m'intéressais à sa

beauté, c'était par ce sentiment vague que doit éprouver tout homme à la pensée d'un grand charme de femme trop brusquement rompu. En ce moment, pour bien des jours encore, Pauline était l'unique adoration de ma vie, et la fidélité que, seul des deux, j'ai longtemps gardée, que j'imaginais alors devoir garder jusqu'à mon dernier soupir, je ne sais pas quelle autre créature, humaine ou divine, aurait pu m'y faire manquer.

Comme Pauline le disait alors, le destin nous avait faits l'un pour l'autre, et je me souviens de son étonnement au premier temps où je l'avais connue à Naples, lorsque, la conversation s'étant portée sur les prénoms, elle dit que, pour un homme, elle n'en admettait qu'un : Paul. Elle était à demi couchée sur son divan, Michel Lagreca, le général Krieg, le comte Scheel se promenaient dans le salon tout en prenant part à notre entretien. J'étais assis près d'elle, et tout bas je la remerciai de cette préférence. « Mais vous ne vous nommez pas Paul, m'avait-elle dit vivement. — Il y a cependant vingt-neuf ans qu'on ne m'appelle pas autrement. » Et, lui présentant mon brevet d'adjudant général que le général en chef venait de me remettre : « Voilà du moins la preuve, ajoutai-je, que je ne suis pas le seul à me donner ce nom-là. » Elle avait pris mon brevet qu'elle regarda longtemps, et, par un de ces soupirs dont elle savait user si bien, elle m'avait laissé deviner que nos cœurs pourraient s'harmoniser comme nos noms.

On a vu que l'harmonie fut complète. Mais plus je comptais les nuits que Pauline consacrait à notre amour, plus je sentais se rapprocher l'instant fatal où de telles délices allaient prendre fin. Ricciulli ne semblait plus s'accorder de repos qu'il n'eût emmené sa femme à Milan; quant à moi, il fallait bien que je me résignasse à l'ordre de départ que j'avais reçu du méde-

cin; toutefois, si je devais quitter Pauline (savais-je pour combien de temps?), du moins je voulais emporter son image avec moi.

On se rappelle le portrait que je fis faire pour elle à Rome; c'était un fort mauvais ouvrage; il suffisait cependant comme souvenir, rappelant une intention, si mal qu'il rappelât une figure. Sous ce rapport, Pauline avait donc de moi tout ce qu'il avait été en ma puissance de lui donner, et, malgré l'infidélité du pinceau de Remondini, elle ne lui avait pas moins dû, après mon départ de Rome, un véritable soulagement à ses regrets. Comment eût-il été possible qu'elle me refusât un égal souvenir? Je découvris donc à Gênes un faiseur de portraits en miniature, et je livrai à ce barbare un modèle digne des efforts des plus grands maîtres, un original qu'il laissa sans copie, malgré ce qu'il fallut recevoir comme tel.

Heureusement mon cœur gardait plus fidèlement que la miniature le souvenir de ces traits ravissants; d'ailleurs, la douleur qui m'accablait à l'idée d'en perdre la possession, cette douleur devait avoir quelque répit. Les jour et heure où nous quitterions Gènes étaient arrêtés; mais nous avions formé le projet de nous retrouver pour quelques jours encore à Savone. Pauline gagnerait ainsi la route de Milan par un détour; elle monterait en voiture au lever du soleil; je m'embarquerais immédiatement après, et nous nous rendrions, elle par terre, moi par mer, à cette ville, qui, déchue de sa grandeur passée, avait cependant pour nous le plus irrésistible attrait, celui d'un dernier rendez-vous. En conséquence, je louai une felouque avec de bons rameurs qui me garantissaient une traversée sûre et rapide; mais quand, toutes mes dispositions prises, mon départ parut irrévocable, cet enragé de Ricciulli, sa

jalousie aidant, imagina de prétexter je ne sais quelle affaire pour demeurer à Gênes, et j'eus le désespoir de vouer aux regrets des jours qui pouvaient encore s'écouler dans le bonheur.

Navré, je n'eus plus le courage de faire mes adieux à Pauline, ni de supporter les siens, et je lui laissai croire que je la reverrais alors que je ne l'espérais plus; le lendemain matin, elle dormait encore sur la foi des adieux promis, et déjà la voile et la rame mettaient entre nous un douloureux espace.

CHAPITRE II

Ainsi s'accomplit, le 10 juillet, une séparation qui bouleversait mon existence; tout se trouvait changé pour moi, le temps et les choses, tout enfin, hors mon amour. Arraché au bonheur, je ne cherchais même plus d'adoucissement ou de répit; ma tristesse seule avait pour moi des charmes, et pourtant, quelque disposé que je fusse à m'absorber dans mes souffrances, il est en voyage mille événements ou circonstances qui vous arrachent à vous-même, quelque volonté qu'on puisse leur opposer. Je n'avais pas dépassé Savone que je fis la rencontre d'une autre felouque, qui de suite marcha de conserve avec la mienne. Le général Sarrazin la montait, ainsi qu'un capitaine qui avait été de l'état-major du général Bonaparte en Italie, jeune homme plein de feu et d'esprit (1), qui rentrait en France pour quitter le service et se marier, et qui, de ce moment, s'attacha à moi et ne voulut

(1) Il était l'auteur d'une ingénieuse pièce de vers intitulée : *Les âges de l'homme*, pièce qui faisait le pendant de celle connue sous le nom des *Ages de la femme*. Pour donner une idée du genre qui avait alors un si grand succès, je citerai deux ou trois pensées, que j'emprunte au souvenir qui me reste de ces deux pièces : « L'homme à quinze ans est un petit oiseau qui s'accoutume aisément à sa cage... La femme à cinquante ans est un vieux lampion où l'on ne met qu'à regret une mèche. L'homme au même âge est un vieux mousqueton qui rate si souvent qu'on n'ose en faire usage, etc » Tel était l'esprit qui faisait fureur à cette époque.

plus me quitter, que je ramenai dans ma voiture de Nice à Paris, et dont le nom m'a échappé comme tant d'autres.

Arrivés à la hauteur du cap de Noli, nous vîmes un bâtiment fin voilier et de construction faite pour donner des doutes. A cette époque, d'ailleurs, on ne pouvait guère naviguer dans ces parages sans risquer la rencontre d'un corsaire, et l'expérience que j'en avais déjà faite lors de ma venue me préparait à cette aventure du retour. Nos doutes furent donc assez vite confirmés, surtout lorsque nous vîmes ce bâtiment se placer entre la côte et nous; à toutes voiles nous nous dirigeâmes vers le plus prochain port, où nous pûmes entrer au moment où nous allions être rejoints; mais cet impertinent corsaire ne renonça pas facilement à sa proie et se mit en panne en avant du port. L'impatience nous prit. Ayant fait réunir le nombre de mulets nécessaires pour nos effets et pour nous, nous quittâmes la felouque et continuâmes notre route par la Corniche, où, de dépit, notre ennemi nous envoya quelques boulets de canon qui, par bonheur, furent tirés en pure perte.

A Nice, où j'eus l'occasion d'acheter une excellente calèche de voyage, on nous fit prévoir de nouveaux dangers. La Provence était infestée de bandes qui, de même que sur d'autres points de la France, prenaient prétexte de jouer un rôle politique ou religieux, et sous les noms de « Compagnie de la Foi, Compagnie de la Fidélité, Compagnie de Jésus », — toutes compagnies du diable, — se faisaient un mérite du plus infâme métier et s'honoraient de voler des diligences, d'attaquer des voitures de poste, d'assassiner sur les grandes routes aussi bien que dans les demeures. Or la route de Nice, par laquelle rentraient en France tant de gens à qui l'on savait ou l'on supposait de l'argent, était jusqu'au delà d'Aix et sur-

tout dans les bois de Saint-Maximin et de Fenestrelle, et à la sortie de Nice, au dernier point dangereuse. Aussi ne partait-on de Nice qu'en troupes, généralement de dix heures à midi, et ne voyageait-on qu'en caravanes. Ce train-train ne pouvait me convenir. Informé que les brigands faisaient guetter à Nice toutes les personnes un peu marquantes, je fis charger ma voiture ; je commandai mes chevaux pour l'heure à laquelle tout le monde partait, et, au moment où les espions devaient être présents, je prétextai la réception subite d'ordres qui pouvaient me forcer à retourner à Gênes; puis, paraissant de fort mauvaise humeur, mais sans rien faire ôter de ma voiture, je renvoyai les chevaux. Le soir, je me rendis au spectacle comme un désœuvré, puis, en sortant du théâtre, j'allai à la poste aux chevaux, où tout le monde dormait ; j'emmenai moi-même les trois chevaux dont j'avais besoin ; je les fis atteler en arrivant à mon auberge, et, à onze heures et demie, au grand étonnement de tous, on m'ouvrait les portes de Nice; payant bien les postillons, je marchai aussi vite que possible sur une route parfaitement libre, attendu que personne ne m'y attendait.

Tout se passa à merveille jusqu'à Saint-Maximin; mais, en entrant dans ce village, un de mes ressorts cassa. Il fallut s'arrêter et perdre près de trois heures, temps vers la fin duquel je fus dépassé par deux espèces de coches chargés d'officiers, que j'aurais bien voulu suivre, et par deux voitures, le tout cheminant ensemble. Enfin j'étais réattelé et remonté en voiture, le postillon à cheval ; au moment où, prêt à donner son coup de fouet de départ, il se retourna en me disant : « Route d'Aix ? » je lui répondis : « Non ! route de Toulon. » En effet, il aurait fallu qu'il ne restât pas de brigands dans le canton pour que, sur la route directe, je ne fusse pas attendu par eux, maintenant qu'ils devaient être prévenus de

mon passage; pour les dépister, je m'étais résigné au plus long détour.

Ayant couché ce soir-là à Toulon, je me rendis le lendemain à Marseille, où, traversant je ne sais plus quelle place, j'aperçus, presque nus, les deux frères Lallemand, aujourd'hui officiers supérieurs, attachés au dépôt de la guerre, et qui, montés dans l'un des deux coches dont j'ai parlé, m'avaient dépassé à Saint-Maximin. A une lieue plus loin, ils avaient été, ainsi que tous leurs compagnons de voyage, complètement dévalisés. Sans ressource dans cette ville, où ils ne connaissaient personne, je leur remis la somme qu'ils jugèrent nécessaire pour se vêtir et pour achever leur voyage, somme qui le lendemain de mon arrivée à Paris me fut rapportée. Toujours est-il que, en apprenant leur triste sort et celui de leurs compagnons, sort qui eût été le mien si je les avais suivis, je me félicitai des circonstances qui m'avaient permis de me soustraire par un changement de route au zèle violent des cinquante légitimistes dont ces officiers avaient été les victimes.

La route de Marseille à Aix n'étant guère plus sûre que celle de Nice à Aix, je fis à Marseille ce que j'avais fait à Nice, c'est-à-dire que j'allai voir jouer, assez mal d'ailleurs, *Misanthropie et repentir;* je rentrai à la Canette avec mes chevaux de poste, je partis à minuit, et jusqu'à Aix je brûlai le pavé.

Dès lors mon voyage ne fut plus qu'un voyage. M'étant arrêté pour déjeuner à l'Ermitage, je ne m'y occupai qu'à faire charger ma voiture de bon vin que l'on m'y avait servi. Lyon, qui depuis Marseille fut ma première couchée et fut la seule jusqu'à Paris, me rappelle un souvenir d'un autre genre.

Au nombre des misérables que le dévergondage de 1793 et 1794 avait jetés dans les grades supérieurs, se

trouvait un adjudant général nommé Liébaut, ayant la tête de Louis XV et l'embonpoint des Bourbons. Il se prétendait issu du Parc aux Cerfs, et je ne lui contesterai pas cette origine, qu'il justifiait d'ailleurs par sa grande ignorance et son incontestable lâcheté. Au scandale et à l'indignation de toute l'armée, le général Macdonald avait fait un général de brigade de ce Liébaut, que quatre ans plus tard j'eus l'occasion de faire destituer. Quoi qu'il en soit, pressé d'aller pavaner son nouveau grade à Paris, il avait quitté l'armée, où certes il était bien inutile, et était descendu à Lyon, à l'hôtel où je me logeai. La veille de mon arrivée, il avait dîné à table d'hôte et diverti les convives par ses jactances, lorsque apparut devant lui l'adjudant général Blondeau, qui depuis des années l'avait provoqué en duel, qui n'avait jamais pu le joindre et qui, ayant appris son arrivée et sa demeure, venait pour le faire battre ou pour le battre. A sa vue, Liébaut se lève, et, pendant que Blondeau vient à lui par un bout de la table, il se sauve par l'autre, mais si vite que jamais Blondeau ne peut le rattraper. On comprend l'effet d'une pareille scène. Quand j'arrivai, les servantes, en éclatant de rire, la contaient à tout le monde, et j'en fus régalé en descendant de voiture. A ce récit on joignait celui des histoires que ce poltron racontait lorsqu'il fut si brusquement interrompu. Il avait, entre autres choses, osé dire que, au plus fort d'une mêlée, pendant la bataille de la Trebbia, Souvorow, étonné de sa vaillance, s'était écrié : « Quel est ce jeune et beau guerrier qui porte la mort dans mes rangs ? » Et quelqu'un lui ayant répondu : « C'est le général Liébaut », Souvorow aurait ajouté : « Je m'en suis douté. »

Lorsque, à la fin de 1797, j'étais revenu à Paris, les brillantes campagnes de l'armée d'Italie semblaient écrites sur tous les visages, de même qu'elles étaient dans toutes

les bouches. Toutes les routes venant d'Italie étaient couvertes d'avis, d'emblèmes, de devises, de noms rappelant nos innombrables victoires, et il ne passait pas un soldat d'Italie que tous les regards ne se portassent sur lui. Deux ans s'étaient écoulés depuis ce triomphant voyage, et ces deux ans avaient changé l'exaltation de tout un peuple de manière à n'en pas laisser de traces. J'en avais eu l'impression en passant nos frontières; chaque ville m'avait paru plus sévère; quant à Paris, il semblait substituer une enquête à une ovation. C'était à qui vous demanderait compte de la perte des pays de Naples, de l'État romain, de la Toscane, des Marches, de toute la République cisalpine, du Piémont et de tant de gloire effacée par la honte de nos récentes défaites. A cette honte se joignaient les craintes les plus sérieuses. Si de la Hollande à Bâle nous conservions le Rhin, cette limite donnée à la France par la nature, dont nous n'avons dû la perte qu'à la trahison et que la lâcheté seule a pu faire manquer l'occasion de recouvrer, d'autre part, de l'Italie entière il ne nous restait qu'une misérable langue de terre se terminant à Gênes. Seul, Masséna se maintenait en Suisse, y bravait tous les efforts de la coalition; aussi, et au milieu des anxiétés que justifiait une situation chaque jour plus menaçante, était-il l'objet des dernières espérances.

Tel était à ce moment l'état de la France et de Paris que je retrouvai mornes et tristes. Peut-être encore à cause des sentiments que j'avais laissés en Italie, n'ai-je conservé du séjour que je fis alors en France qu'une série de souvenirs diffus, sans cette unité d'émotion qui à chacun de mes retours donnait aux moindres incidents de la vie un intérêt supérieur. C'est donc sans lien entre eux et pour ainsi dire au hasard de ma mémoire que je rapporterai les quelques faits relatifs à ce séjour.

Une de mes premières sorties me conduisit au ministère de la guerre, c'est-à-dire chez le général Bernadotte. J'étais curieux de savoir si dans ce poste éminent je le retrouverais aussi bienveillant que, à Léoben et à Udine, il avait bien voulu l'être; si de même je retrouverais en lui quelque vestige de notre dernier entretien, pendant lequel, et en me parlant de la situation de la France, il s'était abandonné à une effusion qui était allée jusqu'aux larmes. Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi, m'embrassa et me dit : « Mon cher Thiébault, puisque vous me trouvez ministre, demandez-moi quelque chose. — Je ne viens, lui répondis-je, que vous remercier de vos anciennes bontés, auxquelles vous ajoutez encore, et je viens avec d'autant plus d'empressement et de consolation que je n'ai rien à vous demander. — Mais, mon cher, on a toujours à demander à son ministre. — Il est, répliquai-je, des situations où une indiscrétion n'est plus possible, et sans indiscrétion que pourrais-je vous demander, après être devenu en deux ans adjudant général, de simple capitaine? — C'est très bien, continua-t-il en me serrant la main; mais, à défaut d'autre chose, j'espère du moins que vous me demanderez à dîner. »... Par goût, je n'ai jamais usé de ce genre de permission qu'avec beaucoup de réserve, et je ne dînai chez Bernadotte que les deux fois où il me fit des invitations immédiates.

On sait que j'étais rentré à Paris avec le produit de deux gratifications et quelques économies; on sait à quel usage je le destinais. Un de mes amis, Rivierre de l'Isle, mis en campagne par moi pour découvrir une propriété qui pût convenir à mon père, m'en proposa deux, qui provenaient de la succession de l'abbé de Tascher, oncle de Mme Bonaparte; c'étaient, l'une, une maison située rue Royale; l'autre, le domaine de Sainte-Larme.

dont cet abbé avait été prieur, qu'il avait acheté en 1791, lors de la première vente de biens d'Église sanctionnée par Louis XVI. Mon père avait été hanté toute sa vie du rêve de posséder une campagne où il pût se retirer. Ayant résolu de lui faire une surprise, je ne devais considérer que son goût et par conséquent préférer Sainte-Larme (1). Sans qu'il se fût douté de rien, un notaire se présenta chez lui et lui fit signer l'acte qui le rendait propriétaire incommutable du domaine de Sainte-Larme et d'une habitation entièrement meublée, surabondamment pourvue de tout ce que l'on pouvait désirer, jusqu'à la batterie de cuisine, aux cristaux, au linge de table et de maison, sans compter mille objets de recherche. On devine si son étonnement fit ma joie.

Cette acquisition avait été faite sans que je connusse les lieux, et je partis avec mon père pour savoir ce qu'il possédait. Voulant arriver de bonne heure, nous couchâmes à Beauvais, et il n'était pas dix heures du matin quand nous prîmes notre dernier relais. Dès lors notre curiosité devint extrême; chaque maison de cam-

(1) Il se trouva que la ferme de deux cents arpents dépendante de Sainte-Larme rapportait par bail 2,700 à 2,800 francs, sans compter l'habitation et l'enclos; enfin, tout mon avoir ne pouvait suffire à solder les 50,000 francs, plus le montant des frais, nécessaires pour acquérir la maison, alors que, après l'acquisition de Sainte-Larme qu'on me laissait pour 30,000 francs, je restais en mesure de suffire aux dépenses de ma rentrée en campagne. Et pourtant quelle différence entre deux propriétés dont la première valait réellement 400,000 francs, alors que j'ai revendu la seconde seulement 60,000 francs! De plus, si j'achetais la maison, on m'accordait des termes un peu éloignés pour les 20,000 francs que je serais resté devoir et que j'aurais eu tant de moyens de payer. Et voilà comme, à cette époque où l'argent n'avait pas encore cessé d'être rare, il était encore facile de réaliser, en achetant des maisons, une fortune que surent saisir à point bien des officiers revenant d'Italie, mais qui, cette fois comme tant d'autres, m'échappa.

pagne que nous apercevions nous arrachait des : « Si c'était cela ! » ou bien : « Pourvu que ce ne soit pas cela ! » Enfin, mon père prononçait : « Parbleu ! je voudrais bien que... », lorsque notre postillon nous cria : « Voilà Sainte-Larme... » Ce qui nous apparut dépasser notre espérance.

Mais si la maison, les cours d'arrivée et de service et les plantations qui les ornaient ou les flanquaient étaient charmantes, le surplus du terrain était employé de la manière la plus absurde, et de suite je conçus le projet de compléter par un jardin anglais les agréments que cette habitation offrait. Rentré à Paris avec le plan de la maison et de ses dépendances, j'allai trouver un architecte pour lui demander un projet qu'il se chargea de faire, au prix de six cents francs pour le dessin et quatre cents pour se rendre sur place et visiter le terrain. Or, mille francs pour le plan d'un jardin de huit arpents, dont le dessin pouvait ne pas me convenir, me parut un salaire important, et je résolus de le gagner moi-même. Je retournai donc à Sainte-Larme, et là, le terrain de nouveau parcouru et bien étudié, le périmètre du terrain devant moi, je fermai les yeux et je vis se dessiner dans ma tête un jardin tel que je croyais devoir désirer que fût celui de Sainte-Larme. Je fis plus : sans savoir dessiner, je parvins à mettre sur le papier cette composition idéale, et, ayant réussi à faire ainsi un jardin que tout le monde admira, je pris goût pour ce genre d'occupations et je devins architecte de parcs et de jardins anglais, sinon de profession, du moins pour mon plaisir et les besoins de mes amis.

Une des choses que je désirais le plus au monde était d'avoir un portrait de mon père, non tel que je le possédais, mais le plus ressemblant et le mieux fait possible, et d'y joindre le portrait de mon fils Adolphe alors âgé de trois ans. On se mit à me recommander des

peintres; je n'entendis rien, et, pour n'être influencé par personne, je fus au Salon qui se trouvait ouvert, afin de juger par moi-même le peintre auquel je confierais un travail d'un aussi grand intérêt pour moi. Je fis un premier tour, j'en fis un second, et mon choix devint irrévocable.

Sicardi, qui se trouvait alors à l'apogée de son talent, avait, à cette exposition, des portraits en miniature qui me frappèrent au dernier point, et par le mérite de la peinture, et par une vigueur qui le disputait aux plus beaux portraits à l'huile, par une vie que je ne trouvais à aucun autre, par l'excessive ressemblance du seul de ses portraits dont je connaissais l'original. J'ouvris donc mon livret, pour savoir où demeurait Sicardi, et me rendis immédiatement chez lui. Jamais peintre ne fut plus flatté que celui-ci de la manière dont il avait eu la préférence. Il me donna sa parole d'honneur de tout faire pour réussir ce tableau, dont il fixa le prix à douze cents francs, en me demandant toutefois de ne lui imposer aucun délai.

Les conditions ainsi faites, il fallut obtenir de mon père de se faire peindre; non sans beaucoup de peine, il céda. Sicardi fut quatorze mois à terminer ce petit tableau, et quand je le lui payai (1), il me dit : « Vous croyez peut-être me le payer bien cher? Eh bien, vous ne me payez pas à douze francs la journée de travail. Ainsi, ajouta-t-il, on fait cela une fois, pour sa réputation, mais non pour de l'argent. » Jamais, du reste, ressemblance ne fut comparable à celle de ce portrait (2);

(1) Portrait, 1,200 francs; goutte d'huile au cristal qui le couvre, 150 francs; sertissage en argent sur fond de cuivre, 20 francs; boîte sur laquelle il était, 300 francs. Total : 1,670 francs.

(2) C'est le portrait que nous avons fait graver en tête du tome premier de ces *Mémoires*. (Éd.)

quand ma sœur le vit, elle jeta un cri, et ce qu'il eut de succès n'est pas croyable. Exposé au Salon suivant, le portrait fit foule et valut un grand nombre de commandes à son auteur. On verra plus loin le succès qu'il eut à la cour (1).

Cependant ma santé ne s'était pas rétablie aussi promptement que je l'avais espéré, et, si j'avais encore pu m'illusionner sur ma mine, les quelques promenades que je fis aux Tuileries auraient suffi pour m'assurer de la vérité. J'ai dit combien j'avais fréquenté cette promenade avant les événements qui m'éloignèrent de Paris; j'avais alors assez d'avantages physiques pour ne pas craindre les regards des beautés qui ornaient cette promenade; elles y composaient comme un tribunal du goût, où les hommes venaient se faire juger. De fait, avec une vingtaine de femmes ou demoiselles que je ne connaissais que de vue ou de nom, mais que je n'en adorais pas moins, j'échangeais le pouvoir des plus douces impressions, et, dans ces réciprocités provocatrices, mon amour-propre faisait parfois une assez ample récolte de tendres illusions; mais lorsque, en août 1799, je m'étais représenté dans ces lieux consacrés par ces charmants souvenirs, je n'arrêtais plus les regards que je fixais; je me retournais sans faire retourner aucune tête, et, à l'exception de quelques femmes dont les yeux étonnés semblaient dire : « Quoi, c'est lui ! » on eût pu croire que personne ne me voyait plus. C'était ma première déchéance; la découverte que j'en fis de cette manière ne me flatta nullement. Disparues, cette fraîcheur et cette grâce de jeunesse, dont quelques années

(1) Ce fut ma manie de posséder les portraits des personnes que j'ai le plus aimées, et, de tous les essais que j'ai pu faire dans ce genre, le portrait de mon père est le seul qui ait réuni tous les suffrages. Je l'ai donc cité à titre d'exception.

auparavant je tirais, il faut bien l'avouer, tant de vanité! Je ne devais plus exalter d'un coup d'œil de jeunes imaginations, et ce pouvoir si délicieux de mettre, par la vivacité d'un regard et le privilège d'une bonne mine, une pudique réserve en défaut, ce pouvoir m'échappait; je devais encore inspirer des passions, je devais surtout en éprouver, mais il me fallait dire adieu aux mille faveurs que nous vaut le bel âge; sur ce point je n'avais qu'à me résigner.

Ce genre de résignation ne m'a jamais été facile; toutefois le désenchantement fut plus définitif encore lorsque je fus atteint d'un nouveau dépérissement. J'en arrivai bientôt à ne plus digérer, et encore avec peine, qu'une demi-douzaine d'huîtres à mon déjeuner, et une aile de perdrix à mon dîner. Le docteur Bacher, à bout de science et de remèdes, m'ordonna, à moi qui n'avais plus la force de me soutenir, d'aller tous les jours à pied, et quelque temps qu'il fît, des Grands Jésuites de la rue Saint-Antoine où je logeais jusqu'au Palais-Royal, d'en faire le tour et de rentrer ensuite. Je ne puis dire combien de temps me prenaient ces terribles voyages; j'étais réduit, les premières fois, à m'appuyer contre les murailles, à m'asseoir sur des bornes ou à entrer dans des boutiques pour demander une chaise. Peu à peu ils devinrent pourtant moins pénibles, bientôt je pus remonter à cheval; j'eus un cheval qui m'éprouva d'autant plus que c'est le plus difficile que j'aie monté, et je finis par devoir à ces exercices un rétablissement que bientôt les fatigues du blocus de Gênes devaient compléter (1).

(1) Ce régime rappelle les pilules de mie de pain que, pour une maladie de langueur, le célèbre Bouvard prescrivait comme remède à une dame, en lui disant : « Madame, je vous déclare que. dans la composition de ces pilules, entre un toxique qui peut pro-

Les huîtres que je mangeais chaque matin m'étaient apportées par une jeune écaillère, qui, en bavardant avec la cuisinière de mon père, lui conta un jour qu'elle rêvait de temps en temps des numéros, et que tous les numéros qu'elle rêvait sortaient au premier tirage de la loterie qui suivait son rêve. Elle en apportait même deux rêvés par elle et engagea à les mettre. On se moqua; les numéros sortirent. Le bruit que fit ce petit événement parvint jusqu'à ma sœur et d'elle à moi; je fis aussitôt dire à cette écaillère que la première fois qu'elle aurait un pareil rêve, je le réaliserais. A quelque temps de là, je fus appelé par une affaire à Versailles et je partis de bon matin; mon père et ma sœur profitèrent de cette occasion pour aller déjeuner chez une dame de nos amies à Sèvres, où je les conduisis et d'où je me chargeai de les ramener; les domestiques sortirent de leur côté; la maison fut vide toute la journée, jusqu'à près de minuit que nous rentrâmes.

Le lendemain matin, l'écaillère arriva décomposée; elle avait rêvé l'avant-dernière nuit cinq numéros, ce qui ne lui était jamais arrivé; toute fière de son rêve, elle en avait apporté le résultat la veille et n'avait trouvé personne; elle avait passé la journée à revenir de deux heures en deux heures jusqu'après la fermeture des bureaux; elle remit fort tristement ses numéros que l'on m'apporta. Bref, la loterie fut tirée, et les cinq numéros sortirent; et, suivant la manière dont j'aurais résolu de jouer sur ses rêves, j'aurais gagné 1,700,000 francs. Quant à cette pauvre créature qui, pour ce qui lui en

voquer dans votre organisme les plus grands troubles et peut-être occasionner la mort, si, après les avoir prises, vous ne faites pas chaque matin une grande lieue à pied. » Elle fit la lieue pour éviter l'effet prétendu du poison, et guérit par l'effet de la promenade.

serait revenu, se trouva comprise dans cette fatalité, elle en tomba malade, elle fut même en danger; je lui envoyai cinquante francs pour la consoler, autant qu'elle pouvait l'être; elle se rétablit, mais ne rêva plus de numéros.

Il était impossible qu'un tel fait restât dans le silence; nous en parlâmes à tout le monde, et, un soir qu'il en était question devant quelques personnes qui avaient dîné avec nous, une demoiselle avoua qu'elle avait rêvé trois numéros. A l'instant on résolut de les mettre à raison de trois francs par personne. Nous étions neuf, et je demandai à doubler la mise des huit autres; mais il n'y eut pas moyen, on s'obstina à me réduire au taux fixé et fort mal à propos, car les trois numéros sortirent, et je n'eus, comme chacun de mes commettants, que la misérable somme de cinq cents francs.

Cet argent d'ailleurs faillit me coûter la vie, car, me trouvant le porter sur moi, avec une autre somme, il me donna l'occasion d'en faire ainsi l'emploi. Passant dans la rue Gaillon, je vis sous une porte cochère une affiche annonçant : A vendre pour douze cents francs, joli cabriolet et très bon cheval avec harnais complet et tous objets d'écurie. Quoique je fusse convaincu que je ne verrais que des horreurs, j'entrai; mais quel fut mon étonnement en voyant un cabriolet de ville dans le meilleur état et un cheval prenant sept ans, Noirzin; ouvert sur son devant comme sur son derrière, ayant le flanc superbe, les plus beaux membres qu'on puisse voir, la tête petite, l'encolure magnifique, et jusqu'à la queue admirablement plantée! Je crus rêver; j'examinai le harnais, il était tout neuf, ainsi que les affaires d'écurie, et l'affiche n'était pas collée depuis une heure. Il n'y avait pas à hésiter; le marché conclu et la somme échangée contre un reçu bien en règle, je fis atteler le

cheval, je fis placer les longes, étrilles, etc., dans le cabriolet, où je montai, et, les rênes en main, j'allais partir, lorsque le propriétaire, comme effrayé, me dit : « De grâce, monsieur, n'ayez jamais la pensée de vous servir de fouet, abstenez-vous même des appels de la langue et bornez-vous à rendre la main à ce cheval. » Je le remercie et je pars pour retourner rue Saint-Antoine. Seulement, à cause de cet avis et de la réserve nécessaire avec un cheval que l'on ne connaît pas, j'évite les rues à grands embarras et j'avance toujours plus étonné de la beauté et de l'inconcevable vitesse de ce cheval qui, sans aucune excitation, fuyait sous ma main, faisant voler les roues du cabriolet sans quitter le trait et sans que j'essayasse d'être maître de lui. J'étais ravi, jamais je n'avais compris un trotteur de cette force, et, fier de mon acquisition, je présidai moi-même à l'arrangement de la place qu'il occupa dans une écurie où j'avais déjà un des plus beaux chevaux de selle de Paris (1).

Le lendemain, je dînai chez M. Roy, alors logé rue Neuve des Capucines ; comme on le devine, je me rendis à ce dîner dans mon cabriolet que je renvoyai avec ordre donné à mon domestique de me venir prendre à dix heures. Il arriva, ayant eu mille peines, et se hâta de m'en prévenir ; en effet, je sentis de suite que je ne contenais plus le cheval. Dès lors, que faire de nuit, au milieu des rues de Paris, si ce n'est crier à tue-tête des : Gare... et des : Rangez-vous... et s'abandonner à son sort ? Nous arrivâmes sans malheur par les rues

(1) Ce cheval de selle était fort difficile ; mais j'avais fini par le guérir de deux diableries : la première consistait pour lui à mettre la tête à la queue avec une vitesse dont on n'a pas d'idée ; la seconde, à galoper à reculons. En partant pour Gênes, je le vendis au général Frère, qui le montait toujours, pour faire défiler la parade devant l'Empereur.

Louis-le-Grand et des Petits-Augustins jusqu'au traversé de la rue Richelieu : mais là, mon cheval se précipita sur les têtes de deux chevaux attelés à une voiture allant vers les boulevards; le premier fut renversé, le second devint je ne sais quoi, le limon me cassa deux rais. Enfin mon cabriolet à moitié retourné se retrouva sur ses deux roues, et nous continuâmes notre course infernale, en laissant crier loin derrière nous le cocher et les maîtres de la voiture culbutée. Arrivé à la rue Notre-Dame des Victoires, mon cheval tourna brusquement à gauche; une voiture marchait devant moi, et, faisant un dernier effort sur les rênes, je parvins à mettre le nez de l'animal entre les deux roues de derrière de cette voiture et à le maintenir là. Aux boulevards, je pus continuer à suivre, employant ce moment de répit à réfléchir à mon acquisition, dont je comprenais d'autant mieux le bon marché que je l'aurais recédée pour deux sols; mais, en approchant de la porte Saint-Denis, la voiture de salut prit le faubourg, et mon cheval, n'ayant plus rien devant lui, repartit follement. A tout prix il fallait l'arrêter; mon domestique me seconda, et tout ce que nous obtînmes fut de le jeter un peu plus loin sur un établi de pommes, qu'il renversa en risquant d'écraser la marchande et en donnant de la tête dans les carreaux de vitres du café qui est au coin nord-ouest de la rue Saint-Martin et du boulevard. On comprend le vacarme. Vingt personnes sautèrent sur le cheval; déjà j'étais à bas du cabriolet : j'expliquai mon affaire : je payai les pommes et les vitres, heureux et cent fois de n'avoir blessé personne et de me trouver tout entier. Du reste, si j'avais été armé, je tuais mon cheval sur place. Pour opérer notre rentrée jusque chez moi, j'arrêtai le premier fiacre qui se présenta et je le fis avancer à vide, le suivant comme j'avais suivi la voiture, mais

avec plus de peine, parce qu'il allait moins vite et qu'à tout moment mon cheval mettait les deux pieds de devant sur la banquette. Quand enfin j'arrivai, je n'avais plus qu'une idée, me défaire de l'animal immédiatement.

Dès le lendemain matin, j'étais au faubourg Saint-Honoré, chez un marchand de chevaux auquel je racontai les faits, puis proposai un échange, et, comme il me quitta pour faire amener une bête, nécessairement pleine de qualités et qui devait me convenir, l'un de ses garçons me dit de ne rien conclure avant que lui-même eût vu mon cheval et il prit aussitôt rendez-vous : « Monsieur, me dit-il, dès qu'il eut vu le malencontreux animal, voilà un cheval que vous ne remplacerez jamais. » Il passa à l'examen de la bouche, du mors, du filet, et ajouta immédiatement : « Remettez-moi votre cheval pour quinze jours ; autorisez-moi à le faire emboucher à ma manière ; tous frais remboursés, donnez-moi soixante-quinze francs pour ma peine, et je vous ramène le cheval le plus parfait qui existe. »

Au bout de huit jours, il revint avec le cheval attelé à un boghei et me proposa une promenade pendant laquelle il me dit : « Votre cheval a les barres excessivement sensibles ; dès qu'on les fatigue, la douleur devient vive à le rendre fou. Vous l'aviez conduit deux fois sans accident, et cela prouve que vous avez la main bien légère ; mais vous l'avez fait conduire par un domestique, et de ce moment tout fut dit avec une bête qui était embouchée comme si elle avait la bouche dure, alors qu'elle ne l'a que trop délicate. Je n'ai donc eu autre chose à faire qu'à laisser à la bouche le temps de se rafraîchir et à remplacer le mors et le filet par deux filets brisés en deux endroits. Quant à la manière de conduire, elle consiste à ne jamais tendre les rênes et à en

changer continuellement. » Il conduisit en me donnant ses avis jusqu'à la barrière de l'Étoile. Je ne voyais plus de motif pour ne pas nous en tenir à cette épreuve, mais mon homme en jugea autrement, et seulement huit jours après il me rendit effectivement le plus parfait cheval de cabriolet que j'aie possédé et qui le plus aisément du monde venait des Grands Jésuites au Palais-Royal en moins d'un quart d'heure. Je m'offrais le plaisir de faire sortir de leurs boutiques tous les garçons de la rue de la Verrerie qui se précipitaient pour voir l'inconcevable rapidité avec laquelle je filais à travers les charrettes dont cette rue est toujours embarrassée (1).

Pendant que je me livrais à ces crâneries d'officier en vacances, de graves événements s'accomplissaient. Cette

(1) Lorsque je dus quitter Paris, ne pouvant conduire en Italie et ne voulant pas vendre cette bête incomparable, j'en fis cadeau à mon ami Rivierre de Lisle, mais sous la condition qu'il la gardât toujours. Plus tard, quand je revins après le siège de Gênes, Rivierre me reparla de mon cheval, de l'embarras de ne pouvoir le confier à aucun domestique, des frayeurs qu'il causait à sa femme: bref, je vis qu'il avait envie de le vendre, et je lui dis qu'il en ferait ce qu'il voudrait, après que j'aurais eu le plaisir de le conduire encore une fois. Dès le lendemain je montai avec un de mes aides de camp dans le cabriolet de Rivierre et je me lançai à fond de train au bois de Boulogne; quelques voitures légères admirablement attelées essayèrent de me tenir pied, mais sans y réussir, et je recommençai dans Paris tous les tours de force ou d'adresse que ce merveilleux cheval rendait possibles; c'est ainsi que je lui fis mes adieux. Ardemment désiré par un jeune homme, il lui fut livré de suite pour deux mille francs, et de suite harnaché avec le plus grand soin et attelé à un cabriolet neuf qui l'attendait. Avant d'aller étonner les amateurs au bois de Boulogne, ce jeune homme eut à passer rue Montmartre ; il s'y arrêta, mais en sautant de cabriolet il eut le malheur de laisser tomber les rênes sur la croupe du cheval. A l'instant celui-ci partit comme la foudre, renversa le domestique qui le tenait mal et, hors de lui, alla se précipiter dans l'excavation que formait encore l'égout de la rue Montmartre. Le cabriolet fut brisé, et le brancard blessa profondément l'animal, qu'on eut mille peines à ramener à son écurie, et qui, après trente heures d'immobilité complète, mourut.

terrible année 1799 devait nous faire évacuer l'Italie tout entière, et si nous ne la perdions pas pour toujours, c'est grâce aux incroyables fautes de Souvorow, qui, vainqueur à la Trebbia, n'écrase pas de suite les débris restant de l'armée de Naples, laisse opérer la jonction de cette armée avec celle de Moreau, ne s'empare pas de Gênes, nous laisse organiser notre défense sur la Corniche, position la plus menaçante qu'une armée puisse occuper, et nous donne tout ce répit pour s'amuser, comme l'avaient fait les coalisés, autour de places que l'excessive supériorité de ses forces lui permettait de négliger. Mais au moment où, profitant d'une aussi barbare application des règles militaires, Moreau, par la plus savante des stratégies, reprenait pied, à ce moment critique entre tous, le Directoire exécutif, persuadé que l'on pouvait ordonner des victoires comme on commande une fête au Champ de Mars ou bien une représentation à l'Opéra, avait prescrit à ses généraux en chef de vaincre, et cela d'une manière si formelle que Joubert, condamné à une obéissance passive par son âge, autant que par la circonstance qu'il débutait comme général en chef, alla, le 15 août, à Novi, avec un tiers de ses troupes composé de conscrits et presque sans cavalerie, présenter la bataille à une armée qui, sous les ordres de Souvorow et par l'arrivée du corps du général Kray, se trouvait forte de soixante-cinq mille hommes de vieilles troupes électrisées par leurs victoires. On sait également que Joubert fut tué dès le début de la bataille, alors qu'il n'y avait encore que des tirailleurs d'engagés; on sait de plus avec quel acharnement notre armée fut attaquée, avec quelle rage elle se défendit, les pertes énormes faites par les Russes repoussés ou plutôt écrasés dans toutes les attaques qu'ils exécutèrent contre notre centre; la terrible impression que leurs pertes

firent sur les Autrichiens, qui trouvaient que nos morts semblaient encore prêts à se relever pour les assaillir, et sur Souvorow qui ne trouvait pas même dans ses souvenirs d'Ismaïlof un point de comparaison admissible pour une lutte aussi destructive. On sait enfin que, si nous perdîmes douze mille hommes à peu près dans cette terrible journée, l'ennemi avoua deux mille hommes dont on n'eut plus aucune nouvelle, sept mille blessés et dix mille morts; mais ce que l'on sait moins ou plutôt ce que l'on sait mal, ce sont les circonstances relatives à la mort de Joubert, circonstances qui méritent d'être recueillies, de la vérité desquelles je suis certain, et qui ont été racontées par les historiens, illustrées par la gravure, avec un appareil de phrases et de détails mélodramatiques à plaisir inventés.

Ce n'est nullement en se portant en avant avec une de ses colonnes d'attaque, non plus en s'élançant à la tête de ses grenadiers auxquels il aurait montré l'ennemi en leur criant : « Soldats, marchez toujours », c'est en faisant tout aussi bien son devoir, mais d'une manière beaucoup moins théâtrale, que fut tué Joubert; et si je m'attarde à rectifier ces faits qui ne rentrent pas, à vrai dire, absolument dans le cadre de mes *Mémoires*, c'est non seulement parce que ces faits ont une valeur historique, mais surtout parce qu'ils sont pour moi une occasion nouvelle de signaler aux historiens honnêtes à quelles erreurs peuvent les entraîner les notices, les gravures du temps, et, comme je l'ai déjà dit, les pièces officielles elles-mêmes, tous documents écrits, répandus selon l'intérêt et la passion du moment. Ce n'est pas sur des papiers qu'on établira jamais la vérité de l'histoire.

Le général Joubert, qui à son corps défendant venait de reprendre le commandement de cette malheureuse armée d'Italie, avait de fait deux chefs d'état-major : un

de bureau, et c'était le général Suchet; un de bataille, et c'était l'adjudant général Préval. Le premier restait pour suffire à tous les devoirs écrits de cette place, le second ne quittait pas le général en chef, couchait dans sa chambre et n'avait qu'un portefeuille porté par une ordonnance.

Or il advint que, le jour de cette funeste bataille de Novi, quelques coups de fusil s'étant fait entendre, Préval, que le général en chef employait aussi bien à reconnaître le terrain et l'ennemi qu'à rédiger, à transmettre ses ordres et à veiller à leur exécution, Préval, toujours le premier et le dernier à cheval, avait voulu reconnaître ces coups de fusil et, parcourant toute la ligne de nos postes avancés, découvrit ainsi une butte d'où l'on dominait les positions ennemies. D'après le nombre et la profondeur des colonnes que sa lunette d'approche lui permit de voir, il put juger que ces mouvements annonçaient les préludes d'une grande bataille, et, pensant qu'il importait au général en chef de juger par lui-même la formation des masses que l'ennemi se préparait à mettre en mouvement, Préval, né avec l'instinct comme avec l'amour de la guerre, courut des quatre jambes de son cheval pour avertir Joubert.

Déjà la bataille était engagée et nos tirailleurs repoussés gravissaient la butte sur laquelle se concentra aussitôt le feu de l'ennemi; c'est alors que Joubert, ayant compris l'importance de la position, et conduit par Préval, arriva; il avait à peine braqué sa lunette, que, frappé par une balle en plein cœur, il expira. Destinée bizarre qui lui fit trouver la mort dans un commandement tant de fois refusé, qu'il avait abdiqué et pour ainsi dire par force accepté; destinée qui fit de son subordonné le plus dévoué la cause involontaire de sa mort.

Aussitôt Préval, ayant donné l'ordre d'emporter le

corps du général Joubert, de le couvrir et de cacher sa mort autant que cela serait possible, se jeta avec quelques officiers au milieu des tirailleurs pour les reporter en avant et empêcher qu'ils ne connussent la perte que l'armée venait de faire; après quoi il se hâta de porter cette triste et grave nouvelle au général Pérignon, commandant la gauche, et dont il se trouvait peu éloigné, ensuite à Moreau, commandant le centre, enfin à Saint-Cyr, qui commandait la droite. Sans doute le commandement en chef fut dévolu unanimement et sans hésitation au général Moreau; mais celui-ci ne pouvait plus quitter le centre, où d'ailleurs il fit des prodiges. La bataille de Novi se donna donc sans que, de fait, l'armée française eût un général en chef, sans qu'une pensée, une volonté, pussent maintenir dans les opérations de cette journée une harmonie, un ensemble si nécessaires; sans que les forces devenues inutiles sur un point pussent être utilisées sur un autre; sans empêcher que, aux prises avec une grande armée fortement commandée, la nôtre ne présentât que trois corps agissant chacun pour leur compte et qu'à une bataille générale nous pussions opposer autre chose que des combats isolés. Aussi nos deux ailes furent-elles battues, alors que l'on peut croire qu'elles auraient résisté si l'on y avait porté à temps les forces devenues inutiles à notre centre, où la victoire fut complète et où l'on fit un malheureux usage des troupes dont on n'y avait plus besoin.

La bataille de Novi était perdue. Je passe sur les fautes qui en déterminèrent l'issue et notamment sur cette incroyable impéritie d'un commandant de la gauche qui engouffra son artillerie (vingt pièces environ) dans un ravin, au lieu de lui faire suivre les hauteurs; de sorte qu'il suffit à un seul tirailleur autrichien de tuer les chevaux de la première de ces pièces pour qu'elles

fussent toutes arrêtées, dans l'impossibilité de se sauver et fatalement prises; mais ce que la langue française n'offre guère de moyen de caractériser, c'est que, du moment où cette gauche fut en pleine déroute, les généraux Pérignon, Grouchy et Colli (Piémontais) s'étaient imaginé que toute l'armée était perdue. Pérignon avait très faiblement commandé la gauche, que Grouchy avait secondée plus faiblement encore, et ces trois généraux, estimant qu'il est toujours préférable, pour n'être pas maltraités, d'être les premiers prisonniers, qu'on court moins de chances à être pris abrité dans un village plutôt qu'à découvert et en plaine, au milieu du jour que de nuit, à trois plutôt que seuls, au cours de la bataille plutôt que dans le dernier acharnement de la lutte, ces trois généraux, obéissant donc à cette malheureuse inspiration qui d'ailleurs leur fut funeste, restèrent d'un commun accord au village de Pasturana, point d'appui que, faute de l'avoir mis en état de défense (1), la gauche était obligée d'abandonner; ayant donc laissé leurs troupes se retirer et s'étant blottis dans un enfoncement formé par les deux corps avancés d'une auberge, ils attendaient là pour se rendre au premier général ou officier autrichien qui se présenterait. Or un capitaine de voltigeurs, les ayant aperçus là quand leur retraite était encore possible et croyant qu'il devait se dévouer pour la favoriser, barra la grande rue du village avec sa compagnie. Cette résistance héroïque ne rentrait pas dans le plan des trois généraux, qui firent ordonner au capitaine de mettre son mouchoir au bout de son épée. Honte inutile; à ce mo-

(1) Rien n'était plus facile que cette mise en état de défense. Il suffisait de créneler les maisons et de couvrir par quelques flèches un grand bâtiment carré qui domine ce village et dont l'ennemi s'empara de vive force, d'où il nous fit le plus grand mal et devant lequel nous devions être en mesure de l'arrêter; faute capitale qui prouve autant d'ignorance que d'imprévoyance.

ment même un gros de hussards autrichiens survenait, exterminait la compagnie et faisait prisonnier l'officier: puis ces mêmes hussards poursuivant leur route, les premiers d'entre eux arrivant à l'enfoncement de l'auberge aperçurent tout à coup les généraux avec un ou deux officiers, et, leur faisant l'honneur de les prendre pour une embuscade, ils les traitèrent à coups de sabre; le général Pérignon eut la tête ouverte, le général Grouchy l'eut également (1), et de plus fut balafré; cette marque est encore aujourd'hui le plus bel ornement de son bâton de maréchal. Il écrivit de Novi à sa sœur : « J'ai trois blessures dangereuses... On ne me trépanera pas... Pérignon sera conservé. »

Au milieu de cette bagarre, tout cela serait resté ignoré, car aucun des complices n'eût trahi l'autre; mais, outre le capitaine qui, rentré en France après son échange, raconta le fait, un lieutenant de la 26e demi-brigade, nommé Deney et devenu secrétaire du général Delmas, avait été témoin du fait, et, dans son indignation, il en rendit compte au général Moreau, qui lui recommanda de se taire. C'est par lui néanmoins que le général Delmas fut mis au courant, et, quand le retour du capitaine vint confirmer la narration de Deney, Delmas ne se croyant plus obligé au silence, laissa la vérité se faire jour. Quelques autres personnes avaient eu, de source différente, connaissance de l'aventure, et dans ce nombre, je citerai le maréchal de Conegliano; mais est-il besoin de tant de témoignages, et de tels faits ne se confirment-ils pas par eux-mêmes? En effet, ces trois généraux de division furent pris ensemble; donc aucun d'eux n'était à son poste, que pendant une bataille personne ne doit quitter; ils ont été pris loin de leurs troupes, donc ils

(1) L'aide de camp du général Grouchy fut encore plus grièvement sabré que son général.

les avaient abandonnées, et de plus ils ont été pris sans une circonstance qui puisse je ne dis pas justifier, mais faire comprendre la prise d'aucun d'eux. Au reste, le ciel se chargea de les châtier, et, sans revenir sur les coups de sabre qui, mieux appliqués, auraient peut-être évité de plus grands malheurs à la France, ils se trompèrent sur les conséquences désastreuses de cette bataille et furent les seuls généraux français qui ornèrent le char de triomphe de Souvorow (1).

Pendant ce temps, le centre, aux ordres de Moreau, rivalisa d'héroïsme avec lui, et Moreau, à la tête de ses troupes, repoussa trois fois les colonnes russes, que, à la dernière attaque, Souvorow avait conduites lui-même et avec lesquelles il ne se retira en rugissant que parce que la plupart et les meilleurs de ses régiments étaient détruits. Rien n'est donc plus magnifique que la conduite de Moreau, dans une lutte d'autant plus glorieuse qu'elle était plus inégale; rien n'était de même plus caractéristique que son sang-froid, car il en fit preuve à ce point que, tombé avec le second cheval qui fut tué sous lui, on le releva sans que les bouffées de fumée de son cigare eussent été ralenties ou accélérées. Mais il était écrit que, dans cette mémorable et funeste bataille, le centre seul soutiendrait l'honneur français, et, à propos de la droite,

(1) Ce qui n'empêcha que le général marquis de Grouchy, qui en 1815 fit le duc d'Angoulême prisonnier de guerre, que Napoléon fit maréchal, qui deux mois après fit perdre la bataille de Waterloo, que Louis-Philippe confirma dans le plus haut des grades, fut un des trois généraux français qui en 1814 livrèrent la France aux Bourbons. Les deux autres furent le général Dessolle, créé marquis pour ce fait, et le comte Ricard, qui, pour contribuer à faire nommer le maréchal Soult roi de Portugal (1809), trahit si complètement, et par la perspective d'un duché, sa patrie comme Français, ses devoirs comme soldat et son serment comme sujet de l'Empereur, comme officier général et comme chef d'état-major général.

c'est avec peine que je révélerai un fait qui dépasse, et de beaucoup, en infamie la conduite des trois généraux; car, en se livrant à l'ennemi, ceux-ci ne firent perdre à la France que trois hommes, et tout ce qu'on peut regretter. c'est qu'elle ne les eût pas perdus plus tôt.

Quant à la droite, conduite par le général Saint-Cyr, elle était composée de l'ancienne armée de Naples réduite à deux divisions. Le général Watrin, qui commandait l'une d'elles, occupait le bas du coteau, au sommet duquel se trouvait le général Saint-Cyr avec sa réserve. Watrin, voyant quelques corps autrichiens se réunir devant lui et se préparer à une attaque, crut qu'il fallait non pas les attendre, mais marcher vivement à eux, les attaquer pendant qu'ils se formaient, afin d'être plus sûr de les disperser; toutefois, ne voulant pas empiéter sur les droits de son chef, il se rendit de sa personne auprès du général Saint-Cyr, lui parla de son projet et lui demanda ses ordres; pour toute réponse il reçut un : « Faites comme vous voudrez. » Or, avec un homme aussi impassible que le général Saint-Cyr, aussi laconique, aussi glacial, et surtout dans ces moments où un chef doit tout faire pour exciter l'ardeur de ses subordonnés, ces mots signifiaient et ne pouvaient signifier qu'une approbation, c'est-à-dire un ordre, attendu qu'autoriser une attaque est la prescrire. Préval, qui était présent, et qui depuis une demi-heure examinait avec le général Saint-Cyr les énormes masses de cavalerie que l'ennemi réunissait devant sa position, ne put modérer cette exclamation : « Mais, mon général, il va être écrasé ! — Oui, répondit Saint-Cyr avec une insouciance dont le souvenir seul bouleverse; mais il n'y a pas de mal à faire donner quelques leçons à ces généraux de l'armée de Naples. » En effet, à peine engagé dans cette plaine, Watrin fut assailli, rompu, accablé et pour-

suivi avec acharnement par le général-major de Lusignan qui, à la tête d'un nombreux corps de cavalerie, arriva jusque sur la réserve de Saint-Cyr, par qui il fut repoussé et grièvement blessé.

Arrêtons-nous un moment à ce fait, que par malheur expliquent trop d'autres faits appartenant à la vie de ce grand homme de guerre (1). C'est avec tristesse qu'on doit le dire, le général Saint-Cyr était placé de manière à juger également de la possibilité et de l'opportunité du mouvement, Watrin ne l'était pas. En venant demander des ordres, ce dernier couvrait sa responsabilité par celle de son chef, et pour Saint-Cyr, qui venait de juger l'issue fatale du mouvement, c'était un devoir sacré de prescrire de ne pas bouger; en ce moment où la France soutenait une lutte si inégale, c'était une trahison envers elle que de laisser détruire sciemment une division, et dans quel but ? Pour que, la bataille se trouvant mal engagée, lui, Saint-Cyr, eût l'honneur, ce qui arriva pour un moment au moins, de la rétablir.

Tout en reconnaissant la haute transcendance de ce général Saint-Cyr, on est obligé de convenir qu'il n'a jamais travaillé que pour lui; incapable d'être influencé par d'autres intérêts que les siens, il a toujours été un dangereux camarade et n'a pu avoir que par suite de très froids calculs l'apparence du dévouement à la patrie ou de quelque autre sentiment généreux que ce puisse être. D'ailleurs, la suite de la bataille ne put justifier l'inqualifiable : « Faites comme vous voudrez » ; car, si le général Saint-Cyr eut l'avantage immédiat de rejeter les poursuivants de Watrin, il dut abandonner bientôt une position que, sans les désastres de la division sacrifiée, il

(1) Le jugement du général Thiébault se trouve confirmé notamment par une scène non moins significative que le général Marbot rapporte dans ses *Mémoires*, tome III, page 110. (Éd.)

eût peut-être conservée ; et ce qui tendrait à prouver cette supposition, c'est que, avec ce qui lui restait de troupes, il exécuta une retraite magnifique contre des forces absolument supérieures.

Hélas! c'est une passion très commune que cette ardeur à sacrifier des rivaux pour se faire valoir, et, sans trop fouiller ma mémoire, je pourrais mettre en scène des chefs gardant leurs troupes immobiles pour le seul plaisir de laisser battre un concurrent jalousé. C'est Ney encombré d'artillerie et refusant quelques batteries à Soult qui, à Oporto, avait perdu toutes ses pièces; ce sont Dorsenne et Marmont ne négligeant aucune occasion de se nuire mutuellement; c'est Soult qui ne se porte pas à Santarem afin d'empêcher Masséna de conquérir le Portugal, d'où lui, Soult, avait été si honteusement chassé.

Il semble que le harnais militaire est plus propice qu'aucun autre à provoquer chez quiconque le porte cette rage de gloire et cet entraînement à spéculer sur la défaite du rival qui porte ombrage; il fait naître, en quelque camp que ce soit. les jalousies et les compétitions, et c'est grâce à un fait de cette nature que, après la défaite de Novi, nous pûmes conserver Gênes, qui cependant était à discrétion. Souvorow et Mélas discutèrent pour savoir si cette place serait occupée au nom de l'empereur de Russie ou au nom de l'empereur d'Autriche. Il fallut en référer à ces souverains, qui, pas plus que leurs généraux, n'étaient disposés à céder sur ce point; tandis que la diplomatie discutait, l'occasion se perdit, et voilà ce qui ajouta à la gloire de Masséna l'éternel honneur du blocus de Gênes et ce qui rendit possible pour le Premier Consul la victoire de Marengo. Et là je termine le récit des faits que, sur cette bataille de Novi, je lègue à l'histoire dans toute leur nudité.

Un tel événement devait avoir en France et surtout à

Paris le plus grand retentissement; tous, nous y déplorions la servilité avec laquelle, en dépit de sa propre conviction et de l'opinion d'autres chefs illustres, Joubert avait obéi aux ordres du Directoire. Or, au lieu de regretter d'avoir été trop obéi quand il ordonnait des batailles, le Directoire renouvelait ses funestes injonctions à l'égard de Masséna, qu'il accusait de rester dans l'inaction en Suisse. Ne devinant pas ou ne voulant pas reconnaître que cent raisons, et des meilleures, pouvaient être invoquées pour différer l'offensive, il l'accablait de reproches et d'instances dans une correspondance dont, à vrai dire, cet illustre général ne tint aucun compte; de plus, il le fit attaquer ou plutôt condamner dans des articles de journaux, fort hostiles, dont le but était de préparer l'opinion à la disgrâce de ce grand homme de guerre, et dont le thème servait de texte dans les rues, dans les cafés comme dans les salons, aux propos et aux discours de toutes les créatures du pouvoir.

Un soir que je me trouvais au Luxembourg, témoin d'une des sorties dont le général Masséna était l'objet, il me fut impossible de me contenir, et j'allai assez loin pour qu'un ami de mon père, personnage puissant, pensât devoir me prévenir que les attaques contre lesquelles je parlais, disait-il, en don Quichotte n'étaient pas seulement l'expression d'une opinion individuelle, mais un rôle imposé par les chefs du gouvernement. Ce même ami crut donc devoir m'engager à plus de modération; toutefois les considérations qu'il mettait ainsi en avant étaient à cent lieues de pouvoir m'arrêter; je continuai donc de plus belle, revenant même sur la criminelle rébellion de Rome demeurée impunie. Je sentis que nulle part je n'avais d'écho, et ce fut pour moi l'occasion de me convaincre que le général Masséna, qui avait la puissance de rendre la gloire tributaire, n'eut

jamais celle de conquérir la faveur des cœurs. De fait, les cinq Directeurs (ces rois à terme, comme les appela plus tard Napoléon) ne lui furent guère moins hostiles que les ennemis qu'il battait les armes à la main, et que ne le furent pour lui la Cour impériale et celle de Louis XVIII. Il n'y avait, en effet, aucun rapport entre ce grand homme de guerre et les familiers des œils-de-bœuf de quelque château que ce fût. Il est certain que le maréchalat, les grands cordons, les dotations que reçut plus tard Masséna ne réussirent pas à donner le change sur une disgrâce qui datait des premières rivalités de ce général avec Bonaparte, et vraiment, en cette fin d'année 1799, on sentit que cette disgrâce devait être irrévocable, tant elle fut alors préparée avec acharnement, au moment même où elle était le plus imméritée.

L'heure prévue par ses calculs étant arrivée, c'est-à-dire ses positions rectifiées, ses troupes reposées, ses plans mûris, les derniers renforts de Russes, de Bavarois et d'émigrés ne devant pas avant dix jours rejoindre les armées de Korsakow et de Hotze, le général Masséna, voulant prévenir Souvorow qui se hâtait d'accourir en Suisse, avait passé la Limmat, fait passer la Linth au général Soult; il avait morcelé et battu l'armée de Korsakow, et fait surprendre par son lieutenant et rejeter dans les montagnes l'armée du feld-maréchal Hotze qui fut tué dans la bataille; il avait fait enlever tout le Saint-Gothard par le général Lecourbe et battre par le général Gazan le corps de Russes et d'émigrés devant Constance, le prince de Condé et le duc d'Enghien ayant manqué d'être pris. Dans un des pays du monde les plus faciles pour la défense, deux armées et deux corps d'armée avaient été défaits en dix jours d'opérations, lorsque le général Masséna apprit par le général Lecourbe que Souvorow, décoré du titre de

prince Italisky pour prix de ses victoires en Italie contre Scherer, Moreau, Macdonald et Joubert, que Souvorow, dis-je, s'avançait par la vallée de la Reuss, avec toute l'armée russe d'outre-monts. A l'instant Masséna se porte à sa rencontre avec tout ce qui peut le suivre, lui fait à la fois barrer le passage et couper la retraite, et, après plusieurs combats destructeurs, parvient à le refouler et à le terrasser dans la vallée de Mutten; là il l'attaque et le défait encore, le force à abandonner artillerie, équipages, blessés, malades, une foule de prisonniers. Laissant aussi, je crois, son dernier cheval, Souvorow se sauve avec de misérables débris à travers d'affreuses montagnes, où le général Mortier reste chargé de le poursuivre. Alors, en toute hâte, le général en chef rétrograde pour combattre et battre de nouveau Korsakow, qui, avec plus de 12,000 Russes, Bavarois et émigrés presque tous formés de renforts qui venaient d'arriver, accourait au secours de Souvorow déjà battu, alors que, de son côté, ce dernier avait tout risqué et sacrifié pour opérer sa jonction avec Hotze et avec Korsakow lui-même, dont il ignorait la première défaite. Lutte éternellement glorieuse; succès dont je ne connais aucun autre exemple, car il fut obtenu presque entièrement par la force et par l'exactitude des calculs, par la sagesse et l'habileté des dispositions, la vigueur de l'exécution et la rapidité et l'ensemble des mouvements. Quinze jours avaient suffi au général Masséna pour vaincre et anéantir trois armées et trois corps d'armée, composés de troupes différentes; pour décider de l'occupation de la Suisse, pour faire tuer sur le champ de bataille un des meilleurs généraux en chef de l'Autriche, pour renvoyer l'ours du pôle rugir dans sa tanière et y mourir de rage d'avoir été vaincu.

Eh bien, cette magnifique série de victoires qui, en

toute circonstance, auraient suffi pour immortaliser un homme et honorer une nation; qui affranchissaient la France du joug de l'étranger, qui seules pouvaient la préserver d'une invasion immédiate, invasion faite à la Souvorow; ces victoires, qui auraient dû valoir au général Masséna un triomphe, que du reste l'opinion lui décerna et que la postérité s'honorera de sanctionner; ces victoires étaient d'une nécessité telle que, du moment où l'on sut le général Masséna, notre dernier espoir, aux prises avec ses trop nombreux ennemis, tout Paris, toute la France furent en émoi; ce n'était plus que de l'air et du ton de l'effroi qu'on s'y abordait pour se demander des nouvelles, et je me rappelle que l'anxiété arracha à M. Roy, l'homme si froid et si prudent, futur ministre et pair de France, ces mots si caractéristiques dans sa bouche : « Une telle lutte est d'un intérêt à faire frissonner. » Et pourtant cette campagne de délivrance et de gloire ne put suffire pour museler les calomniateurs du général Masséna, et, lorsque l'Europe ennemie proclamait sa grandeur, on porta l'impudeur, à Paris, jusqu'à susciter une polémique de journaux tendant à prouver que si Masséna avait agi plus tôt, il aurait obtenu bien d'autres avantages. Informé, comme je l'ai dit, que ces impertinences émanaient d'assez haut pour mériter d'être reçues moins légèrement que par du mépris, j'en écrivis aussitôt la réfutation, et, n'ayant pu faire insérer dans le journal agresseur ce que l'indignation m'avait dicté, je modifiai ma rédaction, que j'intitulai : « *Les Victoires de Masséna* », et je la fis imprimer et répandre avec profusion. Je terminais cet écrit en annonçant le triomphe prochain de nos armes, triomphe rendu possible par la récente campagne de Suisse.

Dès lors, la crainte d'une invasion se trouvant dissipée, et dans mon désir de voir se réaliser les prophéties de ma

brochure, je fus obsédé de cette idée fixe, l'Italie reconquise; je rêvais la nuit, je pensais tout le jour au plus sûr moyen d'effacer de nos fastes la honte de cette année 1799, qui en si peu de mois nous avait ramenés des bords ioniens jusqu'à Gênes. Plusieurs plans se présentèrent à mon esprit; l'un d'eux m'apparut plus saisissant et plus décisif; et, pour donner plus de précision à ma pensée, je la mis par écrit et la fis transcrire au net par une religieuse qui me servait alors de copiste. Ce plan copié, je le montrai à mon père, qui le jugea plus important que je ne l'avais jugé moi-même, et qui me conseilla de le porter au ministre de la guerre et au président du Directoire, ce qui fut résolu.

CHAPITRE III

J'attendais un moment propice pour me présenter au ministère; on était au 14 octobre, et ce jour-là je fus amené je ne sais plus pourquoi au Palais-Royal. J'y étais à peine entré par la grande cour, quand, à l'autre extrémité du jardin, je vis un groupe se former et se grossir, puis des hommes et des femmes courant à toutes jambes. Pour n'avoir pas l'air de céder à cet entraînement de fous, je m'avançai simplement vers ce groupe qui se divisait en un grand nombre de petits, de nouveaux arrivants se succédant sans cesse, repartant sitôt les premiers mots entendus et s'éloignant avec les signes de l'agitation la plus complète. Sans doute, on échangeait l'annonce d'une grande nouvelle, insurrection, victoire ou défaite. Pour abréger mon incertitude, j'avais hâté le pas; je voulus même questionner quelques personnes, qui, venant du rassemblement, me croisaient en précipitant leurs pas. Aucune ne s'arrêta; mais un homme, sans cesser de courir, me cria d'une voix tout essoufflée cette phrase : « Le général Bonaparte vient de débarquer à Fréjus. » Alors, à mon tour, je subis l'effet du vertige commun, et, après le premier instant de stupeur qui me retint pendant quelques secondes fixé au sol, je pris ma course pour rejoindre mon cabriolet que j'avais laissé rue du Lycée.

Ma première pensée était d'aller à toute bride porter

cette grande nouvelle à mon père; ma seconde fut de commencer par la vérifier; je me rends donc à l'état-major de la place, rue des Capucines; mais là, comme au Palais-Royal, je n'eus pas le temps de faire une question; le mouvement, qui devenait général dans tout Paris, ne laissait plus d'ailleurs l'objet à aucun doute. Cette nouvelle, que le Directoire venait de faire annoncer aux Conseils par un messager précédé d'une musique, se propageait avec la rapidité fluide de l'électricité. Chaque coin de rue offrait une nouvelle représentation de la scène du Palais-Royal; de plus, les musiques des régiments de la garnison parcouraient déjà Paris en signe d'allégresse publique, entraînant à leur suite des flots de peuple et de soldats. La nuit venue, des illuminations furent improvisées dans tous les quartiers, et ce retour aussi désiré qu'inattendu fut annoncé aux cris de : Vive la République! de : Vive Bonaparte! dans tous les théâtres. Enfin on se cherchait pour s'apprendre ce retour miraculeux; on se visitait pour s'en féliciter, et l'enthousiasme, le délire qui animaient si étrangement Paris, allaient se répandre dans la France entière.

Ainsi ce n'était pas le retour d'un général, c'était, sous l'habit d'un général, le retour d'un chef, et d'un chef d'autant plus puissant qu'il semblait à la fois nécessaire à l'armée, à la politique et au gouvernement. Sous ce troisième rapport, son retour était encore plus désiré que sous les deux autres; car il ne restait en France qu'un simulacre de gouvernement, et la Constitution ne constituait plus rien. Battu en brèche par tous les partis, le Directoire était à la merci du premier assaut. Ce n'est pas qu'il n'y eût, dans ce Directoire, du talent, du caractère et du patriotisme; mais cinq chefs, au lieu de quintupler les forces, les divisent et les annulent en raison de leur nombre. Que pouvaient les Directeurs, gens

sans fortune, sans famille, comme sans avenir et sans consistance : de quelque manière qu'on les eût chamarrés et logés, que pouvaient-ils contre des chefs militaires illustrés par tant de batailles ? Était-il possible que les vainqueurs de tant de rois restassent bannis de ce Directoire ou s'y crussent représentés par un Moulin, que, grâce à sa nullité, son habit n'avait pas exclu ? Moulin, gouvernant Kléber, Pichegru, Saint-Cyr, Desaix, Moreau, Jourdan, Masséna, Bonaparte, était burlesque. Et, en ce qui concernait le général Bonaparte, c'est depuis qu'il était en Égypte que nous avions subi tous nos désastres; il semblait que, lui présent, chaque bataille perdue eût été gagnée, et que tout territoire évacué eût été conservé, tant la France avait foi non seulement au génie, mais à l'influence magique de cet homme; il avait donc été l'objet de regrets et de vœux, qu'aucun des autres généraux de la République n'avait pu effacer ou diminuer, et si, grâce à Masséna, la victoire paraissait prête à rentrer dans nos rangs, c'est en Bonaparte seul qu'on voyait alors le sûr garant de cette victoire. Telle fut la cause de la joie qu'excita la nouvelle de son retour, et cette joie fut telle que le député Baudin, des Ardennes, en mourut dans la soirée même. Enfin, le 16, au matin, le plus petit hôtel de la rue Chantereine, nommée de suite et par acclamation la rue de la Victoire, recélait celui dont la destinée, désormais irrévocable, allait donner au monde le plus effroyable exemple des vicissitudes humaines.

Je n'écris pas l'histoire. Je n'ai pas à faire connaître cette révolution du 18 brumaire connue de tout le monde et qui s'effectua vingt-six jours après le débarquement du général Bonaparte à Fréjus, vingt-quatre jours après qu'il fut rentré à Paris avec Berthier, Lannes, Murat et Bessières. Je ne rappellerai pas le désappointement

qu'éprouva le général Bonaparte en trouvant la France moins accablée ou moins menacée qu'il ne l'espérait : de fait, la brusque présence du vainqueur de Castiglione et de Rivoli, du Mont-Thabor et d'Aboukir, ramenait dans Paris une sorte d'animation guerrière qui pouvait faire illusion ; mais je m'arrêterai, un instant, à ce retour, qui, divinisé par les uns, fut blâmé par les autres. Au milieu de l'allégresse populaire, des récriminations s'élevèrent, et deux reproches notamment furent répandus dans le public avec acharnement. On accusait Bonaparte d'avoir quitté son armée, d'abord parce que l'expédition d'Égypte ne pouvait plus avoir une issue heureuse, ensuite parce qu'il prévoyait que cette armée devait finir par succomber; on l'accusait aussi d'avoir transgressé les lois militaires, et très haut on le taxait de lâcheté pour le premier grief, de désobéissance et de désertion devant l'ennemi pour le second.

En réalité, si l'on s'en tient au point de vue militaire, Bonaparte était inexcusable, et Sieyès avait raison lorsque, à propos d'un manque volontaire d'égards dont il avait à se plaindre de la part de Bonaparte, il l'appela : « Petit insolent envers le membre d'une autorité qui aurait dû le faire fusiller. » De fait, il avait donné l'exemple d'un acte que plus tard il eût fait punir de mort, et, quelle que fût l'apparence de ses motifs, il était d'autant plus coupable qu'il avait osé amener avec lui des généraux, des officiers qui, comme lui, n'auraient dû quitter l'Égypte que par les ordres de leur gouvernement et qui, revenant ainsi, ne pouvaient plus être considérés que comme des séides ou des complices. La violation des lois sanitaires n'était pas un délit moindre, et la gravité de ces deux chefs d'accusation motiva la proposition que fit Bernadotte de traduire le général Bonaparte à un conseil de guerre; mais on eut peur de le pousser à la rébellion

immédiate, et c'est incontestablement ce qui lui fit donner par le président du Directoire (Gohier) l'accolade fraternelle. Comment eût-on osé sévir contre un homme dont le voyage de Fréjus à Paris avait été un triomphe, et que la garde même du Directoire accueillit aux cris de : « Vive Bonaparte! » Et pourtant il était évident que le patriotisme n'avait été et n'était pour lui que le prétexte de l'ambition. Ses habitudes, ses goûts, ses manières, ses discours, ses proclamations, ses moindres paroles, sa figure, son regard, sa nature enfin et jusqu'au dédain qu'il afficha longtemps pour la tenue militaire, révélèrent partout ses idées, ses espérances et ses désirs d'usurpation. Ainsi on ne pouvait se dissimuler que, par son retour même, il n'eût arboré l'étendard de la révolte. L'habileté, le bonheur et l'audace nécessaires au succès, le sauvèrent; mais, tout en spéculant sur l'admiration et la confiance des uns, la faiblesse ou la lâcheté des autres, sur le désaccord d'une partie de la population et le besoin que l'on avait d'ordre et de repos, sur l'exaltation des masses et le délire avec lequel se concentrèrent en lui les espérances d'un peuple qui n'espérait plus en rien, sur les malheurs et les pourritures de l'époque qu'il sut exploiter, il ne put échapper malgré tout à cette conviction qu'il n'y avait d'alternative pour lui qu'entre une réussite complète et un crime irrémissible, un trône et un gibet. Et voilà pourquoi l'imputation de lâcheté portée contre lui était absurde, parce qu'il lui avait fallu pour revenir en France l'énergie et le courage du factieux.

Je l'avais étudié et suivi avec trop d'attention, tant à l'armée de l'intérieur que pendant ses immortelles campagnes d'Italie et pendant son séjour à Paris au commencement de 1798, pour que je me trompasse sur les conséquences de ses progressions, sur la portée de ce

mot qu'il avait dit avant son départ pour l'Égypte : « La poire n'est pas mûre. » Je ne doutais donc pas qu'il eût été ramené par son ambition, et non par son patriotisme; et cependant je cédais à l'enthousiasme général, jouissant d'avance des victoires que le retour de ce grand homme garantissait, et je me livrais à ma joie avec d'autant plus d'effusion que je n'avais pas calculé qu'il devait choisir précisément pour l'exécution de ses projets liberticides le moment où la France avait le plus besoin de lui, où la saison ajournait toute opération militaire, où l'on était dans l'ivresse de son retour; en dépit de tous les symptômes, je ne me doutais pas que nous touchions à la crise que sa brusque présence annonçait.

Le général Bonaparte étant arrivé le 16 octobre, à six heures du matin, au Directoire, avec Berthier, Berthollet, Monge (ce qui était fort habile), je me présentai le 18 à sa porte; il était sorti, et je m'inscrivis. Le 21, je retournai chez lui : il y avait beaucoup de monde; il fit un pas vers moi lorsque je m'approchai, m'accueillit à merveille, reçut avec bienveillance les félicitations que, au sujet de son retour, j'adressai à la France dont ce retour comblait les vœux; enfin il me dit, quand je fis place à un autre : « Je compte vous revoir. » Le 26 (4 brumaire), je profitai de cette sorte d'invitation; il était dix heures et demie lorsque j'entrai dans le salon. Le général Bonaparte était debout et fort occupé d'un entretien avec un homme que je ne connaissais pas et qui se promenait avec lui au fond du salon; je m'approchai de la cheminée; Mme Bonaparte arrivée, je causai avec elle. Un peu avant onze heures, il congédia son interlocuteur, se rapprocha de nous, me dit amicalement : « Bonjour, Thiébault », sonna pour qu'on servît à déjeuner, ajouta en se retournant vers moi : « Vous déjeunerez avec nous. » A peine à table, en tiers avec Mme Bonaparte et lui, il

me parla des deux dernières campagnes, et, s'arrêtant à celle de Naples, me dit : « Je sais que vous vous y êtes bien conduit », et, peu après, sans prononcer le nom de Championnet, mais, selon son habitude, personnifiant par sa tournure de phrase le rôle général de l'armée, il ajouta : « Il n'y a que vous qui, pendant mon absence, ayez fait de bonnes choses. »

Pour ce qui me concernait, ce qu'il avait dit marquait plus que de la bonté; je fus même étonné qu'il eût daigné étendre ses éloges jusqu'à moi, simple adjudant général. Il est vrai que, dans ce moment surtout, occupé de tout autre chose que de moi, je ne considérai pas que, comme il se trouvait à Paris sans aides de camp et comme il était au courant de la manière dont je servais, je pouvais lui convenir... Absents ou présents, ses aides de camp, avec la presque totalité desquels j'étais lié, m'auraient paru d'ailleurs, et à deux près, ne rien avoir qui pût m'imposer beaucoup. Si je ne me plaçais ni sur la ligne de Marmont comme officier instruit ou comme orateur militaire, ni sur la ligne de Duroc si remarquable par sa réserve et sa sagesse, il était de leurs collègues que sous aucun rapport je ne plaçais sur la mienne. Quoi qu'il en soit, l'idée de lui être attaché, cette idée que tant d'autres à ma place auraient eue, ne me vint même pas.

Un mot me fit naître la pensée de lui parler de mon plan d'une nouvelle campagne en Italie; mais l'à-propos échappa par la brusquerie avec laquelle, à ce que nous disions du dévouement des troupes et du zèle de quelques chefs, il opposa tout à coup ce qui s'était passé et se passait dans l'intérieur; il attaqua le gouvernement avec une violence qui me bouleversa; voici à ce sujet quelques phrases que ma mémoire me rappelle et qui donneront une idée des autres : « Une nation est toujours ce qu'on sait la faire... les factions, les partis, les

divisions triomphantes n'incriminent que le pouvoir... Il n'est pas de mauvais peuple pour un bon gouvernement, comme il n'y a pas de mauvaises troupes sous de bons chefs. Mais qu'espérer de gens qui ne connaissent ni leur pays, ni ses besoins, qui ne comprennent ni leur temps, ni les hommes, et qui ne trouvent que des résistances où ils devraient trouver des secours? » Puis il partit en une bordée d'injures contre le Directoire. « J'ai laissé la paix et je retrouve la guerre. L'influence de la victoire a été remplacée par des défaites honteuses. L'Italie était conquise; elle est envahie, et la France est menacée. J'ai laissé des millions, et la pénurie est partout; ces hommes abaissent au niveau de leur impéritie la France qu'ils dégradent et qui les réprouve. »

Napoléon disait : « Quand on veut dîner bien, il faut dîner chez Cambacérès ; quand on veut dîner mal, il faut dîner chez Le Brun ; quand on veut dîner vite, il faut dîner chez moi. » La vérité est que ses dîners souvent ne duraient pas une demi-heure, et que le déjeuner que je rappelle dura beaucoup moins. Malgré cela, et quelque flatté que je fusse de me trouver à ce petit couvert, pendant lequel la fortune me sourit inutilement, ce repas avait fini par me paraître long. Depuis que l'acte d'accusation, l'espèce d'anathème contre le Directoire avait commencé, j'avais gardé le plus absolu silence et je m'étais efforcé de rendre mon visage aussi muet que ma bouche; mais cette situation devenait à chaque instant plus pénible. Ce fut donc avec un véritable soulagement que je vis arriver le moment de donner la main à Mme Bonaparte, pour rentrer au salon, où nous trouvâmes le général Serurier, ce qui fut pour moi un nouveau bonheur. De suite, en effet, le général Bonaparte qui revoyait Serurier pour la première fois, lui parla aussitôt de la campagne du général Scherer,

qu'il traita plus mal que l'ennemi ne l'avait fait; il ne dit qu'un mot de l'affaire du pont de Polo que le général Serurier pouvait excuser, qu'il se hâta d'expliquer (1). Le général Bonaparte passa ensuite légèrement sur la bataille de l'Adda, aussi malheureuse qu'honorable pour le général Serurier, et, revenant au Directoire, ce qui révélait un rôle arrêté dans sa pensée, il se répandit en de nouveaux reproches, s'indigna de ce que le choix des chefs de l'armée pût dépendre des intrigues, de l'ignorance et du pouvoir de quelques avocats. Ce mot d'avocat, dont il faisait un terme au dernier point méprisant, parut lui plaire; il s'en servit plusieurs fois, et le général Serurier s'étant plaint du Directoire, je ne sais plus à quelle occasion et avec raison, le général Bonaparte reprit avec véhémence : « Et que peuvent espérer des généraux, avec un gouvernement d'avocats? Pour que des lieutenants se dévouent, il leur faut un chef capable de les apprécier, de les diriger, de les soutenir... » A ce mot de lieutenants, ainsi qu'au ton dont il fut dit, je crus entendre César; dès lors le terrain sur lequel je me trouvais me parut inquiétant, et je pris congé. J'avais quitté le général Bonaparte près de la cheminée; je l'avais volontairement laissé au milieu d'une phrase, et j'avais à peine fermé la porte du salon sur moi qu'il la rouvrit, et, disposant de moi comme de quelqu'un à lui, il me jeta cet ordre de l'air le plus gracieux : « Allez donner votre adresse à Berthier! » A quoi je ne répondis que par un salut.

La position de ces échappés d'Alexandrie et surtout de celui que Bernadotte appelait « le transfuge » m'avait toujours paru fausse, et plus leur rôle se dessinait à mes

(1) Il commandait une division de Scherer, et de désastres en désastres fut réduit à une capitulation malheureuse. Il se trouvait alors à Paris prisonnier sur parole.

yeux, plus ils me devenaient suspects. J'avais passé outre pour un grand homme, pour mon ancien général en chef de l'armée de l'intérieur et de l'armée d'Italie; mais rien de semblable ne militait à mes yeux pour le général Berthier, et je ne comprenais pas, du moins je ne voulais pas comprendre ce que je pourrais avoir à faire avec ce général. Je me souvenais avec dégoût de tout ce que sa conduite à Rome avait eu d'odieux, de perfide envers le général Masséna, et, par ces causes autant que par la circonstance qu'il n'était pour moi qu'un général sans emploi, je n'avais pas mis les pieds chez lui. Or ce que je venais d'entendre était-il de nature à vaincre mes répugances? J'étais loin de le penser; néanmoins, comme mon père était l'arbitre auquel mon cœur et ma raison me faisaient recourir dans toutes les situations délicates, je retournai en toute hâte chez lui et je l'informai des moindres circonstances de ma visite et de mon déjeuner. A dater de ce moment, il ne nous resta aucun doute sur la prochaine exécution des projets séditieux. Les Directeurs certes ne m'occupaient guère; je ne connaissais personnellement aucun d'eux; leurs œuvres ne les recommandaient pas. Je ne pouvais estimer ni l'ambitieux Sieyès et son satellite Ducos, ni l'honnête mais incapable Gohier, et son satellite Moulin, et moins encore Barras « le pourri », comme on l'appelait alors. Toutefois, le Directoire faisait partie d'une constitution que j'avais jurée; je tenais à mes serments, et j'ai toujours eu horreur du rôle de conspirateur. Les propos entre mon père et moi furent donc assez courts, et il fut décidé que, en gardant le secret sur tout ce que j'avais entendu et remarqué, je ne retournerais pas chez le général Bonaparte, et que, ayant donné mon adresse au ministre de la guerre et au commandant de la place, je n'avais plus à la donner à personne, et moins au général Berthier qu'à tout autre.

Pour sauver néanmoins les apparences autant que je le pouvais, je sortis peu; je ne me montrai ni chez le ministre, ni au Directoire, ni même au spectacle. Je fus d'ailleurs souffrant; du 6 au 9 novembre (15-18 brumaire), je ne quittai pas ma chambre, et je sus seulement par les journaux que, le 6, le général Bonaparte avait donné au général Moreau un superbe damas garni de diamants de la valeur de dix mille francs, et que, le jour même et dans l'église de Saint-Sulpice transformée en temple de la Victoire, un banquet avait été donné par les Consuls au général Moreau et au général Bonaparte, qui, par parenthèse, durant ce repas ne mangea que des œufs. Logé aux Grands Jésuites de la rue Saint-Antoine, mes amis avaient eu autre chose à faire en ces jours historiques que de venir me donner des nouvelles. Ainsi, le 19 au matin, n'ayant pas encore reçu mon journal, je ne savais rien, absolument rien de ce qui se passait ou s'était passé la veille, lorsqu'on m'annonça le chevalier de Satur.

Ce chevalier de Satur, ancien chevau-léger ou gendarme de Lunéville, grand et jadis fort bel homme, alors âgé de plus de soixante ans, était remarquable sous une foule de rapports. Bon latiniste, fort mathématicien, homme d'esprit, de caractère et de capacité, il était de plus grand joueur d'échecs, ce qui nous rapprochait souvent. Ayant d'ailleurs eu des obligations à mon père, il nous était dévoué, et, très au courant de tous les événements de la veille et de la nuit, il accourait pour me les dire : Quatre Directeurs avaient donné leur démission. Le conseil des Cinq-Cents était transféré à Saint-Cloud, et le général Bonaparte, nommé commandant de la division militaire de Paris, était chargé de la translation. Le chevalier de Satur venait surtout m'informer que ce matin même, 10 novembre (19 brumaire), le géné-

ral Bonaparte, précédé par de nombreux corps de troupes, qui avaient été réunis dans le jardin des Tuileries, et accompagné d'une foule de généraux et d'officiers d'état-major tous à cheval, venait de partir pour Saint-Cloud.

Si ces nouvelles ne contenaient rien qui m'étonnât. elles n'en étaient pas moins de nature à m'occuper fortement. Mais, indépendamment des impressions que j'en recevais, elles me signalaient des devoirs à remplir. Je pris donc mon uniforme, je fis atteler mon cabriolet, et, comme je partais, M. de Satur m'accompagna jusque dans la cour et me dit ces mots, que je n'ai jamais oubliés et qui n'ont pas été sans influence sur ma destinée : « Vous allez assister à de mémorables événements. Quant au général Bonaparte, il sera ce soir au-dessous de Cromwell ou au-dessus d'Épaminondas. »

Malgré ce qu'il m'avait dit et du Directoire et des Directeurs, je me rendis au Luxembourg, afin de vérifier par moi-même tout ce qui pouvait l'être, et, au pis aller, pour accomplir un devoir. Un seul des battants de la grande porte étant ouvert, je mis pied à terre; mais, au moment où j'allais franchir le seuil de cette porte, un factionnaire de la ligne, appartenant à la 86e, m'arrêta, l'entrée du Luxembourg étant interdite; je réclamai l'officier de garde, il vint, et je l'interrogeai : « Par quel ordre m'empêche-t-on d'entrer? — L'ordre du général Moreau. — Du général Moreau? — Oui, il commande ici. — Puis-je lui parler? — Non, mon général. » Je courus au ministère de la guerre : « Le ministre (Dubois de Crancé)? demandai-je. — Il est sorti. — Sait-on où il est? — Non, mon général. » Et je partis pour Saint-Cloud, ne pouvant plus que là déterminer ma conduite ultérieure. Descendu à la grille du parc, j'aperçus un officier venant du château, et je lui demandai ce qu'il y avait de nouveau : « Rien encore, me répondit-il; les

salles destinées aux séances ne sont pas encore prêtes, et on attend. » Je me rappelai, à ce mot, que je n'avais rien pris, et, comme la journée pouvait être longue, je déjeunai chez le suisse, et, une demi-heure après, je montai au château.

Ne voyant personne en haut du grand escalier, je laissai la galerie à gauche et j'entrai dans une série de salons. En arrivant au troisième de ces salons, je trouvai les généraux ou officiers d'état-major qui avaient formé le cortège du général Bonaparte. Je m'approchai de quelques-uns d'entre eux, de ceux que je connaissais le plus; mais, quoi que je pusse faire, tout se borna entre nous à l'échange de quelques mots, dits presque à voix basse. Le fait est que l'on se regardait, mais on ne parlait pas ; on semblait ne pas oser s'interroger et craindre de se répondre. Cette espèce d'arène ne convenait pas aux braves qui la remplissaient. Quelques minutes se passèrent dans cette situation, plus faite pour nourrir mon humeur que pour la dissiper; enfin, à la droite du salon, en face de la deuxième croisée, une porte s'ouvrit, et le général Bonaparte parut et dit : « Qu'on aille chercher le chef de bataillon X... ». Un aide de camp partit à l'instant et, peu après, revint avec ce chef de bataillon. Prévenu, le général Bonaparte reparut, et s'adressant avec la plus grande dureté à cet officier supérieur : « Par quel ordre, lui dit-il, avez-vous déplacé tel poste? » Et l'officier nomma la personne qui lui avait donné cet ordre, observant que ce n'était pas le premier ordre qu'il eût reçu d'elle. La réponse avait été très convenable et, venant d'un officier supérieur, méritait considération, ce qui n'empêcha le général Bonaparte de reprendre sur le ton de la plus vive colère : « Il n'y a d'ordres ici que les miens; qu'on arrête cet homme et qu'on le mette en prison. » Quatre ou cinq des séides

présents, poussant le zèle jusqu'à la brutalité, se jetèrent sur le chef de bataillon et l'entraînèrent..... Je fus révolté; d'autres sans doute le furent, mais ils surent se taire. Assez peu maître de moi à cette époque, je n'eus pas tant de sagesse : « Et c'est pour être témoins de tels actes que nous sommes ici! » m'écriai-je, et vu que personne n'ouvrit la bouche, que même les figures se rembrunirent, et que quelques-uns de mes voisins eurent l'air de s'éloigner de moi, ma tête achevant de se monter, et malgré le silencieux exemple d'un grand nombre de mes chefs, j'ajoutai : « Comme de tels actes ne peuvent me convenir, je retourne à Paris (1). » A ce moment, César Berthier, qui venait d'entrer dans le salon et qui m'avait entendu, se jeta devant moi, en disant : « Général Thiébault, que faites-vous? — Vous êtes bon de le demander, répliquai-je; ne l'ai-je pas dit assez haut?... » Et je passai malgré lui, et, une heure un quart après, j'étais de retour chez mon père et je m'étais préparé pour l'avenir une interminable série de tribulations et de dénis de justice que j'avais substitués aux faveurs, aux grades de tout genre et à l'avenir brillant dont le sort un instant m'avait rendu l'arbitre.

Le 11 novembre (20 brumaire), d'assez bonne heure, nous fûmes informés de tout ce qui s'était passé à Saint-Cloud, c'est-à-dire du début menaçant de la séance des Cinq-Cents, de la manière dont le général Bonaparte avait pénétré et avait été reçu dans la salle de cette

(1) Je ne fus pas le seul qui, à Saint-Cloud, quittait la partie. Le général de division marquis de Sahuguet revint à Paris de la même manière avec son aide de camp. M. de la Roserie, sans faire toutefois l'éclat que je me permis. Peu de jours après, il eut l'explication, que je crus devoir éviter! On eut l'air de lui pardonner; mais, sous le prétexte d'une mission en Égypte, il fut envoyé un an après à Saint-Domingue, où la fièvre jaune et la mort soldèrent sa conduite.

chambre, des dangers qu'il y avait courus, du bouleversement qu'il en éprouva et qu'attesta l'incohérence de ses paroles (1), du secours des officiers sans lesquels il eût péri, de la nécessité où fut le général de division Gardanne, sur l'action duquel Lucien garda un inconcevable silence, de l'emporter dans ses bras pour empêcher qu'il ne fût assassiné par des députés, la plupart armés de poignards; enfin de la charge que, dans cette salle et au bruit des tambours, les grenadiers conduits par Murat exécutèrent, la baïonnette en avant, et qui força les députés à déguerpir par les portes et par les fenêtres. Nous apprîmes de même comment, par sa présence d'esprit et par son caractère, Lucien rendit le plan de Sieyès exécutable, non seulement en ranimant et exaltant les troupes, mais en parvenant à réunir une cinquantaine de députés, qu'il constitua en un conseil que les plaisants, ne s'arrêtant pas à l'exactitude des chiffres, nommèrent « le conseil des Trente ». Présidant ce conseil, Lucien, pendant la nuit, l'avait audacieusement entraîné à substituer le gouvernement consulaire au gouvernement directorial; et lorsque nous sûmes que le général Bonaparte était l'un des trois Consuls nommés, les premiers mots que proféra mon père, mots que je me rappelle parce qu'ils me frappèrent par leur inattendu, tant ils étaient peu de situation, ces premiers mots furent : « Eh bien, que vas-tu faire de ton plan de campagne? — Et de moi? » répliquai-je en souriant. Il devint sérieux, mais de suite je repris : « Je sers mon pays, quels que soient ses chefs, sans tremper mes mains dans aucune conspiration, sans les salir. Ainsi, le général Bonaparte se trou-

(1) En sortant de la salle des Cinq-Cents, le général Bonaparte rencontra Sieyès et lui dit : « Général, ils m'ont mis hors la loi. — Tant mieux », répondit Sieyès, en riant de l'épithète de général à lui adressée. « C'est eux qui y sont maintenant. »

vant investi du pouvoir, je lui adresserai sous peu de jours mon travail et, pour savoir de suite où j'en suis avec lui, je me rendrai à sa première audience. » Mon père aurait désiré que, pour cette remise et pour cette entrevue, je demandasse une audience particulière. « Et si cette audience ne m'était pas accordée? D'ailleurs, de quoi aurais-je l'air, de ne pas oser voir en présence de témoins le nouveau maître? Je semblerais faire amende honorable de ma conduite, chercher à la racheter par une espèce de demande en grâce. » N'ayant plus pour moi que la ressource d'une attitude, il fallait que cette attitude fût au moins très digne. La plus grande faveur qu'eût pu me faire le Premier Consul, c'eût été de m'adresser des reproches, auxquels il eût fallu répondre par des excuses, et m'excuser, c'était me reconnaître coupable. Non, avec Bonaparte, c'était jouer trop gros que de courir la chance d'un pardon, et c'était bien assez difficile pour moi d'avoir à lui remontrer la figure d'un homme qui avait pu résister à ses caresses. En conséquence, je me contentai de lui envoyer mon plan le 16 novembre (25 brumaire), et, le décadi suivant, jour annoncé pour la première audience consulaire, fixée à huit heures du soir, je me présentai au Luxembourg avec la fermeté et l'assurance d'un homme qui n'a pas transigé avec ses devoirs.

La salle où le Premier Consul recevait était au rez-de-chaussée et peu grande. Quoique huit heures ne fussent pas sonnées lorsque j'arrivai, il y avait déjà assez de monde, et lorsque, au coup de l'horloge, le Premier Consul parut, on forma brusquement un cercle au premier rang duquel je me plaçai, pour ne pas m'exposer à ce que le Premier Consul pût passer sans paraître me voir. En suivant par sa gauche l'intérieur du cercle, le Premier Consul, que son regard devançait toujours de la

distance de quatre ou cinq personnes, m'aperçut. Guettant l'impression que lui ferait ma vue, j'avais les yeux fixés sur lui; aucun des mouvements de sa physionomie ne m'échappait. Je ne pus donc avoir aucun doute; son visage, gracieux jusqu'au moment où je fus en vue, se contracta tout à coup. Il y avait loin de cette figure à celle du général Bonaparte, me disant : « Allez donner votre adresse à Berthier. » Cependant, sans cesser de rester sérieux, son expression parut se radoucir, et c'est plutôt en homme étonné de me voir là qu'il me fixa.

Encore que cet homme extraordinaire eût sur moi une influence magnétique, telle que toute autre puissance n'eût réussi à l'exercer au même degré, je ne fus pas ébranlé par ce premier accueil. Il s'arrêta quand il fut devant moi, et, après avoir fait un pas en arrière, il me dit d'un ton sec : « Il paraît que vous connaissez bien les chemins qui conduisent en Italie. » C'eût été l'occasion d'un compliment; mais je me bornai à répondre : « Général Consul, j'ai cru de mon devoir de vous soumettre le travail que j'ai eu l'honneur de vous adresser, et c'est ce qui m'a enhardi à cet envoi. » Il ne répliqua rien, me fixa de nouveau, acheva de prendre une prise de tabac et passa. Je partis immédiatement après cette espèce de scène, qui, bien que très courte, avait suffi pour fixer sur moi tous les regards. J'étais le seul à qui il n'eût pas dit quelque chose de relatif à lui-même; j'avais pu craindre pis, et pourtant ce fut la seule fois que je mis les pieds chez lui au Luxembourg, et ce fut, je le confesse, un tort gratuit; puissent ceux qui me liront apprendre à ne pas briser aussi légèrement et de leurs propres mains le fil cassant de la fortune!

Ainsi ma conduite à Saint-Cloud, aggravée par celle que je tins à Paris, m'exclut de toutes les grâces, alors que mon plan de campagne me les eût doublement ga-

ranties. Ce n'est pas ici la place de publier un tel document (1); mais je puis bien dire que, dans sa pensée fondamentale et sous beaucoup de rapports, mon plan prévoit exactement celui qui fut exécuté si brillamment à Marengo. Je ne sais si c'est à ce fait que je dus non pas la bienveillance du Premier Consul, je l'avais perdue pour toujours, mais au moins une opinion favorable. Il ne méconnut jamais, je l'appris par son entourage, qu'on pouvait tirer quelque parti de moi, et il m'en donna la preuve en m'employant constamment et souvent avec distinction; mais il me gardait en même temps rancune de ne pas l'avoir suivi au moment où il avait le plus besoin de dévouements, au moment où il courait le plus grand danger de sa vie, et cette rancune fut exploitée contre moi par ceux de son entourage que j'avais blessés. Mes chefs, sachant ma disgrâce, ne se trouvèrent pas encouragés à mettre en relief mon zèle et mes succès; le résultat fut qu'on ne se priva pas de mes services, comme on le fit pour tant d'autres, mais qu'on me priva des profits.

(1) Paul Thiébault a reproduit au tome II de son *Journal des opérations du blocus de Gênes*, édition de 1847, ce plan de campagne, ainsi qu'une variante de tout le récit relatif au retour de Bonaparte et au coup d'État du 18 brumaire. (Éd.)

CHAPITRE IV

Autant le salut de la France avait tenu à ce que le général Masséna eût le commandement de l'armée d'Helvétie, au moment où les deux plus grandes puissances de la coalition se ruèrent sur cette contrée, autant c'eût été fâcheux qu'il conservât ce commandement, quand, après ses admirables victoires, les Alpes n'offrirent plus de labeur qui fût digne de ses forces. L'Autriche et ses alliés ne dominaient plus que sur le Rhin et en Italie, qui devinrent les centres de deux commandements en chef, dont l'un échut au général Moreau, l'autre au général Masséna ; toutefois, tandis que le général Moreau, reparaissant enfin sur le théâtre de ses plus beaux exploits, trouvait non seulement une admirable armée, supérieure en forces à celle de l'ennemi, mais encore un pays excellent, abondant en toutes sortes de ressources pour la guerre, le général Masséna trouvait, au lieu de soldats, des malheureux dévorés par la misère et par les maladies, usés au moral comme au physique, formant les lambeaux de ce que l'on appelait encore l'armée d'Italie, achevant de s'anéantir sur un sol sans produits, et disséminés dans des positions que l'on ne pouvait plus quitter ; et ces positions étaient menaçantes à ce point que, avec une armée victorieuse et forte, un général en chef eût été criminel de les occuper seu-

lement huit jours en présence d'une armée qui même aurait eu des échecs.

On conçoit qu'avant de prendre, à la tête de l'armée d'Italie ainsi réduite au désespoir, la responsabilité d'un si terrible commandement, le général Masséna dut se rendre à Paris; il s'y rendit en effet, d'une part, pour obtenir des renforts, de l'argent, des vivres, des habits; de l'autre, pour savoir quelles seraient ses chances de gloire, et si le rôle auquel l'armée d'Italie était destinée pouvait lui convenir, après le rôle immense qu'il venait de jouer. De fait, jamais général n'eut plus de droit d'être difficile en fait de destination; car, si le Premier Consul redevenait un présage de conquêtes, le général Masséna n'avait pas moins préservé la patrie d'une invasion, dont deux fois elle devrait à Napoléon la honte et le malheur. Il fut donc pressant en fait de demandes, autant que l'on fut libéral en fait de promesses. On ne lui refusa rien; mais on s'en tint à des paroles. Il faut avouer, au reste, qu'il y avait nécessité à le tromper, attendu qu'à tout prix il fallait hâter son départ pour Gênes, où son infatigable activité, sa vigueur, son dévouement, sa haute transcendance et la puissance de son nom pouvaient seuls compenser momentanément l'infériorité effrayante de nos moyens et de nos forces. Bien entendu, lorsque par ces fallacieuses promesses on l'eut décidé à se charger du commandement, et dès qu'on l'eut éloigné, on ne s'occupa nullement des secours qui lui avaient été garantis. Tous les efforts, presque toutes les ressources furent consacrés à presser l'organisation de l'armée de réserve, qui devait rentrer en Italie sous la conduite du général Bonaparte. Celui-ci, au moment où il entrevoyait de la gloire à conquérir, n'était pas homme à en laisser aux autres l'occasion, ni à leur en fournir les moyens.

Quoi qu'il en soit, dès que j'avais appris l'arrivée à Paris du général Masséna, je m'étais rendu chez lui et je n'avais pas eu besoin de lui faire une demande : « Vous êtes de ma famille militaire », tel avait été son premier mot; « ainsi rejoignez-moi à Gênes le plus promptement possible... » Ma santé se trouvait être encore assez mauvaise, et volontiers j'aurais différé mon retour à l'armée; mais, du moment où il fut question de rejoindre le général Masséna, rien ne pouvait plus retarder mon départ.

Prêt à me mettre en route, j'allai prendre congé du général Berthier, alors ministre de la guerre : « Comment voyagez-vous? me dit-il. — Dans ma voiture. — Quand partez-vous ? — Après-demain matin. — Vous pourriez donc vous charger de cent mille francs, destinés de toute urgence aux hôpitaux de l'armée d'Italie. — Sans doute, mais vous savez combien les chemins sont peu sûrs. — Eh bien, mettez-vous là et rédigez vous-même un ordre pour les escortes que vous jugerez nécessaires. » Je fis cet ordre qu'il signa, et il me remit un bon, pour aller toucher ces cent mille francs au Trésor.

En sortant du ministère, j'aperçus le chef de bataillon Coutard, auquel, depuis la campagne de Naples, j'avais voué autant d'amitié que d'estime, et qui se trouvait à Paris, comme prisonnier de guerre sur parole. En le voyant, j'eus aussitôt la pensée de l'emmener avec moi. Je fis donc arrêter ma voiture; il y monta, et je lui fis ma proposition. Il n'était certes pas plus homme à manquer à sa parole que je n'étais capable de lui proposer de le faire; mais, à Paris, que pouvait-il espérer? Loin des camps et des batailles, il risquait d'attendre des années avant que son échange pût être effectué; c'en était donc fait de sa carrière; tandis que, s'il venait avec moi, je pouvais obtenir de l'échanger contre le premier officier autrichien de son grade que nous ferions prison-

nier. Il accepta, et, le surlendemain, nous partîmes, ayant dans ma voiture et en tiers un jeune Monnet, dont j'aurai occasion de reparler.

Afin de hâter mon arrivée, j'avais résolu de me rendre de Lyon à Avignon dans ce qu'on appelait un bateau de poste, et, quoique le Rhône fût énorme, j'effectuai ce trajet. Toutefois le fleuve continuant à déborder, le vent étant violent et la nuit survenant, mes bateliers me déclarèrent qu'il fallait nous arrêter jusqu'au jour. Je refusai, mais ils étaient fatigués, et il fallut aborder à une auberge, où nous trouvâmes le général Oudinot, rejoignant le général Masséna, comme chef d'état-major général de l'armée, et qui par les mêmes motifs que moi venait de mettre pied à terre. Il me conseilla d'imiter sa prudence et de passer la nuit dans l'auberge; mais j'étais résolu à marcher à tout prix, et, à onze heures, je repartais, quoi que l'on pût faire et dire. Il est vrai que je manquai payer cher cette imprudence; car, au milieu de la nuit, le vent fit faire à mon chétif bateau, construit en planches mal assemblées et destiné à être démoli à Avignon, un tour entier sur lui-même. Mes bateliers jetèrent un cri. Par bonheur, ce n'était qu'une bouffée de vent.

Vers neuf heures du matin, les bateliers nous prévinrent que nous approchions du pont de Saint-Esprit et nous demandèrent si nous voulions descendre, nous prévenant que plus tard cela serait impossible. J'avais trop souvent entendu parler de ce pont, de la force du courant qui s'y précipitait, de l'effrayante rapidité avec laquelle on passait sous les arches, et je n'allais pas manquer d'en faire l'épreuve, alors que le temps, la hauteur des eaux et leur extrême violence rendaient cette épreuve complète. Pour que rien ne pût nous échapper, je me plaçai avec Coutard sur la banquette extérieure de ma bastardelle. Bientôt le pont se dessina

à nos yeux; je voulus attacher mes regards sur l'arche qu'il nous fallait franchir; mais déjà je n'apercevais plus de pont, et, tournant la tête, je nous vis à deux cents toises au delà de lui. Dès que nous pûmes nous arrêter, nous abordâmes et, rétrogradant avec Coutard et Monnet, nous allâmes visiter à pied ce pont, contre lequel se sont échouées tant de destinées. Nous fûmes assez heureux pour voir passer dessous un bateau qui nous suivait et qui acheva de nous donner une idée de l'inconcevable vitesse avec laquelle nous venions d'effectuer le même passage, si dangereux qu'un bateau s'engageant sous une des mauvaises arches ou manquant de si peu que ce soit le fil de l'eau, est un bateau totalement perdu (1).

J'étais à Avignon, j'achevais mon dîner, et l'on attelait ma voiture, qu'à bras l'on venait d'amener du port à mon auberge, lorsqu'on vint me demander du linge pour le général Oudinot. Sans chercher à comprendre le sens de cette demande, je me hâtai de faire remettre ce qu'on me demandait; après quoi je me rendis chez ce général, de qui j'appris que ses bateliers avaient échoué en abordant, que sa voiture avait roulé dans le Rhône, que lui-même y était tombé, et, n'ayant plus rien qui ne fût mouillé, il avait eu recours à moi. Ainsi l'imprudence de ma marche ne m'avait valu qu'un moment de danger, et la sagesse de la sienne ne l'avait pas préservé d'un accident, qui lui fit perdre une cassette contenant une assez forte somme en or... Destinée...

Le motif d'après lequel j'étais autorisé à me faire donner partout les escortes dont je croirais avoir besoin, me

(1) Ce risque est, dit-on, fort diminué aujourd'hui, grâce à la régularité de la marche des bateaux à vapeur, à la facilité de les diriger, à leur solidité, à quelques points de mire placés sur le pont; mais ce sera toujours un passage que l'on ne fera pas au moment des grandes eaux sans se le rappeler.

faisait un devoir d'en prendre là où elles m'étaient déclarées nécessaires; mais, sur la route que j'allais suivre, il n'y avait que de l'infanterie, et s'en faire escorter, c'était se réduire à aller au pas, ce qui fut toujours une torture pour moi. D'autre part, prendre de telles escortes, c'était donner l'éveil sur ce que ma voiture contenait; en définitive, je n'en pris qu'une seule au cours de ma route, et ce qui prouvera à quel point le recrutement se faisait mal, combien la désertion était fréquente, c'est que, pour avoir soixante à quatre-vingts hommes, ainsi que les autorités me le conseillèrent pour franchir je ne sais plus quel mauvais passage, je fus forcé de faire marcher tout un bataillon. Enfin j'entrai à Nice, d'où le général en chef venait de partir, mais où se trouvaient encore l'ordonnateur en chef et le payeur de l'armée. Je leur remis un argent dont l'arrivée était de la dernière urgence, car la peste était dans les hôpitaux et même dans la ville; elle exerçait de tels ravages que, pendant les quatre jours que je passai à Nice, il y mourut quinze cents personnes (je trouve sur des notes cinq cents par jour). Je ne sais, au reste, ce que ces cent mille francs améliorèrent; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, pour changer cette horrible situation, de bien plus fortes sommes auraient été insuffisantes.

J'ai eu déjà l'occasion de parler des deux voies existant alors pour ceux qui se rendaient de Nice à Gênes : la voie de terre, c'est-à-dire le chemin de la Corniche, était assommante par le nombre de couchées; la voie de mer était très chanceuse, grâce au nombre des bâtiments de course ennemis qui barraient le passage. Mais, s'il ne restait presque plus de chance qu'une felouque même pût échapper, nous possédions une esperonade maltaise, qui, peinte de la couleur de la mer, rasant l'eau, sans élévation ni voiles, n'allant qu'à la rame, joignait à

l'avantage de ne pas être vue d'un quart de lieue celui d'une inconcevable vitesse. C'est donc par elle que je résolus de partir; mais comme, à l'exception du patron et de huit rameurs, il n'y avait place que pour une seule personne, qui encore était obligée de se coucher, Coutard continua son voyage par terre, pendant que je m'abandonnai à mon esquif, qu'avant de partir j'avais fait suifer à neuf et dans lequel, par une nuit assez claire, je traversai impunément toute la flotte anglaise.

Il serait bien difficile d'exprimer tout ce que j'éprouvai lorsque, au delà de Savone, Gênes se dessina brusquement à ma vue. J'étais parti de cette ville au désespoir de la quitter, et je la revoyais sans éprouver le bonheur d'y rentrer. C'étaient toujours le même site, les mêmes habitations, le même air, ce n'était plus le même lieu. Depuis que celle qui pour moi l'avait déifiée ne l'embellissait plus, cette ville d'amour et de plaisir ne pouvait plus m'offrir que de douloureux regrets. Sans doute je venais demander à la guerre des compensations; mais j'ignorais si la guerre me réservait autre chose que des rigueurs, et, par-dessus tout, si elle me rouvrirait le chemin de Milan. C'est au milieu de ces rêveries que, après avoir traversé le vaste golfe, je rentrai dans Gênes. J'allais, au point de vue militaire, y recevoir une grande leçon.

Placé près d'un grand homme de guerre qui se trouvait à la discrétion de la famine, de la misère et de l'ennemi, immiscé par lui à toutes ses pensées, à tous ses calculs qu'il voulait bien discuter avec moi, j'allais partager avec lui une de ces situations souverainement critiques, qui développent d'un coup toute l'expérience qu'un homme est susceptible d'acquérir; c'est là que j'allais vraiment apprendre à ne pas être inférieur aux événements. Si la destinée m'a refusé les occasions de consacrer mon nom, du moins, dans toute ma carrière, c'est-à-dire en seize

ans de hauts commandements, je n'ai pas eu un seul événement malheureux, un seul insuccès, et je me suis tiré avec honneur de certaines opérations de guerre d'une entreprise si chanceuse qu'on m'y croyait infailliblement perdu. Le peu que je fus, c'est aux enseignements, à l'exemple de Duhesme, de Masséna, que je dus de l'être, et je le répète, ma meilleure école allait être le siège de Gênes.

A peine débarqué, je m'étais rendu chez le général en chef, à qui je présentai toutes les lettres arrivées pour lui à Nice jusqu'au jour où je quittai cette ville, et celles que, de la place même, on avait eu à lui adresser. Il m'attendait et parut bien aise de mon arrivée; quant aux paquets que je lui apportais, il n'ouvrit que deux lettres du ministre de la guerre, y jeta à peine les yeux, et me rendant tous ces papiers auxquels il en joignit d'autres formant un énorme tas : « Gardez et prenez tout cela, me dit-il ; vous êtes chargé auprès de moi de toute ma correspondance militaire ; ainsi, demain matin à sept heures, vous me rendrez compte du contenu ; je vous donnerai mes ordres pour les réponses à faire. Votre logement étant fait chez moi, vous pouvez vous y établir de suite. Quant aux secrétaires dont vous aurez besoin, vous avez toute latitude. » Une heure après, j'étais au travail, et, le lendemain, cent trente-quatre lettres ayant été analysées et les réponses expédiées, la correspondance militaire du général en chef se trouvait au courant.

Connaissant la vivacité du général Masséna, j'adoptai le mode de travail qui me parut le plus propre à satisfaire cette exigence d'une extrême rapidité. Toutes les lettres étaient classées d'avance par catégories, savoir : officiers appartenant à des corps, officiers généraux et d'état-major, ministre de la guerre, Premier Consul (1),

(1) Chacune des catégories avait son numéro d'ordre; de plus, le

et, pour les présenter au général en chef, je plaçais ces lettres par groupes, dans des feuilles formant chemises et partagées en deux colonnes. Sur la colonne de gauche étaient résumés mes rapports, celle de droite restant consacrée aux décisions. Les rapports étaient aussi laconiques que possible. donnant une analyse de chaque lettre par objet, motifs, raisons et demandes, en quatre ou cinq lignes seulement et jamais en plus de huit. Lorsque la lettre contenait un passage important, un renvoi souligné à l'encre rouge me permettait de le retrouver immédiatement.

Tout étant ainsi préparé, je venais lire mes rapports au général en chef, et je les lisais avec une promptitude proportionnée à sa vivacité. Lorsque rien ne forçait à des communications ou vérifications, la décision du général se mêlait à mes derniers mots, parfois même les précédait. Elle partait comme l'éclair, et, malgré la rapidité, cette décision était juste, complète, ne laissait rien à désirer; pour des solutions qu'il m'était arrivé de chercher sans les trouver, j'étais étonné de les voir trouver de suite, comme à la volée, et j'étais confondu par cette sagacité, cette justesse, véritable attribut de l'homme supérieur, fait pour commander aux autres et pour suffire à d'immenses devoirs. Du reste, pour ne pas prendre au général en chef un temps qu'il ne se donnait pas à lui-même, je parvins de suite à noter au crayon les déci-

nom de chacun des individus s'étant adressés au général en chef se trouvait porté sur une carte, qui, selon la méthode de Rondonneau, recevait dans des casiers la place alphabétique et facilitait toutes les vérifications désirables. Ce Rondonneau, que j'ai l'occasion de citer, avait eu, dès 1790, l'idée du *Bulletin des lois*, et, pour se retrouver au milieu de ces lois, que chaque jour multipliait, il eut l'idée des casiers et des cartes si généralement adoptés aujourd'hui. M'étant trouvé, en 1791, logé ainsi que lui à l'abbaye Saint-Germain, je fus à même de voir ses casiers, dont je fis utilement usage à l'époque que je rappelle.

sions, tout en lisant déjà le rapport suivant; mais, quoiqu'il n'en résultât qu'une sorte de ralentissement dans ma lecture, fallut-il y renoncer bientôt et arriver à ce point que, à Milan, par exemple, où les rapports et décisions ne furent jamais moindres de soixante à quatre-vingts par jour, le travail du général en chef avec moi ne durait pas dix minutes. Sitôt sorti de chez lui, je remontais chez moi, je notais à la hâte les décisions, je dictais à deux secrétaires les lettres courantes, je faisais rapidement les minutes de celles qui requéraient peu de réflexions; mais, pour quelques-unes, celles adressées à des généraux, au ministre, et pour toutes celles destinées au Premier Consul, je m'enfermais pour les faire.

On comprend que les lettres réclamant de promptes réponses étaient de suite rapportées à la signature; quant aux autres, elles n'étaient présentées au général en chef que vers sept ou huit heures du soir, et toujours expédiées sans désemparer; de sorte que, sauf le cas de vérifications nécessaires ou de circonstances inattendues, chaque jour terminait les affaires de la veille.

Ce qui, du reste, m'occupa de la manière la plus sérieuse et à ce que m'imposait cette absolue confiance du général en chef, ce ne fut pas d'entrer dans ses intentions, d'écrire avec ses pensées, d'employer avec chacun les tournures qui convenaient à leurs positions respectives, de devenir enfin comme l'organe du général en chef; à force de zèle, j'avais la confiance d'y parvenir; mais ce qui me tenait à cœur surtout, c'était de lui faire de nombreux amis, et de lui dévouer jusqu'aux personnes auxquelles il ne pouvait répondre que par des ajournements ou même des refus. Aussi, et hors le cas de réprimandes ou de reproches, moins une lettre était agréable par le fond, plus elle exprimait d'intérêt, de bienveillance ou de regrets, de sorte que je faisais

tout au monde pour qu'on sût gré au général Masséna même de ce qu'il ne faisait pas.

Indépendamment de ce que mes fonctions étaient des plus agréables. et plus honorables que mon grade ne comportait, elles avaient un autre avantage, d'être au dernier point instructives. Elles m'accoutumaient, jeune encore, à voir les choses de haut, à perdre la manie des détails, ce besoin de minuties dans lesquelles se noient les chefs qui arrivent tard aux positions élevées; elles me mettaient à même de juger les hommes d'après les rôles que leur font jouer autour du pouvoir l'intérêt, l'orgueil, la cupidité, l'ambition, la révolte et la haine. Surtout ces fonctions confidentielles me révélaient combien il est facile de considérer à faux les choses que l'on croit le mieux connaître; combien l'esprit est entraîné à porter sur ces choses d'iniques jugements. J'étais sans cesse témoin de critiques que des hommes de grand mérite et sans passion faisaient à propos de mesures d'ordre, que j'aurais critiquées comme eux, si je n'avais été informé des motifs pour lesquels les ordres avaient été donnés et les mesures prises. Souvent des officiers supérieurs, malgré leur capacité et leur bonne foi, se laissaient emporter dans leur blâme jusqu'à la déraison complète, et j'ai dû à ces exemples de jugement une réserve qui m'a évité beaucoup d'ennuis.

Ce qui me fut très utile encore, en me devenant une obligation de bien faire, ce fut la responsabilité que le général Masséna m'imposa. Il commença, sans doute, par garder pendant la nuit les lettres à signer, et cela pour les lire à tête reposée; mais bientôt il n'en parcourut plus que les principales, puis il finit par ne plus vouloir ni les garder, ni les lire. Un jour que, à Milan, je le suppliai de prendre connaissance de deux de ces

lettres, dont, même sous le rapport de la rédaction, je ne voulais pas avoir l'initiative, il me répondit devant M. Visconti et un autre membre du gouvernement cisalpin qui se trouvaient avec lui : « Je sais bien que vous finirez par me faire pendre, mais j'en ai pris mon parti. » Et, puisque je dois dire de moi le bien comme le mal, j'ajouterai que, des milliers de lettres qu'il signa les yeux fermés, il n'en fut pas une qui donna lieu à un reproche.

Quoique la correspondance militaire du général Masséna s'étendît à la majeure partie de ses relations écrites, elle était loin de les constituer entièrement. Tout ce qui concernait l'administration et les rapports avec les autorités ou gouvernements des pays que nous occupions, était confié, non plus à moi, mais à M. Morin, homme d'une haute capacité et qui, pendant les campagnes de 1799 et de 1800, rendit de très notables services au général Masséna. Peu d'hommes étaient doués de plus de transcendance que ce Morin, dans sa jeunesse l'émule de Ravez et de Laîné; mais ce qui achevait de le rendre précieux, c'est que, à une conception forte, à une rare entente de tout ce qui regardait l'administration des armées, à une grande habileté pour obtenir en faveur des troupes tout ce que le pays pouvait fournir, il joignait le talent de parler et d'écrire avec énergie, clarté et concision. C'est, à ma connaissance, l'homme le plus remarquable qu'un général en chef ait eu auprès de sa personne; son ouvrage sur l'Administration des armées peut, à cet égard, servir de preuve; mais ce qui, selon moi, achève de mettre à même de l'apprécier, c'est, et indépendamment des autres ouvrages qu'il a publiés, ce fait que, ayant eu à quarante ans la fantaisie de faire des vers, il écrivit en peu de mois une héroïde sur le *Bombardement de Copenhague* et le poème de *Gênes sauvée*,

seuls vers qu'il ait faits de sa vie et où se trouvent de véritables beautés.

Le choix d'un tel homme attestait donc de la part du général Masséna une grande perspicacité, et ce qui ne la révélait pas moins était le choix non de ses aides de camp, dans le nombre desquels ne se trouva pas alors un homme marquant, mais des trois adjudants généraux auxquels il m'avait adjoint. Je citerai d'abord l'adjudant général Reille, dont la carrière devait se composer d'une série de prospérités que rien n'interrompit, et qui, par un bonheur qu'aucun des autres officiers du général Masséna ne partagea, eut la faveur de ce général et de Napoléon, devint l'aide de camp de l'Empereur, après avoir été le premier aide de camp du général Masséna, fut fait comte, ajouta une riche dotation à une fortune qui ne fit que s'accroître et commanda des armées. Et ce qui n'est pas moins unique, c'est que la circonstance d'être si bien traité par celui qui traitait si mal son patron ne l'éloigna pas de ce dernier, dont il épousa la fille unique après la chute définitive de Napoléon. Comblé de faveurs par l'Empereur et gendre de Masséna, qui mourut pendant la Restauration dans une scandaleuse disgrâce, Reille n'en fut pas moins bien considéré par Louis XVIII et par Charles X, devint chambellan, pair de France, reçut un des deux seuls cordons bleus accordés à des officiers provenant de nos armées républicaines et impériales; lors des événements de juillet, il était au moment d'être fait maréchal de France.

En dépit de ces prodigalités de la fortune et de ce qui peut les expliquer ou les justifier, je placerai au même titre que Reille parmi les adjudants généraux de Masséna, Campana, officier d'une véritable distinction, en même temps qu'administrateur habile, qui ne tarda pas

à quitter la carrière des armes pour la préfecture de Turin ou d'Alexandrie, et Gautier, homme à la fois très doux dans ses relations privées et de fer devant l'ennemi ; plein de profondeur dans ses conceptions militaires, il était fait pour arriver rapidement au commandement des armées ; vingt faits d'armes ou services éminents le signalèrent inutilement, et, toujours privé de ce qu'il avait cent fois mérité, malgré la haute estime de ses chefs, l'admiration de ses camarades, l'indicible confiance et le respect de ses subordonnés, lorsqu'il fut tué à Wagram, il n'était encore que général de brigade. Je le dis à la condamnation de ceux qui ne surent pas être justes pour lui, et notamment du maréchal Davout ; il n'en avait pas moins été un des premiers hommes de guerre que nos luttes avaient formés.

Certes je ne dus qu'à une véritable disgrâce de rester huit ans avec le même grade de général de brigade ; mais lorsque, en décembre 1808, et pour la dernière fois. je revis ce pauvre Gautier à Bayonne, lui encore général de brigade, moi général de division, j'en fus mortifié. « Je n'aurais pas dû l'être avant vous, mais vous devriez l'être depuis longtemps, » lui dis-je, quand il me félicita de ma promotion, et je ne fis que répéter littéralement ce que m'avait dit le général Villatte quand, me trouvant encore général de brigade, et après l'avoir quitté à Tours, où, comme adjudant commandant, il commandait la place sous mes ordres, je le retrouvai général de division en Pologne, et cela grâce à Bernadotte qui savait si généreusement faire profiter ses aides de camp de son propre pouvoir.

Quoi qu'il en soit de cette digression, qui rappelle que la carrière, c'est-à-dire la destinée d'un officier, dépend toujours de la volonté ou de la fortune de son patron, il résulte de ce que j'ai dit des adjudants généraux et du

secrétaire intime, M. Morin, amenés par le général Masséna à Gènes, qu'aucun chef de nos armées ne fut entouré comme celui-ci le fut à cette époque. Pour citer Bonaparte, on ne sait même plus les noms des aides de camp qu'il prit pendant la campagne d'Égypte et de Marengo. A l'exception de Savary, les seuls qui ont été appelés à des rôles marquants sont ceux qu'il avait pendant ses premières et immortelles campagnes en Italie : or, quels furent-ils?... Marmont, l'un des hommes qui parlent le mieux de la guerre et qui, malgré une grande bravoure, l'a toujours faite le plus mal; Murat, le plus brillant, le plus chevaleresque, le plus beau des hommes, mais qui n'a jamais vu la guerre que dans la puissance de son sabre; Junot, homme d'instruction, d'esprit, de vaillance, mais qui n'a été et ne pouvait être qu'un colonel de hussards; Duroc, dont on a tout dit, quand on a cité son dévouement, sa réserve, son esprit d'ordre et de conduite; enfin les deux Le Marois, savoir, l'aîné, bon et brave officier, mais sans transcendance, et le cadet, arrivé à une grande fortune par un rôle qui n'est pas de nature à être écrit... ce qui ne laisse aucun parallèle à établir avec un homme de guerre du calibre de Gautier.

Je n'ai point à aborder dans ces *Mémoires* ce qui a rapport à l'histoire du blocus de Gênes, histoire consignée dans un ouvrage spécial, qu'une approbation générale ne m'a pas empêché de refaire en entier et que je me suis efforcé de rendre digne de l'événement qu'il consacre (1). Je n'ai donc à relater ici que ce qui,

(1) Nous avons eu déjà l'occasion de citer le *Journal des opérations militaires et administratives des siège et blocus de Gênes*, qui parut en 1801, eut plusieurs éditions successives, fut traduit en anglais et imprimé à Londres en 1809, enfin entièrement refondu, pour ainsi dire récrit, en 1847, par l'auteur, qui l'augmenta d'un volume de pièces justificatives. (Éd.)

étranger à ce journal, a pu me concerner personnellement durant cette campagne de la Ligurie, et, par cela même ramené à mes pensées, à mes sentiments privés, je suis inévitablement obligé de parler de cette Pauline, qui absorbait tout ce qui de mon être n'appartenait pas au devoir. Nous étions arrivés à Gênes en janvier, les hostilités ne reprirent qu'en avril, et nous passâmes de longs jours, où purent être consacrés à l'amour des loisirs que l'honneur ne réclamait pas. Ces loisirs, je les employai nécessairement à mettre tout en œuvre pour faire savoir à Pauline que je m'étais rapproché d'elle et pour tâcher d'avoir de ses nouvelles. J'avais appris par la propriétaire de la maison où elle avait demeuré, son adresse à Milan et ce renseignement que son mari avait été rappelé à Naples. Plus seule je la savais, plus il me semblait qu'elle était toujours à moi et que je dusse à tout prix la prévenir ; mais nous étions séparés par les lignes ennemies, et, pour n'être pas considérable, la distance entre Gènes et Milan n'en était pas moins, même pour un simple message, très difficile à franchir. Cette difficulté ne fut pour moi qu'un stimulant ; à force de chercher, je découvris un homme qui, pour vingt-cinq piastres, se décida à tenter l'aventure. A la fois contrebandier et marchand ambulant, il joignait à la connaissance des moindres sentiers, des moindres passages, l'intelligence et l'audace nécessaires à son double métier ; il n'avait jamais eu de rapports avec les Français, était connu partout ; il résidait à Bogliasco et ne venait à Gênes que pour ses affaires. Aucun soupçon ne planait donc sur lui, et c'est ainsi qu'il se chargea d'une lettre formant un tout petit rouleau, écrite en italien, ne contenant qu'une date sans indication de lieu ou de personne, sans adresse, sans signature, et n'ayant rapport qu'aux sentiments qui la dictaient. Au

bout de onze jours, mon homme fut de retour et échangea contre le salaire promis la réponse de Pauline. Elle peignait l'enchantement que lui avait causé ma lettre; elle s'enorgueillissait d'être digne de l'ardeur et de la constance de mes sentiments; enfin, avec plus d'expansion que de prudence, elle ajoutait : « Et moi aussi je lutte contre les mêmes ennemis que toi; je compte que tu les vaincras ainsi que je leur résiste, et, si je fais des jalouses, je ne suis jalouse que de te convaincre de mon amour. » Quant à la forme et au volume de ma lettre, ils l'avaient ravie; c'est pour elle en fait que j'eus l'idée de ces introuvables missives dont, pendant mes campagnes en Espagne, j'ai fait un usage qui a été si généralement adopté.

Je n'essayerai pas de dépeindre les sentiments qui s'emparèrent de moi, quand j'eus entre les mains et sous les yeux la réponse de Pauline. Cette écriture, aussi adorée que l'adorable créature dont elle émanait, ces expressions d'amour qui faisaient vibrer tous mes nerfs, cette certitude d'une réciprocité de sentiments, dont la constance était mon unique bonheur et qui résistait à tous les hommages des chefs et des officiers de l'armée ennemie, ce désir de me revoir, qu'au prix de ma vie j'aurais réalisé; enfin, l'espoir de la revoir bientôt et d'arriver près d'elle au milieu du charivari de la victoire, tout cela me transportait. Et cependant, quand de ces enivrantes pensées j'étais ramené à tout ce que notre position militaire avait de menaçant, de cruelles incertitudes s'emparaient de moi. Je comptais sans doute que le Premier Consul n'abandonnerait pas l'Italie, ce brillant théâtre de ses premiers exploits, et qu'il se mettrait en mesure de consolider par des victoires sa nouvelle position politique; je ne doutais pas qu'il dût chercher ses chances de gloire en nous apportant du

secours; mais, avant d'intervenir, ne laisserait-il pas son rival redouté comme homme de guerre, le général Masséna, se débattre et s'effondrer peut-être dans une lutte impossible à soutenir? Nous étions en présence d'une armée immense et dans le plus bel état; la famine et la maladie continuaient à nous décimer; le premier échec devait être pour nous, non une défaite, mais une destruction, et si le secours venait, il importait qu'il ne se fît pas trop attendre. Et tels étaient les vœux, les craintes, les fluctuations au milieu desquels j'errais tantôt plein d'espoir, tantôt consterné.

En remettant à mon émissaire le prix de mon message, je lui avais dit de venir me revoir à quelque temps de là, et j'étais encore dans l'attente de sa réapparition lorsque nous fûmes bloqués. Pressentant les inquiétudes que la reprise des hostilités ne pouvait manquer de donner à Pauline, je désirais plus que jamais lui faire parvenir de mes nouvelles; hélas! cela me parut à peu près impossible ou trop dangereux pour elle-même, et, ne me résignant pas à rester inactif, j'en étais à rêver au moyen de réussir, sans rien compromettre, quand mon homme entra chez moi. Comment était-il là? Il me répondit qu'il se rendait à mes ordres... Je le pressai de nouvelles questions, et il me fit une histoire qui me donna quelques doutes; mais j'eus l'air de la prendre pour argent comptant, et nous abordâmes de suite la question d'une deuxième course à Milan. Il n'osait plus se charger d'un petit rouleau, impossible en cas de fouille à dissimuler; je fis donc mieux, et, comme mon but se bornait à me rappeler à l'amour de Pauline et à lui faire savoir que tel jour je me portais bien, je pris un morceau de papier de fabrique italienne, je griffonnai dans un coin le quantième et vers le haut la phrase suivante, copiée d'une lettre que Pauline m'avait écrite :

« *Ti adorero finchè mi sia tolta la vita* » ; puis je recommandai à mon homme d'envelopper avec ce morceau de papier un de ses paquets de fil ou de ruban, et de dire de vive voix que je me portais bien. La réponse qu'il trouva le moyen de me remettre à moi-même consistait comme ma missive en un papier sur lequel ne se trouvaient, avec la date, que ces deux vers de je ne sais quel duo : « *Sempre saro fidele — Sempre ti adorero...* » Ainsi, et alors que le général Masséna et ses lieutenants ne parvenaient pas à communiquer au delà de leurs avant-postes, je parvins deux fois à écrire à Milan et à en recevoir des réponses; ce qui prouve une fois de plus que les ruses de la guerre sont moins subtiles que celles de l'amour.

Peu après mon arrivée à Gênes, y avait débarqué Mariette, que mon premier passage à Marseille a fait connaître, et avec elle le banquier de jeux qui l'entretenait. Un hôtel avait été loué et disposé pour eux; de suite ils y ouvrirent un bal de société, où Mariette ne paraissait pas, et un trente et un dont elle faisait les honneurs. Ce n'était en effet qu'une maison de jeu, dont le bal sauvait les apparences, et, quoique à cet égard personne ne prît le change, le bal n'en fut pas moins nombreux, bien composé, très agréable, et la salle de jeu fort productive. Les plus belles femmes de Gênes firent l'ornement de l'un, et les officiers de tous grades, ainsi que les plus riches Liguriens, firent les frais de l'autre. Burthe, pour qui un tapis vert équivalait à un irrésistible aimant, y fit ce qu'on appelait d'effroyables lessives ; mais celui à qui j'ai vu perdre les plus fortes sommes fut le général Oudinot. Je me rappelle une de ces séances, pendant laquelle, en bien moins d'une demi-heure, je lui vis donner quatre fois la clef de son secrétaire à son premier aide de camp, en disant à celui-ci : « Allez me cher-

cher un rouleau de cent louis. » Et, à peine arrivés, les malheureux cent louis allaient grossir le monceau d'or qui s'élevait devant le banquier.

N'ayant jamais aimé la danse, ce n'est pas à trente ans que je pouvais commencer à y trouver du charme. Quant au jeu, je le détestais davantage; mais tous mes chefs, tous mes camarades venaient à ces réunions; j'y venais donc comme eux, et, la salle de jeu m'offrant un calme que je préférais au brouhaha du bal, je m'y tenais et, à défaut d'entretien, j'observais les phases de l'inconstante fortune.

Dans le nombre des joueurs les plus assidus, je remarquai bientôt l'ordonnateur Wast (1), qui jamais ne s'asseyait, jouait quelques coups, quittait la salle de jeu, revenait pour quelques moments et ne tardait pas à se retirer entièrement. Tous les autres joueurs ayant l'habitude de guetter et de se disputer les chaises qui venaient à être vacantes autour de la table, Wast, par son jeu debout, formait avec eux un tel contraste que j'eus la curiosité de lui en parler, et, sous le sceau d'un secret que j'ai gardé jusqu'à présent, il me donna cette

(1) Ce Wast fut envoyé en Toscane, pour mission d'argent, et, lorsqu'il revint, Préval fit ces vers qui le mirent au désespoir :

Wast a terminé son séjour
Dans la Toscane épouvantée.
Que nous annonce son retour ?
Que la Toscane est dévastée !

A propos de ces noms malheureux, citerai-je un Rapinat, qui, comme admnistrateur, fut envoyé en Suisse et s'y conduisit de manière à faire demander « ...si Rapinat venait de rapine, ou rapine de Rapinat... »; puis un certain Coquin, qui de rage de s'appeler ainsi s'en glorifiait, et l'ordonnateur Vollant, au sujet duquel il n'y avait à faire qu'un pur rapprochement de mots? Au moment où, présenté à l'Empereur, on prononça son nom, Napoléon répéta d'un air étonné et d'une voix interrogative : « Volant ! — Oui, Sire, mais avec deux *l*. — Deux ailes? C'est donc pour mieux voler? — Où le service de Sa Majesté m'appellera, Sire! »

explication qui me paraît valoir la peine d'être rapportée.

« Tout n'est pas incertitude, me dit-il, au milieu des bizarreries de la fortune; mais, pour échapper à ses rigueurs et pour saisir les occasions favorables qu'elle offre, il faut la suivre, marcher à son caprice et pour ainsi dire jouer avec elle, ne jamais la braver, et même s'abstenir de toute espèce de luttes. C'est ce qui m'a fait adopter la manière de jouer dont vous avez remarqué la singularité; voici, au reste, la méthode que j'ai adoptée, dont je ne me dépars jamais, qui me réussit à merveille, et que, sous le secret, je vais vous mettre à même de vérifier, si cela vous amuse. J'arrive chaque fois au jeu avec cinq louis. Je suis plus ou moins de coups, sans m'y intéresser. Je tâche de juger la couleur gagnante, et. lorsqu'elle me paraît se fixer, je risque un louis. Si je gagne, je fais paroli; si je gagne encore, je retire ma mise; je laisse trois louis, et si je gagne mon troisième coup, ce qui me fait six louis de bénéfice, je regarde mon bonheur de la soirée comme épuisé et je cesse de jouer (1). Si, au contraire, je perds à mon premier, second ou troisième coup, je quitte momentanément la partie, pour mettre un intervalle entre ma perte et une nouvelle tentative. J'en use de même dans le cas où je perds une seconde, une troisième ou une quatrième mise; mais du moment où j'ai perdu la cinquième, je me retire définitivement. Si, après quelques coups malheureux, je parviens à rattraper mes cinq louis, je n'en risque plus un seul. Ainsi, que mes cinq louis aient été perdus ou

(1) Ce n'était pas seulement à cela que se bornait son accord avec la fortune. Si le jeu marchait par intermittence, ce Wast jouait l'intermittence comme la couleur; parfois et même dans le gain il mettait des intervalles entre les coups, et, suivant que les chances se soutenaient ou variaient, il lui arrivait également de mêler l'intermittence à la série et *vice versa*.

doublés, je cesse de jouer; et vous comprenez qu'il me faut cinq coups ou séries malheureuses pour perdre, alors qu'il ne me faut qu'une série heureuse pour gagner. En tout cas, je ne m'échauffe jamais et je reste à l'abri de ces coups de tête, de ces quitte ou double, de ces désastres, qui sont la prospérité des maisons de jeu. »

Je voulus juger par moi-même les chances de cette méthode. Je la suivis dix-huit jours, non avec des louis, mais avec des piastres. Je me retirai deux fois sans perte ni gain; je perdis trois fois, et finalement je gagnais cinquante piastres quand le blocus de Gênes mit fin à ces réunions. Le banquier, un soir, nous ayant fixés à différentes reprises, Wast et moi, je voulus savoir ce qu'il pensait de notre manière de jouer : « Si tout le monde l'adoptait, il n'y aurait plus de banque possible. Sans même m'arrêter à la méthode adoptée par M. Wast, ajouta-t-il, il n'y a que les gens qui s'assoient qui nous enrichissent. et notre fortune vient surtout de ceux qui s'opiniâtrent à soumettre à des calculs fixes et suivis ce qui n'est susceptible ni de fixité, ni de suite, ni de calculs. »

Cependant une partie bien autrement sérieuse et non moins difficile à jouer se préparait pour nous, et, malgré la vigueur que le général Masséna mettait à en combiner la réussite, toutes les chances de succès nous échappaient. Nous attendions un convoi de vivres, et la flotte anglaise, réunie devant Gênes, ne nous laissa plus aucun espoir d'arrivage; nous espérions encore des renforts, et le général Mélas ayant de suite enlevé les hauteurs de Saint-Jacques, rejeté le général Suchet vers la Pietra et séparé le centre de la droite de l'armée, nos trois corps se trouvèrent isolés l'un de l'autre, sans possibilité de concerter aucune opération. Gênes se trouva donc réduite aux troupes de l'aile droite; et l'ennemi qui

rentrait en campagne avec des forces quintuples des nôtres aurait même pu les décupler en agissant, non pas séparément, mais successivement contre chacun de nos corps. On sait que, ouvrant la campagne avec une armée de 135,000 hommes, secondée par des corps sardes, par les insurgés en masse du Piémont et de la Ligurie, ayant même pour auxiliaires 15,000 Anglais réunis à Mahon, une flotte entière et deux flottilles, M. de Mélas n'avait (sans compter les 3 à 4,000 hommes de notre aile gauche opérant sur le mont Cenis) à combattre que 19,000 hommes, dont 10,500 gardaient Gênes et ses avancées. 3.500 se trouvaient en position devant Savone et 5,000 étaient réunis autour de Finale. Contre ces 19,000 hommes il en détachait 60,000; son rôle était donc facile; s'il commençait par anéantir en les attaquant isolément les deux corps minuscules de Savone et de Finale, il aurait facilement raison des 10,500 occupant Gênes. Telle était la situation si brillante pour les Austro-Sardes, si désespérée pour nous, dont le général Masséna avait, par patriotisme, accepté la formidable responsabilité. Il ne pouvait attendre de salut que des fautes de l'ennemi, et ce fut là sa gloire; non seulement il sut profiter des fautes faites, mais il sut en faire naître. On sait comment, bloqué dans Gênes, il tint en échec pendant cinquante-huit jours et par quatre-vingt-dix combats les quarante bataillons que M. de Mélas maintint et renouvela pour investir la ville; on sait qu'il acquit une telle autorité sur les 50,000 habitants renfermés avec nos troupes dans Gênes, qu'il prévint de leur part toute menace de révolte et les décida à subir avec nous et non moins héroïquement les horreurs des derniers jours du siège. On sait que la flotte anglaise et la flottille napolitaine, tenant le blocus du côté de la mer, empêchaient tout ravitaillement, et que si les habi-

tants furent réduits à se nourrir de bêtes immondes et, pour un grand nombre, à mourir de faim, les combattants pour lesquels le général en chef avait réquisitionné tous les vivres de la ville, les combattants furent rationnés à quelques onces de viande de cheval, à quelques onces aussi de pain, composé d'un abominable mélange ayant la consistance du mastic. On sait que la famine amena les maladies, et que la mort était sur tous les visages, l'abattement dans toutes les âmes. Eh bien, malgré cette effroyable détresse, le général Masséna se proposa de retenir coûte que coûte autour de Gênes toutes les troupes d'investissement, afin que M. de Mélas ne pût en distraire des détachements pour les opposer à l'armée de réserve qu'amenait le général Bonaparte, et non seulement il mena ses troupes affamées au combat jusqu'aux derniers jours, mais encore, comme disaient les soldats, il ne traita que lorsqu'il n'eut plus que « ses bottes à leur donner à manger ». On sait les conséquences de ce glorieux héroïsme; sans les pertes de temps et d'hommes, pertes considérables que M. de Mélas éprouva, la victoire de Marengo n'était pas possible. Le général Bonaparte, qui allait en retirer de si gigantesques avantages, n'aurait dû revoir et aborder le général Masséna que pour lui dire : « Allons ensemble rendre grâce aux dieux. » Mais le général Bonaparte avait trop d'intérêt à sacrifier un Masséna pour lui pardonner un tel service.

Je l'ai dit, toutes les phases de ce grand drame militaire étant consignées dans mon *Journal du blocus,* je n'ai pas à les répéter ici; simplement je rappellerai quelques détails sans valeur historique, mais dont je me plais à me souvenir, et je commencerai par un fait relatif au *Journal* lui-même.

Lorsque, le 21 avril au matin, j'eus terminé avec le

général en chef mon travail quotidien : « Thiébault, me dit-il, ma correspondance se réduit aujourd'hui à fort peu de lettres : vous avez donc du temps de reste, et je désire que vous vous occupiez d'écrire la relation de notre blocus, qui ne peut manquer d'être un événement mémorable. — Mon général, répondis-je, ce travail est commencé depuis le 5, et j'attendais qu'il fût un peu plus avancé pour vous en rendre compte et vous demander de vous le soumettre. » Il fut touché de cette marque de zèle et me dit que toutes les fois qu'il serait au bain, je serais le maître de lui faire la lecture des parties rédigées et de recourir à lui pour tous les renseignements dont je pourrais avoir besoin. C'est donc pendant la durée des bains, qu'il prenait trois fois par semaine, que je lui lus cet ouvrage dont j'achevai de revoir la rédaction à Milan.

Cette intimité avec le général en chef me permit d'échanger bientôt Coutard, que j'avais, on se le rappelle, amené avec moi et qui, prisonnier sur parole, se rongeait d'impatience de voir se battre les camarades sans avoir le droit de prendre les armes avec eux. Et cela n'était pas le pire de la situation; car, l'investissement étant survenu, si Gênes tombait au pouvoir de l'ennemi, Coutard, inévitablement pris, devait l'être au milieu d'une armée active, loin de ses foyers qu'il s'était engagé sur son honneur à ne pas quitter. Par bonheur, à la reprise du Monte Faccio, le 7 avril, parmi les quinze cents prisonniers faits à l'ennemi, se trouva un baron d'Aspres, lieutenant-colonel de chasseurs autrichiens, qui par conséquent avait un grade assez analogue à celui de Coutard. Mais ce baron d'Aspres jouait un autre rôle que celui de son grade; il organisait et régularisait tout le mouvement insurrectionnel de la Ligurie, mouvement que l'ennemi avait suscité depuis longtemps et que la

duchesse de Parme favorisait par des subsides et des secours de toute nature. Le général en chef avait tenté la reprise du Monte Faccio pour en imposer aux Génois eux-mêmes par une belle opération de guerre conduite sous leurs yeux et avec succès; la rentrée des prisonniers (1) avait eu un grand effet moral, et surtout la capture du baron d'Aspres, dont la réputation avait franchi les murs de la ville. Le général en chef ne voulait pas rendre une si bonne prise; il eut mille peines à m'accorder la grâce que je lui demandais. Enfin l'échange fut fait, Coutard put reparaître sur le champ de bataille, se distinguer et me fournir les moyens non seulement de le faire nommer colonel, mais de lui faire commander son ancien corps, la 73e de ligne, après avoir fait nommer général le colonel Wouillemont, chef de cette dernière brigade.

Si je gagnai Coutard, je perdis Dath, qui peu après fut fait prisonnier en portant une dépêche du général en chef au général Soult, auquel cinq officiers furent successivement envoyés sans parvenir à le joindre. On comprend que l'admirable dévouement des troupes et de leurs chefs dut souvent suppléer par l'inspiration aux ordres qui

(1) Le souvenir des nombreux prisonniers que nous fîmes au cours des opérations du blocus, et dont beaucoup périrent faute de nourriture, me rappelle l'anecdote suivante, que je ne laisse pas dans l'oubli, parce qu'elle peut offrir une certaine utilité aux officiers en campagne :

Le 10 avril, nous marchions sur Varaggio ; une de nos charges venait de nous assurer quelques prisonniers, au nombre desquels se trouvait un jeune officier autrichien qui, lorsqu'il me fut amené, me dit : « Mon général, la journée est finie pour moi, mais elle commence pour vous, et elle pourra être longue. Permettez-moi donc de vous offrir des provisions, qui me sont inutiles et qui pourraient vous être nécessaires. » Il me remit alors une tablette de chocolat et un citron. C'est en effet tout ce qu'il faut pour ne souffrir de toute une journée ni de la faim ni de la soif; j'en fis si bien l'épreuve ce jour-là que je pris le parti de ne jamais remonter à cheval sans avoir dans ma poche une tablette et un citron, et souvent en guerre ce me fut d'un grand secours.

n'arrivaient pas, et ce dévouement fut cause de nombreuses pertes. Comment ne pas mentionner à cet égard sept généraux morts ou blessés, et ne pas nommer le chef de brigade Villaret, dont la mort fut une douleur pour tous; Gautier, qui ne conserva la vie que par miracle, et le chef de brigade Mouton, qui ne dut sa guérison qu'aux soins dont il fut l'objet, et dont la blessure me rappelle un fait digne d'être relaté? Au moment où, le 30 avril, je venais de lui transmettre l'ordre verbal de reprendre avec les deux premiers bataillons de sa demi-brigade (la 3ᵉ de ligne) le fort de Quezzy : « Vous m'apportez là, me dit-il, un f..... ordre. » Je lui répliquai que c'était un ordre comme un autre, et qui serait pour lui l'occasion d'une gloire nouvelle. « Non, reprit-il, vous m'apportez un f..... ordre. » Alors appelant son domestique qui le suivait avec un bagage, il ôta l'habit neuf qu'il portait, en prit un vieux, remit au domestique sa bourse et ses montres, et partit en proie à un sinistre présage; un quart d'heure après, on le rapportait blessé, le bras gauche et le corps traversés par une balle; on jugeait ces blessures mortelles.

Lorsqu'on cite une telle réponse dans la bouche d'un officier aussi notoirement brave et qui donna par la suite les preuves de vaillance les plus nombreuses, on peut être sûr que cette réponse n'était pas provoquée par la simple mauvaise humeur ou la défaillance, mais par un inexplicable pressentiment dont on pourrait citer tant d'exemples. Sans rappeler ici des noms obscurs dont le souvenir revient cependant sous ma plume, je nommerai du moins cet excellent La Salle, le plus courageux des soldats, le plus brillant des chefs, le plus constant, quoique le plus infidèle des hommes; amant non moins aimable que mari excellent et ami parfait. Eh bien! La Salle, dont il est impossible de dire toutes les qualités

et tous les mérites, La Salle, si magnifique dans le danger, pour qui un combat était une fête, une charge une volupté, cet héroïque La Salle avait, le jour de la bataille de Wagram et en montant à cheval, la conviction qu'il serait tué dans ce jour. Incapable de vaincre son humeur sombre et de dissimuler ses prévisions, il ne souffrit auprès de lui aucun de ses officiers, et, dans cette disposition d'esprit que ses aides de camp ne comprenaient pas, mais qu'un confident révéla, il reçut au front la balle qu'il présageait et qui, au désespoir de tous ceux dont il était connu, termina une si chevaleresque existence.

Cependant nous nous épuisions, sans parvenir à changer notre position. Les caisses étaient à peu près aussi vides que les magasins l'étaient de vivres et les cadres de soldats. Le général en chef fut donc informé que, tant que durerait le blocus, rien ne pourrait plus être payé, même sur la solde; il crut donc bien faire en destinant une petite somme disponible à être répartie comme indemnité entre les officiers d'état-major; cette somme donna, je crois : cinquante francs pour les capitaines et lieutenants, soixante-quinze pour les chefs d'escadrons et cent francs pour les adjudants généraux. Lorsqu'on m'apporta cet argent et que l'on me présenta à émarger l'état sur lequel j'étais porté, je ne voulus considérer que l'intention et je reçus les cent francs comme ils avaient été reçus par Gautier, par Campana, etc.; quant à Burthe, l'un des six aides de camp du général Masséna, indigné de trouver son nom sur cet état, où figuraient d'ailleurs les noms d'hommes aisés et même beaucoup plus aisés que lui, il s'écria : « Qui est-ce qui a f..... mon nom sur cette liste de pauvres ? » et, après l'avoir biffé, il jeta la liste au nez du secrétaire qui avait été chargé de la présenter.

Certes, tous ceux d'entre nous qui le reçurent étaient au-dessus d'un tel secours; mais, en acceptant, nous nous

étions attachés à ne pas déplaire au général en chef, pour qui la conduite de Burthe ne parut que plus blessante. Il ne cacha donc pas sa colère; mais, au début des opérations qui s'annonçaient si sérieuses, il ne voulut pas punir un tort de cette nature. D'ailleurs, trois jours après, Burthe, aussi brave que fantasque, était grièvement blessé.

J'eus l'occasion d'éprouver moi-même combien le besoin de ménager les officiers au milieu des difficultés croissantes du siège, rendait le général en chef indulgent sur les fautes de discipline, et en cela très différent de lui-même; voici le fait :

Lorsqu'on suppléait au blé par le mélange ou l'amalgame de toutes les substances pouvant contribuer à former une pâte quelconque, il était impossible de ne pas suppléer à la viande de bœuf par celle du cheval; en conséquence, le général en chef ordonna que les généraux et adjudants généraux ne garderaient chacun que deux chevaux, les autres officiers d'état-major un seul; que le surplus serait envoyé à la boucherie. Le général en chef ayant commencé à livrer quelques-uns de ses chevaux, la mesure cent fois juste d'ailleurs s'exécutait avec rigueur, et, de mes quatre chevaux, deux avaient déjà été mangés, mais l'un d'eux ne l'avait pas été à mon compte, M. Valette, agent général des vivres-viande, ayant troqué avec moi un très beau cheval qu'il avait et ayant livré à son compte mon plus mauvais cheval. Il m'en restait donc un de plus que je ne devais avoir et que le commissaire des guerres, chargé de la réquisition, envoya prendre. Cette démarche ayant été inutile, le commissaire m'écrivit; je ne répondis pas; enfin il m'expédia son garde-magasin; je rentrais comme arrivait cet homme qui me fit sa demande et qui, tandis que je montais le grand escalier du palais habité par le géné-

ral Masséna, me suivit en insistant d'autant plus que je mettais plus de mauvaise grâce à lui répondre; comme en manière d'argument décisif il me déclarait parler au nom du général en chef, je lui lâchai un « Je m'en fiche » très énergique, et, me retournant pour appuyer sur ce mot non moins inconvenant que déplacé, je vis, derrière mon homme, le général en chef qui montait l'escalier et qui, se trouvant seulement à quatre ou cinq marches de distance, m'avait certainement entendu; j'en eus la preuve à l'air qu'il prit pendant les quelques instants de notre face à face; mais presque aussitôt j'avais retrouvé ma contenance, je m'effaçai contre la rampe pour laisser le passage libre et je saluai sans dire un mot. Sans me regarder le général en chef me rendit mon salut et il passa, me laissant assez étonné; car il fallait vraiment être en plein siège de Gênes pour qu'il n'eût pas relevé mon propos en m'infligeant, malgré nos relations quotidiennes, un rappel à la discipline. Dès que je lui vis assez d'avance, et sans plus m'occuper du garde-magasin, qui devait être convaincu maintenant de ne pas avoir mon cheval, je regagnai mon appartement.

Dès le milieu de mai, le bruit s'était répandu comme certain que le Premier Consul arrivait à la tête de l'armée de réserve et manœuvrait de manière à couper toute retraite à l'ennemi; le 26 mai, le chef d'escadron Franceschi, aide de camp du lieutenant général Soult, envoyé par le général en chef au Premier Consul depuis un mois, était revenu, après avoir échappé à d'inconcevables dangers; il rapportait des nouvelles, annonçant qu'il devançait le général Bonaparte et l'avait laissé descendant le grand Saint-Bernard, que l'armée de réserve, sitôt arrivée à Ivrea, marcherait de là à grandes journées sur Gênes, qui serait débloquée le 30.

Le 31 mai et le 1er juin passèrent sans nous amener

de secours. Les officiers expliquaient par des raisons stratégiques le retard qu'éprouvait notre délivrance, et cherchaient des côtés favorables aux indices les plus alarmants; mais les soldats, ne dominant plus leur découragement, s'abandonnèrent au désordre et à la désertion. Le désespoir, la douleur, la rage se peignaient sur tous les visages; pour les habitants comme pour les militaires, l'espoir et les forces semblaient anéantis. La famine et la maladie faisaient chaque jour des ravages plus effrayants; de nombreux tombereaux couverts, parcourant la ville, emportaient les cadavres qui étaient, surtout pendant la nuit, déposés sans vêtements aux coins des rues. Aucun effort militaire ne pouvait plus être tenté, les soldats et la plupart des officiers étant incapables de soutenir les fatigues d'un combat ou d'une simple marche; ils faisaient leurs factions assis, et beaucoup se trouvaient mal en s'y rendant. Les négociations pour l'évacuation commencèrent le 1er juin.

Le général Masséna se montra dans ces négociations ce qu'il était, un chef d'une infaillible autorité et un politique habile. Pendant le blocus, ses cheveux avaient complètement blanchi; mais il n'avait rien perdu de sa vigueur morale; il sut admirablement utiliser la jalousie renfrognée des diplomates alliés, flatta très à propos l'orgueil des Anglais aux dépens de l'amour-propre autrichien, et sut affecter une telle aisance, fut si fécond en heureuses saillies, qu'il put obtenir d'emmener jusqu'aux cinq corsaires qui se trouvaient à Gênes; à l'un de ces corsaires se rattachent des faits particuliers qui me concernent, et je cède au plaisir de les rapporter.

C'était une tartane, qui parut au digne M. Morin très propre à la course, et qui fut avant le blocus disposée par lui dans cette prévision. Malheureusement, il la mit sous les ordres d'un nommé Bavastro, l'un des hommes

qui auraient été les plus propres à bien mener un tel commandement, si sa moralité avait été digne de sa bravoure (1). Tout ce que je sais, c'est que, indépendamment des parts de l'équipage et de son chef, les produits des riches prises, sur lesquelles on comptait, devaient se répartir en vingt-quatre parts suivant vingt-quatre actions, dont douze furent remises au général en chef qui donna des lettres de marque pour ce corsaire, six à Morin, six à moi. Ces espérances s'évanouirent comme tant d'autres; le Bavastro escortait les bâtiments au lieu de leur donner la chasse; il ne fit que de mauvaises prises et ne fit des prises que pour dire qu'il en avait fait. Le partage des millions qu'il nous promettait se réduisit à celui des indemnités que nous fûmes contraints de payer. Quoi qu'il en soit de ce résultat, moins tragique, mais plus coûteux que celui de mon premier essai à Peschara, j'y gagnai du moins de recevoir pendant le dernier mois du blocus, et par jour, deux biscuits de mer provenant de l'approvisionnement de ce bâtiment. Ces biscuits me sauvèrent de l'alternative de manger du pain que les chiens vomissaient (2), ou de m'en procurer du bon à trente-six francs la livre.

Enfin, quand nous eûmes atteint le terme de cette glorieuse agonie, quand nous eûmes couronné tant d'héroïsme par un traité qui nous laissait honneur et liberté, c'est sur ce même corsaire que je m'embarquai pour

(1) Le général Thiébault relate un exemple de bravoure à l'actif de ce personnage, dans le *Journal du blocus*, édition précitée, p. 284. (Éd.)

(2) On servait à la table du général en chef ce qui composait la ration du soldat; soupe d'herbe et cheval bouilli, haricots cuits à l'eau. Deux ou trois officiers, j'étais de ce nombre, possédant par hasard ou par prévision quelques biscuits, en apportaient, puis, dès le repas fini, remettaient soigneusement dans leur poche ce qu'il leur avait été possible de n'en pas manger.

Nice, le faisant servir à enlever de l'arsenal de Gênes douze pièces de 12 en bronze, pièces neuves et magnifiques, que l'on mit à fond de cale, que l'on couvrit de deux cents ballots ou matelas appartenant à des réfugiés et qui ne servirent malheureusement qu'à enrichir Bavastro; elles furent vendues; il en dévora le prix comme il avait dévoré le reste.

Le traité d'évacuation avait été signé le 4, vers sept heures du soir; une partie de la nuit du 4 au 5 avait été employée à donner des ordres, à délivrer des passeports à tous les réfugiés ainsi qu'aux patriotes italiens, et c'est le 5, à la pointe du jour, que, le général Masséna s'étant embarqué pour Antibes, ses officiers avaient pu s'embarquer à leur tour. Nous étions partis épuisés de fatigue et de faim; bien entendu, notre tartane était sans vivres, et j'avais donné l'ordre à Bavastro de faire toute diligence pour nous porter à Nice, où nous avions hâte d'arriver pour y manger. Or nous nous trouvions à la hauteur d'Albenga, lorsqu'une frégate anglaise, qui cinglait sur nous nous tira un coup de canon d'amener. Bavastro voulut mettre en panne; je m'y opposai, tant j'étais révolté que l'on eût seulement la pensée de ralentir notre marche. Nous continuâmes donc à voguer, mais la frégate gagnait sur nous, et, lorsqu'elle fut à portée de canon, elle nous envoya un boulet qui passa dans une de nos voiles; la raison du plus fort étant la meilleure, nous nous arrêtâmes court. La frégate, ayant toutes voiles dehors, nous eut bientôt rejoints, et sa chaloupe nous amena un jeune officier, chargé de savoir qui nous étions et ce que nous avions à bord, puis de visiter nos papiers. Comme il parlait fort bien le français : « Ma foi, monsieur, lui dis-je, il y a cruauté à arrêter ainsi des gens qui meurent de faim. » Je dis cela sur un ton de mauvaise humeur que j'accentuai, espérant

influencer le jeune officier qui me paraissait très galant homme, et éviter ainsi qu'il ne visitât à fond notre bâtiment, les douze pièces de canon étant plus que contrebande. Informé qui j'étais, il se montra d'une politesse extrême, fit à peine déranger quelques matelas ou ballots et repartit; mais à peine était-il remonté sur sa frégate qu'un nouveau coup de canon d'amener fut tiré; il fallut s'arrêter encore. J'étais aux champs; enfin le jeune officier reparut à notre bord et me dit que son capitaine, touché de notre position et heureux de pouvoir témoigner son admiration à des hommes qui avaient concouru à l'héroïque défense de Gênes, me priait d'accepter quelques vivres. Il me remit donc deux énormes sacs de biscuits, trois jambons, deux paniers de douze bouteilles de vin chacun, et, ce qui était un raffinement de délicatesse, un panier de salade fraîche avec ce qu'il fallait pour l'accommoder. Je pris la main de ce jeune homme qui était dans la joie d'avoir eu cette commission à remplir; je le priai de me donner les noms de la frégate et de son capitaine, noms que j'écrivis et que je regrette d'avoir perdus; je pris également le sien et son grade; et, le remerciant de la part qu'il avait eue à sa nouvelle mission, je le chargeai de tous nos compliments pour son capitaine; puis je donnai un louis à chacun des deux matelots qui avaient monté les provisions, et nous nous séparâmes.

Le lendemain, à huit heures du matin, nous entrions dans le port de Nice, tous ivres du bonheur de revoir la France, tous pressés de fouler encore une fois son sol; c'était donc à qui débarquerait le plus vite, lorsqu'un employé de la santé, suivi de quatre soldats, arriva et nous signifia que, ayant communiqué avec un bâtiment ennemi, nous étions soumis à une quarantaine. A ce mot de quarantaine, je ne sais pas comment cet

homme ne passa pas par-dessus le bord ; il fut assailli de toutes parts, ses soldats croisèrent la baïonnette et vingt sabres furent tirés, sans que je puisse dire que le mien ne fut pas du nombre; enfin ses soldats se trouvèrent culbutés et le bâtiment fut évacué en masse.

Quelques camarades et moi, nous venions de faire un déjeuner comme nous n'en avions pas vu depuis des mois; nous avions surtout mangé avec délices, on pourrait dire avec un sentiment religieux, de ce pain qui venait d'être l'arbitre de notre destinée (1), et, comme nous n'avions rien épargné pour l'arroser dignement, nous étions on ne peut plus gais, lorsqu'un officier arriva pour me prévenir que, sur une plainte portée par le chef de la santé, on venait de donner l'ordre de m'arrêter, me rendant responsable de tout, vu mon grade et l'autorité que j'avais sur les officiers embarqués avec moi. Ceci passait la plaisanterie; je courus chez le général Oudinot, qui par bonheur se trouvait à Nice : « Diable, me dit-il, c'est grave. — Et le général Bonaparte, répondis-je, s'est-il laissé mettre en quarantaine à Fréjus? — Il n'est pas débarqué le sabre à la main. Un tel précédent, d'ailleurs, n'est pas une justification, et, pour que personne ne s'y trompe, le Premier Consul vient de renouveler les lois sanitaires et d'ordonner de les exécuter avec la plus grande rigueur. Ne restez donc pas à Nice et allez rejoindre à Antibes le général Masséna. » Une

(1) Au retour de Gênes, j'ai vu des personnes qui ne pouvaient plus entendre le mot *pain* sans en éprouver comme un souvenir de souffrance; j'en ai vu à Antibes et à Nice s'arrêter stupéfaites devant les boutiques de boulangers, d'autres se récrier en voyant émietter du pain. Enfin, j'ai vu des officiers débarquant à Nice et qui y ont tenu table sept heures durant, et mangeant, à la stupéfaction de l'aubergiste, tout ce qui put leur être servi. Ai-je besoin d'ajouter que le passage si brusque de la famine à l'intempérance a produit bien des cas de nouvelle mortalité?

heure après, je contais à celui-ci mon aventure ou ma mésaventure : « Allons, allons, me dit-il, restez avec moi; nous partirons demain ensemble à quatre heures du matin, et tout cela s'arrangera à coups de canon. » Et oncques depuis je n'en ai ouï parler.

Cependant, au moment où j'espérais pouvoir oublier le blocus et ses horreurs, une dernière tristesse m'était réservée. J'avais vu mourir plus de vingt mille personnes en moins d'un mois et dans les pires tortures; il semblait que le sentiment dût être émoussé, et cependant ce fut avec une véritable douleur que j'appris, peu de jours après, la mort du jeune Monnet. On se souvient de ce jeune homme que j'avais amené avec moi à Gênes : j'avais eu l'occasion de connaître son père, chez mon ami Rivierre de l'Isle. M. Monnet n'avait que ce fils unique, né d'ailleurs avec d'heureuses qualités et dont il avait lui-même fait l'éducation, dirigé les études, et qu'il chérissait le plus tendrement. Passant huit mois par an à une terre qu'il possédait, il était parvenu à soustraire non seulement aux mauvaises relations, mais à tout échange d'amour ce fils, qui, prenant vingt ans, étant grand, fort et robuste, et ne manquant ni de connaissances ni de moyens, devait cependant finir par être mêlé aux affaires et au monde. Son père avait donc eu la fatale idée de me le faire emmener à titre de secrétaire, et, comme j'avais la conscience du dépôt précieux qui m'était confié, comme le jeune Monnet était bon travailleur, discret et d'un caractère parfait, je m'attachai à lui, je le logeai avec moi et le surveillai avec une sollicitude toute particulière.

Le traité d'évacuation signé, je donnai à Monnet l'ordre de parer à l'embarquement de mes chevaux, embarquement qui devait se faire avant le jour, et d'être, avec mes effets et mon valet de chambre, rendu à bord

de mon corsaire à quatre heures du matin. Tout cela fut exécuté avec ponctualité; mais, au moment où j'entrai moi-même dans la tartane, Monnet me dit qu'il ne pouvait partir que le lendemain soir avec le commissaire des guerres de la place, en prenant prétexte de linge non rendu par la blanchisseuse, d'effets qui n'étaient pas prêts. N'ayant aucun soupçon, ni aucune raison d'en avoir, et d'ailleurs absorbé par les mille et une préoccupations qui m'assaillaient, je me bornai à dire au jeune Monnet combien j'étais mécontent de le laisser en arrière de moi, et comme secrétaire et comme compagnon dont j'étais responsable ; finalement je lui signifiai de me rejoindre le plus promptement possible.

Or ce pauvre garçon avait fait la connaissance de la femme d'un capitaine, qui pendant la campagne de Naples s'était distingué au commandement de Civitella del Tronto, et que, à cause de son aptitude au travail de bureau, je m'étais attaché en qualité d'adjoint. Cette connaissance était au moment de conduire aux relations les plus intimes lorsque je m'embarquai; et, pour échapper à une surveillance qui de ma part était active, pour profiter d'occupations qui, au milieu de cette bagarre, absorbaient et les jours et les nuits de son mari, la femme du capitaine, Napolitaine à l'œil fauve, à la bouche ardente, aux reins voluptueux, avait suggéré au jeune homme le prétexte dont il se servit; dès lors le possédant tout entier, usant et abusant de l'effervescence et des forces d'un pareil âge, de l'exaltation d'un début, peut-être y joignant l'effet de stimulants affreux, cette Messaline fit, en moins de vingt-quatre heures de délire, pour ce malheureux enfant, de l'arène de l'amour une arène de mort. Devant dîner avec le commissaire des guerres de la place avant de s'embarquer, il arriva chez lui le lendemain de mon

départ, vers cinq heures du soir; on venait de servir. Pouvant à peine marcher, il parut à table avec un visage dont l'altération frappa tout le monde; mais, au moment où il portait à sa bouche la première cuiller de soupe, il tomba à la renverse, rendant le sang par le nez, la gorge et les oreilles. Un médecin fut aussitôt appelé; les réponses que l'on put encore lui arracher révélèrent les faits que je viens de rapporter; on le mit dans un bain, mais il expira la nuit suivante. A mon chagrin de voir si misérablement mourir ce garçon que j'estimais et affectionnais, je joignis la douleur d'annoncer au père la perte irréparable qu'il venait de faire. Quant à la femme, cause de cette fin tragique, l'horreur qu'elle m'inspira fut telle, que je renvoyai immédiatement son mari à la 73e demi-brigade, à laquelle il appartenait.

CHAPITRE V

Le traité d'évacuation de Gênes laissait au général Masséna tous ses droits, et, au moment où il pouvait penser qu'une nouvelle diversion rendrait plus faciles les succès de l'armée de réserve, il n'était pas homme à rester inactif. Il avait donc résolu de rassembler les débris disponibles des troupes de l'armée d'Italie, soit environ seize mille hommes, et de recommencer avec eux la campagne. Dans cette intention, lorsque je le rejoignis à Antibes, il s'apprêtait à quitter cette ville; je partis avec lui; à Nice, il me laissa continuer ma route par terre, avec tout ce qui appartenait à l'état-major général, et, blessé à une jambe, il s'embarqua sur une felouque avec l'adjudant général Reille et le général Oudinot. Sa felouque n'avança qu'en rasant la terre, et, pour éviter qu'elle ne devînt la proie d'un corsaire ou de quelque petit bâtiment anglais embusqué derrière un des récifs de cette côte, il la fit précéder par un bateau très léger qui servait d'éclaireur. Le voyage s'effectua sans surprise. Arrivé à Finale, le général en chef s'y arrêta; il y donna quelques jours à réorganiser ce qui lui restait de troupes de la droite et du centre; c'est là que nous nous retrouvâmes.

Comme j'entrais à Finale, un combat venait d'y avoir lieu entre un brick anglais et la garnison de ce petit port, l'un ayant cherché à s'emparer, l'autre s'étant efforcée de

défendre deux felouques chargées de grain et qui arrivaient de Nice. Quelque chose qu'eût pu faire le brick, il avait échoué dans son entreprise. Je me présentais chez le général en chef, quand on vint lui rendre compte du fait; je demandai si l'on s'occupait de décharger les deux barques; on me répondit qu'il était tard, et qu'on les déchargerait le lendemain matin seulement; or, le lendemain, je dormais encore profondément, lorsque deux de mes domestiques, dont un fort jeune, entrèrent dans ma chambre en me criant : « Voilà les Anglais! » En même temps la générale se fit entendre; je crus à un débarquement; je me jetai à bas du lit, ordonnant au plus âgé de mes domestiques de me seller un de mes chevaux et de faire rejoindre aux autres les équipages du général en chef; puis au plus jeune je demandai ce qu'il me fallait pour m'habiller; mais ce garçon, qui n'avait pas dix-huit ans, avait déjà perdu la tête; au lieu de bottes, il m'apporta mon sabre; au lieu de mon pantalon, il me présentait mon chapeau. Pour aller vite, je me servis moi-même; en peu de minutes je fus habillé, et, pour me rendre chez le général en chef, je traversais la petite place de la Pietra, où j'étais logé et qui donnait sur la mer, lorsque je vis un vaisseau de ligne anglais, suivi par une frégate, une corvette et le brick repoussé la veille, qui couraient proue contre poupe; ils arrivaient à pleines voiles dans la direction du quai, qui formait le côté sud de la place et devant lequel les deux felouques de grain étaient amarrées, et non seulement ils s'approchèrent assez pour que le beaupré du vaisseau débordât sur le quai, mais encore ils étaient manœuvrés comme par enchantement, aucun homme ne se voyant sur les ponts ou dans les cordages, précaution prise pour éviter les effets de notre fusillade, qui la veille avait été meurtrière pour l'équipage du brick. Juste

devant la place. le vaisseau de ligne lâcha une formidable bordée, tirant à boulets et à mitraille; puis successivement la frégate, la corvette, le brick, survenant à leur tour, continuèrent le feu. La Pietra dépassée, tous quatre virèrent, et, rasant de nouveau la place, par leur autre bord, ils déchargèrent le feu nourri de leurs batteries bâbord et reprirent le large.

Je n'ai jamais vu de manœuvre exécutée avec plus de sûreté, d'audace et de majesté. Dès la première décharge du vaisseau de ligne, les deux felouques avaient été broyées. et, sur une vaste étendue, la mer se trouva couverte de débris et de grains; au milieu flottait le cadavre d'un batelier, qui, dormant, n'avait pas eu le temps de se sauver. Les autres décharges avaient fort abîmé la place et tué de nos soldats, qui ne purent se venger, n'ayant eu à tirer que sur des ponts vides ou contre des sabords. Un de nos sous-officiers mourut en prédestiné; il était de planton à l'état-major général, à demi couché dans un de ces grands et anciens fauteuils qu'on nomme aujourd'hui à la Voltaire; il s'était placé devant une des croisées donnant sur la mer et, sous le plus beau soleil du monde. regardait les évolutions des quatre bâtiments, lorsqu'une boîte de mitraille. qui avait manqué d'espace pour s'ouvrir, lui traversa la poitrine. Et pendant que ce malheureux recevait si paisiblement la mort, je venais d'y échapper grâce à la folle panique de mes domestiques. En me réveillant, ils m'avaient sauvé. Ma maison, qui se trouvait au fond de la place, fut des plus maltraitées, et ma chambre plus que ma maison. J'en fus informé en apprenant que de toutes parts on venait la voir par curiosité. L'entre-deux des fenêtres avait été jeté en dedans; plusieurs boulets entrés par les fenêtres avaient traversé la maison de part en part; enfin un boulet et deux biscaïens, amortis contre la mu-

raille, étaient retombés sur mon lit; d'autres étaient épars; dormant ou réveillé, j'aurais été inévitablement servi par l'un d'eux (1).

A la halte que le général en chef fit à Finale, se rattache une circonstance fort éloignée d'être sans importance. A peine arrivait-il que le général Suchet se rendit près de lui et mit tout en œuvre pour se faire donner l'ordre de devancer le mouvement préparé par le général en chef, et de partir de suite avec toutes les troupes afin de seconder sans retard les opérations du Premier Consul.

Rien en apparence n'était plus militaire et plus plausible; mais rien ne ressemble souvent moins à ce que l'on pense que ce que l'on dit; le général Suchet aussi bien que le général Masséna en furent la preuve dans cette occasion. Le général Suchet, en effet, provoquant l'ordre de hâter de trente-six heures une offensive qui certainement pouvait être utile, décisive même, affichait un beau zèle; au fond, il ne voulait qu'une chose, avoir seul le mérite; obtenant sous un prétexte aussi patriotique d'emmener avec lui toutes les forces disponibles, c'était fort habilement se substituer dans le commandement de l'armée au général en chef. Or le général Masséna était trop sagace pour que l'intention cachée lui échappât, et trop fin pour se découvrir, le général Suchet recommençant, à Finale, le rôle que le général Soult avait joué à Gênes, lorsque, pressentant que ce serait le seul point que l'on pût défendre avec gloire, il fit tout au monde pour que le général Masséna n'y établît pas son quartier général, et lui soutint que la place d'un général en chef était au centre de l'armée, et non à

(1) Ce qu'il y eut de plus curieux, ce fut l'épaisseur de poussière que ce branle-bas avait fait entrer dans ma chambre. La chemise blanche, les chapeaux et la redingote noirs qui traînaient sur des chaises, les meubles, le lit, tout était de la même teinte.

l'extrémité d'une des ailes, et surtout d'une aile qui ne pouvait manquer d'être coupée et isolée.

Le général Suchet, d'ailleurs, venait de débuter dans la carrière du haut commandement, et ne l'avait pas fait d'une manière très brillante. Ses attaques des hauteurs de Saint-Jacques avaient été malheureuses; une halte malencontreuse s'il en fut jamais, condamnée par toutes les règles de la guerre, et à laquelle l'adjudant général Préval s'opposa de tout son pouvoir, lui fit perdre en avant du Var 3.000 grenadiers; quant aux avantages qu'il obtint contre le général Hotze, il les remporta sur des troupes en retraite, très mal commandées, paraissant démoralisées, et qui ne firent, en fait de résistance digne de ce nom, aucune qui ne dût aboutir pour elles à de nouveaux désastres. Il était donc fort douteux qu'il fallût préférer une avance de trente-six heures sous le général Suchet, à un retard égal pour lui substituer un homme de guerre comme Masséna; il était de plus au dernier point nécessaire de donner aux troupes revenant du Var, et à bien plus forte raison à celles sortant de Gènes, quelques moments pour se reposer et se substanter. Pénétré de toutes ces considérations et ne voulant pas dire à son lieutenant : « Je te comprends, mais je ne donnerai pas les mains à cette ingratitude, à cette spéculation sur une position que tu ne dois qu'à mes bontés » ; voulant, au contraire, se tirer d'affaire par une boutade, le général Masséna prit un air de légitime colère et se plaignit de ce qu'aucune des promesses sur la foi desquelles il avait accepté le commandement de l'armée d'Italie n'avait été tenue, de ce qu'il avait été trompé, joué, abandonné, sacrifié; puis, pour mettre fin aux instances du général Suchet, il lança cette dernière pointe contre le Premier Consul : « J'ai assez fait pour ce petit bougre-là. »

Mais, en dépit des apparences, comment agirent-ils l'un et l'autre? Tandis que le général Masséna organisait sa marche avec la plus grande rapidité possible et se préparait en hâte à cette coopération, contre laquelle il venait de bougonner, le général Suchet envoyait à son chef d'état-major, l'adjudant général Préval, l'ordre de partir avec quelques centaines d'hommes et d'aller annoncer au Premier Consul que les secours allaient arriver, et que s'ils avaient été retardés, c'était par suite de la mauvaise grâce qu'y avait mise le général Masséna.

Muni de cet ordre, Préval partit en effet; mais, trouvant devant lui les vingt escadrons que l'ennemi maintenait dans ces régions pour observer et les troupes ralliées de Gênes et celles du général Suchet (1), et voyant ces escadrons se replier sans cesse devant ses quatre ou cinq cents chevaux, il craignit une ruse, n'avança plus qu'en s'éclairant à la plus grande distance possible sur son front et sur ses flancs, et, marchant ainsi, rencontra l'aide de camp du général Soult, le colonel Franceschi, duquel il apprit la victoire de Marengo et ses résultats magiques. Dès lors, l'annonce de secours devenant superflue et ne jugeant pas utile de se rendre auprès du Premier Consul simplement pour lui répéter le mot du général Suchet, Préval s'arrêta et se contenta de transmettre au même général la nouvelle du gain de la bataille de Marengo, de l'armistice qui en avait été la conséquence, et de ce traité qui, couronnant l'œuvre, fit après une lutte de douze heures rendre quinze places de guerre et évacuer toute la rive droite de l'Adige au gé-

(1) Si, au lieu d'être immobilisés là, ces vingt escadrons avaient été amenés sur le champ de bataille de Marengo, ils eussent été plus que suffisants pour empêcher le mouvement par lequel les Français arrachèrent la victoire.

néral Mélas, alors que, au bout de soixante jours de famine et d'extermination, le traité de Gênes ne nous avait fait quitter qu'une seule place.

On conçoit l'effet de ces gigantesques nouvelles : étonnement, enthousiasme des uns, désappointement de ceux qui spéculaient sur le désir ou le besoin de se faire de nouveaux titres, tous ces sentiments furent à leur comble. Pour nous qui recommencions une campagne sous un chef admirable sans doute, mais avec un corps affaibli par de si longues épreuves, il ne fut plus question que de remplacer par une course triomphante une marche militaire pénible et indécise, et, pour ce qui me concerne personnellement, au moment où je m'abandonnais à la perplexité de savoir si cette nouvelle campagne me laisserait la possibilité de passer par Milan et de m'y arrêter ne fût-ce qu'un jour, à ce moment même, grâce au brusque changement des choses, je reçus l'ordre de me rendre directement dans cette ville, pour une résidence dont la durée seule était incertaine.

Ainsi j'allais revoir Pauline et, selon le vœu qu'elle avait exprimé, j'arrivais près d'elle avec le reflet de gloire qui faisait briller d'un nouvel éclat les armes de la France, et ce qui devait me rendre encore plus intéressant à ses yeux, c'est que je sortais de Gênes, dont l'héroïque défense devenait un sujet d'admiration déjà presque légendaire, cette défense étant à juste titre considérée alors comme seule ayant rendu possibles les succès du Premier Consul. Partout on redisait la réponse faite par le major général de l'armée autrichienne au général Berthier. Lorsque, à la signature du traité d'Alexandrie, Berthier, pour être aimable, dit aux officiers ennemis présents : « Ce doit être une consolation de n'avoir été vaincus que par une belle armée et par le plus grand général du monde », ce major général riposta

vivement : « Ce n'est pas ici, mais devant Gênes que la bataille de Marengo a été perdue », et cette réponse fameuse, qui passait de bouche en bouche, ajoutait encore à l'opinion déjà courante, que les défenseurs de Gênes étaient les sauveurs de la patrie.

On devine quels furent mes efforts pour hâter mon arrivée à Milan, avec quelles délices, et de ma dernière couchée, j'expédiai un courrier pour informer Pauline que je vivais, que j'arrivais, que je serais à ses pieds tel jour. Toutefois, en dépit du soin que j'avais mis à calculer exactement mon arrivée, je pus trouver le moyen de gagner sur le temps de mon voyage près de quatre heures, de sorte que, au lieu d'entrer chez Pauline vers six heures du soir, j'y étais avant deux heures, et je la trouvai avec trois personnes que je ne connaissais pas. Peut-être aurais-je dû attendre le moment annoncé; mais comment trouver un tel courage? comment en avoir seulement la pensée? Et, puisqu'il n'existait aucune force en moi qui pût retarder d'un instant l'indicible bonheur de revoir l'amie si désirée, il fallut bien subir les conséquences d'une pareille faiblesse. Or, ces conséquences furent qu'en m'apercevant Pauline ne put retenir un cri, qu'elle se précipita vers moi, que je m'élançai vers elle, et que, au moment où je pris sa main qu'elle me tendit, sa main que ma bouche dévorait, elle manqua se trouver mal et ne parvint à retourner à son fauteuil qu'avec la plus grande peine.

S'il est des pays où cette scène trop révélatrice eût été fâcheuse, en Italie elle l'était peu, et pour Pauline elle ne l'était pas. On savait que Pauline avait un attachement, que j'en étais l'objet; de même qu'à Naples, quand je la vis pour la première fois, elle en avait un autre, également connu, pardonné par l'indulgente société de cette ville. Et ce premier attachement, j'avais eu

beaucoup de peine à le faire oublier, car celui qui en était l'objet avait un grand titre (prince de Vintimille), et celui que je m'efforçais en ce temps-là de lui substituer en ma personne n'avait que par les galons du chapeau l'apparence d'un officier général, tandis que maintenant c'était un général de brigade qui venait se mettre aux pieds de Pauline.

J'avais en effet ce titre depuis le 30 avril. Ayant ailleurs raconté les événements militaires du blocus, je n'ai eu l'occasion de citer qu'incidemment dans ces *Mémoires* la brillante journée du 30 avril, dans laquelle trois positions importantes furent reprises, et de ce nombre le fort de Quezzy, à l'attaque duquel le colonel Mouton fut blessé dans les circonstances que j'ai rapportées. Privées de leur chef, et d'un chef aussi brave, les troupes s'étaient mises en retraite, et c'est alors que le général Masséna, qui de sa personne surveillait le mouvement, m'avait chargé de me porter avec un demi-bataillon et au pas de charge directement sur le fort, tandis que le général Miollis tenterait une attaque par la droite et l'adjudant Hector par la gauche. Ma part avait été la plus rude, et, grâce à l'étonnante énergie de ce demi-bataillon qui, un moment enveloppé, sut garder sa position d'attaque en formant le carré, le général Masséna put accourir avec une dernière réserve, me rejoindre sur le terrain que je ne perdais pas, puis m'aider à culbuter définitivement les troupes gardant les approches et à prendre le fort d'assaut. J'avais donc eu à soutenir le plus violent effort sur ce point qui décida de tous les autres. Il m'avait fallu la plus grande énergie pour maintenir, sous le feu meurtrier qui l'enveloppait, mon demi-bataillon; en conséquence, le général en chef me nomma général de brigade sur le champ de bataille, et, le même jour, j'eus la bonne fortune de faire complé-

ter cette faveur en obtenant, ainsi que je l'ai dit, pour Coutard et Wouillemont des grades non moins dignement gagnés.

C'était donc un officier général que je présentais à Pauline, et l'on conçoit que, en ce moment où tant de recommandations s'unissaient pour me garder la préférence, je n'avais pu être sacrifié à un jeune colonel autrichien, qui, alors que j'étais enfermé dans Gênes, avait tout mis en œuvre pour se faire agréer. C'est à lui que Pauline faisait allusion dans une de ses lettres, où elle m'écrivit qu'elle combattait le même ennemi que moi, et, lorsque je rentrai vainqueur à Milan, j'eus tout lieu de penser qu'il en était sorti doublement vaincu.

Quoi qu'il en soit, les trois personnes qui se trouvaient chez elle quand j'y apparus, étant de son intimité et n'ayant rien à apprendre, interrompirent assez promptement leur visite, et, tout en me laissant deviner qu'elles connaissaient mon droit, elles semblèrent, par leur empressement discret, vouloir me prouver qu'elles me le reconnaissaient à titre unique et sans partage. Dès lors la porte qui se referma sur elles ne se rouvrit pour personne, et rien ne troubla les ineffables ravissements qui, du reste de cette journée, firent des heures dignes du paradis des anges.

Comme j'arrivais le lendemain matin chez le général Masséna, il se rendait chez le Premier Consul et je l'y accompagnai. Il semblerait que le défenseur de Gènes, qui était par contre-coup le vainqueur de Marengo, allant chez celui qui comme chef d'armée avait recueilli toute la gloire de cet événement, qui comme chef d'État en recueillait tout le fruit, dût y arriver fier de sa conduite, fort de la justice qu'il méritait. Et pourtant il s'en fallait qu'il en fût ainsi. Quelques mots échappés à d'indiscrets alentours avaient donné l'éveil sur de fâ-

cheuses dispositions. On osait douter que le général Masséna conservât son commandement; on savait même, et de source certaine on répétait que, tandis qu'il redoublait d'efforts pour prolonger une lutte impossible, tandis qu'à force d'héroïsme il prenait date dans les siècles à venir, son remplacement avait été promis au général Desaix. Même un successeur de ce mérite n'eût pas suffi pour donner le change sur l'indignité du fait, et la force des choses l'emporta sur une inimitié jalouse; on fit par nécessité ce que l'on regretta de ne pouvoir se dispenser de faire; toutefois ce ne fut que pour un temps. et l'on vit bientôt remplacer ce grand Masséna par un de nos généraux en chef les plus insignifiants.

L'entrevue à laquelle cette visite donna lieu entre le Premier Consul et le général Masséna ne put naturellement avoir d'autre témoin que le général Berthier. Les autres officiers qui, ainsi que moi, accompagnaient le général Masséna, restèrent dans le salon des officiers de service, où se trouvaient Murat, Junot, Duroc. Or ce rapprochement, pour des hommes qui venaient de prendre la part la plus active à deux faits d'armes si grands dans l'histoire, devait amener entre eux un échange de propos sur un sujet qui les intéressait à tant de titres. Nous prîmes donc l'initiative en présentant nos félicitations, en posant des questions; mais nous nous heurtâmes à une réserve qui était une attitude de prévision autour de Bonaparte et qui devint l'attitude officielle autour de Napoléon. Nos interlocuteurs évitèrent tout ce qui était de nature à retenir l'entretien sur ce sujet, et, comme l'embarras et la gêne allaient se prolonger entre le quartier général du Premier Consul et de Berthier, et celui du général Masséna, je ne sais pas qui amena la diversion. Quoi qu'il en soit, cette diversion, le seul souvenir qui me reste de mon appari-

tion chez le Premier Consul, à Milan, fut un défi de force entre Murat et un chef d'escadron d'artillerie. Le général Murat n'étant plus en position de se prendre corps à corps avec personne, les deux champions s'assirent aux deux côtés d'une table peu large, appuyèrent leur coude droit sur cette table, se prirent ensuite les mains en entrelaçant les doigts, et chacun d'eux s'efforça de renverser le bras de l'autre. Trois efforts restèrent sans résultat, mais la pression des doigts sur la main de chacun des adversaires avait été telle que le sang était venu sous chacun d'eux (1).

Cette diversion n'avait relativement que peu duré, et l'entrevue du Premier Consul et du général Masséna fut très longue. Il ne nous était resté d'autre ressource que de prendre patience; enfin, le général reparut dans le salon de service; tous les regards s'attachèrent sur lui, et les nôtres ne furent pas les moins scrutateurs; son visage exprimait à la fois l'agitation et le contentement; bientôt notre indécision fut fixée par ces mots : « Messieurs, le Premier Consul retourne à Paris, et je commande l'armée. »

Le Premier Consul repartit pour Paris dès le lendemain, je crois, et je repris immédiatement auprès du

(1) Ce fait me rappelle un ami de jeunesse de mon père qui, s'enorgueillissant d'une vigueur extraordinaire et ayant appris qu'il y avait à Bar-le-Duc, je crois, un ouvrier renommé pour sa force, alla le trouver et lui offrit de décider par une épreuve lequel des deux était plus fort que l'autre. L'ouvrier se reconnut en effet très fort; mais il ajouta que sa force faisait vivre sa famille, et qu'il ne pouvait la compromettre dans une lutte avec un adversaire pour qui une force peut-être égale n'était qu'un sujet d'amusement. L'ami de mon père insista et finalement obtint que, sans employer la totalité de leurs moyens et sans risquer de se jeter à bas l'un ou l'autre, ils se borneraient à se tâter. Ils se prirent donc à bras-le-corps, et, au premier effort, tous deux crachèrent le sang.

général en chef, avec qui j'étais logé, les fonctions que j'avais remplies à Gênes, et si elles ne furent pas plus importantes, elles furent beaucoup plus multipliées qu'elles ne l'avaient été. Un des premiers objets dont je m'occupai fut l'échange du capitaine Dath, l'un de mes adjoints, fait prisonnier, ainsi que je l'ai dit, à Gênes, et l'on n'aurait pu rien ajouter à la manière gracieuse avec laquelle M. le général Mélas fit droit à la demande que je lui adressai.

Par mes fonctions mêmes, par la confiance toute particulière que m'accordait le général en chef, je devins en quelque sorte une puissance, et je ne saurais dire combien de notables habitants, combien de généraux et d'officiers eurent à s'adresser à moi. Je n'ai jamais, dans ma longue carrière, négligé une occasion de rendre un service quand cela était en mon pouvoir, et je me suis toujours efforcé de concilier ces bonnes intentions avec le sentiment de justice, qui, pour tout homme et pour le soldat surtout, est le plus nécessaire et le plus impérieux des devoirs. Il n'en est pas moins vrai que, en bien des circonstances, l'homme le plus pénétré de tels sentiments se trouve soumis à des influences qui le dominent, et son amour de la justice peut être impuissant contre son désir de croire équitable ce qu'il est trop vivement intéressé à juger tel. Ce sont là des tributs dont l'humanité ne s'affranchira jamais complètement; car, malgré les belles théories des sages, le moi, le terrible moi, sera toujours là.

Or, certain jour, Pauline me prévint que la comtesse Resta, dame fort considérée et non moins digne de l'être, allait s'adresser au général en chef pour une réclamation, au succès de laquelle elle attachait beaucoup de prix; Pauline ajoutait : « C'est, de toutes les amies de ma famille, celle qui a le plus de bontés pour moi, et

comme je suppose que cette circonstance ne la desservira pas, j'ai cru pouvoir garantir votre zèle. » Ces quelques mots avaient suffi pour exciter en moi l'invincible besoin de complaire à la comtesse Resta; mais Pauline ne savait pas le sujet de la demande, et je tremblais à l'idée que je pourrais avoir vraiment trop d'efforts à faire pour m'illusionner sur la valeur de la cause que j'acceptais de soutenir. Par bonheur, la réclamation se trouva fondée, quoique non suffisamment motivée! Je donnai donc au général en chef l'apparence d'une sollicitude à laquelle il ne pensait pas, et je me rendis chez la comtesse comme y allant de sa part; je dus aux explications qu'elle me donna beaucoup plus de raisons qu'il n'en fallait pour une décision entièrement favorable: j'obtins même qu'elle refît sa lettre sous ma dictée, afin de la rendre sans réplique; bref, j'y mis tant de zèle, la décision fut si complète par le fond, si flatteuse par la forme, que cette conduite, jointe à je ne sais quels autres faits dont elle eut connaissance, me fit donner par elle le nom de « *il generale buono* », nom qu'elle me conserva même dans les lettres qu'elle m'écrivit après que j'eus quitté l'Italie, et qui, à Milan, fut si généralement adopté dans sa très nombreuse société dont, à dater de ce moment, je fis partie, qu'on ne m'y appelait plus autrement. Ce ne fut pas tout, cette bonne comtesse Resta fit les plus grands efforts pour arranger une rencontre chez elle entre le marquis et la marquise de Médicis Marignano, père et mère de Pauline, et moi. Ces efforts furent inutiles; mais le marquis voulut du moins me voir, resta dans ce but chez la comtesse, un jour que l'on m'y attendait, ne se fit pas connaître et partit avant que sa fille arrivât; il n'eut, m'a-t-on rapporté, que des choses obligeantes à dire de moi. Je ne vis également qu'une seule fois et comme par hasard le frère

de Pauline, qui partageait le superbe éloignement de sa famille pour tout ce qui était français; mais ne me suffisait-il pas que Pauline pensât tout autrement?

Cette Pauline, jamais je n'aurais voulu lui laisser supposer que je ne sacrifiais pas tout à elle, que je n'appartenais pas à ses moindres désirs; toutefois, avec un général en chef comme le général Masséna, aussi soucieux d'exactitude, aussi sévère pour l'exécution de ses ordres, ce n'était pas chose facile que de concilier les devoirs militaires et ceux de l'amour. J'avais donc dressé deux officiers et quatre secrétaires, et, sitôt sorti de chez le général en chef près duquel j'arrivais tous les matins à sept heures, minute sonnante, je remettais aux premiers les réponses faciles, je faisais expédier par les secrétaires les lettres signées, je rédigeais les réponses difficiles, et cela me menait au déjeuner, c'est-à-dire à onze heures. Le déjeuner terminé, je corrigeais les minutes faites par mes officiers, je renvoyais les miennes dont les secrétaires faisaient immédiatement la mise au net, je lisais les nouvelles lettres venues, puis, mes officiers et moi, nous en faisions les analyses ou répondions aux choses urgentes. De cette sorte, tous les après-midi, à une heure, je pouvais arriver chez Pauline, et non moins exactement que les matins chez le général en chef, et, soit que nous dussions rester chez elle, soit que des courses ou des visites nous obligeassent à sortir, je ne la quittais qu'à quatre heures. J'allais alors continuer mes lectures et analyses, que les secrétaires copiaient dans la soirée; je parais encore à quelques réponses pressées et je revoyais mon manuscrit du *Journal du blocus*, dont à mesure je faisais faire deux copies. Enfin, le dîner achevé, je restais une demi-heure dans le salon du général en chef, je lui faisais signer les pièces qui pouvaient réclamer une prompte expédition, je les faisais

enregistrer et expédier; à huit heures, j'étais de retour chez Pauline et je l'accompagnais chez quelques amis ou bien à l'Opéra; vers minuit, nous allions parfois faire des promenades, ce qui nous menait à deux, trois heures du matin.

C'est à l'une de ces promenades que j'eus la première impression d'un espionnage dont nous étions l'objet et d'un danger qui pouvait nous menacer. Nous avions quitté le théâtre, le temps était superbe, et ma voiture nous conduisit je ne sais plus à quel parc d'ordinaire assez fréquenté. Nous mîmes pied à terre; quoiqu'il ne fût guère que minuit, le parc était désert; nous errâmes assez longtemps, entraînés par le charme de cette solitude intime. Un banc, placé au-dessous d'une terrasse, s'offrit à notre vue; nous voulûmes nous y reposer; mais, pour éviter à Pauline le contact du marbre froid, je la pris dans mes bras. Cette position n'était pas de nature à n'en pas provoquer une autre; bref, et sans que je puisse dire comment, Pauline se retrouva tout à coup sur le banc, et non plus sur mes genoux; au moment où elle devait le plus désirer n'avoir d'autre vue que celle d'un firmament brillant d'étoiles ou confondre ses regards avec les miens, elle distingua sur la terrasse deux yeux ardents qui nous regardaient. Un cri lui échappa et mit en déroute notre bonheur. J'aperçois alors le nouvel Actéon; la colère s'empare de moi; je m'élance vers un escalier qui était proche et, le sabre à la main, je poursuis le profane, que son avance et plus encore l'impossibilité où je me trouvais de laisser Pauline seule sauvèrent du salaire que je lui destinais. Je rejoins donc Pauline, et nous retournons à ma voiture d'abord un peu troublés, bientôt riant aux larmes. Nous ne pensions alors qu'à quelque curiosité fortuite; mais d'autres indices, qui survinrent peu après, et des faits,

qu'on lira par la suite, me donnèrent à penser que nous avions été suivis.

J'étais, un matin, occupé de mon travail quotidien, et quant à ma mise, en bottes (comme depuis 1793 je l'ai toujours été dès ma sortie du lit), en redingote d'uniforme à épaulettes, mais la chemise ouverte, et je tenais à la main le manuscrit du journal auquel j'allais ajouter quelques corrections, lorsqu'on m'annonça Wicar, considéré alors comme un des premiers dessinateurs de son temps, et celui à qui nous devons la galerie de Florence (1). Il venait de finir le portrait du général en chef et terminait celui du général Oudinot; devant exécuter ceux des principaux officiers du quartier général, il me demanda de travailler au mien. L'offre valait une favorable réponse; j'acceptai donc : « Mais quelle pose adopter? » ajoutai-je, en me laissant aller sur un siège près duquel je me trouvais et sans avoir quitté le manuscrit du blocus de Gênes que j'avais à la main. « Celle que vous avez, répliqua-t-il vivement; de grâce, ne bougez pas. » Et c'est ainsi que fut fait le portrait que mon fils aîné possède; en souvenir du blocus de Gênes, une vue de cette ville forme le fond.

L'habileté avec laquelle Wicar avait saisi ma ressemblance me suggéra l'idée de posséder Pauline dessinée par lui; il échoua complètement. Indépendamment du nez exquis, de la bouche charmante, des yeux admirables, des cheveux magnifiques, indépendamment de toute cette perfection incomparable, il y avait en Pauline une sorte d'idéalité voluptueuse et caressante qui, sans même parler de l'inconcevable jeu de sa physionomie, de ses

(1) Wicar fut chargé par le grand-duc de Toscane de dessiner les objets d'art de la galerie de Florence; ses dessins, gravés par Masquelier, furent publiés en trois volumes, de 1789 à 1821. (Éd.)

grâces presque insaisissables, devait être le désespoir de tous les peintres. D'ailleurs, Wicar, pour échapper sans doute à cette insaisissable physionomie, avait choisi la pose de profil; mais cette pose, qui ne laissait voir qu'un bras isolé, sans faire apparaître l'autre, avait quelque chose de gauche. Ce fut donc encore une nouvelle espérance déçue, et plus tard seulement, quand je n'avais plus ni espoir, ni motif de revoir Pauline, le hasard me fit acheter une Madeleine, qui sous le rapport de la ressemblance offrait d'elle un portrait frappant.

Il se trouva quelques personnes de la haute société qui voulurent fêter le retour des Français à Milan; une dame, dont le nom m'est échappé, donna notamment deux bals aussi remarquables par le choix des six cents invités et par la richesse ou l'élégance de leur costume, que par la beauté et l'étendue des appartements, leur éclairage et leur décoration. Quand elle apparut au premier de ces bals, Pauline eut un véritable triomphe; elle portait un costume à la Roxelane, qui laissait deviner les suavités enchanteresses de toute sa personne; et lorsqu'elle entra dans la galerie où l'on dansait, tous les hommes se tournèrent vers elle; si le murmure d'admiration involontaire qu'ils laissèrent entendre put flatter Pauline, elle n'éprouva pas, j'en suis sûr, autant de fierté que j'en eus à la voir entourée d'un tribut dont elle était si digne.

Cette vie de délices dura trois mois. Mais arrivait l'heure que le Premier Consul et son vizir Berthier avaient apparemment jugée comme celle où seraient suffisamment oubliés les titres récents de gloire du général Masséna, et, après trois mois d'un commandement de paix, alors qu'on présageait le retour des hostilités, le général Masséna fut remplacé, et remplacé par qui? par le général Brune, qui, en dépit de sa campagne de

Hollande, dont la gloire ne lui appartient pas (1), était loin d'avoir les qualités d'un véritable chef. Manquant à la fois, et de ces larges conceptions qui constituent l'homme de guerre, et de cette entente des plus simples mouvements militaires, encore plus manquait-il de cette force morale qui subordonne toutes les volontés, qualité sans laquelle non seulement l'entente du métier, mais encore le génie seraient insuffisants. La courte campagne qu'il fit en Italie, après le remplacement du général Masséna, se trouve hors du cercle de mes souvenirs personnels, et ce serait sans à-propos ici que d'en signaler les fautes; qu'il me suffise donc de citer ce fait, qu'il fit marcher trois corps de son armée sur une seule route, de sorte que les divisions du centre et de la gauche partaient et arrivaient tellement tard que les journées se passaient à se mettre en mouvement et les nuits à se déployer. Nos malheureux soldats, qui se vengent des fautes de leurs chefs par des plaisanteries, et de leur sang prodigué en pure perte par des jeux de mots, appelaient cette manière d'avancer : « Marcher à la Brune. » Pour avoir l'allure de quolibets, de tels mots n'en sont pas moins des sentences sans appel.

Cependant Brune qui, faute de volonté, se perdait dans les tâtonnements, Brune qui subissait l'influence de quelques généraux de prédilection et donnait toujours raison au dernier qui lui parlait, Brune fut un révolutionnaire tenace, un honnête homme, entièrement dévoué à son pays et à tout ce qui relevait de ses devoirs; malheureusement, ce n'est pas la même chose d'avoir du

(1) Le général Brune, ayant attaqué sans succès, se reployait, poursuivi par les Anglo-Russes, lorsque le général Vandamme lui arracha l'autorisation de marcher avec ses troupes sur le flanc de l'ennemi, et ce mouvement détermina la défaite du vainqueur et fit la gloire du fuyard.

mérite comme homme ou comme chef. A la tête d'une armée il manquait de capacité et de vigueur, et quand il fut fait maréchal, c'est de lui qu'on a pu dire qu'une béquille lui eût mieux valu que ce bâton, trop court d'ailleurs pour sa longue taille et trop lourd pour son bras (1). Ainsi, malgré l'avantage que nous avions de posséder toutes les places fortes de l'Italie et d'être de cette sorte sur les derrières de l'ennemi comme sur son front, on ne peut prévoir ce qu'il serait advenu de cette armée si elle avait longtemps combattu sous ce faible commandement; mais Moreau gagna la bataille de Hohenlinden, et la paix, signée un mois plus tard à Lunéville, permit de ne regretter ni l'inaction forcée de Masséna, ni l'emploi de Brune.

C'est vers six heures du matin que le général Masséna reçut à Milan le courrier qui lui apporta la notification de son remplacement. A l'instant, il se rendit dans ma chambre pour me donner cette déplorable nouvelle, m'annoncer que, dans la soirée, il partirait pour Paris, et me témoigner le désir d'emporter avec lui une copie du *Journal du blocus de Gênes*. Par bonheur, l'une de ces copies venait d'être revisée par moi; une demi-heure après, je la lui portai, et nous fîmes ensemble notre dernier travail, qui ne laissa pas une lettre à répondre; quant aux dépêches qui arrivèrent dans la journée, elles furent laissées cachetées au général Brune.

(1) On verra que, lorsque Napoléon créa les maréchaux de l'Empire, il fut alarmé du rang auquel il élevait des chefs militaires transcendants, et cette alarme, il pouvait d'autant plus l'avoir qu'il était lui-même le plus grand exemple du danger qu'offrait alors et qu'offrira toujours un accroissement de puissance dévolu aux grands manieurs d'armées. S'il ne put donc éviter de conférer cette dignité à ceux dont le génie pouvait devenir redoutable par l'exaltation d'un tel honneur, il chercha du moins à la ravaler par la plupart de ses autres choix. Par bonheur pour les Masséna, les Jourdan, les Lannes, de telles assimilations n'assimilèrent rien.

En donnant vers trois heures du soir ses dernières signatures, il me remit comme gratification pour mes officiers et secrétaires 3,000 francs, qui de suite leur furent répartis à raison de 800 francs par officier, de 350 francs par secrétaire. Lorsque tout cela fut réglé : « Mon général, dis-je, j'ai une dernière grâce à vous demander, c'est que vous vouliez bien signer cette autorisation de me rendre à Paris. — Vous ne restez pas avec Brune? — Non, mon général. — Partez-vous en même temps que moi? — Mon général, accordez-moi de rester encore à Milan. » A dix heures du soir, il avait quitté l'armée; le lendemain, il avait quitté l'Italie, et moi le palais qui avait servi à sa demeure.

On voit au milieu de combien de regrets je restais. Je perdais un chef qui m'avait honoré de sa confiance, ouvert son intimité, dont j'avais partagé le logement et la table, qui m'avait comblé de bontés, auquel il était si honorable d'être attaché, que j'aimais autant que je le respectais (1). J'avais vu partir avec lui tous ceux qui

(1) Je me rappelle à ce propos deux faits que je place ici, parce qu'ils complètent ce que j'ai dit du général Masséna.

Un ancien officier du Royal italien, celui qui, comme capitaine, commandait la compagnie dans laquelle le général Masséna avait débuté comme soldat, vint à Milan et se présenta chez son ancien subordonné devenu général en chef. Le général s'empressa d'aller au-devant de lui, dès qu'on l'eut annoncé, et l'amena lui-même dans son cabinet. Il le retint à dîner, lui donna pour convives tous les généraux qui se trouvaient au quartier général, et, lorsqu'il arriva avec lui dans le salon, il le présenta par ces mots : « Vous voyez, messieurs, mon ancien capitaine, le premier chef sous les ordres duquel j'ai eu l'honneur de servir, et un chef dont je me rappellerai toujours les bontés. » Le dîner servi, il prit son ancien capitaine par la main, le conduisit à table, le plaça à sa droite, et pendant tout le repas lui montra tellement d'égards que le pauvre vieux ne put retenir ses larmes.

A un autre dîner assista le général autrichien comte de Saint-Julien, venu à Milan pour une mission. On parla de je ne sais plus quelle affaire où les Autrichiens avaient été malmenés d'une ma-

dans cette armée formaient mes relations journalières; j'avais de fait abdiqué un pouvoir qui donnait tant de relief à ma position; de nouveau je redevenais étranger au mouvement de cette grande machine qu'on nomme armée, et dont tant de cordes avaient vibré dans mes mains; je voyais un chef, physiquement géant de cinq pieds onze pouces, moralement nain de quelques pouces, figurer comme doublure dans un rôle qui ne me semblait pas en comporter; enfin, et après une vie dont tous les jours étaient réclamés par des devoirs importants, je tombais dans une inaction complète; mais Pauline me restait, et, si elle remplissait mon cœur, elle suffisait également pour fournir à ma pensée, à mon imagination, plus d'aliments que celles-ci ne pouvaient en consommer. Je ne vivais donc plus que pour elle, avec elle; je semblais demander au présent tout ce que l'avenir m'avait présagé de délices, et c'est dans cette ivresse, dont le souvenir seul est encore une volupté, que je tâchai d'oublier et le monde et moi-même.

Toutefois, il était écrit que je ne devais plus connaître à Milan de joie tranquille. Un Napolitain, auquel j'avais rendu un grand service et qui se trouvait en France, reçut de son frère une lettre dans laquelle celui-ci racontait que Ricciulli, dans un redoublement de haine et de rage contre moi, avait mis à prix mon assassinat; un Calabrais, qui s'en était chargé, cherchait depuis quelque temps, en nous suivant, à gagner son argent dans les conditions les plus favorables possible. Le

nière fort honorable par un de nos généraux : « Ah ! reprit le général Saint-Julien, avec un sourire équivoque, c'est un homme fort heureux. — Général, répliqua vivement Masséna, on comprendrait ce mot à propos d'un homme qui ne serait connu que par un seul fait d'armes; mais quiconque à su illustrer un haut commandement, même pendant une seule campagne, n'est pas seulement heureux. » Le général Saint-Julien ne répliqua pas.

Napolitain m'envoya donc un exprès pour me mettre sur mes gardes, et rien ne pouvait m'être plus utile. J'arrivais chez Pauline à l'heure de son lever, parfois avant; mais je ne la quittais que vers deux heures du matin, heure à laquelle je rentrais chez moi souvent en voiture, non moins souvent à pied, seul, en costume bourgeois et n'ayant à la main qu'une badine. Plus d'un grand quart d'heure séparait mon logement de celui de Pauline, et durant ce trajet j'avais à suivre une bonne partie du canal. Malgré l'avis reçu, je ne changeai rien à mes habitudes; seulement, quand je devais revenir à pied, je mettais mon uniforme ou une redingote d'uniforme, sous laquelle se cachait mon sabre, et je pris sur moi une paire de pistolets de poche. Bien m'en prit de ces précautions: car, une nuit, à peine sorti de chez Pauline, je me vis suivi. Il était difficile d'être plus agile, de marcher plus vite et de mieux courir que moi, et, comme il n'y avait aucun honneur à se commettre avec un gueux, j'aurais pu échapper par la rapidité de ma course et gagner un plus sûr chemin; aussi bien je pouvais marcher le pistolet au poing sur l'homme qui me talonnait: il n'était pas à croire qu'il fût seul; de telles besognes exigent des complices, que sans doute j'allais trouver apostés le long du canal; mais, armé comme je l'étais, je résolus de risquer l'aventure et je continuai mon chemin, tout en observant cependant de garder une bonne avance. Parvenu au canal, je devins plus attentif encore, et il ne put me rester aucun doute lorsque, au tiers environ du parcours, je vis à soixante pas en avant de moi un homme quitter brusquement l'angle rentrant d'une porte et venir à ma rencontre. A ce moment, celui qui me suivait, rejoint par un troisième, accéléra sa marche. Comme la première chose à tenter était d'empêcher que ces trois drôles ne se réunissent,

mon parti fut bientôt pris, et, le sabre d'une main, un pistolet de l'autre, je courus sur celui qui me faisait face et qui, voyant au clair de la lune briller mes armes, décampa à toutes jambes, ce qui de suite fit rétrograder ses compagnons et assura ma très paisible rentrée chez moi. Dès que je revis Pauline, je lui contai mon aventureuse promenade; mais j'eus beau vouloir égayer mon récit, je ne pus prévenir des larmes d'amour pour moi, des larmes d'horreur pour son mari.

De fait, à moins que ces drôles n'employassent les armes à feu, ce qui n'était pas à supposer au milieu d'une ville, pour ne rien craindre d'eux il me suffisait d'éviter une surprise. Or, dans mes rentrées nocturnes, je m'appliquais à ne jamais côtoyer les maisons, je tournais les coins de rue du plus loin possible, et je ne me laissais approcher par personne. D'autre part, la saison devenait de moins en moins favorable aux courses tardives, comme celles pendant lesquelles nous avions été suivis avec Pauline, et, très tranquillisé sur les moyens de vengeance de Ricciulli, je ne songeais plus qu'à vivre esclave heureux de chaînes que plus que jamais je regardais comme indispensablement éternelles. Hélas! elles allaient être brisées.

La prolongation de mon séjour à Milan devenait impossible. Résolu à ne pas servir, de suite du moins, avec le successeur du général Masséna, je ne pouvais faire partie plus longtemps de son quartier général; j'avais un congé; mais en user, c'était partir; ne pas en user, c'était, sitôt qu'il serait écoulé, me faire envoyer dans une des divisions de l'armée et tout aussi bien quitter Milan. Dans les deux hypothèses, j'étais séparé de Pauline, et, si je partais pour la France, je croyais rester plus maître de mon avenir qu'en me faisant employer dans une division, même avec le grade de général de brigade.

Je n'avais pas d'ailleurs la confirmation de ce grade, que le général Brune pouvait me contester; il ne pouvait non plus l'admettre sans me constituer une obligation, que, à cause du général Masséna, je ne devais pas lui avoir. C'étaient, au reste, les mêmes considérations qui m'avaient fait demander ce congé, et c'étaient elles qui me forçaient d'en profiter.

Cependant, si l'idée seule de ce départ était affreuse, l'exécution m'en paraissait terrible, et, dès que je dus reconnaître qu'elle était inévitable, la nécessité d'indiquer un jour m'apparut comme une douleur impossible à supporter. Dans cette angoisse, les semaines se passèrent, les semaines, puis les jours. Une lettre de mon père devint un motif nouveau de hâter ma résignation; enfin une dernière tentative du général Brune pour me retenir me mit en demeure, ou de rester avec lui, ce que je ne pouvais faire, ou d'indiquer un jour de départ comme irrévocablement fixé.

Tel fut l'arrêt fatal, arrêt dont je différai encore l'exécution d'un jour, puis d'un autre; cependant l'heure cruelle sonna, et, dans un désespoir qui tenait de l'égarement, désespoir que cette Pauline si regrettée partagea de la manière la plus déchirante, nous fûmes arrachés l'un à l'autre, et je dis arrachés, car, comme nous ne pouvions nous séparer, Richebourg, dont j'ai parlé à propos du général Casabianca, et que j'avais retrouvé à Milan, que je venais de m'attacher comme aide de camp, me prit à bras-le-corps et m'emporta plus qu'il ne m'entraîna. Ainsi que le présagèrent ses cris, que j'entends encore me traverser le cœur, je quittais Pauline pour ne jamais la revoir.

CHAPITRE VI

Plus un départ est déchirant, plus les occupations et préoccupations qu'il multiplie sont bienfaisantes, et je n'en manquai pas. Il semblait qu'on se fût donné le mot pour m'accabler de commissions; ma voiture était chargée de paquets, et dans le nombre se trouvaient plusieurs sommes d'argent, dont une de six cents louis, le tout en or, bien entendu. J'étais porteur aussi d'un collier de trois rangs de perles neuves, très belles, du prix de trente mille francs, que le général Vignolle me remit pour Mme Murat. Bien entendu je ne donnai de toutes ces valeurs aucun reçu, je ne voulais pas, pour une complaisance, encourir une ruineuse responsabilité. J'avais à traverser le Piémont, dont les routes étaient si peu sûres qu'il ne se passait pas de semaine sans qu'on signalât l'arrestation de quelque calèche par les brigands; je n'en étais pas moins fort soucieux d'emporter avec moi de tels dépôts, et, qui plus est, comme complément de toutes les choses de prix que j'étais destiné à ramener en France, se trouva la femme du général Poinsot; ce général m'avait prié de me charger d'elle jusqu'à Lyon, et comme il commandait Alexandrie, je fus forcé de passer par cette ville, qui, par suite de ce détour, devint ma première couchée.

Harassé de fatigue, n'ayant pas fermé l'œil depuis la veille, accablé de chaleur, épuisé par tant de larmes

versées, ayant la tête douloureuse, j'eus besoin pour me rafraîchir de refaire ma toilette, et je ne sais par quelle distraction j'ôtai un anneau qu'à Naples j'avais enlevé d'un des doigts de Pauline, et comment je le mis dans ma cuvette. Toujours est-il que, voulant changer l'eau, je la jetai par la fenêtre, et que, au moment où la cuvette se vidait, un petit bruit se fit entendre; ce bruit, qui me fit tressaillir, me rappela mon anneau; l'eau venait de l'entraîner avec elle. Hors de moi, je me précipitai vers la fenêtre et j'aperçus avec épouvante un terrain tout couvert de hautes herbes; il fallut ouvrir avec peine une vieille porte rouillée pour aborder à ce terrain abandonné; avec mille précautions j'approchai de l'endroit mouillé; les herbes étaient aussi hautes que moi, et mes premières recherches ne purent servir qu'à me prouver l'inutilité de les poursuivre. Enfin l'offre d'un louis décida deux hommes à arracher tige à tige toutes ces herbes, à l'entour de la place que l'eau avait couverte, et à n'avancer qu'à mesure que le terrain serait à fond nettoyé; trois heures ainsi employées firent enfin retrouver le gage d'amour, que je recouvrai comme le talisman de tout ce qui peut exister de plus précieux et de plus cher au monde.

Le général Poinsot, d'une intrépidité extraordinaire, du reste très bon enfant, mais commun de ton et de manières, était fort loin d'être sans esprit, c'est-à-dire de ne pas justifier son nom. Plusieurs de ses propos me frappèrent sur le moment; tout entier à l'obsession douloureuse que je n'avais ni la volonté ni le pouvoir de vaincre, je n'en ai gardé qu'un seul présent à l'esprit. Comme je témoignais à ce général mon étonnement de ce qu'il pût se séparer de sa femme sans nécessité, voici quelle fut sa réponse : « Lorsque je reçois, me dit-il, mes lettres de service pour une campagne active, j'achète

une propriété que ma campagne est destinée à payer. Sitôt des conquêtes faites, j'obtiens un commandement et, la tranquillité un peu rétablie, je fais venir ma femme; puis, dès que j'ai réuni la somme nécessaire pour acquitter la dette que j'ai hypothéquée sur la guerre, Mme Poinsot part pour effectuer elle-même les payements, liquider ma nouvelle propriété et parfois l'agrandir. » Rien n'était plus clair, et je le félicitai de ce dont j'aurais dû le plaindre.

Le lendemain, à la pointe du jour, je me remis en route avec Mme Poinsot, mon aide de camp Richebourg, mon valet de chambre, ce Jacques Dewint, qui m'a servi avec tant de dévouement jusqu'en 1814, et vingt-deux hommes de grosse cavalerie, commandés par un maréchal des logis. Mme Poinsot et moi occupâmes ma bastardelle, Richebourg et Jacques la banquette de dehors.

Cette Mme Poinsot était une femme assez grasse, encore fraîche, fort gaie et en somme très agréable; mais mieux elle était, plus sa société, qu'en un autre temps j'aurais considérée comme un bonheur, me fut un supplice. Absorbé par des regrets et des souvenirs qui ramenaient sans cesse ma pensée vers Pauline, j'étais incapable de rendre supportable un tête-à-tête avec toute autre femme, et, pour me dispenser même des moindres frais, pour éviter toute équivoque, je prétextai un violent mal de tête et je feignis cette espèce d'assoupissement qui pouvait en être et la conséquence et la preuve. Une chose cependant me convenait éminemment dans la circonstance d'être chargé de Mme Poinsot, c'était l'escorte, qui, en assurant ce que cette dame portait, garantissait également ce qui m'avait été confié. Cette escorte ne devait nous quitter qu'à la Novalèse; mais elle ralentissait notre marche, et nous étions encore à une bonne lieue de Turin, lorsque la nuit nous prit.

Je dormais profondément; un cri nous réveilla. Richebourg et Jacques s'étaient mis en défense et répondaient par un coup de pistolet à deux coups de fusil qui venaient d'être tirés sur nous. Dans cette surprise, ma première pensée fut pour le collier de Mme Murat; il était enfermé dans un portefeuille placé à côté de moi; en un instant je l'en eus tiré et noué autour de mon cou; puis je pris mes pistolets, et, comme la voiture était arrêtée, j'allais me jeter à bas, lorsque le maréchal des logis, resté à tort en arrière, arriva au grand galop avec ses vingt-deux hommes. Cette apparition inattendue changea la scène; nos assaillants prirent la fuite; par bonheur, un seul de nos chevaux d'attelage avait été blessé; nous pûmes donc immédiatement nous remettre en route, et cette aventure n'eut d'autres suites que l'ennui d'aller, en arrivant à Turin, faire ma déclaration chez le général qui commandait. Le lendemain, nous passâmes le mont Cenis, d'où nous gagnâmes, sans nous arrêter, Lyon, où je quittai Mme Poinsot et d'où je courus à toute bride et nuit et jour sur Paris; j'étais très pressé d'y arriver, car je ne pouvais avoir que là des nouvelles de cette chère Pauline à qui j'avais écrit d'Alexandrie, de Turin et de Lyon.

Dix heures du soir sonnaient comme je passais la barrière d'Enfer, dix heures un quart comme je descendais chez mon père. Quelque tard qu'il fût, il était des choses dont, indépendamment de la santé et du bonheur de se revoir, il était impossible de ne pas parler de suite. Or mon père avait vu le général Masséna dès l'arrivée de celui-ci à Paris, et, au milieu de l'étonnement que lui causèrent sa vivacité et la promptitude de ses reparties, il avait compris, aux premiers mots, combien le général était pressé de voir publier mon *Journal du blocus de Gênes*, et il s'était offert pour le faire imprimer.

Cette proposition accueillie, il avait hâté l'édition autant qu'il l'avait pu, et, depuis huit jours que l'ouvrage avait paru, cinquante exemplaires m'attendaient chez moi, de la part du général. Les heures fuirent rapidement à rappeler ces détails de famille et d'affaires ; il était bien plus de minuit quand je me couchai. Le lendemain, je dormais encore, lorsque, à neuf heures, je fus réveillé par un messager du secrétaire de Mme Murat ; celle-ci faisait savoir si j'étais arrivé et si j'étais porteur de son collier de perles ; deux heures après, je le lui remettais en lui disant : « Vous n'en aurez pas l'étrenne », ce qui amena le récit de la fâcheuse rencontre qui m'avait déterminé à mettre ce collier autour de mon cou.

Je déjeunai avec le général Murat et sa femme, qui occupaient alors l'hôtel situé dans la partie nord des cours des Tuileries. Il était difficile d'être plus simple que Murat, plus naturelle que ne le fut cette future reine de Naples. Et de fait, si le bonheur rend la sociabilité facile, qui devait avoir plus d'aménité qu'eux ?

Dans une position d'autant plus élevée qu'elle s'éloignait davantage de leur position ancienne, sur la voie de toutes les prospérités humaines, placés au premier rang comme parents du plus grand homme des temps modernes, de celui qui devait devenir l'homme le plus puissant du monde, tous deux à cet âge par qui tout s'embellit, elle jolie comme les anges, lui superbe de taille, de force, de visage, de chevelure, et couvert de lauriers moissonnés en Italie, en Allemagne, en Égypte, que manquait-il à leur bonheur, à leurs espérances, à leur sérénité ? Mes regards s'attachaient donc, comme malgré moi, sur ces deux êtres favorisés par la nature et par la fortune, et je n'en appréciais que mieux leur bonhomie qui fut parfaite. Après un excellent déjeuner servi dans une très belle porcelaine, on apporta un pot de grès fort

grossier et contenant du raisiné : « C'est un régal de mon pays, me dit Murat (1); c'est ma mère qui l'a fait et qui me l'a envoyé. » Je trouvais parfait le sentiment qui provoquait ses paroles; le raisiné, dont je mangeai, m'en parut moins mauvais; mais il était évident qu'on n'en mangerait pas longtemps chez lui, et que bientôt il ne resterait pas plus de traces de ce goût d'enfance, qu'il n'en restait depuis longtemps de l'envie que ma position lui avait fait éprouver au camp de Marly.

Au moment où nous sortions de table, Isabey apporta une miniature représentant Achille Murat, qui venait de naître; la copie fut jugée digne de l'original, arrivant au monde comme le complément de tant de prospérités.

En quittant Murat, je me rendis chez le général Masséna; il m'embrassa, me dit mille choses flatteuses sur mon respectable père, me chargea de le remercier encore des soins qu'il avait bien voulu prendre pour l'impression du *Journal,* et me parut entièrement satisfait de l'effet qu'avait produit et que produisait cet ouvrage auprès des journaux et devant l'opinion publique. « Et le Premier Consul? demandai-je. — Quant à lui, me répondit le général, voici ce qui est arrivé. Le jour où l'ouvrage devait paraître, je reçus un billet portant demande d'un exemplaire et défense de disposer d'aucun autre avant qu'on m'eût vu. Le lendemain, je me rendis aux Tuileries, et, en m'apercevant, le Premier Consul vint à moi et me dit : « J'ai lu le *Journal du blocus de Gênes;* « c'est un bon ouvrage, j'en suis content, et tout le « monde doit l'être. »

Bien qu'on dût, depuis le succès du 18 brumaire, s'at-

(1) Murat était fils d'un cabaretier; quant à Mme Bonaparte, elle s'était trouvée à Marseille dans une position telle que ses filles lavaient elles-mêmes leurs bas.

tendre à de pareils coups d'autorité, celui-ci n'avait pas été sans surprendre le général Masséna. Sans doute, le général était trop politique, lui à qui j'avais lu ma rédaction, pour y avoir laissé passer quelque chose qui eût pu paraître une offense directe envers son rival tout-puissant; mais, avec le nouveau Bonaparte, ce n'était pas les offenses qu'il eût suffi d'éviter, il fallait ne pas même porter ombrage, et je m'étais bien gardé, en relatant le rôle de l'armée de réserve, de faire allusion à ce Plan de campagne en Italie (1) que j'avais soumis au Premier Consul, et que, par une coïncidence dont je me fais gloire, il venait d'exécuter (2).

Est-ce cette prudente réserve qui me servit de paratonnerre contre les foudres consulaires? Je leur échappai donc, mais c'est tout ce que je pouvais espérer, et, loin d'effacer mes anciens torts, mon *Journal* ne pouvait que les aggraver. C'était en effet un grief nouveau que de proclamer, à la face du monde, la gloire du général Masséna, alors que l'on consommait à l'égard de ce général une criante injustice; m'étant pour ainsi dire institué comme le vengeur de cette injustice, je devais en partager la disgrâce.

Je résolus donc de ne pas m'exposer à un refus en

(1) Lorsqu'il publia la dernière édition de son *Journal du blocus*, en 1847, le général Thiébault n'avait plus les mêmes raisons de se montrer aussi discret. Nous avons dit qu'il a fait figurer son plan de campagne en tête du tome II de cette édition. (Éd.)

(2) C'est à Gênes, où, malgré l'investissement, les nouvelles nous arrivaient assez promptes et assez sûres, que j'appris la marche de cette armée de réserve, son entrée en Italie, et, quand je reconnus ma pensée réalisée, j'avoue que j'éprouvai la plus émouvante des sensations. Ayant avec moi le brouillon de ce plan, je ne pus résister au désir de le montrer à deux de mes camarades; et, sous le sceau du secret, je le fis lire à l'adjudant général Gautier et au chef d'escadron Burthe. Ils en furent aussi surpris que je m'en trouvai flatté, mais ils comprirent par combien de motifs je leur avais demandé le silence, et tous deux le gardèrent.

réclamant, par des démarches personnelles et directes, ma confirmation du grade de général de brigade. Je ne m'en étais pas ouvert avec Murat, et, bien entendu, je n'en parlai pas au général Masséna, qui en ce moment ne pouvait se commettre en aucune manière. De plus, comme il était impossible que j'allasse chez le ministre de la guerre et chez le Premier Consul sans réclamer cette confirmation, je ne me présentai ni chez l'un ni chez l'autre, et je continuai à prendre le titre de général de brigade, de même que j'avais eu soin de faire imprimer en tête de mon édition : « Par un officier général de l'armée. »

Les compliments que de toutes parts je recevais sur cet ouvrage me décidèrent à distribuer en cadeaux tous mes exemplaires, et même, dans les envois de la seconde édition qui suivit presque immédiatement la première, je compris le prince Henri, frère de Frédéric le Grand et l'un des plus habiles généraux qu'ait eus la monarchie prussienne. La réponse du prince, qui me parvint après la paix continentale, était si honorable pour le général Masséna, elle proclamait si bien que la France devait à ce général son salut et ses nouvelles victoires, que je me rendis immédiatement chez lui pour la lui montrer. L'émotion qu'elle lui causa dépassa mon attente ; il m'exprima le désir de la publier, mais nous dûmes reconnaître qu'on ne pouvait en faire usage sans une autorisation impossible à provoquer. Je ne crus pas même pouvoir en donner copie, et cela à cause du prince et surtout du Premier Consul dont elle ne faisait aucune mention. Cependant ma réserve fut inutile, car le général Pamphile Lacroix, l'ayant entendu lire deux fois, écrivit tout entière de mémoire cette lettre qui circula, et, comme son auteur jouissait en ce temps-là d'un très haut renom, elle fit

sensation dans les milieux militaires où elle parut; j'appris qu'elle était parvenue dans les hautes sphères, et qu'elle y avait beaucoup déplu (1).

Ce mécontentement ne resta pas sans écho, et parmi ceux qui, faute d'avoir matière à critiquer ou rectifier le détail des événements et la véracité des assertions, se vengèrent par de la mauvaise humeur, je dois citer le général Soult. A peine l'ouvrage paru, il se prononça contre lui avec la plus entière véhémence; rien d'ailleurs n'était moins étonnant, puisque je me trouvais avoir mis à néant les propos jaloux et calomnieux qu'il avait répandus contre le général Masséna. Il était très aimé de celui-ci; mais lorsqu'il eut reçu de lui le rang de lieutenant général et qu'il eut jugé que c'était la dernière élévation qu'il pût lui devoir, lorsqu'il eut échoué, comme je l'ai dit, dans sa tentative pour rester seul en scène à Gênes, où il prévoyait de la gloire à conquérir, alors il avait levé le masque, et, dans le but d'exploiter à son profit les dispositions du Premier Consul, qui n'aimait pas le général Masséna, et celles du général Berthier, qui le détestait, il avait auprès d'eux desservi son bienfaiteur. On affirmait à Gênes et personne ne doutait qu'il le dénonçât dans des lettres ou des notes confidentielles. Lorsque le général en chef avait voulu envoyer un officier au Premier Consul, et que le général Soult fut parvenu à faire tomber le choix de cet officier sur le colonel Franceschi, son premier aide de camp et son âme damnée, on ne s'était pas gêné pour

(1) Cette lettre, écrite dans le goût du temps, évoquait l'ombre de Léonidas, et le ton nous en paraîtrait aujourd'hui légèrement emphatique. Le comte de la Roche-Aymon, alors attaché au prince Henri de Prusse, avait imprimé au style cette allure pompeusement française, tout en laissant la pensée principale conforme à l'inspiration du prince. La lettre est publiée en tête du *Journal du blocus*, édition citée. (Éd.)

dire tout haut que Franceschi emportait une double mission, celle du général en chef, mission officielle, et celle du général Soult, mission officieuse ayant pour but de faire valoir le dernier aux dépens du premier. Or ces propos secrets et ces correspondances clandestines se trouvaient maintenant démentis par un récit exact mettant en relief la conduite du général Masséna et les nobles motifs qui l'avaient inspirée; il fallait donc attaquer la véracité d'un tel ouvrage, et je fus informé que le général Soult et ses fidèles jetaient dans la circulation des dénégations et des réfutations; je sus qu'il fit tenir au Premier Consul des observations à l'encontre de mon dire, et ces observations, j'en eus plus tard une copie que je possède. Enfin je reçus communication de plusieurs lettres qu'il écrivit à ce sujet, et notamment d'une qui contenait le passage suivant : « Vous me parlez du *Journal de la défense de Gênes* qui vient de paraître. Ça ne peut être qu'un adulateur qui en est l'auteur. La vérité y manque. Il a eu le talent de ne pas contenter personne; plus d'un brave en ont (*sic*) déjà porté le jugement (1). »

Je n'ennuierai pas le lecteur par une longue réponse à de telles impostures. Que la vérité ait manqué dans l'ouvrage, est-ce présumable, alors que personne n'a osé publier, à l'encontre des faits énoncés, la moindre dénégation ou réfutation? Et cependant cela était facile et pouvait même être profitable, en 1800, alors que le général Masséna se trouvait en disgrâce. Que je n'aie su contenter personne, ce reproche était mal adressé au général Darnaud, qui se glorifia toujours d'avoir été, comme il le méritait, si honorablement cité, et ce même reproche est trop significatif dans la bouche du général

(1) Cette lettre que le général Soult, commandant en Piémont, écrivit au général Darnaud, commandant à Gênes, est datée de Turin, 24 brumaire an IX.

Soult, pour qui j'ai passé les bornes en fait d'éloges; en cela je suivais l'entraînement du général Masséna, qui, plus aveugle que son entourage, se croyait payé par une réciprocité trop juste de l'attachement et des bienfaits dont il comblait le général Soult. Quand plus tard le général Masséna vit cet ancien subordonné ployer sous le poids des flétrissantes faveurs, il reconnut son erreur d'autrefois, et, devant les intimes, il laissa paraître le dépit de son ancienne amitié déçue. Un jour que je me promenais avec lui dans son parc de Rueil et que j'avais eu l'occasion de rappeler avec quel soin j'avais renchéri dans le *Journal du blocus de Gênes* sur tout ce qui avait rapport au rôle du général Soult, j'ajoutai : « Mais que fallait-il donc faire pour ne pas encourir sa haine? — Ce qu'il fallait faire? me répondit avec sa vivacité habituelle le général Masséna, ne pas me nommer dans votre ouvrage. »

Quant au grief principal, à celui d'adulation, j'en appelle à tous les officiers qui ont eu le bonheur de servir sous une direction transcendante; est-ce se montrer adulateur que d'admirer sincèrement le génie, d'aimer un chef non seulement pour ses belles vertus militaires, pour ses bontés, mais aussi pour ses grandes actions, pour l'honneur qu'il fait à la France et pour le salut qu'elle lui doit? Et qui m'accuse d'être un adulateur? Un homme qui par ambition a spéculé sur la disgrâce de son bienfaiteur, un homme qui a poussé la flatterie envers Napoléon jusqu'à faire élever (avec l'argent de son corps d'armée, il est vrai) le monument de Boulogne, qui a dressé plus tard la colonne de Quiberon, qui, pour le cordon bleu et la pairie, a fait ses pâques à Saint-Thomas d'Aquin, qui a porté le cierge aux processions de sa paroisse, et qui, sous le règne même de Charles X, a été le seul maréchal de France

qui ait galvaudé son habit à une procession des rues.

Et, pour échapper au plus vite à ces tristes souvenirs, je me hâte d'en revenir à des faits qui n'ont rien d'historique, mais qui concernent le séjour que je fis alors à Paris et qui trouvent naturellement leur place ici.

Malgré sa passion pour l'étude à laquelle il avait consacré jusqu'à ses nuits, malgré les tortures au milieu desquelles il avait passé le temps de la Terreur, mon père, né très fort, était arrivé à sa soixante-septième année sans trop d'affaiblissement. Ses facultés étaient intactes, et la fermeté de sa physionomie, la vigueur de sa stature semblaient présager une grande longévité. Heureux de cette espérance, ma sœur, ses amis et moi, nous nous reposions dans une douce sécurité, lorsqu'il fut atteint d'une inflammation d'entrailles qui le mit dans un véritable danger, et dont la violence, la durée devaient vraiment marquer pour lui l'entrée dans la vieillesse. On conçoit quelle fut notre désolation en le voyant si brusquement frappé; mais il nous avait près de lui, nous ne le quittions ni jour ni nuit, le docteur Bacher, son ami d'enfance, le docteur Lepreux, qui avait pour lui une si grande vénération, lui prodiguaient leurs secours; à force de soins, on parvint à arrêter le progrès du mal, puis à en diminuer l'intensité, et c'est ainsi que, au bout de six semaines, il arriva à la convalescence.

Lorsque ses forces, en partie revenues, lui permirent de reprendre quelques occupations, je renouvelai mes instances pour qu'il écrivît ses Souvenirs. Il n'y mit plus d'autre obstacle que la nécessité d'attendre son entier rétablissement; du moins rien ne nous empêchait d'en fixer le cadre, et il résolut de les diviser en trois parties, savoir, les souvenirs de son enfance et de

sa jeunesse, les souvenirs des vingt ans de séjour à Berlin, enfin les souvenirs de sa vieillesse; la première partie ne devant former qu'une sorte d'introduction aux deux autres, la dernière devant embrasser la Révolution et ce qui allait devenir l'Empire. Ce plan adopté, il ne fallait plus que mettre la main à l'œuvre; or, pour concilier le désir de lui faire faire ce premier pas, après lequel on ne s'arrête plus guère, et les ménagements que pouvait encore requérir sa santé, pour profiter des derniers jours que je pouvais encore passer avec lui, je lui proposai et j'obtins d'écrire sous sa dictée les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse. Cette préparation terminée, mon père ne s'arrêta plus et commença de suite la rédaction de ses *Souvenirs de vingt ans*, les seuls qu'il ait écrits et qui continuèrent à former l'occupation ou plutôt le délassement de ses soirées, pendant deux ans.

Ainsi la maladie de mon père, ses dictées qui duraient le plus souvent depuis le dîner jusqu'à neuf heures du soir, le bonheur que j'éprouvais à lui consacrer le temps où mes devoirs ne m'arrachaient pas auprès de lui, des travaux d'autant plus suivis que j'avais entrepris un traité de l'Art de la guerre et que je publiai un opuscule sur les États-majors (1), la douleur et les regrets que j'éprouvais loin de Pauline, dont les lettres me soula-

(1) Cet opuscule porte le titre : *De la nécessité de distinguer les états-majors des quartiers généraux*. Une discussion que j'avais eue avec le commandant Coutard avait donné lieu à cet écrit, qui essayait de concilier l'importance exceptionnelle des fonctions d'officiers d'état-major et la difficulté éprouvée par les généraux pour se guider dans le choix de leurs aides de camp. Entre autres réformes, je proclamais la nécessité d'astreindre les officiers d'état-major à des études, à des examens, pour les élever au niveau de leurs attributions; c'est la pensée que le maréchal Saint-Cyr développa et exécuta dix-huit ans après, par la création du corps royal de l'état-major et de son école spéciale.

geaient sans pouvoir me consoler, enfin le besoin d'une vie calme après de grandes agitations, toutes ces causes réunies m'éloignaient du monde plus que mon âge ne pouvait m'en rapprocher. Je ne vis donc d'abord que ceux des amis de mon père et des miens qu'il m'eût été impossible et trop pénible de ne pas voir. Je les ai déjà cités : le spirituel docteur Bacher, M. Joly, l'un des conseillers de Louis XVI, et qui devint une des lumières de la cour royale de Paris ; M. et Mme Bitaubé et mes amis, Rivierre de l'Isle, Lenoir, Gassicourt et d'autres jeunes gens joignant à une distinction naturelle l'esprit le plus aimable. le plus fécond en heureuses saillies, hommes charmants, tels qu'en vérité je n'en rencontre plus et dont le type semble perdu depuis que les Français, abdiquant leur caractère national, font les docteurs avant d'entrer en classe et gouvernent assez peu leur tête pour se croire capables de gouverner le monde. Peu après, la riche maison de M. Roy, beau-frère de Gassicourt, me fut ouverte ; Lenoir me mit en relations avec Regnaud de Saint-Jean d'Angely, M. Méchin, Dumoustier et son Émilie, aussi laide qu'elle paraît ravissante dans les Lettres sur la mythologie; Rivierre enfin, indépendamment d'une foule de femmes charmantes et auprès desquelles ses brillantes qualités ne le recommandaient que trop, me fit faire la connaissance de M. Clavier, helléniste connu, et de sa femme qui devint la belle-mère de ce malheureux Paul Courier; d'une Mme Winch, créole aussi vive que gracieuse, toutes personnes que je cite ici parce que j'aurai l'occasion de reparler d'elles.

Je ne sais plus chez lequel de ces amis, élève de Fabien, je rencontrai Fabien lui-même; cette rencontre raviva brusquement mon ancienne passion pour l'escrime. Comme il n'a jamais été en ma puissance de rien faire modérément, je convins avec Fabien qu'il viendrait

tous les matins tirer avec moi depuis huit jusqu'à onze heures. Après quelques jours passés à me remettre la main, nous fîmes assaut. Fait comme un modèle, aussi vif, aussi souple que vigoureux, d'une figure charmante et dont la douceur contrastait avec une crânerie infernale, personne n'eut jamais plus de grâce sous les armes que Fabien. Il ne pouvait être mis en parallèle avec Saint-Georges, qui s'était placé hors de toute comparaison; il n'en était pas moins un très remarquable tireur; il y avait donc profit et plaisir à se mesurer avec lui; toutefois le plaisir n'empêcha que je ne fusse abîmé durant les premières semaines. Peu à peu je me défendis, et, quoique restant toujours fort inférieur, j'en vins à le toucher assez souvent. Il prétendait que mes coups de temps et mes dégagements étaient formidables; mais je n'ai jamais rien compris de plus foudroyant que ses coupés, l'une de ses bottes favorites; enfin, comme il m'avait fait l'éloge de la société dont était composée la salle d'armes, située rue Richelieu, n° 10, j'allai y passer une partie des soirées que je me trouvais ne pas consacrer à mon père; j'y battis et le prévôt et tous les amateurs, ce qui me fit classer de première force (1).

Un soir que, vers huit heures, le masque sur la figure, en pantalon et gilet de flanelle, les sandales aux pieds, j'étais à la salle d'armes et je faisais assaut, une violente détonation se fit entendre : « Ah ! s'écria quelqu'un, c'est le canon qui nous annonce la paix. » Mais je ne pouvais me tromper sur le bruit du canon, que je connaissais trop pour le reconnaître là, et, quelque rumeur

(1) C'est à ce titre que, ayant eu je ne sais quelle affaire avec un nommé Lamotte, le plus fort des grands tireurs de cette époque et le seul contre qui il n'eût pas l'avantage, et lui ayant envoyé un cartel, Fabien me demanda comme service de lui accorder une heure d'assaut. Nous nous en donnâmes de toutes nos forces; l'affaire s'étant arrangée, le combat n'eut pas lieu.

s'étant fait entendre, le coup d'ailleurs ne pouvant être parti de loin, je sortis de la salle d'armes, mon masque à la main, et. dans mon accoutrement, j'allai à la porte de la rue Richelieu, où quelques autres personnes m'avaient devancé. Comme j'y arrivais, la voiture du Premier Consul, venant de la rue Saint-Nicaise et le conduisant à l'Opéra, où l'on allait exécuter l'oratorio de Haydn, s'arrêta un peu à ma gauche, au débouché de la rue des Boucheries. A l'instant le général Bonaparte, s'avançant hors de la portière, dit à l'un des officiers qui l'escortaient : « Allez donner l'ordre que toute la garde des Consuls prenne les armes. » Et à un second : « Allez dire à Mme Bonaparte de me rejoindre à l'Opéra. » Et la voiture repartit.

Au premier moment, je restai assez surpris par la contradiction apparente, je dirai presque la suite incohérente des deux ordres; mais de toutes parts on courait vers la rue Saint-Honoré; j'allai donc me rhabiller en toute hâte et je suivis, au milieu des propos les plus extravagants, la foule qui m'entraîna jusque vers le haut de la rue Saint-Nicaise. Là on se montrait les débris d'une charrette, des portes enfoncées par la commotion, des vitres brisées; on ne pouvait hésiter sur le fait d'une explosion terrible; mais on ne s'arrêtait à rien de fixe sur la cause du désastre, que chacun interprétait encore à sa manière, quoique l'on commençât à pressentir qu'il s'agissait d'un attentat contre la vie du Premier Consul. Par bonheur pour moi, la cohue devenant affreuse, et me lassant d'être poussé, pressé, coudoyé, je m'étais rapproché de la rue Saint-Honoré, lorsque ce cri : « Une nouvelle explosion ! » se fit entendre. De toutes parts on se précipita, on se renversa, on se trépigna; des clameurs affreuses retentirent, et cette bagarre, provoquée simplement par une ruse dont les voleurs profitèrent, fit blesser

plus de monde que n'en avait blessé la machine infernale; car il est sans doute inutile de dire que c'est d'elle que je parle. M'étant trouvé placé de manière à recueillir, un des premiers, des notions certaines sur cette tentative satanique, je me hâtai d'en porter la nouvelle à mon père, et nous fûmes deux pour en conserver exactement le souvenir. Or, peu de temps après, je reçus une médaille frappée à l'occasion de cet attentat; mais je n'y vis inscrite qu'une phrase de roman. Ainsi se consacre l'histoire.

C'est vers ce temps qu'un incident assez dramatique faillit interrompre brusquement mon séjour. La belle exécution, la parfaite ressemblance du portrait de mon père m'avaient encouragé à demander mon portrait à Sicardi, qui le fit en deux exemplaires, l'un pour ma famille, l'autre pour cette chère Pauline, et tous deux montés en médaillons dont les revers représentaient des sujets faits avec mes cheveux. La lettre qui m'annonça l'arrivée à Milan du second portrait était déchirante : « Il avait, me disait-on, renouvelé de la manière la plus cruelle tous les regrets, toutes les douleurs. On lui devait sans doute d'indicibles consolations; mais un tel envoi ne présageait-il pas de nouveaux retards à mon retour en Italie, et les larmes dont il ravivait la source ne seraient-elles jamais essuyées par moi, qui seul pouvais les tarir? » Cette lettre me bouleversa, j'y répondis de suite: toutefois écrire ne calmait pas mon exaltation. Je soupirais après Pauline; j'aurais payé de mon sang une heure de sa présence, et, las d'attendre ma confirmation de général de brigade, je résolus de retourner comme adjudant général à Milan. Mon ardeur à exécuter un parti était alors égale à ma rapidité pour le prendre; mes préparatifs furent donc bientôt faits; enfin je ne devais plus passer que trois jours à Paris, lorsque mon

père se trouva à dîner, chez Bacher, avec le général Junot, premier aide de camp du Premier Consul et commandant de Paris. Dès que Junot sut que le convive que Bacher lui avait donné était mon père : « Comment, diable, lui dit-il, votre fils est ici, et il n'est pas venu me voir ! — Général, lui répondit mon père, c'est un des sacrifices qu'il a faits à sa position, et dix fois il m'en a exprimé son regret; mais il a droit à une confirmation qu'il n'a pas reçue; il a horreur du rôle de solliciteur; cette horreur l'a décidé à ne se présenter nulle part par la crainte qu'on pût se méprendre sur le motif de ses visites. — C'est de la folie, reprit Junot; dites-lui de venir demain déjeuner avec moi. » Je me rendis à cette invitation; Junot me reçut à merveille; marié depuis peu de temps à Mlle Laure Permon, il me présenta à sa femme. Il est impossible de rien imaginer de plus joli, de plus vif, de plus aimable, de plus saillant que ne l'était cette jeune dame, vêtue avec une élégance, une fraîcheur, qui cadraient si parfaitement avec tout ce que la nature avait mis de coquetterie, de luxe à la former. Elle était charmante, et quoique je fusse à mille lieues de toute impression pouvant se rapporter à l'amour ou simplement au désir, il n'en est pas moins vrai que, telle que je la vis alors, telle elle m'est restée présente comme la plus gracieuse des apparitions.

J'étais à peine arrivé qu'on annonça Talma. Je fus charmé d'avoir l'occasion de voir autrement que dans ses rôles ce grand artiste, en qui j'allais avoir l'occasion de juger l'acteur par l'homme. Cet examen, au surplus, fut loin de lui être défavorable. Je vis un homme simple, mais confiant en ce qu'il valait, instruit et capable, sans jactance, restant à sa place, mais la rendant bonne ; l'homme qui eût ennobli sa carrière, si elle eût été de nature à être ennoblie ; du moins se mettant en première ligne

des exceptions possibles. Du reste, et pour passer de l'homme à son talent, je dirai que faible, tant qu'il voulut suivre les routes tracées par Lekain, Talma s'éleva seulement à mesure qu'il s'éloigna d'elles, tandis que Larive, par exemple, avait pu s'engager avec succès dans les voies déjà tracées. Larive rachetait par moins de rudesse que n'en avait son maître, par des manières plus nobles, ce qui lui manquait en génie; ayant bien appris ce qu'on lui avait enseigné, il put l'enseigner aux autres, et notre scène tragique doit encore avoir des Larive; mais Talma, né pour ainsi dire de lui-même, n'ayant marqué de vrais talents que du jour où il eut oublié ses maîtres, ne pouvait léguer à des successeurs son originalité, et la carrière que Lekain ouvrit, Talma l'a fermée; le génie ne fait pas d'élèves. A défaut de ce mérite, il eut du moins celui de provoquer pendant trente ans l'enthousiasme du monde et de substituer des costumes vraisemblables aux plus ridicules accoutrements; ce qui a fait disparaître non seulement de la scène française, mais de tous nos théâtres, les amours en catogan, des empereurs romains poudrés à la grande houppe, des Grecs en bas de soie et en escarpins, et des dieux en culottes.

En quittant la table, le général Junot me prit à part et me dit : « Eh bien, est-ce que vous boudez? — Non, certes. Mais je ne sais aller que chez les personnes de qui je n'ai rien à obtenir. — Ne rien demander, c'est renoncer à tout, et, quelque bonne que soit une cause, encore faut-il la plaider. Quelle est votre position? » Je l'expliquai. « Allons, soyez demain matin à neuf heures chez le Premier Consul, où vous m'attendriez si vous arriviez avant moi. — Merci, mais, de grâce, dites-moi, par quel escalier faudra-t-il que je monte? — Est-ce que vous n'auriez pas encore mis les pieds aux Tuileries ? —

Pas encore. — En ce cas, ajouta-t-il en souriant, vous monterez par l'escalier du pavillon de l'Horloge et vous direz de ma part aux huissiers de vous laisser entrer dans la salle où le Premier Consul reçoit mes rapports. » On le voit, il était impossible de montrer plus de bienveillance.

Le lendemain matin, à neuf heures moins cinq minutes, je montais aux Tuileries. Mon explication avec les huissiers fut courte, et je fus introduit. Neuf heures sonnant, le général Mortier, commandant la première division militaire, arriva. Une minute après, le général Junot nous eut rejoints, et il entrait à peine que le Premier Consul parut. Après un coup d'œil qui embrassa toute la salle et ne s'arrêta un instant sur moi que comme sur quelque chose d'inattendu, le Premier Consul aborda le général Mortier, et, tout en l'écoutant, continua à marcher à grands pas et à multiplier le nombre des prises de tabac qu'il prenait, tandis que j'étais debout et immobile vers un angle de cette grande salle, et que le général Junot était resté devant la cheminée.

Après la réception de quelques pièces, après des explications ou rapports, auxquels il ne répondit que par des mouvements de tête ou des monosyllabes que je n'entendis pas, le Premier Consul s'arrêta assez près de moi et s'écria : « Encore des attaques de diligences ? Encore des vols de deniers publics ? Et l'on ne sait prendre aucune mesure pour empêcher ces délits ? » Et comme le général Mortier, conséquemment à ce dicton : « Grand mortier a petite portée » (il a six pieds), ne répondait rien, le Premier Consul se remit à marcher, et continuant à parler à haute voix : « Il faut », ajouta-t-il, en mettant de courts intervalles entre chaque membre de phrase et en appuyant sur chaque mot, « faire du haut des diligences des espèces de petites redoutes. Il

faut en former les parapets avec des matelas étroits et épais, pratiquer dans ces parapets des meurtrières et placer en arrière autant de soldats bons tireurs qu'il pourra en tenir. Allons, général, occupez-vous de hâter l'exécution de ces ordres. »

Au moment où le général Mortier se retirait, le général Junot s'approcha du Premier Consul, qui, après l'avoir écouté un instant et sans lui répondre, vint brusquement à moi, et me dit : « Vous êtes le général Thiébault? » Au premier moment et ne pénétrant pas ses intentions, j'eus peine à réprimer un demi-sourire, trouvant drôle qu'il parut me demander si j'étais ce que je venais le prier de me nommer; mais enfin il provoquait cette réponse, que je m'empressai de faire : « Pour l'être, général Consul, j'ai besoin de votre confirmation. — Vous pouvez y compter. » L'expression de ma reconnaissance, de mon profond dévouement, de mon respect, trouva là sa place. « Et vous êtes à Paris? — Par congé, mais prêt à repartir pour l'Italie. — Nous verrons cela. Bonjour, général Thiébault ! »

Tel fut ce colloque, si complet et si bref, dans lequel, grâce au général Junot, je n'eus pas grands frais d'éloquence et de plaidoirie à faire, mais dans lequel aussi le Premier Consul ne me dit pas un mot de Gênes et de mon *Journal*, et, par ce début en somme plus affirmatif qu'interrogatif : « ..... Vous êtes le général Thiébault », évita que je ne lui disse comment je l'étais, ou plutôt par qui je l'étais, ce que je ne compris qu'en repassant dans ma mémoire les moindres détails de cette entrevue.

Ayant laissé le général Junot, dont le rapport n'était pas commencé, j'allai l'attendre dans la première salle pour le remercier mille fois. Ce devoir rempli, et après être allé m'inscrire chez le général Berthier, ministre de la guerre, je rejoignis en toute hâte mon père, pour

lui porter la nouvelle de ma confirmation et lui conter la bonne fortune qui m'avait rendu témoin de la scène concernant les diligences, et nous vîmes là, mon père et moi, la preuve que, dans les moindres choses, se manifestait l'inépuisable transcendance de l'homme extraordinaire qui venait de créer une date dans mon existence.

C'est en effet une date importante que celle où l'on arrive enfin au rang d'officier général. Il n'est pas un homme de quelque valeur qui, du jour de son entrée au service, ne croie partir pour le généralat. Un soldat ou même un officier qui n'est pas encore parvenu à une épaulette qui vraiment le recommande, se trouve dans la plus pénible des sujétions, astreint à des tribulations que les grades de lieutenant et capitaine modifient, mais ne suppriment pas. Officier supérieur, il commence à prendre une consistance qui l'élève et le classe; encore ne peut-il rester dans cette catégorie sans paraître avoir aussi bien manqué sa carrière, et c'est seulement avec le titre de général qu'il reçoit enfin le prix de ses sacrifices et de ses efforts; car, avec ce titre, il acquiert des droits définitifs à une qualification qui, à elle seule, est une apologie, un honneur et une gloire.

J'avais à peine trente et un ans. A vrai dire, pour mon âge, le grade n'avait rien d'extraordinaire; sans parler des grands hommes de guerre qui plus jeunes avaient eu des commandements en chef, je pourrais citer, parmi de moins illustres, Kellermann fils, général de division à vingt-neuf ans. Pour ma part, si j'avais consenti à épouser la fille de Perrin des Vosges, qui, je l'ai dit, m'avait en vue pour son gendre, je serais certainement devenu général à vingt-quatre ans; toutefois, si j'arrivais plus tard, c'est du moins sans protection politique ou de bureau que j'arrivais, par mes services et dans un temps où les places, qui ne se prodiguaient plus

comme aux premiers temps de la Révolution, étaient disputées par de terribles concurrents. De plus, il me restait trente ou quarante ans pour jouir de cette élévation, et, si l'on veut bien tenir compte de toutes ces considérations, on concevra quelles purent être l'émotion de mon père et la mienne.

Trois jours ne s'étaient pas écoulés depuis l'audience dont j'ai parlé, que déjà j'avais reçu l'avis officiel de ma confirmation, et cela à la date du 10 floréal an VIII (30 avril 1800), c'est-à-dire à la date même du jour où j'avais obtenu ce grade, par la reprise du fort de Quezzy à Gênes, ce qui me gratifiait d'un rappel fort honorable. Sitôt cette pièce reçue, je me rendis chez le général Masséna, non pour lui parler de mon audience, mais pour lui renouveler toutes mes actions de grâces. De chez lui j'allai chez le général Junot, enfin chez le ministre de la guerre, dans le double but de le remercier de la promptitude mise à l'expédition de cette affaire et de savoir si, mon congé expirant, je pouvais exécuter l'ordre qu'il contenait de revenir à Milan, ou bien si, pour retourner en Italie, de nouveaux ordres m'étaient nécessaires : « J'ignore, me répondit le général Berthier, quelles sont à votre égard les intentions du Premier Consul ; mais vous devez attendre qu'il lui plaise de les faire connaître. — Ne pourriez-vous, mon général, me faire la grâce de lui représenter combien je suis désireux de justifier ses nouvelles bontés, et de me retrouver le plus tôt possible sur le théâtre de ses immortelles campagnes au delà des Alpes? — Je lui en parlerai. » Il lui en parla en effet; mais, lorsque je le revis, il me dit que la réponse du Premier Consul s'était bornée à ce mot : « Que le général Thiébault soit tranquille, je m'occuperai de lui quand ce sera temps. » Rien ne me parut moins tranquillisant. La coïncidence de cette réponse

avec la réplique que le Premier Consul m'avait faite directement : « Nous verrons cela », alors que je lui demandais s'il fallait repartir pour l'Italie, cette coïncidence me faisait entrevoir une volonté décidée de me donner une autre destination, et, pensant à Pauline qui m'attendait, vers qui je haletais de me rendre, je me désespérais à la pensée de payer mon grade de général de brigade à un taux que je n'aurais certes pas voulu y mettre.

Au milieu de mes anxiétés et de mes tortures, j'appris que le général de division Oudinot, chef de l'état-major général de l'armée d'Italie, allait repartir pour Milan, et je courus le prier de faire, auprès du Premier Consul une dernière démarche, c'est-à-dire la demande de m'emmener avec lui. C'était presque en désespoir de cause, car je n'espérais plus guère; je voulais du moins n'avoir rien à me reprocher. Partant le lendemain, il devait, le soir même, prendre congé de Mme Bonaparte et du Premier Consul, qui, après dîner, passait une heure ou deux dans le salon de sa femme; il me proposa de l'accompagner dans sa visite, et j'acceptai.

Il n'y avait dans le salon de Mme Bonaparte, lorsque nous y entrâmes, qu'elle, sa fille Mme Murat, deux ou trois autres dames, le colonel Sébastiani et deux hommes jeunes encore, avec l'un desquels le Premier Consul était en vive discussion. Il s'agissait d'un système de finances, et l'on différait sur la question de savoir si, comme le soutenait l'interlocuteur, on pouvait arrêter les bases d'un tel système après de simples discussions, ou bien si, comme le prétendait le Premier Consul, il ne fallait rien adopter à cet égard sans s'être éclairés par des épreuves successives, en d'autres termes par l'expérience de plusieurs années. Les raisons du Premier Consul, qui me paraissaient sans réplique, ne cessant

pas d'être combattues, il rompit brusquement l'entretien par cette boutade piquante, encore qu'elle ne me semblât pas d'une application entière : « C'est comme si vous me donniez cent mille hommes et que vous me disiez d'en faire de bons soldats. Eh bien, je vous répondrais : Donnez-moi le temps d'en faire tuer la moitié, et le reste sera bon. »

Au moment où il tourna le dos aux deux personnages, le général Oudinot l'aborda et le suivit du côté de la porte d'entrée. Leur entretien dura un quart d'heure ; tout en causant avec Mme Bonaparte et Mme Murat, je ne perdais pas des yeux le général Oudinot et me tenais prêt à m'approcher au premier signe ; mais aucun signe ne me fut fait, et tout à coup le Premier Consul disparut. Nous demeurâmes auprès de Mme Bonaparte encore un grand quart d'heure, pendant lequel j'achevai de remarquer la fatuité de Sébastiani, qui, fils d'un tonnelier d'Ajaccio, était très vain de sa parenté consulaire, encore plus de lui-même, et qui, avec beaucoup d'esprit, n'en avait pas assez pour rester à sa place et pour éviter l'impression défavorable qu'il laissait de lui ; aussi, non moins suffisant dans les salons qu'insuffisant sur les champs de bataille, ce libéral à talons rouges ne joua un rôle que lorsqu'il cessa d'être homme du monde et de vouloir paraître homme de guerre. Si j'avais pu avoir la liberté d'esprit nécessaire pour m'amuser de ses ridicules, le temps que je passai chez Mme Bonaparte m'aurait paru court ; mais j'attendais mon arrêt, et j'étais d'autant moins tranquille que la figure du général Oudinot demeurait plus impassible, alors que l'amitié dont il m'honorait m'était un garant que, au cas d'une bonne nouvelle qu'il savait si impatiemment attendue, il se serait empressé de me la laisser deviner. Enfin il partit : « Eh bien », me dit-il, dès que la porte du

salon se fut refermée sur nous, « je n'ai rien obtenu. Le Premier Consul a des vues sur vous; il ne me les a pas dites, mais certainement il ne vous destine pas en ce moment à retourner en Italie. » Je fus anéanti. Ce refus était décisif et ne me laissait plus l'espoir d'aucune démarche nouvelle à tenter. Mes lettres seules allèrent porter à Pauline le témoignage de mon amour et de ma désolation; l'une d'elles servit à annoncer l'envoi d'une chaîne, symbole de notre lien mutuel, et que j'avais eu l'espérance d'attacher moi-même au cou de celle qui pour toujours, je le croyais du moins, avait fait de moi son esclave.

On s'imagine combien je devais garder, je ne dis pas seulement de tristesse, mais aussi de dépit, d'un refus qui brisait mon cœur, et je dus faire effort sur moi pour retourner aux Tuileries. Peu de temps après, j'y fus invité à dîner; ne pouvant refuser, bien entendu, je m'imposai d'y paraître aussi satisfait que possible. Au nombre des convives se trouvaient le général Sprechporten et le marquis de Lucchesini. Le repas terminé, et rentré dans le salon qui devint depuis la salle du trône, le Premier Consul, vêtu de son habit rouge brodé d'or, portait pour la première fois, et suspendue à un baudrier, une épée qu'il avait fait enrichir des plus beaux diamants que la France possède, du Sancy au pommeau et du Régent sur la coquille; bref, il était exactement tel que le représente le tableau en pied que le Premier Consul fit exécuter à cette époque, qu'il donna au second Consul, et que possède actuellement le baron de Cambacérès. Remarquant avec quelle attention on regardait cette épée, il dit en la sortant du baudrier : « Vous voyez, messieurs, l'épée du chef du gouvernement français. Elle contient pour quatorze millions de diamants. » Comme le marquis de Lucchesini s'avança pour la con-

sidérer de plus près, il la lui remit; des mains de celui-ci elle passa dans les miennes, des miennes dans celles du général Sprechporten (1) et des autres personnes présentes. J'ignore l'effet que leur fit la possession momentanée de ce joyau; mais, après le premier étonnement, j'eus la sensation de tenir entre les mains le symbole d'un esprit nouveau, la glorification de la force militaire, figurée par l'inconcevable richesse d'une épée.

Vers la fin de ce séjour à Paris, je fus invité une seconde fois à dîner chez le Premier Consul; il y avait moins de monde que la première fois, mais il en vint beaucoup dans la soirée, et les salons particuliers de Mme Bonaparte, où l'on se tenait, étaient pleins. Je me trouvais alors près d'elle, lorsque quelqu'un, ayant pris une prise de tabac dans la tabatière ornée du portrait de mon père peint par Sicardi, s'extasia sur la beauté de cette miniature et la montra à Mme Bonaparte, qui, après l'avoir longtemps admirée, la déclara magnifique et ajouta qu'elle éprouvait un vif regret de n'avoir pas été

(1) Je ne sais plus avec qui et de quoi je causais, lorsque ce général russe vint se mêler à notre entretien et, à propos d'une date, se permit de dire : « Oui, c'est à l'époque où les Français firent l'invasion du royaume de Naples. » Il faisait allusion à la campagne de Championnet, et je fus extrêmement choqué d'entendre ce mot dans la bouche d'un Kalmouk : « Monsieur le général, répliquai-je, je vous en demande pardon; mais les hordes seules font des invasions, alors que les armées des peuples policés font des conquêtes. — Ah! oui, reprit-il, la conquête. » Ce même Sprechporten eut l'expression plus heureuse dans une autre circonstance. N'ayant pu se défendre de faire un mouvement, au moment où, chez le ministre de la guerre, on lui présenta le général Masséna, il eut l'idée de corriger son mouvement par cette phrase : « Vous devez comprendre ma surprise, général. Elle est naturelle, quand pour la première fois on paraît devant l'homme qui, depuis Charles XII, est le premier qui ait eu l'honneur de battre les armées russes. »

peinte par Sicardi... Je me demandais ce qui l'empêchait de mettre fin à ce regret; ce n'était pas son âge; le plus grand nombre de ses portraits est postérieur à cette époque, qui d'ailleurs est son époque historique; j'ai donc cru que c'était par égard pour Isabey qu'elle ne s'était pas fait peindre par Sicardi.

Cependant ma tabatière avait passé de Mme Bonaparte à quelques dames, puis à quelques hommes; je la suivis assez longtemps, mais enfin je la perdis de vue, et je restai à son sujet dans l'incertitude la plus bizarre. Heureusement, il n'y avait pas de héros de grands chemins dans cette « illégitime réunion du prétendu usurpateur », et ma tabatière me revint.

Pour fêter mon grade, je fus reçu par des amis et les reçus à mon tour, et cet échange de festins me rappelle un fait qui pourrait aussi bien qu'un autre être passé sous silence; à tout hasard je le consigne. Quoique, grâce aux dix mois passés avec mon adjoint Piquet, je dusse être difficile en fait de mystificateur, j'avais été, un jour que je dînais chez Lenoir, au nombre des dupes qu'avait faites Musson. Ce Musson, dont j'ai déjà parlé, joua le rôle d'un marchand de vin d'Orléans, mais marchand de la dernière classe, ce qui rendit toutes ses inconvenances d'autant plus naturelles que, d'autre part, Lenoir avait parfaitement joué le chagrin de n'avoir pu se débarrasser d'un pareil manant. La scène fut bonne, et, pour me venger sur quelques amis de la mystification que j'avais partagée, je louai pour un louis et un dîner cet animal, un jour que, entre autres personnes, le colonel Mouton, aujourd'hui le maréchal de Lobau, dînait chez moi; mais j'eus le tort de lui donner des convives trop saillants; ainsi Gassicourt, Rivierre, l'adjudant général Lhomet, mon aide de camp Richebourg, si spirituel, et Lenoir enfin, qui ne pouvait

être en reste, furent tellement brillants que Musson écrasé ne tint plus que la place d'un sot.

Et je profite de ce souvenir plus gai pour arriver à un autre du même ordre, mais d'un intérêt moins particulier. Rivierre, une nuit, m'entraîna au bal de l'Opéra. C'était pour lui une grande affaire, et c'était pour moi une curiosité. Personne ne m'y attendait ou ne m'y attirait, alors que Rivierre y menait de front je ne sais combien d'intrigues amoureuses. Dès qu'il parut, des masques l'assaillirent; ce fut à qui aurait la priorité. Dans le fait, il était charmant, scintillant d'esprit, d'une figure agréable; toujours riant, à la fois athlétique et élégant dans ses formes, offrant ainsi des séductions pour tous les goûts, il était naturel que nombre de femmes voulussent s'emparer de lui. « J'ai à te conter des choses bien amusantes », lui cria l'une. « J'en ai qui te feront joliment plaisir », lui criait l'autre. Il ne savait laquelle entendre, et comme, en se le disputant, toutes le tiraient à droite et à gauche : « De grâce, répétait-il en riant, battez-vous à qui m'aura, je serai le prix de la victoire. » C'est que Rivierre, à ces bals, était un divertissement continuel. Rien n'était plus gai, plus original, que ses reparties ou ses attaques, pour soutenir cette guerre de mots, de propos interrompus, et qui, sous mille formes et de mille manières, varient sans cesse le même thème.

Pris à partie pour mon compte, je le perdis bientôt de vue. Le premier masque qui m'aborda me dit que, quand on faisait aussi bien les affaires de son pays, il fallait songer aux siennes, mais que je traitais ma fortune comme mes anciens amis. A ce dernier reproche près, cela pouvait être vrai; toutefois cela n'avait aucun sel, aucun à-propos, et je ne pus être sérieusement intrigué. Aux prises avec un second, la scène changea. Employer avec plus de gentillesse, de vivacité, de malignité,

le jargon des bals masqués était impossible; c'était un feu roulant; mais ce qui me bouleversa, c'est que je n'avais pas une affaire, un intérêt, une pensée intime, dont ce maudit petit masque ne me parlât, et de la manière la plus spirituelle et la plus folle. Je ne sais ce que je n'imaginai pas pour deviner à quelle fée charmante j'avais à répondre; tout fut inutile; je n'obtenais que les défaites les plus extraordinaires. Or, dans le moment où elle pouvait se vanter d'avoir poussé l'intrigue la plus réussie, elle fut accostée par un autre masque et partit. Cependant, si j'étais quitte d'elle, elle ne l'était pas de moi; je ne la perdis pas de vue, et, en la suivant, j'arrivai à la porte de sortie. Elle monta dans sa voiture avec sa compagne, et, encore que j'eusse très chaud, qu'il neigeât et que je n'eusse pas le temps de prendre ma redingote, je voulus suivre ma devineresse. Heureusement, elle logeait rue Neuve des Bons-Enfants: je fus donc bientôt arrivé, et juste à temps pour la confondre, lorsque, débarrassée de son masque, elle me trouva à la portière et qu'elle dut prendre ma main pour descendre de sa voiture. L'une de ces dames était Mme Clavier, la charmante femme du savant helléniste; l'autre, Mme Winch, la jeune créole, son amie, toutes deux connaissant Rivierre, par qui mon interlocutrice, Mme Clavier, avait été si bien informée de tout ce qui me concernait.

On conçoit que, sur ce début encourageant, je m'empressai de retourner au bal. Il touchait à sa fin lorsqu'un masque de très belle tournure me prit le bras et me dit : « Y a-t-il longtemps que tu n'as eu des nouvelles de Milan? — Et qui te dit que j'ai à en recevoir? — Allons, pas tant de mystères, je sais toute ton histoire... » Dans le fait, elle savait tout, jusqu'à la couleur rose du papier qui servait à notre correspondance. — « Beau masque,

lui dis-je alors, quel intérêt as-tu à te cacher, puisque tu sais que mon servage m'exclut de toute autre affaire d'amour? — Qu'importe! tu ne me connaîtras pas. — Et qui m'empêche de ne plus te quitter ou de te suivre? » Et je lui contai ce que je venais de faire. Bref, j'obtins, sous promesse de m'en tenir là, qu'elle ôterait ses gants et livrerait ses mains à mon investigation; mais cela ne m'avança guère; ces belles mains m'étaient inconnues. Les anneaux qu'elle portait étaient insignifiants, de sorte que la seule chose qui pût m'occuper fut un bracelet sur lequel était peint un œil entouré de nuages, œil qui semblait bien ne pas me regarder pour la première fois, mais qui sur le moment ne me révéla rien. A quelque temps de là, Michel Lagreca, qui depuis notre évacuation du pays de Naples était en France, eut un service à me demander pour un de ses amis nommé Texier, absent par suite de malheureuses affaires. La femme de cet ami, Hollandaise d'une grande beauté, se trouvait à Paris avec une fortune indépendante; il voulut me présenter à elle, afin qu'elle-même pût me recommander son mari. Je me rendis donc avec lui chez cette dame; nous eûmes à l'attendre un moment dans le salon, et le premier objet qui y frappa mes regards fut le bracelet, oublié sur la cheminée, et dont je reconnus aussitôt l'œil, en second exemplaire, sur le visage de Michel que j'avais devant moi; ce qui me révéla deux secrets à la fois.

Pendant ce temps, Rivierre suivait le cours de ses aventures. Après ma course de la rue Neuve des Bons-Enfants, je l'avais rejoint; il avait un moment de répit, et nous cheminions au milieu de cette bizarre cohue, qui forme la masse la plus inerte pour quiconque n'a rien à démêler avec les désœuvrés et les fous qui la composent, cohue à la faveur de laquelle, abjurant momentanément

toute pudeur, les femmes de la meilleure condition se chargent effrontément des avances et des propos à peine convenables pour des hommes, et descendent parfois à des rôles odieux; nous avions à peine fait quelques pas que Rivierre se trouva donner le bras à un petit masque qui, enhardi plutôt que gêné par ma présence, et après quelques plaisanteries, lui dit : « Que fait ta femme? — Elle dort. — Ah! reprit ce masque en ricanant, quel bon marché je ferais si je pouvais me faire une existence de ce que font les femmes pendant que leurs maris croient qu'elles dorment ou qu'elles chauffent des couches! » On voit le thème; aussi, sans suivre le dialogue auquel il donna lieu, me bornerai-je à dire qu'il n'y eut rien que cette méchante femelle ne mît en œuvre pour que Rivierre en vînt à croire que sa femme le trompait, et pour que ses soupçons se fixassent sur un de ses amis. Quant à Rivierre, il débuta par jouer l'étonnement : « Quoi!... vraiment?... Ah! mon Dieu! » Peu à peu il devint sérieux, triste; sa figure même se décomposa, et... « Qui l'aurait cru? Quelle horreur! » et autres exclamations de cette nature, furent tout ce qu'il proféra. Lorsque ce masque eut enfin défilé son abominable chapelet : « Je suis bien malheureux, reprit Rivierre, et pourtant changerais-je de position avec ton mari? Ma foi, non, quoique à coup sûr, ajouta-t-il en la toisant avec dédain, il doive être à l'abri de semblables affronts. » Elle voulut nier les motifs de sécurité que Rivierre supposait à son mari; mais, devenu caustique et railleur, il termina l'entretien par ces mots : « Tu as beau t'en défendre, il faut que tu sois bien laide pour en être réduite à un si vilain rôle et bien mauvaise pour l'avoir aussi bien joué. » Et, sur ce, il se débarrassa de ce mauvais petit masque.

J'ai cité cette scène pour montrer que, parmi les

bonnes fortunes et les gaies aventures, le bal de l'Opéra valait parfois à ses habitués quelques amertumes: c'est à ce titre que je rappellerai deux mystifications dont le même Rivierre fut le jouet.

Il avait été un jour accosté par un masque de la plus jolie tournure, du meilleur ton, de la mise la plus recherchée, et qui, en dépit de tant de choses si bien faites pour monter la tête, sut cependant le tenir à distance et, en le quittant, ne lui accorda qu'un rendez-vous pour le bal suivant, avec convention d'un signe de reconnaissance. A cette seconde entrevue, le masque soutint le rôle qu'il avait joué à la première, mais avec une séduction nouvelle, de sorte que Rivierre, toujours plus exalté par sa charmante inconnue, redoubla d'ardeur et d'instances, et pourtant ne parvint qu'à arracher la promesse de se rejoindre au bal de la mi-carême, et ce bal, le dernier de l'année, n'aboutit encore qu'à la parole mutuelle de se retrouver au premier bal de l'année prochaine.

Le carnaval de cette seconde année d'intrigues ou d'aventures commença. L'amour n'avait fait que s'accroître durant cette longue attente, mais le masque sut, par des faux-fuyants les plus adroits, tenir en respect de trop violents désirs. Prétextant une sujétion qui devait durer un an encore, ne pouvant se donner de suite tout entière, et l'idée seule d'un demi-sacrifice la révoltant, elle se dit obligée de tout remettre à l'époque des bals de l'année suivante, et au surplus jura sur son honneur qu'elle se rendrait alors à discrétion.

A la troisième année, le couple se rejoignit, Rivierre toujours plus amoureux : « Ma parole est sacrée, dit alors le masque, autant que ma passion est exclusive, et si je puis compter sur ta tendresse, tu dois croire à la mienne; la fin de ces bals sera pour nous le commencement du bonheur. » Toutefois, pour ne rien perdre de

ce qui pût attiser l'amour, elle remettait l'ivresse suprême au dernier bal, et ces propos, que tous deux entremêlaient d'adoration et de serments, rendirent plus charmants encore les derniers pas qui restaient à faire sur la route de l'espérance. Cependant le jour fixé était arrivé; le dernier bal approchait de sa fin, lorsque le masque dit à Rivierre : « Allons, je n'ai plus à t'opposer ni refus ni délai; je suis à toi, toute à toi. » En hâte ils quittent la salle du bal, montent vers les loges du cintre; mais, prêt à entrer dans celle dont Rivierre s'est procuré la clef, le masque arrête Rivierre sous un réverbère et lui dit : « Qu'avant de franchir ce seuil, tu me voies au moins et que tu me reconnaisses. » A ces mots, et pendant qu'il la presse avec une indicible ardeur et s'irrite de ce dernier instant de retard, elle se démasque, et le malheureux se trouve en présence d'une parfumeuse nommée Dulac, jadis fort jolie, d'une taille toujours charmante, célèbre par sa vogue, bien plus par son esprit et ses malices, et qui, la veille, avait accompli sa soixantième année. Abasourdi, il sort furieux de l'aventure, pendant qu'en éclatant de rire elle lui prodigue les noms d'ingrat et de monstre.

Une de ses victimes, car il en fit beaucoup et ne pouvait manquer d'en faire, lui joua un autre tour. Dans un de ces moments de désœuvrement qui suivent parfois les scènes les plus animées, il se trouve tout à coup en face d'un masque peu grand, mais fait à ravir, et dont le domino fort élégant dessinait admirablement une taille charmante. Il fixe sans que l'on s'en effarouche; il offre son bras que l'on accepte; il s'extasie sur tout ce que le domino révèle même en le voilant. Il prend une main et en admire la délicatesse, le bras qu'il ose toucher lui semble arrondi par l'amour. Excité de plus en plus par la mollesse de la résistance, il devient interro-

gatif, et il apprend qu'il parle à une femme dont le volage époux fait le malheur et que la jalousie a conduite à ce bal. Il conseille la vengeance; enfin il adore, presse, supplie; on combat, on craint, et pourtant on se laisse entraîner, et l'heureux audacieux arrive ainsi à une des loges dans laquelle une tendre violence fait entrer la femme outragée et dont il va sécher les pleurs. Là, toute hésitation est impossible, et, le masque arraché, il se trouve aux pieds de sa femme. Il en fut malade, et Mme Rivierre, trop désolée de ses succès pour être en état de dire : « Eh donc, monsieur de Polastron (1) ! »

Outre les bals de l'Opéra, cette époque me rappelle d'autres souvenirs de fête. Nos victoires au dedans et au dehors, l'abandon définitif de la coalition par les Russes, la pacification de la Vendée et la paix continentale, la fin de l'anarchie et le retour à l'ordre, la puissance de Bonaparte qui semblait rendre la confiance universelle, tout cela forma comme une nouvelle ère. C'était donc le moment de rappeler Paris aux plaisirs et au luxe, et c'est dans ce but que le général Berthier, ministre de la guerre, donna une fête qui se composa d'un spectacle et d'un grand bal. Ce fut la première fête à laquelle assistèrent le Premier Consul et sa famille.

(1) La manière dont s'oublient les anecdotes me décide à placer ici celle qui a donné naissance à ce dicton si répandu. Un M. de Polastron épousa une jeune veuve des bords de la Garonne; mais la fortune l'occupait beaucoup plus que la personne, et, plaisantant de son mariage avec d'autres jeunes seigneurs de la cour, il paria qu'il passerait la première nuit de ses noces avec sa femme sans accomplir le tendre devoir. En conséquence, à peine réuni à elle dans la même couche, il ferma les yeux et ne bougea plus. Après quelques minutes données à l'étonnement et à l'attente, la veuve experte et jalouse de ses droits, rompant enfin le silence, dit avec l'accent le plus gascon : « Monsieur de Polastron? — Madame? — Dormez-vous? — Non, madame. — Êtes-vous malade? — Non, madame. — Eh donc, monsieur de Polastron! » Et tel est l'*Eh donc* qui fit fortune.

et, pour bien marquer le grand nombre d'adhésions et l'empressement général en faveur du nouveau gouvernement et de son chef, on porta les invitations à un nombre immense. Comme l'étonnement, la curiosité, on pourrait dire la nouveauté, et cent autres calculs, firent que tout le monde accepta, l'affluence fut incalculable, et, s'il n'y avait eu tant de milliers de témoins, oserait-on, sans crainte d'être taxé de duperie, dire que des voitures débouchant du pont Royal à neuf heures du soir n'arrivèrent à l'Hôtel de la guerre qu'à quatre heures du matin, et que, une fois arrivé, il n'était plus possible de ravoir sa voiture; qu'une personne logée rue du Bac fut trois heures à avancer et à reculer avant de pouvoir sortir de sa porte cochère et prendre la file; que, la faim finissant par se faire sentir à la suite des haltes si longues et si répétées, et par l'effet d'une impatience trop forte pour ne pas être digestive, tout ce qui se trouva de volailles, de pâtés et de veau rôti, de gâteaux, de pain, voire même de cervelas dans cette partie du faubourg Saint-Germain fut mangé dans cette terrible rue du Bac et par les maîtres et par les valets; qu'après minuit les femmes n'arrivèrent plus qu'avec des toilettes plus ou moins fatiguées et des figures décomposées, et qu'une pauvre petite dame, ayant quitté son enfant pour venir, par devoir, passer une heure à ce bal et ne pouvant ravoir sa voiture que depuis trois heures elle attendait dans le premier salon, pleurait de manière à faire pitié à tout le monde.

Je ne sais plus comment il s'était arrangé que je donnerais la main à Mme Texier pour aller à cette fête, et comment, la troisième place de ma voiture se trouvant occupée par Michel Lagreca, la quatrième le fut par Trénis, le plus incomparable danseur de société qui ait jamais existé, le même qui, pour exprimer tout ce que

la danse avait de grâce et de moelleux, prétendait que c'était « suave comme de l'huile coulant sur des roses », et qui, lorsqu'on lui disait : « Monsieur Trénis, je vous ai vu danser hier », répondait ingénument : « ... Étiez-vous bien placé? » En somme, et malgré ces exemples d'afféterie et de fatuité, Trénis n'en était pas moins un très bon garçon, un homme charmant, de bonnes manières et d'esprit, aimé, digne de l'être, et que de toutes parts on recherchait et on se disputait. Or ce pauvre Trénis, après avoir fait les délices des réunions les plus brillantes, avoir été l'orgueil des danseuses les plus célèbres par leur beauté, leurs grâces, leur fortune ou leur position sociale, est arrivé, de cajoleries en cajoleries et à travers les plus riches hôtels, les plus somptueux repas, à Bicêtre, où il est mort fou, oublié de tout le monde, n'étant plus qu'un nom de contredanse, comme le cotillon ou la poule, et dans une misère telle que Gassicourt allait, deux fois par an, lui porter quelques hardes, des bas, et substituer de gros souliers ferrés aux escarpins que les plus habiles cordonniers de Paris s'étaient disputé l'honneur d'exécuter.

Informé qu'il devait y avoir foule à ce bal, j'avais prié Mme Texier d'être prête à huit heures; mais à cette heure-là le coiffeur en vogue arrivait à peine; il était huit heures quarante minutes quand nous partîmes. Bien attelée et bien conduite, ma voiture en dépassa quelques-unes; mais, une fois engouffrés dans la rue du Bac, nous nous trouvâmes dans la plus formidable des files. Nous commençâmes par prendre patience, nous finîmes par la perdre, et pourtant de gré ou de force il fallut se résigner à n'avancer, de dix minutes en dix minutes, que de la longueur d'une voiture. Au plus fort du désespoir de Mme Texier et d'une humeur que j'avais grande peine à cacher, Trénis, plutôt que d'empirer notre situa-

tion en la compliquant de colère et d'ennui, s'amusa sur le compte de tous les tête-à-tête forcés des maris avec leurs femmes. Et, d'après ce thème, il mit en scène tous les mauvais ménages de Paris qui devaient nous précéder ou nous suivre. et, avec autant d'imagination que d'originalité, il improvisa des dialogues entre tous les couples fort mécontents de se trouver côte à côte pour un temps dont on ne pouvait calculer la durée; il entremêla ses dialogues des meilleures anecdotes, et nous en étions à rire très sincèrement, lorsque, vers onze heures, le cocher de la voiture qui nous suivait parvint à nous couper la file et à se placer devant nous. A l'instant, et en dépit de la philosophie de Trénis, je passai la moitié du corps hors de la portière et j'ordonnai à Jacques, mon domestique, d'aller prendre les chevaux de cette voiture par la bride et de la rejeter en arrière de la mienne. Ce Jacques, aussi fort, aussi vif que brave, ne se le fit pas dire deux fois. Le domestique de la voiture qui m'avait dépassé voulut lui barrer le passage, mais d'un coup de poing il le mit hors de cause, et, comme j'encourageais Jacques par mes cris et que j'étais prêt à mettre pied à terre, le maître réprimanda son cocher et lui ordonna de reprendre sa place. Rien ne fut, pour le moment du moins, plus heureux que cette altercation; l'officier de la gendarmerie chargé de la police des voitures se trouvait m'avoir une grande obligation; le hasard fit qu'il se trouva là; m'ayant reconnu à mon uniforme et à ma voix, il s'approcha et m'offrit de me faire prendre le chemin des voitures du gouvernement. En effet, il appela un de ses gendarmes, lui ordonna de marcher en tête de ma voiture et de me conduire par les rues de l'Université et de Bourgogne, ce qui me fit arriver au grand trot au ministère de la guerre.

Je ne parlerai pas de la fête, elle était superbe, ni de l'affluence. déjà telle, lorsque j'arrivai, qu'on ne se serait pas douté que la moitié des invités se morfondait dans des voitures.

Nous arrivâmes comme le spectacle finissait. Bonaparte passait de la salle où était le théâtre dans la salle du bal. Je me trouvai sur son passage et j'eus de lui une des plus mauvaises mines qu'il m'ait faites. Jusqu'alors on avait le plus communément affecté une grande simplicité de costume; cette simplicité était fort de mon goût; je n'aimais pas le luxe que je n'ai jamais aimé, et j'étais allé à ce bal avec un uniforme neuf, mais sans broderies. Or Bonaparte, qui conservait la mise la plus simple pour lui, voulait en imposer par le luxe de ses alentours et de tous ceux qui tenaient à son gouvernement. Ainsi ses aides de camp, ses ministres et presque tous les généraux se couvraient d'or et de broderies, et renchérissaient même à cet égard, par suite d'une vanité qu'ils donnaient pour du dévouement et de la politique. Au milieu de tout cet état, mon costume, je l'avoue, était un peu modeste, et même, grâce au contraste, j'avais l'air d'afficher une sorte de dédain pour les idées que le Premier Consul adoptait, pour la déférence qu'il exigeait. La journée de Saint-Cloud devait lui en avoir fourni la conviction, et, à partir de ce bal, il me marqua un peu plus de cette humeur qui, chez un Corse, devait être éternelle. En réfléchissant le lendemain aux causes de cette mésaventure, je pensai qu'il eût mieux valu pour moi rester à la file des voitures, et que, si l'officier de gendarmerie s'était montré fort obligeant, le hasard eût cependant mieux fait de ne pas le mettre sur mon chemin.

Parmi les réceptions privées les plus recherchées à cette époque, il faut citer celles de Mme de Montesson, la

veuve du dernier duc d'Orléans (1), et qui, dans son hôtel de la rue de Provence (2), réunissait les personnes les plus marquantes. C'est à elle qu'on dut, à l'époque que je rappelle, le retour au ton de la bonne compagnie ; sa maison fut la première où l'on ne reparut qu'en bas de soie et en souliers, et, malgré le caractère politique de cette maison, il n'y avait pas jusqu'aux dignitaires les plus élevés et aux femmes d'un grand nombre de premiers fonctionnaires (3) qui n'ambitionnassent d'y être présentés.

Mme de Montesson avait alors passé soixante ans ; mais elle gardait des restes d'une grande beauté, et j'ignore si jamais la nature fut plus prodigue de beauté, d'esprit et de grâces qu'elle ne l'avait été envers cette dame ; du moins était-il impossible d'expliquer par des manières plus suaves, par une dignité plus aimable et pourtant plus imposante, l'entier et long servage de son auguste époux. Mme de Montesson était la tante du comte de Valence qui m'avait honoré de sa sympathie à Tournai, alors que j'étais reçu chez Mme de Genlis dont il était le gendre.

Je n'ai pas dit comment s'était fait ce mariage, et c'est ici le cas d'en placer le récit, car il me ramène à Mme de

(1) Louis-Philippe Ier, duc d'Orléans (1725-1785), veuf de sa première femme, Mlle de Conty, épousa en secret, le 23 avril 1773, Charlotte-Jeanne Béraud de la Haye de Riou, veuve depuis quatre ans du marquis de Montesson. Mme de Montesson, née en 1738, mourut en 1806. (Éd.)

(2) Cet hôtel, habité depuis par le prince de Schwarzenberg et devenu célèbre par un incendie qui, fécond en sinistres présages, a changé un grand bal en une horrible et mortelle bagarre, est remplacé aujourd'hui par des maisons bordant la rue de Provence, au coin de la rue Taitbout. Il ne reste plus que l'encadrement de la porte.

(3) De ce nombre je citerai la femme du secrétaire d'État Maret, que, à son arrivée à Paris, je pus voir reçue par Mme de Montesson, un soir que j'avais dîné chez celle-ci.

Montesson. Le comte de Valence, si bien fait pour plaire, pour être aimé (1) et pour apprécier tant d'attraits et d'amabilité, le comte de Valence n'avait pu échapper aux charmes de la duchesse de Montesson, qui était trop supérieure d'esprit et de tact pour rester indifférente aux rares mérites et aux hommages de son neveu; il en était résulté ce qui ne pouvait manquer de s'ensuivre, une de ces intimités que les plus hautes considérations, que l'autel même ne suffisent pas toujours pour prévenir. Or, dans un de ces moments où les deux amants auraient dû le moins oublier le monde et les précautions que leur secret rendait nécessaires, la porte du sanctuaire, brusquement ouverte, découvrit à M. le duc d'Orléans le comte de Valence aux genoux de sa femme. Certes, on pouvait défier tout homme de se tirer d'un pareil embarras, et il fallait à la fois la femme la plus maîtresse d'elle-même, la plus habile, la mieux inspirée pour ne pas faillir. J'éprouve donc un véritable sentiment d'admiration, et je crois rendre un très grand hom-

(1) Le comte de Valence, doué de tous les avantages extérieurs, les devait à sa mère, et voici ce que, relativement à sa naissance, je tiens de Mme Eusèbe Salverte, fille du marquis d'Arcambal, cordon bleu ami de Louis XV, et veuve du comte de Fleurieu qui fut ministre de la marine et gouverneur du Dauphin, dame de tant d'esprit et de mémoire, qui avait été si bien placée pour savoir tant d'anecdotes et qui connaissait parfaitement l'histoire des grandes familles de France. Elle conta donc devant moi et à plusieurs reprises que la femme du père du comte de Valence et une maîtresse, fort belle femme, qu'il avait, étant accouchées en même temps, cette dernière d'un fils, la première d'une fille mourante, le père des deux enfants avait trouvé le moyen de substituer l'un à l'autre; de cette sorte, sa fille légitime était morte comme fille de sa maîtresse, et son fils illégitime avait été baptisé comme issu de son mariage; mais, quelques précautions que l'on pût prendre, on ne parvint pas à convaincre Mme de Valence ou à empêcher que le fait ne lui fût révélé; en conséquence, elle ne reconnut jamais le général Valence pour son fils, et elle parvint à le priver de presque toute sa fortune personnelle.

mage en ajoutant que, dès qu'elle aperçut le duc, Mme de Montesson partit d'un éclat de rire et lui dit de l'air et du ton le plus naturels, avec un entier abandon : « Mais voyez donc ce fou de Valence qui, depuis une heure, est à mes pieds pour obtenir la main de ma nièce. — Eh bien, répondit le duc, il faut la lui donner. Allons, je vous la promets, je vous la promets. » Et c'est ainsi que le comte de Valence, qui ne songeait pas à se marier, épousa Mlle de Genlis, pour laquelle on ne songeait pas à lui.

Si le comte de Valence était un des beaux hommes de son temps, il était aussi l'un des plus aimables, des plus brillants, des plus chevaleresques ; il est à ma connaissance celui qui a porté au plus haut degré les manières nobles, l'esprit, le tact et toutes les grâces de l'homme de cour. A vingt-deux ans il était colonel de carabiniers, et à trente-cinq ans lieutenant général. En cette qualité et avec la plus grande vaillance, il fit la campagne de 1792 ; il mérita qu'une colonne de grenadiers, qu'il commandait à je ne sais plus quel combat, lui décernât un pompon rouge comme au grenadier des généraux, pompon qu'il ajouta à ses armes ; il signala devant Namur sa capacité, sa présence d'esprit et son audace ; confondit les plus braves à la bataille de Neerwinde, et, partout Français dévoué, soldat intrépide et chef si distingué, il se trouva tout à coup n'avoir d'alternative qu'entre l'émigration et l'échafaud, et être forcé de quitter l'armée qu'il avait contribué à illustrer et la France qu'il idolâtrait, alors même qu'au nom de cette France on consommait sa ruine par le séquestre de tous ses biens. L'Autriche lui offre un commandement, il en repousse jusqu'à l'idée : un traitement, il le refuse ; venant d'être le général en chef de l'armée des Ardennes, il va prendre à bail une ferme située aux portes

de Hambourg, se fait cultivateur, et achève d'honorer sa proscription en ne recevant que de la terre les moyens de subsistance qu'il dédaigne de recevoir de l'empereur d'Allemagne, c'est-à-dire d'un des ennemis de son pays.

Cette conduite valait bien une honorable compensation; il fut parmi les premiers rayés de la liste des émigrés, et je fus informé de sa rentrée en France et de son arrivée à Paris. Je me rendis chez lui et fus au dernier point touché du plaisir qu'il parut éprouver à me revoir et de tout ce qu'il voulut me dire d'obligeant et d'aimable. M'ayant invité à dîner chez lui, dès le lendemain, il me présenta en sortant de table à Mme la duchesse de Montesson, dans l'hôtel de laquelle il demeurait; l'accueil que me fit cette dame fut digne de celui que j'avais reçu du comte son neveu; je ne sais même si elle ne le dépassa pas en bonté, en bienveillance; du moins me trouvai-je invité à toutes les grandes réunions, et à dîner chez elle au moins une fois par semaine, et plusieurs fois avec tout le corps diplomatique. Dans ces occasions une galerie, qui bordait la coupole de la salle à manger, était occupée par des musiciens et achevait de donner à ces réceptions un air de fête princière.

Ce fut avec un véritable bonheur que je retrouvai chez Mme de Montesson César Ducrest, né avec de si heureuses, avec de si brillantes qualités, ayant surtout les plus honorables, les plus rares, celles de l'âme, et plein d'inspiration comme d'expansion. Eh bien, ce jeune homme qui méritait tant par lui-même, à qui sa position semblait garantir la carrière la plus rapide, lui qui, chasseur dans le bataillon de la Butte des Moulins, m'y laissa grenadier, lorsqu'au camp de Fresnes il partit comme aide de camp du duc de Chartres, il n'était que capitaine alors que j'étais déjà général. Mais, s'il était incapable d'en éprouver de la jalousie, je n'en

ressentais que plus d'attachement pour lui, et, malgré huit ans passés sans nous voir, malgré la différence de nos positions militaires et par une sympathie qui résultait d'une si complète identité de sentiments, de goûts, d'impressions, notre intimité sembla s'être accrue, et nous ne passions aucune semaine sans nous voir trois ou quatre fois.

Il était donc impossible d'être mieux traité que je ne l'étais dans cette famille, et il n'y aurait eu à cet égard aucune exception sans Mme de Valence; mais cette femme, en l'honneur de qui tout est dit quand on a rappelé qu'elle a été très jolie et qu'elle avait beaucoup d'esprit, ne me pardonnait pas de ne pas m'être rendu à une invitation d'elle, lorsqu'en 1793, me trouvant en arrestation chez moi par suite de mes rapports avec plusieurs personnes de sa famille et ne sortant que furtivement, forcé d'éviter tout ce qui pouvait me compromettre ou seulement faire parler de moi, j'avais refusé d'aller chez elle, démarche qui eût été aussi extravagante de ma part, qu'il était inconcevable à elle de la provoquer. Un autre fait, postérieur à la rentrée du général de Valence, ajouta encore à la mauvaise disposition de sa femme à mon égard. Je me trouvai, dans un dîner, en tiers avec eux deux, témoin du persiflage le plus cruel que jamais une femme ait supporté. Avec une incroyable recherche d'expressions et de tournures les plus mordantes, avec un air, un regard, pires que les paroles, M. de Valence la déchira en lui prodiguant tous les éloges, tous les hommages, toutes les suppositions de fidélité, de pureté, de vertu que la conduite de cette dame démentait de notoriété publique. Il soutint ce thème désespérant pendant tout le repas, et cela avec un rire qui, à force d'être sardonique, était au dernier point insultant. Jamais je n'ai été plus mal à mon aise qu'en assistant à

cette scène qui ne pouvait être qu'une vengeance de je ne sais quoi, et un châtiment prémédité. A deux ou trois reprises je tâchai de faire changer d'entretien ; mais, paraissant prendre le change sur tout, M. de Valence revenait à son thème avec une désespérante sagacité et un acharnement toujours nouveau. Quant à Mme de Valence, elle dépassa tout ce que j'aurais cru possible en présence d'esprit, en adresse, en courage, on pourrait dire en audace, tantôt en rétorquant les sarcasmes, tantôt en dédaignant de répondre, tantôt en ne paraissant soutenir qu'une plaisanterie avec une gaieté que par moments elle rendait presque naturelle, ce qui en apparence sauvait tout ce qui pouvait l'être. Mais, quoiqu'elle restât bien au-dessus de ce qu'à sa place toute autre femme eût été, quoiqu'elle conservât une contenance qu'on devait perdre à moins de frais, m'en voulut-elle encore plus de ce que je m'étais trouvé dans la confidence de si cruelles humiliations. Et, dans le fait, si je ne pus la revoir sans embarras, comment m'eût-elle revu sans colère? Il faut le dire d'ailleurs, elle ne pouvait se dissimuler que par elle-même elle m'inspirait fort peu de considération. Chassant de race, elle dépassa même en galanterie Mme de Genlis, qui ne put jamais faire oublier son ancienne conduite par sa conversion tardive, mais fanatique, à la vertu, et dont le « libertinage », pour employer l'expression ayant cours alors à son sujet, était si publiquement connu et jugé qu'il courait sur elle, sans même qu'on n'y fît plus attention, des anecdotes saisissantes au dernier point ou de petits vers dans le genre de ce quatrain :

Les œuvres de Genlis à six francs le volume!
A ce prix aurez-vous jamais un acheteur?
Alors que l'écrivain valait mieux que sa plume,
Pour un écu vous auriez eu l'auteur.

Eh bien, Mme de Valence avait renchéri sur cette réputation. On sait cet incroyable mot dit par elle à un homme qui lui reprochait ses complaisances pour de passagers adorateurs : « Que voulez-vous, cela leur fait tant de plaisir et me coûte si peu ! » On a également répété à satiété que le comte, à son retour à Paris, après son émigration forcée, ayant vu accourir vers lui et criant « papa » un enfant qui ne pouvait être le sien, avait demandé à sa trop facile moitié ce que cela signifiait, et que, sur cette réponse : « C'est le fruit d'un instant d'erreur », entraîné par le charme d'un bon mot, il avait répliqué en riant : « Eh bien, embrassons l'erreur. »

En dépit de cette mésentente conjugale, qui d'ailleurs ne se laissait pas deviner en dehors des tête-à-tête ou des réunions tout intimes, la société du comte, de la comtesse et de leur tante avait tous les charmes, et, bien que les souvenirs que j'en ai gardés soient plus agréables que saillants, j'en rapporterai quelques uns, ne fût-ce que pour le plaisir que j'éprouve à m'y arrêter.

Un soir, le cercle était nombreux chez Mme de Montesson ; la conversation, quelque temps flottante, s'étant fixée sur la musique vocale, on parla des grands chanteurs et des premières chanteuses de l'époque. Des artistes on en vint aux amateurs, et on paria d'en trouver aisément qui pouvaient aller presque de pair avec les virtuoses en renom. La princesse de Vaudémont observa avec raison qu'il ne serait peut-être pas besoin, pour y réussir, de sortir du salon ; Mme de Staël nomma Mme Ducrest, Mme de Montesson vanta le talent de Mme de Lavallette, toutes deux présentes. Il était difficile que de tels éloges n'équivalussent pas à des provocations ; aussi Mme de Montesson ayant ordonné de faire apporter un piano, nous eûmes, grâce à trois dames

et à deux messieurs, un concert qui mérita les plus justes applaudissements; M. de Metternich, ambassadeur d'Autriche, avec lequel je me trouvais devant la cheminée, me dit à ce sujet : « Rien n'est plus fréquent que d'entendre bien chanter; il n'y a pas de capitales en Europe où les célébrités ne se succèdent; mais trouver dans les personnes qui composent la bonne compagnie, je ne dis pas seulement assez de talent, mais assez d'inspiration, d'entente improvisée, de rapide harmonie pour exécuter sans préparation un concert aussi remarquable, cela ne se rencontre qu'à Paris. »

Quelques mots que Mme de Montesson avait bien voulu m'adresser avec sa bonté et ses grâces accoutumées, ayant donné lieu à des répliques pour lesquelles je fus assez heureusement inspiré, Mme de Staël, assise près de nous et que je voyais pour la première fois, demanda, lorsque je me fus éloigné : « Qui est ce général? » Et Mme de Montesson de répondre : « C'est le général Thiébault », ce à quoi Mme de Staël, ayant imparfaitement entendu et me voyant avec des yeux plus qu'indulgents, répliqua : « Je vois bien qu'il est beau, mais je vous demande comment il s'appelle. » Là-dessus, on rit autour de ces dames en me regardant; je ne pus me dissimuler que j'étais le sujet de ces bouffées de gaieté contagieuse; j'en fus même assez intrigué pour en demander la cause, et je pus obtenir ainsi que, de ce quiproquo, on ne me gardât pas, comme quelqu'un essaya de l'insinuer, le sobriquet de général « très beau », ce qui, n'étant pas vrai, surtout à ce superlatif, m'aurait infiniment gêné.

Je vois encore parmi les habitués de ce salon un émigré, petit, vif, spirituel, qui, comme maréchal de camp, avait servi dans l'armée de Condé, et dont la taille, la figure, les manières me sont restées présentes, mais

dont le nom m'a échappé. Autant qu'il en avait l'occasion, il se rapprochait des personnes avec qui je causais, et, après quelques entretiens auxquels il avait pris part, m'apostrophant un soir, il me dit : « Ma foi, monsieur le général, vous ne pouvez le nier, vous avez pris nos places ; mais je reconnais qu'on ne peut les remplir mieux que vous ne le faites. Aussi, tout en les regrettant, devons-nous encore être glorieux d'avoir des successeurs comme ceux que nous avons. » Ces paroles me rappelèrent la lettre d'un de ses compagnons d'émigration, lettre que je trouvai dans mon logement à Polpeto, après que nous eûmes enlevé ce village de vive force. Écrite dans l'épanchement de l'amitié et de la douleur, cette lettre était des plus touchantes et des plus dignes d'un Français. Elle peignait à la fois les surcroîts de malheurs qui résultaient pour ce pauvre émigré de chacune de nos victoires, et en même temps l'orgueil qu'il éprouvait à chacun de nos succès.

Une autre impression, qui moins encore peut s'affaiblir, me reporte au salon de Mme de Montesson. Comme j'arrivais chez elle, je la trouvai causant, et, comme je m'approchais, elle termina son entretien en adressant à son interlocuteur, que je ne connaissais pas, ces mots : « Faites-moi le plaisir de le dire à M. de Guines », et de suite, la quittant, cet interlocuteur se dirigea vers un petit homme, tout vieux, tout maigre, tout chétif, et qui se trouvait comme relégué auprès d'une des croisées du grand salon circulaire de ce somptueux hôtel. Ce nom n'avait pu manquer de me rappeler le brillant duc de Guines dont j'ai parlé dans les débuts de ces *Mémoires*, et qui, envoyé de France à la cour de Prusse, avait été l'un de mes parrains ; mais comment admettre que ce M. de Guines pauvret et ratatiné, que je voyais, eût été le plus énergique de nos colonels, un de nos ambassadeurs

les plus fastueux, l'homme qui, à la suite de je ne sais quel grief, avait osé se rendre chez Frédéric le Grand en frac, en chapeau rond, la cravache à la main, et dans ce costume prendre congé d'un si grand prince? Ne pouvant m'arrêter à cette supposition, je priai le comte de Valence de me dire quel rapport de parenté il y avait entre ce M. de Guines et l'ex-ambassadeur. — « Quel rapport? Mais celui de l'identité. » Et sur l'exclamation qui m'échappa, M. de Valence me questionna, apprit que je connaissais le duc à titre de filleul, et sur ce, me prenant la main, il me conduisit vers lui et l'aborda en disant : « Monsieur le duc, je vous présente quelqu'un de qui vous répondez devant Dieu. » Je n'ai rien vu de comparable au changement qui se fit sur la figure du duc : « Moi, monsieur le comte? » répondit-il du ton d'un véritable émoi, en osant à peine porter ses regards sur moi ou les arrêter sur mon uniforme d'officier général. Le comte de Valence, ayant décliné qui j'étais et ayant ajouté quelques mots pleins d'obligeance, nous laissa. Je m'évertuai à rendre à ce vieillard, que j'avais appris à respecter, quelque aisance; je ne pus y parvenir, et, lorsque je lui dis combien mon père serait heureux d'apprendre de ses nouvelles et empressé ainsi que moi à aller lui rendre nos devoirs, il se borna à me répéter qu'il nous préviendrait et à me prier de faire ses compliments à mon père. Je le quittai profondément attristé. C'est toujours un pénible spectacle que cette constatation de pareils ravages de la vieillesse, et c'est une terrible apologie de la mort que cet exemple d'un des hommes les plus distingués, les plus brillants, les plus imposants arrivant à cette déchéance. Je ne pus cacher mon impression au comte de Valence. Il convint qu'il ne restait rien du duc de Guines que j'avais connu, et que ce qui survivait ne paraissait pas même pouvoir en être un

débris. Il ajouta : « Le temps et le malheur ont concouru à cette destruction ; il lui reste très peu de chose ; il n'est plus servi que par une femme avec laquelle il habite un logement plus que modeste ; chaque matin elle le conduit à la messe et quelquefois dans des maisons amies, d'où elle le ramène chez lui comme un enfant. »

Lorsque je fis part de cette rencontre à mon père, il fut aussi peiné que moi. Deux jours après, nous allâmes nous inscrire chez le duc, et la seule nouvelle qui pour la dernière fois me parvint sur son compte fut que bien peu de temps après il avait achevé de mourir.

Ainsi s'était écoulé mon séjour dans l'intimité de mon père, dans la fréquentation de la société la plus distinguée ; mais ce séjour s'était prolongé au delà de ce que j'aurais cru possible, et vint le moment où l'on parla de la formation du premier corps d'observation de la Gironde, qui, sous les ordres du général Leclerc, beau-frère du Premier Consul, se réunissait entre la Garonne et la Bidassoa ; peu après, on annonça le rassemblement d'un corps de troupes à Poitiers, nouvelle qui coïncidait avec la réunion d'une escadre à Rochefort, escadre commandée par l'amiral Bruix. Dès lors toutes les pensées se tournèrent vers l'ouest et le sud-ouest de la France, et l'opinion indiquait le Portugal comme but de ces préparatifs. Dans le même temps je reçus mes ordres de départ, ordres qui prescrivaient de me rendre à Poitiers pour y prendre le commandement de troupes qui y arrivaient et dont on m'adressait l'état ; ordres auxquels étaient jointes des instructions portant de faire promptement pourvoir ces bataillons, escadrons et compagnies d'artillerie, de tout ce qui pouvait leur manquer en effets d'habillement, en objets d'équipement et d'armement, en hommes et en chevaux, pour les porter au grand complet de guerre.

J'avais fait ma visite d'adieux à Mme de Montesson, j'avais rencontré chez elle César Ducrest, qui, en apprenant mon départ, me demanda si je ne pourrais l'emmener comme aide de camp. Mme de Montesson et le comte de Valence s'étant arrêtés à cette idée avec plaisir, j'en rédigeai la demande, sans quitter le salon, dans les termes les plus honorables, c'est-à-dire les plus justes, et avec une insistance égale au désir que j'avais que cette demande fût accueillie. Mme de Montesson s'étant chargée de la faire remettre et appuyer, je la lui laissai. Vingt-quatre heures après, j'étais en route. En trente heures je fus à Poitiers; mais, au lieu d'y voir arriver ce pauvre César, j'y reçus du ministre de la guerre un refus, en bas duquel le général Berthier avait écrit de sa main et en post-scriptum : « Comment voulez-vous que je fasse rentrer M. Ducrest au service, quand nous avons des milliers d'officiers sans emploi? » Et tel fut l'arrêt dont la destinée fit pour ce jeune homme si distingué un arrêt de mort.

CHAPITRE VII

On se rappelle l'heure d'illusion que me causa ma confirmation au grade de général de brigade; mais, courant la poste pour me rendre à Poitiers, où m'attendait un commandement, et chaque instant me rapprochant davantage de l'épreuve, je faisais une sorte d'examen de moi-même, destiné à me faire pressentir ce que pourrait être à mon égard le jugement des masses, jugement qui, rendu par nos soldats, est incontestablement la voix de Dieu.

En y réfléchissant, je considérai que les officiers généraux avaient quatre principaux objets de contact avec les troupes : le premier, en ce qui est relatif aux besoins matériels des troupes; le second, en ce qui tient à l'ordre et à la discipline; le troisième, aux manœuvres; le quatrième, au commandement direct dans les marches et devant l'ennemi.

Sous le premier de ces rapports, j'avais la confiance de témoigner à mes troupes assez d'intérêt et de sollicitude pour être sûr qu'elles ne tarderaient pas à m'être attachées et dévouées. Sous le second, c'était faire une injure très gratuite à mes troupes que de supposer qu'elles n'appréciassent pas la nécessité de l'ordre, de la ponctualité et de la discipline, et, comme je m'efforcerais d'être juste, j'espérais encore sur ce point réussir. Mais, sous le troisième rapport, sous le rapport des ma-

nœuvres, j'aurais eu plus à craindre, n'ayant jamais eu l'occasion de faire exécuter aucune de ces manœuvres compliquées, utiles pour tenir les troupes sur le terrain, pour varier les loisirs de la paix ou d'une garnison, mais inutiles pour la guerre. Dans les deux cents combats et plus auxquels je me suis trouvé engagé au cours de vingt campagnes, c'est à un très petit nombre que se sont réduites les manœuvres que j'ai vu exécuter devant l'ennemi. Des mouvements par le flanc, des ploiements et déploiements, deux ou trois changements de front, une marche de carrés par régiment, l'avant-veille de la seule bataille d'Austerlitz; quelques autres formations momentanées de cette nature, des marches en bataille, un ou deux mouvements par échelons, un seul par échiquiers, un passage de défilés, toutes manœuvres simples que j'avais toujours regardées comme indispensables et qui m'étaient familières. Or, comme j'allais faire la guerre, la virtuosité de manœuvrier nécessaire sur le terrain, ne me semblait pas indispensable devant l'ennemi, et je me tranquillisai.

Restaient les marches, le choix des positions, les dispositions d'attaque ou de défense, la conduite d'un combat; or, à cet égard, je n'avais aucune espèce de crainte. Comme le disait Mme Dugazon : « J'en avais tant vu », et j'avais assez réfléchi sur ce que j'avais fait et vu, pour ne pas me refuser sur ce dernier point la confiance à moi-même. De plus, c'était pour moi l'objet d'une étude continuelle. Je ne voyais, en effet, et dans mes voyages, ainsi que dans mes promenades, et à plus forte raison dans mes marches, reconnaissances, etc., aucune position, village, bois ou ruisseau, sans me rendre compte de la manière dont je l'attaquerais ou je la défendrais, avec ou contre plus ou moins de troupes et toute espèce de troupes, de jour ou de nuit, et cela dans

tous les temps et dans toutes les situations; et cette guerre idéale, je la faisais non seulement par sentiment de mon devoir, mais pour moi et malgré moi.

Ainsi, sous les quatre points de vue auxquels doit se placer un officier général vis-à-vis des troupes, je me sentais suffisamment préparé; de plus, m'exprimant avec assez de facilité et de chaleur pour parler à l'imagination des soldats et pour faire quelque impression sur eux, je ne vis que des motifs de confiance et de sécurité.

Arrivé à Poitiers deux heures après le dernier bataillon attendu, j'ordonnai pour le lendemain à midi une revue générale, qui, malgré les réclamations du maire et du préfet, eut lieu sur la promenade; car, Poitiers ne possédant pas d'autre espace où pussent se déployer mes troupes, je n'allais pas fatiguer les miennes, près de quatre mille hommes et six cents chevaux, en les faisant descendre dans la plaine du Clain, en dépit du souvenir de Charles-Martel qui rendit cette plaine célèbre par la défaite des Sarrasins. Puis, je donnai un dîner qui me rappelle l'un des trois grands buveurs que j'aie connus, Pichegru, le général de division Bisson et mon convive Piet de Chambel, alors ordonnateur de la division militaire dont le quartier général était à Poitiers. Pichegru buvait sans bravade quinze à dix-huit bouteilles de vin; les deux autres dépassaient ce nombre, et l'on m'a même soutenu que Bisson le doublait. Quoi qu'il en soit, c'est en toute ignorance que j'avais invité ce Piet de Chambel; par bonheur, le préfet (1), que j'avais eu l'occasion de voir le matin, et présumant que l'ordonna-

(1) Ce préfet était M. Cochon, qui avait ajouté à ce nom celui de Lapparent. C'est le même que Rivarol et Champcenets ont fait figurer dans l'appel nominal qui se trouve dans un des numéros des *Actes des Apôtres*, et qui contient ce méchant arrangement de noms : Le Gros, Cochon, de Noailles, par animosité contre M. de Noailles, qui était libéral.

teur serait de mon dîner, m'avait averti qu'il ne buvait que du vin de Bordeaux, et qu'il en buvait vingt bouteilles. Un panier de cette importance fut donc placé derrière ce buveur inextinguible, qui en vida, bien entendu, tout le contenu, mais qui m'étonna surtout en ce que d'abord il n'était pas énorme, et de plus de ce qu'il gardait sa tête aussi fraîche, ses idées aussi faciles après qu'avant. Il ne parlait pas même davantage et restait homme d'esprit et de bonne compagnie, instruit et récitant avec grâce et à propos des vers qu'il faisait avec succès. Malgré tout, Mme de Chambel, femme peu grande, délicate même, fort jolie, et en qui tout dénotait une personne comme il faut, n'en était pas moins très humiliée de l'intempérance de son mari.

Peu après mon arrivée à Poitiers, j'avais reçu de l'amiral Bruix, commandant une flotte à Rochefort, une lettre semi-confidentielle, dans laquelle il m'avait demandé des renseignements sur une partie des corps et détachements que je commandais. Cette correspondance devint de plus en plus active; il ne tarissait pas en remerciements sur la manière dont je semblais prévenir jusqu'à ses moindres questions, et il alla jusqu'à me dire que, dans une de ses lettres au Premier Consul, il s'était félicité de ses relations avec moi. L'ordre de mettre à sa disposition les troupes qu'il me demanderait me parvint presque aussitôt; quelques-unes commencèrent à défiler vers Rochefort; quant à moi, j'étais de plus en plus incertain sur ce que cette dislocation me réservait, lorsque, le 5 mai, je reçus du ministre de la guerre, et par courrier, de nouveaux ordres contenus dans un billet de Lomet (1), adjudant commandant,

(1) Ce Lomet était un homme d'un mérite distingué, et de plus un excellent homme. C'est lui qui, à une lettre dans laquelle, et à propos de l'incapacité, de l'apathie et du mauvais vouloir de tant

chargé au ministère de la guerre du mouvement des troupes. Il me transmettait un ordre venu directement de la Malmaison, ordre m'enjoignant de m'embarquer pour une destination dont je ne serais informé qu'à cent lieues des côtes. Au reste, il s'agissait d'une mission de confiance, et l'expédition, m'assurait-on, ne devait pas être lointaine.

Sur ces entrefaites, mon aide de camp s'était lié avec un M. Dupaty, habituellement désigné par le nom de sa terre de Clam qu'il possédait et possède encore. Ce jeune homme, l'un des plus spirituels, l'un des plus expansifs, des plus vifs que j'aie connus, se prit d'un bel enthousiasme pour le service militaire et pour moi, et me fit dire par Richebourg, lorsqu'il apprit mon départ, que, si je voulais de lui et si je promettais de faire ce que je pourrais pour le faire nommer officier, il me suivrait sans prestation ni solde, et comme volontaire, faisant auprès de moi fonction d'officier d'ordonnance : « Mais, répondis-je, sait-il les bruits qui courent sur le but de cette expédition ? — Il dit qu'il se consolerait de la conquête du Brésil, qu'il n'aimerait pas du tout l'Égypte, mais qu'il serait enchanté de la descente au Portugal, où personne ne le devancerait à l'assaut des Portugaises. » Nous en étions là lorsqu'il arriva lui-même et me répéta ses propositions avec tant de gaieté et de résolution que je lui déclarai que, en quelque endroit qu'il se décidât à me rejoindre, il serait le bienvenu, qu'il aurait auprès de moi la position demandée, et que je ferais tous mes

d'agents et fonctionnaires publics, je lui avais témoigné ma surprise de ce que le gouvernement pût se soutenir et ma crainte qu'il ne pût arriver au bien qu'il présageait, me répondit : « Il y a dans ce monde une foule de choses qui ne vont que parce qu'elles vont, et les gouvernements sont parfois de ce nombre. Quant au nôtre, il marche à une puissance qui subordonnera bientôt et les hommes et les choses. »

efforts pour lui ouvrir une carrière qu'il semblait apte à parcourir avec distinction. Je devinais en lui un aimable compagnon, et j'étais heureux qu'il partît avec moi.

Conformément à l'ordre reçu, j'avais expédié ce qui me restait de troupes, les unes pour Bordeaux, les autres pour Rochefort, où j'allai moi-même prendre le commandement de la totalité de celles qui devaient être embarquées à bord de la flotte de l'amiral Bruix.

Un planton m'attendait à la poste de Rochefort; il me conduisit à mon logement, fait d'après les ordres de l'amiral Bruix lui-même et fort bien fait chez un hôte riche et prévenant, dont la femme était bonne et jolie, et l'appartement charmant. A peine arrivé, je me rendis chez l'amiral. Il me reçut à merveille, se félicita de mon choix qui prouvait selon lui une honorable confiance et auquel il ne pensait pas avoir été totalement étranger, ce dont je l'aurais tenu quitte. Il me parla ensuite des troupes que je lui avais envoyées et du bel état dans lequel elles étaient; des officiers d'état-major attachés à l'expédition et du général d'Houdetot qui la commandait sous ses ordres; de la flotte, de ses capitaines de vaisseau les plus distingués et du vaisseau *le Foudroyant* qu'il m'avait destiné; de son espoir d'être à la voile sous huit ou dix jours, cela malgré la croisière anglaise dont il se mettait cependant fort en peine. Tout cela était dit avec une remarquable énergie, non par un de ces marins tels qu'on se les figure généralement, c'est-à-dire forts, trapus, bruns, rébarbatifs, et dont l'amiral Duperré pourrait offrir un type, mais par un homme presque sans cheveux, et si petit, si maigre, si pâle, si chétif, qu'il me faisait l'effet d'un vieux perroquet plumé auquel il ne restait que le bec, enfin, si cadavéreux qu'on aurait pu le prendre pour l'ombre de M. de Villèle, qui me le rappelait toujours, ou pour un mort qui aurait oublié de cesser de vivre.

Lorsque je voulus prendre congé de lui : « Mon cher général, me dit-il, certain que personne ne pourrait me prévenir, j'ai compté que vous me feriez l'honneur de dîner avec moi, et si bien que j'ai fait inviter un aide de camp du Premier Consul que nous avons ici et que vous devez connaître, le général Savary. » J'étais enchanté de revoir mon ancien camarade de l'armée du Rhin et de l'armée de Rome. L'heure de se mettre à table approchait; Savary arriva, et nous nous embrassâmes. Au nombre des convives, se trouva également le capitaine du *Foudroyant*, et l'amiral me le présenta. Après un dîner fort gai, l'amiral ayant l'habitude de passer les soirées au théâtre, nous l'y accompagnâmes. La première pièce jouée, nous causions dans sa loge, lorsqu'une querelle, assez vive pour faire craindre des voies de fait, éclata dans le parterre entre un officier de marine et un groupe d'habitants. A l'instant, tous les officiers de marine présents dans les loges se précipitèrent pour soutenir leur camarade. L'amiral, qui avec la vivacité d'un sous-lieutenant manqua sauter du haut de sa loge, s'élança entouré par nous tous, et moi suivi par tous les officiers de terre. Déjà les épées étaient tirées, et nous arrivâmes tout juste pour empêcher une très inconvenante bagarre.

Le lendemain, je fus mis à l'ordre du corps d'observation et j'en pris le commandement, mais avec quelque malaise relativement au général d'Houdetot. Il avait plus de cinquante ans, et j'en avais trente; indépendamment de son caractère honorable, il était le doyen des généraux de brigade, et j'en étais le cadet. Mon rôle était assez pénible; il n'en fallut pas moins le soutenir; tout ce qui m'était possible consistait à adoucir le fond par la forme, au moins dans ma correspondance, car nous ne nous rencontrâmes pas; il ne quitta pas l'île d'Aix, et je

ne m'y rendis pas. Quant à ses lettres, elles attestaient la résignation et la déférence, mais ne pouvaient que dissimuler ce qu'avait de cruel la double circonstance de perdre son commandement et de se trouver sous mes ordres, quand il eût été tout simple que je fusse sous les siens.

Quatre jours après mon arrivée, on lança un vaisseau de quatre-vingts canons, par le plus beau temps du monde. L'affluence était immense; les étais ayant été coupés, les dames, parées des toilettes les plus brillantes. tremblèrent pour le charpentier chargé d'abattre la clef qui calait encore le bâtiment en poupe; crainte inutile, l'énorme carcasse fut encore un instant immobile, glissa lentement sur son berceau savonné, et tout à coup, accélérant sa course, s'élança dans la Charente qu'elle traversa comme un éclair, pour aller s'enfoncer de plus de quinze pieds dans les vases de la rive opposée. Les vivats éclatèrent, sans doute parce que le bâtiment n'avait pas chaviré; mais il faisait piteuse mine, embourbé comme s'il était échoué. Cent paires de bœufs furent attelées à la poupe, et c'est ainsi qu'on le tira de sa bourbe, moyen misérable que supprimerait la construction d'un bassin! On lui souhaita bon voyage cependant. Le bâtiment partait pour l'île d'Oléron, où se font les gréements.

Ayant reconduit Savary chez lui, nous causâmes, et je ne sais pas à quel propos, de mes ouvrages. Il me parla de ce qu'il voulait bien appeler ma capacité et de cet enthousiasme qui m'était naturel et que le Premier Consul était si bien fait pour exalter... « Un homme comme toi manque auprès de lui, ajouta-t-il; tu partagerais utilement nos fonctions, mais de plus tu rassemblerais, pour l'histoire de ce grand homme, des matériaux dont chaque jour grossit l'irréparable perte. — Et toi-même, répondis-je, qui t'empêche d'en réunir? — Tu le ferais

mieux que moi, et puis je cours toujours; mais en quels termes es-tu avec le Premier Consul? » Je lui contai mon affaire du 18 brumaire; je lui rappelai le parti que j'avais pris à Rome contre Berthier; il jugea les précédents assez mauvais, n'abandonna pas cependant sa première idée, de manière à me laisser croire qu'il tenterait de me faire attacher au Premier Consul. C'est, au reste, tout ce que j'en ai su. Si donc il a fait une démarche, elle a été sans résultat, et cela devait être. Il est des chances dont on ne reprend pas le fil quand une fois on l'a perdu. Et cependant c'est à cela qu'il a tenu que le *Mémorial de Sainte-Hélène* n'ait pas commencé avec le siècle.

Peu de jours après, l'ordre fut donné de faire porter tous les effets à bord de la flotte. C'était comme le premier signal du départ. Mes aides de camp restant chargés de tout ce qui tenait au transport de mes bagages, je passai la journée et la nuit suivante à écrire mes adieux. Je réservai pour la dernière ma lettre à Pauline. Commencées à neuf heures du soir, je terminai à quatre heures du matin les quatorze grandes pages qui la composèrent; il me serait impossible de dire dans quel état j'étais en l'écrivant. Mélange de passion et de délire, cette lettre rappelait nos souffrances et nos plaisirs, et décrivait en paroles de feu notre bonheur, lorsque, après le temps d'épreuves, nous recevrions du ciel même le prix d'une passion aussi rare. Cet espoir, trop lointain encore, ne m'empêchait pas cependant de terminer par les plus déchirants adieux cette terrible lettre qui m'avait coûté une telle fièvre d'exaltation que j'en restai comme anéanti. Je m'assoupis à la place même où j'avais écrit près de seize heures durant. Il était neuf heures quand je me réveillai, et ce fut pour apprendre qu'il y avait sursis quant à l'embarquement. J'allai chez Savary. Je

le trouvai assis à la droite de sa cheminée; il lisait, avec le plus grand recueillement, une lettre du Premier Consul, lettre de quatre pages et toute de son écriture, si le mot écriture peut exprimer la défiguration de toutes les lettres, l'abréviation de tous les mots et l'inclinaison de toutes les lignes. Sur l'invitation de Savary, je m'établis à la gauche de sa cheminée; quant à lui, après avoir fini la lecture, l'avoir recommencée avec une attention égale, avoir écrit quelques signes inintelligibles pour tout autre que pour lui, rejeté les yeux sur deux passages, il étendit le bras droit qui tenait cette lettre et la jeta au feu : « Que fais-tu? m'écriai-je. — Ce que mes ordres prescrivent. Les lettres que le Premier Consul écrit lui-même sont toutes confidentielles, et, comme ce qu'elles renferment ne doit être connu que de ceux à qui il les adresse, elles doivent être détruites après avoir été lues. — En vérité, répliquai-je, ne pas conserver pour des enfants, que l'on a ou que l'on peut avoir, de tels souvenirs historiques est une pensée qui me bouleverse. Mais encore, d'après la teneur de ces lettres, tu donnes des ordres, tu agis, et comme ce n'est certainement pas pour le plaisir d'écrire que le Premier Consul écrit lui-même, ajoutai-je en souriant, que l'objet de ces lettres est évidemment important, comment te justifierais-tu dans le cas d'un oubli de sa part, ou d'une erreur commise par suite d'une ambiguïté? — Rien de tout cela ne m'occupe, me répondit Savary. Quant à ma responsabilité, pourvu que je ne laisse pas de doute sur un dévouement sans bornes, c'est tout ce qu'il me faut; quant aux enfants que je pourrais avoir, l'exemple de ce dévouement, c'est encore le seul bien que je sois jaloux de leur laisser. » Je fus frappé de cette réponse que cent fois je me suis rappelée; réponse sans laquelle on ne comprendra jamais la vie de Savary, mais au moyen de laquelle

cette même vie n'offre plus rien que de conséquent. Pour changer d'entretien, il me demanda ce que j'étais devenu depuis l'avant-veille, que l'on ne m'avait vu nulle part, et je lui fis part de ce qui m'avait occupé : « Diable, reprit-il, on ne met pas de gaieté de cœur les mers entre soi et des personnes à qui l'on a tant de choses à dire. Allons, voyons, parle-moi franchement de ta position et de tes vœux. » — Sur cette provocation, je lui avouai que j'avais reçu mon ordre d'embarquement avec déplaisir. J'étais gêné du rôle supérieur qui m'était fait vis-à-vis du général d'Houdetot; de plus, la vieillesse de mon père, ma situation de famille me retenaient sur le continent. « On ne s'embarque que par devoir, continua Savary, lorsqu'on n'est pas officier de mer; quant au général d'Houdetot, l'amiral n'a jamais été juste à son égard et je comprends d'autant mieux l'embarras de ta situation que, quoiqu'il se loue de tes procédés, sa position ne peut pas lui être agréable. Eh bien, écris au Premier Consul; garde-toi de lui faire penser que tu ne désires pas cet embarquement, parce que tu serais bien sûr de ne pas y échapper; mais borne-toi à lui rendre compte de ta position vis-à-vis d'Houdetot dans les termes les plus simples et les plus brefs ; le courrier que j'ai à renvoyer au Premier Consul et qui repart dans deux heures emportera ta lettre. » Une heure après, il eut ma lettre; elle partit le 13 mai; l'amiral, que nous informâmes de cette démarche comme la faisant et non comme l'ayant faite, écrivit le lendemain dans le même sens, et, le 20, l'amiral et Savary avaient réponse à leurs lettres. Le général d'Houdetot reprenait le commandement des troupes de l'expédition, et je rejoignais le quartier général du corps d'observation de la Gironde, communément appelé « l'armée de Portugal ». Quant à moi, je me hâtai d'écrire au général d'Houdetot cette nouvelle

qui eut pour lui le double mérite du fait et de la surprise, qui pour moi me transportait de joie, tout en ne laissant plus d'objet aux trente pages de lettres d'adieu que j'avais écrites. Je me rendis avec Savary chez l'amiral, qui, d'après les ordres du Premier Consul, m'avait déjà expédié les miens, mais qui, tout en me parlant de la délicatesse de mon procédé envers le général d'Houdetot, n'en était pas moins contrarié de mon départ. « Et quand nous quittez-vous? — A minuit. »

Il insista néanmoins pour que je dînasse avec lui, mais le repas fut sérieux; à dix heures, j'embrassais Savary, et le lendemain soir j'étais à Royan (1), contemplant cette tour de Cordouan que des flots impuissants assaillent sans cesse. A peine descendu de voiture, je me dirigeai vers le port, où je fus aussitôt entrepris par deux patrons, m'offrant leurs services pour me conduire à Bordeaux. L'un possédait un fort bâtiment un peu lourd, sans chances fâcheuses et avec lequel il me promettait de faire, en seize heures, les vingt-trois lieues de ce trajet; l'autre me garantissait dix heures seulement de navigation; mais son voilier fin, à flancs étroits, au gréement élevé, avait deux fâcheux précédents, et un an n'était pas révolu, depuis qu'il avait chaviré, et qu'à un homme près tout ce qui le montait avait été noyé, pré-

(1) Je place ici un fait pouvant servir de leçon à ceux qui seraient tentés d'acheter des chevaux à des officiers de cavalerie. Le colonel Drouin, premier aide de camp du général Masséna, pendant le blocus de Gênes, et avec lequel j'étais lié, arriva à Rochefort, pendant que je commandais les troupes, et me supplia de le faire attacher à l'expédition. Je mis le plus grand zèle à appuyer son vœu, qui fut exaucé; mais, du moment où il sut que je rejoignais l'armée de la Gironde, il accourut chez moi, et me dit qu'il avait à deux jours de Bordeaux deux chevaux de selle excellents, qu'il était heureux de pouvoir me les offrir, que je n'en trouverais pas de semblables, et qu'il me les laisserait pour 2,700 francs. Je les payai aussitôt; quand ils me rejoignirent à Bordeaux, il se trouva que je n'avais que deux rosses qui ne valaient pas 800 francs à elles deux.

cisément dans le trajet que j'avais à faire. Mon choix aujourd'hui serait aussitôt fait qu'il le fut alors, mais il le serait différemment; je préférerais le premier de ces bâtiments, comme je pris le second avec la prodigalité de la jeunesse qui gâche la vie, quelque valeur qu'elle puisse avoir; maintenant, malgré le mépris dont je la juge digne, je m'attache davantage à elle à mesure qu'elle est plus près de m'échapper. Pour en revenir à mon trajet, nous filions tellement couchés que matelots et passagers étaient à plat ventre, et grâce à cette poussée de vent, partis de Royan à quatre heures du matin, nous arrivions à deux heures sonnantes à Bordeaux, où je pus passer avec le général Leclerc le quart d'heure qui précédait encore son départ pour Bayonne.

Ce général, commandant en chef l'armée de la Gironde, beau-frère du général Davout par la femme de ce dernier, était également beau-frère du Premier Consul par son mariage avec Pauline ou Paulette Bonaparte, créature la plus admirable de formes, la plus ravissante de grâces, la plus jolie de figure que la nature ait jamais formée, et qui, prodigue comme les dieux, n'était pas plus avare de ses charmes que le ciel ne l'avait été pour elle. Quant à son mari, à peu près au niveau de sa petite taille, et se croyant au moins un grand homme parce qu'il n'était pas plus petit que celui que Kléber avait proclamé « aussi grand que le monde », il me reçut bien, sans doute, mais avec un air de puissance dont je n'aurais pas cru que ce petit général Leclerc pût être devenu susceptible. Ses manières, ne pouvant être de la dignité, n'étaient que de la suffisance; on ne peut pas dire cependant que ce ne fût pas un homme d'esprit, mais on ne peut pas nier non plus que ce fût un homme fort au-dessous de sa position et de l'idée qu'il avait de lui-même; et ce qui le prouve, c'est que, joignant, à la

couleur de ses cheveux près, quelque ressemblance de figure, de taille, de maigreur et de tournure avec le général Bonaparte de cette époque, il avait cru que, pour achever de rendre l'identité entière, il ne fallait plus que copier les poses, les manières et les gestes. Ainsi, il se tenait et marchait comme son illustre beau-frère et mettait, comme lui, les mains derrière le dos, prenait du tabac comme lui, parlait par phrases courtes et saccadées, et poussait le délire jusqu'à oser chercher à imiter regards, sourires, mouvements de lèvres, sans comprendre qu'il ne pouvait substituer que des grimaces à une expression inconcevable, à un jeu de physionomie qui jamais n'aura de comparaison, langage muet et pourtant terrible, qui anéantissait ou délectait et souvent avait pour ainsi dire décidé de l'existence de celui qui en était l'objet avant même qu'aucune parole eût été proférée. Il ne restait plus qu'à contrefaire l'écriture, mais l'écriture est l'homme, et Leclerc n'en risqua pas l'essai, alors qu'il eût des bottes et des habits semblables de forme, voire même la redingote grise et le chapeau devenu monumental; il le plaçait sur sa tête de telle sorte que, à l'homme près, on retrouvait en lui le Premier Consul tout entier, ou, comme on disait, « le blond Bonaparte » (1).

S'il avait compté sur ces singeries pour fortifier son autorité, il avait, quant à moi du moins, complètement manqué son but. A dater de ce moment, je fus convaincu que, si l'armée avait un chef, elle n'avait pas de général, et que le choix d'un Leclerc était une affaire de bon

(1) Je ne sais plus quel personnage prêt à marier son fils se rendit, avec le père de sa bru future, à une des audiences de l'Empereur et en eut le regard le plus gracieux, le sourire le plus flatteur. Or un futur dont le père était ainsi distingué pouvait bien exiger cent mille francs de dot de plus, et il les obtint

plaisir, et non une affaire de sagesse. Alors que nos plus grands hommes de guerre se trouvaient sans destination, ce pygmée surgissait; alors que tant de généraux de division célèbres restaient sans emploi, un général de brigade sans gloire, à peine fait général de division, commandait une armée. Mais aussi cette armée ne s'appelait-elle que corps d'observation, son chef que commandant provisoire, et n'avait-on pas osé placer sous les ordres de ce chef un seul général de division, d'où il résultait que trois divisions d'infanterie et une de cavalerie n'étaient commandées que par des généraux de brigade. Précautions remarquables, en ce qu'elles montrent à quel point le Premier Consul ménageait encore l'armée; c'est ainsi que, sur une seule observation, il avait rendu les droits à l'ancienneté au général d'Houdetot.

Il est vrai que ces considérations cessèrent bientôt d'en être à ses yeux. Ainsi huit mois ne s'étaient pas écoulés, et ce même Leclerc, général en chef de l'armée de Saint-Domingue, eut sous ses ordres le général Rochambeau, fils du maréchal qui, comme gouverneur de la colonie, avait acquis une belle réputation; ce fils était lui-même un homme distingué, général de division depuis longtemps, qui de plus avait dû commander cette armée (1), et qui ne consentit à en faire partie que parce qu'il lui fut impossible de résister à la volonté du Premier Consul.

(1) On avait annoncé que le général Rochambeau commanderait cette armée, et il en était si persuadé qu'il avait dit à l'adjudant général Préval : « Acceptez la place de mon chef d'état-major; vous partirez comme général de brigade, et en revenant vous choisirez une de mes filles. » Il avait en effet conçu une haute opinion de Préval pendant la campagne du Var; mais, comme presque tous les officiers de terre, Préval avait horreur de la mer. Bien lui en prit, au reste, de refuser, car il serait resté attaché à cette expédition, sans aucun des avantages qui lui avaient été promis.

Ainsi, neuf ans plus tard, un Caffarelli, dont le bon plaisir impérial pouvait seul avoir fait un général en chef, commanda l'armée du nord de l'Espagne, et cela comme successeur d'un Dorsenne, sous tant de rapports indigne d'un tel poste, et qui cependant, à peine général de division, se trouva placé à la tête d'une armée où servait, indépendamment, je ne dis pas de moi, qui n'étais son ancien que d'un an, mais du général Séras, ayant dix ans de grade, le général Souham, qui dix-huit ans auparavant commandait sous Pichegru une division de trente mille hommes. Eh bien, personne n'osait réclamer ou se plaindre, et si l'opinion se prononçait, c'était contre les victimes, et non contre l'excès ou l'abus de pouvoir.

Pour en revenir au général Leclerc, je n'eus à mon arrivée à Bordeaux qu'un moment d'entretien avec lui; presque toutes les troupes étaient déjà à Bayonne; lui-même partait pour regagner la tête de la première division, et tout se borna pour moi à recevoir le commandement des deux derniers régiments, et l'ordre de rejoindre avec eux le quartier général à Rodrigo.

Le lendemain de mon arrivée à Bordeaux où je reçus les ordres du ministre de la guerre, les ordres relatifs à mon changement de destination et la réponse du général d'Houdetot, le domestique de Drouin me présenta les deux rosses dont son maître m'avait gratifié, et je reçus également la visite du mari de cette belle Mme Texier dont j'ai parlé, pauvre garçon qui avait besoin de sortir de France et que, sur la prière de sa femme et de Michel Lagreca, sur ses propres instances, j'emmenai comme secrétaire. Je fis aussi la connaissance de M. Delpech, ami de ce Texier et qui, désirant entrer des premiers à Lisbonne afin d'y utiliser vingt mille louis en or qu'il emportait, me demanda de voyager avec moi, ce à

quoi je consentis et pour lui et pour un de ses amis nommé Delost. C'étaient des compagnons de route, les deux derniers surtout, beaucoup mieux qu'ordinaires, dont la société pouvait, ce que j'ai toujours aimé, me faire espérer un peu d'aventure.

Texier, fils d'un riche négociant de Bordeaux, après s'être marié contre le gré de sa famille, avait entrepris de grandes opérations; mais, trop laid pour une très belle femme, trop bon pour ce que l'on nomme les affaires, il avait été trompé par tout le monde et se trouvait à la fois abandonné par sa femme, poursuivi par ses créanciers, brouillé avec son père, surtout avec sa mère, femme implacable et qui de tout temps avait réuni le peu de tendresse dont elle était susceptible sur une fille qui, pour justifier ces bontés, renchérissait en mauvais procédés envers son frère.

Delost, espèce d'Hercule mal bâti, aussi burlesque de figure que de tournure, bon diable au fond, mais au dernier point irascible et violent, brave autant que fort, et terrible aux armes quoiqu'il n'y fût pas habile, avait eu à Nérac, sa patrie, une querelle, qu'un duel avait terminée par la mort de son adversaire. Forcé de disparaître, il s'était rendu à Bordeaux. L'heure du spectacle approchait; il entra au théâtre, et la toile n'était pas levée, que déjà il était aux prises avec un jeune homme, qui sans conséquence avait cru pouvoir prendre sa place. Un second duel suivit immédiatement cette rixe; une seconde mort en fut le résultat, et une seconde fuite transporta Delost de Bordeaux à Bayonne. Toutefois, ayant fait cette route à franc étrier et par une pluie continue, fatigué, mouillé jusqu'aux os, crotté jusqu'aux oreilles, il entra dans un café pour y boire un verre d'eau-de-vie. Là se trouvaient quelques officiers; l'un d'eux, échauffé par d'indiscrètes libations, se lève à la vue de

Delost, va le regarder sous le nez, part d'un éclat de rire, reçoit un soufflet qui le jette par-dessus ses camarades, se bat et succombe. Troisième duel, troisième fuite. Delost se décide à passer en Espagne; mais, la Bidassoa franchie, que faire? que devenir? Une troupe de contrebandiers existait dans ces parages; Delost la rejoint et en est accueilli, les étonne par ses ressources, son audace, son infatigable activité, ses succès; en même temps il devient la coqueluche des plus jolies femmes de ces montagnes. Préconisé par tout le monde, suffisant à tout, de plus en plus célèbre, il ne tarde pas à devenir un personnage, et bientôt les contrebandiers n'eurent d'autre chef, une foule de maris et d'amants d'autre rival que « el señor Delost ». Cette joyeuse mais trop aventureuse existence finit par l'ennuyer; d'ailleurs, comme elle ne pouvait cadrer ni avec la position de sa famille, ni avec ses goûts, il rentra en France. Le duel de Bayonne était oublié, celui de Bordeaux ne donnait plus de crainte; mais Nérac lui restant fermé, Delost s'attacha à M. Delpech pour l'espèce de campagne que ce dernier projetait dans la Péninsule; c'est ainsi qu'il se trouva faire partie de ma caravane.

Quant à M. Delpech, c'était un homme d'une autre importance. Fils d'un gentilhomme périgourdin, n'ayant pas émigré parce que son père le lui avait défendu, et. par suite de la même défense, n'étant pas devenu aide de camp du comte de Valence, l'ami de sa famille, il se jeta dans les entreprises, et, à un âge où l'on essaye ses forces sous des directions étrangères, il devint fournisseur général des armées du Nord (1). Sous ses cheveux

(1) Dans un des voyages qui par suite de ses affaires le conduisaient de Lille à Paris, ayant dans sa voiture de très grandes sommes en or et en assignats, il fut arrêté à Amiens et allait être envoyé en holocauste à Joseph Le Bon, qui à cette époque dé-

blonds, avec sa figure si calme et de traits agréables, on n'eût guère deviné son extraordinaire énergie et son incroyable activité d'âme et de pensée; malgré cet extérieur dont les élégances dissimulaient la force, il n'en fut pas moins le héros d'un grand nombre d'actions vigoureuses, et je veux en citer quelques-unes.

En avril 1795, il avait en qualité d'aide de camp vigoureusement aidé Pichegru à soumettre les révoltes des faubourgs. Peu après cette époque, il parvint à faire arriver de Russie dans un de nos ports un immense approvisionnement de salpêtre dont la France manquait. En réponse à un propos offensant, il envoya un cartel à Sébastiani (1), devenu depuis lors plus célèbre qu'illustre. Ses témoins étaient Junot et Kerbourg; mais sa réputation de bretteur décida le vaillant Sébastiani à substituer les plus humbles excuses aux arrogantes injures, et même à offrir une réparation écrite que Delpech dédaigna. Un nommé ...., continuateur de l'*Ami du peuple*, de Marat, l'attaqua dans une de ses feuilles; il va le trouver, n'en obtient que des menaces et de nouveaux outrages; il réunit les cinquante invalides les plus valides de l'hôtel, les grise, les arme en partie de fouets de chasse, les divise en deux troupes, arrive au bureau de ce journaliste, le fait abîmer de coups de fouet, fait jeter les presses par la fenêtre; après quoi, il échappe à toutes les poursuites, et même réussit à

peuplait Arras, lorsque les chefs de l'armée du Nord parvinrent à le faire remettre en liberté.

(1) C'est aussi vers ce temps qu'il acheta, faubourg Saint-Honoré, l'hôtel du prince de Lusace. Jusqu'en l'an XII, époque où il partit pour l'Amérique, il occupa cet hôtel, que, sept ans après son départ, et personne ne recevant plus de ses nouvelles, sa famille fit vendre au moyen d'une procuration qu'il avait laissée. L'hôtel, qui valait 400,000 francs, fut acheté pour 200,000 francs, et, simple bizarrerie du sort, par le même Sébastiani.

donner le change sur l'auteur de cette correction. Tels étaient quelques-uns de ses antécédents quand il fit avec moi la course en Espagne.

Quiconque a traversé les Landes à l'époque que je rappelle ne peut avoir oublié leurs sables, dans lesquels les roues des voitures s'enfonçaient jusqu'aux moyeux. En dépit des coups qui les exterminaient, les malheureux chevaux ne parvenaient qu'à faire dandiner une calèche, durant plus de cinquante lieues, et ce souvenir est d'autant plus durable que, à cette contrée inanimée, déserte, monotone, qui ne produit que le triste sapin, qui n'a de récolte que la résine, succède brusquement un pays pittoresque et fertile, à l'ouest duquel, et à la jonction de la Nive et de l'Adour, surgit la capitale du peuple le plus vif, le plus gai, le plus agile; pays non moins remarquable par la beauté de ses habitants que par l'élégance de leur costume, pays que la Bidassoa sépare de la Biscaye, célèbre par ses biscaïens, comme Bayonne l'est pour ses baïonnettes.

En quittant cette ville, le 7 juin 1801, les plus jeunes de notre troupe voulurent essayer des cacolets. Ce nom se donne à des selles, aux deux côtés desquelles se trouvent attachés ou accrochés des sièges faisant face en avant et qui utilisent chaque cheval pour le transport de deux personnes. Quant à ces personnes, il faut naturellement équilibrer leur poids, ce qui, faisant traiter ces messieurs comme de la viande à la livre, accoupla Richebourg et Dupaty, Texier et Delost. Delpech et moi, nous nous étions contentés chacun d'un cheval de selle ordinaire, et, les autres sur leurs chaises, nous sur nos montures, nous fîmes au bon trot je ne sais combien de lieues sans que nous parvinssions à dépasser les deux Basques qui nous avaient loué nos chevaux, qui, à pied, les accompagnaient pour les ramener et qui

ne paraissaient éprouver ni fatigue ni essoufflement d'une course à ce point rapide et prolongée. Aussi le proverbe « marcher comme un Basque » nous parut-il plus que justifié.

Au reste, les cacolets nous plurent beaucoup. C'est en effet une chose charmante que cette manière de cheminer à cheval, quoique dans un fauteuil, à côté d'une personne avec qui, et sans gêne, on peut suivre la conversation la plus intime. Rien à mon sens ne prouve mieux l'esprit de cette population, son besoin de communication, le charme de ses entretiens, et j'ajouterai une confiance mutuelle; car si, comme Richebourg en fit la niche à Dupaty, l'un des deux occupants du cacolet saute brusquement de son siège, l'autre bascule nécessairement les quatre fers en l'air. Mais il est peu d'usages qui ne résultent des mœurs ou des besoins, et n'est-ce pas encore pour diminuer la fatigue des grands trajets que l'on a imaginé et employé, dans les Landes, des échasses qui, isolant les habitants de cette terre ingrate, leur donnent l'équivalent de la marche du dromadaire ?

Vers la fin du jour où nous quittâmes Bayonne pour rejoindre nos équipages à Saint-Jean de Luz et ma brigade à Irun, le temps se mit à la pluie. Nous éprouvâmes d'ailleurs des retards; le mauvais état de la route ralentit encore notre marche : en approchant de la Bidassoa, où nous n'arrivâmes qu'à dix heures du soir, nous mîmes même pied à terre pour soulager les chevaux de voiture, et nous étions contrariés de tous ces retards, lorsque quelques douaniers arrivèrent à nous; l'un d'eux, ayant l'air de défendre un passage que personne ne songeait à forcer, me campa son poing gauche sur la poitrine. Je ne puis trop dire comment cela se fit, mais le contact de sa patte et de mon corps avait à peine eu lieu qu'un

coup de canne à travers la figure l'avait jeté à la renverse au milieu de la boue. Aussitôt des cris : « Aux armes! » retentirent, et trente douaniers, munis de leurs fusils, nous enveloppèrent. Notre première réponse fut un éclat de rire, qui commença à les déconcerter; mais, comme il fallait en finir, je demandai le chef, qui s'avança. Je savais que son poste et lui avaient, à prix d'argent, favorisé la sortie de France et l'entrée en Espagne d'expéditions de contrebande s'élevant à un million et demi (1); je le menaçai d'une plainte; j'exigeai d'ailleurs que la visite de nos voitures fût faite et qu'on me remît le nom du douanier qui s'était montré brutalement insolent. Je ne fis pas usage de ce nom; toutefois, pour prévenir l'effet de mes menaces, le chef de poste fit de son côté une plainte qu'il adressa au ministre de la guerre, c'est-à-dire qu'elle fut remise à Lomet, qui la jeta au feu, mais qui engagea mon père à m'écrire d'user de plus de modération; et de ce fait je contractai avec ces douaniers une dette dont l'acquittement se trouva forcément ajourné à ma rentrée en France.

(1) Le fait était exact; l'opération avait été faite, disait-on, pour le compte du général Leclerc, et elle était trop colossale pour s'être faite pour le compte d'un autre.

CHAPITRE VIII

Hors les grandes villes, il n'est guère, même en France, de bonne auberge, pour qui arrive à onze heures du soir. En Espagne, il n'en est de bonne à aucune heure; mais, dans un trou comme Irun, au milieu de la nuit et par le mauvais temps, il n'est pas de description qui puisse donner une idée de ce qu'était l'atroce posada dans laquelle force fut de nous réfugier. Cependant nous avions pris notre parti, relativement aux chambres en cachots de prison et aux grabats: mais nous avions faim, et, personne ne se remuant, nous nous mîmes à chercher des vivres. L'un fouilla une armoire, un autre un recoin servant de garde-manger (quand il y avait quelque chose à garder), et moi un grand et mauvais panier dans lequel, sous quelques morceaux de pain, je découvris un peigne, une carotte de tabac, quelques chandelles, un peu de beurre dans une vessie, une seringue, un morceau de fromage et deux canules... Le mal de cœur fit raison de l'appétit, et des imprécations étouffèrent le rire qui, dans une autre situation, nous aurait étouffés.

Notre nuit fut courte et nous parut longue. A la pointe du jour, et comme nous nous disposions à partir avec les troupes, on nous apprit qu'il y avait à Saint-Sébastien un traiteur français excellent. A cette nouvelle et par acclamation, nous résolûmes d'aller faire encore trois bons

repas avant de nous engouffrer dans cette dégoûtante Espagne. Nous fîmes donc partir nos équipages avec la colonne et prîmes sept chevaux de louage pour nous rendre à Saint-Sébastien; or, à l'entrée du premier village que nous eûmes à traverser, une femme, fort belle, ma foi, ayant reconnu Delost, cria de toutes ses forces : « Jesus ! El señor Delost ! » De toutes parts d'autres femmes accoururent, proférant les mêmes cris et se jetant sur lui plus qu'elles ne l'abordèrent; il fut entouré, pris par les mains, par les jambes, tiré, secoué, embrassé, fêté. Nous eûmes grand'peine à l'arracher à ces démonstrations véritablement expressives qui nous avaient déjà mis de très belle humeur.

A Saint-Sébastien, nos chevaux n'étaient pas débridés que déjà tous les fourneaux fumaient; le chef, s'évertuant à justifier sa réputation, dépassa notre espérance, car nous eûmes les meilleurs repas. Le lendemain, le dîner fut particulièrement exquis. Pour ne pas être en reste avec les hommages à rendre aux produits de la France, nous ne négligeâmes pas le vin de Champagne, et bientôt nous oubliâmes non seulement l'Espagne, mais un peu les convenances. Texier avait un chien de chasse que nous jugeâmes indisposé; aussitôt le chien, affublé d'une camisole garnie, d'un bonnet de nuit à rubans, et mis dans le plus beau lit de l'hôtel, fut visité par le premier médecin de la ville, médecin qui du reste eut assez d'esprit pour ne pas se fâcher. Il tâta le pouls, le nez et les oreilles du malade, lui vit la langue, prescrivit une ordonnance et un régime, reçut un louis et se retira, nous laissant aussi embarrassés que nous l'eussions été peu s'il avait montré de l'humeur.

Une foule de pauvres s'était réunie sous nos fenêtres, et je ne sais plus qui, méconnaissant le respect dû au malheur, céda à la mauvaise pensée de faire changer

un louis en gros sous, de faire chauffer ces sous dans de l'huile bouillante et de les jeter au moyen d'une cuiller de fer; les premiers pauvres y laissèrent la peau; mais, bientôt se servant de leur vêtement pour les ramasser et évitant de les recevoir sur les mains ou sur la figure, chaque nouvelle jetée de sous n'excita plus que des cris de joie; ainsi l'amusement changea de bord, et le louis passa à transformer le plaisir en charité.

Le temps étant redevenu superbe, nous visitâmes la ville et ce joli port du Passage, admirable et seul abri au fond de ce formidable golfe de Gascogne. Et les vingt-quatre heures que nous avions pu consacrer à Saint-Sébastien étant écoulées, notre dernier repas fait, notre compte soldé, la fille de l'auberge, jeune et très agréable Française, vint avec une assiette faire le tour de la table et recueillir le pourboire accoutumé. C'était comme un dernier tribut à la France, et je donnai un louis; personne ne voulut donner moins; à chaque louis nouveau elle s'épanouissait davantage, et, à coup sûr, elle ne fut jamais plus jolie que lorsque, au septième et dernier, elle nous supplia de n'en rien dire à ses maîtres.

D'ordinaire, on ne sait qu'on change de pays que parce qu'on l'entend dire ou qu'on voit sur des poteaux les armes ou les couleurs du pays nouveau, tant, aux deux côtés des frontières, les habitudes, les mœurs, les types, les costumes se ressemblent; mais en Espagne chaque pas franchi dépayse. Brusquement l'idiome et le costume se transforment. Le sentiment de nationalité qui tient à l'isolement géographique des Espagnols et à leur ignorance profonde, la saleté qui de gîte en gîte devient plus repoussante, la nourriture plus propre à chasser les convives qu'à les attirer, le service répugnant, cette escabelle à trois pieds, à peine dégrossie, couverte d'une guenille qui n'est propre qu'un jour et qui sert un mois,

et sur laquelle on place une petite marmite d'olla podrida et de garbanzos (1), ce régal de gueux, qui forme le festin habituel d'un hidalgo; enfin l'orgueil même de cet hidalgo (2) qui, au lieu de rougir de sa pâture et de la manière dont il la mange, en offre avec hauteur le partage, et qui, à propos de sa baraque, vous dit sur le ton d'un grand seigneur faisant les honneurs d'un palais : « Pongo la mia casa à su disposicion »; tout cela avertit l'étranger qu'il arrive en présence d'une race nouvelle, et ce n'est pas sans étonnement qu'il en fait la connaissance.

La distance qui sépare Saint-Sébastien d'Ernani fut rapidement franchie ; à peine arrivés dans cette laide petite ville que de hautes murailles sans portes entourent et resserrent on ne sait pourquoi, nous reprîmes nos chevaux et nos voitures, et allâmes coucher à Tolosa, agréablement située au bas d'une haute montagne, à la jonction des routes de la Navarre et de la Castille. Là, pour la première fois, j'entendis l'atroce grincement de ces voitures mauresques à essieux tournants, dont l'oreille est déchirée un quart d'heure avant de les voir comme après les avoir perdues de vue. Villaréal et Mondragon ne me laissent de souvenir pas plus que les gorges de Salinas, ce qui me conduit à Vitoria, dont la place presque monumentale sert d'arène aux combats de taureaux et me servit à passer enfin la revue de mes troupes, que depuis Tolosa je n'avais plus quittées.

(1) Olla podrida (pot pourri), mélange ou ratatouille d'un peu de vache ou de chèvre, de cochon, de piment, d'huile exécrable et de garbanzos ou pois chiches.

(2) Si cet hidalgo, par exemple, est un cordonnier, ce qui ne peut manquer de se produire, puisque tous les Biscaïens sont nobles, que la plupart sont pauvres et qu'il faut des cordonniers en tous lieux, il vient l'épée au côté et avec arrogance vous prendre mesure ou vous apporte avec de grands airs d'abominables chaussures.

A Miranda, l'Èbre nous intéressa plus par son nom que par son volume. Le passage de Pancorbo me rappela les gorges d'Ollioules; son fort me parut être le palais des aigles, et le bourg de ce nom réunir toutes les indignités des gîtes espagnols.

Les villages que l'on trouve depuis Pancorbo jusqu'à Rodrigo (Burgos, Valladolid et Salamanque exceptés) ne sont que des groupes de baraques jetées à de grandes distances dans les fastidieuses plaines de la Castille ou dans les parties boisées de l'Estramadure; mais Burgos fut saluée par nous comme la noble patrie du Cid; de plus, elle offrait à notre curiosité la plus remarquable des portes mauresques qui existent dans la Péninsule, et une cathédrale dont la tour se termine par une couronne de huit petits clochers d'une élégance et d'une finesse de sculpture incomparables. Mon logement fut fait chez une veuve, ni vieille ni belle, et qui, après avoir reçu ma visite, me fit inviter à dîner avec mes aides de camp. Toutefois, le malheur avait fait passer Dupaty près des cuisines, d'où une odeur d'huile cuite l'avait assailli; il refusait donc de paraître au dîner; Richebourg se récriait sur cette manière de prendre les gens à la gorge; Texier soutenait que ce serait à n'en pas manger de huit jours, et que mon insistance ne pouvait résulter que de mon désir d'économiser sur leur nourriture à venir. Il n'y eut jusqu'à Fréhot, que nous appelions Fricot, qui prétendit qu'un bon Fricot comme lui serait déplacé à une table espagnole. Comme de telles fariboles ne pouvaient me faire prendre mon parti sur une inconvenance, je signifiai à ces messieurs qu'ils m'accompagneraient tous; aussitôt ils envoyèrent commander en secret, et dans la moins mauvaise auberge de Burgos, un dîner composé de rôtis, de salades et de crème, de sorte que, pendant que je mangeais avec

résignation des mets à la vérité fort répugnants, mes farceurs ne furent occupés qu'à parler de maladies qu'ils n'avaient pas et qui, selon eux, nécessitaient une diète sévère. Les devinant, je ne pus m'empêcher d'en rire; à peine hors de table, ils parlèrent de l'exercice qui leur était commandé, et, sous ce prétexte, ils disparurent pour aller manger à leur aise, pendant que je continuai à payer pour tous en tenant compagnie à cette dame, qui était parfaitement bonne et qui le fut au point de ne pas paraître s'apercevoir de ces impertinences.

Si cette facétie pouvait être considérée comme une plaisanterie, il n'en fut pas de même d'une vilenie que Texier se permit. Ce polisson imagina de se mettre nu comme un ver; n'ayant conservé que ses bottes. sa cravate et son chapeau, il s'enveloppa de son manteau, puis, sous le prétexte de je ne sais quelle demande, il fit appeler une jeune et jolie caméristе de notre hôtesse. Lorsqu'elle fut venue, et tout en lui parlant le plus sérieusement du monde et gardant toujours ses lunettes sur le nez, il laissa tout à coup tomber son manteau. Un cri effroyable, une fuite à toutes jambes et vingt-cinq signes de croix furent le recours de cette pauvre fille; mais j'étais accouru à ses cris, et mon Texier, que je voulais envoyer en prison ou renvoyer en France, ne dut qu'au malheur de sa position d'en être quitte pour une très sévère réprimande.

A Valladolid, je fus logé chez un chanoine de San Iago, homme riche, très comme il faut, tenant un grand train de maison. Ainsi bel appartement, bonne table, cuisine à la française, nombreux domestiques, tout ce qui annonce la naissance, les usages du monde et l'habitude de la fortune; de plus, ce bon chanoine se distinguait par une politesse extrême et beaucoup d'aménité. Son empressement à m'offrir sa table me

la fit accepter, et, si le jour de mon arrivée nous dînâmes seuls avec lui, nous eûmes le lendemain pour convives tout ce qu'il y a de plus distingué à Valladolid, et notamment le Grand Inquisiteur. Je fus placé entre le chanoine et ce formidable juge, avec qui je causai beaucoup; s'il parut se plaire à ma conversation, je pris un vif intérêt à la sienne. Le dîner fini n'interrompit pas notre entretien, et, une certaine aisance s'étant établie entre nous, j'abordai ce qui avait rapport à l'Inquisition, dont je parlai, bien entendu, non en homme qui attaque, mais en homme qui doute et qui cherche à s'instruire, tout en avouant cependant que, le matin, nous avions visité, non sans quelque émotion, le palais, le tribunal et un des cachots de l'Inquisition; j'avais fait grâce des imprécations que cette visite nous avait arrachées, et j'avais gardé également le silence sur les folies de Dupaty qui s'était assis sur le banc des juges, s'était coiffé d'un de leurs bonnets à quatre cornes, puis avait pris des airs misérables en se plaçant sur le siège des victimes. Au reste, mon Grand Inquisiteur ne sortit pas de son rôle. C'était un homme d'esprit, et, forcé par le caractère de son habit de justifier l'institution infernale dont il était ministre, il mit assez de tact à réclamer contre ce qu'il appelait les mensonges débités à ce sujet. Sur ce thème, et à propos des auteurs qui avaient le plus anathématisé l'Inquisition, je pus presque naturellement amener cette question : « Connaissez-vous le *Compère Mathieu* (1)? » Il fit un sursaut; mais j'avais affecté tant de bonhomie dans mon ton et dans mon regard qu'il se remit et répondit : « J'ai entendu parler de cet ouvrage,

(1) Roman satirique publié en 1765 par l'abbé Dulaurens et qui fut attribué à Voltaire. C'est un mélange d'entretiens et de récits, qui mettent en scène les vices et les passions du temps, et surtout stigmatisent le fanatisme, l'intolérance et l'hypocrisie. (Éd.)

mais je n'ai jamais eu occasion de le lire. » Ce mot « l'occasion » m'enhardit, et je repris : « Il faut que je fasse ici toute la part de la supériorité de votre esprit, de l'élévation de votre position, pour que j'ose ajouter que ce morceau me semble cependant mériter d'être connu par vous ; si donc vous vouliez me suivre jusque dans ma chambre, je vous remettrais le volume qui le contient, et vous pourriez le parcourir. » Il hésita ; mais ne voulant pas me donner le droit de dire qu'il avait, ou manqué de force sur lui-même, ou manqué d'esprit, il me suivit. Dans ma chambre, je pris la belle édition du *Compère Mathieu* que j'avais avec moi ; je l'ouvris à la page où le morceau commence, et je me retirai. Après le temps nécessaire pour l'avoir lu en entier, le Grand Inquisiteur reparut dans le salon. Aller plus loin eût été passer les bornes ; il n'y eut donc plus entre nous d'aparté sur ce sujet, et il parut apprécier cette délicatesse, à laquelle d'ailleurs je ne perdais rien, quant au plaisir d'avoir fait lire un si formidable chapitre à un Grand Inquisiteur.

Je marchais habituellement à cheval ; mais, le jour de notre couchée à la Nava del Rey, la chaleur étant étouffante, j'étais monté en voiture avec Delpech. Débarrassés de nos habits, de nos cravates, de nos gilets, nous dormions tous deux, lorsque, brusquement réveillés par Richebourg, il nous dit que nous allions être attaqués par la grande bande. Il ne savait pas plus que nous ce qu'était la grande ou la petite bande, et comme je m'efforçais de savoir au moins d'où venait cette nouvelle, on m'amena un jeune paysan de vingt ans, beau garçon, qui nous apprit que depuis plusieurs mois cette province était infestée par une bande de brigands de trois cents hommes, dont moitié à cheval ; que cette bande n'était pas à un quart de lieue de nous ; que nous

allions sans doute être attaqués par elle, et qu'il avait cru devoir nous en prévenir.

Partis beaucoup plus tard que la colonne, nous ne l'avions pas rejointe; déjà même elle devait être arrivée. Notre décompte fut bientôt fait : nous étions sept maîtres, plus quatre domestiques, un postillon et un chasseur; total : treize, y compris un arriero conduisant la voiture de Delpech. Comme je l'observai, c'était assez pour jouer la Passion, mais non pour faire face à trois cents hommes résolus et bien commandés. Toutefois, je ne croyais pas que, sur une route qu'une forte colonne venait de sillonner, des brigands osassent se commettre, et moins j'avais de monde, plus ils devaient croire que j'étais suivi par de nouvelles troupes. Je résolus donc de ne pas rétrograder; seulement, et pour être autant que possible en mesure contre l'événement, nous mîmes pied à terre, tous munis de nos armes, et j'ordonnai de faire marcher avec nous le jeune paysan. Afin d'en imposer par le nombre, que la distance fait toujours exagérer, je prescrivis également d'emmener tous les gens que nous apercevrions. Le premier qui, bon gré, mal gré, fut joint à la caravane fut un prêtre voyageant sur sa mule; deux hommes nous suivaient à peu de distance; je fis une halte, ils nous rejoignirent, et, en dépit de leurs réclamations, ils cheminèrent avec nous. Quelques autres passants furent encore recrutés; enfin, à travers un bois assez clair que nous traversions, sur notre droite nous vîmes tout à coup un assez grand mouvement; nous nous crûmes aux prises avec la bande; en guise de reconnaissance, je me portai en avant, suivi de quatre ou cinq d'entre nous, et me trouvai au milieu d'une quarantaine d'hommes, de femmes et d'enfants venant de ramasser du bois mort et regagnant leur village. Mais si nous fûmes rassurés, il n'en fut pas de même de ces

pauvres gens, qui, voyant accourir sur eux des hommes en chemise, débraillés, les manches retroussées et armés de sabres nus, de pistolets fourrés dans la ceinture, de carabines et d'espingoles, nous prirent pour les brigands et jetèrent les hauts cris. Une de ces femmes se trouva mal. Richebourg, qui avait dans son gousset un flacon de sel de vinaigre, le lui fourra sous le nez, et cette créature, qui de sa vie n'avait reniflé de semblable odeur, sauta de terre en revenant à elle. Nos éclats de rire achevèrent de rassurer tout le troupeau; Delost, notre truchement, fut chargé d'expliquer à ces gens ce que nous voulions d'eux; en dépit de ce qu'ils purent dire, force leur fut de se joindre à nous. Nous nous trouvâmes une soixantaine, et, grâce aux chevaux, aux voitures, à la distance, au bois, nous faisions l'effet d'une colonne.

Il y avait un bon quart d'heure que nous marchions ainsi, nous recrutant toujours, lorsque, sur notre gauche et à deux cents toises hors des bois, nous vîmes une espèce d'ancien château abandonné, devant lequel se trouvaient quelques hommes. « Voilà un des refuges de ces brigands! » s'écria aussitôt un de nos paysans; à ce mot, je ne sais plus qui d'entre nous ouvrit l'avis extravagant d'aller attaquer ce qui de cette bande pouvait se trouver dans le repaire. Il est vraiment des moments où l'on ne semble accessible qu'à la folie, et ce n'est pas sans embarras que j'ajoute que par acclamation nous partîmes tous pour cette entreprise dont le héros de la Manche, don Quichotte lui-même, aurait rougi. Par bonheur, nous eûmes à peine quitté la route, que nous enfonçâmes jusqu'aux genoux, ce qui commença à ralentir notre zèle et à nous donner le temps de la réflexion. Les hommes que nous avions cru pouvoir aborder étaient rentrés dans le château et en avaient fermé la porte, ce

qui nous opposaît des obstacles nouveaux que nous n'avions pas de moyens de vaincre. Enfin Delpech se rappela les vingt-cinq mille louis qu'il avait dans sa voiture et acheva de nous décider à rétrograder. Ce fut la fin de cette absurde forfanterie.

A peine rendu au logement qui m'avait été préparé à la Nava, je fis appeler le corregidor, pour l'interroger sur cette bande et pour savoir de lui comment on ne s'occupait pas de la détruire; voici ce que j'appris. La grande bande était composée de plus de trois cents hommes; elle avait déjà soutenu plusieurs combats, et, quoiqu'on lui eût pris près de cent hommes qui se trouvaient en jugement et dans la prison de la Nava, elle avait reçu de nouvelles recrues et avait fini par battre deux détachements des troupes royales. Plusieurs millions de réaux avaient déjà été levés par elle dans cette province; elle était la terreur du pays, enfin elle se tenait autour de la Nava dans le but de forcer la prison et de délivrer ses complices. « Et, dis-je, à ce corregidor, quels sont vos moyens pour déjouer ces projets? — Je n'en ai guère, me répondit-il; mais mon parti est pris, mes moyens préparés, et j'ai fait prévenir le chef que, s'il m'attaque, je commence par faire couper les jarrets à tous les prisonniers (1). »

J'ai raconté ce fait comme un trait des mœurs espagnoles à cette époque. En voici un autre. Un de mes bataillons arriva je ne sais plus dans quel village, au moment où le feu venait de prendre à une des principales maisons, et où les habitants, à genoux devant le portail de l'église et dans les rues, se bornaient à prier

(1) J'avais oublié cette circonstance si caractéristique, et c'est M. Delpech qui vient de me la rappeler, et même de me rappeler le mot de « descortezar » dont ce corregidor se servit et qui nous fit tant rire.

Dieu d'éteindre l'incendie (1). A cette vue, le chef de bataillon fit faire halte, détacha cent hommes sans armes pour se rendre maîtres du feu et força les habitants à seconder ces hommes; il avait sauvé le village. Les habitants finirent entre temps par comprendre le service qu'on leur avait rendu; une députation, ayant le curé et le corregidor en tête, vint solennellement rendre des actions de grâces à cet officier; ce qui n'empêcha que trois malheureux soldats de ce même bataillon, restés en arrière au moment du départ, et cela sans avoir donné lieu à aucune plainte, furent assassinés le lendemain en sortant du village. Plus de cent autres le furent de même dans le cours de cette campagne; et cependant il n'était pas question de révolution en Espagne; nous étions les alliés du roi contre le Portugal; nous devions combattre sous les ordres du Prince de la Paix, dont nous formions l'aile droite, et jamais troupe n'observa une plus exacte discipline.

Avec ses cinquante églises, ses cinquante couvents d'hommes, ses cinquante couvents de femmes, ses cinquante collèges, son antique université, sa magnifique cathédrale, son superbe palais épiscopal, sa très belle place, son pont phénicien, j'espérais que Salamanque, où j'arrivai le 26 juin, pourrait me fournir plus d'intérêt que celui d'une couchée; mais le quartier général était à Ciudad-Rodrigo; de plus, j'étais empressé d'y arriver et de savoir enfin comment me traiterait un chef qui, comme général d'armée, était peu formidable, mais qui, comme chef, le devenait beaucoup pour ceux de ses subordon-

(1) Quelque extraordinaire que soit cet effet de la superstition, en Espagne il n'a rien que d'ordinaire. J'ai vu dans le même pays des malades refuser de voir des médecins; un homme, ayant la gangrène au pied, s'opposer à ce qu'on lui coupât la jambe, et toujours d'après cette pensée: « Si Dieu veut que je guérisse, je guérirai sans rien faire; s'il ne le veut pas, je mourrai, quoi que l'on fasse. »

nés qu'il n'aimait pas. J'eus lieu d'être pleinement satisfait de sa réception. Après quelques mots sur ma route et sur l'état des troupes que je lui amenais, après quelques phrases obligeantes, il ajouta qu'il avait trois divisions d'infanterie commandées par des généraux de mon grade, mais tous mes anciens, et il m'offrit son avant-garde composée de trois régiments d'infanterie, d'un régiment de chasseurs et de six pièces d'artillerie. La droite de cette avant-garde était appuyée au fort de la Conception, sa gauche à la montagne de Francia; le quartier général devait être à Gallegas, simple hameau situé au centre de la ligne. Quant à l'armée portugaise, assez nombreuse et ne devant pas être perdue de vue, quoique peu habile, le général en chef me demanda de le tenir au courant de tout ce que je pourrais apprendre sur elle.

Je devais dîner chez lui, et ne pouvant manquer d'y dîner avec les généraux Rivaud, chef de l'état-major de l'armée, Nansouty, commandant la cavalerie, Monnet, commandant la première division d'infanterie, je profitai du peu de temps qui me restait pour leur faire ma visite, pour aller voir le payeur général de l'armée, nommé Mesny, dont j'avais fait la connaissance et avec qui j'avais fait de la musique à Épinal en 1792; enfin pour embrasser ce brave La Salle, que je ne retrouvais jamais sans un nouveau bonheur. Le lendemain matin, au moment de quitter Rodrigo, j'appris que, sans caractère avoué, sans autorité, sans mission connue, le général Gouvion Saint-Cyr se trouvait dans cette ville. Que pouvait signifier sa présence, l'inaction apparente, la sorte d'incognito d'un général de ce calibre? Le doute fut court; c'était un mentor, celui qui en cas de guerre devait décider des opérations, et rien n'était plus propre à fonder la confiance des troupes; mais quel prix mettait-on

à cette complaisance, à ce sacrifice fait d'avance d'une gloire qui ne devait être due qu'au conseilleur et qui serait recueillie par le conseillé? La guerre seule aurait pu répondre à cette question; or nous ne tirâmes pas un coup de canon; mais on sait que l'acte seul de cette bonne volonté fut récompensé par une ambassade. Quoi qu'il en soit, et au moment de quitter Rodrigo, j'allai rendre mes devoirs au général Saint-Cyr. Il ne me parla que de l'Italie et de Rome, où, comme on l'a vu, j'avais servi sous ses ordres, et évita tout ce qui pouvait avoir rapport aux objets dont il était le plus naturel qu'il me parlât, je veux dire du général Leclerc, de notre armée, de l'Espagne et des Portugais.

Gallegas était occupé par un bataillon d'infanterie, le régiment de chasseurs et la batterie d'artillerie. Le lendemain de mon arrivée, je passai la revue des troupes; je visitai en son entier le fort de la Conception, qui, récemment construit ou remis à neuf, paraissait plutôt une bonbonnière qu'un ouvrage de guerre. Le jour d'après, et avec cent vingt-cinq hommes choisis dans le régiment de chasseurs, j'allai faire une reconnaissance sur toute ma ligne et voir les deux régiments d'infanterie qui formaient mon centre et ma gauche. Celui qui couvrait Gallegas occupait la seule position qui pût lui convenir; je n'eus qu'à rectifier le placement de quelques postes avancés et le service des découvertes, à régler l'envoi des rapports, afin que cet envoi fût le plus prompt possible, et à donner un modèle de manière que rien d'essentiel ne pût y être oublié. Mais mon régiment de gauche, campé au bas de la montagne de Francia, sans appui sur ses côtés, en une situation très facile à tourner ou simplement à dominer, se trouvait si absurdement placé qu'il lui fallait être en face d'une armée commandée par vingt généraux ayant entre eux quinze cents ans et

plus incapables encore qu'impotents, pour qu'il n'eût pas été enlevé dix fois pour une. Le commandant, que j'interrogeai, m'avoua que sa position était déplorablement choisie, qu'elle l'avait été par le général en chef lui-même, et qu'il ne voyait pas la possibilité de la changer sans ordres supérieurs.

J'allai cependant reconnaître cette montagne de Francia; au-dessus de ses premiers contreforts, je trouvai une position admirable sous le double rapport de l'offensive et de la défensive; dès lors, préférant le risque d'une réprimande pour moi au risque d'une perte totale pour le régiment, je fis, à la satisfaction générale, partir le régiment, que j'établis moi-même sur la hauteur; toutefois, pour me mettre à même de justifier le déplacement de ce régiment aux yeux du général en chef, pour savoir définitivement à quoi m'en tenir sur les forces et les positions de cette armée portugaise qui nous faisait face, informé d'ailleurs qu'elle avait laissé près d'une lieue entre ses postes avancés et ses camps ou cantonnements, et qu'intermédiairement elle n'avait que de faibles détachements, je franchis la ligne des postes avec cent vingt-cinq chevaux et au trot ordinaire, m'arrêtant cependant dans les villages pour prendre des renseignements, mais m'abstenant de faire mettre le sabre à la main au gros de mon escadron, et cela pour ne pas fatiguer inutilement le poignet des chasseurs. Je fis ainsi près de trois lieues entre les postes avancés et la ligne de bataille de cette armée; puis je rentrai à Gallegas par le fort de la Conception, sans avoir reçu un coup de fusil ni échangé un coup de sabre, et en laissant en arrière de moi tous les tambours portugais battant la générale et toute cette armée en mouvement; ce qui par parenthèse me détermina à passer la nuit avec toutes mes troupes sur leurs gardes, l'artillerie attelée, et le régi-

ment de chasseurs prêt à monter à cheval. C'était faire trop d'honneur à nos ennemis; cette reconnaissance assez extraordinaire les avait plus alarmés qu'enhardis. Au reste, ils ne l'oublièrent pas; le marquis d'Alorna, le plus jeune et le seul capable des généraux de cette armée, m'en parla à mon arrivée à Lisbonne en décembre 1807; il ajouta même : « Nous devions vous faire prisonnier. — Cela est vrai, lui répondis-je en riant; la partie n'était pas égale, car je jouais trente et un ans contre quinze cents. » Mais si je m'en tirai bien avec l'armée portugaise, il n'en fut pas de même avec le général Leclerc, qui fut vexé de la leçon que je lui avais donnée au su et au vu des troupes, et, s'il évita de se prononcer à ce sujet, il s'en dédommagea en désapprouvant ma course à travers l'armée portugaise. Cependant, au point de vue de la guerre, j'avais raison.

Rien n'était par lui-même moins récréatif que notre séjour à Gallegas. Nous avions fait ample provision de cigares et nous fumions comme des cheminées. Je ne parle pas de la chasse; il y avait peu de gibier, sauf des aigles et des outardes. Par bonheur, j'avais autour de moi d'aimables compagnons, l'inépuisable Richebourg, Dupaty, qui par son état permanent d'exagération et d'enthousiasme était un sujet d'interminables plaisanteries, surtout depuis qu'une musique militaire lui avait arraché des larmes. Fréhot (1), sans esprit, mais plein de susceptibilités et de ridicules, était la victime offerte à nos âmes en peine de distractions; et Texier, bon et fort aimable garçon, bien que si étrange parfois, avait une voix charmante et un talent remarquable; il s'accompagnait avec un grand talent sur la guitare et nous

(1) Ce Fréhot était un de mes aides de camp; je ne me rappelle plus trop comment il m'était venu. Ai-je dit aussi que notre Dupaty était neveu de l'illustre Dupaty?

ravissait par des romances qu'il chantait à merveille. Je citerai surtout celle-ci de Boïeldieu : « Du soleil qui te suit trop lente avant-courrière... » Elle cadrait avec ma malheureuse passion, qui s'exaltait par l'éloignement; j'appris donc à la chanter en m'accompagnant de la guitare, et je la redisais à la nuit comme au jour.

Ainsi, au milieu des bouffées de tabac, des rires et des chants, au milieu des libations et des recherches de mon cuisinier s'appliquant à dissimuler la pénurie des ressources, nous attendions la fin de cet état de calme qui, sans ces distractions un peu forcées, eût été une léthargie, lorsque je reçus du général Leclerc l'ordre de présider à Rodrigo un conseil de revision, devant lequel devait comparaître un soldat condamné à mort par un conseil de guerre. Plusieurs généraux se trouvant à Rodrigo, je ne comprenais pas une préférence qui, par les plus grandes chaleurs, m'obligeait à faire deux trajets fort inutiles, et de plus qui pour vingt-quatre heures me faisait quitter mon avant-garde. Ces commissions m'ont toujours répugné. Confirmer un jugement à mort est, comme le porter, une douloureuse nécessité; et grâce au bonheur que j'ai eu de n'avoir à juger que des innocents, ma vie est exempte de semblables regrets.

Quand j'arrivai chez lui, le général en chef me prit à part, et s'efforçant de me bien recevoir, se faisant un mérite d'un choix qu'il attribuait à sa confiance en mon amour de l'ordre et de la discipline, il appuya sur le besoin que l'armée avait d'un exemple, par conséquent sur la nécessité de confirmer le jugement rendu. Ne sachant que répondre, ni comment dissimuler les sentiments que m'inspirait cet ordre de condamnation ainsi donné à mots couverts, tout ce que je pus faire fut de dire « que si le condamné avait mérité le jugement rendu, ce jugement serait confirmé ». Mais, loin de là et malgré les

efforts d'un des membres du conseil, le soldat fut acquitté. Une scène vive entre le général en chef et moi fut la conséquence de ce jugement; cette scène me donna de l'humeur, de sorte que, une heure après avoir quitté le tribunal, je repartis pour Gallegas, où j'avais d'ailleurs à faire célébrer le lendemain la fête du 14 juillet.

Je croyais être délivré de semblables épreuves; je me trompais. Peu de temps après, un soldat du train fut encore condamné à mort à Rodrigo; cet homme en appela, comme l'avait fait le premier condamné. Ne supposant pas que je fusse capable de rendre tout raccommodement impossible entre lui et moi, le général en chef me chargea cette fois encore de la présidence de ce second conseil de revision; mais il composa ce second conseil avec plus de soin que le précédent, en fit prêcher les membres et poussa avec moi les choses au point de donner à ses recommandations le caractère d'une menace. Indigné de l'emploi de semblables moyens et de cet acharnement à avoir raison de mes plus honorables sentiments, frappé de cette pensée que l'on ne fait pas de tels frais sans de mauvais motifs, je donnai à l'examen de la cause une attention particulière et je fis tous mes efforts pour découvrir un bon défenseur, ce qui alors était fort difficile à trouver dans nos régiments, ce qui dans cette circonstance était plus difficile encore à trouver à Rodrigo. J'étais donc très embarrassé, lorsqu'on m'indiqua, comme tout à fait propre à ce que je désirais, un jeune Meulan, maréchal des logis au 5e régiment de dragons que commandait Louis Bonaparte.

J'appelai immédiatement ce jeune homme; je l'informai de la défense que je désirais lui confier, et, lorsque je m'attendais à des remerciements, il me déclara qu'il lui était impossible de répondre au choix que j'avais bien voulu faire de lui. Mon regard, non moins que ma

réponse. l'ayant forcé à s'expliquer, il ajouta : « Je n'étais peut-être pas né pour commencer la carrière des armes par le rang de simple soldat; c'est pourtant ainsi que j'ai débuté. Je sers depuis la guerre. Je crois avoir fait mon devoir partout. J'ai déjà reçu plusieurs blessures, et, malgré ces précédents, ce n'est que depuis quinze jours que le grade de sous-lieutenant a été demandé pour moi. Je sais les dispositions du général en chef relativement à la confirmation du jugement que vous me chargez de combattre, et, si je contribuais à le contrarier à cet égard, il ne me pardonnerait pas. Or il est beau-frère du Premier Consul et de mon colonel, qui pourrait imputer ma conduite à l'ingratitude. Vous le voyez, mon général, il s'agit de toute ma carrière et d'un grade déjà bien attendu, quoique mes chefs aient plus d'une fois jugé que je m'en étais rendu digne, d'un grade que la paix va rendre plus que jamais difficile à obtenir et que ma famille me reprocherait d'avoir compromis... » Quelques mots sur ce qu'un homme se doit toujours, sur ce qu'il doit même à sa famille et à son nom, lorsqu'il a le bonheur d'en avoir d'honorables, sur l'opinion que son refus ne pourrait manquer de donner de lui, commencèrent à l'ébranler. « Et, continuai-je, lorsqu'il s'agit de la vie d'un homme, tout aboutit pour vous à une question d'intérêt personnel. Dans ces conditions, je n'ai plus qu'une question à vous faire : Si, innocent, cet homme venait à périr, faute d'avoir été défendu comme il pourrait l'être par vous, seriez-vous capable de vous le pardonner ? Si vous me répondez oui, je n'insiste pas. » L'effet fut électrique... « Mon général, reprit ce jeune homme avec véhémence, j'abjure la réponse que je vous ai faite : je me charge de la défense de cet homme, je le défendrai de mon mieux. » Il le défendit avec talent, et, après un délibéré de trois heures, l'hon-

neur de la majorité l'emportant sur de trop coupables complaisances et sur un criminel abus de pouvoir, l'accusé, qui ne méritait pas plus la mort que le premier, fut acquitté comme celui-ci l'avait été. Quant au brevet de sous-lieutenant, par bonheur il était en route; il arriva peu de jours après.

Or, en 18..., ayant à parler au directeur du personnel de la guerre, le comte de Meulan, je me rendis chez lui. L'affaire dont j'avais à l'entretenir étant terminée, il me demanda si je ne le reconnaissais pas, ajoutant : « Vous m'avez pourtant donné une leçon que je n'ai jamais oubliée... » Et, en me rappelant cette anecdote qui, comme tant d'autres, s'était effacée de ma mémoire, il m'apprit qu'il en était le héros.

Mais si pour le jeune Meulan rien ne troubla le consolant souvenir de sa conduite dans cette circonstance, il n'en fut pas de même pour moi. Afin de ne pas me laisser de doute sur sa colère, le général Leclerc supprima immédiatement l'avant-garde et me fit commander une brigade dans la première division aux ordres du général Monnet, un des hommes les plus ordinaires, les plus bornés que j'aie connus. Il ne s'en tint pas là : passant, peu de jours après, la revue de cette division, il fit arrêter un soldat de ma brigade, je ne sais plus pour quelle misère, assembla sur-le-champ une commission militaire, la composa d'officiers dont il était sûr, et, sans que je pusse rien opposer à cette atrocité, il fit condamner et fusiller ce malheureux sur place. Ma justice pour deux innocents en fit donc assassiner un troisième. Après de tels précédents, tout était dit entre le général Leclerc et moi, et, comme je dissimulai aussi mal mon indignation que lui sa colère, j'eus ostensiblement un ennemi d'autant plus implacable qu'il n'avait pu se venger de moi que par un crime.

La paix devenant de plus en plus probable, le quartier général et la première division quittèrent Rodrigo, le 10 août, pour se rendre à Salamanque, où la cavalerie les avait précédés, où le parc d'artillerie les suivit. Dans cette nouvelle résidence, à l'exception d'un jour de grandes manœuvres par semaine (1), nous tombâmes dans une inoccupation presque totale, dont l'excellent La Salle remplaça fort heureusement l'uniformité par des occupations de tout genre et d'incomparables facéties. Tous les deux ou trois jours, il faisait chasser le général en chef; tous les jours il faisait avec moi de la musique pendant deux ou trois heures; ce qui un jour à dîner, chez le général Leclerc, lui permit de dire : « J'ai dans votre armée, mon général, une singulière destinée. Je vous ai donné le goût de la chasse; j'ai rendu le goût de la musique au général Thiébault; il ne me reste plus qu'à faire naître chez le général Monnet le goût de l'esprit. »

Ce La Salle qui mettait des grâces infinies à ce qui est le plus opposé aux grâces, je veux dire qui, avec des manières charmantes, était buveur, libertin, joueur, tapageur et farceur, avait fondé à Salamanque la société des « Altérés », association dans laquelle il n'était jamais permis de dire que l'on n'avait pas soif; je ne sais plus combien d'enragés la composaient, mais ce qu'il y a de certain, c'est que, en moins d'un mois, ils eurent bu tout ce qui existait de vins étrangers à Salamanque. Un soir qu'il m'avait fait le dénombrement des bouteilles vides : « Mais, lui dis-je, tu veux donc te tuer... — Mon ami, me répondit-il, tout hussard qui n'est pas mort à trente ans est un j... f..., et je m'arrange pour ne pas passer ce

(1) Ces manœuvres réunissaient les trois armes, et, il faut le dire, le général Nansouty se faisait remarquer par l'aplomb et la sorte de dignité avec lesquels il commandait les seize escadrons.

terme. » C'est encore lui qui, rentrant en France, quelques mois après, avec son régiment et se croisant dans je ne sais quelle ville avec un autre régiment de hussards, donna aux deux corps d'officiers un dîner pour lequel il avait fait mettre sur la table, et en guise de surtout, deux pièces de vin de Bourgogne entourées de robinets, pièces qu'il fallut mettre à sec avant d'en venir aux vins fins.

Après une nuit de désordre passée Dieu sait où, avec un de ses capitaines, nommé Thiron, ils rentraient chez eux vers six heures du matin; se trouvant devant la grand'garde, La Salle s'arrête, et apostrophant son compagnon de sottises : « Et vous croyez, lui dit-il, que je tolérerai une conduite aussi scandaleuse que la vôtre; que je souffrirai dans le régiment d'aussi fâcheux exemples, dans le régiment que l'impunité enhardirait à vous imiter? » Aussitôt il le fait empoigner, et, malgré tout ce que Thiron, qui d'abord n'a vu à tout cela qu'une plaisanterie, peut lui dire, il le fait conduire en prison. Réveillé par sa bruyante arrivée et ses éclats de rire, j'apprends sa prouesse. Je fais tout au monde pour qu'il relâche Thiron; mais je le demande en vain, et, en me répétant : « Il faut qu'il s'en souvienne », il ne le remit en liberté que le lendemain.

Un capitaine du génie avait à Salamanque une très jolie maîtresse. Ce démon de La Salle, qui chaque jour écrivait une lettre d'amour à sa femme, mais qui chaque jour lui faisait des infidélités, dépista cette jeune Espagnole, pénétra chez elle je ne sais comment, ni à quelle heure, et profita tant soit peu en pandour d'un moment de surprise et de frayeur. L'amant, outré du fait, furieux du moyen, exaspéré des indiscrétions qui devenaient un tort de plus vis-à-vis de tous deux, se déclara insulté; il en résulta un duel au sabre, arme à laquelle La Salle,

si fort et si souple, était l'homme du monde le plus terrible. Il ne restait donc de salut pour ce capitaine que dans la générosité de son adversaire; elle n'était pas douteuse, mais il n'était pas douteux non plus qu'il ne la fît servir à quelque folie; en effet, ayant jugé de suite la disproportion des forces, il s'abstint de toute attaque et se borna à parer, mais s'attacha à le faire avec tant de vigueur que le poignet du pauvre ingénieur en était brisé; et, dans les instants que le malheureux se remettait d'une si rude fatigue, mons La Salle faisait une volte autour de lui, au milieu de mille plaisanteries, singeries et grimaces, jouant avec la mort, comme avec l'amour; il lui campait un coup de plat de sabre sur le derrière et partait d'un éclat de rire. Dix fois ce manège fut recommencé, et, quelle que fût la rage de ce malheureux officier, il finit par être exténué. Lorsque ce fut évident qu'il n'en pouvait plus, La Salle, mettant fin au combat, lui dit : « Si vous m'aviez mieux connu, vous auriez attaché moins d'importance au fait qui vous a blessé, et, si je vous avais mieux connu, je me serais abstenu d'aller sur vos brisées. Recevez cette déclaration et terminons ce combat trop inégal, mais qui n'en a que mieux revélé à quel point vous êtes un homme d'honneur. »

Il nous montrait un jour ses armes; il en avait de fort belles, notamment un sabre en damas noir, sabre qui valait alors douze mille francs. Pour nous faire apprécier la qualité supérieure de cette lame, il en frappa des barres de fer, dans lesquelles il fit de fortes entailles; mais il voulut couper une branche d'arbre, et, soit que celle-ci fût trop forte, soit que le coup ne fût pas donné assez d'aplomb, la lame cassa en deux. Nous fûmes pétrifiés; quant à lui, ayant donné à peine un instant à la surprise, il jeta par-dessus sa tête et le fourreau du sabre

et le tronçon qui était resté à sa main, et s'en alla sans s'embarrasser même de ces précieux débris, en continuant ses gambades et ses grimaces.

La saleté est une calamité du Midi. Les vasarès de Marseille existent dans toute la Péninsule ; seulement, au lieu de jeter ces horreurs par la fenêtre, on avait, à Salamanque par exemple, l'usage de les recueillir dans de longs pots de terre, qu'à l'entrée de la nuit les criadas (servantes) portaient sur leur tête pour les aller vider en différents endroits, et, le croirait-on ? notamment au milieu de la place d'Armes, où cela devenait ce qu'il plaisait aux chiens, à la pluie, au soleil d'en faire. Le moment de ces dégoûtantes vidanges venu, on voyait donc ces filles arriver en foule et se débarrasser en toute hâte de leur infect fardeau, ce qui, un soir, inspira à La Salle la folle idée d'employer quelques hussards à leur barrer l'entrée de la place, à les forcer de s'agglomérer dans une rue attenante et à les y bloquer. Or il arriva qu'elles s'impatientèrent et se fâchèrent ; qu'en se fâchant et s'agitant, serrées comme elles l'étaient, elles et leurs pots s'entre-choquèrent ; que, se cognant, leurs pots se brisèrent, et qu'elles en furent indignement souillées ; que les premières à qui ces accidents arrivèrent les multiplièrent encore par la manière brusque dont en se sauvant elles bousculèrent tout ce qui les entourait. Scène au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer, mais que les cris, la colère, provoqués par les plus abominables résultats, finirent par rendre au dernier point comique.

Je fus un jour témoin d'une vive rumeur. C'était le médecin en chef de l'armée, Duhem, suivi par cinquante polissons criant à tue-tête : « Mata Rey... Mata Dios (tueur de Roi, tueur de Dieu) ! » Ce Duhem, en effet, avait été célèbre comme un des plus farouches conven-

tionnels; il avait voté avec la plus rude énergie la mort du Roi, et ces faits, que quelque ennemi ou quelque farceur avait révélés à la populace de Salamanque, le forcèrent de hâter son départ et, en attendant, de ne plus sortir seul ou de nuit.

Le payeur général Mesny avait eu envie de voir Madrid; il y avait passé dix jours et était revenu si content de ce voyage qu'il m'avait inspiré le désir de faire comme lui; j'en parlai au général en chef, j'eus de suite ma permission, et de plus une lettre d'introduction auprès de Lucien Bonaparte, alors ambassadeur de France. Toutefois la lettre, remise à Mesny et que j'avais lue, commençait par ces mots : « Cette lettre, mon très cher frère, te sera remise », et la mienne par ceux-ci : « Le général Thiébault qui vous présentera cette lettre. » La différence me chiffonna; j'en parlai à Mesny; il pensa, comme moi, qu'elle devait résulter d'une convention d'après laquelle je ferais bien de ne pas user d'une présentation dont, en somme, je n'avais nul besoin. Je brûlai donc ma lettre et je partis; j'étais accompagné par Richebourg et par Dupaty, suivi par mon valet de chambre et conduit par un arriero.

Je ne sais ce que sont aujourd'hui les voyages en Espagne; mais, il y a trente-cinq ans, c'était ce qu'il y avait au monde de plus propre à dégoûter des voyages. Notre route fut assommante par sa lenteur, impatientante au dernier point, grâce à de prétendus aubergistes qui, lorsqu'on leur demandait fût-ce du pain, répondaient avec leur impassibilité dédaigneuse : « On en vend là-bas », ce qui nous réduisit à ce que mon valet de chambre put acheter et accommoder. Arrivés au haut du Guadarrama, un piédestal surmonté par un lion nous apprit que nous étions sur les confins de la Nouvelle-Castille, et une des plus belles vues nous tira de notre apathique ennui. Les

grandes richesses que l'Escurial renferme excitèrent notre étonnement et au dernier point notre admiration; mais, depuis cette résidence à la fois royale et monacale, nous ne rencontrâmes plus rien, pas une campagne, pas une maison, pas un ruisseau, presque pas de culture et surtout pas un arbre; des coteaux dépouillés, du sable et toujours du sable, ce qui nous fit nommer Madrid « la capitale des sables ». Cependant, les faubourgs franchis, la scène changea, et, au milieu de toutes les impressions que ne peut manquer de donner une grande et belle ville, nous débarquâmes à l'auberge que Mesny nous avait recommandée.

Il y avait combat de taureaux le jour de notre arrivée à Madrid; de suite je fis prendre une loge, qui, par parenthèse, me coûta une once d'or, prix un peu élevé pour une espèce de cage fermée de planches mal jointes et qui, dans nos foires, déshonorerait une guinguette. Le produit de ce spectacle, qui soir et matin avait lieu le dimanche et, je crois, le jeudi, servait à l'entretien des hôpitaux de Madrid et y suffisait par suite de la surélévation du prix des places et de la fureur qu'excite ce genre de spectacle. Après les picadores, dont le taureau creva les chevaux au point qu'ils perdaient le sac de leurs boyaux; après les banderillos, qui fournissent la partie la plus importante, apparaît le matador, qui n'est pas toujours un homme du métier, mais parfois un gentilhomme qui s'en offre le plaisir et qui le plus souvent fait l'abandon de six cents francs fixés comme prix de chaque combat, prix surabondamment justifié (1).

Avant l'entrée des matadors et sitôt les banderillos dis-

(1) Peu avant mon arrivée à Madrid, avait péri un nommé Moreno, le plus fameux des matadors; une gravure le représentait la poitrine percée par une des cornes du taureau et, ainsi accroché, emporté par cet animal.

parus, le taureau mugissant de colère a parcouru l'arène au galop, fier d'avoir dispersé tous ses assaillants et faisant voler la poussière autour de lui. Lorsque le matador, n'ayant en main que son écharpe rouge et son épée, entre en scène seul pour jouer un face à face avec cette brute en furie, il est difficile de rendre l'effet de ce spectacle pour quiconque le voit pour la première fois. Après les passes ordinaires, fatigué de foncer sur un homme et de n'avoir atteint qu'une draperie, le taureau, rendu défiant, n'avance qu'à petits pas, s'approche, tout en l'observant, du matador attentif lui aussi aux moindres mouvements de l'adversaire, et, quand il arrive assez près pour s'élancer à coup sûr, il fonce brusquement; mais presque aussitôt frappé en arrière des cornes en un endroit où la blessure est mortelle, il s'arrête tout court, tremble sur ses pattes et tombe mort sans que le sang ait coulé. Telle fut l'issue du premier combat; elle excita du délire. Cinq ou six autres combats, qui suivirent, furent moins heureux pour les matadors, qui ne surent tuer le taureau qu'en lui faisant vomir le sang ou lui laissèrent assez de vie pour qu'il parcourût encore l'arène; une fois même, il emporta dans sa blessure l'épée du matador, et ce fut l'occasion des huées et des sifflets les plus furieux.

Après le premier combat, nous nous étions regardés, et, nous étant vus tous très pâles, nous avions délibéré si nous resterions ou si nous partirions; toutefois, très regardés, nous comprîmes qu'il fallait rester, et, si nous nous résignions à ce malaise, nous jurions qu'on ne nous y prendrait plus. On verra que, malgré ce serment, nous y fûmes pris comme tant d'autres.

A la nuit, nous rentrions à notre auberge, ne sachant trop que faire de notre soirée, lorsque nous rencontrâmes le chanoine de San Iago qui nous avait si bien

reçus à Valladolid. La surprise fut mutuelle, le plaisir de la rencontre parut l'être ; nous trouvant sans projets, il nous mena tous à l'Opéra, où nous fûmes placés à la première galerie. Les loges derrière nous étaient toutes occupées par des dames que le chanoine connaissait, et, me retournant, l'acte terminé, j'aperçus la plus magnifique créature qui jamais m'eût apparu. Je sus du chanoine que c'était la plus belle femme qu'on se rappelât avoir vue à Madrid, Canadienne de naissance et épouse du colonel de cavalerie Minutoro. Remarquable par son esprit romanesque autant que par ses charmes, elle était aussi dévouée à son mari qu'elle lui était peu fidèle : elle avait près d'elle un jeune homme, son amant, qu'elle adorait ; mais, lors de la guerre récente et au plus fort de sa passion, elle avait quitté cet amant pour aller rejoindre son mari à l'armée, bivouaquer et batailler à ses côtés. Ayant eu dans le seul combat sérieux de cette guerre un cheval tué sous elle, elle s'était élancée sur le cheval d'un cavalier qui venait d'être blessé, et, reprenant sa place près de son mari, elle avait continué de charger à la tête des soldats électrisés.

Tout en admirant ses formes divines, son éclat inconnu, ses yeux qui semblaient réfléchir le ciel, je songeais à ce qu'elle était en réalité, comme tant de ses pareilles, mélange d'amour et de perfidie, de folie et de raison, d'héroïsme et de faiblesse, harmonie de tous les contrastes, lorsque je fus attiré vers une loge voisine par les ébats d'une autre dame, jeune, jolie, objet de beaucoup d'empressements, vive, très gaie, qui, au milieu de ses rires, s'occupait beaucoup de nous, et qui, ayant interpellé presque aussitôt mon chanoine à voix basse, en eut les quelques renseignements utiles ; avant la seconde pièce, elle les utilisa pour entamer et tenir avec moi une conversation pleine d'esprit, de grâce et de

recherche, et, à la fin du spectacle, elle m'invita, ainsi que mes aides de camp, à un bal qu'elle donnait le lendemain. Bien entendu, je l'assurai de mon empressement à lui faire la cour; je lui rendis grâces de l'occasion qu'elle voulait bien m'en offrir, et je sus, seulement après l'avoir quittée, qu'elle était la marquise de Fontanar, belle-fille, par sa mère, du prince Masserano et veuve depuis un an. Sa maison était fort agréable et devait l'être d'autant plus que la dame avait une dette à acquitter avec les Français : « Vous êtes de tournure, ajouta mon chanoine, à lui faire payer cette dette avec plaisir. »

A dix-neuf ans, avec ses qualités et ses charmes, cette dame n'avait pas liquidé ses comptes envers l'amour; mais, en prenant un amant, elle avait fait des jaloux, et un des évincés, dînant à l'ambassade de France, avait tenu sur elle des propos offensants. L'ambassadeur, Lucien Bonaparte, n'aurait pas tardé sans doute à imposer silence à ce garçon peu délicat, si M. Félix Desportes, premier secrétaire d'ambassade et ami de Lucien, lui en avait laissé le temps... « Monsieur, dit-il à ce jeune homme, M. l'ambassadeur doit être surpris qu'à sa table et en présence d'autant de témoins, vous vous permettiez de telles inconvenances sur le compte d'une dame à qui sa position doit garantir des égards et à qui vous ne voyez ici aucun défenseur; eh bien, je vous dirai que je ne crois pas un mot de tout ce que vous avez dit; je prends fait et cause pour cette dame, et je vous demande raison de votre conduite à son égard. » Le rodomont n'avait répondu que par des excuses; il n'avait plus été reçu à l'ambassade; mais l'anecdote, s'étant répandue, avait exalté toutes les dames de Madrid en faveur de M. Desportes. Quant à la marquise, informée de ce procédé tout à fait chevaleresque, elle envoya le lendemain

une carte de visite à celui qui l'avait si noblement défendue et reçut en réponse une lettre parfaite de style et de pensée, qui avait pour objet de lui dire que, par un nouvel hommage qu'elle ne pouvait méconnaître et dans la confiance qu'elle ne se méprendrait pas sur la grandeur d'un tel sacrifice, le signataire la priait de l'excuser sur la nécessité où il se trouvait de ne pas aller chez elle; délicatesse qui couronna l'œuvre. « Vous le voyez, dit en terminant mon chanoine, indépendamment de tout ce qui vous concerne, il est impossible qu'un Français fasse la connaissance de la marquise dans de meilleures conditions, et c'est pour vous une belle promesse que d'avoir été remarqué. » Le zèle de ce bon chanoine commençait à me paraître gênant. Fidèle à Pauline, je n'étais en situation de profiter des bontés d'aucune femme, et, si j'avais pu prévoir cette conséquence, j'aurais refusé l'invitation. La suite montrera que je me serais évité une très sotte alternative.

Devoir, convenances, intérêt d'État et empressement personnel, tout se réunissait pour me conduire chez Lucien Bonaparte. Je me rendis donc chez lui le lendemain à midi. Je fus reçu à merveille et, ainsi que mes aides de camp, invité à dîner, non seulement pour ce jour-là, mais pour la totalité des jours que nous passerions à Madrid.

Il est difficile de se faire une idée de la représentation de cet ambassadeur de la République française. Hôtel immense, appartements princiers, table splendide, domestiques nombreux, équipages superbes, et l'ordre et le cérémonial répondant au reste, tout était noble et magnifique. Ainsi, chaque jour grand couvert; fréquemment de grandes réceptions; parfois des concerts, dans lesquels Boccherini, alors à Madrid, faisait exécuter lui-même ses quintetti, fort en vogue à cette époque, et

recevait, ainsi que les autres exécutants, chanteurs et chanteuses, non de l'argent, mais des bijoux, des diamants d'un prix bien supérieur aux sommes qu'on aurait pu leur donner. Les autres ambassadeurs résidant à la même cour étaient humiliés des somptuosités qu'ils ne pouvaient imiter; pour se venger, ils faisaient malignement circuler le calcul des millions que la paix avec le Portugal avait valu à Lucien; mais cela n'empêchait qu'il ne jouât et soutînt le premier rôle, et il le soutint si bien jusqu'à son départ, que lorsqu'il quitta cette ambassade pour la remettre au général Saint-Cyr, il fit cadeau à son successeur de tous ses équipages, qui le lendemain même furent mis en vente et fort mesquinement remplacés. Il avait fait partir deux jours avant lui la fille qu'il avait de son premier mariage, et cette enfant fut escortée jusqu'à la frontière de France par des détachements de cavalerie échelonnés sur toute la route, ainsi qu'une princesse aurait pu l'être. Ce fait suffit à donner l'idée du prestige qu'il s'était acquis.

Je fus donc émerveillé lors de ma première visite; pendant le dîner, l'ambassadeur me dit qu'il m'avait vu. la veille, au combat de taureaux, « curiosité, répondis-je, qu'il est difficile de ne pas satisfaire quand on arrive à Madrid pour la première fois, mais dont un jour suffit pour guérir ». L'ambassadeur exprima son regret d'être obligé de me contrarier, mais il déclara impossible que je ne retournasse pas à ce spectacle. « Vous ne pouvez vous dissimuler, ajouta-t-il, que vous ne soyez ici un objet d'attention, et que vos moindres actions n'y soient interprétées; ne plus reparaître à ces combats afficherait de votre part une désapprobation qui blesserait la population. Et moi aussi j'ai été mal à mon aise la première fois, mais je me suis fait au spectacle, et, comme je compte que dorénavant vous y viendrez avec moi, vous

verrez qu'on s'y accoutume. » Ce fut donc conduit par lui que, tous les dimanches et jeudis de mon séjour, nous assistâmes à ces combats. J'eus l'occasion d'observer, de comparer, de substituer l'intérêt de l'étude au dégoût de la première impression, et, comme me l'avait prédit Lucien, je fus un nouvel exemple de ce fait que l'on peut finir par se plaire à ce qui d'abord a le plus justement révolté.

Non seulement j'allais dîner souvent chez l'ambassadeur, mais il m'invitait à l'accompagner dans la plupart des solennités. A une cérémonie d'église nous fûmes, à trois reprises, obligés de rester à genoux plus de vingt minutes. Je vis bientôt l'ambassadeur se remuer, alterner sa pose, finalement changer à chaque seconde de genou. Ne me voyant pas bouger, il me demanda comment je ne souffrais pas, moi qui n'avais pas plus de graisse que lui, et je lui fis voir alors que ma cuisse droite était assise sur la chaise basse, à côté de laquelle j'avais l'air d'être agenouillé, et que mon genou gauche ne touchait pas même terre, de sorte que, sans l'être réellement, j'avais parfaitement l'air d'être à genoux. Il s'empressa d'imiter ma tricherie et se félicita du moyen qui lui permettait d'échapper à ce supplice des séances d'église, dans un pays où les pratiques religieuses ont tant de rigueur et de durée.

Je dus à Lucien l'obligation d'une grande partie des agréments de mon séjour, et par mes rapports avec un homme aussi supérieur, et par le relief que j'en recevais, et par le nombre des hommes marquants que je vis chez lui; je m'applaudis donc de n'avoir, pour me présenter, compté que sur mes simples moyens, qui me furent aussi favorables que la lettre du général Leclerc m'eût été défavorable.

En dehors de mes relations avec Lucien, de mes

courses dans la ville, ce qui m'occupait le plus dans Madrid, ce fut Mme de Fontanar. J'ai dit comment, le jour même de mon arrivée, je l'avais rencontrée au spectacle, comment elle m'avait invité à un bal pour le lendemain. En sortant de chez Lucien, j'étais passé chez elle et je m'étais inscrit à sa porte; puis je me rendis chez le chanoine, et nous convînmes de l'heure à laquelle il viendrait nous prendre pour nous conduire au bal. La soirée fut charmante, la marquise parfaitement aimable, et le succès de Dupaty fut complet. J'ai omis de dire, en parlant de lui, que Dupaty était le plus beau danseur de Paris après Trénis et un M. de Boisflamen, jeune créole qui vers cette époque fut tué en duel; son succès nous ouvrit tous les salons, et nous fûmes notamment d'un bal magnifique, donné chez la duchesse d'Ossuna; c'est à ce bal que, aucun cavalier madrilène ne pouvant être comparé à Dupaty, et pour soutenir cependant l'honneur du pays, on s'arrangea à lui donner pour vis-à-vis dans plusieurs contredanses le premier danseur de l'Opéra. En apprenant le lendemain ce subterfuge, je me plaignis et je fis déclarer par Dupaty qu'il n'accepterait plus que des vis-à-vis par lui connus. Toutefois, la comparaison ne lui avait pas été défavorable; il avait été jugé dansant mieux la contredanse que le rival de profession qu'on lui avait opposé, et cet avantage lui avait ce soir-là attiré suffisamment d'estime et donné assez de hardiesse pour rendre possible l'aventure qui s'ensuivit. Parmi les dames qui se disputaient ses invitations, se trouvait une jeune veuve aussi belle que gracieuse; Dupaty s'exalta pour elle; elle ne parut pas insensible à ses hommages, et, comme elle partait, il se trouva sur son passage, lui offrit la main pour descendre, la lui donna pour monter en voiture, et, quoique aucun mot n'eût encore été échangé entre eux, mon fou monta

dans la voiture après elle et se plaça à son côté. D'étonnement, d'embarras, elle resta muette; la portière se referma; on arriva à l'hôtel de la dame, à l'égard de laquelle Dupaty renouvela sa politesse, lui donnant la main pour descendre de voiture et pour monter jusqu'à l'appartement. Ici je me résigne à une lacune, que d'ailleurs il ne serait pas facile de remplir, et je me borne à ajouter que nous ne revîmes Dupaty qu'à l'heure de mon déjeuner; son air radieux nous laissait juger, mieux que n'eussent fait ses paroles, de son succès.

Le jour même de son bal, j'avais été présenté par Mme de Fontanar à madame sa mère et à son beau-père, le prince de Masserano, et invité par eux à leur consacrer les soirées pour lesquelles je n'aurais ni engagement ni projets. La marquise avait renchéri sur leurs politesses, et résister à cette triple invitation eût été impossible. Nos rapports devinrent donc de jour en jour plus nombreux, et, de la marquise à moi, plus confidentiels. Je dois même dire que ses actions se subordonnaient aux miennes. Ainsi une promenade, un spectacle pouvaient-ils me plaire, j'y allais et j'en revenais conduit par elle, de telle sorte que, hors mes excursions du matin, on nous voyait constamment ensemble; ce qui me rappelle que, ayant parlé de mon goût pour les costumes espagnols, elle me mena le lendemain, à deux heures après midi, dans une rue où, à des jours donnés, les dames se réunissaient et se promenaient dans la tenue nationale la plus stricte.

J'avoue que cette intimité me plaisait beaucoup, et je m'y abandonnais avec assez de légèreté, bien que j'eusse les meilleures raisons pour en craindre les suites; je pressentais clairement où elle me conduisait, et cependant je ne voulais pas trahir mon amour pour Pauline, à qui mes lettres ne cessaient de porter mes serments

de fidélité. Je m'engageais donc dans une voie dont il était difficile que je sortisse à mon honneur; il y resta tout entier.

Nous prêtions trop aux jaseries pour qu'on ne parlât pas de nous; un jour, à table, Lucien me complimenta sur mes succès; puis, après quelques plaisanteries, il ajouta : « Il y a cependant un rival qui n'a pas encore quitté la partie... » Au titre de rival près, l'assertion était vraie. La marquise avait pour amant un jeune homme fort bien de toutes manières, et, s'il était mal traité, il n'était pas congédié. Afin d'afficher les droits qu'il conservait, il avait même soin de se rendre dans la loge de la marquise, chaque fois que nous allions à l'Opéra, et d'y affecter la plus grande aisance pour donner le change sur ce que l'on concluait de mes assiduités. Assurément ce lien de la marquise m'était plutôt un secours et un prétexte pour sauvegarder les droits de Pauline dans l'aventure galante où je risquais si fort de les compromettre, et cependant le mot de Lucien m'entraîna, par un coupable effet de l'amour-propre, à faire publiquement congédier l'amant toléré. Un soir que, arrivé de bonne heure à l'Opéra, j'étais encore seul avec la marquise dans sa loge, et pressentant la prochaine apparition du malheureux garçon, je fus plus galant que je ne l'avais encore été; j'exploitai cette métaphysique de l'amour, si féconde en lieux communs et en allusions provocantes; je le faisais avec une exaltation qui m'était trop naturelle pour ne pas paraître sincère; cette jolie marquise, qui réellement voulait, suivant l'expression de mon chanoine, acquitter avec moi ce qu'elle devait à un Français, s'abandonna dans toute l'effusion de son cœur à ces illusions qui ne laissent pas plus de place pour l'incertitude que pour la résistance, lorsque l'amant arriva. Il ne pouvait être, en un tel moment, que fort

mal venu et fut accueilli par une querelle toute gratuite, mais assez dure pour qu'il fût obligé de quitter la loge. Quinze cents personnes purent être témoins de mon triomphe, et parmi elles les plus notables de la ville; mais ce triomphe me créait l'obligation d'en témoigner ma reconnaissance et de ne pas faillir au devoir qui, en pareil cas, s'impose à l'heureux vainqueur. Il ne me restait donc plus d'autre ressource que de sacrifier Pauline ou de fuir. Dès le lendemain matin, je prétextai la réception d'un ordre de retour immédiat à Salamanque, ordre que je dis motivé par le départ du quartier général pour Valladolid. A l'exception de Richebourg, personne ne fut dans ma confidence; l'ambassadeur lui-même fut trompé. Quant à la marquise, elle reçut vers l'heure de son lever une lettre de désolation que je terminais en lui annonçant que toute ma journée se trouvant absorbée par des affaires et d'impérieux devoirs. je ne pourrais lui consacrer qu'une soirée, qui tout entière du moins serait réservée à de trop pénibles regrets. Ce fut la dernière scène de ce petit roman. Afin d'adoucir une douleur sur l'intensité de laquelle je m'étais d'ailleurs mépris, je parlai de revenir à Madrid avant de rentrer en France; nous convînmes de nous écrire. Quelques lettres furent échangées, mais j'y sentis bientôt les signes d'un léger dépit, bien légitime d'ailleurs chez cette marquise, déçue, et dans ce qu'avait pu lui présager sa reconnaissance envers M. Félix Desportes, et dans ce que j'avais été assez heureux pour lui inspirer. C'est donc sans étonnement que, un peu plus tard, j'appris combien la réputation des Français était compromise dans son esprit. A l'égard de ce changement d'opinion, j'étais le seul coupable, et ce n'est pas une aventure que je suis fier de rapporter.

Au moment où je quittais Madrid, le prince de Masse-

rano, qui avait été parfait pour moi, qui, possesseur des plus beaux chevaux andalous, avait voulu me les montrer lui-même, et me les avait offerts pour mes promenades, me remit deux lettres pour les gouverneurs de Saint-Ildefonse et de Ségovie. Ces lettres recommandaient qu'on me fît visiter dans les plus grands détails l'école d'artillerie placée dans la seconde de ces localités, et le château, les jardins, les eaux, la manufacture de glaces, qui ont rendu la première célèbre. A Saint-Ildefonse se trouvait la famille royale, et c'était une nouvelle raison pour moi de m'y arrêter. Le prince de la Paix, Godoï, qui de fait était le vrai mari de la Reine et le vrai roi d'Espagne, et qui, généralissime des armées espagnoles, avait notre armée même sous ses ordres, ce Godoï était venu passer trois jours à Madrid, pendant que j'y séjournais, et il s'était plaint de ce que je ne fusse pas présenté chez lui. Indépendamment d'une sorte de subordination, un motif plus sérieux aurait dû m'inciter à lui rendre mes devoirs; il avait fait traduire en espagnol, et par un général Pardo, depuis ministre plénipotentiaire en Prusse, mon manuel des adjudants généraux; il l'avait fait adopter pour les armées espagnoles. Ce fait seul justifiait son mécontentement, que j'avais provoqué avec assez d'inconscience; il en avait été de mon abstention comme de tant d'autres choses, qu'on se trouve ne pas avoir faites par cela seul qu'on ne les a pas faites; raison qui n'en est pas une et qui, pour mon compte, est pourtant la seule que je puisse donner relativement à mille choses que j'ai eu le malheur de faire ou de ne pas faire, à mille gens avec qui j'ai eu le tort de me brouiller ou de me lier, à mille pensées dont je n'ai tiré aucun parti ou dont j'ai tiré un mauvais parti.

Il était sept heures du matin, lorsque, armé de la lettre du prince de Masserano pour le gouverneur de Saint-

Ildefonse, j'entrai dans le château. Le Roi, la Reine et le favori allaient en sortir pour retourner à Madrid; les carrosses étaient avancés, les gardes à cheval sous les armes, et le gouverneur recevait les derniers ordres de Leurs Majestés. Nous nous arrêtâmes sur leur passage. Peu de moments après, ils parurent; la Reine en nous apercevant fit demander qui nous étions; je dis mon nom, mon emploi et mon grade; le gouverneur nous fit signe d'approcher; je m'avançai de quelques pas et, malgré l'inconvenance d'un costume de voyageur, j'eus l'honneur d'être présenté à Leurs Majestés.

Ce départ effectué, le gouverneur revint à moi et, ayant pris connaissance de ma lettre de présentation, m'annonça qu'en mon honneur il ferait jouer les eaux : « C'est un divertissement, ajouta-t-il, dont on devient avare, parce que, vu le mauvais état des tuyaux, il en résulte chaque fois des dégâts que l'on ne répare pas à moins de trois cents onces; mais certainement Leurs Majestés approuveront que l'on ait fait voir ces eaux, les plus belles du monde, au premier général de l'armée alliée qui paraisse à Saint-Ildefonse. » Par bonheur, il avait ordonné que tous les hommes appartenant aux différents services se trouvassent chez lui au moment du départ du Roi; il n'eut besoin que d'une seule heure pour que tout ce personnel gagnât ses différents postes et préparât la mise en mouvement; pendant cette heure, un officier, qu'il avait mis à notre disposition, nous fit voir les appartements et la manufacture de glaces, où par parenthèse on montrait une glace coulée pour le comte d'Artois, lors de son retour du siège de Gibraltar, glace qui avait près de treize pieds de hauteur, huit de large, et qui n'avait pas été polie, parce qu'elle n'était pas assez blanche, mais qui en grandeur dépassait toutes celles existantes alors.

La visite finie, le gouverneur revint à nous, et nous ne tardâmes pas à être rejoints par l'envoyé de je ne sais plus quelle petite puissance; prêt à se mettre en route pour continuer un voyage vers Bayonne, cet envoyé avait appris que les eaux allaient jouer, et il accourait pour profiter de l'occasion que je lui offrais.

A Saint-Ildefonse, les eaux sont fournies par le trop-plein d'un lac qui couronne une montagne voisine, lac assez grand pour contenir deux petites frégates servant aux promenades de la cour. C'est donc, et dans toute la force du terme, la puissance de la nature substituée aux faibles efforts que l'homme a tentés ailleurs pour créer de semblables spectacles; à cet égard, Saint-Cloud et même Versailles ne sont plus auprès de Saint-Ildefonse que des mesquineries. Grâce au secours du lac, douze grandes scènes d'eau ont pu être ménagées, chacune de ces scènes produisant successivement deux ou trois effets différents. Tout cela a fini par se confondre pour moi dans un lointain de trente-cinq années; je me rappelle cependant le grand jet, appelé la Renommée, et qui s'élevait à cent cinquante pieds de hauteur; une scène composée de onze jets dépassant chacun le grand jet de Saint-Cloud; enfin la dernière scène qui se terminait par le combat des vents et des eaux, c'est-à-dire qu'elle produisait, par un brusque changement d'aspect, l'effet d'un épais nuage que mille courants d'air et d'eaux croisaient en tous sens. Chaque scène d'ailleurs ne commençait à jouer qu'à mon arrivée et lorsqu'on m'avait placé au point le plus favorable pour juger de ses différents aspects.

D'Ildefonse à Ségovie le trajet est monotone; mais, en approchant de la ville, nous eûmes l'impression grandiose de l'aqueduc, si remarquable par son étendue, sa hardiesse, sa légèreté, et qui, formé de pierres sèches,

étonne d'autant plus, que trente siècles n'ont pas ruiné une seule des assises de cette construction phénicienne. La célébrité des draps de Ségovie nous décida à en visiter les principales manufactures et à y acheter de ces draps, qui, admirables par la matière, plus que médiocres par la fabrication, furent justement répudiés par nos tailleurs de Paris et devinrent une nouvelle preuve de ce fait que, sous ce beau climat, avec le sol le plus productif, l'homme gâte tous les produits de la nature; il n'obtient que des fruits détestables, des huiles infectes, pas un bon légume, le cardon y compris, et des vins indignement faits partout où ils ne se font pas tout seuls; encore ces vins, à quelques crus près, sont-ils empestés par l'atroce peau de bouc. Et si de ces produits on passe aux ouvrages des hommes, à la cuisine domestique, aux maisons, ameublements, équipages, on est obligé de reconnaître que tout ce qui tient au service et aux détails de la vie révèle une grande insouciance, pour ne pas dire impéritie. Quant à l'école d'artillerie, quelque empressement que le gouverneur pût y mettre, la visite m'intéressa très peu. Je n'appartiens pas à cette arme; y eussé-je appartenu, la visite ne m'aurait rien appris. Ce fut donc seulement pour faire honneur à la recommandation du prince de Masserano que je me résignai à des détails qui ne furent que fastidieux.

Quand nous rentrâmes, Richebourg et moi, à Salamanque, nous trouvâmes un changement de face. Le grand quartier général, la division de cavalerie et la deuxième division d'infanterie, revenue de Rodrigo pendant mon absence, le parc et la réserve d'artillerie, les administrations l'avaient quittée pour se rendre à Valladolid, de sorte qu'elle n'était plus occupée que par la première division d'infanterie dont je commandais la première brigade. Un seul échantillon de tant d'hommes,

que j'y avais vus avec quelque intimité, y était encore, je ne sais pourquoi, mais allait en partir; c'était Mesny, le payeur général, qui, faute d'en avoir, faisait de l'esprit sur tout et crut en faire en me faisant remettre, au débotté, un billet en vers qui commençait par cette litanie de chevilles :

> Se peut-il, général? Quoi! déjà de retour?
> Je vous croyais encor pour un mois à la cour.

Je ne lui sus pas gré de son effort poétique, derrière lequel se cachait quelque malignité. De fait, je revenais chassé par ce qui aurait dû me retenir, j'avais sacrifié à un amour malheureux les plaisirs d'une liaison pleine de charmantes promesses. Ces souvenirs et les réflexions qu'ils provoquaient ranimèrent en moi une fièvre nouvelle pour cette Pauline, objet de tant de désirs et de regrets. Ne pouvant plus m'arracher à l'exaltation de pensées qui sans cesse m'emportaient vers elle, je fus entraîné à écrire tout ce qui me la rappelait, et, comme ses lettres et la minute de la plupart des miennes ne me quittaient pas et me donnaient les dates dont je pouvais avoir besoin, je rédigeai en trente jours un volume contenant, sous le nom de Pauline de Médicis, l'histoire de ce cher et douloureux épisode. J'en fis part aussitôt par une lettre à Pauline, et je lui laissais espérer, sans trop cependant y croire, que bientôt nous pourrions ajouter de nouveaux chapitres à cette histoire de notre roman; mais, sur ces entrefaites, je reçus d'elle une lettre pleine de reproches que je ne méritais pas, et de plus menaçante par le ton de découragement et d'humeur qui s'y manifestait. Alors, dans le délire d'illusion auquel j'étais arrivé et devant les soupçons qui me semblaient la plus injuste des récompenses, ma tête se monta à ce point que, informé qu'il se préparait une

grande expédition pour Saint-Domingue, j'écrivis à l'instant pour demander d'en faire partie. Par un double bonheur, Pauline, qui avait répondu courrier par courrier à ma lettre relative au journal de nos amours, m'envoyait une nouvelle assurance de sa tendresse, et cela en même temps que ma demande au ministre, décachetée par Lomet, était jetée au feu. Il est bon que le destin se charge parfois de nous protéger contre nos folies.

Un matin, on m'annonça que le duc de l'Infantado venait d'arriver à Salamanque, et, un moment après, je reçus sa visite. Il avait regretté, me dit-il, de ne pas s'être trouvé à Madrid pendant le séjour que j'y avais fait; mais, sur le jugement qu'on y avait porté de moi, désirant voir avec quelques détails une des divisions de notre armée, il avait choisi celle à laquelle j'appartenais et le moment où elle était commandée par moi. C'était trop d'honneur; je ne pus répondre que par des remerciements, et nous convînmes avec le duc de l'emploi des trois jours qu'il pouvait consacrer à Salamanque et qui furent naturellement trois jours de grandes manœuvres, que je fis commander par le colonel Sémélé et relativement auxquelles mes instructions eurent le bonheur de pressentir les évolutions qui devaient plaire au duc. Nos manœuvres se terminèrent par le défilé à la Schaumbourg; le duc parut fort content de moi, je le fus parfaitement de lui; nous dînâmes et déjeunâmes alternativement l'un chez l'autre, et, sans doute pour rendre plus complet cet échange d'intimité, il faillit me voler mes domestiques (1).

(1) J'avais déjà pour valet de chambre Jacques Dewint, dont je reparlerai, homme si distingué qui, bien qu'il possédât 3,000 francs de revenu, m'a servi quinze ans, qui deux fois m'a sauvé la vie, qui avait pour moi un dévouement tenant du fanatisme et qui était le modèle des serviteurs; j'avais indépendamment de lui deux domestiques, dont un garçon superbe nommé Charles; eh bien, la veille

Déjà et pendant que le général Leclerc occupait Salamanque, j'avais vu l'évêque de cette ville, Tavira, ce prélat vertueux, littérateur distingué (1), et que son mérite, sa sagesse, ses qualités apostoliques avaient fait nommer le Fénelon de l'Espagne. Il m'avait toujours reçu avec quelque distinction; mais, depuis mon retour de Madrid, ses bontés étaient devenues de plus en plus marquées; il les avait portées au point que, en petit comité, je dînais avec lui deux fois par semaine. Un jour, en sortant de table, nous nous étions rendus sur le balcon de son magnifique palais épiscopal, et comme les maisons hideuses qui séparaient ce palais de la cathédrale, également magnifique, me choquaient un peu plus que de coutume, je lui demandai comment il était possible que la disparition de ce cloaque n'eût pas encore mis en regard et la cathédrale et le palais : « Mon cher général, me répondit-il, vous renouvelez une de mes douleurs. L'idée de faire disparaître ces affreuses habitations m'est venue dès mon arrivée dans la ville. J'ai travaillé à ce projet pendant dix ans; j'ai eu recours à l'influence des habitants qui désirent la démolition et à l'autorité du Roi qui n'y était pas contraire. J'ai même offert de contribuer à l'indemnité partielle de ces mai-

du départ du duc, son majordome vint trouver ce Jacques et ce Charles, et leur offrit, s'ils voulaient s'attacher au duc, c'est-à-dire me quitter, une gratification et le double des gages que je leur donnais. Tous deux rejetèrent cette proposition, dont Jacques ne me parla que plus tard. Évidemment la démarche n'avait pu être faite sans l'assentiment du duc. Je n'ai jamais su que penser de lui à ce sujet. J'ajouterai cependant que pour me remercier du *Manuel* et du *Blocus de Gênes* que je lui remis à son départ, il m'adressa dès son retour à Madrid les plus beaux ouvrages militaires publiés en Espagne. Cette caisse arriva à Salamanque alors que je n'y étais plus, et jamais elle ne me rejoignit.

(1) Il est l'auteur des notes de la traduction de Salluste pour l'infant don Gabriel, traduction qui de plus, et en entier, a été revue par lui. On lui doit beaucoup d'autres travaux scientifiques.

sons par un sacrifice sur ma propre fortune; mais le chapitre, qui en est propriétaire, a opposé à mes efforts d'insurmontables obstacles; après une lutte aussi longue qu'inutile, je me suis résigné sur ce point comme sur tant d'autres. » Je lui demandai pardon d'avoir ramené ses pensées sur un souvenir pénible; nous étions alors loin de penser tous les deux que j'étais destiné à réaliser son rêve, et que, en 1811, je créerais à Salamanque la place que lui, évêque de la ville et puissant évêque, avait vainement tenté de faire exécuter.

Ces quelques relations agréablement suivies et mes heures de rédaction consacrées à Pauline m'aidèrent à trouver moins long le séjour de Salamanque; mais il n'en était pas ainsi des autres officiers. Le général Monnet, que la date seule de son brevet avait mis à la tête de la première division, était un de ces chefs sous le commandement desquels le service cesse d'être du service, et qui laissaient leurs subordonnés dans une inaction que chacun remplissait à sa manière. Cette circonstance, plus encore que l'esprit de prosélytisme, détermina le colonel Lacuée, franc-maçon des plus hauts grades, à réunir à lui les autres maçons et à ouvrir une loge, à laquelle la division fournit une cinquantaine de membres et dont à bon droit il fut l'orateur. Mme Monnet et quelques autres Françaises se trouvant à Salamanque, on forma pour elles une loge d'adoption, qui s'ouvrit par une fête remarquable en ceci que chacun des membres y assista dans le costume de son grade; j'étais alors au nombre des chevaliers d'Orient, et le chapeau à plumes, le col ouvert, avec toute la barbe que j'avais laissée pousser et la tunique blanche bordée en vert, étaient réellement d'un très élégant effet. Mais ce que tout cela eut de plus sérieux fut la réception secrète d'un bon nombre d'Espagnols, que leur fanatisme

rendit capables de s'affilier à une société qui ne devait plaire ni à leur roi ni à leur clergé.

L'inaction, si pénible aux officiers, devint insupportable aux soldats. Tant que nous avions dû faire la guerre, ils ne s'étaient guère occupés de l'Espagne que pour en faire le sujet de leurs lazzi; ainsi, ayant appris que l'on condamnait à mort quiconque tuait une cigogne et à une simple détention celui qui tuait un homme, ils n'appelaient plus le roi d'Espagne que le « roi des cigognes ». Mais, lorsque l'espoir de la guerre se fut évanoui et qu'ils virent leur séjour se prolonger dans ces tristes contrées, le mal de leur pays les prit, et parmi nos conscrits la mortalité devint effrayante. Il n'était même plus possible de leur faire accepter des remèdes, ni de les empêcher de ployer leurs draps et leurs couvertures, et de se laisser mourir à côté. Le secours des médecins devenant impuissant, il fallut que la sollicitude des chefs y suppléât pour stimuler le zèle des commandants et des autres officiers du corps. Je visitais les hôpitaux tous les deux jours; j'y passais des heures à remonter le moral de ces malheureux enfants, en annonçant aux uns une prompte rentrée en France, en plaisantant avec les autres, et j'eus la consolation de ne pas le faire sans succès.

Cependant ces misères n'empêchaient pas quelques fous de se divertir, et parmi eux Richebourg, Dupaty et Texier, dont je dus quelquefois arrêter les sottises tout en en ayant ri. Richebourg, m'ayant accompagné dans une de mes visites aux hôpitaux, avait assisté au pansement d'un ulcère hideux, devant l'horreur duquel je n'avais pas cru devoir me soustraire. Richebourg en parla pendant le dîner; ce sot de Fréhot fit le dégoûté; aussitôt Texier et Dupaty demandèrent des détails, qui renchérirent devant la colère croissante de Fréhot, et le

nigaud jeta sa serviette et quitta la table avant d'avoir achevé son potage. La scène se renouvela à chaque repas pendant trois jours; faute de traiteurs à Salamanque, Fréhot jeûnait, et j'intervins. Les trois compères se vengèrent sur lui en décommandant secrètement un rendez-vous qu'il avait donné à une dame, de sorte que nous le vîmes, pendant toute une représentation, courir les corridors du théâtre, monter et descendre les escaliers, entrer et sortir de la loge qu'il avait louée pour la belle qui ne vint pas.

C'étaient sans cesse des folies nouvelles. Un soir, rentrant à la nuit fermée, nous passons devant un ossuaire, au-dessus duquel, dans une petite niche, était logé un crâne éclairé par une lampe. Richebourg attrape le crâne, achète un bout de cierge qu'il allume et qu'il place dans le crâne en guise de lanterne, puis à la porte de notre hôtel il coiffe de son chapeau cette tête qui jette le feu par les yeux, les narines et la bouche; il la maintient au-dessus de sa propre tête, qu'il cache en relevant son manteau, et il sonne. La bonne qui vient ouvrir s'évanouit. Je semonçai, mais en vain.

Le lendemain, je n'allai pas au théâtre; mes fous s'y rendirent armés de très longs télescopes, qu'ils braquèrent sur toutes les femmes, en provoquant une rumeur qui vingt fois interrompit le spectacle. Hulin commandait en qualité de colonel la place de Salamanque; le lendemain matin, au rapport, il me porta plainte contre les trois trouble-fête, que je dus mettre aux arrêts pour trois jours. Ces arrêts, du reste, n'étaient pas fort tristes. Il y avait dans la maison que j'habitais trois jeunes et jolies filles, et presque toutes les soirées se passaient à rire et à danser avec elles (1). Ces jeunes

(1) Dupaty fit tout au monde pour bien danser le bolero, et, malgré sa supériorité comme danseur, il ne put réussir. Cette

filles formaient une compagnie charmante. Nous leur faisions coudre et broder nos ornements maçonniques, et rien n'était plus amusant que leurs exclamations et les signes de croix qu'elles renouvelaient à chaque aiguillée. Quelques cajoleries ne purent manquer de se produire entre mes jeunes gens et les trois sœurs, notamment entre Richebourg et l'aînée. Malheureusement leur père, vieil Espagnol, noir, sec et sévère, espèce de don Quichotte, veillait, et cela donna lieu à une scène assez amusante. Je la raconte.

Le général Lamarque, qui commandait notre troisième division, fut appelé par le général Leclerc pour faire partie de l'armée de Saint-Domingue, et je fus chargé de le remplacer dans son commandement, dont le quartier général était à Toro (1). Quinze heures avaient suffi à mes préparatifs, à mes adieux et à quelques moments de repos, et, quoique la nuit fût encore obscure, je descendais l'escalier pour monter à cheval et partir pour Toro, lorsque je vis arriver Richebourg étouffant de rire. Ses cajoleries avec l'aînée de nos hôtesses ne l'avaient pas conduit à grand'chose; mais on n'en était pas moins fâché de se quitter si brusquement, et, en se séparant la veille au soir, on était convenu de se dire un dernier adieu dans la chambre de la jeune fille. On comprend l'empressement de Richebourg et ses efforts pour éviter

danse exige un mouvement de reins et d'épaules que l'on ne peut devoir qu'à la souplesse de l'enfance.

(1) Informé que je le remplaçais à Toro, il m'écrivit une lettre d'adieux dans laquelle il me disait : « Je vous plains, mon cher général, de la tristesse de votre nouvelle résidence ; vous n'y aurez aucune société qui puisse vous convenir, et ce fait ne vous étonnera pas si vous considérez que les femmes de *Toro* sont des *vaches.* » En dépit de ce calembour, il y avait à Toro des femmes charmantes, et il n'avait manqué à Lamarque que la puissance de Jupiter pour renouveler avec l'une d'elles les doux mystères qui avaient amené la métamorphose de la nymphe Io.

tout bruit. Grâce à des chaussures de laine mises par-dessus ses bottes, il avance à pas de loup; déjà les pièces intermédiaires sont impunément franchies; la porte du sanctuaire est ouverte, le seuil en est dépassé; Richebourg approche du lit, où, en dépit de l'obscurité, il croit apercevoir la belle; il avance le bras pour recevoir une main pétrie par les Grâces, lorsqu'il se trouve saisi par une poigne rude, velue et décharnée, tandis qu'une voix de tonnerre lui crie : « *Que quiere este caballero?* » C'était le père de notre nichée d'Amours, el señor Morales, qui, ayant entendu, supposé ou deviné le rendez-vous, avait pris le lit de sa fille et avait envoyé celle-ci coucher auprès de la mère. Pour Richebourg, ce fut le diable; par bonheur, cependant, la nuit empêcha de voir le bouleversement de son visage; un moment lui suffit pour se remettre, et, tout en répondant qu'il ne voulait que lui redire adieu, il secoua le seigneur Morales de manière à lui disloquer l'épaule; puis il nous rejoignit pour nous conter son histoire.

Toro ne m'a rien laissé que l'on puisse honorer du nom de souvenir. A peine si, dans le lointain où se perd tout ce qui pour moi a rapport à cette ville, je retrouve encore quelques vestiges appartenant à la maison non habitée où j'avais succédé à Lamarque; à peine si j'aperçois encore quelques pans de mur, quelques angles de rue, un pont, de jolis minois et une beauté remarquable, que douze à treize mille jours écoulés depuis ce temps n'ont pas plus changée à mes yeux qu'ils n'en ont fait évanouir l'image.

La saison d'ailleurs s'opposait aux manœuvres et aux promenades; ce fut par un temps exécrable que je passai la revue de mes troupes, et, suivant le pronostic de Lamarque, ce séjour se serait peut-être fort tristement passé, s'il n'eût été si court. Mais il y avait à peine

dix jours que j'étais à Toro lorsque nous reçûmes l'ordre de rentrer en France, ce qui mit l'armée non en joie, mais en délire. Jamais pays, je le répète, ne fut plus odieux à nos troupes. On eût dit qu'elles avaient le pressentiment des quatre cent mille hommes avec qui, de 1808 à 1813, nous devions y entrer, et sans la perte desquels nous serions restés maîtres du monde. Quoi qu'il en soit, autant les soldats étaient devenus mornes et silencieux, autant ils firent éclater leurs cris et leurs rires, lorsqu'ils furent certains de quitter l'Espagne; les chants retentirent pendant toute la route qui nous ramena des bords du Duero à la Bidassoa.

J'espérais revoir, à Valladolid, mon chanoine de San Iago; il était absent, lorsque je repassai par cette ville; il en fut de même de mon hôtesse de Burgos, et l'ennuyeuse route, faite par étapes, à travers la Castille, ne me rappellerait rien, sans la fantaisie qui me fit acheter deux beaux chiens couchants à nez fendu et six lévriers superbes, ce qui en fit acheter quatre à Richebourg et à Dupaty. L'un de mes lévriers me coûta trois cents piécettes ; sa taille, ses formes, son inconcevable vitesse l'avaient fait nommer Pégase (1). J'emmenais également un animal fort extraordinaire, évidemment le produit d'un renard et d'une chienne (2), que nous avions vu à

(1) On citait un canal de vingt pieds de large qu'il avait franchi. Aucun lièvre aperçu par lui, à quelque distance que ce pût être, ne lui échappa jamais, et à lui seul il aurait dépeuplé de lièvres toute une province. A peine m'avait-il été livré que son vendeur vint me prier de le lui rendre et de reprendre mon argent. Le curé du village où je le trouvai, le regrettait; plusieurs habitants pleurèrent lorsque je l'emmenai; c'était comme l'honneur de l'endroit et j'aurais aussi bien fait de ne pas en priver les habitants. Au mois d'octobre suivant, à Tours, le chien ayant donné des symptômes de rage, et sur la représentation du maire que la terreur s'était répandue dans la ville, je dus le faire tuer.

(2) Cet animal étrange était peu grand, carré et fort; il avait

Rodrigo; tandis que j'étais à Salamanque, Delost, sur un désir que j'avais exprimé de ramener cet animal curieux à Paris, était allé le chercher sans m'en prévenir. Il m'assura l'avoir obtenu à vil prix, quand je lui parlai de remboursement. Peut-être l'avait-il eu pour rien, si, comme je le crains, il l'avait pris.

A mon arrivée à Vitoria, où se terminent pour moi les souvenirs de ce premier séjour dans la Péninsule, mon logement se trouva avoir été fait chez le marquis de Monte Hermosa (Beaumont), homme poli et fort comme il faut, mais qui déjà n'était plus dans sa maison que le mari de sa femme, dame jeune, belle, spirituelle et vive, surtout impérieuse, coquette même, et qui à une grande fortune joignait les manières et le ton que donnent une haute position sociale et la fréquentation du grand monde et de la cour. C'était elle, au reste, qui, ayant favorablement entendu parler de moi à Madrid, d'où elle venait, voulut que je fusse logé chez elle. C'est donc avec recherche que je fus accueilli et traité, et, pour que rien ne manquât à sa réception, elle eut le lendemain de mon arrivée trente personnes à dîner.

Un général espagnol, qui n'était ni sans esprit ni sans entente de son métier, se trouvant au nombre des convives, il fut impossible d'éviter de parler de guerre et de ne pas en venir à nos illustrations militaires. Plaçant naturellement le Premier Consul hors de tout parallèle, ce général me pria de lui dire à qui, de Moreau ou de Masséna, il était juste de donner la priorité comme général.

Après avoir établi la différence entre leur caractère, leur genre d'esprit et leur instruction, les ayant fait connaître par leurs principaux faits d'armes et ayant con-

les poils fauves et longs, la tête, le museau et l'œil du renard; enfin il aboyait comme un chien, mais il était sans queue.

staté que, malgré tout, la guerre des montagnes serait plus spécialement du fait du général Masséna, la guerre des plaines du fait du général Moreau : « Je suppose, dis-je, que, dans un terrain mixte, mais égal pour l'un et l'autre parti, avec des forces et des moyens semblables, ces deux chefs se trouvent inopinément aux prises. Eh bien, dans cette situation, le général Moreau commencera incontestablement par avoir l'avantage; mais, comme il est impossible que dans le cours d'une grande bataille on ne fasse pas de fautes, comme il n'est pas moins indiscutable qu'avec son coup d'œil d'aigle le général Masséna jugera toutes celles de son ennemi et qu'il en profitera avec la rapidité de la foudre, il finira par arracher la victoire, parût-elle désespérée. D'où je conclus, ajoutai-je, que Moreau est le premier de nos militaires, Masséna le premier de nos hommes de guerre; en d'autres termes, que Moreau est le premier de nos généraux d'armée, Masséna le premier de nos généraux de bataille; mais d'où je tire également cette conséquence que, jusqu'à un certain point, Moreau, homme de méditation et d'expérience raisonnée, pourra vieillir impunément, alors que Masséna, homme d'inspiration et d'impulsion, ne le pourra pas; ce qui me conduit à ce corollaire que tant que Masséna sera dans l'âge de la force, il aura sur Moreau un avantage tenant de la puissance de la nature, avantage que Moreau reprendra sur lui à mesure que le calcul et le raisonnement suppléeront à ce qui ne peut résulter que de l'activité, de l'âge viril et de la chaleur du sang. »

Ce jugement frappa assez mon auditoire pour que moi-même j'en gardasse le souvenir, et je ne me doutais pas alors que ce serait dans la Péninsule même qu'il serait confirmé. Le général Masséna a fini d'être un homme de guerre après la campagne de Pologne et les

vomissements de sang qu'il y eut; dès lors il n'était plus lui-même: amaigri, les traits décomposés, il était sans forces quand on l'envoya en Portugal pour faire ternir par lui-même, et aux dépens de ce qui lui restait d'existence, une gloire dont on était jaloux parce que lui seul se l'était faite. Il ne fut plus là qu'un homme se survivant à lui-même, et aussi inégal qu'incomplet; dirai-je que dans la marche d'Almeida à Santarem, dans la longue halte sur le Tage, il n'eut plus que de la ténacité, mais pas une inspiration de guerre? Il se trouva ne plus avoir d'autorité et fut bravé par des hommes qui naguère se seraient précipités pour exécuter ses moindres ordres. Quant à Moreau, dans la situation indigne dont un boulet français a fait justice, il fut encore capable, étant adjudant général d'Alexandre en 1813, de concevoir un excellent plan de campagne; il eut le sang-froid de donner ce conseil qui décida de nos désastres : « Battez en retraite toutes les fois que vous serez en présence de Napoléon, attaquez toutes les fois que vous n'aurez à combattre que ses généraux. » Et, ne perdant rien de sa présence d'esprit jusque dans la trahison, il fit souiller le sol de la France et Paris par les hordes qui nous arrachèrent des frontières que la nature et la victoire nous avaient données.

CHAPITRE IX

Si, à l'exception de quelques heures passées à Vitoria, mon voyage à travers cette fastidieuse Espagne fut au dernier point monotone et triste, celui de la Bidassoa à Paris ne fut ni l'un ni l'autre.

J'avais une dette à régler avec les douaniers français de la Bidassoa; nous nous gardions rancune, eux pour le coup de canne qu'un des leurs avait reçu de moi, moi pour l'impertinence qu'ils avaient eue de me dénoncer; et si j'avais laissé faire mes aides de camp et les trente chasseurs à cheval qui formaient mon escorte, la scène aurait été violente; mais je résolus de n'en venir vis-à-vis de tels adversaires à une correction violente qu'autant qu'ils la provoqueraient, et, pour ne pas les traiter avec plus d'importance qu'ils n'en méritaient, je voulus commencer par m'amuser d'eux.

En conséquence, ma division marchant par brigades et moi avec la dernière, je fis mettre mes effets et ceux de mes aides de camp et domestiques sur les voitures de bagages de ma seconde brigade, de sorte que toutes nos hardes, y compris le drap de contrebande acheté à Ségovie, entrèrent en France vingt-quatre heures avant moi. Arrivant à la Bidassoa, je n'avais donc ni un portemanteau ni un sac de nuit; toutefois rien ne décelait cette disposition : mon fourgon d'abord, ma calèche ensuite, tous deux bien fermés, couraient devant moi,

et je les suivais au trot comme s'ils avaient contenu les objets les plus précieux.

La Bidassoa franchie, je vis tous mes douaniers sous les armes, en grande tenue et en bataille devant leur maison. Dès que je fus à leur hauteur, les chefs et une douzaine d'hommes sur trente s'avancèrent; mais, affectant de causer avec Richebourg et de ne les voir ni les entendre, je les dépassai de plusieurs centaines de pas et ne m'aperçus que j'avais à leur répondre qu'après les avoir suffisamment essoufflés. Quand j'eus donné l'ordre d'arrêter, ils visitèrent la calèche, furent très surpris de la trouver vide, et je leur fis donner les clefs des deux cadenas du fourgon. A la manière dont ils se précipitèrent dessus, on eût dit qu'ils le prenaient d'assaut. Plus de dix d'entre eux étaient grimpés aux trois côtés qu'allait laisser libre le couvercle, et, lorsque celui-ci se souleva, tous avancèrent la tête, se pressant à qui ferait la première découverte. Jamais zèle ne fut plus mal récompensé : le fourgon ne contenait que nos dix grands chiens et le chien renard, enfermés là depuis plus de deux heures et qui mirent la plus grande véhémence pour recouvrer leur liberté, sautant à la figure des douaniers qui furent presque tous jetés à terre. Tombés pêle-mêle avec les chiens, les malheureux se relevèrent comme ils purent, les uns meurtris de leur chute, les autres plus ou moins égratignés, tous ayant leurs habits brodés crottés ou déchirés. Dès que je les revis sur pattes : « Votre visite est-elle terminée ? » leur demandai-je gravement. Sur leur réponse affirmative et au désespoir de mon escorte, que j'eus mille peines à contenir, je bornai ma vengeance à cette intervention de nos chiens.

A Bayonne, je rencontrai M. Desportes, qui se trouvait sans voiture, et je lui fis accepter une place dans

ma calèche jusqu'à Paris, ce qui me décida à faire partir mon valet de chambre par la diligence avec mon domestique et mes chiens. C'était changer l'équivalent d'une solitude fastidieuse contre la société d'un homme charmant, dont la conversation était aussi agréable qu'instructive, et qui me conta une foule d'anecdotes sur tout ce qui tenait à l'Espagne, à la cour de Charles IV et à des événements dans lesquels il avait joué un rôle important, auxquels j'avais pris part à peu près en aveugle. Je lui dus des révélations très précieuses, mais j'eus le tort de ne pas en prendre note de suite; il devait toujours me les donner par écrit; de fait, je me trouve à court pour en rien dire.

M. Desportes était fort pressé de rejoindre Lucien qui le précédait; j'étais fort désireux aussi de marcher vite, et nous nous trouvâmes d'accord pour ne pas nous arrêter. Une seule traite nous amena de Bayonne à Barbezieux; mais, informés que les chemins devenaient presque impraticables et que même de jour nous aurions mille peines à ne pas y rester, nous couchâmes chez un nommé Gandaubert, aubergiste très confortable et qui soutenait avec honneur la réputation des pâtés de Barbezieux. Nous ne regrettâmes donc pas notre séjour: la sortie de la ville ne nous ménageait pas autant d'agrément.

A cette époque, les routes, défoncées partout, rendaient très difficile de voyager en France, et, pour se procurer les ressources nécessaires à leur rétablissement, on avait créé des barrières de péage de poste en poste, moyen exécrable dont les frais et les vols dévoraient les produits, et dont la perception donnait lieu à mille chicanes: toutefois les militaires voyageant avec des feuilles de route étaient exemptés de ces péages. Or le commis de la barrière de Barbezieux, route d'Angou-

lème, nommé Mouchère, se trouvait être des plus grossiers; souvent il se cachait, et si un paysan, ne l'apercevant point, passait vite dans l'espoir d'échapper au péage, le terrible commis courait après le malheureux, l'arrêtait et lui faisait payer l'amende. Quant à moi, et au moment où, en réponse à sa demande de payement, je lui remis ma feuille de route : « Ah ! ah ! s'écria-t-il en me regardant avec colère, on me vole tous les jours; mais f......, on ne me volera pas aujourd'hui. » Il se mit à épeler ma feuille de route mot par mot, les notes y comprises. Je l'invitai à en finir un peu plus vite : « Oh ! je ne suis pas pressé », reprit-il, et il se mit à recommencer. Un saint n'y aurait pas tenu; il faisait un froid de loup, les glaces de la calèche restaient ouvertes; je pensais aux cent quatre-vingts lieues qui nous restaient à faire, et, perdant patience, j'arrachai ma feuille de route en disant au commis que j'allais lui payer la barrière, mais que son insolence lui coûterait cher. « Que tu me payes la barrière ou non, répliqua-t-il, je vais commencer par la fermer. » Et il la ferma. Déjà, et ayant mon sabre à mon ceinturon, j'avais sauté de la calèche, et, comme il vit que j'allais à la barrière dans l'intention de la rouvrir, cet homme fort et trapu, tout en appelant son fils qui accourut pour le seconder, s'élança sur moi comme un furieux, et, me saisissant par le collet de mon gilet, attendu que ma redingote était ouverte, il me le déchira du haut en bas. Ici j'aurais peine à dire ce qui se passa en moi; forcé de m'en tenir aux faits, je me bornerai donc à ajouter que lorsque le fils, grand garçon de vingt à vingt-cinq ans, arriva vers moi, il avait sur la poitrine la pointe de mon sabre, qui venait de faire lâcher prise au père en lui coupant les trois os de la jointure du coude.

L'un de mes assaillants se trouvait donc hors de combat, et l'autre reculait, lorsque M. Desportes mit pied à

terre et m'engagea à aller avec lui terminer cette affaire chez le sous-préfet, que d'ailleurs il connaissait et que même il avait fait nommer, pendant que sous Lucien il était secrétaire général du ministère de l'intérieur. Nous partîmes suivis par les deux Mouchère et escortés par une foule de curieux. Les faits furent exposés de part et d'autre; informé de l'aventure, Gandaubert nous avait rejoints, et, par reconnaissance pour la carte que nous avions généreusement payée et pour les pâtés que nous avions achetés, il nous fut très utile en citant toutes sortes de faits les plus désavantageux au compte de ce Mouchère. Finalement, le sous-préfet, tout en nous prévenant qu'il ne dépendrait pas de lui d'empêcher une action judiciaire, nous donna deux gendarmes qui nous firent rouvrir la barrière.

A peine la barrière dépassée, M. Desportes me dit : « Vous avez peut-être été étonné que je sois resté témoin inactif de votre lutte avec ces deux gaillards, et je n'ai pas besoin de vous dire sans doute que, si vous aviez été en danger, vous n'eussiez pas attendu longtemps mon aide; mais votre coup de sabre donné, j'ai pensé aux suites de l'incident, et j'ai considéré que si, moi, non militaire, j'avais pris part à la lutte, vous ne pouviez plus échapper aux assises, tandis que, aucun bourgeois ne se trouvant mêlé à cette affaire, il vous serait facile de la faire renvoyer devant un conseil de guerre. »

Lorsqu'au premier relais nous quittâmes notre postillon, mon seul témoin avec M. Desportes, j'avais eu soin de lui donner un louis pour boire; mais l'aventure était loin de me laisser sans inquiétude. D'une part, je fus cité par-devant les assises; de l'autre, Mouchère manqua crever (1).

(1) Je me rappelle même que Richebourg, passant à Barbezieux, m'écrivit que ce terrible homme était mourant, et que sa lettre,

M. Joly, conseiller à la cour d'appel de Paris, magistrat si respectable et si respecté, l'ami d'enfance de mon père, mon ami, mon conseil et mon recours dans les occurrences graves, fut d'avis de voir le ministre de la justice (le même Abrial que j'avais connu à Naples) et m'accompagna chez lui. La séance fut longue et sérieuse, quoiqu'un moment égayée, lorsque dans mon exaspération je dis « que j'aurais sabré le bon Dieu s'il avait mis la main sur moi ». M. Joly, rappelant l'insolence de ce Mouchère, cette circonstance qu'il avait tort et dans le fond et dans la forme; insistant sur la voie de fait qu'il s'était permise; faisant considérer que j'étais militaire en activité de service et que je voyageais par ordre; observant, en outre, qu'aucun bourgeois n'était impliqué dans l'affaire, et que, me trouvant attaqué, je ne pouvais l'être que devant mes juges, obtint que je fusse renvoyé par-devant les tribunaux militaires. Le conseil de guerre séant à Périgueux fut donc nanti de cette affaire, et, comme le bonheur voulut qu'il pût être présidé par le général de division Gardanne, mon ami, Mouchère sentit que, n'ayant d'ailleurs que ce qu'il avait mérité, il ne lui restait qu'à tirer de moi quelque argent. Sur ces entrefaites, Salafon passa à Barbezieux; il voulut bien s'y arrêter pour finir cette désagréable affaire, et, chaudement secondé par Gandaubert dont j'avais entretenu le zèle en lui demandant deux gros pâtés par mois, il parvint à tout arranger au moyen de cinq cents francs. C'était à peu près ce qu'avait coûté le traitement de ce Mouchère, qui de plus avait perdu sa place et était estropié. Quant à moi, en pourboires, pâtés, frais et indemnité, j'en fus pour quarante napoléons et un gilet (1).

que j'ai reçue comme je montais en voiture pour aller au bal, n'égaya pas ma soirée.

(1) Dans le voyage qui, en 1827, me ramena par Bordeaux de

Au reste, ces maudits commis de barrière furent mon fléau. Dix mois après, j'avais à Tours, où je commandais, une autre affaire avec un de ces oiseaux, auquel j'avais coupé la figure d'un coup de cravache. A la barrière de Vincennes, un troisième porta plainte pour une malheureuse tape que je lui avais donnée; enfin, commandant à Versailles et éternellement arrêté à la barrière de Ville-d'Avray par un maudit commis qui quatre fois par vingt-quatre heures me voyait passer dans le même cabriolet, allant à Paris ou revenant de Paris, il arriva qu'un jour, envoyé promener par moi, il se mit à crier et à courir pour s'emparer de mes rênes. Oh! ma foi, exaspéré, au moment où il se trouva entre un mur que je longeais et mon cabriolet, je rabattis mon cheval de son côté, et le ventre du commis se trouva pincé entre la muraille et le moyeu de ma roue, de telle façon qu'habit vert et chemise, tout fut arraché, y compris un cri superbe. Par bonheur, ces commis et ces barrières furent supprimés, et il était temps pour moi, car je ne sais ce qui m'en serait arrivé.

Je ne suis jamais rentré en France, je n'ai jamais franchi les barrières de Paris, après des absences de guerre, sans une vive émotion. La vue seule de cette terre sacrée, de cette cité de souvenirs et d'espérances,

Ria à Paris, je repassai à Barbezieux avec M. de La Roserie et Alfred, et pour la première fois, depuis 1801, je m'y arrêtai. En rentrant dans l'auberge où j'avais couché avec M. Desportes, je demandai Gandaubert; il était mort. Après quelques mots de regrets adressés à sa veuve, je lui demandai si elle ne me reconnaissait pas, et comme elle hésitait : « Quoiqu'il y ait vingt-six ans que je n'aie couché chez vous, répliquai-je, votre mari m'aurait reconnu de suite. — Ah! monsieur, s'écria-t-elle, vous êtes le général Thiébault! » Et à ce nom, enfants, cuisiniers, marmitons accoururent. Mon aventure était encore présente à tous; tous voulurent me revoir ou m'avoir vu, et l'empressement fut tel que, pour y répondre honorablement, je dus acheter les plus beaux pâtés qui se trouvèrent faits.

faisait vibrer mes nerfs, et l'on comprend d'après cela combien plus vives étaient mes impressions. Depuis neuf ans, au milieu des ivresses mêmes de la victoire, au milieu du brouhaha des réjouissances publiques, j'avais retrouvé la France inquiète et souffrant de la cessation du commerce extérieur, de la mort de presque toutes les industries. Bordeaux surtout, dont les richesses avaient été si grandes et dont on disait que ses habitants auraient « pu la faire paver avec des pavés d'or », se trouvait déchue de sa prospérité, et, pour ne parler que de ses vignes, elle était, comme tant d'autres pays de vignobles, réduite à les arracher pour demander à la terre des récoltes qui n'attestaient que la détresse. Quant à Paris, privé de cette masse d'étrangers, de ce mouvement d'affaires indispensable pour le vivifier, il était morne. L'argent, qui cependant ne manquait pas, était improductif, faute de confiance et de circulation. Or, à ces pertes continues et croissantes, grâce à la puissance et au génie avec lesquels la France fut gouvernée par le Premier Consul, avait succédé une véritable expansion. Du moment où la paix avec l'Angleterre fut signée, Bordeaux réexporta ses vins, désencombra ses celliers; ses terres, que l'on donnait pour le prix d'une année de leurs anciens revenus, reprirent une grande valeur. Toutes les villes de la Loire, Tours y compris, partageaient ce bonheur, auquel Orléans allait participer par la remise en activité de ses raffineries. Paris redevenait le rendez-vous d'une foule d'étrangers de marque qui y faisaient affluer l'or de l'Europe, et c'est sous cette impression de prospérité et de bonheur que j'y rentrai. Mais, dès mon arrivée, ce fut une triste nouvelle qui m'accueillit, la nouvelle de la mort de César Ducrest, que j'aimais comme j'avais aimé Guibert, comme j'aimais La Salle, et cette mort était le résultat du plus misérable accident.

Aux fêtes données pour célébrer la paix avec l'Angleterre, un feu d'artifice fut tiré sur la Seine. Pour mieux voir le feu, le comte de Valence, ayant alors quarante-cinq ans, un vieillard de quatre-vingts, et César, qui n'avait pas la trentaine, montèrent dans un bateau qu'une déplorable imprévoyance fit trop approcher des barques d'artifice. Le bouquet tiré, les dernières bombes annonçaient la clôture de la fête, quand la mèche d'une de ces bombes, se trouvant trop longue ou humide, acheva sa parabole sans prendre feu, et, par une atroce fatalité, elle tomba perpendiculairement sur la tête de ce malheureux César et le tua; elle cassa le bras si vaillant du comte de Valence et ne fit pas le moindre mal au vieillard dont la carrière allait finir, et qui, dans le fait et trois mois après, avait cessé de vivre. Ainsi se joue de nous la destinée!

Le lendemain de mon arrivée, je fus rendre mes devoirs à Lucien, au général Berthier, au général Junot et à Murat. Murat, avec sa franchise et son expansion chevaleresque, fut pour moi ce qu'il avait toujours été, c'est-à-dire amical et bienveillant. Le général Junot participant de ses qualités comme de ses dispositions à mon égard, je n'eus également qu'à me louer de sa réception. Lucien m'accueillit, comme à Madrid, de la manière la plus gracieuse, et pourtant, ce qui me prouva une réserve de sa part, il ne me dit pas un mot de la manière dont il venait de faire le trajet de Bayonne à Paris. Pendant ce trajet, désirant garder l'incognito, il avait fait voyager sous mon nom son secrétaire intime, qui avait avec moi quelque analogie de taille, et il voyagea, lui, sous la qualification de mon aide de camp; ce qui le dispensait de prendre un nom, mais ce qui avait amené quelques scènes bizarres et d'un homme qui me soutint que je ne pouvais être moi, puisqu'il m'avait vu

passer il y a huit jours, et de l'aide de camp Lucien, grondant son général de ce qu'il était trop parcimonieux, attendu, disait-il, que « quand le général Thiébault avait passé quelque part, on avait l'habitude de se souvenir de sa générosité ». Fait que ce secrétaire venait de me conter pendant que, dans le salon de Lucien, j'attendais le moment d'être introduit dans son cabinet.

Quant au général Berthier, à part cette espèce de brusquerie qui lui était naturelle, mais qui de la part d'un chef, d'un ministre de la guerre déjà placé aussi haut, n'avait rien de choquant, il ne fut pas trop mal pour moi; il m'invita même à dîner et à des soirées dansantes qu'il avait une fois par décade. Ces soirées étaient nombreuses et brillantes; une foule de femmes remarquables par leur beauté en faisaient l'ornement; mais, quelque charme qu'elles exerçassent, la seule d'entre elles que ma mémoire fasse surgir est Mme Hamelin, qui dansait les contredanses avec la même perfection que les jouait Julien, de sang mêlé comme elle (1). Mme Hamelin, qui avait conquis et justifiait parfaitement le sobriquet du « plus grand polisson de France », fut pendant quelque temps de mode parmi les hommes les plus dissolus. Plus tard, j'aurai à citer d'elle un trait abominable; pour le moment, elle était la maîtresse du général Fournier, que peu après la police arrêta, l'ayant découvert sur une heure du matin entre les deux matelas du lit de ce « polisson », lequel s'était rendu célèbre par des faits du genre de celui-ci. Elle était arrivée un jour au Raincy pour prendre je ne sais quelle part à une chasse à laquelle ne devaient assister

(1) Le mulâtre Julien, chef d'orchestre de bals et conduisant la musique aux réunions de Berthier, jouait la contredanse si merveilleusement qu'on lui demandait de la jouer en soliste, et que le premier violon du monde ne l'aurait pas mieux jouée que lui.

que des hommes et à laquelle par conséquent elle n'était pas invitée. Elle trouva tous les chasseurs à cheval, et comme personne n'osa lui offrir même un cheval de suite, elle eut l'agilité, la force, l'effronterie de suivre la chasse à pied. C'est grâce à de telles prouesses qu'elle était parvenue à se faire une célébrité et à forcer l'entrée des maisons les plus honorables; mais, pour moi, sa couleur, ses cheveux crépus, son fumet et le scandale de sa vie m'en tinrent toujours éloigné.

Je continuai à aller de temps à autre à ces bals du général Berthier, alors que je n'allai que plus rarement chez le général Junot et chez Murat, et que n'ayant reçu aucune invitation chez Lucien, je ne mis plus les pieds chez lui. Ce fut un tort, mais de ces torts ma vie en est remplie, et, par quelque sentiment qu'ils fussent inspirés, réserve, négligence ou fierté, ils ne créèrent pas moins à mon égard une fausse interprétation qui me fit compter au nombre des ennemis du Premier Consul, plus tard de l'Empereur, alors que je n'étais que mon propre ennemi et que je ne faisais de mal qu'à moi-même.

Et, cependant, si j'avais mieux uni ma destinée à celle de l'Empereur, eût-elle été plus heureuse? Des trois généraux dont je viens de parler, quel est celui dont on n'aurait ambitionné le sort? A force de prospérités, leur fortune semblait fixée sans retour possible. Eh bien, quelle a été leur fin? Berthier, entraîné à délaisser, disons le mot, à trahir celui à qui il devait son rang, ses richesses et son illustration, ne pouvant manquer d'être contristé de regrets, de remords, meurt en tombant du haut du palais de Bamberg et s'écrase sur le pavé. Junot, à la suite de chagrins d'autant plus horribles pour lui, qu'ils lui venaient d'un maître qui était son idole, qu'ils prouvaient que d'implacables ennemis lui avaient enlevé un attachement qui était sa vie, Junot devint fou

et, n'existant plus que pour se détruire, l'ayant vainement tenté à plusieurs reprises, déjà mutilé, il découvre les débris d'une vieille paire de ciseaux et s'assassine à coups redoublés; enfin Murat, parvenu au faîte des grandeurs, Murat roi, osant compter sur la populace napolitaine, comme Napoléon avait compté sur le peuple français, est arrêté, jugé par des misérables, naguère ses sujets, comme l'eût été un forban, et ce héros, dont l'ombre du duc d'Enghien put achever de torturer les derniers moments, passe presque sans intermédiaire du trône au supplice des criminels, et cela, dans un des plus vils hameaux des contrées qui avaient été soumises à son sceptre.

Et si de Berthier, qu'une attaque d'apoplexie jette en bas de son balcon en 1815 et qui meurt en arrivant à terre, si je passe à sa famille, quelle fin aussi! Léopold meurt en 1804 d'une maladie épidémique gagnée au mauvais air du Hanovre; César se trouvant à Grosbois, en 1819, a, comme son aîné, une attaque d'apoplexie au moment où il montait en bateau et meurt en tombant à l'eau. Mme d'Augirauville, se trouvant dans sa chambre, a, en 1826, une attaque d'apoplexie et meurt en tombant dans le feu. Ainsi ces trois frères et cette sœur périssent par les quatre éléments. La nature leur a donc fait l'honneur de déployer contre eux les plus nobles moyens de destruction, la terre, l'air, l'eau, le feu; mais ce sont là de ces honneurs que l'on ne regrette pas d'avoir évités, et, laissant de côté la destinée, je reviens aux événements.

L'année 1802 m'en rappelle un des plus graves, le Concordat. Je n'examine ni la nécessité, ni l'opportunité de ce retour au culte catholique (1); mais ce qu'il y a

(1) Un peuple sans culte serait donc impossible à gouverner. En effet, Robespierre avait institué le culte de l'Être suprême, et

de certain, c'est que, à cette époque même, les ennemis du Premier Consul et de la Révolution s'en réjouirent et que leurs amis et l'armée en masse en furent consternés. Quant au Premier Consul, s'il pouvait encore douter de sa puissance, il eut dans cette occasion la preuve qu'elle était immense; car quel autre que lui n'eût pas échoué dans une pareille tentative? Ce qui même achève de prouver à quel point son pouvoir était déjà colossal, c'est que, à la face du monde, le clergé put impunément offenser et braver dans cette cérémonie tous les généraux de France. Le croirait-on? Invités à se trouver à Notre-Dame, la presque totalité des généraux qui se trouvaient à Paris s'y rendirent, à l'exemple non de Moreau qui n'y mit point les pieds, lui qui plus tard devait mourir le général de la coalition (1), mais de Masséna, de Ney, de Lefebvre et de tant d'autres.

Eh bien, des places avaient été préparées à Notre-Dame pour tout le monde, excepté pour les généraux, de sorte que près de soixante d'entre eux, entassés dans le passage ménagé au centre de la nef, ne savaient où aller ni que devenir, et se trouvaient avoir à leur droite plus de soixante prêtres, commodément assis et qui regardaient presque en ricanant ces officiers, l'honneur, la gloire et l'égide de leur pays. On comprend le murmure qui s'éleva et les imprécations qui s'y mêlèrent. Un aide des cérémonies accourut et, impertinent jusque dans son embarras, marmotta qu'il ne savait comment faire,

La Réveillère celui des Théophilanthropes; je crois que, sans Bonaparte, la France devenait protestante; mais, pour la subjuguer, il commença par la soumettre aux prêtres, et, pour la préparer au luxe qu'il rêvait pour lui-même, il rétablit les pompes et l'Église.

(1) Pendant tout le temps du cérémonial, Moreau affecta de se promener aux Tuileries et devant le château, afin qu'on ne pût pas ne pas le remarquer, et qu'il fût ainsi bien avéré qu'aucune affaire ne l'avait empêché de se rendre à Notre-Dame.

attendu qu'il n'y avait plus de place nulle part. « Allez vous faire f..... », lui répondit Masséna ; alors, empoignant et secouant la chaise du prêtre qui se trouvait sous sa main, il le fit déguerpir et prit la place. Cet exemple, suivi à l'instant, substitua un peu brusquement à des prêtres et à des néophytes des officiers qui n'auraient pas dû avoir à se placer eux-mêmes, dans une circonstance où des généraux, dont la présence était une consécration nécessaire, commandaient de trop justes égards.

Cette espèce de bourrasque une fois calmée, le cardinal de Boisgelin, qui depuis plusieurs minutes était en chaire et fort mal à son aise, profita du premier instant de calme pour commencer son discours. Homme de tact et d'esprit, il aurait dû sentir que ce n'était pas le moment d'abuser de la patience de son auditoire. Je m'attendais donc à ce qu'il serait aussi court que je le jugeais capable d'être saillant. Il ne fut ni l'un ni l'autre, et, parlant comme dans le désert, il parla trop longtemps. Ses yeux cherchaient autour de lui un visage attentif sur lequel il pût se reposer, et sa voix avait peine à dominer les chuchotements de tant d'hommes fort occupés de leurs griefs et nullement de ses grandes phrases. Resté debout avec une vingtaine de généraux, je me trouvais un des plus près de la chaire, et, comme j'étais, je crois, le seul qui écoutât, les yeux du cardinal se reportaient à tout moment et s'arrêtaient sur moi. Je crois, au reste, qu'il ne l'oublia pas et que je dus à cette déférence une partie de la bienveillance qu'il me témoigna, lorsque je me retrouvai avec lui à Tours, où nous ne tardâmes pas à nous rendre, lui comme archevêque et moi comme commandant de la subdivision. Quoi qu'il en soit, l'exaspération qui, à Notre-Dame, avait été provoquée par une faute si gratuite, ne put qu'ajouter à une désapprobation qui était presque géné-

rale et qui certes ne se gênait pas pour se manifester.

A ce sujet, je me rappelle que, dans un entretien entre le Premier Consul et le général Pommereul, de qui je tiens l'anecdote, ce dernier exposant ses craintes sur les rôles que les prêtres ne tarderaient pas à jouer, les justifia par des assertions et des citations si fortes que le Premier Consul pour rompre la discussion se borna à répondre : « Je saurai les empêcher de sortir de leur rôle de prêtres. » A quoi le général Pommereul répliqua « qu'on ne limite pas aisément des gens qui ne parlent qu'à l'oreille et peuvent faire du secret un devoir de conscience ». Ce n'est pas tout : le général Delmas, qui cassait les vitres sans s'embarrasser qui les payerait, osa dire au Premier Consul : « Il ne vous reste plus qu'à changer nos dragonnes en chapelets. Quant à la France, elle n'a plus qu'à se consoler de la perte d'un million d'hommes, qu'elle aura inutilement sacrifiés pour mettre fin aux pasquinades que vous ressuscitez. »

En dépit de tant d'humeur, il arriva cependant ce qui en pareil cas arrive toujours : après avoir crié, on se tait; après avoir beaucoup parlé d'une chose, on parle d'une autre; puis on se résigne à ce qu'on n'a pu empêcher. Si donc les classes intermédiaires se turent sur leurs appréhensions, tout en les gardant cependant, l'aristocratie vit dans les prêtres des auxiliaires qui ne pouvaient manquer de lui devenir utiles même contre celui qui les lui rendait, et les basses classes retrouvèrent dans les églises un spectacle dont elles seront toujours avides.

Mais j'ai beau m'attarder à des sujets indifférents, il est un aveu que je ne puis reculer, et, quelque poignant que ce souvenir soit encore aujourd'hui, où, survivant à toutes les illusions de la vie, j'arrive à la tombe par une route si pénible, il faut bien en venir à l'anéantissement

de ce qui formait alors mon plus beau rêve de bonheur.

En arrivant à Bayonne, j'avais trouvé une lettre de Pauline; elle me rappelait en termes qui me bouleversèrent la promesse que je lui avais faite de me rendre en quittant l'Espagne à Barcelone et de là à Milan par Gênes : « Je compte sur cette parole », ajoutait-elle, « en réparation de toutes celles sur lesquelles j'ai vainement compté. » J'avais en effet pris cet engagement en lui écrivant de Salamanque, mais d'après un calcul que l'impitoyable devoir venait encore une fois de tromper. En effet, si j'avais conservé ma brigade de la division Monnet, j'aurais pu, sous vingt prétextes, quitter cette brigade dès Salamanque et disparaître pendant deux mois; mais, ayant reçu une division à commander, et mes ordres portant de ramener cette division à Bayonne, il n'y avait pas moyen de ne pas y arriver avec elle, et, une fois en France, comment faire cent lieues et m'embarquer ou passer les Alpes sans laisser de traces? comment même quitter Bayonne sans prendre connaissance des ordres nouveaux qui nécessairement devaient m'y attendre? Ces ordres me rappelaient à Paris, et je m'étais hâté d'écrire à Pauline toutes ces raisons que je m'évertuai à rendre frappantes; j'annonçai qu'à Paris je mettrais tout en œuvre pour obtenir d'être réemployé en Italie ou pour obtenir un congé. Afin d'adoucir ces cruels motifs d'un nouveau et si douloureux retard, je m'étais efforcé de peindre mes angoisses, disant à Pauline combien loin d'elle la vie me devenait de plus en plus odieuse, quelles délices je me promettais de la revoir. Toutes mes protestations furent vaines, et, pour ne pas insister sur un souvenir de trahison et de douleur, je rappellerai seulement que je reçus vers cette époque de mon séjour à Paris une dernière lettre par laquelle Pauline me rendait ma parole et m'annonçait le renvoi de mon portrait...

CHAPITRE X

Torturé par ce souvenir, je cessai d'aller dans le monde et je ne sortis que pour atténuer par la fatigue du corps le chagrin de mon esprit. Afin de m'arracher à moi-même, j'entrepris un grand ouvrage sur la guerre : mais, hors d'état de rédiger quoi que ce pût être, je me bornai à ramasser des matériaux, travail que même je ne tardai pas à abandonner, ne fût-ce que pour ne pas être ramené par lui au cruel motif qui me l'avait fait entreprendre.

Par bonheur, il me vint une diversion. Dès le 16 janvier 1802, le corps d'armée dont j'avais fait partie avait été dissous ; notre solde d'activité nous avait été conservée, et j'en jouissais encore lorsque, le 22 mars, je reçus des lettres de service pour la vingt-deuxième division militaire, dont le quartier général était à Tours. Le général Liébert, sous les ordres duquel, en 1794, je n'avais guère été heureux à l'armée du Nord, où il remplissait sous Pichegru les fonctions de chef de l'état-major général, commandait alors cette vingt-quatrième division : s'empressant de répondre à la lettre par laquelle je lui avais annoncé ma prochaine arrivée, il me faisait choisir entre le Mans et Tours, et voulut bien m'assurer que je comblerais ses vœux en me décidant pour cette dernière ville. Tours était une résidence charmante : mais, dans la situation morale à laquelle je ne pouvais échap-

per, je me serais senti plus de goût pour un village que pour une capitale, et j'avais choisi le Mans, lorsque Richebourg, Tourangeau et se trouvant à Tours pendant cet échange de lettres, fut informé de mon choix et profita de son ascendant sur moi pour me décider à changer de résolution. Le général Liébert eut la bonté de se joindre à cette insistance, et j'acceptai Tours, sans me douter que j'y trouverais la révélation d'un nouvel amour qui serait plus exalté encore, mais aussi plus douloureux que le premier.

J'arrivai à Tours le 2 juin; suivant les hiérarchies établies, j'avais trois visites à faire le premier jour, au général de division, à l'archevêque et au préfet. Ces visites avaient leur importance, et, dès Paris, je m'étais préparé à les faire, c'est-à-dire que j'avais pris des renseignements, non sans doute sur le général Liébert que je connaissais, mais sur l'archevêque et sur le préfet. C'est ainsi que M. de Boisgelin, arrivé à peu près en même temps que moi, et que je vis avant même son installation (1), fut surpris quand je lui parlai, non tant du rôle très honorable qu'il avait joué aux États généraux et à l'Assemblée constituante, et de la part qu'il avait eue au Concordat, mais des monuments que plus antérieurement il avait laissés en Provence (2); il en parut touché, et ce que j'eus, à ce sujet, l'occasion de lui

(1) Cette installation eut lieu le 17 juillet et se fit avec la plus grande pompe possible. Un ordre du jour régla la part que l'état-major de la division et la garnison devaient y prendre, et contenait, entre autres, cette pensée suffisamment significative en ce temps-là : « Les militaires essentiellement dévoués au gouvernement s'empresseront de seconder en cela ses intentions. » Le préfet et l'archevêque eurent chacun une garde, et l'autorité militaire fournit même une quêteuse, la fille de l'ordonnateur, à laquelle le général Marchais donna la main.

(2) Une maison d'éducation à Lambesc; un pont à Lavaur, où il avait été évêque, et un canal.

dire de flatteur, joint au souvenir de Notre-Dame, me valut sa bienveillance la plus marquée et la plus constante, bienveillance qui de sa part avait un double prix, parce qu'il la témoignait avec ce tact, cette grâce, cette délicatesse d'esprit qui lui étaient naturels.

Quant au général Pommereul, ce que j'avais appris de ses travaux scientifiques et littéraires, de ses services, des missions qu'il avait remplies (1), de sa capacité enfin, était fort au-dessous de ce que je trouvai en lui. Peu d'hommes réunissaient à une instruction aussi variée et aussi complète une élocution plus nerveuse. Sa repartie était toujours vive, juste et ferme, et, lorsqu'il entreprenait une discussion, il la soutenait avec une haute supériorité, de même que, lorsqu'il s'emparait d'un sujet, il le développait avec autant d'ordre et de profondeur que de clarté; et tous ces avantages, il les complétait par une noble prestance et une figure qui ne révélait pas moins son caractère que sa sagacité. C'est un des hommes les plus remarquables que j'aie connus.

Passer de ces deux notabilités au général Liébert, c'est descendre. Ancien sergent d'artillerie, il semblait, quant au ton et aux manières, ne pas avoir cessé de l'être; quant au mérite, rien ne justifiait qu'il eût été chef de l'état-major général d'une grande armée; mais quant au zèle pour ses devoirs, il était impossible d'en montrer davantage; quant à ses qualités personnelles, on ne pouvait avoir plus de bonhomie et de serviabilité, de sorte que, en 1802, je ne retrouvai rien en lui des sévérités de 1793 et 1794, et je pus me convaincre, ainsi que je l'ai dit dans son lieu, que la pusillanimité politique

(1) Le général Pommereul avait déjà publié douze ouvrages, soit comme auteur, soit comme traducteur. Il avait été un des collaborateurs de l'Encyclopédie. Officier d'artillerie, il avait été chargé de l'organisation de cette arme dans l'armée de Naples.

de Donzelot avait fait les trois quarts et demi des frais relativement aux rigueurs exercées alors contre moi au nom du général Liébert. Je n'eus donc qu'à me louer de mes rapports avec ce général, rapports dont est résultée une amitié qu'il m'a conservée jusqu'à sa mort et que je payai par autant d'estime que d'attachement.

Ces visites faites et reçues, toutes les autres reçues et rendues, les troupes passées en revue, les hôpitaux et les quartiers visités, et dans l'intervalle des dîners et des invitations de tout genre, je me mis à explorer les rives de la Loire, du Cher et de l'Indre, et à parcourir cette Touraine que la nature a traitée avec tant de coquetterie, que l'histoire a dotée de tant de souvenirs, que la saison et le temps décoraient à l'envi, et qui était dans toute sa magnificence.

Le dimanche qui suivit le jour de mon arrivée, je me rendis sur le mail à l'heure de la promenade. Il y avait beaucoup de monde et un grand nombre de femmes charmantes. Jadis ombragé par des arbres séculaires, ce mail ne se trouvait plus garni que de soliveaux de trois ou quatre ans de plantation, et ce que l'on rappelait avec indignation, c'est que les vandales de 1793 avaient fait couper les anciens arbres au mois d'août, au plus fort de la sève; de cette sorte la marine, à laquelle ils avaient été destinés, n'avait pu en utiliser une seule pièce; le bois ne valant plus rien, même pour être brûlé, avait fini par pourrir sur place.

On m'annonça, un matin, l'adjudant général de Flavigny; c'était un homme de fort bonne maison, d'une grande vaillance, très loin de manquer d'esprit, mais fou, non de cette folie qui fait enfermer les gens, mais de celle qui finit par empêcher de les employer. En 1796, après je ne sais laquelle des grandes batailles livrées par l'armée d'Italie, il avait été chargé de conduire sur les

derrières une colonne de prisonniers; humilié de ce rôle et par un sentiment très louable, il avait profité d'un rapport à adresser au général en chef Bonaparte, pour lui écrire : « Pendant que vous continuez à vous couvrir de gloire, Flavigny se couvre de poussière... » Vers la même époque, une révolte avait éclaté dans le Piémont; Flavigny avait été chargé de la réprimer, et, en peu de jours, suppléant à l'insuffisance des moyens par son audace et son activité, il avait battu, tué, dispersé ou pris tous les insurgés. Maintenant, ce succès obtenu, il avait fait réunir dans une plaine tous les prisonniers, et, lorsqu'ils s'attendaient à être fusillés, il leur avait fait former le cercle, puis, d'un air et d'un ton dignes de la conclusion, il leur avait tenu ce discours en français : « Misérables, vous avez osé vous révolter contre les armées de la République; l'assassinat a été votre moyen, et la mort de la plupart d'entre vous a déjà commencé la vengeance qui, pour être complète, ordonne votre supplice. Oui, vous avez mérité tous la mort, et, à l'instant même, je devrais vous faire fusiller. Et pourtant j'arrête le bras de la justice, je cède à la pitié, et je vous accorde la vie. Que ceux d'entre vous qui ont des pères aillent consoler leurs pères, et que ceux qui ont des femmes et des enfants aillent embrasser leurs enfants et leurs femmes; quant à ceux qui n'ont ni l'un ni l'autre... » Ici, de Flavigny, à bout d'éloquence, et après avoir plusieurs fois répété : « qui n'ont ni l'un ni l'autre », ajouta, enchanté de son inspiration : « Eh bien, que ceux qui n'ont ni l'un ni l'autre aillent se faire lan laire. » Et, comme ces malheureux, morts de peur, et n'ayant rien compris, restaient là hébétés, il tomba dessus à coups de cravache, moment où on leur fit signe de fuir et où ils se sauvèrent de tous côtés. Cette scène, ayant eu des témoins, fut bientôt publique. De toutes parts, on répétait le discours

de Flavigny et on contait sa facétie finale, de sorte que. au lieu de lui tenir compte du service qu'il avait rendu. il ne fut plus question que de se moquer de lui.

Ayant cessé d'être employé, il était venu vivre de son traitement de non-activité à Tours, et il venait me demander mon appui pour réobtenir enfin de l'activité, et me communiquer la lettre que dans ce but il voulait adresser au Premier Consul, lettre que voici :

« Général Consul,

« Vous achevez de remplir le monde de votre gloire. et Flavigny crache sur ses tisons.

« Salut et respect.

« Flavigny. »

Cette lettre couronnait l'œuvre; elle portait sa réponse avec elle, et je n'eus pas le courage de laisser grand espoir à ce pauvre Flavigny.

On célébra à Tours, et, je crois, pour la dernière fois en France, la fête du 14 juillet. Je n'en rappellerai pas les détails et me bornerai à dire qu'il y eut cortège, parade, discours du général Liébert, lecture faite d'une proclamation du Premier Consul. et, pour que rien n'y manquât, chaleur excessive (1).

(1) C'est en effet l'année la plus chaude dont il me souvienne. On trouvait dans les champs des lièvres morts et des œufs de perdrix cuits. Un dimanche surtout fut insupportable; je n'avais pas décommandé la parade; mais, quoique j'eusse fait mettre la musique dans l'allée d'arbres assez touffus qui bordaient la place de l'Archevêché, je fus obligé de la faire taire, tant les instruments étaient faussés par l'effet de la chaleur; quant à moi, voyant à quel point les troupes souffraient, je me campai en plein soleil et fis défiler au pas ordinaire. Il est vrai que lorsque je rentrai chez moi, je suffoquais, et que les fils de laine de ma culotte de casimir étaient imprimés sur ma peau. Au milieu de mon salon je fis mettre une baignoire dont on renouvelait sans cesse l'eau avec de l'eau de pompe, et je m'y plongeai plus de dix fois. Le colonel La-

Pendant toute la révolution, ce 14 juillet et l'horrible 10 août avaient conservé leurs noms, en dépit du calendrier républicain; mais on n'osait écrire ou prononcer ces noms sans que, pour son salut, on n'y ajoutât ces mots préservateurs : vieux style. Donc à ce dernier 14 juillet, qui bientôt allait redevenir nouveau style, en outre de la chaleur, il y eut ceci de remarquable à Tours, qu'on vit figurer le fils du général Liébert, enfant âgé alors de quatre ans et donnant la main à un ancien soldat du régiment de Touraine âgé alors de cent quatre ans, de sorte qu'il y avait juste et malgré leur contact un siècle entre eux deux.

Ce centenaire se nommait Jean Turrel. Né à Dijon le 8 septembre 1697 et entré dans le régiment de Touraine en 1712, il avait servi sous Louis XIV, la Régence, Louis XV, Louis XVI, sous le Comité de salut public, sous le Directoire; il servait sous le Consulat et mourut sous l'Empire, ayant ainsi servi sous huit gouvernements différents. Il s'était trouvé aux batailles de Lawfeld, Raucoux, Fontenoy, où ses deux frères furent tués. Lorsqu'en 1787 il compléta ses soixante-quinze ans de service, il fut présenté à Louis XVI par le comte de Mirabeau; Monsieur, le comte d'Artois, M. de Brienne et M. de Montmorency, capitaines des gardes, étaient présents. On apporta un plateau contenant quatre verres et une carafe de vin de Malaga; on remplit le premier verre et on le présenta au Roi qui le but; le second fut pour Turrel, le troisième pour Monsieur, le quatrième pour le comte d'Artois; et ce vieux soldat contait avec orgueil que, dans cette occasion, c'était lui qui avait été servi le second. Le Roi, qui l'appelait papa, lui de-

fon-Blaniac, qui s'était arrêté à Tours, pour laisser passer cette chaleur, dîna avec moi; mais, ainsi que nous tous, il fit ce repas en chemise.

manda s'il voulait la croix de Saint-Louis ou le troisième chevron. « Sire, répondit-il, si Votre Majesté a la bonté de me l'attacher elle-même, je préfère le troisième chevron... » Et le Roi le lui attacha (1). Le comte d'Artois lui donna son épée, qu'il vendit dans les temps malheureux de la Révolution. Les dames de France lui donnèrent une voiture pour tout le temps qu'il servit à Paris, mais il refusa un domestique. Le prince de Condé s'empara de lui pendant tout un jour et le mena dans diverses maisons. En suivant la rue de Richelieu, il aperçut un de ses amis entrant dans un cabaret... « Monseigneur, dit-il aussitôt, faites-moi le plaisir de faire arrêter votre voiture, voilà un de mes amis à qui il faut que je dise un mot. » Et le prince fit arrêter, et Turrel mit pied à terre, entra dans le cabaret où il but un coup avec son ami, puis il remonta dans la voiture du prince, qui avait eu la bonté de l'attendre. Il dîna chez plusieurs grands personnages et notamment chez le duc de Richelieu. On donna aux trois grands théâtres des représentations auxquelles les affiches annoncèrent qu'il assisterait. Il fut de cette sorte vu par tout Paris et reçut de fortes gratifications, de même qu'il figura à des banquets donnés pour lui.

C'est à la suite de cette espèce de triomphe qu'il obtint une pension de six cents francs du Roi et des princes, et de trois cents francs des dames de France. A la formation des vétérans, sur sa demande il fit partie de la compagnie du département d'Indre-et-Loire; on comprend qu'il n'y faisait aucun service, mais recevait les rations, tout en touchant son prêt de soldat, d'officier, et en occupant une chambre à part et une très bonne

(1) Il obtint du Roi, en 1789, la croix de Saint-Louis pour son gendre, qui servait dans je ne sais quel régiment et qui, en 1801, était sous-lieutenant dans les vétérans à Montauban.

chambre dans laquelle je le visitai (1). Il se trouvait assez souvent invité chez les chefs des autorités militaires et dînait régulièrement chez moi une fois par semaine ; mais nous nous étions donné le mot pour le surveiller et pour l'empêcher de trop manger.

Il en était à sa quatrième ou cinquième femme, non maîtresse, mais servante, dont il se faisait très bien obéir et servir. Il n'avait jamais eu qu'une fille et n'éprouvait aucun regret de ne pas avoir de fils. Espèce de sans-souci, il avait conservé sa gaieté, et au dessert ne demandait pas mieux que de chanter sa petite chanson. Il était, du reste, fort loin d'être sans esprit. Une dame lui ayant dit un jour, chez moi : « Il faut que Dieu vous aime bien, Turrel, pour vous laisser si longtemps sur la terre. Aussi suis-je certaine que vous le priez et le remerciez souvent. — Moi, madame, répondit-il avec le sourire le plus malin, je n'ai jamais eu l'habitude de fatiguer mes amis. » A cent sept ans, il s'éteignit, n'ayant jamais été blessé et n'ayant eu aucune infirmité (2).

(1) J'eus la pensée d'améliorer encore sa position, et j'adressai au Premier Consul un rapport, d'après lequel sa pension fut portée de neuf cents à quinze cents francs.

(2) Vers la fin de 1794, l'hôtel des Invalides de Paris possédait un soldat de cent huit ans, que M. de La Roserie, conduit par M. Sabattier, alla voir; il ne marchait plus, mais, habillé des pieds à la tête, il passait ses journées sur son lit et causait avec facilité et plaisir. M. Sabattier, ayant permis à sa fille ou à sa petite-fille, jeune et jolie personne, de l'accompagner, sa vue émoustilla ce vieux drille, auquel il fallut imposer silence sur les miracles que, prétendait-il, cette jeune fille pourrait opérer encore sur lui-même.

Le baron de Cramayel se rappelle avoir vu, en 1811, présenter au marquis de Cramayel, son père, un vieillard de cent dix-neuf ans, peu grand, voûté et commençant à marcher avec peine. A cent neuf ans, cet enragé s'était remarié et avait eu un fils qui en 1811 avait neuf ans; et cet enfant lui ressemblait, mais réunissait, comme la fille du vieux marquis de Montalembert, les traits de l'enfance aux rides du dernier âge.

A propos de ces tristes débris, j'allais dire de cette friperie de

Pour en revenir à ce 14 juillet 1802, ce devait être une grande date dans ma vie. Suivant La Rochefoucauld, on n'est jamais plus près d'un nouvel amour que lorsqu'on vient d'en quitter un autre; en effet, on s'est fait une nécessité de vives et fortes émotions et une invincible habitude des épanchements et du bonheur. Privé brusquement des plus enivrantes illusions, ayant perdu par un coup trop subit la moitié de mon existence morale, dans l'isolement où je me trouvais, j'aspirais sans en avoir conscience après de nouvelles chaînes, parce que ces chaînes-là sont celles qui rattachent à la vie.

Or, à la campagne chez un ami commun, j'avais eu l'occasion de voir une jeune femme, qui avait été malheureusement mariée à quinze ans et qui maintenant était libre, n'ayant pas même, malgré le mariage, quitté son état de jeune fille. Elle était la fille d'un ancien propriétaire de Saint-Domingue, qui avait joui pendant un temps d'une des plus belles fortunes de France; elle s'appelait Élisabeth Chenais, et parmi la société de Tours passait pour être une des plus spirituelles et des plus accomplies; à ces qualités que l'on vantait elle joignait. ce dont j'avais pu m'assurer moi-même, une ravissante

l'humanité, je citerai cet autre souvenir. M. de Lahaye a raconté, et un jour raconta devant moi, à Berlin, que, se rendant par une assez forte gelée de Paris à Versailles, et obligé de mettre pied à terre à Viroflay, pour je ne sais quel accident arrivé à sa voiture, il était entré chez un forgeron autant pour se chauffer que pour hâter le travail, et que, ayant trouvé près du feu un vieillard de soixante-quinze ans, cassé, rabougri et pleurant, il lui avait demandé la cause d'un si grand chagrin; en sanglotant, ce vieillard lui avait répondu d'une voix chevrotante : « C'est mon père qui m'a battu. » En effet, survint à ce moment un autre vieillard, qui certes ne paraissait pas plus jeune, mais dont la vigueur était encore extraordinaire, et qui. d'une voix de stentor, avait repris : « Vous êtes trop bon, monsieur, de vous occuper de ce fainéant, qui n'a jamais été bon à rien. J'ai toujours dit, d'ailleurs, que ce n'était pas fait pour vivre. »

figure, une tournure délicieuse et, ce qui la distinguait avant tout, une grâce, un charme qui la laissaient sans rivale. Elle maniait l'épigramme avec une verve d'esprit et une sûreté de tact pour ainsi dire infaillibles ; dès la seconde fois que je l'avais vue, également à la campagne, je n'avais pas échappé à sa justesse d'à-propos. Voici dans quelle circonstance. Un accident plus effrayant que réel venait d'arriver à une dame Marchand, la femme de l'ordonnateur, jeune et fort belle femme qui devint comtesse d'Outremont, et qui ne passait pas pour appartenir exclusivement à son mari ; ce jour-là même elle avait paru avoir quelque velléité d'hypothèque sur moi, et, quand se produisit l'accident dont j'ai parlé, cette exclamation m'avait échappé : « Ah ! ma pauvre madame Marchand ! » A ce mot, Mlle Chenais, qui se trouvait proche, ne put retenir un éclat de rire et s'éloigna en disant tout haut : « Voilà un général qui a un fier esprit de propriété. » Cette plaisanterie, la manière dont elle fut dite, l'application qu'il était impossible de ne pas en faire, étaient d'un comique trop juste pour que je pusse m'empêcher d'en rire. Entendu par un de mes voisins, ce mot lui fournit l'occasion de me citer de Mlle Chenais plusieurs saillies, et notamment cette repartie à la question : « Qu'est-ce qu'un moment? — Un moment? Tout ou rien, suivant l'emploi qu'on en sait faire. » J'ai toujours été sensible aux délicatesses d'esprit, et mon attention était ainsi fixée sur Mlle Chenais, lorsque le soir de ce 14 juillet 1802, me promenant en désœuvré sur la terrasse de la foire, alors ouverte, je rencontrai un ami qui se rendait en visite dans la famille Chenais et voulut me présenter à cette famille. M. Chenais était sorti : madame se trouvait dans le salon avec sa fille, qui était assise près de la fenêtre donnant sur le jardin, et qui, souffrant d'un mal à la tête, empruntait à sa pâleur un

charme plus angélique. Elle fut néanmoins causante; quelques mots pleins de finesse, de grâce, et dits avec ce mélange de réserve et d'abandon qu'elle conciliait délicieusement, me frappèrent autant que sa mélancolie me toucha et que ses manières m'enchantèrent. On parla de musique. Des éloges donnés à son talent me firent exprimer le désir de l'entendre; elle ne se fit pas prier; nous montâmes dans sa chambre où était son piano, et, avec une expression qu'il serait impossible de décrire, elle chanta comme d'inspiration, c'est-à-dire sans musique, cette charmante romance de Plantade, *Ma peine a devancé l'aurore,* cette romance si simple et pourtant si touchante que je ne connaissais pas. J'aurai souvent l'occasion de le dire : vêtue de blanc et sans autre ornement que sa chevelure, chantant une romance à son piano, elle ravissait tous les sens. Ajouterai-je que, s'abandonnant à sa mélancolie, elle se surpassa? J'étais enivré. Pour la seconde fois l'amour avec tous ses prestiges, tous ses enchantements, s'était emparé de moi; cette romance, que jamais je n'ai pu entendre sans en être vivement ému (1), venait de décider de ma destinée.

Rentré chez moi, mes pensées s'exaltèrent à ce point qu'en scrutant mon cœur je dus reconnaître que j'étais pris par une de ces passions qui durent autant que la vie. Déjà, dans mon délire, je donnais à Mlle Chenais ce doux nom de Zozotte, petit nom de son enfance et diminutif d'Élisabeth, le seul que pour les personnes de son entourage et pour ses amis elle ait jamais porté; car, sitôt qu'on la connaissait assez intimement, il devenait impossible de lui en donner un autre, d'abord parce que

(1) En 1812, passant à Vitoria devant le quartier de cavalerie, j'entendis un dragon chanter cette romance à tue-tête, tandis qu'il étrillait son cheval, et ce que je ressentis en l'entendant, ce fut une des colères les plus violentes que j'aie éprouvées de ma vie.

celui-là lui devait tant de charme qu'on n'en concevait pas qui pût mieux lui convenir, ensuite et surtout parce que, comme elle avait des grâces qui ne pouvaient être partagées par personne, il lui fallait un nom qui n'appartînt qu'à elle. M. Chenais s'était empressé de me rendre ma visite; des relations suivies s'établirent entre nous et peu à peu devinrent plus fréquentes; chaque fois que je quittais Zozotte, j'étais plus enivré de l'inconcevable charme de ses entretiens, de sa gaieté si suave et si fine, de ses talents et de ses attraits.

Peu après, je fus invité à passer quelques jours à une campagne où était en même temps reçue la famille Chenais. Bordée au nord par l'Indre, traversée par un ruisseau qui se jette dans cette rivière, ombragée par beaucoup de ces vieux arbres, amis de tous les âges et qui abritent également les jeux de l'enfance, les soupirs des amants ou le repos des vieillards; variée d'ailleurs par les mouvements du terrain, adossée à des rochers à pic que couronnait un bois, la propriété où nous nous trouvâmes réunis était fort belle; le temps fut admirable, et l'amour, par qui tout plaît et tout enchante, achevait pour moi de donner un prix incalculable à ce que nous prodiguaient l'amitié, la saison, la nature. Enfin j'habitais sous le même toit que Zozotte, et, pendant que je rêvais à elle, elle reposait à quelques pas de moi. Levé avec l'aurore, j'épiais son réveil. L'ouverture de ses persiennes m'annonçait son lever, et de suite je parvenais à avoir de ses nouvelles. J'étais sur son passage dès qu'elle quittait sa chambre à l'heure du déjeuner. A table, j'étais placé près d'elle; la promenade nous rapprochait encore; la musique nous réunissait de nouveau, et, le soir, je ne la quittais vers onze heures que pour la revoir le lendemain plus fraîche et plus belle.

Mais, après elle, comment me décider à parler des

autres personnes composant la société de Tours, et par qui je fus accueilli avec la plus grande bienveillance? Pour ne pas la quitter tout à fait, je vais d'abord parler de son père, dont l'histoire, d'ailleurs, doit être rapportée comme une sorte d'introduction à la sienne. M. Chenais, originaire de Nantes, avait été destiné au séminaire par la piété de sa mère: toutefois, il avait une visée d'ambition plus haute que celle du petit collet, et la circonstance d'être un des plus jolis hommes qu'on eût vus, d'être surnommé par les dames « le bel abbé » et de voir les plus belles pénitentes de Nantes devenir à l'envi les échos de sa renommée; enfin, neuf duels, qu'il eut dans la même matinée avec des officiers qui étaient à Nantes en recrutement, achevèrent de lui prouver que sa vocation pour l'Église était fort douteuse; il partit tenter fortune aux Antilles. Sa réputation d'ordre, d'honneur et de capacité lui fit confier quelques affaires, qui réussirent à tel point qu'il créait peu après, avec son habitation de la Vallée près Jacmel, la plus importante caféière de Saint-Domingue. Il se maria avec une belle et douce créole, et bientôt doubla ses revenus par le système des retours, dont à Saint-Domingue il eut le premier l'idée. Actif et infatigable, franchissant jusqu'à deux fois par année l'immense trajet de Saint-Domingue en France, il ne manqua l'occasion d'aucune opération utile; sage et prudent, il ne se trompa sur aucune, et si, à tant d'habileté, de travaux, d'ordre dans les affaires, de bonheur, il avait joint l'économie, je ne sais jusqu'où se serait élevée sa fortune; mais, et tout d'abord, il se construisit une résidence magnifique, et poussa le luxe jusqu'à élever pour ses employés et pour ses quatre cents nègres des logements, pour son exploitation des bâtiments tout en madriers d'acajou poli. Malgré les voyages fort chers, le jeu où il ne craignait pas de perdre soixante

mille francs sur une carte, son obligeance qui le fit créancier d'un grand nombre de débiteurs, les cadeaux qu'il fit aux dames (et ces cadeaux étaient parfois, ou une habitation à Saint-Domingue, ou des maisons en France), malgré ses goûts de profusion (1), il n'en avait pas moins, quand il revint en France, une fortune produisant un revenu de 775,000 francs par an, revenu qui devait s'élever par l'amélioration des plantations à 1,200,000 francs, et que je cite comme un exemple de l'incroyable richesse qu'une seule de nos colonies, la plus belle, il est vrai, pouvait produire à cette époque. Aussi, lorsqu'en 1792 éclata l'insurrection générale des nègres de Saint-Domingue, les conséquences furent terribles pour le commerce, auquel elle ôtait un mouvement d'affaires de 700 millions par an; pour Nantes et pour Bordeaux, par qui se faisaient ces énormes transactions, et qui ne se sont pas relevées d'une telle chute; pour plus de mille familles entre lesquelles se partageaient annuellement 150 millions, et qui, d'un luxe immense, tombaient presque toutes et sans intermédiaire dans une profonde misère.

Lorsqu'il reçut la nouvelle du désastre de Saint-Domingue, M. Chenais était occupé à faire griller des petites saucisses; car, à des qualités d'un ordre supérieur, il joignait des manies (2), et l'une de ces manies consistait à préparer lui-même son déjeuner. L'émotion

(1) En 1791, il avait fait faire à Paris deux vaisselles égales et du prix de 80,000 francs chacune. Il envoya l'une à Saint-Domingue et l'autre chez un de ses amis à Bordeaux. La première fut prise par les nègres; la seconde fut envoyée, par crainte, au Comité révolutionnaire, et M. Chenais n'a jamais vu une cuiller à café de ces deux vaisselles.

(2) Il conserva jusqu'à plus de soixante ans l'habitude de très peu dormir, et par une inconcevable originalité, en été comme en hiver, il se couchait à huit heures du soir pour se lever à deux heures du matin. A trois heures, il fallait que son lit fût fait et sa

qu'il éprouva ne l'interrompit pas, mais eut pour effet qu'il envoya chercher sa fille et lui déclara qu'il était ruiné, qu'elle eût à quiter la pension, les maîtres de musique, de dessin et de danse, et qu'elle apprît à gagner sa vie. Zozotte avait alors onze ans ; très précoce, elle ne pouvait résister à ses impressions, et, à la vue de son père, qui, la figure bouleversée, n'en continuait pas moins à surveiller ses saucisses, qu'il arrosait de ses larmes, elle partit d'un grand éclat de rire.

M. Chenais avait d'ailleurs exagéré sa ruine ; car sur les produits de Saint-Domingue il avait déjà fait des placements en France, et notamment acquis de M. Castellane, et pour la somme de huit cent cinquante mille francs, la belle terre de Villandry près de Tours. Mais il prétendit faire l'économie d'un régisseur, se trompa sur ce point : il avait vieilli, remplaçait la véritable surveillance par des cris, des emportements, et n'obtenait que de rebuter tout son monde. Bientôt dégoûté, il eut la pensée de vendre sa terre ; une circonstance l'y détermina. Entre autres choses remarquables existant à Villandry, se trouvaient une fort belle orangerie et deux cent cinquante orangers qui, après ceux des maisons royales, étaient réputés les plus beaux de France. Ces orangers avaient besoin de nouvelles caisses ; c'était une dépense considérable ; M. Chenais hésita longtemps, puis se décida, et, comme il ne faisait rien à demi, les caisses furent exécutées, ferrées, peintes avec le plus grand soin : il

chambre nettoyée à fond et rangée avec le plus grand soin. C'était la femme du jardinier qui avait cette corvée, et c'en était une véritable. La manière de faire ce lit était surtout extraordinaire. Le degré de l'inclinaison des matelas, l'égalité de la pente étaient des affaires majeures ; mais ce à quoi il fallait le plus veiller, c'était à ce que, en tous sens, les fils des draps fussent exactement perpendiculaires, et M. Chenais avait de longues règles pour faire lui-même les vérifications.

n'avait plus qu'à voir installer les orangers dans les caisses, lorsqu'on lui parla de réparations indispensables à l'orangerie. Il se mit alors dans une colère effroyable, et, après avoir juré contre le domaine, contre l'architecte, contre les orangers et contre l'orangerie, il revendit pour rien les caisses qu'il venait de faire fabriquer à si grands frais, il fit arracher les orangers de leurs vieilles caisses, les fit scier en bois à brûler et s'en chauffa pendant deux hivers. Ce fut le commencement de la liquidation.

Villandry avait donc été affiché, et plus de curieux que d'acheteurs s'étaient présentés, lorsque M. Chenais fit, au cours d'un voyage à Paris, la connaissance du célèbre Ouvrard et lui proposa sa terre. M. Ouvrard la fit examiner, et de suite invita M. Chenais à dîner, traita cette affaire en pleine table, eut le courage d'offrir trois cent cinquante mille francs de Villandry, qui valait près d'un million, et affirma que, se trouvant avoir alors pour quarante-sept millions de biens-fonds par les remboursements que le gouvernement venait de lui faire en propriétés foncières, et ces propriétés n'ayant dans ces circonstances que très peu de cours, il ne prenait Villandry à ce prix que par pure obligeance. M. Chenais reculait cependant devant un si désastreux marché: mais la séduction d'Ouvrard, le luxe de la maison, les manières de grand seigneur et l'assurance du maître commencèrent à l'ébranler; une bouteille de champagne frappée de glace, la plus chère qui fut jamais servie, ainsi que M. Chenais l'a souvent dit depuis, lui arracha le funeste consentement. Dès lors, tout fut dit; une parole valait de sa part tous les actes du monde, et la terre se trouva vendue ou plutôt donnée. L'acte suivit; le plus jeune des frères d'Ouvrard, nommé Auguste, fut chargé de prendre possession de Villandry et partit avec M. Chenais. Le château contenait de très belles glaces et pour

plus de vingt-cinq mille francs de linge. Auguste Ouvrard, honteux pour son frère d'un marché aussi avantageux, soutint que les glaces, le linge. la porcelaine n'avaient pas été compris par son frère dans l'acquisition ; mais M. Chenais déclara qu'il les avait compris dans sa vente, et il ne voulut pas qu'une serviette fût emportée; ainsi il mit le comble à cette extravagance, par une vanité sur la duperie de laquelle il ne se trompa même pas.

Cette funeste vente de Villandry brisa pour la seconde fois l'existence de M. Chenais; elle effaça pour ainsi dire tout ce qui lui restait de son ancienne position, et elle devint pour lui, toute proportion gardée, aussi fatale que la perte de Saint-Domingue. Il avait toujours lésiné pour le service de la maison, au point de laisser l'hiver sa femme et sa fille sans chandelle et sans feu ; il exagéra encore cette vilenie, mais il ne parvint pas, quoi qu'il fît, à modifier les goûts de Zozotte, qui n'aima jamais l'économie et ne put se plier aux détails d'une maison. Tout ce qu'elle avait pu faire pour témoigner de sa bonne volonté, c'était de prendre pour sa part le soin de cueillir les fleurs et de relever les œufs pondus dans les vingt-quatre heures. Parfois son père se préparait à lui parler raison, elle échappait alors par une espièglerie. Une fois entre autres, en le regardant de cet air doux et rusé dont elle usait si délicieusement, elle lui répliqua : « Parler raison... Tu as donc bien du temps à perdre? » Incapable d'aucune contrainte, mélange indéfinissable de crânerie et de peur, de mutinerie et de douceur, de pétulance et de calme, d'irréflexion et de sagesse, de bonté et de malice, de légèreté, d'enfantillage et de transcendance, telle était cette incomparable Zozotte.

Après M. Chenais, on peut citer comme une des personnalités curieuses de Tours à cette époque, M. le duc de Laval. attiré et fixé par les charmes d'une comtesse

assez célèbre alors pour avoir soumis à son empire le gros Guillaume, qui, tout grand qu'il était (puisqu'il avait six pieds deux pouces), n'en fut pas moins le très petit successeur de Frédéric II.

A son nom près, ce duc de Laval n'avait rien en vérité de ce qui pouvait flatter l'amour-propre d'une femme. Il n'était plus jeune; sa grosse figure, sans couleur et sans teint, achevait d'être affadie par ses restes de cheveux jadis blonds; il était sans esprit, ignare; ainsi il disait un jour qu'il avait reçu une lettre anonyme « signée de tous les officiers de son régiment ». Une autre fois, on s'étonnait de la rapidité avec laquelle il avait fait un trajet : « Je crois bien, répondit-il, je suis venu d'un trait, à franc étrier, *currente calamo.* »

Il avait été fort manœuvrier, et on n'aurait pu citer en France un régiment mieux tenu que le sien : mais, dans le monde et toujours par cette faculté de calcul qui le rendait très distingué dans la manœuvre, il n'avait de supériorité qu'au whist et au trictrac, et il avait employé le temps de son émigration à jouer et à amasser en profits de jeu trois cent mille francs, avec lesquels il était rentré en France. Hors de là, il ne comptait pas; mais, les cartes ou le cornet à la main, il était formidable; les plus forts joueurs avaient reconnu sa valeur, et ses plus belles parties étaient célèbres. Je ne sais plus combien d'années durant on avait vu ce Montmorency courir l'Europe, offrant au plus habile, comme au plus heureux, de faire avec lui cent parties de trictrac, à condition que celui qui au bout de cent parties perdrait, ne fût-ce qu'un jeton, payerait trois cent mille francs à l'autre. Et il avait le courage de se vanter de n'avoir jamais trouvé d'adversaire (1).

(1) Tours possédait un M. Legras, ancien officier, qui passait pour un des plus forts et des plus estimés joueurs de trictrac de France.

Je ne sais combien de temps il comptait encore rester à Tours : un propos très déplacé le força d'en partir brusquement. Voici le fait. La 107e demi-brigade de ligne, arrivée depuis peu, formait la garnison de cette ville ; elle venait de loin ; son habillement, qui allait être renouvelé en totalité, était en très mauvais état, et M. de Laval, prenant cet état de délabrement pour de la malpropreté, et se croyant encore au temps où sa grossièreté était sans inconvénient, se permit, un soir que cette demi-brigade revenait de l'exercice et qu'un des pelotons passait à côté de lui, de dire, avec l'air du dédain : « Quel régiment de cochons ! » Le mot avait été entendu par un des officiers qui, arrivé au quartier, l'avait répété à son capitaine ; ce capitaine avait de suite réuni les vingt-six autres capitaines de la demi-brigade, et tous eurent bientôt résolu d'envoyer chacun un cartel à M. de Laval, et, si celui-ci se refusait à leur rendre raison, d'aller en masse chez lui et de le jeter par la fenêtre.

Informé du motif de cette réunion et de l'exaspération des esprits, le colonel Laplane avait cherché à leur faire comprendre que, le corps étant insulté, c'était lui qui l'était, et qu'il n'avait pas besoin d'eux pour venger l'honneur du corps ; il n'avait rien obtenu, et, pendant qu'on écrivait les cartels, il était venu me rendre compte du fait. Aussitôt j'ordonnai les arrêts à tous les officiers de compagnie du corps, et cet ordre fut immédiatement notifié ; mais tout cela ne pouvait me donner que douze à quinze heures de répit : je me rendis donc chez M. de Laval, que par bonheur je rencontrai et auquel, après

Il fut convenu que ce Legras et M. de Laval feraient un trictrac ensemble ; eh bien, à la faveur de quelques dés extraordinairement heureux, le début de la partie fut favorable à M. Legras ; mais bientôt M. de Laval reprit l'avantage et le conserva par une puissance et une rapidité de calculs qui nous confondirent.

lui avoir remontré à quel point son nom, sa position d'émigré connu, rendaient son mot déplacé, j'annonçai les vingt-sept duels et, en cas de refus de sa part, l'exécution projetée sur sa personne, exécution retardée seulement par les arrêts qui allaient finir avec la nuit.

J'étais encore avec lui, lorsqu'on lui remit les cartes de visite des trois chefs de bataillon, du major et du chef de brigade, qui, pour éviter ma présence, n'étaient pas entrés. Il se trouvait donc en face de trente-trois cartels. Certes il ne pouvait pas être tenu à les accepter tous; mais, ayant insulté tout un régiment, il devait en rendre raison au moins au colonel, après quoi il pouvait partir et partait avec honneur. Il n'en jugea pas ainsi, et, à deux heures du matin, ce descendant de tant de héros, ce successeur de tant de preux, le duc de Laval-Montmorency enfin, avait fui de Tours comme un mécréant peureux.

Puisque j'ai eu l'occasion de citer la comtesse dont il était l'esclave, j'ajouterai quelques mots sur elle. Émigrée rentrée, cette maîtresse du roi Guillaume n'était revenue en France que pour conspirer contre le Premier Consul qui lui avait rouvert les portes de sa patrie. Elle se trouvait alors exilée à Tours, comme, en 1806, elle le fut aux îles d'Hyères. Veuve d'un premier mari, elle était alors la femme d'un comte qui à la Restauration fut fait duc et premier maître d'hôtel de Louis XVIII, faveur qu'il justifia du reste en mourant d'une indigestion de croquettes de lapin (1). Louis XVIII (à eux deux, le maître d'hôtel et le Roi avaient fait plat net) fut égale-

(1) Ce duc, pour se montrer digne de ses fonctions, porta même la gourmandise à l'héroïsme. Prêt à expirer, se voyant sans espoir, et à l'exemple d'Arlequin, il se fit apporter non un pot de macaroni, mais un reste de compote d'abricots, et étouffa en s'efforçant d'avaler le dernier morceau.

ment très malade. Mais à l'époque dont je parle, époque à laquelle il ne mettait pas encore mille francs par semaine à ses desserts, il n'en était pas moins gourmand. Quant à sa femme, elle avait un autre genre d'appétit à satisfaire, et, comme je l'ai dit, elle possédait pour amant le duc de Laval. Frileux tous les deux, elle avait fait placer un poêle dans son boudoir, à la destination duquel, grâce à la présence du duc de Laval, rien ne manquait; ce qui, un jour qu'on en plaisantait, fit dire à Zozotte : « Cette femme grillera l'amour, quand elle ne pourra plus le réchauffer. »

Si je fus bien accueilli par la société, je fus particulièrement recherché des chasseurs; car, avant de quitter Paris, j'avais eu l'idée de me faire donner par M. Gaudin, alors ministre des finances, un permis de toutes chasses, dans tous les domaines d'État, permis dont on était avare afin de repeupler les forêts et que, pour le département d'Indre-et-Loire, j'avais seul obtenu. C'est en ralliant autour de moi les meilleurs chasseurs du pays que je connus le fameux abbé Gélin, qui longtemps avait été à la tête des chasses du duc de Penthièvre et qu'on signalait comme un des plus infaillibles tireurs du monde (1). Dès qu'un lièvre ou une perdrix partait, sa première occupation était de relever ses chausses, après quoi il reprenait son fusil, mettait en joue, tirait, et tout cela sans presser aucun de ses mouvements, mais aussi sans en différer aucun. Je connus aussi le colonel de Marigny,

(1) Quant à la grande chasse, il était l'arbitre pour le choix du site et de la bête, le débouché, les emplacements des trois relais de chiens et de chevaux, la répartition des piqueurs et des soixante à quatre-vingts chiens avec lesquels nous chassions habituellement; tout vieux qu'il était, il suffisait parfois aux trois randonnées, et cela dans la forêt de Chinon, où les chevreuils, où les cerfs avaient, disait-on, des pieds de fer, et nous menaient parfois depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit fermée.

si excellent tireur que, même à cheval et ajustant d'une seule main, il ne manquait jamais son coup, et nous n'étions occupés qu'à le surveiller pour lui retenir le bras, afin qu'il ne tuât pas tous nos lièvres.

Je fréquentai de même la loge maçonnique, dont je devins Vénérable, et c'était un peu dans les attributions de mon rôle militaire, car cela me permettait de ne pas perdre de vue quelques hommes exaltés qui faisaient partie de cette loge. Le même motif porta le général Liébert à se faire également recevoir maçon et à suivre sous mon maillet nos travaux (1).

Le 3 août, un courrier du ministre de la guerre remit au général Liébert une dépêche, par laquelle le général Berthier l'informait que Toussaint-Louverture, renvoyé en France par le général Leclerc, venait de débarquer à Brest; que, d'après les ordres du Premier Consul, on le transporterait en poste au château de Joux et que, quoiqu'il fût accompagné par un chef d'escadron de gendarmerie qui ne le quitterait qu'à sa destination, les généraux commandant sur son passage étaient responsables de lui dans l'étendue de leur commandement. En conséquence, le général Liébert, en me communiquant ces ordres, me prévint que j'en répondais depuis la Chapelle-Blanche jusqu'à Écure et même jusqu'à Blois; à cet effet, il mettait à ma disposition, et indépendamment de la gendarmerie, soixante-deux hussards du premier régiment; je devais les répartir sur la route, leur donner des cartouches, faire commander

(1) Une société littéraire, espèce d'académie, existait à Tours, et, protégée par l'autorité, elle tenait ses séances à l'archevêché et dans un local fort beau mis à sa disposition. Une nuit, comme je rentrais du bal, on me remit un paquet contenant un diplôme de membre de cette société et une lettre de convocation pour la séance du jour même. Il fallut passer la nuit à rédiger un discours de bienvenue.

chaque fraction par un officier, de plus faire accompagner Toussaint-Louverture jusqu'à Blois par mon aide de camp Richebourg, qui, arrivé à destination, serait relevé par un des aides de camp du général Verdière, comme il relèverait à la Chapelle-Blanche l'aide de camp du général Girardon, commandant à Angers; enfin mon aide de camp donnerait un reçu de Toussaint-Louverture, et, pour sa décharge et pour la mienne, il en prendrait un à Blois.

Toutes ces dispositions furent de suite prescrites; mais j'espérais bien ne pas manquer cette occasion unique de voir un homme extraordinaire à sa manière, espèce d'échantillon du plus haut degré de la capacité chez le nègre (1), homme affreux, sans doute, en cela qu'il n'hésita pas sur les moyens, même les plus cruels, et qu'il mit le comble à des désastres qu'il aurait pu diminuer; il n'en avait pas moins su, après avoir créé un vaste État, en conquérir et en conserver la souveraineté, qu'on eût peut-être bien fait de lui maintenir. Il m'intéressait aussi par sa jactance, et je voulais voir celui qui n'avait pas craint d'écrire au Premier Consul : « Le premier des noirs au premier des blancs. » J'ordonnai donc que, à quelque heure de la nuit ou du jour qu'il

(1) Une de ses manies était d'arriver toujours où l'on était le plus loin de l'attendre, et, pour cela, de faire avec la plus grande rapidité des trajets énormes; ainsi surveillait-il les choses comme il surprenait sans cesse les personnes. Ne sachant ni lire ni écrire, il dictait tous ses ordres; mais, pour s'assurer de l'exactitude de ses secrétaires, il se faisait lire par l'un d'eux ce qu'un autre avait écrit. Parfois, il disparaissait pendant plusieurs jours qu'il passait, caché dans quelques marais, avec un petit nombre des hommes de son intimité; c'est pendant ce temps que, attendu et redouté partout, personne ne sachant où il était, il se livrait à quelques grands travaux d'organisation ou d'administration. Ces faits entre tant d'autres que j'ai oubliés, je les ai sus du général du génie Vincent, homme de mérite, qui avait vécu pendant plusieurs années avec Toussaint-Louverture et qui était fort son admirateur.

arrivât, on vînt me prévenir et qu'on le retînt jusqu'à ce que je l'eusse vu. Le 17 août, en effet, je fus informé que Toussaint-Louverture, voyageant avec deux voitures et à grands jours, devait être arrivé le 14 à Nozay, et le lendemain, à la nuit, j'appris qu'il avait dépassé Saumur à cinq heures du soir. Enfin, le 19, à deux heures du matin, je fus réveillé par ces mots : Toussaint-Louverture est à la poste. Un de mes chevaux était sellé, on n'avait pas fini de le brider que déjà j'étais à cheval, et d'un temps de galop je fus auprès du chef nègre. En arrivant à la portière de sa voiture, que je trouvai ouverte : « J'ai voulu vous voir, lui dis-je, afin de savoir de vous-même si vous aviez quelques réclamations à faire sur la manière dont vous voyagez et sur les égards que l'on doit avoir pour vous. — Je n'ai pas à me plaindre, me répondit-il avec son parler nègre ; seulement je désire arriver à Paris bien vite, bien vite, pour voir plus tôt le Premier Consul, auquel j'ai de grandes choses à communiquer. Il comprendra que son intérêt est de se hâter de me renvoyer à Saint-Domingue. Pourtant j'ai beaucoup à voir et à apprendre en France, où je visiterai surtout des poudrières, des manufactures d'armes, des arsenaux et des fonderies. » Pendant qu'il parlait, je considérais, à la lueur des lumières dont j'avais fait entourer sa voiture et d'une bougie allumée que Richebourg avait demandée sous le prétexte de chercher je ne sais quoi, cette effroyable figure dont le bas, avançant comme la gueule du singe, était plein des blanches frisotteries de sa vieille barbe; sa bouche aux lèvres épaisses et pendantes, au milieu de tant de peaux noires aussi pendantes, ne contenait plus que quelques atroces chicots et dépassait le nez le plus épaté qui fut jamais, mais au-dessus duquel se trouvaient deux yeux brillants comme des escarboucles. Toutefois, si quelque

chose me frappa plus que la laideur de cette caricature, ce fut de trouver cet homme, par une température qui, même de nuit, ne s'abaissait guère au-dessous de dix-huit degrés, couvert de trois redingotes et ayant quatre madras sur la tête, et d'apprendre que non seulement il ne se découvrait pas, mais encore que, dans une voiture qui devenait un véritable four de campagne, il ne permettait pas que l'on ouvrît une glace. Et cependant Richebourg, qui dix fois manqua de vomir par suite du fumet que la chaleur volatilisait et qui, de la Chapelle-Blanche à Blois, usa tout un flacon de vinaigre des quatre voleurs, Richebourg ne cessa de lui répéter qu'il devrait se faire à l'air de France, et que rien n'était plus sain que le grand air. — « Pauvre diable, pensais-je, en quittant ce vieillard presque célèbre, j'aime mieux qu'un autre que moi te révèle ta destinée. Heureusement, tu n'en souffriras pas longtemps; car le premier vent de bise qui sifflera dans les créneaux du fort de Joux sera pour toi le souffle de la mort. »

Un matin que je me rendais aux bains publics, qui à Tours étaient un endroit fort agréable d'hygiène et de rendez-vous, je vis la grande rue très animée et, m'approchant des groupes, j'appris que le général Liébaut, descendu cette nuit à l'hôtel de la Boule d'or, y avait eu ce matin même une querelle avec son domestique. Ses chevaux de poste arrivés et attelés, il avait envoyé ce domestique porter une lettre au général Liébert (1), et, lorsqu'il avait jugé pouvoir n'être plus vu, il était parti; mais le domestique, au lieu de porter la lettre, était allé s'embusquer, et, lorsque la voiture était arrivée à sa hauteur, il avait sauté aux chevaux et les avait arrêtés

(1) Cette lettre, qui servait de prétexte à une indignité, contenait les regrets exprimés au général Liébert de passer à Tours sans le saluer.

en criant que le général lui volait ses gages. Alors Liébaut avait mis pied à terre, et le maître et le valet s'étaient battus comme des crocheteurs ; la garde était venue, et le maître n'avait continué sa route qu'après avoir payé au domestique tout ce qu'il lui devait.

Après avoir vérifié par une rapide enquête tous les détails de l'affaire, je me rendis chez le général Liébert, que je décidai à en écrire au ministre de la guerre ; il me pria de rédiger la minute de la lettre ; la rédaction fut telle que, trois jours après, mons Liébaut était destitué. Justice se trouva ainsi faite de l'inconcevable faiblesse dont le général Macdonald avait fait preuve en le nommant général, et une sorte de réparation fut donnée aux braves dont il avait occupé et, on peut le dire, fort peu honoré les grades.

Tandis qu'on s'agitait autour de ces petits incidents de clocher, de plus graves événements méritaient d'occuper l'attention. La paix avec l'Angleterre, paix dont cette puissance n'avait jamais entendu faire qu'une trêve, avait été brusquement remplacée par des hostilités sans déclaration préalable et qui nous firent rapidement perdre presque tous les vaisseaux que, sur la foi des traités, nous avions en mer. Et cependant nos irréconciliables ennemis avaient gagné autre chose à cette paix, plus fructueuse pour eux que n'aurait pu l'être la plus heureuse campagne ; elle nous fit perdre en effet toute l'armée de Moreau, dont la fièvre jaune fit si impitoyablement justice à Saint-Domingue, et cette perte devint le sujet de terribles réflexions et de propos répétés qui, s'ils devaient être acceptés, seraient terribles pour le Premier Consul.

Personne ne s'abusait plus sur ses projets ambitieux ; sans se rendre raison de la manière dont il les réaliserait, on ne pensait pas qu'il se contentât du consulat à

vie, qu'il avait fait substituer au consulat de cinq années.

Tout se disposait pour remplacer par un trône la chaire consulaire et par une couronne le chapeau de général ou la toque du premier magistrat de la République. On pressentait en Bonaparte cet homme qui devait dire un jour : « Je veux qu'avant dix ans ma dynastie soit la plus ancienne de l'Europe. » Mais, pour réaliser les projets liberticides dont l'exécution a coûté si cher à la France et à l'humanité, et qui justifient ce mot de Chateaubriand : « Plus coupable du bien qu'il pouvait faire et qu'il n'a pas fait que de tous les maux dont il est cause »; pour réaliser de tels projets, il avait des obstacles effrayants à vaincre. Avec la vieille armée d'Italie, il n'eût pu y songer, et, dans ses prévisions immenses, il l'avait ensevelie au pied des Pyramides. Moreau, « ce rival de sa gloire offensé », Moreau, qui, pour une pareille cause, ne pouvait manquer d'être secondé par une foule de généraux, eût été invincible si l'armée qu'il avait commandée avec tant de gloire eût encore foulé le sol de la patrie; or la fièvre jaune en avait fait justice, et, par grâce, Moreau avait été déporté avant la substitution de l'Empire au Consulat. Parmi les hommes les plus capables de juger de tels actes, il n'en était pas alors qui ne fussent convaincus que le besoin de se défaire de cette dernière armée n'eût été le motif prédominant de l'expédition de Saint-Domingue. Ainsi la paix si courte avec l'Angleterre avait suffi pour que la fortune de Bonaparte en eût tiré le plus étonnant des partis, la ruine d'un chef, la disparition d'une armée qui lui barraient le pouvoir.

Pour en revenir à l'Angleterre, l'effet de la rupture qu'elle provoqua fut vivement senti, dans nos pays de vignobles surtout. Le gouvernement proclama la déloyauté de l'Angleterre; toutes les autorités répondirent

à sa voix; la totalité des évêques et archevêques de France joignirent l'anathème au cri de l'indignation générale, et le cardinal de Boisgelin, dans une instruction pastorale, s'écriait : « Malheur à ceux qui ne savent pas quel est le prix du sang humain, et qui se rendent responsables de l'horrible moisson qui couvre les champs de la mort. » Quant à moi, je me laissai aller à l'idée de faire un appel à la France et à l'armée pour offrir, par des retenues proportionnelles sur la solde, un argent de guerre au gouvernement et pour faire offrir par chaque département un vaisseau de ligne et un vaisseau d'une force proportionnée à la richesse de chacun de ces départements. Cette idée se trouvait être réalisable grâce à l'activité de Delpech (1), qui, revenu de

(1) Ce que ce Delpech a formé de projets, entrepris d'affaires, est incalculable. Entraîné par son amour des voyages, il partit en l'an XII pour Caracas, y joua bientôt un grand rôle, y établit la première imprimerie, se fit naturaliser Espagnol comme il fut naturalisé Anglais, Danois, Suédois, sans cesser de rester Français et pour pouvoir courir les expéditions sous tous les pavillons; il finit par organiser à Caracas la première révolution. Par suite de ces événements, il y épousa une demoiselle Montilla, appartenant à une des premières familles de ces contrées et ayant, entre autres choses, pour dot cent cinquante lieues carrées de terre: il fut le seul étranger à qui l'on permit d'être propriétaire à Caracas. Le frère de Mme Delpech fut le second de Bolivar avec qui M. Delpech se lia intimement, et qui, en mourant, lui légua son épée qu'il a rapportée à Paris et qu'il possède.

Après onze ans d'absence pendant lesquels il entreprit et fit des choses vraiment extraordinaires, il revint en France en 1813. Entré dans les voies de la Restauration, il en resta le partisan tout en en blâmant la marche. Durant les luttes de don Pedro contre don Miguel, en Portugal, il entreprit de conduire un secours d'argent et de poudre au dernier; il exécuta ce projet en dépit du temps le plus menaçant, après avoir deux fois fait naufrage et par suite de l'audace qu'il eut de repartir sur le troisième bâtiment qu'il parvint à fréter dans les ports de l'Angleterre. Dans l'entretien qu'il eut avec don Miguel à son arrivée, il lui donna, ainsi qu'à don Carlos, le conseil d'un plan hardi qui devait réussir. « Mais, ajouta-t-il en me contant ce fait, que faire avec don Miguel qui n'est ca-

la course qu'il avait faite avec moi en Espagne, offrit de faire construire cent bâtiments de guerre, dont quarante de ligne, dans les chantiers de la Russie et de les faire armer dans les ports de France. Au nom du Premier Consul, Scherer lui écrivit, tout en le remerciant de cette preuve de zèle, que l'offre n'avait pas été acceptée. La mienne n'eut pas plus de suite. On sait, du reste, qu'à ce moment le Premier Consul créa son armée de Boulogne, fit attaquer le Hanovre si rapidement conquis, et, pour complément de représailles, rendit un arrêté portant : « Tous les Anglais enrôlés dans la milice (1) et âgés de dix-huit ans au moins et de soixante au plus, ou tenant commission de Sa Majesté Britannique, qui sont actuellement en France, seront immédiatement constitués prisonniers de guerre pour répondre des citoyens de la République qui auraient été arrêtés ou faits prisonniers par des bâtiments ou sujets de Sa Majesté avant la déclaration de guerre, etc. »

On le voit, si l'Administration consulaire n'avait pas accepté mes idées ni celles de Delpech, cela ne l'empêchait pas d'avoir les siennes et de les mettre en pratique avec une énergie supérieure. Jamais, je crois, aucun pays du monde ne fut plus habilement, plus

pable d'aucune résolution, et don Carlos qui, chanoine de je ne sais combien de chapitres, est obligé de dire et dit son bréviaire quatre fois par jour ? »

Et tout en s'adonnant à tant d'affaires, ce Delpech trouvait encore le temps d'avoir de l'esprit. Lors de la grossesse que Mme de Staël voulait faire passer pour une hydropisie, il fit ces vers :

Qui pourrait en célébrité,
En talent, en fécondité,
Surpasser, égaler cet étonnant génie,
Quand, jusqu'à son hydropisie,
Rien n'est perdu pour la postérité ?

(1) D'après les lois anglaises, tous les hommes appartiennent à la milice de dix-huit à soixante ans.

sagement gouverné que ne le fut la France pendant cette époque. Les esprits s'habituèrent à la sécurité, confiants en un ordre de choses au milieu duquel les pertes se réparaient, les plaies se cicatrisaient et les ressources venaient remplacer la ruine.

L'émotion causée par la nouvelle perfidie de l'Angleterre une fois passée, les affaires revinrent à leur cours ordinaire, et presque partout le clergé, qui depuis le Concordat avait levé le masque, reprit ses luttes sourdes pour regagner son ancienne influence et reconquérir tout ce qu'il put de ses envahissements ; il en fut de même à Tours. L'archevêque était, lui et ses divers services, admirablement installé dans un palais magnifique ; toutefois, dans ce palais, quelques salles avaient été affectées au musée et à la société littéraire. M. de Boisgelin, naturellement doux, conciliant et de plus modéré, n'eût rien opposé à l'état de choses ; mais ses prêtres, s'érigeant pour lui en défenseurs des droits de l'Église, déclarèrent que Monseigneur, au lieu d'occuper l'archevêché, n'y était plus que simplement logé, ce qui leur semblait révoltant. Dans des départements où les préfets préféraient leur repos aux luttes dangereuses ou bien ne se sentaient pas de force à lutter, de telles revendications se seraient légitimées sans opposition ; mais, à Tours, le préfet avait caractère et capacité. La lutte s'engagea ; l'affaire fut portée au Conseil d'État : le préfet, M. de Pommereul, exposa qu'on ne pouvait déplacer le musée qu'en le mettant dans le bâtiment de la préfecture, ce qui forcerait à construire une préfecture nouvelle ; que cet archevêché avait été jugé trop vaste au temps où les archevêques de Tours joignaient d'immenses revenus à de grandes fortunes personnelles, et que, si la possession totale de ce palais pouvait être pour M. de Boisgelin un sujet de vanité, de gloriole, elle

ne serait plus qu'un embarras, aujourd'hui que les émoluments de l'archevêque étaient réduits à 20,000 francs; que de plus un musée n'avait jamais été considéré comme déparant et moins encore comme profanant le palais des rois ; toutes raisons excellentes, mais qui ne pouvaient prévaloir en un moment où de toutes parts on travaillait déjà à supprimer l'œuvre de la Révolution. L'archevêque gagna sa cause, et la ville de Tours dut construire une préfecture nouvelle pour transférer son musée à l'ancienne.

Ce ne fut pas tout. D'actives prédications eurent lieu pour le rebaptême de tous les enfants qui avaient été baptisés par des prêtres assermentés. M. de Pommereul, qui ne vit dans cette mesure qu'une source de grappillage pour le clergé et d'alarme pour les consciences des fidèles, prit l'archevêque à parti et prévint le cours de cette spéculation. Toutefois, si on parut lui donner raison sur le fond, on se rattrapa en lui donnant tort sur la forme, et il fut blâmé de ce que dans sa lettre il disait à un archevêque : « Amusez-vous tant que vous voudrez à baptiser les nouveau-nés, mais ne vous permettez pas de redemander des rétributions, des aumônes. dont vos seconds baptêmes ne sont que le prétexte. » Sans doute les termes manquaient de mesure ; mais, à cette époque encore, les esprits, même les plus sérieux, avaient peine à se déshabituer du franc parler de la Révolution, et, pour s'être exprimé ainsi, M. de Pommereul n'en était pas moins un des hommes les plus éminents que j'eusse connus.

J'allais assez souvent le voir ; il me divertissait du récit de ses querelles, car il aimait à rire. Un matin, je le trouvai tout épanoui, et de suite il me dit en me désignant un homme qui se trouvait là : « Je vous présente M. ..... (le nom m'a échappé), qui en ce moment doit

être père de près de mille enfants. » En effet, cet homme arrivait du pays des Illinois ; il y avait résidé pendant plusieurs années, faisant servir son instruction et sa capacité au profit de plusieurs de ces peuplades; il avait été pour elles une espèce de Dieu. Je ne sais quels hommages on ne lui rendait pas; quant aux femmes, elles tenaient à honneur de devenir mères par lui, et, comme la nature l'avait d'une manière extraordinaire rendu digne de cette préférence, il avait laissé en quittant le pays, et suivant le calcul qu'il en avait pu faire, plus de cinq cent quatre-vingts enfants vivants et plus de trois cents femmes enceintes. Je lui en fis mon compliment.

Ce fut pendant l'été de 1803 que Regnaud de Saint-Jean-d'Angely se rendit à Tours avec une mission extraordinaire, ayant entre autres choses pour objet de vérifier toutes les caisses. Il était accompagné par sa femme, très digne fille de l'une des berceuses de M. de Beaujon (1), et par un M. His, qui remplissait auprès de

(1) Beaujon, ancien fournisseur des armées, le même qui répondit à M. de Choiseul qui le menaçait de le faire pendre : « Ah ! Monseigneur ne fera pas pendre un homme qui a toujours un million à son service », avait sauvé des affaires et de ses constructions une fortune de soixante millions. C'est lui qui a bâti pour sa résidence l'Élysée-Bourbon et, comme petite maison, la Chartreuse, endroit de délices dont le jardin forme aujourd'hui tout le quartier aboutissant au nord de la barrière de l'Étoile, et dans laquelle se trouvait, entre autres choses remarquables, une pièce ovale éclairée par le haut, spacieuse, entourée de colonnes, de glaces et de lits de repos, au milieu de laquelle se trouvait une grande corbeille remplie des fleurs les plus suaves, et dont la porte qui ne s'ouvrait que par un secret joignait si parfaitement qu'une fois entré, il était impossible de retrouver la sortie. Il construisit encore l'église du Roule et l'hospice de son nom, fondé et doté par lui. Or ce Beaujon, de qui un Anglais avait dit en visitant l'Élysée : « Sans la figure du maître, on ne saurait ici où cracher », et dont le frère, chevalier de Saint-Louis, n'a jamais voulu recevoir de lui ni pension, ni legs, ce Beaujon, devenu trop vieux pour avoir des maîtresses, avait néanmoins, comme je l'ai déjà dit (voir tome I,

Monsieur les fonctions de secrétaire intime, auprès de Madame les fonctions de chevalier *patito*. Cette Laure, dont on a vendu sur les boulevards la gravure faite d'après un tableau où elle était peinte en Psyché, gravure au bas de laquelle était son prénom, Laure, mis en rébus : « A qui Laure a »: cette femme que l'Empereur avait en grippe à cause du scandale de sa conduite, et à laquelle il lui est arrivé de dire en plein cercle : « Êtes-vous mal mise, que vous êtes laide aujourd'hui ! »; cette femme qui avait la prétention d'être belle avec une tête et des dents de cheval, d'avoir de l'esprit parce qu'elle était méchante, d'être sensible parce que, à tout bout de champ, elle avait des attaques de nerfs ; cette femme enfin qui exploitait les spéculations de ses amants sur le crédit de son mari, mari que l'Empereur n'appelait que son âme damnée parce qu'il était aussi mauvais sujet que la femme (1): cette femme, dis-je, n'avait suivi M. Regnaud que pour se faire fêter à Tours ; en effet, les auto-

page 87), une espèce de sérail formé de six et même de douze des plus jolies femmes de Paris, femmes que ses largesses faisaient recruter dans presque toutes les classes et que l'on nommait « les berceuses ».

(1) Mme Regnaud avait, vers la fin de 1805, un amant dont, à défaut de mieux peut-être, elle exploitait la bourse et auquel elle demanda un collier de perles qui se trouvait à vendre pour 27,000 francs. Soit que l'amant n'en eût que 18,000 de disponibles, soit qu'il ne voulût pas dépasser cette somme, elle ne put obtenir davantage et imagina de faire payer le surplus à son mari, en lui persuadant que, par une circonstance unique, on pouvait acquérir pour 9,000 francs un collier qui en valait le triple. M. Regnaud, qui se doutait de l'affaire, se rendit chez le bijoutier qui était complice de madame, acheta le collier, le paya et alla le porter à un autre bijoutier, qui en offrit 21,000 francs et auquel il le vendit à l'instant même. Rentré chez lui, et en présence de celui qu'il jugea de connivence, il se hâta de dire : « Ma foi, il y a des femmes qui ruinent leurs maris, il y en a aussi qui leur font faire de bonnes affaires, témoin la mienne qui m'a fait gagner aujourd'hui douze mille francs. » Là-dessus, il conta effrontément son achat et sa vente, qui fut définitive.

rités et les principaux fonctionnaires, également mis à contribution, ne furent plus occupés que de ses plaisirs. Logée à la préfecture, elle imposa des dîners à tout le monde, notamment à l'archevêque, au préfet, au général Liébert, à moi, à plusieurs dames de Tours, puis des parties de campagne, des soirées, des bals pour varier la monotonie des repas de cérémonie.

Au milieu de tous ces tributs, elle n'était pas femme à oublier l'amour. L'archevêque, le général de division et le préfet, beaucoup plus près de la vieillesse que de la galanterie, se trouvaient hors de cause ; je n'étais ni en position ni en disposition d'exploiter les cajoleries par lesquelles elle débuta, mais Villatte, qui cependant faisait déjà la cour à Mlle de La Brusse, qu'il épousa quelques mois après, se chargea, je ne sais par quel sentiment, de l'outrage qu'elle mendiait pour son mari et pour M. His; et c'est lui qui paya, dans cet ordre de contributions, les arrérages de la ville, du département et de la garnison. Cette intrigue, qui n'eut pas même l'honneur d'en être une et qu'on ne chercha pas même à voiler par un mystère de nature à lui laisser l'apparence d'une bonne fortune, était du reste tellement dans les us et coutumes du ménage, que M. Regnaud n'en devint que plus galant pour sa femme (1) et plus aimable pour Villatte.

Dans les premières réunions dont Mme Regnaud fut

(1) Je me rappelle notamment qu'un soir où je faisais avec Villatte le reversi de Mme Regnaud chez le général Liébert, pendant que M. Regnaud jouait à une autre table, ce dernier lui envoya par M. His une carte sur laquelle il avait écrit au crayon : « Vous êtes toujours la plus belle », carte qu'elle lut avec un sourire dédaigneux, pour rendre la comédie complète, et jeta à côté de moi de manière que je pusse lire tout à mon aise cette sornette, au fond très fade impudeur, mais qui n'en était que plus caractéristique.

l'objet, elle remarqua Zozotte, fut enchantée de son esprit, de ses grâces, et vint le lendemain lui faire sa visite. Toutefois ces relations me plaisaient peu, et je fus plus occupé de les restreindre que de les multiplier, non seulement à cause de Mme Regnaud et de sa réputation, mais surtout à cause de la familiarité que M. Regnaud affectait avec toutes les femmes. En citerai-je un exemple? Ce futur secrétaire d'État de la famille impériale, grand procureur de la haute cour, membre de l'Institut, grand aigle de la Légion d'honneur et grand cordon de l'ordre de Würtemberg, était très fort et aimait à le montrer. Dans un dîner fait à la campagne, je ne sais plus chez quelle dame, il gagna le pari de porter quelque homme que ce fût sur un de ses mollets et la plupart des dames sur une main. Ce dernier tour consistait à donner la main gauche à la dame, à lui faire mettre le pied gauche dans sa main droite et à la promener autour de la salle.

Quoi que je pusse faire, je n'empêchai pas les Regnaud de rencontrer Zozotte à toutes les fêtes, et les deux dames de se rapprocher comme musiciennes. Mme Regnaud, possédant une belle voix, avait acquis un talent remarquable en chantant habituellement avec Garat et d'autres artistes de cette valeur. M. His s'était d'ailleurs hâté de me dire : « Vous n'avez jamais entendu chanter Mme Regnaud. En ce cas, vous serez étonné. » En effet, un soir que nous soupions à la Ribellerie, elle se mit au piano et chanta à merveille. Le tour de cette pauvre Zozotte vint; elle avait moins de ce qu'on appelle méthode et surtout beaucoup moins d'assurance; toutefois sa timidité si suave, si touchante, jointe à une voix d'une douceur céleste, à une expression enivrante, ravit tout son auditoire, Mme Regnaud y comprise et même M. His, qui, en ce qui tenait à la femme de son patron,

était chargé de l'enthousiasme (1). A dater de ce jour, la musique devint une des grandes occupations du séjour de Mme Regnaud à Tours. Un concert fut donné pour faire entendre les deux dames ensemble. Elles chantèrent, entre autres romances, *Charmante Gabrielle,* arrangée à deux voix, toute nouvelle alors, et que Mme Regnaud avait apportée; puis avec un amateur de Tours, M. Cartier, qui possédait une admirable voix et un très beau talent musical, cette autre romance : *Aimons, aimons,* dans laquelle Mme Regnaud et Zozotte chantèrent alternativement le majeur, coupé par un refrain à trois voix; c'est une des romances que j'ai le plus aimées.

La musique n'empêcha pas les bals : car Mme Regnaud, qui semblait toujours mourante, aurait, en fait de plaisirs, tenu tête à tous les grenadiers de France. On s'éreinta donc en conscience pour l'amuser, et il nous arriva de quitter le bal à sept heures du matin, d'aller au bain en masse, de nous réunir pour un grand déjeuner, d'en sortir pour aller dîner à la campagne et de revenir nous habiller pour un autre bal. Enfin cette dame partit, les habitants de Tours se trouvèrent rendus à eux-mêmes; j'en fus, pour ma part et pour celle de Zozotte, tout à fait aise.

Sur ces entrefaites, je fus appelé par mon service à Paris, et j'eus l'occasion de déjeuner chez le général Junot, placé alors à la tête de la première division militaire. Il me demanda ce que je faisais à Tours : « Mais ce que je ferai partout où je serai employé : j'y sers de

(1) On sait l'histoire de ces vingt ou trente hommes qui, par une pluie battante, mêlée de givre, transis et morfondus, attendaient sur une grande route le passage de Napoléon récemment sacré, pour crier : « Vive l'Empereur ! » Rencontrés par un voyageur et interrogés sur ce qu'ils faisaient, l'un d'eux répondit en grelottant : « Monsieur, nous sommes là pour l'enthousiasme. »

mon mieux. » Il voulut bien m'assurer qu'il le croyait ainsi, et, d'après cette certitude, il m'offrit la subdivision de Versailles et de Chartres, dont il avait à disposer.

Zozotte m'avait dit cent fois : « Restez à Tours jusqu'à notre mariage, mais tâchez qu'après je n'y reste pas. » Or il se présentait une résidence qui me fixait à quatre lieues de Paris, une résidence qui, avec mon grade, était préférable à Paris même. Sans doute, il fallait, de ce moment jusqu'au mariage, c'est-à-dire pour quelques mois encore, nous résoudre à une séparation douloureuse; mais, à défaut du présent, nous avions l'avenir. J'acceptai donc et revins de suite à Tours. L'approbation que je reçus ne fut pas exempte de larmes; toutefois l'espoir comme l'approche d'un temps réparateur nous soutint.

Une de mes désolations en m'éloignant de cette pauvre Zozotte était de ne pas avoir son portrait. Son père l'avait deux fois, et j'eus l'idée de lui en demander un; mais Zozotte me déconseilla, attendu que ces deux portraits, placés sur deux boîtes(1), en cachaient d'autres qui se découvraient au moyen de ressorts secrets. J'avisai donc un peintre en miniature, retiré à Tours; Mme Chenais consentit à accompagner sa fille pour les séances; tout cela s'arrangea pendant les douze premiers jours de mon absence, et c'est ainsi que fut faite, d'après le plus ravissant modèle, une abominable croûte. Suivant le goût de son temps, l'artiste avait voulu représenter Zozotte suspendant à une statue de l'Amour notre

(1) Sur l'une de ces boîtes, Zozotte est peinte à dix ans, dans le costume des pensionnaires des filles Saint-Thomas, au couvent desquelles elle se trouvait alors. Ce portrait, qui a dû être ressemblant, est presque effacé; dans l'autre, elle avait près de quinze ans et était représentée avec un simple ruban bleu dans les cheveux. Ce portrait, charmant d'exécution et de ressemblance, ne s'est pas retrouvé à la mort de M. Chenais

chiffre enlacé; cette idée qu'il aurait pu rendre gracieuse ne le sauva même pas de la pire des médiocrités.

C'est donc sans emporter cet adoucissement à mes regrets que je quittai la Touraine, ce canton prédestiné, arrosé par quatre rivières, comme le Paradis terrestre le fut par quatre grands fleuves, jardin de la France où l'air a une suavité que je n'ai retrouvée nulle part et où toute la philosophie des habitants se borne pour eux à vivre dans la volupté.

CHAPITRE XI

N'ayant plus que quelques mois à attendre pour que mon second mariage pût être célébré, cette circonstance me détermina à ne former en arrivant à Versailles aucun établissement fixe, attendu que je voulais que ma femme restât l'arbitre et du choix de la demeure et de l'arrangement. Je me logeai donc dans un hôtel garni, nommé hôtel du Réservoir et tenu par une Mme Rhaimbaut, qui avait acquis une sorte de renom, non seulement parce qu'on était à merveille chez elle en ce qui tenait à la table et au logement, ou, si l'on veut, parce que sa maison était devenue pour la bonne compagnie de Paris une sorte d'hôtellerie de l'amour, mais parce qu'elle employait à secourir d'anciens émigrés, ou d'autres victimes de la Révolution, une partie des bénéfices, tant soit peu scandaleux, qu'elle faisait sur ses hôtes, bénéfices que je lui reprochais en ne l'appelant que « la *chère* madame Rhaimbaut ».

Malgré le prix qu'elle me coûtait, je ne tardai pas à reconnaître les avantages de ma nouvelle résidence à Versailles, c'est-à-dire sous les yeux du chef du pouvoir suprême, qui pouvait voir et apprécier les preuves de zèle, et sous la direction d'un chef aussi brillant qu'était le général Junot. D'autre part, j'avais à commander six fois plus de troupes qu'à Tours. Indépendamment de plusieurs demi-brigades d'infanterie, du 3e régiment

de hussards tenant garnison à Chartres, de trois régiments de dragons placés à Versailles (1), j'avais encore sous mes ordres le 3e régiment de cuirassiers, occupant Saint-Germain, régiment que l'on citait déjà et qui était commandé par un colonel qui, fait adjudant général presque en même temps que moi en Italie, avait une réputation de capacité et de vaillance garantissant tout ce que l'on pouvait dire en l'honneur de son corps.

Ce colonel, qui, je ne sais pas trop pourquoi, n'avait pas plus cherché à se rapprocher de moi en Italie que je ne l'avais recherché moi-même, était le colonel Préval, un des cavaliers les plus remarquables, un des champions les plus ardents que l'on pût présenter à Vénus ainsi qu'à Bellone, et qui en effet, également apte au culte de l'une et de l'autre de ces déesses, s'entendait à cueillir le laurier comme le myrte, et déjà en avait couronné sa jeune tête avec autant de coquetterie que d'éclat. Que l'on me passe cette fantaisie mythologique en faveur de ce qu'elle a d'exact; Préval a été un des plus beaux (2) comme un des plus heureux colonels de

(1) Le 9e régiment de dragons me rappelle cette anecdote touchante. Trois jeunes gens du même âge, enfants du même village et amis depuis leur naissance, s'étaient engagés le même jour. Par suite de leur bonne conduite, de leur bravoure, de l'instruction qu'ils avaient acquise, de leur zèle exemplaire pour leurs devoirs, ils avaient intéressé leurs chefs et, traités avec une égale justice, ils étaient presque en même temps, sans changer de corps, et assez rapidement devenus brigadiers, jusqu'à chefs d'escadrons. Eh bien, et par une circonstance certainement unique en ce genre, ces jeunes officiers supérieurs venaient d'être nommés tous trois lieutenants-colonels, et tous trois, quittant leur corps le même jour, allaient se séparer, peut-être pour ne jamais se revoir. Or, le moment où je leur remis, avec leurs nouveaux brevets, leurs ordres de départ, ils s'embrassèrent en fondant en larmes, et leur effusion, effet d'une si longue intimité, d'une amitié si vive, nous fit tous pleurer.

(2) Murat, La Salle, Colbert aîné, Dorsay et Dorsenne. Ses soldats appelaient Préval « Miroir à p..... ».

nos armées ; mais de plus il a été et est un des officiers les plus instruits et les plus capables, un des soldats les plus intrépides qu'ait eus la France.

Huit jours consacrés à la garnison de Versailles, Chartres ajourné, j'allai passer à Saint-Germain la revue du 3e de cuirassiers, revue pour moi d'un véritable intérêt, qui fut d'entière approbation et qui ne pouvait être que cela, avec un régiment qui, par sa tenue, sa discipline, son instruction, l'esprit dont il était animé, le choix des hommes, était un corps d'élite, un corps modèle dans toute la force du terme. Cette revue devait enfin me faire connaître et juger un officier qui, pour résoudre le problème d'un tel commandement, s'était en quelque sorte sacrifié. Préval avait en effet préféré, en 1800, le commandement de ce régiment au grade de général de brigade, grade qui deux fois lui avait été offert. Et je cite ce refus non seulement parce qu'il fait un grand honneur à son auteur, mais aussi parce qu'il caractérise l'esprit militaire de cette époque. C'était encore le temps où les meilleurs officiers regardaient leur compagnie, leur bataillon, leur régiment, comme on regarde son clocher natal. Ils servaient leur pays pour la fierté de le bien servir, sans préoccupation d'ambition ni de cupidité, l'honneur étant pour le corps et non pour l'homme. Dans le même esprit Nansouty et d'autres avaient également refusé des grades; Préval n'avait pas voulu quitter la tête de son régiment avant d'en connaître parfaitement tous les détails, qu'il résuma d'ailleurs en publiant plus tard les *Nouveaux Règlements de service et de manœuvres*. De plus, il avait eu à orgueil de faire d'un régiment sans célébrité et fort mal tenu le plus beau régiment de cuirassiers. Il devint donc un des premiers officiers de cavalerie français, et, sous ces derniers rapports, il put s'applaudir

du sacrifice qu'il avait fait; mais il paya et ne pouvait manquer de payer trop cher ces honorables motifs; car il ne lui en revint que de se faire devancer par des égaux qui ne l'étaient que de grade, de blesser par la recherche d'une si noble supériorité des camarades plus soucieux de le jalouser que de l'imiter; par la même raison il déplut à la presque totalité des chefs qui sont les arbitres de nos destinées; en somme, il ne se fit que des ennemis. Et son sacrifice fut d'autant plus gratuit qu'un tel complément d'instruction était inutile à sa carrière. Sur vingt champs de bataille, il s'était montré capable de bien manier des troupes de toutes les armes; il avait déjà prouvé qu'il pouvait s'élever aux combinaisons, aux prévisions de haute stratégie. Aussi bien que tous les officiers qui comme lui préférèrent l'honneur de leur régiment à leur avancement, il perdit, sans compensations possibles, ce qui sera toujours dans la carrière des armes la véritable source du crédit et de l'autorité, l'obtention d'un grade de plus: car commander plus d'hommes, c'est s'élever vers les chances de gloire, tandis que rester dans un commandement, c'est servir de marchepied à celui qui l'exerce.

Préval d'ailleurs ne se faisait pas prier pour dire que son régiment valait au moins les meilleurs régiments de cavalerie de la garde impériale, et il soutenait son dire avec une incontestable supériorité, avec une énergie qui lui fut aussi nuisible vis-à-vis de quelques chefs, qu'elle pouvait être formidable devant l'ennemi; il confirma donc ce mot que le lieutenant général, sous les ordres duquel il était, lui dit un jour : « Vous avez une tête qui fera bien du mal à vos pieds. »

M'étant rendu de Versailles à Saint-Germain à cheval, je revins à Versailles de la même manière et accompagné par Préval, ses officiers supérieurs et ses capi-

taines que j'avais invités à dîner avec moi. C'est pendant ce repas que commença ma liaison avec Préval, liaison qui ne devait devenir intime qu'après la Restauration, mais qui, dès ce moment, acheva de me faire reconnaître qu'il n'était pas moins distingué, pas moins brillant, comme homme du monde, comme homme d'esprit et d'instruction que comme homme de guerre.

Dès mon arrivée à Versailles, je fus chargé de la réorganisation des 3e, 9e et 15e régiments de dragons, suivant le système d'après lequel les régiments de cette arme devaient être également aptes à combattre à pied et à cheval. Par conséquent, ce qu'on exigeait de nous, c'était de leur prouver, en se plaçant d'abord au point de vue de la cavalerie, que rien au monde ne devait résister à une troupe à cheval bien composée, bien commandée, bien instruite et employant avec habileté, vigueur et à-propos cette puissance qui résulte de la vitesse et du choc; mais il fallait leur démontrer en même temps, en les considérant comme troupes à pied, que la meilleure cavalerie du monde devait s'anéantir contre une infanterie qui ne s'ébranle pas et qui sait tirer parti de son feu et de ses baïonnettes; et le résultat de ces deux démonstrations opposées était que, une fois instruits, on leur avait inspiré, comme dragons à cheval, une grande terreur de l'infanterie; comme dragons à pied, une terreur égale de la cavalerie: si bien que, avec de grandes dépenses, on constituait des corps qui, par suite de cette intimidation préalable, eussent été aussi mauvais à cheval qu'à pied s'ils n'avaient pas été composés de Français.

Un matin, comme je déjeunais, entra chez moi un petit vieillard encore vert, et qui, d'un ton délibéré, me dit : « Voulez-vous bien, monsieur le général, recevoir la visite du père du ministre de la guerre, du général

Berthier ? » Je m'empressai de lui répondre que je me serais empressé de le prévenir, si j'avais su qu'il fût à Versailles, et j'aurais pu ajouter si j'avais su qu'il fût encore dans ce monde. Il m'apprit qu'il résidait à Paris, mais que, venu à Versailles pour affaire, il n'avait pas voulu le quitter sans me voir. « De chez vous, reprit-il, j'irai visiter, selon mon habitude, l'Hôtel de la guerre qui a été bâti par moi, où j'ai demeuré tant d'années et où sont nés tous mes enfants. »

J'insistai pour qu'il me fît l'honneur de déjeuner avec moi, mais il n'accepta qu'une tasse de café, et l'idée me vint de lui proposer de l'accompagner jusqu'à l'Hôtel de la guerre, ce dont il fut enchanté. Nous partîmes ensemble, et il aurait été question de me le vendre, qu'il n'aurait pu me montrer cet hôtel avec plus de détails et me faire plus exactement l'histoire de toute cette construction depuis les caves aux greniers. Enfin lorsque, au bout d'une heure, nous parvînmes aux mansardes..... « Voilà, me dit-il, le logement que j'occupais. » Et, s'étant arrêté dans une assez petite et plus que modeste chambre à alcôve : « Et voici, ajouta-t-il avec orgueil, où est né Alexandre. » Et à ce sujet il me débita force souvenirs. Nous nous serions trouvés au berceau du roi de Macédoine, que la macédoine n'aurait pu être plus complète. Convaincu qu'il avait gardé cet endroit pour le bouquet de tout ce qu'il voulait bien me faire voir et m'apprendre, je me croyais au bout de ma corvée ; je l'avais déjà félicité sur ses jarrets qui semblaient, lui disais-je, retrouver dans ce bâtiment la vigueur qu'ils avaient lors de la construction, lorsqu'il me prévint que ce qu'il y avait de plus curieux à voir, c'étaient les combles ; aussitôt il passe par une lucarne, et, m'attirant comme à la remorque, mais courant et grimpant comme un chat, il me promène de faîte en faîte, de gouttière en gout-

tière, au risque vingt fois de me faire rompre le cou; il me faisait trembler aussi pour lui-même, et sous ce rapport encore pour moi; si, par suite de ces bravades trop communes chez les vieillards, il avait dégringolé du haut du bâtiment, le général Berthier aurait pu m'imputer quelque responsabilité dans la mort de son père. Du reste, cette mort accidentelle n'aurait précédé que de peu de mois la mort naturelle de ce vieillard, car nous étions alors au milieu de novembre, et vers le milieu de mai il avait cessé de vivre.

Chaque jour et souvent deux fois par jour, je faisais le voyage de Versailles à Paris, grâce au bonheur d'avoir pour aide de camp un officier (Richebourg) si capable et si dévoué que je pouvais lui laisser sans inconvénient des feuilles de papier signées en blanc, ce qui prévenait tout retard dans l'expédition des ordres pressés qui pouvaient m'être adressés pendant mes absences. Le général Junot continuait à me traiter avec bonté, avec amitié; en venant de Versailles, je passais à cent pas de son hôtel (rue des Champs-Élysées), et il était peu de jours que je ne le visse, ne fût-ce que pour m'assurer que ma présence à Paris n'avait aucun inconvénient.

Un jour que, de cette sorte, j'avais déjeuné avec lui et que je n'étais retourné à Versailles qu'après le spectacle, je trouvai un billet apporté par ordonnance, daté de cinq heures du soir et par lequel il me mandait de venir sans faute déjeuner le lendemain. Le style, le mode d'envoi, l'heure mise sur une telle invitation m'annonçaient qu'il s'agissait d'une affaire grave et pressée; de fait, le déjeuner ne ressembla pas à ce que ces repas étaient habituellement, c'est-à-dire que les folies, les anecdotes du jour ou de la nuit, au récit desquelles on s'abandonnait avec tant de gaieté, furent remplacées par des souvenirs de guerre, Mme Junot, qui, par le charme indicible de son

esprit, par ses inspirations variées, par la vivacité de son imagination, de son caractère et de son âge, faisait d'ordinaire tous les frais de ces réunions, ne prit presque aucune part à la conversation et se montra plus que sérieuse. Le déjeuner fut court sans le paraître; il en fut de même de mon attente. Partis de table, nous passâmes, le général Junot et moi, dans son cabinet, et, à peine entrés, il m'apprit que le Premier Consul lui confiait une expédition à laquelle s'attachait une grande importance : « Il ne s'agit pas de l'Europe, ajouta-t-il, c'est une expédition maritime; mais elle sera de peu de durée. J'ai compté sur vous pour le commandement en second des troupes, et, si vous acceptez, dans six mois je vous ramène général de division. — Mon général, lui répondis-je, je vous suis attaché et dévoué; sous vos ordres, il n'est rien que je n'accepte. S'il ne s'agissait pas de vous, et malgré la perspective que vous voulez bien me présenter, je ne pourrais qu'obéir; car je souffrirai de ce départ tout ce qu'en souffrira mon père, et j'ai à accomplir un mariage que je payerais de ma vie; mais, pour vous suivre, tout se bornera à deux questions : Où faut-il aller? et quand faut-il partir? » — Il me prit la main et répliqua : « Il faut vous rendre à Saintes, où les troupes destinées à cette expédition arrivent aujourd'hui (23 décembre 1803), et partir après-demain, afin de me suppléer en attendant que j'arrive. Demain, vous aurez vos ordres. — Encore un mot, je vous prie. Gardez-vous le commandement de Paris? — Non, Murat me remplace. (Et en effet il le remplaçait, mais avec le titre de gouverneur de Paris et de général en chef.) — Pourriez-vous me faire conserver celui de Versailles? — Je vous promets de lui en parler, et j'espère l'obtenir. » Et nous convînmes que je remettrais le commandement de cette subdivision au major du 15e régiment de dragons, dispo-

sition qui fut régularisée par un ordre. Une heure après. j'étais de retour à Versailles; trois heures après, ma très chère Mme Rhaimbaut soldée de quarante jours d'habitation et de je ne sais combien de grands dîners, j'avais définitivement quitté la ville et écrit à cette Zozotte. nouvelle arbitre de ma vie, à quelles circonstances je devais la consolation de la revoir un moment.

Je passe sur ce qui tint au règlement de quelques intérêts de famille, à l'arrangement de mon départ, à la vente de mes chevaux et de mon cabriolet. à l'achat d'une calèche, etc., ce serait une affaire aujourd'hui; ce n'était rien alors. au milieu du mouvement de cette vie aventureuse, de cette instabilité qui semblait un état de nature. Toujours tourmenté par la manie de voyager le plus rapidement possible, je stimulai suivant mon habitude les postillons par ce seul mot : « Cinquante sols de guides ou quinze, suivant que vous marcherez vite. » Et ce mot, sur cette bonne route de Chartres, fut assez puissant pour me faire arriver à Tours le 26 décembre, à midi.

J'ai oublié de dire que, deux heures avant de quitter Paris, j'avais reçu ma nomination de membre de la Légion d'honneur, j'entends de légionnaire. grade par lequel tout le monde commença, c'est-à-dire seul grade qui fut donné à la première formation de l'ordre. Au brevet était joint la prescription de prêter sans délai, et devant un tribunal de première instance, le serment requis; or le tribunal se trouvant en séance à mon arrivée à Tours, je m'y présentai. et immédiatement je fus admis à remplir cette formalité. Au reste, ce qui me détermine à relater le fait, c'est ce que renferme de curieux à rappeler la formule du serment que le Premier Consul exigea de tous les membres de l'ordre. Ce serment précédait de peu de mois l'établissement de l'Empire, c'est-à-dire le rétablissement de presque tous les an-

ciens titres et d'un terrible despotisme; et cependant en voici la formule, véritable facétie qui dut faire rire Bonaparte en attendant qu'elle fît rire Napoléon : « Aujourd'hui... est comparu..., lequel a juré devant nous, sur son honneur, de se dévouer au service de la République, à la conservation de son territoire dans son intégrité, au maintien des lois existantes, à la défense des propriétés qu'elles ont consacrées; de combattre par tous les moyens que la justice, la raison et les lois autorisent, toute entreprise tendant à rétablir le régime féodal ou à reproduire les titres et qualités qui en étaient l'attribut; enfin de concourir de tout son pouvoir au maintien de la liberté. » Et voilà ce que j'ai juré à Tours, en même temps que le général Liébert, et c'est aussi ce qu'ont juré partout où on l'a voulu tous les républicains dont Napoléon allait faire des chevaliers, des barons, des comtes, des ducs, des princes et des rois.

Le 28 décembre, très matin, j'arrivai à Saintes, où les troupes destinées à l'expédition et composées des 26e, 79e et 105e régiments de ligne, de deux compagnies et d'un train d'artillerie, des 4e et 24e régiments de chasseurs à cheval, étaient en partie réunies depuis le 23. A peine descendu de voiture, l'on m'annonça tous les officiers supérieurs et commandants de détachements : « Mon général, me dit le colonel, quel que puisse être notre empressement à vous assurer de nos respects, nous aurions attendu quelques heures pour accomplir ce devoir, mais nous n'avons pu différer d'un moment le pénible rapport que nous avons à vous faire... A l'exception de mes grenadiers que je contiens encore, toutes les troupes du corps d'expédition sont en insurrection. Le prétexte est la solde, qui en effet est arriérée de cinq à six mois; le motif véritable est l'aversion d'un embarquement dont les soldats ne doutent plus... L'artillerie,

ordinairement si exemplaire, a été l'instigatrice de cette rébellion. qui a éclaté à ce cri : « On veut nous embarquer et nous faire périr pour nous faire impunément banqueroute. » Vous concevez, du reste, notre désespoir de paraître devant vous dépouillés du prestige de notre autorité; mais tout ce qu'il a été possible de tenter pour ramener les troupes à leur devoir, nous l'avons tenté, et nous ne nous sommes arrêtés que devant la crainte de provoquer par notre insistance une révolte. »

Cet événement se trouvait avoir pour moi une double gravité. Au fait en lui-même se joignait le risque de compromettre, vis-à-vis des troupes avec lesquelles je n'avais aucun précédent, une autorité qui était celle du général Junot. Mon investigation fut donc aussi sérieuse que complète, et je demeurai convaincu que ces troupes projetaient de se débander avant l'arrivée de ce général et regrettaient de ne pas être parties avant la mienne; qu'il y avait lieu de croire qu'elles décamperaient la nuit suivante; que par conséquent il ne restait pas de temps à perdre et aucun moyen d'attendre le payeur de ce corps qui venait avec des fonds, mais qui ne devait être à Saintes que sous trois ou quatre jours; que, l'exaspération des esprits étant telle qu'il n'y avait rien à espérer de la persuasion et trop à craindre de mesures violentes, il fallait commencer par donner de l'argent, et il fallait en donner dans la journée pour déconcerter les meneurs, pour être en mesure dès le lendemain de passer la revue d'ensemble et pour venger la discipline par le châtiment des plus coupables. J'ordonnai donc que l'on fît de suite, et mois par mois, le relevé de ce qui revenait aux présents sous les armes de chaque corps et détachement. et que, sous deux heures, les officiers supérieurs et commandants se trouvassent chez moi avec les quartiers-maîtres et les payeurs.

Aussitôt je me rendis chez le préfet. Il savait la mutinerie des troupes et en était fort occupé... « Tout cela, lui dis-je, n'a de gravité que dans le prétexte ; or, ce prétexte étant l'argent, je viens vous en demander avec la conviction que, sous quatre jours, celui que vous me ferez fournir sera réintégré dans la caisse d'où il aura été tiré. — Je ne puis, me répondit-il, me prêter à aucun déplacement de fonds ; les ordres sont trop sévères... — Eh bien, lui dis-je, comme préfet, refusez-vous à la réquisition écrite que je vais vous adresser à cet égard, mais personnellement veuillez bien m'aider dans une circonstance où la responsabilité du citoyen et du fonctionnaire est loin de ne pas être engagée. Ainsi, de vous à moi, qu'y a-t-il chez votre receveur ? — Rien, la totalité de ses fonds est partie hier. — Quoi ! dans toute la ville de Saintes, il n'y a rien dans aucune caisse ? — Trois cent mille francs se trouvent à la disposition des ponts et chaussées pour des travaux urgents et qui s'exécutent ; mais je dois vous rappeler qu'il y a peine de mort contre qui détournerait des fonds spéciaux, fût-ce momentanément. » Je le remerciai et je le quittai.

De retour chez moi, je dictai ma réquisition au préfet, réquisition motivée et portant d'abord la déclaration que, en cas de refus, je forcerais la caisse des ponts et chaussées, ensuite la demande qu'il voulût bien m'assister dans cette opération ; je lui fis porter ce réquisitoire en double par Richebourg, qui me rapporta un de ces doubles revêtu d'un double refus du préfet ; en même temps j'écrivis au colonel de donner à la compagnie de grenadiers de son premier bataillon l'ordre de prendre de suite les armes et de se rendre devant ma porte ; enfin, ayant constaté qu'il fallait près de trois cent mille francs pour acquitter l'arriéré, mais ne pouvant dépla-

cer une telle somme, inutile d'ailleurs pour contenir les mutins, je fis un ordre du jour, comme commandant en second du corps d'expédition, pour annoncer : « que le lendemain, à dix heures précises du matin et dans la plus grande tenue, toutes les troupes seraient passées en revue par moi; que dans la journée trois mois de solde seraient payés aux sous-officiers et soldats, et un mois aux officiers (ce qui réduisait à cent et quelques mille francs la somme indispensable), et que, pour le payement du surplus de l'arriéré, des mesures seraient prises du moment où le payeur serait arrivé. »

Cet ordre fait, signé et distribué d'avance, je me fis suivre par la compagnie de grenadiers, et partis avec les officiers et le commissaire des guerres du corps pour me rendre chez le caissier détenteur des fonds des ponts et chaussées; il avait été prévenu par le préfet; je lui demandai la somme dont j'avais besoin, il me la refusa. Douze grenadiers arrivèrent et firent, par mes ordres, le simulacre de forcer la caisse; puis la somme nécessaire à chaque corps ou détachement fut remise à chaque quartier-maître ou officier payeur. Procès-verbal de chacun de ces versements fut dressé par le commissaire des guerres, et chacun d'eux fut signé par la totalité des officiers présents et par moi. La répartition de ces fonds fut faite immédiatement. Le prétexte n'existant plus, nul n'osa parler de la cause; les principaux mutins se trouvèrent abandonnés par ceux qu'ils avaient égarés; la revue eut lieu. Après avoir parlé aux troupes, je fis sortir des rangs les douze que l'on m'avait désignés comme les plus coupables, savoir deux par compagnie d'artillerie et deux par chaque bataillon d'infanterie; leurs armes mises à terre, un détachement de gendarmerie arriva et les conduisit en prison pour être traduits au conseil de guerre. Cela fait, les troupes défi-

lèrent et l'ordre fut rétabli. Mais ma responsabilité n'était pas couverte; je fis donc sur toute cette affaire un rapport, dans lequel rien n'était omis et auquel étaient joints, par copies, mon réquisitoire au préfet et son refus, mon ordre du jour et les procès-verbaux de l'enlèvement des fonds; j'adressai expédition du tout au général Junot, au ministre de la guerre, au ministre de l'intérieur et au ministre des finances, et, comme on ne pouvait pas me désapprouver, en même temps qu'on ne devait pas m'approuver, personne ne me répondit, à l'exception du général Junot qui loua ma conduite, mais en m'annonçant que sa destination était changée, qu'il allait prendre, à Arras, le commandement de douze mille grenadiers formant la réserve de l'armée d'Angleterre, et qu'il était remplacé dans le commandement du corps réuni à Saintes par le général Lagrange.

Ai-je besoin de dire mon désappointement? Il fut complet, mais non muet. Les lettres les plus instantes partirent, par le retour du courrier, et pour le général Junot et pour le général Murat. Je rappelais au premier et ses promesses et la circonstance que je n'étais à Saintes que pour y être avec lui; au second, ses bontés pour moi et la demande que le général Junot lui avait faite, enfin mon ambition de servir sous ses ordres et d'avoir l'occasion de lui prouver mon dévouement. Mon attente ne fut longue que par mon inquiétude; le général Junot et Murat m'annoncèrent en même temps et de la manière la plus aimable que mes vœux étaient exaucés. J'étais encore une fois sauvé d'un embarquement qui n'eût jamais été de mon goût.

Mais, entre l'avis et l'arrivée des ordres de mon rappel, vingt et un jours s'écoulèrent, jours mortels, et par la crainte qu'on ne revînt sur mon remplacement, et par l'impatience que j'éprouvais de me retrouver à Tours.

Cependant le préfet, très aimable homme, et sa femme, jolie, jeune et charmante, s'efforcèrent de me faire oublier mes ennuis en me comblant de prévenances; leurs bontés me rappellent une gaucherie, dont le souvenir m'étourdit encore. Cette chère préfète, renchérissant en amabilités pour moi, m'avait vanté une très agréable promenade aux environs de Saintes et m'avait comme offert de la faire avec moi. J'avais répondu par des actions de grâces; on avait parlé d'autre chose, de sorte que rien n'avait été arrêté, lorsque, le lendemain matin, je reçus un billet très délicatement écrit, fort joliment tourné et portant que « si cette promenade pouvait m'être agréable, on m'attendrait vers midi à la préfecture ». En proie à je ne sais quelle préoccupation, dans un de ces états d'absence qu'on ne s'explique pas, je me pénétrai de cette idée que c'était là, de la part d'un homme vis-à-vis d'un autre homme, une recherche de style et d'écriture fort extraordinaire, et qu'il fallait répondre de mon mieux à l'un et à l'autre; là-dessus je riposte à ce préfet par l'acceptation la plus galante et je lui envoie un véritable poulet en échange de celui que j'avais reçu; puis, à l'heure dite, j'arrive à la préfecture. Mais que devins-je, quand j'entendis ces mots prononcés par une femme que le dépit achevait de rendre ravissante : « En vérité, général, rien n'est plus édifiant que d'adresser au mari la réponse que l'on doit à la femme; mais enfin, puisque vous avez rendu la présence de M. ... indispensable, il faut bien attendre qu'il soit libre, et il ne l'est pas aujourd'hui. » Je ne sais où je me serais fourré et si je n'aurais pas trouvé un trou de souris trop vaste. « Miséricorde! » m'écriai-je. J'ignore ce que j'allais ajouter, quand le mari arriva pour me faire des excuses, qui achevaient de rendre les miennes impossibles; ainsi j'échappai à un tête-à-tête d'autant plus

atroce que, s'il y avait au monde un moyen d'arracher un pardon à cette préfète, ce moyen n'était pas en ma puissance, puisque désormais mon cœur appartenait à Zozotte. Par bonheur, le ciel acheva de venir à mon secours; le lendemain matin, je reçus mes ordres. Ajouterai-je que, comme je montais en voiture, le préfet me fit remettre deux bouteilles d'eau-de-vie de plus de cent sept ans de bouteille, et provenant d'une cave dont il m'avait fait l'histoire? Aux bouteilles était joint un billet, d'une écriture et d'un style fort différents du premier, et dans lequel il me disait qu'il espérait que l'âge de ces deux compagnes de voyage ne les déprécierait pas à mes yeux.

Mes ordres portaient d'attendre le général Lagrange pour lui remettre le commandement; mais je ne tins aucun compte de cette clause, d'une part, parce que le colonel, auquel je remis et les instructions et tous les papiers, pouvait me remplacer à merveille et me remplaça en effet; de l'autre, parce que le général Lagrange pouvait tarder à arriver; enfin et surtout parce que j'avais les meilleures raisons de ne revoir la préfète qu'en lui disant adieu, et parce que j'étais très pressé de me retrouver près de Zozotte et de garder pour elle le plus de temps possible. Ma voiture se trouvant chargée depuis huit jours, je partis sans délai et, de toute la célérité que les plus généreux pourboires peuvent donner aux jambes des chevaux de poste, j'arrivai à Tours et j'entrai dans la cour de M. Chenais.

Dans l'effusion de cette arrivée, j'oubliais un gros panier attaché à l'arrière-train de ma voiture et que M. Chenais avisa de suite. En bon Tourangeau, il était fort gourmet; cette sensualité avait survécu chez lui à toutes les autres et s'était fortifiée de toutes celles dont le temps avait fait justice. Apprenant ce que le

panier contenait, des huîtres de Marennes, il se mit en devoir de le détacher lui-même et le trouva vide; les cahots s'étant unis au poids des huîtres pour le défoncer, les huîtres étaient restées en route. Zozotte et moi, nous riions aux larmes; mais M. Chenais jurait horriblement, et il ne fallut rien moins que le cognac de 1696 pour le consoler.

Je comptais ne m'arrêter que quelques jours à Tours; mais, comme le dit je ne sais plus quel couplet : « Un tendre engagement mène souvent plus loin qu'on ne pense. » Les jours, d'ailleurs, passaient si vite qu'ils ne semblaient plus des jours que par le nom, chacun d'eux amenant de nouvelles raisons de retard. Et, pour me reporter au moment de l'année où nous étions alors, je trouvais à l'hiver même toutes les suavités du printemps, tant, dans cette Touraine d'enchantement et de délices, je respirais la volupté; bref, près de la femme qui m'enivrait, j'aurais défié le Tartare et dédaigné le ciel. « Enfin, me disait Zozotte, personne n'enlèvera Versailles en votre absence, et, quelque jour que vous y arriviez, vous êtes bien sûr de le retrouver à la même place. » Le fait est que rien ne semblait y nécessiter ma présence, que mes ordres n'avaient rien de pressé, et que même j'aurais pu passer à Saintes tout le temps que je passais à Tours; mais toutes ces bonnes raisons, que je me donnais pour m'excuser moi-même, n'empêchèrent que si Versailles ne changea pas de place, ce fut, comme on va voir, ma place qui se trouva changée.

J'avais obtenu de partir, en promettant de refaire, au moins une fois par mois, et jusqu'à l'époque fixée pour notre mariage, le voyage de Tours, voyage accablant quand je m'éloignais, enchanteur quand je revenais. Au moment où, cédant à la nécessité, j'accomplissais ce cruel sacrifice, le général Liébert vint me trouver, et,

à titre de service et d'amitié, il me demanda de me charger d'une lettre pour le général Moreau, mais d'une lettre confidentielle, ne pouvant être remise qu'au destinataire lui-même, et dont il me priait, du reste, de ne pas parler. Je promis tout ce qu'il voulait, et je n'eus aucun mérite à le faire, car je connaissais la vieille intimité de ces deux anciens ex-sergents d'artillerie, et je conçus d'autant moins l'idée que quelque chose de grave pût se rattacher à leurs relations, que j'étais plus loin de supposer qu'il y eût rien de menaçant dans le rôle et la position du général Moreau. Aussi, arrivé à Paris le lendemain soir, 17 février, je fis la commission du général Liébert dès le surlendemain 18, au matin.

N'ayant jamais servi sous les ordres du général Moreau, ne lui ayant jamais parlé, je n'avais fait, en quelque sorte, que l'apercevoir à l'armée du Nord en 1794, à Gênes en 1799, à Paris au 18 brumaire; je lui avais adressé, comme à une des hautes notabilités de nos armées, un exemplaire de mes ouvrages, et j'en avais reçu des lettres polies. Mais là s'étaient bornées nos relations, et, s'il se rappelait mon nom, il ne pouvait se rappeler que mon nom; il ne devait pas même connaître ma figure. La remise de la lettre en question ne devait donc conduire de sa part qu'à quelques mots obligeants, en retour de quelques phrases dans lesquelles, et en l'abordant, je m'étais félicité de cette occasion de lui offrir mes respects, de lui parler de mon admiration. Aussi quel fut mon étonnement lorsque, après ces préliminaires et la lettre du général Liébert lue, et en partie relue, sans même s'informer d'où je venais, si j'étais employé, comment je pouvais l'être, ne me considérant sans doute que comme un ami du général Liébert, ayant peut-être su ma mésaventure de Saint-Cloud et les très puissants ennemis que

m'avait faits le blocus de Gênes, jugeant d'après cela que je devais ne pas être ami de l'ordre de choses établi, il se prononça, et contre le gouvernement, et contre le Premier Consul, avec la plus grande véhémence! Je me retrouvais de fait en présence d'une scène analogue à celle dont le général Bonaparte m'avait donné le spectacle, trois jours avant son coup d'État, mais avec cette différence que le général Bonaparte avait traduit sa pensée sous forme d'indignation et de colère, tandis que le général Moreau, selon son caractère, employait mépris et dédain... Ainsi, et pour citer quelques-unes de ses phrases : « Liébert est toujours à Tours... Avec des enfants et pas d'argent, il faut servir quand même, dût-on servir de marchepied au plus ambitieux soldat qui fut jamais... Et voilà où ont abouti tant d'efforts et de travaux, tant d'espérances et de gloire; et voilà à quoi on a sacrifié tant de braves et des armées entières... Et encore le pouvoir ne suffit-il plus à l'insatiabilité... Il va falloir de la pourpre et l'hérédité pour transmettre le produit de l'usurpation... Et c'est nous qui donnerions la main à ces envahissements liberticides, nous qui aurions la lâcheté de les laisser s'accomplir... » C'est en se promenant dans son cabinet, et en accélérant le pas de plus en plus, qu'il avait commencé ce discours. Pendant quelques minutes je l'avais suivi : bientôt je m'étais arrêté, sans qu'il suspendît sa marche; enfin il fallut bien qu'il s'aperçût à mon immobilité, à l'impassibilité de ma figure, à mon silence, que je ne partageais pas son exaspération, et que si je suspendais mon départ, c'est parce que (comme dans la rue Chantereine) il n'y avait pas là un tiers qui pût le rendre possible; il s'arrêta donc, après s'être rapproché de moi, et se résumant par des vœux pour la France, auxquels je répondis par une application de politesse;

puis je pris congé de lui, résolu à ne pas le revoir.

A dire vrai, j'étais confondu, et des dispositions du général Moreau, et de la sorte de hardiesse qu'il avait eue de m'en faire le confident. Je comprenais sans doute que l'un des deux plus grands généraux de la France après Bonaparte et le seul des deux qui pût aspirer au pouvoir (le général Masséna n'ayant jamais eu la pensée d'y prétendre), je comprenais, dis-je, qu'un tel homme ne pardonnât pas à qui y était parvenu. Cette inimitié était inévitable; elle résultait de la nature des choses, des infirmités humaines, de la puissance des intérêts. Alors même que Moreau aurait eu l'apathie nécessaire pour laisser sa haine inactive, il était stimulé par sa femme, par sa belle-mère surtout, et cela de manière à ne pas manquer une occasion d'incriminer les intentions et la conduite de celui dont il subissait les lois, après avoir figuré tant d'années avant lui dans la route de la gloire militaire.

Au 18 brumaire, il est vrai, Moreau s'était rallié à Bonaparte et même s'était chargé de devenir le geôlier des Directeurs, durant l'agonie du Directoire; mais, en dépit du sabre enrichi de diamants dont il avait accepté le cadeau, on peut dire que, pris au dépourvu comme tant d'autres, il fut entraîné par des événements auxquels il n'avait aucun moyen de s'opposer. Bientôt il accepta le commandement de l'armée du Rhin; mais à peine se retrouva-t-il à la tête de ses anciennes troupes et sur le théâtre de ses victoires, qu'il prit une attitude hostile, fait que je tiens de ce digne et candide général Fririon, qui, comme témoin, m'a donné par écrit l'anecdote suivante :

Peu après s'être fait Consul, le général Bonaparte eut la velléité d'aller passer la revue des armées du Rhin et de voir les généraux qui les commandaient; mais quelle

que fût l'intensité de sa volonté, il n'osa rien exécuter ni même annoncer à cet égard, sans avoir fait pressentir le général Moreau ; en conséquence, il lui envoya, je ne sais sous quel prétexte, son aide de camp Duroc, l'un des hommes les plus conciliants et les plus mesurés. Duroc se rendit à Bâle en Suisse et trouva Moreau à déjeuner avec ses chef et sous-chef d'état-major Daxe et Nicolas Fririon, adjudant général ; Eblé, commandant en chef l'artillerie ; Legay, colonel, aide de camp de Moreau, et Lahorie, adjudant général. Après l'échange de quelques phrases banales, Duroc revint à l'armée du Rhin, à la gloire de ses généraux, à la haute illustration de son chef et au puissant intérêt avec lequel le Premier Consul les visiterait sur le théâtre même de leurs triomphes. « Colonel Duroc, reprit en sortant de son flegme habituel Moreau, Bonaparte nous prendrait-il pour des Philistins? Dites-lui que, si j'allais en Italie, je serais enchanté qu'il vînt me voir et qu'il me donnât des conseils; mais je connais mieux l'Allemagne que lui, et vous pouvez lui dire, mon cher Duroc, que je lui laisserai le commandement s'il vient. » Dès le premier mot, Duroc avait jugé qu'il n'avait rien à obtenir ; il affirma donc qu'il s'était mal expliqué, s'il avait pu laisser croire que le Premier Consul eût l'intention de venir, et il ne parla plus que d'un désir vague qu'aurait eu celui-ci de trouver une occasion pour renouveler à Moreau l'assurance de son attachement.

Rentré au salon, Moreau demanda à Duroc si, dans l'entourage du Premier Consul, on était au courant des caricatures dont il était l'objet. Et sur la réponse que quelques personnes s'en amusaient : « En voici une, reprit Moreau, qui du moins est originale... » Et il montra un ph..., dont la tête était celle de Bonaparte et dont les deux compagnes obligées représentaient, l'une Camba-

cérès, l'autre Lebrun; et, comme Duroc riait de cette obscène facétie : « Colonel, lui dit Moreau, d'un ton presque menaçant et en masculinisant les compagnes obligées par leur nom le plus grossier, ce qu'il faut regretter, c'est que, si l'on en trouve parmi les Consuls, on n'en trouve pas parmi les généraux. » La haine entre ces deux hommes était inévitable et inextinguible.

Reprenant ce qui tient à la conduite de Moreau envers le Premier Consul, on se rappelle de quelle manière il afficha sa désapprobation à l'égard du Concordat. Enfin, et sans remarquer qu'il ne parut plus aux Tuileries, qu'il était devenu un point de ralliement pour les mécontents, il lui arriva, au moment du décret de la création de la Légion d'honneur, de faire appeler son cuisinier un jour qu'il avait beaucoup de monde à dîner, et, sous prétexte que cet homme s'était surpassé ou qu'il lui plaisait de le supposer, il lui annonça devant tous les convives qu'il le nommait « chevalier de la casserole », et qu'il lui ferait porter une casserole en décoration.

Cependant d'un tel rôle à un rôle criminel, de la rivalité ou du sarcasme à la révolte, il y a loin; mais de ce qu'il m'avait dit et de la manière, du ton, de l'air dont il me l'avait dit, à cette même révolte il n'y avait plus qu'un pas, et ce pas, il m'avait paru décidé à le franchir.

Rentré chez moi, je contai l'entrevue à mon père, qui en fut aussi mécontent que je l'avais été. Nous ne comprenions ni l'un ni l'autre le degré de rage qu'il fallait à cet homme, pour qu'il m'eût si complètement révélé, à moi qui lui parlais pour la première fois, le secret de dispositions aussi hostiles; car quel était mon devoir, si ce n'est de rendre immédiatement compte

de cette entrevue au général Murat, sous les ordres duquel je me trouvais? Mon horreur pour toute délation fit que l'idée même ne m'en vint pas ; toutefois, lorsque, peu de jours après le général Pichegru, Moreau fut arrêté et mis en jugement, je fus très inquiet, et du contenu de la lettre que j'avais portée et dans laquelle mon nom pouvait se trouver, et de ce que pouvait contenir à mon sujet une réponse du général Moreau, et du silence que j'avais gardé avec Murat. Mon pauvre père passa même une nuit à encaisser avec moi une grande partie de mes papiers et à les mettre en lieu de sûreté, précaution qui fut heureusement inutile; bref, notre anxiété dura jusqu'après le procès, c'est-à-dire jusqu'au bannissement de Moreau et à la mort de Pichegru, mort que l'on imputa à l'Empereur, qui se borna à réfuter cette calomnie par ce mot : « On ne se salit pas les mains avec une pièce qui n'a plus cours..... » Pichegru était démonétisé; il ne valait plus un crime; mais, avec du cœur, il devait se soustraire à l'échafaud.

En sortant de chez le général Moreau, je m'étais rendu chez Murat, occupant alors ce charmant hôtel de Thélusson qui, par l'Arc de triomphe qui le précédait, achevait d'être aussi monumental qu'élégant, et à travers le terrain duquel le prolongement de la rue Laffitte conduit aujourd'hui à la nouvelle église de Notre-Dame de Lorette. En m'apercevant, il vint à moi et me tendit la main. Ses manières franches, affables, amicales allaient à merveille à son caractère chevaleresque; elles recevaient même un nouveau prix de sa magnifique prestance, de sa figure si agréable et presque toujours riante, de son regard si ferme et si doux; elles rehaussaient encore ses brillantes qualités et achevaient d'attacher à cet homme, si bon, si beau, si brave et

qu'une atroce destinée a conduit à la mort la plus horrible par la route de tous les prestiges, de toutes les illusions, de toutes les grandeurs humaines. Hommage qu'on éprouve le besoin de lui rendre, tout en déplorant ce défaut de capacité, auquel il dut, en 1814, de se laisser entraîner à s'allier à l'Autriche contre Napoléon, plus tard de se figurer qu'avec des Napolitains il pourrait battre une armée autrichienne, enfin qu'il pourrait ressaisir la couronne parce que l'homme le plus extraordinaire des temps modernes venait pour un moment de reconquérir son Empire.

« Mais, mon cher Thiébault, me dit-il, après l'échange des premiers mots, qu'êtes-vous devenu depuis trois semaines ? — Me serai-je trompé en ne voyant aucune urgence à mon retour ? — Certainement. Quelques rassemblements ont eu lieu dans les bois du Trou d'Enfer. Le Premier Consul en a été informé; il m'a demandé qui était le général commandant à Versailles, et cela pour faire adresser sans retard à ce général des ordres et des instructions; je vous ai nommé, mais j'ai été forcé d'ajouter que vous n'étiez pas encore revenu de Saintes; et, dans les circonstances assez graves où nous nous trouvons, il a fallu vous désigner un remplaçant qui, deux heures après, devait être et était rendu à Versailles. Je vous ai gardé Orléans et j'y ai ajouté Chartres, afin qu'il vous restât quelque chose de votre ancien commandement, de sorte que, Versailles excepté, vous aurez encore le plus important de la division. »

Il y avait dans les regrets qu'il voulut bien me témoigner et dans cet arrangement une bienveillance dont je lui rendis grâces. Il ajouta même que, comme les bois du Trou d'Enfer n'aboutissaient ni à Orléans ni à Chartres, et que l'adjudant commandant Borel me suppléait dans la première de ces deux villes, et le colonel de

hussards dans la seconde, rien ne pressait pour mon départ ; et ce fut le sujet de nouveaux remerciements. Enfin je le quittai aussi consolé que je pouvais l'être de cette perte du plus beau commandement qu'un général de brigade pût avoir en temps de paix, de cet échange d'un commandement charmant sous tous les rapports et qui pouvait mener à tout, contre un des moins agréables de France et qui ne devait mener à rien. Ce fut donc un chagrin d'autant plus vif que je devais m'en reconnaître l'unique cause; et si une perte était méritée, c'était assurément celle-là. Toutefois, comme les leçons de l'expérience ne sont pas faites pour l'amour, je ne profitai pas moins des quarante-deux jours d'inaction que ce changement me procurait, pour aller jouir à Tours, une fois encore, des délices de l'incognito.

En recevant de Murat cet avis de changement, je lui avais demandé ses ordres et lui avais témoigné le désir de fixer ma résidence à Chartres : « A Chartres? s'était-il écrié, mais il n'y a aucun rapport entre l'importance de cette ville comparée à Orléans. » Et comme j'insistais : « Eh bien, reprit-il, vous irez à Chartres. » Et, le 20 février 1804, les ordres furent expédiés en conséquence. Néanmoins, un jour que je dînais chez lui, il revint sur ce choix et me dit d'y penser encore. Tout simplement je préférais Chartres, parce que celle qui allait devenir ma femme détestait Orléans, une des cités de France que ses habitants rendent la plus ennuyeuse. Cependant la masse des considérations qui militaient en faveur de cette ville et leur importance firent raison d'une simple répugnance, et, dix jours après, je reçus mes ordres pour Orléans.

CHAPITRE XII

Parti de chez moi vers sept heures du matin, j'arrivai à cinq heures du soir à Orléans, où Richebourg m'avait précédé pour faire préparer mon logement à l'hôtel du Loiret. J'étais attendu; le commandant de la place arriva pour me remettre les papiers du commandement, que l'adjudant commandant Borel avait quitté la veille; il me fit son rapport des dernières vingt-quatre heures et me présenta une lettre du préfet, portant invitation de me réunir, le lendemain matin à dix heures, chez lui aux autres chefs des autorités et aux fonctionnaires, afin de se rendre tous en cortège à la cathédrale pour je ne sais plus quelle cérémonie : « Est-ce que cette manière de nous conduire là où nous serions assez grands pour aller tout seuls, est d'usage ici? » demandai-je au commandant de la place; il me répondit affirmativement. — « Et personne n'a réclamé? — Non, mon général. » Pour une chose au fond sans importance et contre laquelle aucune objection ne paraissait avoir été faite avant moi, je ne voulus pas débuter par une altercation avec ce préfet, frère aîné du secrétaire d'État Maret, dont je n'avais jamais eu qu'à me louer; ce préfet d'ailleurs m'avait été signalé, à part quelques traits de vanité, comme un bonhomme. Toutefois je sortais de table lorsqu'on m'annonça le premier président de l'ancienne cour royale, nommée alors cour d'appel, ce même Cha-

brol de Croussol, qui depuis la Restauration a figuré comme un des ministres les plus dévoués à Charles X et qui, sans y faire figure, est aujourd'hui à la Chambre des pairs. Il s'excusa de n'avoir pu différer sa visite « qu'il avait cru devoir précipiter, me dit-il, dans l'intérêt de nos attributions respectives. « Vous savez sans doute, ajouta-t-il, la cérémonie qui nous réunira demain, et je pense que vous avez reçu l'invitation de M. le préfet, qui, transformant les moindres messes en cérémonies publiques, a établi ici l'usage de réunir chez lui toutes les autorités et de se faire suivre par elles pour défiler, la haie bordant, de la préfecture à la cathédrale. Je ne sais jusqu'à quel point les chefs des autres autorités pourraient revendiquer le droit de s'y rendre directement; mais ce qui me semble entièrement passer les convenances, c'est que dans l'église il n'y a jamais qu'un seul fauteuil, que ce fauteuil est pour lui, ce qui ravale les chefs des autorités militaire et judiciaire simplement assis sur des chaises. Lorsque j'arrivai ici, j'en fis l'observation à votre prédécesseur; mais il ne voulut s'engager dans aucune discussion avec M. le préfet, qui, fort de la position de son frère, ne met aucune borne à ses vaniteuses prétentions. Enfin, me croirez-vous, mon général? lors de mon installation comme premier président de cette cour, il fit, en ma présence, et au moment où j'allais m'asseoir, enlever le fauteuil que justement l'on m'avait destiné, et, à côté de son fauteuil en velours cramoisi, galonné en or, il fit placer pour moi une chaise de paille. » J'eus quelque peine à réprimer un sourire en pensant à la mine qu'avait dû faire sur cette paille le premier président, qui avec son teint basané, son air pincé, ses manières raides et sèches, son rire qui ne forma jamais que la grimace d'une seconde, son ton sentencieux, avait, comme le

définit plus tard Zozotte, « l'air d'un jabot plissé, trop empesé et roussi au repassage ». Je savais que, malgré son mérite et peut-être à cause de son mérite, il ne le cédait en fait d'orgueil à personne, surtout pas à M. Maret, car il lui était réellement supérieur par ses talents et, comme homme de quelque naissance, il croyait avoir le droit de le primer bien davantage.

Quoi qu'il en fût, je ne pouvais en cette circonstance manquer de partager son avis; mais devais-je débuter par rompre du même coup deux lances, une envers la première autorité du département, l'autre envers une des premières autorités de France, le tout-puissant secrétaire général des Consuls, frère du préfet? Refuser brutalement, c'était provoquer un scandale, que tant d'invitations envoyées auraient rendu trop public. Dans ce sens je répondis donc que je me résignais à figurer dans la parade, mais que je ne céderais pas sur les chaises, attendu que, si le préfet avait sur nous un droit de préséance, il n'avait aucune suprématie. « Mais, reprit le président, n'oubliez pas l'enlèvement de mon fauteuil et comptez que ce vaniteux ne reculera pas devant une scène. » Sans relever le propos et pour en finir, je promis que la question serait tranchée de manière à n'y pas revenir, et, cette grande affaire terminée, nous causâmes de la société d'Orléans.

J'avais une lettre pour une Mme Basly; cette dame était la tante de la présidente Chabrol, et, comme elle recevait tous les jours, le président m'offrit de m'y présenter le soir même, afin que je fisse connaissance au moins de quelques-uns des principaux personnages avec lesquels je me rencontrerais le lendemain.

Cette dame Basly, alors âgée de près ou de plus de soixante ans, était la femme d'un procureur de Paris, dont les clients durent être bien heureux s'il avait fait

leurs affaires comme les siennes. Grâce à trois grands dîners par semaine et au jeu tous les soirs, ils réunissaient nombreuse compagnie. Mme Basly était au dernier point saillante et positive; il serait même plus exact de dire que c'était un homme, non moins remarquable par son esprit que par son caractère. Elle me reçut avec une bonté parfaite et la poussa même au point de suspendre sa partie (fait énorme de sa part). Pressentant l'intérêt que j'avais à connaître les chefs des diverses autorités qu'elle voyait habituellement et avec la totalité desquels j'allais si brusquement me trouver en contact, elle eut de suite avec moi un entretien confidentiel, au cours duquel elle me les peignit en traits aussi vifs que piquants.

Le préfet fut son début... Bonhomme enivré du rôle de son frère et donnant prise sur lui par des enfantillages, auxquels « mon neveu de Chabrol, ajouta-t-elle en souriant, prête parfois trop d'importance ». Au moment où elle me nomma l'évêque Bernier : « Ah ! madame, m'écriai-je, ce nom ne vous coûte-t-il pas à prononcer ? — Je comprends votre horreur, reprit-elle, et cependant vous vous accoutumerez non seulement au nom, mais même à la personne. Lorsque, pour prix de la part qu'il eut à la conclusion du Concordat, cet apôtre vendéen osa demander un évêché, celui d'Orléans était un des derniers auxquels il eut dû prétendre. On y savait trop sa conduite sanguinaire et l'affreuse anecdote du seau de sang (1) ; on n'oubliait pas le bataillon de volontaires d'Orléans massacré par ses ordres, en partie par ses mains. Aussi n'y eut-il qu'un cri parmi ce peuple qui l'appelle « l'Évêque poignard », et se forma-t-il immédiatement un complot pour le tuer à sa première entrée

(1) Un matin, il trouva à sa porte un seau rempli de sang avec cette inscription : « Bois. »

dans la cathédrale. Ce complot, sur lequel on eut heureusement l'éveil, se serait exécuté sans la présence de tous les chefs militaires, sans l'énergie des officiers et les baïonnettes des troupes; mais il reste dans la tête de beaucoup de gens du peuple; c'est au point que l'évêque n'a pas encore osé paraître dans les parties basses de la ville et qu'il ne sort guère à pied... Vous le verrez (et elle me le dépeignit fort exactement, court, trapu, l'œil louche, le visage rouge et plein, le poil épais et crépu); eh bien, malgré son aspect aussi repoussant que sa réputation, malgré tout ce qui la justifie, malgré sa tête qui, s'il était quelques jours sans se raser, serait un modèle parfait pour une tête de brigand, vous n'aurez pas causé un quart d'heure avec lui, que son histoire se sera effacée de votre mémoire, que sa figure ne vous occupera plus et que vous serez sous l'empire du charme que subissent tous ceux à qui il entreprend de plaire; vous le subirez, quelque volonté que vous ayez de vous y soustraire. »

Elle disait vrai; après quelques heures d'entretien on le quittait enchanté, ravi; et ma femme et moi, nous en devînmes plus tard un nouvel exemple. Il n'y avait pas de semaine que, avec son grand vicaire, il ne vînt passer avec nous une soirée entière. Prenant peu à peu la parole pour ne plus la quitter, traitant avec un charme et une onction indicibles les sujets les plus variés, parfois même les plus gracieux, changeant dès lors jusqu'à l'expression de sa figure, dissimulant son regard, parvenant à faire sourire ses lèvres, il nous ravissait par une éloquence aussi suave qu'entraînante, et, lorsque nous nous trouvions seuls avec lui, notre terreur était que quelqu'un n'arrivât pour l'interrompre; nous faisions défendre notre porte dès qu'il était entré. Combien de fois avons-nous rappelé ces incomparables séances.

pendant lesquelles, nous fascinant au gré de son imagination, il nous entraînait comme dans un monde idéal, en dépit des terribles souvenirs qu'il rappelait! Et l'on ne croyait plus que s'abandonner aux touchantes inspirations de l'être le plus candide, le plus étranger à toutes les passions humaines et à tous les intérêts de la vie.

Des personnes Mme Basly en vint aux habitants, sur lesquels elle fut aussi exacte que sur le reste, en me prévenant qu'il n'y avait avec eux aucun rapport intime qui fût possible ou désirable; qu'ils ne convenaient pas plus à des étrangers que ces derniers ne pouvaient leur convenir; qu'ils étaient incapables d'avoir des égards ou d'en reconnaître; que, ne s'alliant qu'entre eux, ils étaient d'ailleurs presque toujours en deuil, et que, ne vivant qu'en famille, comme vivraient des races d'espèces différentes, ils n'avaient hors de là que des relations d'affaires.

Le lendemain et d'après l'invitation dont j'ai parlé, j'entrais à dix heures sonnantes à la préfecture. Tout le monde réuni, nous nous rendîmes à la cathédrale. Le préfet ouvrait la marche et de cette sorte arriva le premier aux places qui nous étaient réservées; mais, à la vue de trois fauteuils semblables, il s'arrêta court et la bouche béante. Je ne sais de quelles idées il se trouva assailli, ni ce qu'il aurait fait sans les précautions prises; comme j'avais résolu de trancher la question, non de la discuter, un grenadier se trouvait en faction derrière chaque fauteuil, un officier de grenadiers était à la gauche de ces trois factionnaires, et mon aide de camp, qui nous avait précédés dans l'église pour rectifier au besoin la ponctuelle exécution de mes ordres, se tenait à leur droite; enfin et en arrière d'eux, figuraient comme réserve vingt-cinq grenadiers commandés par un capitaine. La figure décomposée, le préfet me re-

garda; mais, sans paraître l'apercevoir ou m'occuper de lui, je continuai à marcher et je pris possession du fauteuil de droite; à mon exemple, M. Chabrol se plaça sur le fauteuil de gauche. et M. Maret, à la suite de quelques balancements, qui indiquaient autant de colère que d'irrésolution, comprit néanmoins que tout cela était irrévocable et s'assit sur le fauteuil du centre, sans faire une allusion à cet acte d'autorité, qui le laissait décontenancé entre M. Chabrol trop peu maître de sa joie et moi impassible.

Ainsi qu'on a pu le pressentir par ce qui précède, je trouvai à Orléans les autorités divisées comme en deux camps ennemis : d'une part, le préfet, le maire (Crignon-Désormeaux) et le président du tribunal de commerce; de l'autre. le premier président de la Cour d'appel, l'évêque, le président du tribunal de première instance, puissances à peu près équilibrées vis-à-vis de l'opinion et qui, ne pouvant que se chicaner sans se vaincre, laissaient les plateaux de la balance à peu près égaux entre eux. Arrivant sur ces entrefaites, on me jugea propre à détruire l'équilibre, et chacun spécula sur moi pour former une majorité et se donner par elle une apparence de raison. Je reçus donc des prévenances de tout le monde; je m'efforçai d'y répondre, mais, et en dépit du précédent dont M. Chabrol pouvait se vanter, je ne laissai aucun doute sur ce fait que je ne prenais aucun parti; j'affectai même d'ignorer les dissidences toujours fâcheuses. Il y avait cependant des occasions où je ne savais comment soutenir ce rôle, et c'était toujours l'évêque qui les faisait naître et qui les exploitait. J'ai parlé du charme de ses entretiens; et si dans l'intimité c'était un causeur délicieux, en chaire c'était un orateur de l'ordre le plus distingué.

Le Premier Consul s'amusant alors à mêler l'Église à

tout, faisant aller ses évêques comme des marionnettes, se mettant à jouer à la chapelle et à nous y faire jouer avec d'autant plus de plaisir que ce joujou était plus nouveau, avec d'autant plus d'intérêt ou d'importance que tout cela était son ouvrage et attestait plus complètement sa puissance, il n'y avait plus de cérémonies publiques qui ne commençassent et ne terminassent par la cathédrale. A chacune d'elles l'évêque montait en chaire, et là, en possession de tout dire sans être contredit, de tout faire écouter sans être interrompu, cet homme, qui me charmait dès qu'il parlait, qui me révoltait dès que je pensais à lui, se donnait carrière; son thème était généralement l'éloge du Premier Consul d'abord (plus tard de l'Empereur); puis, avec un art diabolique, il trouvait moyen d'arranger la suite de son discours au gré de ses antipathies ou de ses prédilections et devenait aussi embarrassant pour ceux à qui il prodiguait ses flagorneries, que mortifiant pour ceux à propos desquels il affectait de se taire. Détestant le préfet, il laissait peser sur lui et sur l'administration tout le dédain de son silence; puis, à propos du salut de l'Église et du législateur dont Dieu s'était servi pour rétablir le culte, il faisait l'apologie de la justice, disait des choses flatteuses pour M. Chabrol et l'enveloppait dans l'hommage qu'il adressait au grand homme, auquel la France devait ou allait devoir ses nouveaux Codes. Et, lorsqu'il en arrivait à la gloire de nos armées, il ne tarissait plus. Seules nos victoires avaient rendu possibles tous les miracles accomplis par un génie qui résolvait l'art de gouverner les peuples, et là-dessus il reprenait nos plus mémorables campagnes, s'arrêtait avec affectation à celles que j'avais faites et, dès ce moment, me fixait, ne jetant plus que des regards sardoniques sur M. Maret et renchérissant d'autant plus en allusions louangeuses à mon égard que

le préfet se montrait plus exaspéré. Un jour qu'il avait sans doute une revanche à prendre sur son ennemi, il parla une heure et demie et passa tellement toutes les bornes du contraste que, pour ma part, je fus au supplice. Tel était l'homme. Ne flattant les uns que pour mieux accabler les autres, il y avait du venin dans ses plus suaves paroles; transformant en victimes jusqu'aux personnes qu'il accablait de flatteries, il savait en arrière d'elles et par d'atroces sarcasmes ou par d'odieuses calomnies, se venger de l'apparence de son admiration et de la profusion de ses éloges. Observerai-je qu'il fut sa propre victime? car, n'ayant pas obtenu le chapeau de cardinal qu'il disait lui avoir été promis, alors qu'il travaillait au Concordat, le dépit et la colère qui, chez lui, ne pouvaient avoir de mesure, réagirent tellement sur lui-même qu'il étouffa en vomissant une partie du sang dont il s'était gorgé.

Mais si, à l'exemple de ce Bernier et de M. d'Autichamp, quelques chefs de la Vendée avaient décidément abandonné la lutte, d'autres la continuaient avec fureur et d'autres encore par l'espoir de la rapine. Dans la catégorie des exaltés, apparurent d'abord Georges Cadoudal, puis, comme me l'écrivait César Berthier, « les autres brigands envoyés d'Angleterre pour attenter aux jours du Premier Consul ». Et, le 24 février 1804, Murat me fit témoigner sa satisfaction des mesures que j'avais prises pour l'arrestation de ces héros de la légitimité, mesures qui consistèrent à faire commander la gendarmerie par des officiers et sous-officiers choisis, déguisés et soutenus par des petits détachements de cinq hommes. Ces mesures, au reste, et d'après une lettre du grand juge, reçurent une activité nouvelle au 27 mars, moment où la réouverture des barrières de Paris fit supposer que ceux de ces brigands non encore arrêtés cherche-

raient à fuir, et où tous les chemins de traverse, tous les points de passage de rivières se trouvèrent inopinément gardés par des petits postes ou battus nuit et jour par de fréquentes patrouilles; mais huit jours plus tard, c'est-à-dire le 4 avril, tous ceux de ces hommes que l'on poursuivait étaient pris.

Dans la catégorie des anciens rapineurs, reparurent les voleurs de diligences, et, vers la mi-novembre, quelques-uns de ces bandits légitimes se montrèrent entre le Mans et Chartres : aussitôt je pris contre eux je ne sais plus quelles mesures, grâce à la perte d'une si grande partie de mes papiers et registres; mais, à ce que m'apprend une lettre du 22 novembre, ces mesures furent assez efficaces pour devenir l'objet d'une approbation formelle.

J'ai dit que, en représailles de l'agression déloyale de l'Angleterre, le Premier Consul ordonna que tous les Anglais se trouvant en France fussent considérés comme prisonniers de guerre ; on en forma plusieurs dépôts, et Orléans devint la résidence d'une soixantaine d'entre eux, notamment de lord Elgin et du général comte O'Connell, oncle de celui qui aujourd'hui bouleverse l'Angleterre.

Le premier, ex-ambassadeur d'Angleterre à Vienne et à Constantinople, et qui, par le mal qu'en bon Anglais il nous avait fait, avait acquis une certaine célébrité, était un homme de quarante et quelques années, peu grand, assez fort et très distingué par son mérite et par ses manières. Sans parler des rapports que sa position l'obligeait d'avoir avec moi, mais dont je m'attachais à sauver les apparences, trois circonstances concoururent à établir entre nous une véritable liaison. D'abord, il partageait avec moi le premier étage de l'hôtel du Loiret, et, réunis dans le même appartement, nous pas-

sions fréquemment nos soirées l'un chez l'autre. Ensuite il créait à la même époque une grande et belle habitation dans ses terres d'Écosse, et je m'étais alors pris de goût pour l'architecture des jardins et pour les constructions de campagne ; il fut aussi empressé de me montrer tous ses plans que moi de les voir ; quelle que fût sa prédilection pour les projets dont l'exécution était commencée et qui avaient été arrêtés d'après les idées ou inspirations des plus célèbres architectes de Londres, de Vienne, de Constantinople et de Paris, je le déterminai à de si nombreux et importants changements qu'il devint indispensable de refaire tous les plans, travail qu'à sa prière et dans une de mes courses à Paris, je confiai à un dessinateur habile, dont lord Elgin fut enchanté, mais dont, par un oubli bien involontaire sans doute, la dépense ne m'a jamais été remboursée. Enfin, et dans ce moment où j'approchais de la conclusion d'un mariage désiré avec fanatisme, la tendresse de lord Elgin pour sa femme devenait pour moi une nouvelle cause d'entraînement vers lui. Lorsqu'on l'avait forcé de quitter Paris, milady Elgin était grosse de six ou sept mois, et, pour qu'elle restât entourée de plus de secours, de plus de soins, il s'était résigné à la douleur de se séparer d'elle, douleur si vive qu'il n'en revenait jamais à elle sans que ses yeux se mouillassent. Quand la délivrance approcha, il ne vivait plus, et me faisait tant de peine que, d'après mon conseil, il écrivit au Premier Consul pour obtenir de passer au moins auprès de sa femme le temps des couches ; de mon côté, j'appuyai ce vœu près de Murat et du ministre de la guerre : mais nous n'obtînmes rien, et, si ce fut pour lui le sujet d'un véritable désespoir, ce fut pour moi un scandale, parce que c'était une cruauté gratuite. Chaque matin, du reste, il recevait par la poste des nouvelles de la

veille au soir, et, du moment où milady Elgin commença à souffrir, il reçut tous les soirs un courrier qui lui apportait les nouvelles du matin, et, jusqu'au dixième jour des couches, il en eut ainsi de douze heures en douze heures.

Mais si j'avais trouvé dans lord Elgin un de ces hommes auxquels la pensée ne se reporte pas sans payer un juste tribut à leurs qualités ou à leur mérite, il devait, et de beaucoup encore, le céder au comte O'Connell, non moins digne d'admiration pour sa carrière que de vénération pour sa personne.

Issu d'une de ces familles qui, malgré de grands biens et une véritable illustration, n'ont jamais eu ni titres de noblesse, ni titres de propriété, parce que leurs possessions et leur rang sont antérieurs à l'existence des titres de cette nature, le comte O'Connell était né en Irlande vers 1744. Le plus jeune de trois frères et destiné comme cadet à servir en France, il était devenu en 1761 sous-lieutenant dans Royal-Suédois; en 1771, il avait fait partie, en qualité de major, d'une expédition réunie par M. de Choiseul à l'île de France contre les possessions anglaises de l'Inde; la chute de ce ministre ayant arrêté l'expédition, O'Connell rejoignit son régiment au siège de Mahon, s'y lia avec La Tour d'Auvergne, s'y distingua par de tels faits d'armes qu'il reçut le brevet d'une pension de quatre mille francs. De Mahon, il fut appelé au siège de Gibraltar, où ses efforts furent impuissants à conjurer la faute d'une si funeste attaque; il n'en rapporta pas moins le grade de colonel. Il était à Cadix, prêt à prendre le commandement d'une expédition maritime, lorsqu'il fut rappelé pour réorganiser à Neuf-Brisach le régiment d'Anhalt que l'indiscipline avait ruiné, et, cette mission remplie, il fut nommé du comité institué en 1788 pour refaire nos or-

donnances militaires. Dès la troisième séance, tous les autres membres de ce comité décidèrent que le comte O'Connell serait seul chargé de ce mémorable et difficile travail; ils ne se réservaient que de discuter et le plan et le contenu des chapitres, à mesure qu'il les présenterait. Chose inouïe. ni pour la division, ni pour les articles, il n'y eut pas un mot à changer à sa rédaction ou à son classement; c'est ainsi que la France et l'armée ont dû au comte O'Connell les ordonnances militaires de 1788, véritable monument de législation militaire, base et modèle de tout ce qui a été fait et de tout ce qu'on fera à l'avenir sur cette matière. Une nouvelle pension de six mille francs et, peu après, le grade de maréchal de camp furent le prix de ce nouveau et éminent service.

Vers la fin de 1792, il se décida à émigrer. Intimement lié avec le général d'Arçon depuis le siège de Gibraltar. il lui proposa de partir avec lui... « J'ai fait offrir mes services à Coblentz, lui répondit d'Arçon, mais on a trouvé qu'il était trop tard. Je n'émigrerai donc pas pour des gens qui ne veulent pas de moi. » O'Connell partit seul. Arrivé à Coblentz, il se présenta à M. de Broglie. qui lui avoua que toutes les places étaient prises, et. malgré les princes qui voulurent intervenir, il fit toute la campagne de 1793 comme simple hussard de Bercheny: puis, lorsque les Princes partirent pour la Russie en abandonnant une armée qui bientôt fut dissoute, le comte O'Connell retourna en Angleterre; il y épousa une Mme Conrad de Bellevue, émigrée, veuve, que les malheurs du temps avaient conduite à Londres, où elle se dévouait à l'éducation de deux filles. N'ayant que douze mille francs de légitime, ayant perdu ses pensions, son traitement, et se trouvant à la tête d'une famille à soutenir, il reçut, en 1801, du maréchal de Vioménil, qui

s'était chargé de réorganiser l'armée portugaise, de très belles propositions qui furent même appuyées par le comte d'Artois; mais l'évêque d'Arles, qui remplissait les fonctions de Premier, c'est-à-dire d'unique ministre auprès de celui que l'on nommait déjà Louis XVIII, fit venir O'Connell et lui dit : « Quand Monsieur vous donnerait l'ordre de partir, refusez et restez à notre disposition. Monsieur ne montera jamais à cheval si vous n'êtes auprès de lui; nous pouvons donc avoir le plus grand besoin de vous, et de tels intérêts passent avant ceux du Portugal. »

Cependant l'espoir que les princes conservaient encore en 1801 s'affaiblit de plus en plus. C'était l'époque où le pouvoir du Premier Consul achevait de devenir colossal, la puissance de la France irrésistible. Les prévisions de l'évêque d'Arles n'avaient donc plus d'objet; les intérêts de Mme la comtesse O'Connell la rappelant en France, les lois ne s'opposant plus à son retour, elle y rentra en 1802 avec son mari et ses filles, dont la cadette ne tarda pas à épouser M. d'Etchegoyen (1). qui plus tard fut fait baron par Napoléon et devint un de ses cent chambellans.

Informé que l'auteur des ordonnances de 1788 était rentré en France, le Premier Consul voulut l'attacher à son gouvernement et lui fit faire des offres on ne peut plus honorables, auxquelles O'Connell répondit : « Je suis trop vieux pour quitter une cause que j'ai servie toute ma vie. » La même personne, un haut fonc-

(1) Lors de leur rentrée en France, M. et Mme O'Connell étaient venus se loger dans un petit appartement situé au-dessus des écuries et remises de M. d'Etchegoyen, rue des Capucines, 5, et ce dernier, veuf depuis quelque temps, n'ayant pu voir une si digne famille sans un vif intérêt et Mlle de Bellevue la jeune sans concevoir pour elle un très juste amour, l'épousa, quelques années avant que son frère épousât aux mêmes titres l'aînée.

tionnaire, revint une seconde fois sans plus de succès. puis une troisième fois, mais en prévenant le comte que cette démarche, faite par ordre, serait la dernière, et en ajoutant : « Faites vos conditions, on adhérera à tout; ce ne sont pas d'ailleurs des fonctions actives que l'on vous propose; il ne s'agit que de vous mettre à la tête du cabinet du Premier Consul. Quant à la persistance de vos refus, considérez à quel point ils pourront blesser et ne vous dissimulez pas qu'ils sont de nature à provoquer contre vous des mesures de rigueur. » La résolution du comte n'aurait pas été irrévocable que cette menace l'aurait rendue telle. Ce n'était pas sur un homme de cette trempe que de tels moyens pouvaient avoir action. Quant au Premier Consul (et d'après un rapport par lequel le général Berthier avait terminé en déclarant, à la suite de grands et justes éloges sur la capacité du comte O'Connell, qu'il devait être considéré comme irrévocablement dévoué aux Bourbons), il ordonna qu'il fût arrêté et conduit au Temple, mesure à laquelle le comte se soumit avec une résignation inébranlable.

Au nombre des amis du comte O'Connell et de ses amis les plus dévoués, se trouvait le sénateur Fargues, qui, immédiatement informé de cet emprisonnement, se rendit en toute hâte chez le Premier Consul et réclama avec tant de force contre cette rigueur, déclara si hautement que son ami était incapable de se mêler à aucun complot, offrit avec tant de véhémence d'être sa caution, qu'il obtint que la détention au Temple fût convertie en un envoi du comte à Orléans, comme prisonnier de guerre; c'est ainsi que le comte O'Connell se trouvait au nombre des prisonniers dont j'étais responsable, mes instructions m'autorisant à prendre contre eux toutes les mesures de sûreté que je jugerais nécessaires.

Les faits, relatés dans la trop courte biographie qui précède, m'étaient inconnus, lorsque je reçus la première visite du comte O'Connell; mais sa belle et vénérable figure, ses cheveux blancs, une dignité calme et que sa haute taille achevait de rendre imposante, ses manières si naturelles et si nobles, tout ce qu'il y avait de garantie dans ses moindres paroles, sa conversation si simple et si forte, me révélèrent aussitôt un homme supérieur, et, plusieurs autres entrevues ayant confirmé l'impression de celle-là, ce fut avec une effusion croissante que je lui montrai à quel point je me sentais entraîné à rivaliser de zèle avec ses plus anciens amis.

L'occasion de le lui prouver ne se fit pas attendre; un matin je reçus l'ordre de faire partir dans les vingt-quatre heures, pour le fort de Bitche, tous les Anglais qui se trouvaient à Orléans. Ce fut, pour les soixante familles ou individus compris dans cette disposition, une désolation à laquelle je n'étais pas de caractère à rester insensible. Mais l'ordre était impératif; on ne tergiversait guère avec le Premier Consul ou avec les ministres de ses volontés. Tout en déplorant le sort de ces malheureux, dont plusieurs ne savaient comment subvenir aux frais du voyage de leurs femmes et de leurs enfants, et comment se mettre immédiatement en route, je fis exécuter le cruel départ, et, tout en obéissant à ce que cet ordre avait de rigoureux, j'osai prendre sur moi d'en excepter le général O'Connell et lord Elgin. Certes, j'étais loin de m'abuser sur les conséquences d'une telle hardiesse, surtout au sujet de deux hommes de cette importance. J'imaginai donc d'écrire au général Murat que lord Elgin et le comte O'Connell se trouvant à Orléans d'après des ordres particuliers, je n'avais pas pensé que, sans être nominativement désignés, ils pussent être compris dans la mesure générale que je venais

de faire exécuter; puis, au lieu de répondre par le retour du courrier comme je le faisais toujours, je compris cette réclamation indirecte dans le rapport qui ne partait que le lendemain, et je fis immédiatement écrire par l'un et par l'autre de ces deux messieurs à leurs amis, afin que ceux-ci, sans perdre un moment, c'est-à-dire en profitant des vingt-quatre heures d'avance qu'ils avaient, pussent me seconder et même préparer les voies; marche grâce à laquelle nous obtînmes ainsi qu'ils restassent à Orléans.

Peu après j'eus à me rendre à Paris. Lord Elgin et le général O'Connell, informés de mon départ, vinrent me prier de voir, l'un milady Elgin, l'autre Mme O'Connell. Tous deux me répétaient combien ils avaient besoin de revoir quelqu'un qui eût vu des personnes pour eux si chères, et combien ces personnes seraient heureuses de pouvoir recevoir quelqu'un qui venait de les quitter, qui allait les revoir et à qui ils avaient une si grande obligation. Je partis enchanté de la consolation que mon intervention pourrait procurer aux uns et aux autres, et c'est pour le comte O'Connell que je fis ma première visite. Dès le lendemain de mon arrivée, je me présentai à l'hôtel de son gendre, M. d'Etchegoyen ; toute la famille était réunie; on paraissait m'attendre, et je fus touché, au dernier point touché, de tout ce qu'il y eut d'empressement, d'effusion, de bonté, dans la manière dont je fus accueilli. Je ne fus pas moins attendri par le spectacle du culte qu'à l'envi chacun rendait au chef de famille. Il grandissait à mes yeux à mesure que sa femme et ses enfants s'élevaient eux-mêmes en exprimant leur tendresse et leur vénération pour lui.

Fort de cette impression, en quittant la famille O'Connell, je m'étais rendu chez milady Elgin, tout en

pensant combien j'allais la rendre heureuse ; car elle devait l'être d'autant plus que je la supposais plus digne de la tendresse dont elle était l'objet. Je présumais donc que les portes s'ouvriraient à la simple annonce de mon nom, et que milady Elgin viendrait au-devant de moi avec une expansion égale à celle dont je venais d'avoir le touchant spectacle; mais d'autres impressions m'étaient réservées. Je débutai par être obligé de répéter mon nom deux fois au *goddam* qui m'ouvrit la porte; il fallut aller demander si l'on pouvait me recevoir ; on fut plusieurs minutes avant de mettre fin à ma séance d'antichambre; je partais quand on revint enfin pour m'introduire. Le contraste était violent; il devait être complet. Au lieu de l'empressement sur lequel je comptais, milady, femme du reste très belle et ne manquant ni de dignité ni de bon ton, se borna à se lever de son canapé. Polie et naturellement gracieuse, elle ne fut que cela. A peine un mot sur milord. En revanche, de la gêne et de l'embarras, auxquels je répondis par un peu de dépit, et, pour explication du tout. M. le colonel Sébastiani, debout à la vérité, mais qui, de peur que ma pénétration ne fût en défaut, affichait autant de suffisance que de familiarité et bientôt s'étendit plutôt qu'il ne s'assit sur le canapé où milady s'était rassise. Je fus indigné. Pour ne laisser aucun doute sur mon scandale, je portai fort indiscrètement mes regards d'elle à lui, de lui à elle, et lorsque, au bout de très peu de temps, je la vis décontenancée, je partis sans grande façon, sans demander ni à la revoir, ni si elle avait des commissions à me donner, et n'étant plus occupé que du rôle que j'aurais à tenir vis-à-vis de son malheureux mari.

Le 2 mai, je reçus toute rédigée une adresse qui avait pour but de supplier très humblement le Premier Consul de se laisser nommer Empereur. Cette adresse devait

être lue de suite à tous les fonctionnaires militaires et à toutes les troupes se trouvant à Orléans, et, revêtue du plus grand nombre de signatures possible, elle devait être renvoyée par courrier et arriver à Paris le samedi soir. La lettre d'envoi portait en outre de me trouver, avec le major du 40ᵉ de ligne, à Saint-Cloud, le dimanche suivant à onze heures du matin, pour participer à la solennité du vœu exprimé dans l'adresse. L'exécution fut ponctuelle; mais, pour arriver à l'heure dite, ce major et moi, nous fûmes forcés de partir par un service spécial de poste, c'est-à-dire de faire des frais dont le remboursement parut être dans l'honneur qu'on nous avait fait et dans le bonheur que nous devions goûter de voir s'accomplir ce que, par parenthèse, nous n'avions souhaité ni l'un ni l'autre. Notre vœu d'ailleurs n'allait s'exaucer que pour le malheur de celui qui l'avait ordonné et de ceux qui de gré ou de force l'exprimèrent.

Le 19 mai, c'est-à-dire le lendemain du jour où le sénatus-consulte lui conféra la dignité impériale, l'Empereur recréa des maréchaux sous le titre de maréchaux d'Empire et en nomma dix-huit, quatorze destinés à des services de guerre, et quatre qui, faisant partie du Sénat conservateur ou « absorbateur », comme on l'appelait, paraissaient ne devoir plus être activement employés. A ces dispositions on ne fit exception que pour le maréchal Kellermann; encore n'eut-il que des commandements d'organisation de troupes, d'armées dites de réserve et qui, ayant Bayonne ou Mayence pour quartier général, n'avaient aucun rôle à jouer.

Avec tout autre homme que Napoléon, on n'aurait vu et l'on n'aurait dû voir dans le rétablissement de cette dignité militaire qu'un moyen de récompenser d'éminents services et d'exciter une noble émulation; mais on ne comprend ses actes qu'à proportion que l'on

parvient à les expliquer par de plus nombreux motifs. Par cette création Napoléon avait l'air de récompenser d'éminents services, mais il se plaçait surtout de pair avec les grandes puissances qui avaient leurs maréchaux (c'est dans le même sentiment qu'il venait de créer la Légion d'honneur) ; il mettait entre les généraux de division, ses anciens camarades, et lui, un degré d'honneur qui les rabaissait, tandis qu'il s'en trouvait lui-même élevé d'autant, et c'est pour se hausser encore sur cette échelle de hiérarchie qu'il imagina les grands officiers et les grands dignitaires de l'Empire, qu'il eut son connétable et son vice-connétable, ce qui reculait jusqu'à l'immensité les distances entre lui et les officiers généraux de l'armée, et ce qui assura le dernier simulacre manquant à son empire improvisé.

Mais en rétablissant les maréchaux, en se donnant de cette sorte, et quoique ce ne fût que de nom, dix-huit cousins, alors qu'il avait dit à Joséphine : « Songez, madame, que vous n'avez plus de famille, que vous n'avez plus que des sujets », il eut peur de son propre ouvrage; il craignit que de grands services, portant seuls à une si haute position, ne constituassent une puissance qui pouvait devenir menaçante. Comme préservatif, il jugea devoir ravaler l'institution par ses choix, et ces choix, il les fit de manière que la part de la faveur dominât entièrement la part de la justice; de même qu'il profita de cette occasion pour prouver que, si d'un homme sans titres admissibles il pouvait faire un grand personnage, il pouvait avec la même facilité, et quels que fussent les titres, anéantir quiconque lui ferait ombrage, quiconque ne lui garantirait pas assez de dévouement à sa personne ou simplement n'aurait pas le bonheur de lui plaire. Il donna un exemple que la Restauration fut trop heureuse de suivre et qui introduisit

dans la composition de ces maréchaux un détestable mélange.

Oui, pour rendre une telle dignité propre à être enviée, il fallut bien la décerner en tout temps aux plus méritants, c'est-à-dire, à Masséna d'abord, à Saint-Cyr. comme grand tacticien; à Kellermann, comme le vainqueur de Valmy; Jourdan, comme le vainqueur de Wattignies et de Fleurus; Lannes, comme homme d'inspiration; Bernadotte et Suchet, au point de vue de la capacité; Ney, de la vigueur; Murat, de la vaillance; voilà l'honneur de notre bâton de maréchal, honneur auquel Dumouriez, Pichegru, Moreau, comme militaires, non comme Français. Hoche, Marceau, Championnet, Dugommier, Kléber. Desaix, Joubert, s'ils n'étaient déjà morts, et Vandamme, s'il eût été nommé, eussent ajouté; mais, sous l'Empire, Soult, homme de cabinet. non de bataille. Berthier, Pérignon, Sérurier, Augereau, Lefebvre, Bessières, Mortier, malgré son coup de collier de Krems, Brune, dont la réussite en Suisse ne peut se désigner par le mot de victoire, et qui, en Hollande, n'a vaincu les Anglais que grâce à la vigueur de Vandamme, comme Davout n'a vaincu les Prussiens à Auerstædt que grâce aux généraux Legrand, Morand et Gudin qui commandaient ses divisions, Marmont, Macdonald. Oudinot, malgré sa vaillance chevaleresque, Grouchy (1). et, sous la Restauration, Clarke, Beurnonville, Viomé-nil, Maison; de tels choix scandalisent au lieu d'édi-

(1) Quant à Victor, il fut fait maréchal, non par le fait de son mérite, mais grâce à une véritable fantaisie du maréchal Lannes, bien loin de penser sans doute que, par cette élévation, il créait pour l'avenir une âme damnée de Louis XVIII. C'est Victor, en effet, que l'on fit ministre de la guerre lorsqu'on voulut un exécuteur aveugle des hautes œuvres préméditées contre les débris des armées de la République et de l'Empire. Victor avait été tambour, et je me rappelle à ce propos un mot que je consigne ici.

fier ; ils ternissent le lustre qu'aurait eu sans eux la grande dignité du maréchalat, et, pour en revenir à la première promotion, lorsqu'il reçut cette dignité, que trente-six ans plus tard Sébastiani devait achever de ravaler, je me souviens du ton moitié de colère, moitié de dédain, avec lequel le général Masséna répondit à mes félicitations par cette boutade : « Nous sommes quatorze ! »

Peu de jours après l'avènement de Napoléon au trône impérial, Eugène Beauharnais passa à Orléans pour aller présider, à Blois, le collège électoral du département ; il avait marché toute la nuit et s'arrêta à l'hôtel du Loiret pour déjeuner. Ayant demandé une pièce qui ne fût pas publique, et le maître de cet hôtel ne voulant pas le faire monter plus haut que le premier étage, entièrement occupé par lord Elgin et par moi, ma salle à manger lui avait été ouverte ; il était de suite venu m'en faire des excuses. De cette sorte, informé de son arrivée, j'allai lui tenir compagnie pendant son repas ; mais ce qui prouve à quel point j'étais mauvais comédien, c'est que, en me servant sans trop d'efforts de ces mots : « l'Empereur »..... et même : « Sa Majesté l'Empereur », pour parler de Bonaparte, il me fut impossible d'employer le mot d'Impératrice et celui de Majesté à propos de Joséphine, qui, malgré la transformation de son mari et sa communauté d'honneurs, restait pour moi Mme Bonaparte. Je ne pus en demander des nouvelles qu'en disant à Eugène : « Comment se porte madame votre mère ? » Cette maladresse, pour ne pas

faute de prévoir si par la suite je lui trouverais une meilleure place. Préval était avec le général Delmas lorsqu'ils apprirent que le général Victor était en pleine retraite à Peschiera et criait très fort contre ceux qu'il accusait de sa défaite. Avec son grand air de gentilhomme, l'ancien comte de Delmas, devenu général républicain, s'écria : « Il y aura donc toujours du tambour dans cet homme, qui ne fait du bruit que quand on le bat ! »

dire plus, le fit sourire, et j'eus la nouvelle maladresse de rire moi-même. Eh bien, j'ai souvent rappelé cette gaucherie, et j'ai trouvé bien d'autres personnes que moi qui l'auraient de même commise. C'est que, relativement à Bonaparte, les faits les plus extraordinaires ayant exalté l'imagination, dépassé toutes les attentes, bouleversé jusqu'à la pensée, on était accoutumé à le comprendre plus grand que tout ce qu'on avait considéré comme grandeur ; mais pouvait-il en être de même de sa femme, que rehaussaient sans doute des qualités précieuses, qu'ornaient des grâces infinies, mais qui n'en restait pas moins pour moi, comme pour tant d'autres, Joséphine, l'ancienne maîtresse de Barras, celle qui, au prix du commandement de l'armée d'Italie, était devenue Mme Bonaparte, celle qui, pour un pot-de-vin de 500,000 francs, avait fait donner les fournitures de l'armée d'Italie à cette épouvantable Compagnie Flachat, dont les vols effrontés avaient causé l'effroyable misère et la famine de nos troupes lors du siège de Gênes et avaient forcé Masséna de traiter avec Mélas ? Peu à peu, cependant, je me mis au ton du jour, et bientôt il n'y eut plus rien d'impérial que je ne trouvasse en Joséphine.

Le 21 mai, j'avais reçu l'ordre de faire prêter à tous les officiers de mon état-major, aux colonels et majors des corps sous mon commandement, aux officiers isolés, aux inspecteurs, aux receveurs et commissaires des guerres et entre mes mains, le serment prescrit par le sénatus-consulte organique du 28 floréal ainsi conçu : « Je jure obéissance aux Constitutions de l'Empire, et fidélité à l'Empereur. » Chaque colonel ou major devait recevoir le serment de ses officiers et le faire ensuite prêter par bataillon ou escadron. L'ordre portait encore « de donner à cette auguste cérémonie tout l'éclat qui

convient à un acte qui assure le bonheur de la France », et d'en dresser ou faire dresser procès-verbal.

Le 4 juin, on me témoigna la satisfaction du maréchal Murat quant à la manière dont j'avais fait exécuter les ordres, et on me prévint qu'il allait donner connaissance de mon rapport à Sa Majesté l'Empereur.

Le 12, je reçus l'ordre de me trouver le dimanche suivant à Saint-Cloud, pour être admis par Sa Majesté Impériale à la prestation du serment.

Le 15, et quand j'eus fait le voyage d'Orléans à Paris, on me prévint que cette prestation n'aurait pas lieu.

Le 20, je fus informé que le lendemain matin, à onze heures et demie du matin, S. M. l'Empereur admettrait plusieurs généraux et colonels à la prestation du serment, et je fus invité à me joindre à ceux qui à cet effet venaient d'être convoqués par ordre de S. A. I. Mgr le grand Connétable.

Enfin, le 25 juin, on m'apprit que j'avais exprimé le désir qu'il fût chanté dans l'église de l'Hôtel des Invalides un *Te Deum* solennel, en actions de grâces de l'heureux avènement de Napoléon Bonaparte au trône de l'Empire français, mais que, pour concourir à donner à cette auguste cérémonie (qui eut lieu le mercredi 15 août à huit heures du soir) tout l'éclat dont elle était susceptible, il m'en coûterait cinq jours de solde... On le voit, dans ce travail d'enfantement qui avait pour but de paraître accoucher d'un empereur tout venu, rien ne coûta, ni les rôles, ni les parades, ni les courses, ni les écritures, ni les actes, ni l'argent, fût-ce celui des autres; et c'est ainsi que, en redoublant d'efforts pour donner aux grimaces l'expression et la joie du délire, pour dissimuler la force et pour étouffer les cris de la France réduite à mettre au monde un maître qu'elle n'avait pas conçu, c'est ainsi, dis-je, qu'acheva de

s'opérer cette espèce de délivrance qui devait finir par la plus terrible sujétion aux plus implacables ennemis de notre France. Mais de telles pensées, de semblables terreurs, étaient hors de la prévision des hommes; comment deviner, en effet, que le plus grand homme des temps modernes deviendrait le singe des plus petits rois vaincus par lui; que sa haute raison céderait aux vanités les plus infimes; que ce chef, à l'entraînement duquel aucune bonne volonté ne résistait, arriverait à rebuter les plus grands enthousiasmes; que ce vainqueur qui épouvantait l'univers rendrait l'espérance à ses ennemis les plus abattus; qu'il continuerait la guerre quand les sacrifices de toute nature, l'épuisement général, le dégoût des soldats comme des chefs, ne lui en laissaient plus les moyens; qu'il rejetterait la paix quand il n'y avait plus pour lui de salut qu'en elle, et cela parce qu'un des plus plats de ses adulateurs aurait la bassesse de lui dire : « Et votre étoile, Sire ? »

Qui donc, en 1804, pouvait avoir de pareilles pensées, alors que l'étonnement et l'extase, la confiance, le respect et l'obéissance subjuguaient irrésistiblement presque tous les sujets de l'Empire? Quel exemple, notamment, que celui de mon chef direct Murat qui, pour prix de son dévouement, plus encore que comme conséquence de son mariage (1), était devenu, en peu de mois, général de division, gouverneur de Paris, général en chef, maréchal d'Empire, grand-croix de la Légion

(1) Aucun des autres beaux-frères de l'Empereur n'a eu une fortune comparable à celle de Murat. Leclerc est mort à Saint-Domingue, commandant une fatale expédition; Bacciochi n'a jamais obtenu de situations élevées; le prince Borghèse n'a été que gouverneur général du Piémont; et cependant, de tous, Murat était le seul prédestiné à trahir Napoléon, après avoir reçu de lui, comme compléments à tant de faveurs, un grand-duché, puis un royaume.

d'honneur, grand amiral, grand connétable, prince, altesse sérénissime, altesse impériale! Qui n'eût été aveuglé par le spectacle de cette éclatante fortune?

J'ai raconté comment j'avais reçu ma nomination de membre de la Légion d'honneur. Depuis lors, cédant aux instances de mon père, j'avais écrit au Premier Consul pour établir mes titres au grade d'officier, et, en réponse, je reçus l'avis de ma nomination de commandant (1), le plus élevé des grades qui fussent dévolus aux généraux de brigade, dont plusieurs ne furent qu'officiers, dont quelques-uns ne furent que chevaliers, alors que cinq ou six généraux de brigade ou même de division (le général La Poype, par exemple) ne furent pas même légionnaires. Le grade de commandant était d'autant plus agréable, à cette époque, que les grands officiers ne portaient que la croix d'or à la boutonnière, et qu'en apparence on n'était précédé que par les grands-croix, très peu nombreux. Je fus donc traité aussi bien que je pouvais l'être, et mieux que je ne l'espérais, et j'ai toujours été convaincu que j'avais dû cette faveur à Murat et à cette circonstance que Berthier était resté étranger au travail de la première division. Par la suite, Berthier n'a jamais permis que je dépassasse ce grade.

Quoi qu'il en soit de ce fait, et pour donner plus de prix à ces décorations, l'Empereur résolut de les distribuer lui-même à tous ceux qui pourraient les recevoir de lui. Employé dans la division dont Paris était le quartier général, je fus appelé pour la première de ces distributions, qui se fit aux Invalides, et j'ai encore le ruban que toucha Napoléon en me remettant ma croix. Je me souviens des sentiments qui nous assaillirent

(1) Ce titre a été remplacé à la Restauration par celui de commandeur.

alors. J'ai essayé de donner l'idée des premières méfiances, des inquiétudes auxquelles je n'avais pas échappé plus que d'autres; mais, à dater de ce jour, l'ère s'ouvrait pour nous, l'ère de la foi nouvelle. Je vois encore sur ce trône resplendissant et fondé par tant de triomphes, je vois encore la figure éternellement imposante de cet homme au puissant regard et qui ne semblait plus être homme que par la forme ; je le vois, dans son costume inusité, relevant à la fois et la gloire de l'aigle romain, dont il recommençait le vol, et la splendeur de la couronne de César, dont il avait armé sa tête immense.

Cette cérémonie fut entièrement belle. Le local ajoutait encore aux impressions qu'elle ne pouvait manquer de produire ; des milliers de drapeaux, dont cette église des Invalides était comme obscurcie, se trouvaient là comme la justification de ce prix décerné aux plus nobles services. Hélas! dix ans plus tard, ils devaient être non pas reconquis par des actions d'éclat égales à celles qui nous avaient valu leur conquête, mais volés en masse par ces mêmes ennemis auxquels on les avait pris et qui n'avaient pas su les défendre : souvenir à jamais détestable pour les Français qui ont vu cette église pavoisée d'une telle gloire et, dix ans après, si honteusement dépouillée avec le consentement non pas tant de Louis XVIII que de sa désastreuse séquelle.

Au sortir des Invalides, un grand dîner, donné par Murat, réunit à Neuilly tous les généraux et officiers supérieurs de la première division qui venaient d'être décorés, et ce fut dans l'enivrement de l'enthousiasme que l'on porta des toasts auxquels Murat et sa charmante Caroline furent associés.

Le lendemain devait se faire, à Orléans, l'inauguration de la statue en bronze de Jeanne d'Arc, statue mesquine de proportions, absurde d'attitude, médiocre

d'exécution, et qu'on dut reléguer dans un renfoncement de la place du Martroy pour éviter qu'elle ne fût dévorée par l'espace si on l'avait placée au milieu (1). Il était neuf heures quand il me fut possible de quitter Neuilly, dix heures et demie quand je pus partir de la rue Saint-Antoine où je logeais; quoique de nuit, et grâce à un courrier, je brûlai la route en moins de dix heures. A huit heures du matin j'entrais à Orléans, à neuf heures je sortais du bain, à dix heures j'étais en grand costume chez le préfet. Je ne me rappelle pas ce que fut l'inauguration; elle dut me paraître assez insipide, car elle retardait d'un jour de plus la célébration de mon mariage. Les délais qui nous étaient imposés se trouvaient écoulés; nous y avions ajouté ceux que les convenances pouvaient exiger, et, le lendemain, j'allais partir pour Tours, d'où je ramènerais Zozotte.

J'avais eu grand'peine à découvrir à Orléans un appartement qui me parût digne d'elle. Les rues sont tristes comme les habitants, et je ne me décidais pas à y loger la gaieté de Zozotte, quand on m'indiqua l'ancien séminaire, belle bâtisse entre une vaste cour et un grand jardin. Je pus y faire installer, outre les cuisines, les écuries et communs, un rez-de-chaussée avec entresol, salle à manger de vingt-quatre couverts, grand salon, boudoir et sorties sur le jardin; le reste du bâtiment et les ailes n'étaient occupés que par un magasin militaire et la famille d'un capitaine du génie. C'était donc une installation convenable, discrète et gaie. Après la cérémonie de Jeanne d'Arc, j'avais passé le reste du jour et une partie de la nuit à tout disposer pour qu'il

(1) Cette statue, exécutée par Gois fils, fut transférée en avant du pont sur la rive gauche de la Loire, et la place du Martroy reçut, en 1855, une nouvelle statue de proportions plus grandioses, œuvre du sculpteur Foyatier. (Ed.)

n'y eût pour ainsi dire qu'à ouvrir les portes toutes grandes devant Zozotte, et que tout fût prêt pour elle. Pour la recevoir, je laissai mon cocher, Jacques Dewint, un domestique, une cuisinière (sa femme de chambre et sa mulâtresse noire étaient près d'elle); j'avais déjà retenu la calèche qui nous ramènerait en poste et j'emportais tout ce que Zozotte avait désiré pour sa corbeille, c'est-à-dire, et indépendamment des blondes et des dentelles, des gants, des éventails et des coquetteries de toilette, trois robes, une parure en coquilles, alors de mode; une en pierres de couleur, une en perles fines et camées, un petit cachemire, et enfin un grand cachemire rouge, très beau de tissu, de couleur, de dessin et de bordures. Je fus assez heureux pour que tout cela fût bien accueilli, quand on le déballa chez M. Chenais où j'étais descendu.

J'occupais la chambre de la tour, et dans l'escalier de cette tour se trouvait une porte communiquant à l'appartement de Zozotte. Cette porte avait été fermée à clef, ce qui était très naturel; mais, en plus, M. Chenais l'avait clouée, ce qui nous amusa fort, lorsque nous l'apprîmes, c'est-à-dire lorsque, après la cérémonie du mariage, il vint, avec de grandes tenailles, arracher les clous qu'il avait plantés très à fond et de sa propre main(1). Nous n'avions seulement pas pensé à nous en apercevoir, et, sans avoir cherché à l'ouvrir, nous avions pendant des heures jasé à travers cette porte, pendant

(1) Cette précaution n'était pas une mesure spéciale prise contre nous, mais bien plutôt un trait du caractère de M. Chenais. En voyage il portait toujours avec lui un sac d'outils, de vis et de clous. Dès qu'il arrivait dans sa chambre d'hôtel, s'il trouvait une porte de communication qui l'inquiétait, il la vissait, de même que, s'installant dans cette chambre, et même pour un jour, comme s'il allait y passer sa vie, il enfonçait des clous tout autour pour pendre ses habits.

que tout le monde dormait dans la maison. Il fallut encore subir le temps de la rédaction et de la signature du contrat, et ce ne fut que le troisième jour après mon arrivée que notre mariage fut célébré, ayant pour témoins, de mon côté, le général Liébert et le préfet, M. de Pommereul. Ma croix de commandant, ou plutôt mon « étoile », comme on disait alors, fit d'autant plus d'effet qu'elle était la première paraissant à Tours et la seule qui y parût pendant les sept jours que je restai dans la ville. Les curieux se la montraient et se bousculaient pour la voir.

Quatre jours de grands dîners donnés et reçus suivirent; enfin je partis avec cette ravissante créature dans le délire et l'ivresse; nous courions, l'un et l'autre, vers un avenir fécond en jouissances surnaturelles. mais aussi en cruelles et déchirantes épreuves.

CHAPITRE XIII

Nous avions quitté Tours comme des amoureux enchantés d'avoir échappé aux empressements de leurs parents et amis, aux obligations des convenances sociales, pour se retrouver enfin dans ce délicieux tête-à-tête qui vaut, à lui seul, tout le reste du monde. Cependant nous n'étions pas moins pressés d'atteindre Orléans, où seulement nous serions vraiment installés dans la possession de notre amour et de nous-mêmes; or, tandis que nous dînions à Blois, nous fûmes dépassés par une voiture de poste qui prit les seuls chevaux disponibles dans plusieurs relais et nous causa deux heures de retard et mille impatiences. Enfin nous arrivâmes à Orléans, où j'eus encore une fois le bonheur de voir Zozotte ravie de tout ce que j'avais préparé pour elle. Un piano neuf dans l'appartement et surtout deux beaux chevaux d'attelage dans l'écurie, une calèche et des harnais de luxe dans la remise, la transportèrent de joie. Nous en étions là de notre prise de possession lorsqu'on m'annonça le colonel Lallemand. C'était lui qui, depuis Blois, nous avait enlevé les chevaux et qui, ayant vidé sa bourse à forcer les relais, venait me demander de l'argent pour gagner Paris où il amenait d'Amérique sa femme et sa belle-mère. Dans les circonstances analogues où je me trouvais, ce devait être une cause d'intérêt de ma part; mais, s'il avait conduit sa femme avec

honneur, il m'avait empêché de conduire aussi bien la mienne, et je ne fus qu'à moitié fâché d'être, à ce moment, c'est-à-dire après toutes les dépenses du mariage, assez démuni d'argent. J'eus un prétexte tout naturel pour réduire au strict nécessaire la somme qu'il me fallut prêter, et bien m'en prit, car je fus cinq ans sans la revoir.

Le lendemain ayant été accordé au repos, les jours suivants furent consacrés aux visites, qui devinrent autant de triomphes pour cette ravissante Zozotte. Puis deux mois se passèrent. Zozotte, obsédée par l'idée fixe d'être mère et d'avoir une fille, et voyant que ses vœux tardaient à se réaliser selon son gré, Zozotte commençait à se désespérer, se plaignait « de ce que le mariage le plus désiré n'eût servi qu'à lui révéler sa stérilité ». Un mois après, elle entamait une grossesse, et c'est alors qu'elle me dit d'un air embarrassé, presque piteux, et qui me parut si drôle tant il différait de ses précédentes impatiences : « Allons, me voilà convaincue d'avoir subi le joug du mariage. » Au reste, c'était là son vrai charme, tout de contraste.

Plus que jamais et pour le bon fonctionnement du nouvel Empire, l'ordre et la discipline furent sévèrement prescrits dans toutes les branches de l'administration. En ce qui concernait les troupes, on multiplia les inspections ayant pour but de reconnaître les besoins des corps relativement à l'habillement, l'équipement, l'armement, l'instruction, et relativement au jugement à porter sur chaque officier, à la comptabilité, aux réformes à opérer, abus à arrêter, améliorations à proposer, etc. Or, le 17 août, le ministre de la guerre ordonna que des généraux choisis par le maréchal Murat seraient chargés d'inspecter les corps et dépôts faisant partie de la première division militaire, et, pour le 40e régiment d'in-

fanterie et le 3e régiment de hussards, je me trouvai chargé de cette opération.

Dans toute ma carrière je n'avais eu à m'occuper que de l'administration d'une compagnie; c'était en temps de guerre, pêle-mêle avec l'ennemi, et je ne m'étais occupé que du service de guerre et de combats; ainsi, n'ayant jamais assisté à un conseil d'administration ni passé une inspection, j'étais tout à fait étranger à la comptabilité d'un corps. D'autre part, la dernière inspection du 40e de ligne avait été faite par le général Suchet avec une compétence transcendante, et, quoique beaucoup moins préparé, je ne voulais pas faire moins bien que lui. Je n'eus qu'une ressource, celle de prendre une leçon; je fis réunir le Conseil d'administration, j'annonçai franchement que j'étais chargé d'une mission pour laquelle j'avais besoin d'une préparation, et pendant deux heures je fis des questions au major et à chacun des autres membres du Conseil. Devenant plus précis à mesure que j'apercevais des lumières nouvelles, examinant les registres d'après les réponses et vérifiant les réponses d'après les registres, j'arrivai à me pénétrer si bien de leur enseignement, que j'embarrassai à plusieurs reprises mes maîtres, et que, le lendemain, en les examinant pour mon inspection générale, je leur parus un interrogateur redoutable. Le major finit même par me dire qu'il avait eu affaire à des généraux très craints par les corps; mais que leur inspection n'était ni plus approfondie, ni plus complète, ni plus sévère que n'était la mienne.

Bien moins prêt encore pour la cavalerie que pour l'infanterie, je dus à Chartres me faire également élève avant d'être maître, et j'eus le bonheur de m'en tirer avec assez d'honneur pour que le général en chef et le ministre de la guerre m'en témoignassent leur satisfac-

tion. Tous les ordres que j'avais laissés furent approuvés; rien n'y fut changé ni ajouté; de nouveaux ordres eurent même pour objet de prescrire la ponctuelle exécution des miens. Et, à mon premier voyage à Paris, il n'y eut pas jusqu'aux commis des bureaux des inspections qui ne me fissent leurs compliments. Je n'avais pas eu tant d'ambition ; tout ce que j'avais désiré, c'était, ce qui est si nécessaire à l'autorité d'un chef, ne pas être mis en échec vis-à-vis de mes troupes.

En même temps qu'étaient ordonnées ces mesures administratives, s'exécutait tout ce qui pouvait compléter la transition du régime consulaire au régime impérial. C'est vers le milieu de septembre (on disait encore fructidor) que les jugements des conseils de guerre, des conseils de revision et des commissions militaires portèrent : « De par l'Empereur », à la place de : « Au nom de la République française ». De même disparurent les gravures et devises dont presque tous les généraux avaient orné leur papier, et les « Liberté, Égalité », qui depuis dix ans avaient survécu aux formules de l' « Une et indivisible » ou de « Fraternité ou la mort », cette dernière si bien caractérisée par ce mot : « Sois mon frère, ou je te tue (1). » De même le retour en France de milliers d'étrangers, affamés de plaisirs, ramenait

(1) Bien après l'établissement de l'Empire, alors qu'il n'y avait déjà rien de moins républicain que les Tuileries, des masures, qui déshonoraient l'abord de ce château du côté de l'est, et servaient de loges de portiers et de corps de garde, étaient encore barbouillées (et le restèrent jusqu'à la construction de la belle grille qui les a remplacées) par une grande diablesse de : « Fraternité ou la mort. » Cette inscription était peinte, je crois, en lettres rouges de sang. Restée là je ne sais comment, mes yeux se fixaient sur elle chaque fois que je me retrouvais sur la place du Carrousel, et elle me semblait d'autant plus significative que, dans ma pensée, elle anathématisait aussi bien les exagérations passées que les exagérations présentes et celles qui devaient suivre.

l'habitude du mot « monsieur », et, tout en continuant à compter les dates officielles par les mois républicains, on en était revenu à l'usage de distinguer les jours par ceux de la semaine, c'est-à-dire de substituer les semaines aux décades, ce qui, depuis le Concordat et par le rétablissement des dimanches, était d'ailleurs inévitable.

Le couronnement de l'Empereur devait être le couronnement de l'œuvre, et entre mes deux inspections j'avais été prévenu que ce couronnement devait se faire vers le milieu d'octobre. J'avais reçu, pour y assister, une de ces invitations qui équivalent à des ordres; j'avais même été chargé de prendre les dispositions préparatoires pour la formation des députations que le 40e de ligne et le 3e de hussards, comme tous les autres régiments de l'armée, devaient envoyer à Paris (1) en vue d'assister à la cérémonie. On annonçait des fêtes magnifiques; j'avais résolu d'y faire assister ma femme; mais, pour qu'elle ne voyageât pas sans moi, surtout pour ne pas la quitter, je pris le parti de l'emmener à Chartres, d'où nous nous rendrions ensemble à Paris. Un accident retarda notre départ. La rue de l'Évêché, dans laquelle nous demeurions, était partagée par un ruisseau très profond, que Jacques, alors mon cocher, coupait avec soin; toutefois, par une gaieté inattendue, un des chevaux mit ces précautions en défaut; la secousse fut violente; des douleurs suivirent, il fallut que Zozotte passât neuf jours sur une chaise longue; et quand, après quelques autres jours

(1) Ces députations furent de seize hommes par régiment, savoir : huit grenadiers ou cavaliers; quatre sous-officiers et quatre officiers; les colonels et majors (lieutenants-colonels) compris; elles devaient être composées de préférence de membres de la Légion d'honneur; elles devaient porter avec elles les drapeaux ou guidons de leurs corps.

de ménagement, nous pûmes partir pour Chartres, ce fut à petites journées, avec toutes sortes de soins et de précautions.

Le préfet d'Eure-et-Loir, M. Delaitre, qui avait à Chartres une grande représentation, nous avait fait attendre à l'entrée de la ville pour nous forcer de descendre à la préfecture, malgré le refus que j'avais opposé à une invitation écrite. L'élégance, la recherche, les bonnes grâces qui présidèrent à notre réception furent telles qu'elles nous constituèrent envers notre hôte une dette de gratitude et d'attachement, et que, pendant la quinzaine consacrée à mon inspection, Zozotte oublia tout à fait les secousses du ruisseau d'Orléans et se trouva prête à franchir en un jour les vingt-deux lieues qui séparent Chartres de Paris. Quatre chevaux des équipages du 3e de hussards nous conduisirent au premier relais, où nous attendaient d'autres chevaux envoyés à mon insu par le major Gérard; nous rattrapâmes ainsi la poste qui nous conduisit jusqu'à Versailles, d'où nos chevaux nous amenèrent à Paris; mais, malgré la rapidité de cette course, nous n'avions pas regagné les jours de retard, et, si le sacre n'eût été remis, nous serions arrivés quand il n'eût plus été temps d'y assister. On était au 21 octobre 1804.

J'avais fait retenir un logement et fixé douze francs par jour pour les deux pièces qui nous étaient nécessaires; mais, à ce prix, on n'avait pu louer que deux cabinets, dont un à cheminée et que la fumée rendait intenable. En entrant dans ce taudis, Zozotte fondit en larmes. Désespéré, je me mis à parcourir tous les hôtels garnis de la Chaussée-d'Antin et du quartier avoisinant; je ne trouvai de vacant qu'une chambre convenable et dans laquelle nous nous réfugiâmes; puis, après trois jours de recherches, je découvris enfin dans des man-

sardes de la rue d'Amboise, et pour quinze francs par jour, de quoi nous loger.

Certainement il n'est personne ayant habité Paris pendant le couronnement qui n'en conserve un ineffaçable souvenir. Un soldat de la Révolution élevé sur le pavois par les vœux ou les adhésions de près de quatre millions de signataires, et cette puissance colossale sacrée par un pape, sanctionnée par l'Europe, est un prodige dont l'histoire n'offre que cet exemple. Toutefois, si l'esprit ne pouvait suffire à toutes les impressions d'un pareil moment, peu de bourses pouvaient suffire à tout ce qu'il nécessitait de dépenses. Le renchérissement n'atteignit pas seulement les logements, mais tout ce qui tenait à la nourriture, aux fourrages et surtout à la toilette des dames, et ce renchérissement se soutint trois mois, au lieu de cinquante jours qu'il aurait duré si le sacre n'avait pas été deux fois remis et en somme retardé de quarante jours. Pour ma part, je fus d'autant plus en déficit que, si le prix de notre gîte et de tout le reste se trouvait en partie doublé ou quintuplé, le temps que nous pensions passer à Paris se trouva triplé, ce qui me conduisait à dépasser de beaucoup le sacrifice auquel je m'étais résigné; j'avais destiné dix mille francs à ce séjour, qui m'en coûta près de trente-trois mille. Il est vrai que Murat m'avait annoncé une forte indemnité, prévue à vingt mille francs pour les généraux de brigade de la première division qui, comme moi, avaient ordre de séjourner; cette gratification, dans l'espoir de laquelle chacun calcula moins ses dépenses, consista pour moi en une médaille d'or, grande comme une pièce de cinq sols, d'une valeur de sept francs cinquante centimes, médaille que, dans mon désappointement, je fixai à l'aide de petites bandes sur la feuille de papier contenant l'ordre de me rendre au couronnement, et au bas de cet ordre

j'écrivis le relevé de mes dépenses, parmi lesquelles figuraient : deux mille neuf cent cinquante francs pour ma quote-part de la fête que les généraux des armées de terre et de mer donnèrent à l'Empereur dans la salle de spectacle de la rue Chantereine; autant pour les nouveaux uniformes, etc., qui me furent nécessaires; autant pour la toilette de ma femme au seul bal des maréchaux; pour chaque fête, il fallait un costume nouveau. et on payait cinquante et soixante francs une coiffure de femme.

Je ne décrirai pas le mouvement immense qui, au milieu de toutes les somptuosités humaines, marqua ces trois mois. C'était après la simplicité crasse du Comité de salut public, après les chétives parades du Directoire et les préludes du Consulat, l'explosion du retour à toutes les prodigalités du faste; assez d'autres sans moi rappelleront ce luxe, qui du reste se soutint, si même il n'augmenta pendant la durée de l'Empire.

Une question nous occupa sérieusement, et ce fut celle de savoir si je conduirais ma femme aux Tuileries. Un ordre du jour de la première division annonça que l'Impératrice recevait le soir les femmes des généraux employés dans cette division. C'était une sorte d'ordre. Il m'importait peut-être plus qu'à tout autre d'y déférer. parce qu'on me regardait comme peu affectionné à l'Empereur, et parce que ma femme aurait d'autant plus certainement été distinguée par l'Impératrice qu'elle était créole comme celle-ci, et que son esprit et ses grâces étaient enchanteurs. Toutefois je fus retenu par cette pensée que Zozotte était trop jolie pour que je dusse désirer la produire à cette Cour, et elle fut assez raisonnable pour ne pas ajouter cette grande dépense aux autres dépenses de ce trop coûteux séjour. Beaucoup de gens nous ont condamnés, et ils avaient raison sous le

rapport de l'ambition, de l'argent, des honneurs, de la carrière enfin; mais avais-je tort, moi qui voulais surtout le bonheur intime? Zozotte ne se rendit pas non plus à Notre-Dame, pour la cérémonie du sacre; dans sa position, elle ne pouvait, au milieu d'une effrayante cohue, s'engouffrer pour plus de dix heures dans l'église, et c'est chez les dames O'Connell, de leur jardin donnant sur le boulevard, qu'elle vit rentrer le cortège. Bien entendu, j'assistai non seulement à cette cérémonie, dans laquelle Napoléon, à la barbe de tous les évêques et archevêques de France, en présence du Pape et par une exactitude historique dont il n'a pas toujours donné l'exemple, se couronna de ses propres mains; mais je fus aussi du cortège (1) de l'Empereur, se rendant des Tuileries à Notre-Dame par la rue Saint-Honoré.

Cet imposant état-major, entourant la voiture de l'Empereur, resplendissait de broderies; conduit par Murat, le plus beau et le plus brillant de tous par son costume et par le harnachement de son cheval, il dépassait tout ce que l'on peut imaginer en ce genre. Encore est-il douteux de savoir si tout cela n'était pas moins étour-

(1) Dans ce cortège se trouvaient tous les généraux et quelques-uns des colonels présents à Paris et qui avaient pu se procurer des chevaux de selle; on n'en trouvait pas à louer pour ce jour-là, même à cent francs pièce, et, pour mon compte, sans le manège de Versailles, auquel je pensai à temps, je n'aurais pu en avoir à aucun prix. Au reste, s'il avait été difficile de les trouver, il le fut tout autant de les retrouver à la sortie de Notre-Dame, pour être en selle au moment même où l'Empereur quitterait l'église. Tous ceux qui faisaient partie du cortège se précipitèrent dehors quelques instants avant que l'Empereur se disposât à sortir, et, en tournant à toutes jambes l'un des angles de l'édifice, je me heurtai à un homme qui, avec la même vitesse, courait en sens inverse. Pour ne pas être renversés par la violence du choc, nous nous saisîmes à plein corps; c'est dans les bras de La Salle que je m'étais ainsi jeté... Qu'on juge de notre étonnement, qui, dans l'espace d'une seconde, fut marqué par un éclat de rire, une embrassade et une brusque séparation.

dissant de jour que cela ne le fut de nuit, c'est-à-dire pendant le retour qui eut lieu par les boulevards, la rue Royale, la place de la Concorde et le jardin des Tuileries, à la lueur de mille flambeaux et au bruit des fanfares et de cris dont l'on ne peut rendre l'expression.

J'ai vu depuis ce jour plusieurs cortèges de souverains français, qui firent dans Paris de ces marches triomphales, mais sans triomphe qu'ils pussent invoquer. Eh bien, je sens encore l'ennui, la fatigue de ces cérémonies et le déplaisir produit par la crainte du parti que pouvait en tirer la critique ennemie, alors que cette marche impériale continue à vivre en moi avec tous ses prestiges. En effet, dans cette circonstance, les proportions colossales de l'homme élevaient tout à lui, tandis que, dans les autres, la petitesse des principaux acteurs ravalait tout à leur niveau. C'étaient des pygmées singeant un géant, piétinant mesquinement une arène où il avait fait voler superbement la poussière, et cherchant vainement dans une légitimité caduque quelque chose de comparable à cette éternelle légitimité du génie et de la gloire, seules et impérissables grandeurs devant lesquelles toutes les autres grandeurs tombent et s'anéantissent.

Au milieu de ces réunions, de ces cérémonies, de ces fêtes, aussi somptueuses qu'imposantes, Berthier, déjà prince de Neuchâtel, eut l'idée ou reçut la mission de faire donner à l'Empereur une fête par les généraux de terre et de mer qui se trouvaient à Paris; et César Berthier fut chargé d'émettre l'idée et de la faire adopter. Rien n'était plus facile. Grâce aux circonstances et à la disposition des esprits, une telle proposition était d'avance adoptée par acclamation. Qui aurait osé seulement la discuter? L'adhésion fut donc unanime. On nomma de suite des commissaires, savoir : huit géné-

raux de division, dont un vice-amiral, dix maréchaux de camp ou généraux de brigade, au nombre desquels je me trouvais. On forma les listes. Après le choix du local, qui se trouva être la salle de spectacle de la rue Chantereine, et le plan ainsi que les détails de la fête déterminés, on régla la quote-part de chacun; puis, ces préliminaires bien arrêtés, les dix-huit commissaires furent chargés de rendre compte à l'Empereur de leur désir de fêter un si grand et si heureux événement dans la personne des princes et grands dignitaires français (1); ils devaient en outre supplier Sa Majesté d'honorer de sa présence le bal qu'ils se proposaient de donner, et, l'Empereur approuvant et acceptant, ils feraient la même invitation à l'Impératrice, aux princes et aux princesses de la famille impériale. En conséquence, les commissaires se réunirent aux Tuileries, le dimanche qui suivit ces déterminations, et, lorsque les personnes qui n'étaient venues que pour l'audience d'après la messe furent parties, le doyen des généraux de division, le général Dumuy, destiné à porter la parole, pria le chambellan de service d'aller informer l'Empereur qu'une députation des généraux de terre et de mer attendait les ordres de Sa Majesté.

Le chambellan partit pour s'acquitter de sa commission, et déjà nous nous délections de l'aimable accueil que nous allions recevoir et du souvenir agréable et utile que le motif de cette audience ne pouvait manquer de laisser de chacun de nous, lorsque le chambellan reparut et nous stupéfia par ces mots : « Sa Majesté l'Empereur m'a ordonné de vous dire que les généraux ne formant pas un corps ne pouvaient pas faire de députation. »

(1) La fête eut l'air d'être donnée aux princes français, grands dignitaires, ministres, maréchaux d'Empire et présidents des trois grandes autorités de l'État.

Si un peintre avait été chargé de représenter une scène de désappointement, il n'aurait pu avoir de meilleurs modèles et des modèles plus variés, car chaque âge et chaque caractère eut sa grimace. Le fait est que nous étions non moins surpris que vexés. Comme on débute toujours en pareil cas par des propos qui ne remédient à rien, on commença par reprocher à l'orateur le mot de députation qui nous valait cet affront; on observa ensuite que, vu l'objet de notre démarche, on aurait bien pu nous recevoir, tout en spécifiant que ce n'était pas comme députation; enfin l'un de nous pensa que, la politesse étant faite, nous pouvions en rester là et économiser une dépense d'abord évaluée à de faibles cotisations, mais qui, grossissant sans cesse, arriva à trois mille francs pour chaque général de division, à quinze cents francs pour chaque général de brigade (1), et pour les commissaires monta au double. Cet avis cependant ne prévalut pas, et il fut convenu que le doyen des généraux, Dumuy et l'amiral Ganteaume iraient le soir au Cercle et y feraient leurs invitations comme ils pourraient. Ils s'y rendirent en effet, furent gracieusement accueillis et nous rapportèrent l'acceptation de l'Empereur, celle de l'Impératrice et de tous les princes et princesses, chez lesquels ils allèrent dès le lendemain matin. Aussitôt il fut arrêté...

Que les dix-huit commissaires se trouveraient à la portière de la voiture de l'Empereur et de l'Impératrice à leur arrivée, qu'ils les accompagneraient jusqu'à leurs places et, à leur départ, les reconduiraient jusqu'à leur voiture.

(1) Ce bal me coûta quinze cents francs de première mise, six cent cinquante francs de supplément et, comme l'un des commissaires, huit cents francs en sus pour compenser les non-rentrées, c'est-à-dire deux mille neuf cent cinquante francs.

Que les généraux de division chargés des honneurs de la fête ne quitteraient pas Leurs Majestés pendant le temps qu'elles resteraient à cette fête, et, après le départ de celles-ci, feraient les honneurs aux princes et aux princesses.

Que je serais chargé du banquet (1) et des soupers ; je ne sais plus qui le fut des rafraîchissements, qui de l'éclairage ; le général César Berthier eut l'ordre et la police ; nous devions avoir chacun un suppléant, sauf César Berthier qui en aurait trois ; ainsi seraient employés les dix-huit généraux de brigade, qui en outre, et au moment de la transformation de la salle de banquet en salle de spectacle et en salle de bal, devaient réunir leurs efforts pour tout surveiller et tout activer ; ces changements, fort difficiles au milieu de tant de monde, se firent comme par enchantement.

Le dîner de deux cents couverts était offert à Joseph Bonaparte ; nous avions fait construire au-dessus de la cour entière une salle qui était fort belle. Le repas terminé, on passa dans cette seconde salle pour recevoir, et bientôt la première salle débarrassée se rouvrit pour le spectacle, puis pour le bal, auquel l'Empereur, sa famille, sa Cour, tout ce que Paris renfermait de plus notable assistèrent. Le bal dura jusqu'au jour, et, depuis une heure du matin et dans des salles disposées à cet effet, on servit des soupers pendant le reste de la nuit.

L'un des commissaires de ces fêtes, je n'avais pu ac-

(1) Cette dépense seule alla à soixante mille francs. J'en chargeai Véry, qui m'en garda une reconnaissance extrême. En revenant d'Austerlitz, j'allai faire un dîner chez lui avec M. Chenais et ma femme. Informé que j'étais dans un de ses cabinets, il arriva et, me trouvant encore l'épaule et le côté droit couverts de bandages, il fondit en larmes, me saisit la main gauche et me la baisa. Quoi que je pusse dire, il me fut impossible d'avoir la carte de mon dîner, c'est-à-dire de le payer.

compagner Zozotte, mais je lui avais recommandé d'arriver à huit heures précises, ce qui lui était d'autant plus facile que, ayant ses chevaux et sa voiture, elle ne devait éprouver aucun retard. A huit heures, j'étais donc à l'attendre à la porte pour la conduire à une place qu'avec grande peine je lui faisais réserver ; mais, l'ayant attendue quelque temps et rappelé ailleurs par mes fonctions de commissaire, j'avais été obligé de l'abandonner à elle-même. Agité par la colère et par l'inquiétude, je revenais bientôt après vers la porte d'entrée, lorsque j'aperçus Zozotte sur la première banquette d'une loge des premières, réservée pour la Cour et pour les grands dignitaires; je courus à elle, et, comme je lui témoignais mon étonnement de la voir là, elle partit d'un éclat de rire et me dit : « Tu vois qu'il y a des puissances qui valent mieux que la tienne. » Dans le fait, ne me trouvant plus à la descente des voitures et ne sachant trop que devenir, elle vit arriver le maréchal Masséna, alla droit à lui et lui dit : « Monsieur le maréchal, vous voyez la femme d'un des officiers qui vous sont le plus dévoués, et bien embarrassée de sa personne si vous ne la prenez un moment sous votre protection. » Informé qui elle était, le maréchal lui avait offert son bras de la manière la plus galante. Arrivé dans le corridor des premières, il avait fait ouvrir la loge dans laquelle je la trouvais ; il l'y avait fait placer et avait causé quelques minutes avec elle. Elle était à merveille, et je ne pus que la féliciter d'avoir été plus heureuse qu'exacte.

Le bal des maréchaux, qui fut la conséquence forcée de celui des généraux, fut comme le bouquet de toutes ces splendeurs, mais il coûta vingt mille francs à chaque maréchal. Le vaisseau tout entier de l'Opéra ne formait qu'une salle de bal; le plafond était couvert d'une gaze semée d'étoiles scintillantes; la salle avait été repeinte

à neuf, entourée de glaces et ornée de la manière la plus riche. Un trône superbe, placé à l'est de la salle et élevé de plusieurs gradins, dominait cette vaste enceinte bordée sur ses trois autres côtés par plusieurs rangées de banquettes en amphithéâtre. Tout ce pourtour était éblouissant du feu des diamants qui paraient la plupart des dames, et particulièrement deux dames russes portant chacune pour plus d'un million huit cent mille francs de brillants. Et cependant ces deux reines de la richesse se trouvaient écrasées par les sœurs de l'Empereur et surtout l'Impératrice, auxquelles, et indépendamment de leurs parures, on avait prêté une partie des diamants de la Couronne.

Au milieu de cette lutte de richesses, il n'y avait que le goût et la grâce qui pussent tirer d'embarras une femme de fortune modeste, et, sous ce rapport de la grâce et du goût, Zozotte n'avait guère de rivales. Son costume se composait d'une robe de tulle, dont les coutures du corset et des manches, dont le tour et les devants étaient richement brodés en argent. Un réseau alors de mode, rouge et argent, enveloppait le derrière de sa tête; un bandeau d'épis rouges et argent ceignait son front; un bouquet pareil accompagnait l'ensemble; enfin une parure de corail complétait ce costume, que bien peu de personnes pouvaient supporter; mais, par son éclat, Zozotte soutenait et les tons vifs de sa parure et la blancheur de son vêtement. Tous les regards se fixaient sur elle. On la suivait et on demandait son nom. J'ignore si, dans cette réunion, une des plus belles du monde, aucune autre femme reçut autant d'hommages et des hommages aussi unanimes et aussi flatteurs. Le général Suchet, passant à côté de moi comme je donnais le bras à Zozotte pour la promener, s'arrêta et me dit à l'oreille : « Avec qui êtes-vous? » et sur ma ré-

ponse, il articula un « Diable ! » qui nous fit beaucoup rire. Par prudence, elle ne dansait pas; pourtant elle accepta de faire un tour de valse avec Rivierre, un des meilleurs valseurs de Paris, de même qu'elle valsait avec autant de charme que de décence. Les danseurs se suivaient en colonne pour éviter l'encombrement; il se trouva que la colonne s'arrêta tandis que Rivierre et Zozotte se trouvaient en face du trône impérial, et Rivierre, pour employer une partie du temps de cette halte, valsa un moment pour ainsi dire sur lui-même. A peine était-il arrêté que, les yeux de Zozotte s'étant portés sur l'Impératrice, cette bonne Joséphine, ce juge infaillible de tout ce qui tenait à la perfection, avança sa tête vers elle et lui dit avec ce ton et cet air caressants qui lui étaient si naturels : « Il est impossible de valser avec plus de grâce et d'être plus jolie. » Zozotte, bouleversée et enchantée, ne put répondre que par une profonde révérence et une rougeur charmante. « Eh bien, mon cher ami, ajoutait Rivierre en me contant ce succès, je ne suis pas pour ces gens-là, vous le savez; mais avais-je raison de vous dire que, dans votre position, vous aviez tort de ne pas mener Mme Thiébault à la Cour? » Zozotte avait assisté à tous les grands bals, à la fête donnée par la Ville de Paris et qui avait précédé le bal des généraux; mais, à chacun de ces bals, elle se sauvait, comme une enfant, de tous les endroits dont l'Empereur approchait, de sorte qu'elle ne se rencontra pas sous ses yeux.

Ce bal des maréchaux me fut un peu gâté par une altercation que j'eus avec César Berthier. Déjà au bal des généraux, ce César avait eu la gentillesse de faire manger par des dames de sa connaissance un souper destiné à huit dames que j'étais allé chercher. Le procédé m'avait plus fâché que le fait, puisque tout se

bornait à un retard d'un quart d'heure; mais je n'avais pu contenir ma vivacité, et, nous retrouvant au bal des maréchaux, César me dit, je ne sais plus à propos de quoi, un mot déplacé. Le malheur voulut que je causasse avec le maréchal Masséna et le maréchal Lannes; ces témoins ajoutant à l'inconvenance du procédé et à l'humeur que j'en éprouvai, je mis dans ma réponse autant de sécheresse que d'ironie. César voulut répliquer; un « Allez vous promener » lui fit ajouter ces mots : « Je vais chercher mon frère. » Et, tandis que le maréchal Lannes partait d'un éclat de rire, le maréchal Masséna me dit : « Vous allez avoir sur le dos toute la famille. » De fait, j'en étais quitte avec le général César, mais je ne m'en serais pas tiré à si bon marché avec son aîné le maréchal, et je dus battre en retraite.

J'ai parlé du bal de la Ville. Tout l'espace de la cour intérieure avait été transformé en salle de banquet et élevé de niveau avec le premier étage. De plus, une salle immense avait été construite au nord de la place et faisait suite aux appartements. C'est du milieu de cette salle, qui aboutissait à la fameuse et trop fameuse lanterne, que l'Empereur mit le feu au dragon qui alla faire partir le feu d'artifice de l'autre côté de la Seine(1); de tels préparatifs présageaient une poussée d'invités, et on avait prévu le mouvement de plus de six mille voitures. Le chemin de l'Hôtel de ville aux Tuileries par les quais devait rester libre pour les carrosses de l'Empereur, de

(1) L'affluence fut immense à toutes les fêtes du sacre; chacun s'empressait d'apporter au nouveau règne le tribut de ses hommages, et je me rappelle ce mot de Zozotte qui peint assez bien la foule se pressant partout. Rivierre l'avait saluée sans en être aperçu; il se plaignit à elle de ce qu'elle n'avait pas daigné le voir : « Eh! mon Dieu, lui répondit-elle, comment songer à reconnaître quelqu'un, quand, à force de voir des têtes, on oublie qu'il y a des visages! »

sa famille et de la Cour, et la place était réservée au stationnement de ces carrosses; les quais au delà de l'Hôtel pour le stationnement des voitures des maréchaux et des grands dignitaires; de sorte que les voitures des autres invités se trouvaient reléguées par la rue Saint-Antoine jusqu'au boulevard de ce nom et fort au delà. Bien entendu, l'entrée du bal se fit pour les invités ordinaires avec une incroyable lenteur et par la porte Saint-Jean; mais ce ne fut pas le pire inconvénient; car, à la sortie, on fut quatre et cinq heures avant de rentrer en possession chacun de sa voiture.

J'ai dit que Zozotte avait voulu être de toutes les fêtes; il m'eût été fort pénible, si jeune et si jolie, de l'en priver; mais c'était risquer beaucoup que d'être, pendant une si longue attente, dépourvu des moyens de la ramener chez elle au cas où elle se trouverait souffrante, et j'étais allé l'avant-veille inspecter les alentours de l'Hôtel de ville; en face de la porte Saint-Jean je vis précisément une maison à porte cochère, et j'offris au portier une bonne pièce pour qu'il acceptât de recueillir ma voiture le soir du bal. Le consentement de son maître obtenu, et pour éviter toute occasion d'erreur, je lui donnai la moitié d'une de mes cartes de visite déchirée, afin qu'il ouvrît la porte au domestique qui lui remettrait l'autre moitié en amenant la voiture, et tout se passa sans embarras. Quand Zozotte voulut quitter le bal, elle n'eut pas cinq minutes à attendre, et, en voyant beaucoup de dames qu'elle connaissait se morfondre dans l'attente, elle se trouva d'autant plus satisfaite du subterfuge, que je renouvelai à chacune des fêtes du couronnement et qui me permit de la conduire à ces fêtes sans trop trembler pour elle.

Le bal donné par le ministre de la marine fut fort beau. Peu de locaux se prêtaient mieux à une fête.

C'était, on le sait, l'ancien hôtel du Garde-Meuble, où de ma jeunesse je me rappelais tant de souvenirs. La grande salle de bal était l'ancienne galerie où j'avais tant de fois vu les plus belles tapisseries du monde. Cette salle se doublait alors d'une autre, où mon père avait formé la galerie des bronzes; plus loin, dans le salon de l'ouest, étaient les armes au nombre desquelles j'avais contemplé si souvent l'armure de Jeanne d'Arc, celle de François Ier et celle que Henri II portait lorsqu'il fut tué; un bouclier trouvé dans le Rhône, bouclier tout en argent, relevé en bosses, représentant une bataille et que l'on nommait le bouclier d'Annibal; enfin, le salon de l'est, entouré d'armoires à glaces, contenait mille objets précieux, notamment, entre les deux croisées, un meuble couvert en marbre et dont le laque et le bronze cachaient l'enveloppe de fer qui contenait les diamants de la couronne, diamants évalués quatre-vingts millions.

Ce bal offert pour le sacre de Napoléon parut aussi magnifique que parut ordinaire celui que M. Chabrol de Crousol, le préfet d'Orléans devenu ministre de la marine, donna à l'occasion du sacre de Charles X en 1825, sacre qui n'eut d'autre éclat que celui qui se paye, sacre sans gloire et sans prestige, et qui, substituant déjà de trop justes craintes à toutes les espérances qui s'étaient rattachées à celui de Napoléon, faisait dire au comte de Rochefort d'Ally : « Pourquoi l'oint du Seigneur n'est-il pas loin de France ? »

D'ailleurs, M. Decrès fit admirablement les honneurs de son bal. Peu d'hommes avaient plus d'esprit et de meilleures manières. C'est lui qui disait de M. Talleyrand et à propos de sa fortune : « Comment voulez-vous que cet homme ne soit pas riche, ayant vendu tous ceux qui l'ont acheté ! » On citait bien d'autres mots de lui ; je me rappelle ceux-ci : le Premier Consul, après avoir

nommé ses ministres, les avait traités généreusement, à charge pour eux de représenter; mais il avait en même temps ordonné à Fouché d'avoir des espions parmi les domestiques de chacun d'eux. Decrès ayant peu après donné un grand dîner à ses collègues et les ayant fait servir par de nombreux valets en riche livrée : « Diable, lui dit Fouché, tu as une véritable maison d'ancien grand seigneur; mais elle doit te coûter cher. — Pas trop, répondit Decrès, depuis que tu es chargé de la payer. » Ce duc Decrès était fort mauvais écuyer, et on prétendait que, lorsqu'il montait à cheval, il ne se blessait jamais que le nombril. Un jour que, au camp de Boulogne, l'Empereur avait fait galoper près de lui Decrès avec Bruix, qui montait prétentieusement le corps en avant et les bras en ailes de pigeon, ce dernier dit à Decrès : « Vraiment, mon pauvre ami, tu as l'air, à cheval, d'un sac de farine qu'on rapporte du moulin. — C'est bien à toi de parler, riposta Decrès, toi qui as toujours l'air d'invoquer un lavement de la charité publique. »

Decrès était donc cité pour ses reparties; mais c'est avec l'Empereur qu'il employa le mieux son esprit. Son rôle alors fut celui d'un bourru, incapable de ne pas dire des vérités, quelque hardies qu'elles pussent paraître; grâce à son habileté, chacune de ses critiques était un éloge, chacun de ses reproches un compliment, et cette manière de flatter, tout en ayant l'air de braver, acheva de faire de lui un courtisan parfait et eut pour résultat de le maintenir à la tête du service de la Marine que, pendant dix années, il massacra impunément.

Le dernier souvenir que je rappellerai à propos de cette époque du sacre, si inépuisable en souvenirs, est relatif au remplacement des anciens drapeaux et guidons par ceux que depuis lors on nomma « les Aigles », parce que des aigles en surmontaient les hampes.

Le Champ de Mars, ce théâtre de toutes les représentations politiques et militaires, avait été choisi pour la cérémonie. Les régiments occupant Paris ou les environs s'y rendirent au complet; tous les autres corps de l'armée furent représentés par les députations dont j'ai déjà parlé. Malgré la saison et la pluie, l'affluence fut telle que les talus du Champ de Mars furent couverts de monde. Pouvait-on voir avec indifférence ôter à tous ces régiments leurs drapeaux, que la victoire avait fait flotter depuis les Pyramides, Malte, Naples, Bruck et Amsterdam jusque sur les mornes de Saint-Domingue! On était curieux de juger de l'impression que les soldats de la République ressentiraient, en échangeant de tels monuments de gloire contre des aigles qui pouvaient être des présages, mais qui, faute de souvenirs, ne pouvaient encore être des trophées. Comme ces pensées avaient échappé à Napoléon moins qu'à personne, il s'efforça d'en imposer par un grand spectacle. Une immense tribune richement décorée fut construite en avant du pavillon central de l'École militaire, tribune en amphithéâtre, occupée par l'Empereur. l'Impératrice, les princes et princesses, leurs Cours et les plus grands personnages de l'État. A droite et à gauche de cette tribune, qui descendait en escalier jusque dans le Champ de Mars, deux tribunes moins profondes masquaient de leur largeur les bâtiments de l'École militaire; celle de droite était destinée aux généraux et colonels se trouvant à Paris, et j'avais été chargé d'en faire les honneurs, alors que Lucotte avait à remplir les mêmes fonctions à la tribune de gauche, réservée au corps diplomatique et aux étrangers de marque.

L'Empereur arrivé, un roulement général se fit entendre; immédiatement après, les troupes rompirent par pelotons et furent mises en mouvement pour défiler,

remettre leurs vieux drapeaux et recevoir, de la main de l'Empereur lui-même, les aigles qui leur étaient destinées. Plus d'une larme à ce moment coula aux cris obligés de : « Vive l'Empereur ! » Toutefois ces échanges s'exécutèrent selon les prévisions, et, la cérémonie terminée, le Champ de Mars se trouva pavoisé des aigles les plus brillantes; ces aigles, aussitôt baptisées par les soldats, reçurent d'eux le surnom de « coucous », qui, dans le style de chambrée, leur resta !

Jusque-là rien n'avait atténué l'apparence solennelle de cette distribution; mais, par un inconcevable vouloir ou par une distraction qui serait plus étonnante encore, on avait oublié de dire à ceux des hommes qui avaient apporté les aigles et repris les drapeaux en échange ce qu'ils devaient faire de ces drapeaux, si bien que, l'Empereur parti et les tribunes vidées, ces hommes ennuyés d'avoir l'embarras des drapeaux, et d'autant plus que la pluie survint, n'imaginèrent rien de mieux que de les jeter à terre, c'est-à-dire dans la boue; ils y furent foulés aux pieds, et cela au moment où les régiments et les députations repassaient devant l'École militaire pour retourner à leurs quartiers.

Indignés de cette insulte faite à ce qu'ils avaient honoré et défendu pendant treize ans, de cette profanation publique, les régiments murmurèrent d'abord; bientôt des jurements et des imprécations éclatèrent; des grenadiers voulurent même s'élancer vers leurs vieux drapeaux et s'en ressaisir. Ma voiture n'étant pas encore avancée, au début de cette scène, je courus après le commandant de l'École; faute de lui, je rencontrai un de ses adjudants, et de suite je lui fis amener tous les hommes de garde que nous trouvâmes dans les différents postes; puis, leur ayant donné l'ordre de relever ces drapeaux, je les leur fis porter dans une des salles

de l'École militaire. Et, cela fait, ma première pensée fut d'aller sans retard rendre compte de l'incident à Murat. La réflexion me détermina bientôt à garder le silence. De deux choses l'une : ou bien on avait réellement oublié de donner des ordres à cet égard; ou bien on avait saisi cette occasion d'afficher le dédain pour ces vieux témoins des gloires républicaines, tout en se ménageant les moyens de punir au besoin ceux sur lesquels on aurait pu faire peser la responsabilité de l'insulte. Or mon rapport dans le premier cas eût impliqué un reproche, comme dans le second il eût été une gaucherie, comme dans les deux hypothèses il eût constitué un tort; tout cela d'ailleurs était étranger à mon service; enfin et surtout j'étais convaincu que rien dans les détails de cette profanation n'avait résulté du hasard. Comment supposer en effet que Napoléon, Berthier, Murat, le commandant de l'École militaire et tous ceux qui les entouraient et les secondaient eussent manqué de prévision et de mémoire sur un point d'honneur qui devait être si sensible à l'armée; et n'était-ce pas plus simple de conclure qu'on avait risqué de faire naître quelques plaintes faciles à apaiser, pour avoir l'occasion d'en finir, par un fait matériel, avec l'idée de puissance et de patrie s'attachant encore à ces symboles de la République? Et cette idée de patrie est celle qui, une fois enracinée dans l'esprit du soldat, est la plus difficile à déraciner, et je me rappelle à ce propos le mot si profond de Napoléon. Maître de Berlin, et occupant le château, Napoléon donnait audience au maréchal Möllendorf (je crois), lorsqu'une musique annonça l'arrivée d'un des corps de la garde impériale. L'Empereur s'étant rendu sur un balcon pour voir défiler ce corps, et le maréchal l'ayant suivi, ce dernier crut devoir dire : « Voilà des troupes auxquelles il ne manque rien au monde. — Oui, si on pouvait leur

faire oublier qu'elles ont une patrie et des familles. »

Cependant janvier finissait, et avec lui le temps que je pouvais passer hors de mon commandement. D'ailleurs, à l'état de ma bourse je jugeais que nous avions eu assez de plaisir. Je n'espérais plus recevoir la gratification promise, et, faute de ressources aussi bien que faute de temps, nous ne pouvions plus rester à Paris.

Nous avions utilisé notre séjour pour voir tous mes anciens amis et d'abord Gassicourt, dont Zozotte reconnut les qualités et le mérite, mais en qui elle trouva de la pédanterie et trop peu de réserve dans les propos. Rivierre l'avait déclarée vraiment incomparable : elle lui sut gré de ce compliment et lui garda de la bienveillance; elle jugeait moins favorablement Mme Rivierre, jolie, bien faite, assez spirituelle, mais gâtant tous ces avantages par toutes les prétentions de la médiocrité et par de l'afféterie. Lenoir, par le charme de sa bonté, par ses saillies, conquit Zozotte, qui se prit d'amitié pour Mme Lenoir, simple et bonne personne. C'est chez Lenoir que nous dînâmes un jour avec Mme Benoit, l'Émilie de Demoustier, avec Arnaud et sa femme, sœur de Mme Regnaud de Saint-Jean d'Angély, et Mme de Bonneuil, mère de ces deux dames. Zozotte fut encore enchantée de Mme Roy; mais M. Roy, qui affectait déjà des manières impertinentes, la désenchanta. Elle prit beaucoup de respect pour le conseiller Joly, de sympathie pour l'esprit original du docteur Bacher. Nous fûmes plusieurs fois invités à dîner chez M. et Mme Maret, les futurs duc et duchesse de Bassano que nous avions connus chez le préfet leur frère et beau-frère à Orléans. Mme Maret était une femme superbe, qui dans l'intimité avait autant d'amabilité, de bienveillance que de simplicité. Un soir, aux réceptions du mercredi à la préfecture d'Orléans, nous l'avions trouvée ourlant des torchons pour

sa belle-sœur, et notre arrivée, celle d'autres invités familiers de la maison, ne l'avaient pas empêchée de continuer son occupation, sans qu'elle pensât seulement à s'en excuser ou même à en dire un mot. Eh bien, cette femme si simple dans l'intimité savait admirablement, dans le monde, substituer à cette bonhomie de la dignité, et elle se montrait alors la duchesse la plus noble et la plus gracieuse que l'on pût imaginer.

Nous dînâmes aussi chez Cambacérès, dont la table ne pouvait manquer d'être appréciée autant qu'elle pouvait mériter de l'être par « Mlle Chenais », qui, sans avoir comme son père concentré toutes ses sensualités dans le plaisir de manger, n'en était pas moins sous ce rapport sa très digne fille. Enfin nous fîmes une visite à Mme Regnaud. Pendant que nous étions là, Garat survint, et Zozotte ayant témoigné le désir de l'entendre, Mme Regnaud le pria de chanter : « Impossible, répondit-il de l'air et du ton le plus fats; je viens de faire un dîner de godailleurs, et je n'en puis plus. » Malgré sa godaille, il chanta comme un chanteur à jeun, merveilleusement.

Zozotte avait une haute et juste idée de Carbonnel comme maître de chant, surtout de chant français. Elle voulut donc prendre de ses leçons au prix de quinze francs le cachet, et fut du moins satisfaite de ses progrès. Elle voulut encore recevoir la bénédiction du Pape, et nous allâmes aux Capucines de la Chaussée d'Antin, le jour que le Pape y officia. Peu de personnes apportèrent à cette cérémonie plus de ferveur qu'elle; mais si le chef de l'Église ne lui inspira que du respect et de la piété, il n'en fut pas de même d'un maigre et grand prêtre qui, monté sur un âne, précédait toujours le Pape. Cet homme, qu'elle appelait « l'Escogriffe de l'Apocalypse », la divertit à elle seule autant qu'il amusa tout Paris.

Ainsi, ayant été choyée par tous nos amis, ayant assisté à toutes les fêtes, félicitée par l'Impératrice, bénie par le Pape, Zozotte n'avait plus rien à désirer lorsque nous reprîmes le chemin d'Orléans, où, comme elle le disait, si l'on ne considérait que les habitants, on eût été forcé de convenir que « sans le sucre le mot de raffinement n'eût pas été connu ». Sortant de Paris, nous allions trouver le contraste plus sensible; mais nous avions parmi les hauts fonctionnaires des relations aimables, et le calme de la vie de province était nécessaire pour la santé de Zozotte et pour celle de notre bourse.

Le lendemain de notre arrivée, Mme O'Connell et Mme d'Etchegoyen, avec qui nous avions commencé une intimité qui devait être si durable et si douce, vinrent à Orléans chercher le comte O'Connell, qui avait obtenu le droit de rentrer à Paris. Au bal de la Ville, Mme d'Etchegoyen avait remis une pétition à l'Empereur; elle m'avait pour cette circonstance demandé de lui donner la main, et j'avais eu la chance de ne pas lui porter malheur, puisque, comme je l'explique, sa demande fut exaucée.

On a vu par ce que j'ai déjà eu l'occasion de dire du capitaine Richebourg, d'une part que c'était plus un ami qu'un simple aide de camp, de l'autre que c'était un officier de la plus haute distinction. On comprend d'après cela que j'étais aux aguets de tout ce qui pouvait lui être utile ou agréable, et que, pour me consoler de n'avoir pu encore le faire nommer chef de bataillon, je m'étais hâté de demander pour lui la croix de la Légion d'honneur, demande qu'à chacune de mes courses à Paris je réitérais avec les plus vives instances et dont j'avais obtenu la promesse formelle pendant mon dernier séjour. Enfin je reçus et sa nomination et sa croix.

Ma première pensée fut de profiter de sa présence à mon bureau pour lui remettre de suite l'une et l'autre ; mais Zozotte eut l'idée d'une gentillesse qui devait rendre la surprise plus complète. D'accord avec elle, je recommandai à Richebourg de ne pas quitter le bureau avant mon retour, et nous nous rendîmes chez son hôtesse, mercière de la rue de Paris, à qui je pris je ne sais quel aunage de ruban de la Légion d'honneur. Munis de cette pacotille et montés dans la chambre de Richebourg, nous tirâmes tous les habits, l'uniforme, les redingotes, les vestes de chasse ou du matin, et ayant mis des rubans à tous, la croix à l'uniforme, nous les étalâmes sur les fauteuils, les chaises et le lit; puis, la nomination placée au milieu de la table à écrire, nous rentrâmes, et je dis à Richebourg que j'avais quelques invités à dîner, et qu'il ferait bien d'aller s'occuper de sa toilette.

Personne n'était plus soigneux et plus rangé que lui, et peu d'hommes étaient plus vifs et plus violents. Qu'on juge et de sa surprise et de sa colère quand il vit toute sa garde-robe en l'air. Aussi commença-t-il par jurer et, avant de pénétrer dans sa chambre, appela l'hôtesse à tue-tête pour savoir ce que signifiait ce désordre. Cette femme, qui avait le secret et qui devait remettre à Richebourg la clef sans se permettre un sourire, se garda bien de répondre; il entra donc furieux pour remettre tous ses vêtements en place; mais, en prenant le premier, il aperçoit le ruban; au second de même; il voit la croix, lit la nomination et se hâte de s'habiller pour venir jouir avec nous de son bonheur, et du nôtre.

C'est peu de temps après mon retour que se produisit tout à coup une rupture entre les autorités.

On se rappelle quelle était la faiblesse du préfet Maret pour tout ce qui tenait aux préséances, combien il s'était montré vain d'avoir le pas sur tous les autres

fonctionnaires, et de quelle manière il avait dépassé les bornes permises relativement à M. Chabrol surtout. Or il était arrivé qu'un nouveau décret avait établi que l'étendue des juridictions déterminerait les rangs, d'où il résultait que le ressort de la Cour royale comprenant plusieurs départements, M. Chabrol se trouvait être devenu à Orléans la première autorité. Le désappointement, disons le désespoir de M. Maret fut à son comble. et, pour ne pas paraître à la seconde place après avoir occupé la première avec tant d'orgueil, le malheureux préfet devint aussi ardent à éviter les cérémonies publiques qu'il l'avait été à les multiplier.

Telle était la situation respective, lorsque, le 8 mai 1805, on eut à célébrer la fête de la délivrance d'Orléans; fête à laquelle jusque-là toutes les autorités avaient été invitées sous l'approbation de Jean-Philibert Maret et devaient l'être cette fois sous l'approbation d'André-Jean Chabrol de Crousol; mais le préfet chercha à ne pas laisser au président le moyen d'user de sa nouvelle préséance, et il entraîna le maire, son ami, à déclarer la fête purement municipale et à n'y inviter que les habitants de la ville. De son côté et par une bonne riposte, M. Chabrol, considérant la fête avant tout comme religieuse, obtint de l'évêque qu'il invitât toutes les autorités à assister aux cérémonies qui devaient avoir la cathédrale pour théâtre. A peine l'invitation de l'évêque me fut-elle parvenue, que je reçus de M. Chabrol la demande de cinquante hommes pour escorter la Cour d'appel, du Palais de justice à la cathédrale; mais en même temps m'arrivait l'avis presque officiel que le maire protestait contre l'invitation que l'évêque s'était permis de faire.

Tout cela se compliquait, sans avoir cependant rien d'embarrassant pour moi. Jeanne d'Arc, mon illustre

payse, ayant peut-être sauvé la France en sauvant Orléans, eût mérité que la fête fût au moins autant militaire que religieuse. Les années précédentes, le gouvernement était intervenu par une décision déclarant la fête civile et religieuse, et chargeant les autorités de s'entendre entre elles pour la célébration. Cette année 1805, le gouvernement restait à l'écart, et je n'avais pas plus à tenir compte de la protestation officieuse du maire que de l'invitation faite par l'évêque et qui n'était pas davantage officielle. Je m'abstins donc de toute présence aux cérémonies; mais, pour ne pas assumer la responsabilité d'une inconvenance, qui certainement eût été en désaccord avec les idées de haute représentation affichées par le gouvernement en toute circonstance, je ne voulus pas prendre sur moi de laisser la Cour d'appel défiler en corps et en grande robe à la merci de la foule, et, tout en écrivant une réponse administrative à M. Chabrol pour lui représenter que je ne devais pas d'escorte, je lui en accordai une de trente hommes au lieu de cinquante. Ma conduite fut approuvée par Murat, bien que je lui eusse fait grâce des motifs qui m'avaient fait agir (1). J'avais eu surtout pour but d'atténuer autant que possible la fausse position de M. Maret,

(1) Je fus assez heureux dans mes inspirations, mais le plus souvent je ne pus échapper à quelques écoles. Vers le milieu de mars, par exemple, il s'agissait de faire réintégrer dans les arsenaux et magasins de la marine des munitions et effets d'artillerie détenus par des commissionnaires en nantissement de ce qui leur était dû, et, me laissant emporter par un beau zèle, je pris un arrêté qui eût été parfait si j'avais eu le droit de prendre des arrêtés. Murat cependant, louant le motif, se borna à m'observer que j'aurais dû le lui soumettre avant de le faire exécuter, mais ne me dit rien de ce qu'il y avait d'illégal dans la forme; de plus, il transmit au ministre de la guerre cet arrêté qui ne concernait que le ministre de la marine; de sorte que, mon chef faisant trois écoles où je n'en avais fait qu'une, nous n'eûmes rien à nous reprocher.

très vaniteux sans doute, mais que j'avais appris à connaître et à juger comme un fort brave homme, tandis que M. Chabrol, malgré sa capacité, n'avait pas aussi bien gagné à être plus connu. Son orgueil s'était monté avec la situation prépondérante que le nouveau décret lui avait acquise, et il rendait cet orgueil d'autant moins acceptable qu'il l'imposait avec moins de sincérité et de franchise.

Au reste, si M. Maret put, pour la fête de Jeanne d'Arc, ne pas paraître en seconde ligne après M. Chabrol, il n'évita pas ce déboire non seulement à la fête de saint Napoléon qui eut lieu plus tard, mais à la venue de Roger-Ducos qui, chef de la sénatorerie d'Orléans, fit le 20 mai son entrée d'honneur dans cette ville, et à la célébration de la fête ordonnée pour l'avènement de l'Empereur au trône d'Italie, événements qui coïncidèrent quant au moment et servirent l'un et l'autre de motifs à une cérémonie de cathédrale, à de grands dîners et à un bal offert par la ville. Pour Roger-Ducos, des boîtes furent tirées à son arrivée comme à son départ. Ces boîtes, qui, pour des salutations de ce genre, remplacent assez maigrement le canon, parurent à Zozotte des « pétards » dignes de l'ex-conventionnel montagnard, qui avait voté la mort du roi et qui, grand officier de la Légion d'honneur, futur comte d'Empire, ne craignait pas de venir restaurer, en sa personne, une juridiction pour ainsi dire seigneuriale.

Cependant Zozotte approchait du terme où devait se réaliser pour elle l'espoir de sa maternité. L'action de la seconde existence qu'elle portait en elle animait et colorait son visage, habituellement calme et un peu pâle, et sa physionomie en avait pris une expression d'une vivacité surprenante. Cette pauvre Zozotte n'acceptait pas d'ailleurs son mal avec patience. La résignation

n'était pas compatible avec sa nature, et je ne sais qui faisant un jour l'apologie de cette qualité devant elle, elle l'interrompit par cette profession de foi : « La résignation peut être un don précieux, mais c'est le don le plus humiliant qu'aient pu nous faire les dieux. » L'idée seule d'une contrainte la faisait souffrir, et elle avait une mutinerie ravissante pour vous dire que le plus sûr moyen de ne rien obtenir d'elle, c'était d'exiger. Sans cesse en garde contre ce qu'elle appelait l'esclavage, tout en éprouvant le besoin d'être protégée et guidée, elle a poussé au plus haut degré cette don quichotterie de son sexe qui lui faisait dire : « Les femmes sont trop dépendantes de position, pour ne pas être indépendantes de caractère. Aussi », ajouta-t-elle un jour, avec cette petite crânerie qu'elle alliait à tant de grâce, « ne conservent-elles quelque dignité que dans un état permanent de révolte. »

Et, pour en revenir à l'état de sa santé qui m'a conduit à cette digression, elle appelait le médecin, puis jurait qu'elle ne ferait rien de ses ordonnances. Avec quelle peine j'obtins qu'elle fît chaque jour à mon bras une promenade sur le mail! La voiture l'incommodait; par bonheur j'avais découvert une vieille chaise à porteurs, qui, remise à neuf, servait à la porter partout où nous allions; mais, comme elle avait peur de tout et de bien d'autres choses, il ne fallait pas que je quittasse la portière de sa « boîte à chrétiens ».

Enfin, le 14 juin au matin, un célèbre praticien, M. Lambron, qui depuis trente ans accouchait les dames les plus marquantes d'Orléans (1), me présenta un poupon qui

(1) Il devait sa réputation surtout à ce fait d'avoir heureusement délivré par l'opération césarienne et en trois grossesses successives une dame trop contrefaite pour accoucher naturellement, et à qui, dans une consultation à Paris, on avait déclaré que si elle devenait enceinte, elle était morte.

n'était pas la fille tant désirée par Zozotte, mais, ce qui la consola tout aussitôt, un superbe garçon qui reçut le nom d'Édouard, dont M. Chenais fut le parrain, Mme Maret la marraine, et que l'évêque Bernier baptisa. Cependant, pour notre malheur, ce M. Lambron n'était qu'un homme de métier, et, ses opérations réussies, il manquait d'inspiration pour en prévoir les suites. Il ne s'aperçut de la présence d'une hémorragie que lorsqu'il était trop tard pour empêcher qu'elle ne fût terrible. Zozotte eut d'effrayantes syncopes; à peine sortie de son anéantissement, elle employa ses premières forces pour m'obliger à renvoyer une nourrice amenée par le médecin et pour exiger de nourrir elle-même. Elle fut héroïque pour lutter contre les maux si communs aux jeunes mères dont le lait est trop fort et le sein trop délicat, et seulement après soixante-deux jours d'angoisses et de souffrances vaillamment souffertes, elle commençait à se rétablir, lorsque je reçus l'ordre d'aller inspecter le 3e régiment de hussards, à Chartres. On sait le despotisme des ordres militaires et la toute-puissance impérative du devoir. Je partis donc, bien résolu à tout faire pour hâter mon retour. Je travaillai nuit et jour, je vis les troupes soir et matin, et pourtant onze jours furent nécessaires à mes vérifications et à la rédaction de mon rapport.

Je rentrai chez moi le 30 août, à neuf heures du soir, et j'arrivai pour ainsi dire en courant dans le salon, pièce très vaste, très élevée, bien aérée, et où, pour ces raisons, avant mon départ, le lit de Zozotte et le berceau de son enfant avaient été placés. Mais, grand Dieu, quel tableau s'offrit à ma vue! Édouard couché sur les genoux d'une nourrice que je ne connaissais pas, et sa malheureuse mère, pâle et défaite, se levant avec peine à ma vue, fondant en larmes et pour répondre à mon cri : « Qu'y

a-t-il? » me montrant du geste le plus effrayant et dans un silence affreux son fils décoloré et sans mouvement... Jamais ce geste, jamais ce regard, ce visage décomposé, baigné de pleurs et si éloquent de douleur, ne cesseront d'être présents à ma mémoire. Mon âme était déchirée par les regrets et par la douleur. par la pitié et par l'amour, et par ce contraste épouvantable entre les consolations que je venais chercher et la mort qui les repoussait toutes. Je voulus cependant rendre quelque espoir à Zozotte, mais la terrible vérité lui avait été révélée. La nourriture, venant après des couches à ce point affaiblissantes, ne portait pas le germe de vie sain et fort, et l'enfant en avait contracté une inflammation maligne qui laissait les secours d'une nouvelle nourrice impuissants. L'enfant vécut jusqu'au surlendemain. Pendant ces dernières heures, Zozotte, épuisée dans ses forces. ne pouvait plus quitter son lit; j'avais éloigné d'elle le berceau d'agonie, et ce fut seulement quand mon enfant eut reçu le baiser d'un éternel adieu que, par mon retour vers elle, par mes suffocations et mes sanglots. Zozotte apprit la fin dont, hélas! depuis trois jours elle ne doutait plus.

Longtemps elle resta comme abîmée dans sa torpeur; elle n'avait prononcé que ces mots : « Mon âme est morte, je ne suis plus rien », et je refoulais mon propre chagrin pour la consoler, pour essayer de ramener en elle la vie de l'âme, sinon celle du corps, lorsque. peu d'heures après cette mort de notre enfant, un courrier passant à Orléans m'apporta l'ordre de partir en six heures pour me rendre à Landau (Bavière) et pour y prendre le commandement de la première brigade de la division Saint-Hilaire. faisant partie du premier corps d'armée aux ordres du maréchal Soult.

A la lecture de cet ordre, je crus que la foudre était

tombée sur moi. Je m'efforçai vainement de calmer Zozotte, de lui persuader que cet ordre, si barbare par sa coïncidence, ne serait pas exécuté à la lettre. Ce fut pour elle le dernier coup; elle fut prise d'un violent délire, et dans six heures il fallait partir. Les moments devaient être employés avec la plus grande énergie. J'expédiai un exprès à Mme Chenais, afin qu'elle vînt auprès de sa malheureuse fille ; elle arriva le lendemain soir, et, pour que ma femme ne restât pas seule, notre médecin ordinaire, l'excellent docteur Latour, lui fit préparer de suite une chambre chez lui, la fit transporter avant mon départ, et Mme Latour la veilla comme son enfant.

Richebourg s'était chargé avec Jacques de mes préparatifs, et c'est ainsi que, laissant Zozotte en délire, et sans qu'elle eût pu recevoir mes adieux, sentir mes embrassements, voir l'égarement de mon désespoir, je fus entraîné loin d'elle, et cela au moment où l'on enterrait Édouard.

Je fus charrié d'Orléans à Paris sans avoir repris mes sens; je n'eus d'autre force que celle de me coucher en arrivant, je n'eus pas celle de me lever. Prévenus, Gassicourt et Rivierre étaient accourus, Richebourg et Jacques achetèrent la chaise de poste dont j'avais besoin et la chargèrent. Le lendemain, d'après nos conventions, je reçus une lettre du docteur Latour. Le délire avait enfin cessé, et Zozotte était aussi bien que son état pouvait le permettre. Cette lettre reçue, je répondis à l'instant; j'écrivis à ma pauvre amie, j'écrivis au préfet, M. Maret, pour lui demander de faire mettre une pierre avec une inscription sur la tombe d'Édouard, et je continuai ma triste route, m'éloignant toujours plus de celle qu'au prix de ma vie j'aurais voulu rejoindre ou seulement revoir, ne fût-ce qu'un instant.

C'est à Germersheim que je devais rejoindre ma des-

tination. Quelque fatigué et souffrant que je fusse, je forçais de marche afin d'avoir plus tôt des nouvelles; aucun autre soulagement ne m'était désirable. C'est vers Zozotte qu'étaient mon espoir et mes terreurs, mes derniers vœux, comme les derniers liens qui m'attachaient à la vie. Jamais lettre ne fut plus désirée, plus nécessaire, et je n'en trouvai aucune; une semaine s'écoula tout entière sans qu'il m'en parvînt, et je ne sais comment l'esprit résiste à tant d'angoisses et d'inquiétudes. Enfin et alors que, à bout d'espérance, j'étais à bout de forces, Zozotte, par un mot qu'elle avait fait l'effort d'écrire, m'apprit que son effroyable crise cédait aux soins dont elle était entourée et aux ressources de l'âge, c'est-à-dire de la nature. Par une seconde lettre elle m'informa de son départ pour Tours et de son arrivée; mais elle n'avait pu tracer que quelques lignes. Malgré toutes les précautions possibles et quoiqu'elle eût voyagé dans sa voiture et couchée, elle était exténuée. Et cependant elle n'en était pas à sa dernière douleur.

Elle avait un frère, Amédée, qui, cédant à l'enthousiasme produit par nos victoires, avait désiré servir. Je l'avais fait admettre à l'École de Fontainebleau, et, ses deux années d'enseignement passées, il avait été question de choisir l'arme dans laquelle il entrerait. Consulté, j'avais conseillé l'infanterie, comme l'arme qui apprend le mieux la guerre; l'arme dans laquelle il y a le moins de concurrence pour un jeune homme bien né; où la moindre faveur est puissante; où mon dessein était de faire entrer mes fils; où j'envoyais tous ceux qui m'intéressaient. Mais ces raisons n'avaient pas prévalu sur la gloriole d'avoir des chevaux. Amédée fut donc placé dans le 24e régiment de chasseurs à cheval, et, se rendant à son régiment, il avait passé dix jours avec nous à Orléans et quinze jours avec sa mère à Tours.

Zozotte aimait beaucoup ce frère; son séjour près de nous à Orléans nous l'avait rendu plus cher; or, le 26 septembre, arriva la nouvelle que ce malheureux Amédée, passant avec son régiment et à un gué mal choisi la Doria, près Turin, fut emporté par le courant et noyé. Un de ses camarades et amis, fils d'un riche négociant de Bordeaux, avait voulu le secourir et avait été emporté avec lui, ainsi qu'un maréchal des logis, qui s'était porté à leur secours; et, comme pour donner à Zozotte ainsi qu'à ses parents de plus cruels regrets, la nouvelle arriva en même temps qu'une lettre par laquelle j'annonçais que, au gré de nos désirs, je venais d'obtenir pour Amédée de passer dans la garde impériale, ce qui lui donnait le grade de lieutenant et le mettait à même d'occuper auprès de moi la place de second aide de camp que je lui avais réservée.

Et le moment où Zozotte était frappée dans cette nouvelle affection était aussi le moment où ses inquiétudes étaient le plus cruellement sollicitées vers moi; car on doit bien se douter que, si j'avais reçu un ordre de départ si brusque pour Germersheim, c'est qu'il s'agissait d'une entrée en campagne.

CHAPITRE XIV

L'Angleterre venait de solder une troisième coalition, qui plus qu'aucune autre lui était nécessaire; car il s'agissait pour elle de faire lever le camp de Boulogne, de rendre inutile cette flottille dont on affectait de rire, mais qui, pour jeter sur les côtes anglaises cent cinquante mille hommes et un chef décuplant leurs forces, n'avait besoin que d'une belle manœuvre et d'un coup de vent. Cette coalition rouvrait des hostilités interrompues depuis deux ans et demi avec l'Autriche et la Russie; toutefois quel espoir pouvaient avoir ces deux puissances de battre une armée que depuis deux ans Napoléon préparait pour la guerre et qui, surabondamment pourvue de tout, était montée au dernier point du fanatisme? Aussi jamais souverains ne se firent-ils salarier avec plus d'impudeur que François et Alexandre, qui, dans cette circonstance, trafiquèrent, je ne dirai pas de l'honneur de leurs armes déjà si compromis, mais du sang de leurs soldats.

Dès lors, profitant de ce que Napoléon, occupé de son projet de descente en Angleterre, ne semblait pas en mesure de paraître avant deux mois avec des troupes suffisantes en Allemagne, les coalisés armaient contre lui 417,000 hommes de troupes agissantes et plus de 100,000 hommes de dépôts et de nouvelle recrue. Contre cette formidable levée il n'avait à opposer que 247,000

hommes(1); mais, dès qu'il avait reçu à Boulogne la nouvelle de ces armements, abandonnant son immense flottille, ses approvisionnements, ses projets, et déclarant l'armée de l'Océan dissoute, le même jour 30 août, il avait décidé l'organisation de la grande armée, et, vingt-huit jours plus tard, cette armée, dont la majeure partie passa le Rhin de Strasbourg à Spire, marcha à l'ennemi sous ses ordres (2); il avait Murat pour lieutenant.

Parvenue à tromper sur ses préparatifs, l'Autriche était la première prête à agir; déjà Mack, à la tête de 80,000 hommes, ayant traversé la Bavière, notre alliée, était sur l'Iller, sa droite à Ulm et sa gauche à Memmingen, position menaçante et dans laquelle il avait calculé pouvoir être rejoint par une seconde armée autrichienne et par deux armées russes, et l'être à temps pour s'opposer avec succès à tout ce que nous pourrions entreprendre.

De son côté, l'Empereur ne pouvait se sauver que par

(1) Sans compter ce qu'il laissait sur les côtes de la Manche, pour être en mesure, contre les 15,000 Anglais réunis aux Dunes et les 12,000 Suédois qui auraient pu se réunir à eux, sans compter les 80,000 conscrits, dont il ordonna la levée et que Brune fut chargé d'organiser, l'Empereur avait en Italie contre le prince Charles et sous les ordres de Masséna 40,000 hommes; sous les ordres du général Saint-Cyr, pour contenir et combattre les Napolitains, 18.000 hommes; en Allemagne contre Alexandre et François II, secondés par leurs plus habiles généraux, il eut 152,000 Français, 26,000 Bavarois, 4,000 Badois et 7,000 Wurtembergeois; soit 58,000 en Italie et 189,000 hommes; total général, 247,000.

(2) Elle se trouvait formée de six divisions de cavalerie et deux divisions de dragons à pied; de dix bataillons de la garde impériale sous les ordres du maréchal Bessières, de dix bataillons de grenadiers sous les ordres du maréchal Oudinot, et de sept corps d'armée commandés par les maréchaux Bernadotte, Marmont, Davout, Soult, Lannes, Ney et Augereau, et plus tard d'un huitième sous les ordres du maréchal Mortier: plus des Bavarois aux ordres du maréchal de Wrede et formant de fait un neuvième corps d'armée.

la rapidité et la justesse de ses mouvements; il lui fallait prévenir le rassemblement total des forces des alliés, attaquer la première armée qui lui serait opposée et la détruire avant que les autres corps fussent en ligne.

Dans cette pensée, et au lieu d'aborder l'armée de Mack par son front, il s'avança par la rive gauche du Danube dont elle occupait la rive opposée, dépassa Ulm qui formait le point d'appui de la droite de Mack, fit tout à coup converger la totalité de ses corps sur Donauwœrth, dont il s'empara en passant le Danube, mais qu'il ne fit que traverser, et, par cette marche aussi imprévue, aussi hardie que savante, se trouva sur les derrières de l'armée de Mack. Alors Mack, qui avait déjà le malheur de n'avoir pas deviné Napoléon et qui pouvait essayer, soit de s'ouvrir une route sur Munich pour conserver sa ligne d'opérations, soit de se reployer sur le Tyrol d'où lui arrivaient des renforts, joignit un second malheur au premier. Il se pelotonna dans Ulm, dans l'espoir d'être rejoint à temps par les trois armées qu'il attendait et de mettre Napoléon lui-même entre deux feux; mais ces armées attendues n'étaient pas en mesure d'apporter leur secours, et le combat de Wertingen, qu'illustra Murat et qui fit raison des renforts arrivant du Tyrol; l'attaque du pont de Günzbourg par le maréchal Ney, attaque dans laquelle ce digne colonel Lacuée fut tué, mais aussi dans laquelle le corps autrichien qui le défendait fut repoussé; la prise de Memmingen par le quatrième corps; le départ des troupes à la tête desquelles l'archiduc Ferdinand fit une trouée, pour se réfugier en Bohême, où, grâce à Murat, il n'arriva qu'avec des lambeaux; toute cette série de revers rendit la position de Mack si critique, le mit à ce point à discrétion que, comme Würmser à Mantoue, comme

Mélas à Alexandrie, il fut forcé de capituler, et comme Würmser de faire mettre bas les armes à toute son armée.

Ainsi une seule manœuvre et quelques combats suffirent pour anéantir une armée dont la simple défaite aurait dû nous coûter le tiers de notre armée; qui ne nous fit perdre presque personne; qui en prisonniers, canons, drapeaux, etc. (1), nous livra de quoi former, approvisionner et pourvoir des armées; qui en territoire nous abandonna de quoi faire un grand royaume et qui ne nous arrêta que huit jours.

Un mois n'était pas écoulé depuis notre passage du Rhin, que Napoléon, devancé par toute son armée qui se dirigeait sur Vienne, entra à Munich. Rien ne put suspendre notre marche, ni la boue, ni des froids rigoureux, ni la neige, ni des villes fortifiées ou couvertes d'ouvrages; ni la difficulté du passage des rivières qui versent leurs eaux du Tyrol dans le Danube; ni la résistance des troupes autrichiennes; ni celle de la première armée russe commandée par le prince Bagration. Plus de trente combats, livrés pour ainsi dire au pas de course, furent autant de victoires et eurent entre autres résultats celui d'arracher aux Russes cette réputation d'invincibilité que la jactance de leurs alliés leur avait faite, en dépit des désastres des Korsakow et des Souvorow.

Ma division n'eut qu'une part secondaire dans cette première partie de la campagne, et les souvenirs qui s'y réfèrent sont plutôt pour moi les souvenirs d'une marche que d'une série de combats. Si par cela même ils n'appartiennent pas à l'histoire, du moins appartiennent-ils au récit de ma vie, et je leur dois une place dans ces *Mémoires*.

(1) Un bataillon de la garde impériale portait quatre-vingts drapeaux pris à l'ennemi.

Mes ordres, reçus le 2 septembre, portaient que je fusse rendu, le 12, à Germersheim, où j'arrivai au jour dit; mais si je n'avais apporté avec moi des préoccupations plus sérieuses et plus chères, j'aurais ressenti plus vivement l'ennui d'être placé sous les ordres du maréchal Soult. Depuis cinq ans ce maréchal affichait contre moi des sentiments que son caractère, sa position et la différence de son grade au mien ne pouvaient manquer de me rendre fatals.

J'espérais qu'au moins la première entrevue se passerait sans contestation ; je me trompais ; il mit en effet quelque malice à me dire sans préambule qu'il m'avait placé dans la division Saint-Hilaire, et que, le général Morand commandant la première brigade, je commanderais la seconde, le général Varé devant rester à la suite : « Monseigneur, lui répondis-je suivant le protocole d'alors, je suis l'ami de Morand, mais je suis aussi son ancien, et le général Varé est son cadet; le commandement de la première brigade m'appartient. — Un général en chef, reprit-il, est le maître du placement de ses généraux »; en quoi il confondait, quant à lui-même, un chef de corps d'armée et un chef d'armée ; quant au fait, l'emploi avec le classement. Je me bornai cependant à lui dire que cette latitude ne pouvait s'étendre à rien de ce qui touchait l'organisation, déterminée par des règles supérieures, et j'ajoutai, pour achever de résoudre la question, que, si le général Saint-Hilaire venait à être absent de la division, j'étais de droit son remplaçant provisoire, ce qui n'était compatible qu'avec le commandement de la première brigade. « Eh bien, reprit le maréchal avec humeur, je formerai une avant-garde pour Morand », ce qui ne laissait à ce dernier qu'un régiment au lieu de deux ou trois, mais ce qui lui conservait la tête de la colonne. La divi-

sion Saint-Hilaire, première du corps d'armée, se trouva de cette sorte composée : d'une avant-garde avec le 10e régiment d'infanterie légère et commandée par le général Morand ; d'une première brigade, formée des 14e et 36e de ligne et commandée par moi. et d'une deuxième brigade, formée des 57e et 105e de ligne et commandée par le général Varé.

Le texte de mes ordres, j'entends ces six heures qui m'étaient données pour partir, ce jour fixe assigné pour mon arrivée, m'avaient fait penser que j'arriverais à peine pour le passage du Rhin, et dix jours entiers s'écoulèrent dans une immobilité complète, jours mortels par les regrets qu'ils mêlèrent à mes inquiétudes et qui ne purent être occupés qu'à me faire entrer en relation avec ma nouvelle famille militaire. Je vais la faire connaître.

Je commence par mon chef. le général Saint-Hilaire. Je n'eus qu'à me féliciter de servir sous ses ordres. C'était un homme excellent ; il avait de plus des formes parfaites et me prit de suite en amitié. Peu de jours ayant suffi pour rendre des confidences possibles, il m'apprit que je me trouvais dans sa division par désignation spéciale de l'Empereur, ce qui me permit de lui dire que plus j'appréciais le bonheur de faire partie de sa division, plus je me félicitais d'en avoir l'obligation à une si haute bienveillance, et je lui fis part en même temps de mes relations avec le maréchal Soult, ce dont il voulut bien tenir bon compte. Je ne dirai qu'un mot sur le chef d'état-major du général Saint-Hilaire, l'adjudant commandant Binot, et, sous tous les rapports, ce mot sera un témoignage d'estime.

Je revis Morand avec plaisir ; c'était un souvenir et presque une amitié de Rome ; il ne parut pas me savoir trop mauvais gré de la perte de sa brigade ; il est vrai

que j'ai toujours été convaincu que le maréchal, qui le favorisait ouvertement, lui avait dit qu'il n'en serait pas moins, et en première ligne, général de division à la fin de la campagne. Nous vécûmes dans une bonne intelligence et nous voyant presque tous les jours. Je lui dus même un aide de camp, nommé Parguez, excellent homme, officier dévoué et qui me fut du plus grand secours, lorsque j'eus le malheur d'être réduit à lui.

Quant à Morand, il avait de l'instruction, quelque jeu dans les idées et toute la capacité que sa petite tête comportait ; en somme, et pour résumer ce qui le concerne, il fut brillant comme chef de bataillon, supérieur comme colonel, distingué comme général de brigade, au niveau de ses fonctions comme général de division, mais au-dessous de son rôle comme commandant un corps d'armée. Il était avant tout remarquable comme officier d'infanterie ; à ce titre, il fut un des hommes qui ont le plus et le mieux fait la guerre, et un de ceux que, sans scandale, on a pu voir arriver même à la Chambre des pairs, où tant d'autres ont été jetés par la faveur bien plus que portés par leurs mérites.

Le général Varé, comme homme, comme chef, comme soldat, ne m'offre rien à dire. Le colonel Mazas, commandant le 14e régiment de ligne, éveille en moi le souvenir d'une bienveillance et d'une estime méritées. Quant au colonel Houdar de Lamotte, commandant le 36e de ligne, aussi vigoureux, aussi ardent devant l'ennemi que Mazas, il était de plus homme de mérite et d'esprit, parfait de ton et de manières, d'une belle prestance, d'une belle réputation, et destiné à Mlle Baraguey d'Hilliers, devenue la femme du général Foy ; il aurait fourni une belle carrière s'il n'avait été tué à Iéna.

Et, si je sors de ma division, je dois dire qu'une vive amitié, qui n'a fini qu'avec sa vie, me lia à dater de

cette campagne avec Margaron, qui commandait la cavalerie du quatrième corps et avec qui, vers la fin de 1793, j'avais combattu en avant de Solre-le-Château, lui capitaine dans les hussards des Ardennes et moi capitaine au 24e bataillon d'infanterie légère. Enfin je veux placer ici le nom du général Jordy, général que je trouvai et dont je fis la connaissance à Landau. Certes ce n'est ni sous le rapport des formes, ni sous le rapport de l'esprit ou même d'une haute capacité, que je le rappelle; il n'avait rien de ce qui constitue l'homme transcendant ou l'homme du monde; mais, né avec l'amour et l'instinct de la guerre, il était du petit nombre de ces braves qui sont la gloire de leurs chefs et l'honneur des armées auxquelles ils appartiennent. Vingt faits d'armes, et notamment l'attaque de l'île de Noirmoutiers, qu'il continua de commander ayant la cuisse gauche et la tête fracassées, avaient illustré sa trop courte carrière. Il y avait en effet huit ans déjà que, à son désespoir, il avait été forcé de quitter l'armée active, tout en ayant encore fait deux campagnes depuis qu'il n'avait plus l'usage de la cuisse gauche et qu'il avait perdu un œil à la suite d'un coup de feu qui avait nécessité l'opération du trépan. Son zèle, son ardeur, n'avaient pu suffire plus longtemps contre dix-huit blessures, dont sept avec fractures, dont plusieurs se rouvraient sans cesse. Le commandement de Strasbourg, avec conservation de son traitement d'activité, lui fut d'abord donné comme retraite et prix de ses hauts faits; mais bientôt le classement des places le força de quitter Strasbourg pour le commandement de Landau.

En nommant ici le général Jordy, en rappelant le souvenir glorieux de ses exploits, j'ai voulu citer un exemple de ces illustrations, qui, fondées sur de nombreux faits héroïques, peuvent être en même temps,

comme celles du général Jordy, consacrées par des armes d'honneur, par des arrêtés et des lettres du Directoire, par des promotions sur le champ de bataille, par des récompenses nationales, et qui cependant n'en sont pas moins tombées dans un profond oubli. Le nom de Jordy et tant d'autres noms, dont nos armées ont si justement retenti, ne sont plus connus même de la génération actuelle; car l'intérêt se porte toujours vers les choses les plus présentes, et quelques années suffisent pour que des pygmées contemporains cachent des géants passés; et, sur ce vieil horizon de gloire qui chaque jour se couvre de brumes plus épaisses, seules quelques figures colossales résisteront à l'effacement des temps.

Le 26 septembre fut marqué par un branle-bas général : nous levâmes nos cantonnements, passâmes le Rhin à Spire et entrâmes en campagne. J'ai dit les faits. Informé qu'une forte armée autrichienne, aux ordres du général Mack, était réunie autour d'Ulm et allait être renforcée par le corps que commandait l'archiduc Jean, et peu après par une seconde armée autrichienne et des armées russes, Napoléon se porta sur Donauwœrth à marches forcées, pour rejeter l'archiduc dans le Tyrol, prévenir le rassemblement de toutes les autres forces et envelopper Mack, manœuvre que couronna le plus entier succès et qui porta à la maison d'Autriche un coup dont elle ne se releva pas, qui la força à nous abandonner sa capitale et qui, malgré le secours des Russes, contribua si puissamment à décider, à Austerlitz, du sort de toute cette guerre de Cent jours.

En ce qui concerne le rôle des troupes dont je faisais partie, après avoir passé le Rhin à Spire et marché par Heilbronn, Hall, Ellvangen et Nordlingen, nous passâmes le Danube à Donauwœrth, que nous ne fîmes que traverser et où le général Saint-Hilaire reçut l'ordre de se porter

sur Augsbourg, où j'allai voir la salle dans laquelle Mélanchthon présenta à Charles-Quint le code de son schisme. Cette salle est entourée, au-dessous de la corniche, par les portraits des philosophes les plus célèbres, au nombre desquels figurent à leurs dates Jésus-Christ et Luther.

Le lendemain 7 octobre, nous partîmes pour Landsberg. C'était une journée de huit lieues; nous en avions fait cinq, et le général Saint-Hilaire, Morand et moi, réunis pour causer, nous marchions à la tête de ma brigade, lorsque Philippe de Ségur, officier d'ordonnance de l'Empereur, nous atteignit et remit au général Saint-Hilaire une lettre que, à mon étonnement, celui-ci lut à haute voix et que voici littéralement :

« Monsieur le général Saint-Hilaire, je vous fais cette lettre pour vous dire que l'ennemi occupe Landsberg. Je pense que vous m'en ferez bon compte, et, sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« NAP. »

« Allons, messieurs, nous dit aussitôt le général Saint-Hilaire, hâtons le pas pour arriver de jour et justifions la confiance de l'Empereur. » Et les troupes, informées du contenu de la lettre, doublèrent le pas en chantant et en accompagnant leurs chants des cris de : Vive l'Empereur!

Il y avait un quart d'heure que nous faisions ainsi bonne route, lorsqu'un aide de camp de Murat galopant aussi vite que, à travers les terres labourées, cela était possible à son cheval, apparut à notre droite nous faisant des signes; dès qu'il put se faire reconnaître et entendre, il nous cria d'arrêter les troupes. On fit halte; nous sûmes que le prince était aux prises avec un corps ennemi, bien supérieur en nombre, et qu'il nous ordon-

nait de le rejoindre en toute hâte : « Impossible ! répondit Saint-Hilaire ; voyez, monsieur, les ordres de l'Empereur. — La question est à Ulm, reprit cet officier, et non pas à Landsberg... Et qu'y deviendrez-vous d'ailleurs si le prince est accablé ; si le général Mack se fait passage ? » Et, comme ces raisons, déjà très fortes par elles-mêmes, étaient appuyées par le canon tonnant du côté de Mindelhein, il insista pour qu'on ne perdît pas un moment : « Ah ! messieurs, nous dit alors le général Saint-Hilaire, que faire ? » Et comme, en achevant cette exclamation, il avait arrêté son regard sur moi : « Mon général, lui dis-je, marcher où le canon tire. » Et la citation de cet adage, qui, pour le reste de sa vie, doit retentir aux oreilles du maréchal Grouchy, ayant décidé le général Saint-Hilaire : « Eh bien, messieurs, reprit-il, par régiments, têtes de colonnes à droite. » Le commandement fut répété, et bientôt, en cinq colonnes d'infanterie, nous nous dirigeâmes vers Murat, que son aide de camp se hâta d'aller prévenir.

Il y avait à peine un nouveau quart d'heure que nous marchions ainsi, lorsqu'un cri de « Halte ! » arrêta notre mouvement. L'aide de camp de Murat avait disparu ; le feu se ralentissait, et Saint-Hilaire, n'ayant plus rien qui le ralliât, avait changé d'avis. Il nous réunit pour nous expliquer que nous désobéissions à l'Empereur, même à un ordre écrit par l'Empereur, que nous faisions peut-être manquer une manœuvre superbe, que nous perdions l'occasion de nous signaler et de jouer un rôle à nous, et tout cela d'après les ordres de qui n'avait pas d'ordre à nous donner. « Ainsi, messieurs, nous allons marcher sur Landsberg... Têtes de colonnes à gauche. » Et, après trois quarts d'heure de temps perdu et trois quarts de lieue péniblement faits, nous reprenons dans des terres labourées et en ne cachant pas trop notre humeur la

direction d'une route que nous avions eu raison de quitter. Nous l'avions retrouvée et nous la suivions de nouveau, lorsque le canon de Murat se fait réentendre à coups précipités et de plus près, assez près même pour que nous distinguions la fusillade. Nous aurions pu être arrivés auprès de lui, il pouvait être compromis faute d'avoir été renforcé et, plus encore, pour avoir compté sur nous. Ces réflexions, qui ne nous échappaient pas, n'échappaient pas davantage à nos soldats; en juges infaillibles, ils évaluèrent la faute militaire et le tort de ne pas avoir tenu une promesse que les circonstances rendaient sacrée. Un murmure général s'éleva, et ce pauvre Saint-Hilaire en fut d'autant plus bouleversé que le feu redoublait. Il revint à nous, en jurant contre une position qui ne lui laissait que le choix de la désobéissance, qui le forçait à agir en aveugle et le vouait au risque de se compromettre, quoi qu'il fît : « Mais, mon général, lui dit Morand, il y a dix à parier contre un que le corps qui était à Landsberg s'est réuni aux troupes que le prince combat. » Et la division, changeant pour la troisième fois de direction en moins d'une heure, refit tête de colonne à droite. De tous ces faux mouvements, il résulta que nous n'arrivâmes qu'au moment où, par la vigueur de ses attaques, Murat était parvenu à repousser, et les troupes d'un corps venant du Tyrol, et celles arrivant de Landsberg. En survenant à temps, nous aurions non seulement aidé à les battre, mais à les envelopper. Aussi fûmes-nous très mal reçus, et Murat n'eut-il un bonjour un peu gracieux que pour moi, ce que j'attribuai à l'avis que j'avais donné en présence de son aide de camp. Personne, du reste, ne s'occupa de nous (1). Ce fut avec peine que nous trouvâmes des abris; quant à nos

(1) C'est pendant ce temps qu'une lutte semblable et non moins acharnée se soutenait au pont de Günzbourg, où Lacuée fut tué.

troupes, elles passèrent au bivouac toute cette nuit, qui fut très froide.

Le lendemain 9, au matin, nous repartîmes pour Landsberg; une pluie aussi abondante que glaciale commença à tomber à la pointe du jour et tomba sans discontinuation; les chemins se trouvèrent horribles, et nous n'arrivâmes à Landsberg qu'à la nuit, trempés jusqu'aux os, morfondus et pour apprendre que, d'après des ordres supérieurs, tous les équipages du corps d'armée avaient rétrogradé sur Augsbourg, d'où il résultait que j'étais sans un cheval de main, sans un domestique, sans une chemise et sans une paire de bottes à changer. Pour comble de malheur, il fut impossible de m'ôter, sans l'ouvrir dans toute sa hauteur, la botte droite, c'est-à-dire du côté où la pluie avait fouetté; je chargeai donc mon hôte de m'acheter une paire de bottes pendant la nuit, et je me couchai harassé de fatigue.

Réveillé par le bruit des tambours, je demandais les bottes que l'on avait dû m'acheter; on n'en avait trouvé à aucun prix. Si mon hôte n'avait été un criquet ayant à peine le pied d'une femme, je lui aurais de force acheté les siennes; mais il n'y avait pas moyen de songer à les mettre; je fis donc courir encore pour en trouver au moins une vieille paire; peine perdue. Cependant la division achevait de défiler, et force fut de remettre, avec des peines infinies, la seule botte entière qui me restait; quant à l'autre, de l'attacher avec une corde à ma jambe, et c'est ainsi chaussé, avec des vêtements encore mouillés et par une neige abondante, l'arrière-garde déjà partie, que je me jetai à cheval bien juste à temps; car, au moment où je quittai la place de Landsberg par un bout, je vis les hussards autrichiens déboucher par l'autre.

La route qui conduit de Landsberg à Memmingen traverse de vastes forêts de sapins, et nous pûmes tout à notre aise en admirer les effets pittoresques sous la neige, qui tomba sans discontinuer pendant toute la journée du 10, c'est-à-dire jusqu'à notre arrivée à Mindelheim, d'où nous partîmes le 11. La nuit approchait, lorsque, le 11, nous nous approchâmes de Memmingen, et cette circonstance, la fatigue, le froid, la faim et l'ordre donné pour que toutes les troupes se missent au bivouac, décidèrent Saint-Hilaire à prendre les devants pour trouver un gîte et à laisser sur le terrain, que la division devait occuper, le chef de l'état-major chargé d'indiquer aux corps leurs lignes d'établissement, et un de ses aides de camp pour conduire Morand et moi dans un château, où nous trouverions du feu, un lit et un souper. Morand partit de suite; mais il était contre mes principes de quitter mes troupes avant qu'elles eussent formé les faisceaux : autant que l'obscurité le permettait, je me fis indiquer de quel côté était le château, en arrière de la gauche d'un bois que l'on distinguait encore à droite; sur ce renseignement assez vague, je congédiai l'aide de camp, enchanté de ne pas attendre. Au bout d'une demi-heure, je me mis en route pour rejoindre le général Saint-Hilaire; mais la nuit était devenue tellement obscure que, tout en tâchant de suivre la direction qui m'avait été indiquée, je m'embourbai et me trouvai devant un ruisseau, dont je ne connaissais ni la largeur, ni la profondeur, et qui formait un marécage d'où j'eus mille peines à sortir. Existait-il un gué, un pont ? Aucune habitation, aucune lumière, aucun habitant. Tout ce que ma vue pouvait distinguer encore, c'était le bois dont on m'avait parlé et qui bordait en fond noir le ruisseau sur la rive opposée. Richebourg, aidé d'un de mes chasseurs d'ordonnance, cherchait un pas-

sage et le cherchait en vain. Enfin, et après avoir erré assez longtemps dans la neige et dans la boue, nous entendîmes un homme que nous parvînmes à rattraper; c'était un dragon rejoignant son régiment cantonné à une grande lieue de là. Nous le suivîmes, affamés, brisés, gelés et ne pensant plus qu'à un abri. Parvenus au cantonnement, une maison assez grande parut nous offrir cet abri. Richebourg et moi, nous mîmes pied à terre, abandonnant nos chevaux à nos deux chasseurs, et, pénétrant à l'intérieur, nous trouvâmes une chambre remplie de paille, éclairée par une mauvaise lampe suspendue, et chauffée par un poêle de fonte presque rouge. La chaleur étouffante et d'atroces exhalaisons ne pouvaient nous arrêter. Sur et sous la paille, des dragons couvraient le plancher; nous nous jetâmes au milieu de ces ronfleurs; à force d'en faire crier en montant sur les pieds des uns et sur les mains des autres, je trouvai entre deux d'entre eux juste assez d'espace pour me contenir, et je m'endormis, malgré la conviction qu'il fallait un véritable miracle pour que le feu du poêle rougi ne prît à la paille et ne nous grillât comme des cochons.

A la pointe du jour, le boute-selle fit sortir de cette litière infecte la moitié d'un escadron, avec Richebourg et moi. Mais Richebourg, qui, depuis quarante heures, était tout aussi bien que moi imbibé comme une éponge, ayant voulu profiter de la chaleur du poêle pour sécher son habit, avait retrouvé, pour prix de cette sensualité, un de ses pans entièrement brûlé; malheur que sa figure et sa colère auraient rendu burlesque, si la situation eût été moins pénible. Nous remontâmes à cheval, lui avec une basque, moi avec une botte, mais enfin avec un guide qui nous conduisit au château où l'on m'avait attendu la veille, pendant une heure, pour se mettre à

table. Pour comble de fatalité, nous y arrivâmes comme le général Saint-Hilaire remontait à cheval, c'est-à-dire le déjeuner fini, et, comme on n'avait laissé que du pain avec du fromage, nous le mangeâmes à cheval en l'arrosant d'une bouteille de vin bue à même le goulot.

Cette journée, pendant laquelle nous restâmes à la tête de nos troupes, se passa en pourparlers dont la capitulation de Memmingen fut la conséquence ; mais, si cette place ne nous coûta pas un homme, la rage du pillage nous en coûta quelques-uns. Au moment où notre cavalerie avait forcé les avant-postes de la place à y rentrer précipitamment, les chevaux d'une charrette qui se dirigeait vers cette ville avaient été tués tout près des portes ; les conducteurs avaient fui, et la charrette était restée abandonnée : cependant nos soldats avaient je ne sais comment appris que, dans le chargement de cette charrette, se trouvait une caisse de bijouterie et une caisse de montres ; dès lors il fut impossible de les retenir. Les défenses les plus impératives, le feu de la place, d'où l'on tirait toujours à boulets, à mitraille et à balles sur tout ce qui approchait de la charrette, ne purent les arrêter. Près de quarante d'entre eux trouvèrent la mort ; mais les deux caisses avaient été brisées et vidées ; c'est ce que ces enragés appellent faire la guerre pour leur compte.

Ici se place un pénible souvenir. Le maréchal Soult, qui avec une division de cavalerie et son corps d'armée avait été chargé de l'attaque de Memmingen et avait reçu cette place du général baron de Spangers, devait, cette mission remplie, se porter à Biberach, afin de resserrer sur ce côté le blocus d'Ulm et celui de l'armée qui y était rassemblée. La capitulation de Memmingen, dont les ouvrages furent de suite rasés, ayant été signée à la chute du jour, le maréchal laissa la division Legrand,

je crois, pour occuper la place jusqu'à ce que la garnison prisonnière de guerre et l'artillerie prise à Memmingen eussent été dirigées sur la France; puis il partit avec le reste de ses troupes pour Biberach. Mais deux précautions lui avaient complètement échappé : l'une, d'établir entre les troupes de toutes armes, l'artillerie y comprise, un ordre de marche; l'autre, de faire reconnaître la route à suivre; or il se trouva que, sur un prolongement d'environ deux lieues, cette route était formée par un chemin creux, très encaissé, et l'artillerie s'y engagea une des premières, alors qu'avec son escorte et par tous les motifs elle aurait dû tenir la queue de la colonne; elle fut suivie de l'infanterie et de la cavalerie entremêlées. Le chemin ne tarda pas à devenir détestable, la nuit parut; plusieurs des pièces et caissons s'étant embourbés ou brisés, tout ce qui marchait après eux fut forcé de s'arrêter. On pensa que cette halte ne serait que momentanée, et, pour gagner le plus de terrain possible, on se serra de plus en plus au point d'en arriver à ne plus pouvoir bouger. Pendant quelque temps néanmoins on prit patience; mais, l'obscurité se faisant complète et une pluie glaciale qui commençait à tomber avec abondance promettant de durer toute la nuit, les milliers d'hommes qui, dans la boue jusqu'à la cheville, de plus en plus mouillés, n'ayant ni moyen de s'abriter, ni moyen de s'asseoir, de faire du feu, d'avancer ou de reculer, commencèrent à jurer et à se plaindre, et finirent par les plus horribles imprécations contre les généraux qui n'y pouvaient rien, les officiers d'état-major qui en étaient fort innocents, et le maréchal à qui la situation était seule imputable.

Pour savoir la cause de cet arrêt et tâcher d'y apporter quelque remède, les généraux avaient ordonné à leurs aides de camp de gagner la tête et de leur rendre

compte de ce qui s'y passait; mais aucun de ces aides de camp ne put avancer seulement de quelques centaines de pas, et encore ceux qui osèrent s'aventurer manquèrent-ils d'être assassinés. Un officier général voulut essayer de se frayer un passage et courut les plus grands dangers, de sorte qu'il fallut se résigner et abandonner à elles-mêmes toutes ces troupes engouffrées. Par bonheur, ma brigade arrivait au chemin creux lorsque la bagarre commença : je pus l'arrêter à temps et la déployer en avant d'un village qui précédait cette entrée de route infernale ; mais, pour le reste des troupes, la nuit fut déplorable et porta un coup fatal à la confiance du soldat et à la discipline. Dans ce pêle-mêle des officiers avec leurs hommes, il y eut des scènes de révolte et de grossièreté vraiment atroces, qui ne purent être réprimées. et une telle imprévoyance, qui eût entaché la carrière d'un caporal, figure plus mal encore dans l'histoire de la vie militaire d'un maréchal de France.

Le jour débrouilla cet abominable chaos : toutefois, au lieu d'arriver de grand matin à Biberach, nous n'y arrivâmes que vers le soir, ce qui, par un bonheur sur lequel on ne devait pas compter, fut indifférent ; mais si Mack, qui en était à son agonie, avait profité de cette nuit pour déboucher d'Ulm par la vallée de l'Iller, il nous trouvait dans une confusion qui ne laissait aucune résistance possible. Nous étions encore à cette époque où la fortune, d'accord avec le génie, ne marquait nos entreprises que par des victoires. Temps d'illusions et de prestige, où tout réussissait au delà des prévisions, où l'on faisait des fautes avec impunité, temps heureux, mais qui ne dure pas toujours.

Notre rôle à Biberach se borna à attendre trois jours que Mack et son armée eussent enfin passé sous les

Fourches Caudines. Quant à moi, lorsque je parvins à ce cantonnement, il y avait quatre jours que je n'avais fait un repas, que je ne m'étais couché et que, passant, et la nuit et le jour, de la pluie à la neige et de la neige à la pluie, mes bas n'avaient séché, et que je n'avais délié la corde qui retenait ma botte. Ce fut, je crois, la plus dure semaine de ma vie; mais enfin j'étais dans la maison d'un des bons paysans de la Souabe et dans un village où il y avait des rasoirs, des vivres et un lit. Aussi mon premier soin fut-il de parer à ma toilette, le second de dîner, le troisième de livrer ma chemise avec mes hardes à sécher et repasser, puis de m'emmailloter d'un drap et de me coucher jusqu'à ce que tout fût mis en état pour me relever. Restait ma botte, le ciel y pourvut; un chasseur d'ordonnance partant d'Augsbourg pour rejoindre le général Saint-Hilaire, Jacques, mon domestique, eut l'attention de lui donner une paire de bottes contenant, l'une une chemise et une cravate, l'autre une paire de bas et deux mouchoirs. Le malheur voulut que la ficelle liant ces deux bottes ensemble se cassât, et que la botte contenant la chemise et la cravate se perdît; mais un bonheur contraire voulut aussi que la botte perdue se trouvât être celle de gauche; de sorte que celle qui m'arrivait vint former la paire avec celle qui me restait.

Ulm s'était rendue. Ses fortifications furent, comme celles de Memmingen, aussitôt rasées, et nous nous dirigeâmes de nouveau vers Augsbourg, d'où nous marchâmes sur Munich et sur Vienne. Ce mouvement général commença le 18 et se fit avec un enthousiasme encore accru par cette annonce que l'Empereur donnait à son armée le produit de toutes les contributions de guerre qui seraient frappées en argent.

J'ai dit que la nuit qui suivit notre départ de Memmin-

gen porta un coup sérieux à la discipline, et nous ne tardâmes pas à en avoir la preuve. Les troupes du corps d'armée qui par leur sagesse s'étaient montrées jusqu'alors si dignes d'avoir fait partie du camp de Boulogne, devinrent pillardes, et même, d'après leur adage : « L'ennemi est comme la gerbe de blé : plus on le bat, plus il rend », elles prirent l'habitude de frapper le paysan pour se faire livrer son argent. On ne saurait croire à quel degré ils poussèrent la tactique du pillage. En visitant la maison, ils se faisaient accompagner par le maître, guettaient ses regards les plus furtifs et brisaient ou démolissaient tous les endroits sur lesquels ses regards s'arrêtaient. Ils démolissaient de même tous les murs intérieurs nouvellement construits; ils arrosaient d'eau les caves, et, partout où cette eau se buvait plus vite qu'ailleurs. ils creusaient à l'instant; ils fouillaient pareillement les terres nouvellement remuées dans les cours et dans les jardins. Sans vouloir inculper aucun des autres corps, je dirai que ma brigade fut une de celles qui furent maintenues dans le meilleur ordre. Pendant les marches, je plaçais derrière chaque régiment un peloton de sous-officiers commandés par un officier actif et ferme, qui ne laissait personne en arrière et visitait dans ce but toutes les maisons, granges et resserres près desquelles nous passions ; ainsi que mes aides de camp, dont l'un était toujours à l'un des bouts de la colonne quand je me trouvais à l'autre, j'étais sans cesse sur ses flancs, courant en avant et en arrière pour porter la surveillance partout, et j'avais dressé à ce manège mes colonels, par qui j'avais fini par être secondé; je faisais des haltes fréquentes, et aucun homme ne quittait les rangs sans être accompagné par un caporal et sans laisser son fusil à son camarade ; enfin, dans les bivouacs, non seulement on n'allait aux

distributions, au bois, à l'eau que par détachements, mais je faisais entourer ma brigade par un cercle de factionnaires, que ni mes soldats, ni des soldats étrangers ne dépassaient, et je restais sur le front de bandière jusqu'à la nuit.

Je me rappelle ce fait. Des soldats d'une autre division vinrent un soir pour entraîner des soldats de ma brigade à la maraude. J'avais été informé du complot; j'étais donc présent à leur arrivée, et, comme ma ligne de factionnaires les arrêtait avec peine, je fus obligé d'intervenir pour les écarter. Je m'en croyais quitte; mais une heure après, le jour baissant, ils revinrent en plus grand nombre, ayant eu la malice de se fractionner par petites troupes et de se présenter sur plusieurs côtés à la fois. Ils franchirent en courant la ligne de mes factionnaires, et ils allaient se mêler à mes soldats, lorsque je fis prendre les armes au piquet et je fis tirer à balles sur les plus avancés. La leçon fut doublement fructueuse. Ces gaillards se sauvèrent à toutes jambes et ne revinrent pas; mes soldats en devinrent plus dociles et leurs officiers plus forts : « Eh quoi! me dit ce bon général Saint-Hilaire, lorsque je lui fis mon rapport, vous avez osé faire tirer sur des soldats de l'Empereur? — Je n'admets pas de soldats sans discipline, lui répondis-je; les lois qui condamnent les pillards sont les mêmes pour les soldats de l'Empereur et pour les autres : d'ailleurs, du jour où ma brigade cessera d'être disciplinée, je cesserai de la commander. Au reste, ajoutai-je en riant, tant tués que blessés, il n'y a eu personne de touché. » Mais eût-il dû y en avoir, j'aurais agi de même; et ce mot du général Saint-Hilaire exprime mieux que tout ce que je pourrais ajouter à quel degré d'indépendance certaines troupes avaient pu en arriver; grâce à cette espèce de vernis que leur donnait leur titre de « soldats

de l'Empereur », ils acquéraient vis-à-vis de chefs pusillanimes une sorte de force inviolable dont ils profitaient pour commettre les plus graves désordres.

Ce que j'ai donné de coups dans cette campagne n'est pas croyable, et il faut bien admettre que je n'y allais pas de main morte, car j'ai cassé deux cannes. Le fait qui me coûta la seconde se rapporte à une anecdote que j'ai souvent contée, parce qu'elle peint le mieux notre soldat français et, dans un sens, lui fait le plus d'honneur. J'avais laissé filer ma brigade, je crois, pour m'arrêter à déjeuner; quelques autres corps m'avaient dépassé, et je trottais pour la rejoindre, lorsque des cris effrayants partirent d'une maison isolée devant laquelle j'arrivais, et qui sur ma gauche se trouvait à quelques toises de la route. A l'instant je suis à bas de cheval; je cours à la maison; je la trouve pleine de soldats fouillant dans les armoires, dans les tiroirs même, pour voir, comme l'un d'eux eut un jour l'effronterie de me le dire, s'il n'y avait pas des Autrichiens cachés; d'autres tenaient fort serrée la fille ou la femme de la maison; à grands coups de canne, je les fais déguerpir par la porte et par la fenêtre. J'apprends alors que la cave est remplie de soldats, et que le vin y coule à grands flots. Je me précipite par l'escalier; mais à peine suis-je dans la cave que tous ces coquins soufflent leurs lumières, se sauvent pendant que je casse ma canne sur le dos de je ne sais qui et que je mets le sabre à la main pour continuer de plus belle. Cependant le dernier est parti en fermant la porte sur lui, et, dans une obscurité profonde, je trébuche sur des baquets, contre des tonneaux, et je ne sors de là qu'après des cris de sourd qui sont enfin entendus. Je visite la maison et la cour pour m'assurer que tous mes pillards sont partis, et je les vois achevant de franchir une clôture de bois qui entoure le

jardin ; ils m'envoient mille menaces et sottises ; l'un d'eux a même l'audace de me crier que je ne mourrais que de sa main ; je recommande de fermer portes et volets, de n'ouvrir à personne, et me voilà remonté à cheval. Or, en reprenant la route, je vois qu'elle monte par un long circuit autour d'un tertre, et, désirant couper au court pour rejoindre plus tôt ma brigade, j'avise à l'un des côtés du tertre un terrain plan, qui va rejoindre en ligne droite la route vers la fin de son circuit. Je pousse aussitôt mon cheval ; mais il n'a pas fait quelques pas que ses sabots s'enfoncent ; il veut reculer ; je l'éperonne ; alors il se jette en avant et fait, comme en barbotant, je ne sais combien de bonds ; finalement il est en pleine bourbe et comme flottant sur son ventre. Je me trouvais dans un de ces infâmes marais assez fréquents en Allemagne, beaucoup plus communs en Pologne, que rien n'annonce à la superficie, qui souvent embrassent d'immenses espaces et dont plusieurs sont sans fond. J'essaye de sonder avec le pied, je reconnais que je n'ai à espérer d'appui que de ma monture ; mais insensiblement elle s'enfonce, et le moindre effort qu'elle fera pour se dégager l'engagera davantage. Richebourg et mon ordonnance se désolent, n'imaginant pas quels secours me porter, et nous commencions à être fort inquiets de mon salut, lorsque ces mêmes soldats que je venais d'assommer, qui juraient de me tuer, mais qui au fond savaient bien que j'avais fait mon devoir et qui, dans ce cas, ne méconnaissaient pas le leur, parvenus au point de la route qui domine le tertre, m'aperçoivent et jugent mon danger. Par un mouvement spontané, ils dégringolent presque à pic, jettent leurs sacs et leurs armes, courent démolir la clôture en planches entourant le jardin de la maison d'où je venais de les chasser, arrivent chacun avec sa charge de planches au bord de

ce marais mouvant, y font flotter un plancher, parviennent jusqu'à moi, me sauvent et, non contents de ce premier exploit, étendent leurs planches tout autour de mon cheval, et, à l'aide de cordes, de leviers et de sangles, ils le soulèvent, et par la tête et par la queue le tirent de toutes leurs forces hors de cette bourbe infernale et me le ramènent : « Allons, leur dis-je, en frappant sur l'épaule de l'un d'eux, vous êtes quelquefois diaboliques, mais vous n'en êtes pas moins de braves gens. Tenez, ajoutai-je en leur présentant deux napoléons, voilà pour boire à la santé de l'Empereur. — Nous y avons assez bu », me réplique l'un d'eux. A ce moment, ils partent tous en riant, mais sans rien accepter.

Ne quittant presque pas mes troupes, surtout à la fin des longues marches (et nous n'en faisions guère d'autres), je n'étais jamais là quand on répartissait les logements, qui, hors des villes et pour les généraux, étaient presque toujours des châteaux. Toutefois, lorsque le général Saint-Hilaire ne me logeait pas avec lui, ce que j'aimais fort pour moi, mais non pour mes aides de camp, mes domestiques et mes chevaux, il me faisait réserver le meilleur château après celui qu'il prenait, de sorte que j'étais généralement très bien logé. Un soir, cependant, arrivé plus tard que de coutume, c'est-à-dire bien après la nuit fermée, à la position où mes troupes devaient bivouaquer, ayant une demi-lieue à faire pour gagner le château qui m'avait été assigné, très fatigué d'ailleurs, n'ayant pas faim et devant me remettre en marche avant le jour, je m'emparai d'une maison abandonnée qui bordait la route. Précédemment occupée par je ne sais combien d'officiers ou de soldats qui s'y étaient succédé, le poêle de la principale chambre brûlait encore; cette chambre était donc chaude; elle était en outre pleine de paille, et, sans plus d'examen.

je m'y couchai entre le poêle et un homme que notre arrivée n'avait pas fait bouger. Au jour, je me lève, je secoue mon manteau, et j'allais partir, lorsque mes yeux se reportent sur mon voisin, et je fais cette réflexion que plus il a le sommeil dur, moins je dois l'abandonner dans un gîte qui, après le départ des troupes, peut n'être plus très sûr; je l'appelle sans obtenir de réponse et je lui saisis un bras que je trouve raide et froid; alors je le pousse du pied, il roule sur le nez et y reste. Bien entendu, personne ne s'occupa de le reconnaître, et c'est ainsi que des hommes par centaines de mille ont disparu dans nos armées, sans qu'on ait songé à justifier leur décès vis-à-vis de leurs familles, tandis qu'on nous obligeait à faire dresser un procès-verbal en règle pour constater la mort d'un cheval, dont on devait tenir un compte rigoureux, alors qu'on ne devait compte d'aucun homme.

A minuit, on nous paya de nos traitements échus. En me comptant mon argent, le payeur me dit qu'il avait à me retenir un jour de solde. « Et pourquoi cette retenue, je vous prie? — Pour le monument de Boulogne! — Quel monument? — Un monument que M. le maréchal fait élever à la gloire de l'Empereur. — Et c'est à moi de le payer? — Il se fait par cotisation de tous les généraux, officiers et soldats du quatrième corps d'armée; cotisation fixée à un jour de solde par mois. » Ne pouvant l'éviter, je subis la retenue, tout en pensant que le maréchal Soult, qui nous faisait payer la régalade, eût été le plus grand homme du monde si la gloire s'était accaparée comme l'argent, et s'il s'était montré aussi terrible pour ceux qu'il avait à combattre que pour ceux qu'il a rançonnés.

En descendant de cheval à Wels, on me remit un billet de logement portant : « A l'Abbaye. » Informé que le ma-

réchal devait coucher à Wels, je demande où il loge ; on me répond : « A l'Abbaye. — Et Salligny (le chef de l'état-major général) ? — A l'Abbaye. — Et le général Saint-Hilaire ? — A l'Abbaye. » Bref, toutes les adresses étaient pour l'Abbaye. Dans la pensée qu'on y serait fort mal à l'aise, je voulus obtenir un autre gîte, mais sans succès. Résigné non sans quelque humeur, j'arrive ; je trouve un château immense, éclairé comme une ville ; je présente mon billet. A l'instant un domestique en livrée me précède, armé de deux bougies, et me conduit dans un fort bel appartement admirablement meublé, dont toutes les pièces étaient chauffées et s'éclairèrent toutes aux bougies. Dans une de ces pièces était dressée une table de six couverts, qui, à l'heure que j'indiquai, se trouva parfaitement servie en mets et en vins, et desservie par deux domestiques, dont un ne quittait pas l'antichambre. Tout cela se passa comme par enchantement, sans que j'eusse la peine de rien demander et sans que je visse personne que je pusse remercier. Il en fut le lendemain du déjeuner comme il en avait été la veille du souper, et je n'eus qu'à souhaiter aux amis de ces moines d'être reçus par ceux-ci comme l'étaient leurs ennemis ; car, pour être dans leur propre pays, les Autrichiens ne recevaient pas toujours le meilleur traitement. J'en citerai le fait suivant :

Nous traversions une forêt dans laquelle on s'était battu deux jours auparavant ; des morts, des armes et des débris de charrettes et de voitures d'artillerie, épars dans la neige, rappelaient la lutte sur une grande lieue. Vers le milieu de ce champ de carnage, j'aperçus au bord d'une futaie une masure ; suivant mon habitude de fouiller tous les endroits où des soldats pouvaient se cacher, j'arrivai à la porte dont le battant était brisé et je me trouvai devant un homme qui me parut de

proportion énorme, tête nue, couvert de lambeaux, les cheveux épars, en grande partie collés, et le visage tout noir de sang figé; il se traînait sur ses genoux, faute peut-être d'avoir encore une jambe, l'œil et la bouche profondément coupés d'un même coup de sabre. Il tendait vers moi ses deux grands bras, me fixant de son seul œil hagard et accompagnant la plus effrayante grimace d'un gémissement, d'un mugissement, d'un hurlement dont il est impossible de caractériser le son. Il était suivi par je ne sais combien d'autres blessés, tous Autrichiens, plus ou moins mutilés, abandonnés, et qui, au milieu des frimas, croupissaient là depuis deux jours, sans vivres, sans feu, alors qu'aucun secours n'aurait dû leur manquer, puisqu'ils étaient dans leur patrie. A la vue de ces malheureux, au spectacle si terrifiant du premier, je fus bouleversé par une émotion comme jamais peut-être je n'en ai ressenti de pareille. Je tins pied cependant, je fis appeler le major du 36e régiment et je le chargeai de faire ce qu'il y aurait de possible, d'attendre avec une garde que du premier village je pusse envoyer des voitures pour porter à ces malheureux quelques vivres, des effets de premier pansement, et les faire évacuer sur la plus prochaine ville, et je partis avec la conviction d'avoir fait ce que j'avais pu. Et cependant il est un visage qui m'est toujours resté présent, un œil qui semble me regarder, un cri qui retentit à mon oreille, et je suis encore poursuivi par l'image de ce lugubre tableau.

Après quelques marches fatigantes et que la saison achevait de rendre pénibles, on nous annonça un séjour à Saint-Pœlten, autre ville à riche abbaye, ville où toute la divison se trouva réunie, abbaye où tout l'état-major de la division fut logé, séjour dont nous nous félicitions d'autant plus que toute cette journée fut une journée

de neige, et que, midi passé, la neige redoubla et continua à tomber sans discontinuer. Or la nuit était fermée depuis plus de deux heures et la moitié des soldats couchés, quand, après sept heures du soir, le général Saint-Hilaire reçut de M. le maréchal Soult l'ordre impératif de partir immédiatement de Saint-Pœlten, pour aller occuper trois villages dont le moins éloigné était à deux lieues, de loger de sa personne dans le premier que l'avant-garde occuperait, de m'envoyer avec ma brigade dans le deuxième et le général Varé avec la sienne dans le troisième, mais de laisser à Saint-Pœlten cent hommes qui y resteraient à la disposition du porteur de ces ordres, d'où il résultait formellement qu'aucun de nous ne devait rester à l'abbaye ou même dans la ville.

Rien ne pouvait justifier ce brusque déplacement. De raisons de guerre, il ne pouvait y en avoir aucune. L'ennemi était à quatre ou cinq jours de nous, et je ne sais combien de corps d'armée nous séparaient de lui. Notre marche ne pouvait se faire que de nuit, par de très mauvais chemins disparaissant sous la neige, et cependant, quelque bizarre ou barbare que pût paraître cet ordre, il fallut obéir, mais non sans murmurer. On réunit les corps aussi vite qu'on le put, et, vers neuf heures, on se mit en marche et l'on sema la route de malades et de traînards. Pour mettre le comble, il ne fallait plus que nous égarer; le guide qui m'avait été donné n'y manqua pas, de sorte que ce fut seulement après deux heures du matin que, ayant pataugé cinq heures durant, ayant détruit une chaussure tout entière, nos troupes trempées, gelées, exténuées, arrivèrent enfin aux deux vilains villages qu'elles devaient quitter au jour.

Nous nous étions d'abord perdus en conjectures sur le véritable motif de ce départ précipité; mais, le lende-

main matin, le général Saint-Hilaire nous l'apprit, à Morand et à moi, ou plutôt acheva de confirmer ce que nous en pensions! Il ne s'était en effet pas pressé de partir, et il avait eu le temps de recevoir les doléances d'un des moines qui, tout éploré, lui avait révélé que le maréchal Soult frappait l'abbaye d'une contribution énorme. Les cent hommes qu'on laissait à Saint-Pœlten devaient en assurer la perception, que le porteur des ordres était chargé de faire. Ajouterai-je que, lorsque l'envoyé du maréchal se présenta, le général Saint-Hilaire était occupé tranquillement à lever une petite contribution d'un millier de louis, ainsi que Morand l'avait découvert, et que la manière dont tout à coup il garda le silence sur cette affaire, à laquelle pendant deux jours il était revenu sans cesse et avec colère, nous fit penser, à tort ou à raison, qu'il était parvenu à en avoir une part quelconque? Au résumé, et encore que j'aie eu de nombreuses occasions de battre ainsi monnaie, et que pour mon compte j'aie cru devoir m'en abstenir, ce n'est pas le fait même que j'incrimine le plus; j'ai expliqué qu'il est presque une des fatalités de la guerre, et qu'il était justifié par l'autorité de l'Empereur; mais ce qui jamais ne peut être assez condamné, c'est d'avoir abîmé toute une division dans le vain espoir de couvrir du secret cet acte de concussion.

Pendant que le quatrième corps achevait de passer l'Inn à Mühldorf, le 29 octobre, je m'étais rendu, avec le général Saint-Hilaire, chez le maréchal Soult. Appuyé sur ses deux bras croisés, couché tout de son long sur une table à manger, ayant sous lui plusieurs cartes géographiques déployées, il se traînait de l'une à l'autre en lisant et relisant une instruction qu'il venait de recevoir de l'Empereur. A peine parut-il s'apercevoir de notre arrivée. Trois fois, et après de longs intervalles,

le général Saint-Hilaire lui répéta la question qu'il avait à lui faire; quand nous eûmes enfin la réponse, il y avait une bonne demi-heure que nous étions là, et que le maréchal n'avait ni bougé ni dérangé son regard. Certes il nous avait donné le spectacle d'une grande préoccupation et d'une grande ténacité, mais en même temps celui d'une grande lenteur de conception. Aussi ce fait acheva-t-il de convaincre Saint-Hilaire et moi que, si peu d'hommes étaient capables de plus d'efforts, de plus de persévérance que le maréchal Soult, personne aussi n'avait moins de pénétration vive, de sagacité, de ces inspirations rapides et brillantes qui constituent l'homme de guerre distingué. La carrière du maréchal a confirmé le jugement que nous portions alors sur lui; quant à l'affaire de Saint-Pœlten, elle nous parut révéler chez le maréchal le même caractère si tenace dans ses idées.

Ce sera toujours une volupté que de battre un ennemi; mais, après avoir battu un ennemi acharné formant la première puissance militaire de l'Europe, c'est un enivrement que d'entrer après cent lieues de victoires dans sa capitale, surtout quand cette capitale est celle des modernes Césars. On juge de notre exaltation, quand nous prîmes possession de Vienne, que nous vîmes ses casernes devenir celles de nos soldats; son arsenal avec ses deux mille canons et ses cent mille fusils, notre parc de réserve; ses palais et ses maisons, des demeures que nous occupions en maîtres; et Schœnbrunn (un équivalent de Fontainebleau), la résidence de notre souverain. Pour le moment, ces jouissances, que de plus glorieux souvenirs allaient suivre, furent d'autant plus vives qu'elles devaient avoir moins de durée. Je ne restai à Vienne qu'une nuit passée dans l'hôtel de je ne sais quel magnat, propriétaire d'un des premiers crus de la Hongrie. Chambellan de l'empereur d'Autriche, mon hôte

de quelques heures avait quitté Vienne à notre approche ; mais il y avait laissé un intendant, que nous édifiâmes par notre sobriété autant qu'il nous satisfit par la manière dont il fit les honneurs des appartements de son maître, de la cuisine et de la cave, célèbre même à Vienne par ses vins de Tokay.

C'est la loi pour le soldat. Après le château, la masure ; après l'abondance, la faim. Je m'étais levé à Vienne dans un palais, et je me couchai à Stockerau dans le plus misérable gîte, après avoir fait le pire des dîners, en opposition au splendide déjeuner que je venais de faire à Vienne. Bien plus, nous quittions l'Autriche proprement dite, et c'est un effet étrange que celui que produisit sur nous notre entrée en Moravie. Cette partie de la monarchie autrichienne diffère très peu de toutes celles qui l'avoisinent ; c'est le même sol, le même climat, les mêmes constructions ; ses habitants, brûlés, saccagés par les Russes, nous reçurent comme des libérateurs, c'est-à-dire mieux que nous ne l'avions été dans des pays amis. Il arriva notamment à nos soldats d'aider ces habitants à réparer les ravages commis par leurs alliés ; il arriva même à l'Empereur de faire arrêter son escorte, pour la faire travailler à éteindre un incendie. La population, d'ailleurs, était fort douce comme son idiome, idiome qui nous parut d'autant plus suave que nous venions d'entendre l'allemand qui l'est si peu ; et cependant, ce nom si doux de Moravie devint l'objet d'un jeu de mot sinistre ; beaucoup d'entre nous ne purent se défendre de ce pressentiment que le pays allait substituer pour eux « mort à vie ». Sans doute, ainsi présenté, ce calembour ne doit paraître qu'un enfantillage ; mais, à certains moments de la guerre aussi bien qu'à certaines périodes de l'existence, un simple calembour peut correspondre à un état d'esprit, et cet état d'esprit

fut celui d'un véritable malaise. Richebourg, ce brave Richebourg, si supérieur d'intelligence, éprouva un sentiment presque d'horreur en entrant en Moravie, où la destinée avait placé sa tombe; le colonel Mazas en eut l'imagination frappée au point de le répéter sans cesse, et bon nombre d'officiers qui, depuis dix ans de guerres, risquaient leur vie sur tant de champs de bataille, firent leur testament, ce qu'ils n'avaient pas encore songé à faire. Je fus, comme bien d'autres, le jouet de ce malaise, que je n'ai d'ailleurs éprouvé que là, et je me l'explique par le pressentiment de la mort de tant de braves, par celui de l'affreuse blessure qu'Austerlitz me réservait.

Le 17 novembre, à la pointe du jour, nous avions repassé le Danube; en traversant ce fleuve, nous rendîmes hommage au mouvement chevaleresque auquel céda Murat, lorsque, informé, aux approches de Vienne, que le pont sur le Danube était en bois et allait être brûlé, il courut à ce pont, sans entrer dans la ville, le passa en dépit du poste qui le gardait, arriva sur la rive gauche, aborda audacieusement le général Auersberg, commandant l'arrière-garde de l'armée des alliés, et engagea avec lui une discussion pendant laquelle, ayant été rejoint par quelques hommes, il osa s'opposer à l'incendie projeté; il donna de cette sorte à quelques troupes le temps d'accourir et sauva le pont, service immense... En effet, le pont détruit, il fallait, pour en construire un autre, exécuter un passage de rivière par bateaux, opération de guerre toujours fort chanceuse en présence d'une grande armée et sur un aussi grand fleuve que le Danube; c'était en tout cas un retard de douze ou quinze jours, qui pouvait changer le sort de cette guerre nommée, comme je l'ai dit, des Cent-jours (1).

(1) Il n'y eut même que soixante-neuf jours d'opérations depuis

La position de Napoléon s'était en effet compliquée après qu'on eut repassé le Danube. Autour ou en avant de Brünn, se trouvaient : avec un corps de 10,000 hommes le général Essen, l'empereur d'Autriche avec vingt bataillons et cinquante-quatre escadrons, et l'empereur de Russie, qui sous peu de jours allait avoir réuni quatre-vingt-quatre bataillons et cent cinq escadrons; c'est-à-dire, et en tout, 104,000 hommes. Près de 20,000 hommes, les débris du corps de l'archiduc Ferdinand compris (1), occupaient Czazlau, sous les ordres de ce prince; en outre, le roi de Prusse devenait menaçant et était en mesure de traverser la Bohême et de se porter sur nos derrières, avec 80,000 hommes et peut-être les 12,000 Suédois; enfin, et sans parler d'un petit corps de troupes de 5,500 hommes stationné sous les ordres du général Merwelt en Hongrie, le prince Charles, revenant d'Italie et ayant gagné quelques marches sur le maréchal Masséna, s'avançait avec ses 45,000 hommes vers le Danube, soit pour attaquer notre droite, soit pour se réunir aux deux empereurs. Situation grave et qui le devenait d'autant plus que nos marches si pénibles et en partie si rapides avaient affaibli nos corps, alors que les Autrichiens, par exemple, avaient pu se renforcer en se repliant sur leurs dépôts et leurs réserves.

Afin d'être en mesure partout, ou du moins de pouvoir partout l'être à temps et notamment contre le roi de Prusse, contre le prince Charles, les deux empereurs et l'archiduc Ferdinand; afin de pouvoir arriver en masse contre un ennemi divisé, les corps des maréchaux Augereau et Ney restèrent en observation sur le haut Danube

notre passage du Rhin, et soixante-deux jours depuis notre entrée à Donauwœrth (jour auquel la lutte commença) jusqu'au lendemain de la bataille d'Austerlitz qui termina la campagne.

(1) Napoléon dit : l'archiduc Jean; c'est une erreur.

et à portée non seulement de se renforcer des réserves de Strasbourg et de Mayence, et, de concert avec notre armée du Nord, de surveiller et de contenir la Prusse et les Suédois; les Bavarois devaient tenir l'archiduc en échec et l'empêcher de rejoindre les armées des empereurs; le général de brigade Reille avec les Würtembergeois et le général de brigade Lauriston avec les Badois commandaient à Linz et à Braunau, afin d'assurer nos communications; Marmont occupait Vienne; quant au surplus de l'armée, c'est-à-dire aux corps de Bernadotte, Davout, Soult, Lannes et Mortier, la garde impériale et la réserve de grenadiers, ainsi que quatre divisions de cavalerie de ligne, marchèrent sous les ordres directs de Napoléon sur Brünn, place forte qui regorgeait de magasins et de munitions, et que les alliés, pensait-on, ne devaient pas nous abandonner sans courir les chances d'une bataille. Mais, à notre approche, les alliés quittèrent Brünn et continuèrent leur retraite jusqu'à Olmütz, où ils se réunirent dans une position formidable, ce qui fit penser à Napoléon qu'ils y resteraient d'autant plus longtemps qu'une partie de leurs troupes, fatiguées, avaient déjà fait des pertes considérables et que le grand-duc Constantin était attendu par eux avec le corps des gardes (1).

Sur ces entrefaites, l'Empereur fut informé que le prince Charles devait avoir passé Goritz; il renvoya en toute hâte le corps du général Mortier et la moitié du corps du maréchal Davout à Vienne, et les y réunit au corps du maréchal Marmont, et cela pour garder cette capitale, pour occuper Gratz, pour pouvoir y rassembler 40,000 hommes destinés à ralentir la marche du prince Charles

(1) Il croyait aussi à la formation et à la prochaine arrivée d'une troisième armée russe forte de 50,000 hommes et placée sous les ordres du général Michelson. Cette armée n'exista jamais.

et à l'accabler après avoir été rejoints par le maréchal Masséna; enfin, et comme dernière prévision, il s'échelonna sur Vienne, en plaçant à Nicolsbourg la division Friant, du corps du maréchal Davout, et une division de dragons; dispositions par suite desquelles il pouvait se renforcer sur tous les points et se trouver en mesure de battre successivement les différents corps de l'ennemi.

Mais l'incertitude des opérations des alliés, le désordre de leur administration, équivalant dans cette circonstance à une ruse de guerre, déjouèrent les prévisions de Napoléon. Alors qu'il croyait les alliés tout occupés de compléter leur réunion et de se fortifier à Olmütz, ceux-ci, arrivés dans cette ville le 23 novembre, devant être rejoints le 25 par Constantin, qui amenait le dernier renfort attendu, résolurent tout à coup de se reporter en avant et de se remettre en mouvement dès le 25. Par suite de cette bizarre tergiversation, les ordres exécutoires de ces nouvelles dispositions furent expédiés le 24; mais deux jours de vivres devaient être distribués aux troupes dans la journée du 24, et ces vivres manquèrent, il fallut remettre le départ au 26; or il se trouva que ce jour-là les généraux n'avaient pas encore compris les ordres et instructions qu'ils avaient reçus le 24, et ce fut seulement le 27 que l'armée des deux empereurs se remit en marche, sur cinq colonnes, dont une toute de cavalerie, lesdites colonnes précédées par deux avant-gardes et une réserve, et flanquées sur leur gauche, mais à une grande distance, par le corps de Merwelt venant de Hongrie, et sur leur droite par le corps du général Essen (1). Ce mouvement inattendu des alliés allait provoquer le choc, et, alors qu'il avait pu s'at-

(1) J'ai dit que ce corps était de 10,000 hommes, mais que durant la bataille, où cependant son général fut tué, il resta comme oublié à Kremsier.

tendre à un long repos. Napoléon se trouva tout à coup à la veille d'une grande et décisive bataille.

Cette bataille qui devait être le châtiment d'une des plus déloyales agressions et qui, résultant d'une série de pensées gigantesques, allait couronner par la plus éclatante des victoires une campagne telle qu'aucune armée n'en recommencera jamais, cette bataille est décrite, et dans le rapport officiel russe du général Koutousow, et par le général Stutterheim, l'un des généraux les plus habiles de l'Autriche (1), enfin par l'Empereur lui-même, en un travail fait dans son cabinet et plusieurs fois retouché par lui (2). Je n'en dirai donc que ce qui sera nécessaire à mon récit.

Les forces ennemies qui s'avançaient pour livrer bataille s'élevaient à 104,000 hommes, dont 16,000 cavaliers, et je ne donne pas ce nombre d'après Koutousow, qui ment jusqu'à dire que nos forces étaient au nombre double des siennes, non d'après Napoléon qui

(1) *Relation officielle de la bataille d'Austerlitz* présentée à l'empereur Alexandre par le général Koutousow, et observations d'un officier français. Au quartier général à Braunau, le 28 mars 1806. — *La bataille d'Austerlitz*, par le général Stutterheim, 3e édition, avec des notes par un officier français. Paris, chez Fain, Debray, Mongis et Delaunay, octobre 1806.

(2) Chacune de ces revisions indique son époque par les titres donnés à ceux que l'on accablait de titres. Exemple : dans la première rédaction, Murat est désigné par le titre de prince Murat; dans la seconde, par ces mots : le grand-duc de Berg; dans la troisième, par : le roi de Naples. Manie déplorable que celle de rendre ridicules comme grands personnages des hommes qui par eux-mêmes et comme héros étaient magnifiques d'honneur, de vaillance et de gloire. Aussi, et pour écarter toutes ces mascarades, ne trouve-t-on dans mes Souvenirs la citation des grands hommes de guerre que sous les noms qu'ils ont illustrés, et non sous les titres par lesquels on a voulu les illustrer ; sous les noms que ceux qui se sont respectés n'ont jamais quittés et que l'histoire leur conservera, j'en suis sûr, faisant justice de tous ceux qui ne pouvaient avoir d'autre portée que d'ajouter des ducs à la queue de tous les ducs créés par cette improvisation fantasmagorique.

s'est borné à évaluer les masses, mais d'après ce que m'a dit à Brünn, où je restai blessé après le départ de l'armée, le général Weirother, qui à la paix fut nommé gouverneur de la Moravie et qui, lors de la bataille d'Austerlitz, était quartier-maître général de l'armée alliée sous les ordres du général en chef Koutousow. Ce dire du général Weirother, dire répété cent fois dans nos entretiens, je l'ai contrôlé d'après ce qu'a publié Stutterheim (qui a diminué ce nombre d'un cinquième), et il se rapproche de celui qu'a donné Napoléon.

Au moment où ces 104,000 hommes s'ébranlaient en masse et marchaient sur nous, nos troupes étaient réparties ainsi : à Wischau, quatre régiments de cavalerie légère, et, je ne sais comment ni pourquoi, cent quatre hommes d'infanterie y furent pris; à Austerlitz et dans les villages les plus voisins de ce bourg, le quatrième corps aux ordres du maréchal Soult et qui arriva par le couvent de Raigern; à Bosenitz, à Holubitz et à Welspitz, le cinquième corps aux ordres du maréchal Lannes; à Schlapanitz, le premier corps aux ordres du maréchal Bernadotte; sur la route de Brünn à Wischau, les divisions de cavalerie de ligne, sous les ordres immédiats de Murat; à Brünn, la réserve de grenadiers, la garde impériale et l'Empereur.

Le 28 au matin, l'ennemi parut devant Wischau; de suite attaqués de front et débordés sur leurs flancs par les trois divisions de la cavalerie de l'avant-garde du prince Bagration et par l'avant-garde du général Kienmayer, les quatre régiments de cavalerie légère que nous avions dans cette place se reployèrent; malgré quelques charges qui la ralentirent, la retraite s'effectua régulièrement par la route de Brünn, jusqu'en arrière de Rausnitz, que nous évacuâmes dans cette soirée du 28 et que l'ennemi occupa sans délai. Toutes les troupes

passèrent la nuit sous les armes, et, des hauteurs d'Austerlitz où le quatrième corps bivouaqua, nous comptâmes sept lignes de bivouacs ennemis sillonnant sur un prolongement immense les hauteurs en avant de Wischau; en arrière de ces lignes de feu, la réserve tout entière formait, à Prosnitz, la garde des deux empereurs; en avant des mêmes lignes se trouvaient le prince Bagration et le général Kienmayer, en position entre Rausnitz et nous.

Pendant que de cette sorte tout se préparait pour un choc terrible, les échanges de parlementaires étaient plus actifs que jamais. Dans cette même journée du 28, le général Giulay, qui déjà était venu trouver l'empereur à Linz, et le comte de Stadion arrivèrent à Brünn pour négocier; mais Napoléon, ayant fait rompre à l'instant un armistice que, le 15 novembre, on avait arraché à Murat et qui n'était qu'un piège, se hâta de renvoyer ces plénipotentiaires à Vienne sous le prétexte de reprendre les conférences de Mœlk. Le soir du même jour, le comte d'Haugwitz, ministre des affaires étrangères de Prusse, leur succéda, et, en lui observant qu'il pourrait se trouver compromis au milieu du hourvari d'une grande bataille, l'Empereur l'engagea également à se rendre à Vienne. Que dirai-je? les pourparlers continuèrent jusqu'à ce que le canon tonnât et ne furent interrompus que par lui; car, le lendemain et le surlendemain encore, Savary fut envoyé à Alexandre, et, le lendemain de la bataille d'Austerlitz, le prince de Lichtenstein commença les négociations qui conduisirent à la paix. Il fut même question d'une entrevue entre ces deux souverains, entrevue dont l'empereur Alexandre avait témoigné le désir, mais à laquelle ses alentours s'opposèrent. Quant à Napoléon, informé que le prince Dolgorouki, aide de camp d'Alexandre, se trouvait aux

avant-postes, il s'y rendit par un motif qu'on fut loin de deviner; l'arrogance de ce Russe, l'extravagance des prétentions qu'il était chargé de soutenir parurent telles que le renvoi de ce Dolgorouki fut assez brusque. Deux choses frappèrent, au reste, dans ces entrevues : l'une, le mépris que les officiers russes du quartier impérial affichaient très injustement pour les Autrichiens, auxquels ils imputaient tous les revers de la campagne; l'autre, l'ignorance dans laquelle ces mêmes officiers se trouvaient relativement à ce qui s'était passé. Ils croyaient n'avoir été défaits nulle part, étaient convaincus que nous avions plus que partagé leurs pertes et se trouvaient cent fois certains, non de nous battre, mais de nous anéantir; erreurs et confiance qu'Alexandre poussait lui-même au dernier degré, qui certes ne furent pas sans influence sur le désastre au-devant duquel lui et son armée marchaient. J'ai toujours été convaincu que Napoléon avait voulu juger par lui-même de ce fait, en se déterminant à voir ce Dolgorouki, et que non seulement il acheva ainsi de se convaincre, d'après leur jactance, de l'insuffisance des chefs de cette armée russe, mais qu'il réussit encore à ajouter à leur funeste confiance.

Le comte d'Haugwitz l'avait à peine quitté, le 28 vers neuf heures du soir, que Napoléon monta à cheval et se rendit à la maison de poste, en arrière de Welspitz, où Murat avait son quartier général. Soult s'y trouvait avec Murat dans la principale chambre chauffée d'un grand poêle, et tous deux s'entretenaient de notre position, sous le rapport de la disproportion des forces; comme Lannes venait d'arriver, ils lui dépeignirent cette position avec tant d'énergie que non seulement ils le persuadèrent de l'urgence de battre en retraite, mais obtinrent de lui, par suite du franc parler qu'il

avait conservé avec Napoléon, qu'il écrivît à celui-ci quelle était l'opinion de tous trois. Le courage ne pouvait manquer à la conviction du maréchal Lannes ; si personne au monde n'était plus brave, personne non plus n'était plus franc, comme personne ne fut plus loyal. Il prit donc à l'instant la plume, et il achevait sa lettre lorsque l'Empereur entra. « Eh bien, messieurs, sommes-nous bien ici? furent les premiers mots. — Ce n'est pas ce que nous pensons, répondit Lannes, et j'écrivais à Votre Majesté pour le lui dire. » Et, sans répliquer, l'Empereur s'empara de la lettre et la lut. Cette lecture achevée : « Comment, continua-t-il, Lannes conseille la retraite ! C'est la première fois que cela lui est arrivé. Et vous, maréchal Soult? » Soult répondit par ce faux-fuyant : « De quelque manière que Votre Majesté emploie le quatrième corps, il lui fera raison de deux fois son nombre. » Alors, indigné d'un procédé qu'il taxait de cafarderie, Lannes reprit avec colère : « Il n'y a pas un quart d'heure que je suis ici ; je ne sais sur notre position que ce que ces messieurs m'en ont dit; c'est sur leur affirmation que s'est formée et qu'est fondée mon opinion, comme c'est d'après leurs instances que je vous écrivais ; la réponse du maréchal Soult est donc une jeanfoutrerie, à laquelle j'étais loin de m'attendre, que je tiens à offense et dont j'aurai raison. » Le maréchal Soult chercha à donner le change sur un motif et un moyen trop dignes de lui pour qu'on pût s'y méprendre ; abuser le maréchal Lannes en ce qui tenait aux procédés, à l'honneur, n'était pas d'ailleurs chose facile, et Lannes continua à le traiter de la manière la plus insultante. Quant à l'Empereur, sans s'occuper de cette querelle, sans paraître même s'en apercevoir, il se promena pendant quelques instants, s'arrêta tout à coup, et après avoir dit : « Et moi aussi,

je juge une retraite nécessaire... », il ouvrit brusquement la porte de cette chambre, porte à travers laquelle, et par une curiosité bien justifiée dans de telles circonstances et envers de tels personnages, le chef d'escadron Subervie, premier aide de camp du maréchal Lannes, avait entendu tout ce que je viens de rapporter, et il donna à cet officier supérieur l'ordre d'aller chercher le maréchal Berthier, qui, arrivant de Brünn et mettant pied à terre, entra à l'instant. Aussitôt Murat, Lannes et Soult se retirèrent; l'Empereur dicta des ordres de manœuvre plutôt que de retraite, d'après lesquels, le 29, un peu avant le jour, le corps du maréchal Lannes se reploya sur le Santon et celui du maréchal Soult (1), savoir et par ordre inverse, la division Saint-Hilaire en arrière de Kobelnitz, la division Vandamme en arrière de Puntowitz, la division Legrand derrière Sokolnitz, mouvement que, par échiquier, ces deux corps exécutèrent en carrés par régiment. Ce mouvement rappela à Morand les marches de l'armée d'Égypte, au milieu des innombrables hordes de mameluks; quant à moi, je ne fus pas moins frappé par la nouveauté que par la magnificence du spectacle. Rien n'était plus imposant et plus beau que ces trente masses mobiles qui, après deux heures de marche, se trouvèrent s'étendre sur un prolongement de plus de deux lieues, et que le reflet du soleil sur les armes rendait étincelantes. Quant aux troupes dont ces masses étaient formées, orgueilleuses de la lenteur avec laquelle elles exécutaient cette

(1) Dans la 5e note de l'Empereur, page 42 de la *Relation* du général Stutterheim, il dit : Le corps du maréchal Soult avait évacué Austerlitz à trois heures du matin ; il était en position à sept heures du matin derrière Puntowitz et Schlapanitz... Il y a là deux erreurs. Nous ne sommes partis d'Austerlitz qu'au grand jour, et le quatrième corps n'a jamais eu un homme derrière Schlapanitz.

retraite en plein jour, elles semblaient défier, dans cet ordre, les lignes et les colonnes de la cavalerie ennemie qui couvrait tout l'horizon sans oser nous aborder.

Pendant que ces deux corps d'armée se retiraient ainsi, notre cavalerie et notre artillerie garnissaient les intervalles, et, ce mouvement achevé, la cavalerie de ligne prit position en arrière de Girzikowitz, qu'une des divisions du maréchal Bernadotte occupa, l'autre restant à Schlapanitz; la division Friant reçut à Nicolsbourg l'ordre de se porter en toute hâte à Raigern, et la réserve de grenadiers, ainsi que la garde impériale, quittèrent Brünn pour camper autour du bivouac de l'Empereur, qui fut placé sur un monticule derrière le village de Kritschen. Ainsi prêt à se reployer ou à combattre, mais plus disposé à une retraite qu'à une bataille si l'ennemi ne faisait pas la faute sur laquelle il comptait, telle fut la position dans laquelle l'Empereur résolut d'attendre les événements.

Le prince Dolgorouki, qui s'était montré si arrogant dans l'entrevue dont l'Empereur avait paru l'honorer, voulant justifier sur le champ de bataille le rôle qu'il avait joué comme diplomate, accaparait tout ce qui paraissait avoir quelque relief; du moins se trouva-t-il, dans la *Relation* officielle du général en chef Koutousow, gratifié de deux seuls faits d'armes qui aient rapport à ce mouvement. C'est lui en effet qui, le 28, avec un bataillon de chasseurs et un de mousquetaires, parvint à vaincre dans Wischau cent quatre hommes d'infanterie enveloppés de toutes parts, abandonnés, et qui, dans cette position cent fois désespérée, arrêtèrent néanmoins et durant plusieurs heures la première division du prince Bagration. C'est encore lui qui, dans la soirée du même jour et avec deux bataillons de mousquetaires d'Arkhangelgorod, soutenu par toute l'avant-garde russe, entra

en vainqueur dans la petite ville de Rausnitz, que notre intention n'était certes pas de conserver et que nous ne défendîmes un moment que pour faire payer au prince ce que nous étions résolus à évacuer pour rien; double succès à la faveur duquel toute l'armée alliée continua, le 29, son mouvement offensif, comme elle l'eût continué sans lui (1).

Maîtres des hauteurs, depuis Pozorzitz jusqu'au lac de Satschan, occupant une position d'une étendue proportionnée à leurs forces, ayant sur le terrain 25,000 hommes de plus que nous et pouvant en avoir 35,000, arrivés sur nos avant-postes, les alliés, qui jusque-là avaient marché avec une circonspection résultant de leur ignorance sur nos forces et sur nos positions, n'avaient rien de mieux à faire qu'à nous attaquer, et cela est tellement exact que si, le 30, ils nous avaient présenté la bataille sans se désunir, Napoléon se serait reployé pour aller au-devant de ses renforts et pour trouver un terrain plus favorable à ses desseins, moins favorable à ceux de l'ennemi. Mais, depuis le 28, les Russes surtout étaient convaincus que nous n'osions en venir aux mains avec eux, opinion fondée sur ce que, au lieu de nous opposer à leurs marches, nous avions évacué tous les points qu'ils avaient attaqués ou menacés; sur ce que, selon eux, nous avions fui de Wischau, de Rausnitz et d'Austerlitz, et cela même de nuit; sur ce que nous avions fait les trois lieues de retraite sans halte; sur ce que,

(1) Par suite de ce mouvement, l'avant-garde Bagration s'établit à Kowalowitz; les 4e et 5e colonnes bivouaquèrent en avant d'Austerlitz jusque vers Blazowitz; et les 1re, 2e et 3e colonnes prirent position sur les hauteurs de Pratzen, le général en chef Koutousow ayant son quartier général à Hodiegitz et le 1er décembre à Krenowitz; et les deux empereurs leur quartier impérial à Kirzizanowitz, près Austerlitz, où ils étaient gardés par la réserve aux ordres du grand-duc Constantin.

au lieu de menacer une de leurs ailes, nous avions concentré toutes nos forces. Ces apparences d'hésitation et d'appréhensions, ces condescendances leur semblèrent la dernière preuve de notre ébranlement moral et, pour eux, un présage certain de victoire.

Ce n'est pas ici le lieu de développer les trois partis qui se présentaient à eux pour l'attaque. De trois plans possibles, le premier, consistant à tourner notre gauche, à nous attaquer à revers par les hauteurs boisées, au nord du Santon, menaçait notre véritable ligne d'opérations, nous séparait des Bavarois, nous menaçait sur nos derrières et devait nous couper d'avec les corps d'armée de Ney et Augereau. Ce premier plan, fort inquiétant pour nous, fut rejeté par des raisons futiles; les Russes firent dédaigner le second qui, nous attaquant par le centre, ne pouvait donner lieu qu'à une bataille et à une victoire ordinaires. Les Russes rêvaient mieux; ils prétendaient nous anéantir d'un coup, et ils crurent y parvenir en adoptant le troisième plan. C'était le plan d'attaque par notre droite, en forçant les passages de Sokolnitz et de Telnitz, plan qui ne pouvait réaliser que des inutilités ou des désastres; car, vainqueurs, les alliés, au lieu de séparer, morceler et couper toutes les troupes que l'Empereur avait avec lui, les réunissaient de fait, leur laissant la manœuvre de retraite parfaitement libre; vaincus, c'étaient eux qui seraient hachés et coupés. Et, dans leur délire, au lieu d'arriver à Napoléon avant qu'il fût en mesure, ils n'avaient pas craint de perdre trois jours à sa portée, de manœuvrer à découvert, de ne plus même nous honorer d'un secret, de ne pas appeler sur le champ de bataille les 10,000 hommes du corps du général Essen, corps au moyen duquel ils pouvaient être de 35,000 hommes plus forts que nous. Non, ce corps du général Essen, ils le destinaient à se réunir à

l'armée de l'archiduc Ferdinand pour battre les Bavarois avant que nous pussions les joindre, pour nous prendre à revers en nous séparant des corps qui pouvaient nous renforcer, et ils se figurèrent que, parvenant de cette sorte à mettre nos 75,000 à 80,000 hommes aux prises avec leurs 134,000, le corps de l'archiduc y compris, nous étions perdus; et, rejetant l'idée de se borner à morceler le gros de notre armée pour le battre et le repousser, ils s'abandonnèrent avec enthousiasme à l'espoir d'envelopper en masse les troupes autour de l'Empereur et de prendre tout.

Peut-être, si ce plan avait été suivi contre un général du calibre de celui qui le conçut et l'exécuta, peut-être eût-il eu quelque chance de réussir; mais ce qui enivrait les alliés d'orgueil fut précisément ce qui fournit à Napoléon les moyens de les anéantir.

Le Santon, pivot de notre gauche, était hérissé d'ouvrages et d'artillerie; les alliés s'en éloignèrent pour annuler nos principaux moyens de défense; notre centre était gardé de quelques passages difficiles; seule notre droite n'était appuyée à rien; elle ne présentait aucun obstacle capable d'arrêter des forces imposantes, et d'ailleurs la pensée de se trouver sur la route de Vienne, immédiatement après avoir franchi Sokolnitz et Telnitz, exaltait les alliés; mais la nécessité de combattre sur une ligne de deux grandes lieues d'étendue ne les arrêta pas plus que le risque de réunir les deux cinquièmes de leurs troupes à l'une des extrémités de leur ligne et de dégarnir des hauteurs qui devaient être le centre de leurs positions. Ils ne virent aucune importance à ce fait que, sur un champ de bataille, tout devient une question d'espace et de temps, et, semblant oublier qu'ils étaient aux prises avec le plus grand capitaine du monde, ils méconnurent que ses actions, en apparence les moins

réfléchies, se rattachaient forcément aux calculs les plus profonds.

Je le repète, aucune de ces considérations ne tempéra pour les alliés l'enivrement général. Les 29 et 30 novembre et une partie du 1er décembre furent perdus à remplacer les premières instructions et explications par de nouvelles; de cette sorte on donna le temps au maréchal Davout d'arriver à Raigern avec 4,000 hommes de la division Friant, et je crois une division de dragons; enfin, le 1er décembre, à trois heures de l'après-midi, après avoir passé la matinée en reconnaissances et en tiraillements, après avoir fait manger la soupe aux soldats, on commença à exécuter le mouvement qui paraissait devoir consommer notre perte et dont celle des alliés fut et devait être la conséquence.

Ainsi toutes les prévisions de l'Empereur se réalisèrent à Austerlitz, comme elles s'étaient réalisées à Ulm, trompant l'ennemi ici en se pelotonnant dans une souricière, comme là en s'affaiblissant au point le plus important. Lui aussi ne voulait pas d'une victoire ordinaire, et, de même qu'à Ulm il avait anéanti la grande armée autrichienne, il ne voulait en venir aux mains avec les Russes que pour les écraser. C'est d'après cette pensée que, plus faible de 25,000 hommes et pouvant l'être de 35,000, il aurait refusé la bataille si, par une faute énorme, les alliés n'avaient, et au delà, compensé cette différence; mais il fut heureux de l'accepter lorsqu'il les vit donner de la manière la plus complète dans le piège qu'il leur avait tendu.

Vers le soir, un ordre du jour annonça la bataille à l'armée. Une phrase surtout acheva d'électriser les troupes, c'était celle par laquelle l'Empereur proclamait que, si elles justifiaient ses espérances, il se bornerait à diriger les mouvements, mais que dans le

cas contraire il s'exposerait aux plus grands dangers. Cet ordre à peine lu à tous les corps, l'Empereur passa incognito et sans escorte sur le front de plusieurs régiments; de suite reconnu, il devint l'objet du plus grand enthousiasme. Au moment où il se trouva devant le 28e de ligne, un soldat de ce corps lui cria : « Nous te promettons que demain tu n'auras à combattre que des yeux. » S'étant arrêté devant la brigade Ferny, composée des 46e et 57e, il demanda à des soldats si leurs cartouches étaient complètes. « Non, répondit l'un d'eux, mais les Russes nous ont appris dans les Grisons qu'il ne fallait contre eux que des baïonnettes, et nous te montrerons ça demain. »

Entre une armée exaltée à ce point et une autre composée de fanatiques, c'était une bataille décisive et sans merci qui devait commencer avec le jour du lendemain; mais ce lendemain était le 2 décembre, et ce 2 décembre était l'anniversaire du sacre et du couronnement. Cette coïncidence, jointe à la conviction de la victoire, enthousiasma tellement les troupes qu'elles voulurent, par des signes d'une réjouissance générale, annoncer à l'Empereur la fête qu'elles lui préparaient; elles voulaient aussi en faire part à l'ennemi. Ne venait-il pas de nous rendre témoins de ces derniers mouvements exécutés à notre barbe, comme pour nous terrifier? La nuit à peine close, et avec une incroyable spontanéité, près de quatre-vingt mille hommes, répartis en plus de douze bivouacs, se trouvèrent tout à coup armés de longues perches, garnies de bouchons de paille allumés, et, pendant une demi-heure, ils les renouvelèrent, les promenèrent et les agitèrent en dansant la farandole et en criant : Vive l'Empereur! Tel fut le bouquet de feu, le bouquet prophétique que, dans le délire de la joie, avec des vociférations qui retentirent jusque dans le quartier

des deux empereurs, une armée entière offrit à son souverain et à son chef. Or, sur ces quatre-vingt mille braves qui dansaient à la lueur des torches, vingt-cinq à trente mille allaient transformer ce champ de fête en champ de mort; mais c'est le caractère de nos soldats de mêler les images les plus gaies aux images les plus terribles. Aux premiers cris et à la manière dont ils redoublèrent de toutes parts, la surprise nous fit sortir de nos gîtes, et, comme la garde impériale renchérissait sur tous les autres corps, la curiosité fit sauter à cheval Morand et moi, et nous amena d'un temps de galop au bivouac de l'Empereur. Quels furent mon étonnement et mon bonheur en y trouvant le général Junot, arrivant de Lisbonne où je le croyais encore comme ambassadeur! Par un vent à déraciner les arbres, une pluie de déluge, tous les ruisseaux débordés, ce général Junot était venu à franc étrier, et sans quitter le galop, de Lisbonne à Bayonne, où il s'était jeté dans une calèche, et il avait continué sa course jusqu'à Austerlitz, et cela sans perdre une heure, une minute; à cette rapidité seule il put devoir d'arriver douze heures avant la bataille et d'échapper au désespoir d'avoir fait plus de sept cents lieues pour ne pas s'y trouver. Exalté par la réussite, il n'y eut pas de folie que, dans sa joie, il ne nous contât; il riait comme un fou en nous parlant, par exemple, d'un postillon espagnol qui, galopant avec lui dans le moment d'un véritable ouragan, trempé jusqu'aux os et voyant un général, en pelisse blanche de colonel général des hussards avec des broderies et des crachats, aussi mouillé que lui, ne cessait de lui répéter : « Señor, no es tiempo de embajador. »

En rentrant à Kobelnitz, vers onze heures du soir, je trouvai l'ordre de faire prendre les armes à ma brigade à trois heures du matin, de la porter en avant de

ce village, et de l'y réunir au reste de la division.

Cet ordre était ridicule, car le jour ne venait qu'à huit heures, et, en laissant aux troupes trois heures de repos de plus, on ne compromettait rien ; mais sous le harnais on obéit, on ne discute pas, quoiqu'on n'en pense pas moins. Quant à Richebourg et à moi, nous trouvâmes que nous coucher pour trois heures ne valait guère la peine; nous passâmes à jouer aux échecs le reste de cette nuit, la dernière qui, pour ce pauvre Richebourg, dût précéder celle de l'éternité.

Cependant, et d'heure en heure, l'Empereur recevait des rapports sur la continuation du mouvement de toute la gauche de l'armée alliée, ainsi qu'on en jugea par le bruit que faisaient les voitures d'artillerie, et chacun de ces rapports était pour lui le sujet d'une joie nouvelle. A trois heures, on n'entendait plus rien. C'était l'heure de repos qui précède le choc, mais c'était également le moment où, dans le plus grand silence, par une nuit claire et extrêmement froide, nos divisions se rassemblaient et, pour donner le change, faisaient entretenir les feux qu'elles quittaient.

Bien avant le jour, l'Empereur était à cheval; avant huit heures, il avait réuni autour de lui le prince Murat, les maréchaux Bernadotte, Lannes, Davout, Soult, Bessières, Oudinot, et Berthier. Rappellerai-je, malgré la gravité de ce moment et le faible à-propos du fait, que, depuis la scène de la maison de poste, Lannes avait envoyé un cartel à Soult et n'en avait reçu aucune réponse, et que, le retrouvant là, il lui dit : « Je vous croyais une épée, et je vous ai attendu »; à quoi Soult se borna à répondre : « Nous avons aujourd'hui à nous occuper de choses plus importantes », et Lannes de répliquer : « Vous n'êtes qu'un misérable. »

Au jour naissant, on vint rendre compte à l'Empereur

que les dernières troupes russes qui avaient encore passé la nuit sur le plateau de Pratzen, le quittaient, se dirigeant vers Telnitz : « Combien de temps faut-il à vos troupes pour couronner le plateau de Pratzen? » demanda alors Napoléon au maréchal Soult, et, sur la réponse qu'il fallait au plus vingt minutes, voulant mettre à profit un brouillard qui couvrait les vallées et empêchait de voir nos troupes qui s'y trouvaient comme blotties, l'Empereur ajouta : « Eh bien, nous attendrons encore un quart d'heure. » Ce quart d'heure écoulé, l'Empereur, de qui chacun avait reçu ses dernières instructions et ses ordres, donna le signal du départ ; chacun courut à son poste pour les exécuter ; lui-même partit en s'écriant : « Finissons cette guerre par un coup de tonnerre », et, au cri de : Vive l'Empereur! que répètent les troupes, on achève de se séparer pour contribuer, chacun selon ses forces. à rendre plus écrasant le coup de tonnerre annoncé par celui dans les mains de qui se trouvait alors la foudre.

En parcourant les hauteurs de Pratzen, le 21 novembre, c'est-à-dire au moment où les alliés se retiraient sur Olmütz, et dans la pensée que la saison, l'attente de nouvelles troupes et le besoin de reposer celles dont ils disposaient, les décideraient à suspendre les opérations de la guerre, du moins pour quelques semaines, l'Empereur avait dit aux officiers qui le suivaient : « Reconnaissez bien ces hauteurs; c'est ici que vous combattrez avant deux mois. »

Dans la même reconnaissance et en traversant les villages de Girzikowitz, Puntowitz, Kobelnitz, Sokolnitz, Telnitz et Mœnitz, il avait dit encore : « Si je voulais empêcher l'ennemi de passer, c'est ici que je me placerais; mais je n'aurais qu'une bataille ordinaire; si au contraire je refuse ma droite en la retirant vers Brünn,

et si les Russes abandonnent les hauteurs, fussent-ils trois cent mille hommes, ils seront pris en flagrant délit et perdus sans ressource. »

Lorsque, le 1er décembre au matin, il vit les hauteurs de Pratzen couvertes par les Russes, son mot fut : « L'ennemi y restera longtemps, s'il attend que j'aille le déposter de là »; mais, le même jour 1er décembre, rentrant vers minuit à son bivouac et y recevant la confirmation de la nouvelle qu'en grande partie l'ennemi avait déjà quitté ces hauteurs, était en force devant Telnitz et continuait à augmenter sur ce point le nombre de ses troupes, il s'écria : « Demain, cette armée est à nous. »

Enfin, le matin même de la bataille, encore prêt à la retraite comme au combat, il retarde l'attaque d'un quart d'heure parce que le maréchal Soult lui dit qu'il faut vingt minutes pour couronner les hauteurs de Pratzen; il ne donne le signal de l'attaque que quand un aide de camp vient lui dire (un peu prématurément) que ces hauteurs sont abandonnées, et, une demi-heure après le signal donné et selon sa propre expression, « les Russes ne se battirent plus pour la victoire, mais seulement pour leurs vies ».

Peu de mots sont plus mémorables, et par la force des prévisions dont ils témoignent, et par la succession logique des pensées qu'ils expriment; ils prouvent que, dès le 21 novembre, c'est-à-dire la première fois que l'Empereur parcourut ce terrain, il dut à son regard infaillible, à la puissance de son génie, l'inspiration de tout le parti qu'il pouvait en tirer; à dater de ce jour il conçut le moyen et la manière de se faire attaquer dans les positions qu'il venait de reconnaître et d'y anéantir les Russes. La faible idée que les combats déjà livrés et les conférences lui donnèrent des chefs de l'armée

alliée, le confirma d'ailleurs dans l'espoir de les pousser à commettre les fautes dont il avait besoin, et de remporter, contre cette armée plus nombreuse que la sienne et brave, une victoire qui ne fût ni chère ni douteuse. La bataille d'Austerlitz, avec ses immenses résultats, on pourrait ajouter avec ses détails, exista dans sa tête et y forma une idée fixe à dater du jour où, de sa personne, il dépassa Brünn. Et comment en douter? Il pousse jusqu'à Wischau; mais, tout en les faisant échelonner, il ne fait occuper cette petite ville que par quatre régiments de cavalerie légère, destinés à amorcer l'ennemi, nullement à prendre poste, et, dans ce but, il n'y place ni infanterie ni artillerie, et ne fait élever aucun ouvrage. Rausnitz et Austerlitz sont occupés par les 4e et 5e corps; mais ils ne le sont que pour être évacués à la première apparition de l'ennemi ou sous ses premiers efforts, et cela pour l'enivrer par l'apparence de deux nouveaux succès. Il fait plus encore : pour afficher de la réserve, de la timidité, de la crainte, pour exalter de plus en plus les coryphées de l'armée russe surtout, il multiplie ses grand'gardes, il paraît faire travailler à des batteries, il commence sa prétendue retraite avant le jour, et, sans s'arrêter, sans même disputer les hauteurs de Pratzen, il fait faire trois lieues aux troupes; il se hâte d'envoyer à Vienne tous les plénipotentiaires, comme s'il ne voyait plus de sûreté pour eux, même en arrière de son armée; et pour mieux faire croire à son désir d'arriver à la paix sans combattre, quand il brûlait d'en venir aux mains, il va de sa personne trouver aux avant-postes un aide de camp d'Alexandre, et il ne rompt la conférence, à la suite de dix impertinences, que par une de ces boutades qui semblent résulter du dépit plus que de la sagesse.

Quant aux positions qu'il occupa, le Santon, mamelon

assez escarpé qui se trouvait un peu en avant de notre gauche, est fortifié dans le but d'ôter aux Russes l'envie de se porter sur notre gauche; notre centre solidement occupé, sur lequel d'ailleurs toutes nos forces convergeaient, ne pouvait être abordé qu'en forçant des défilés qui auraient coûté beaucoup de monde; restait donc notre droite, qui, à la vérité, n'avait aucun appui, mais qui ne pouvait être attaquée et encore moins tournée sans un circuit immense, sans que l'armée assaillante se disséminât sur un front de plusieurs lieues, abandonnât toutes les hauteurs, toutes les positions militaires, et compromît enfin la route d'Olmütz, sa véritable ligne d'opérations. Et cependant le but et l'espoir de l'Empereur, c'était d'attirer cette armée contre cette droite. Il ne fait occuper Sokolnitz et Telnitz que par le 3e de ligne et les deux bataillons corse et du Pô, de la division Legrand, quelques pièces de canon et la brigade de cavalerie légère de Margaron; et c'est seulement quand le feu est commencé, vers neuf heures du matin, qu'il les fait renforcer par 4,000 hommes de la division Friant. C'étaient d'ailleurs des troupes admirables qui, deux fois, reprirent le village de Telnitz; elles firent croire au double de leur nombre; mais, comme elles n'étaient pas de force à résister à 40 ou 50,000 Russes, tout de leur part devait se borner à contraindre l'ennemi à employer contre elles le plus de corps possible et à achever de le tromper sur le but que l'Empereur se proposait. On le voit, leur défaite était indispensable, et le succès des alliés sur ce point fut le complément des ruses de Napoléon, si bien que, avec 75,000 hommes contre 104,000, il n'eut pas à en faire combattre plus de 50,000.

Toute la bataille se trouvant expliquée dans ce qui précède, il ne reste plus qu'à en jalonner les principales phases.

Le soleil levant du 2 décembre 1805, le « soleil d'Austerlitz » qui, pendant tout le temps que le canon tira, joua lui-même un rôle historique dans cette journée, ce soleil, dis-je, fut salué par l'attaque de Telnitz et de Sokolnitz, où nos troupes firent des prodiges contre les trois premières colonnes russes (1), que la quatrième même devait suivre ; il éclaira le mouvement rétrograde des généraux Legrand et Friant, qui, ne pouvant résister aux masses des assaillants, se retirèrent, mais de manière à attirer les Russes le plus loin possible du point où le sort des armes devait se décider, et à remplir cette tâche de la manière la plus complète. Ce même soleil éclaira la marche offensive des divisions Saint-Hilaire et Vandamme gravissant les hauteurs de Pratzen, savoir : l'avant-garde Morand pour l'attaque du plateau qui domine la partie sud de ces hauteurs, la brigade Varé, ainsi que toute la division Vandamme, pour l'attaque de la partie est, et ma brigade pour enlever le village. Les Russes attaqués alors qu'ils attaquaient eux-mêmes et qu'ils nous croyaient décidés à ne pas engager la lutte, menacés à leur centre alors qu'ils n'agissaient que sur l'insignifiante extrémité d'une de nos ailes, perdant les hauteurs qui étaient la clef de toutes leurs positions, et les ayant abandonnées pour égarer près de la moitié de leur armée dans une direction où bientôt elle ne trouverait plus un ennemi à combattre et où elle allait être coupée du reste de l'armée ; les Russes sentirent enfin la gravité de leur situation et firent les plus grands efforts pour nous reprendre ces hauteurs de Pratzen. Quatre combats, soutenus ou renouvelés avec acharnement pendant plus de trois heures, furent livrés sur ce point; mais encore, et

(1) Elles eurent affaire aux 1[er] et 2[e] corps des alliés et au 3[e], moins la brigade Kamenski.

quoique, malgré leur assertion, ils eussent l'entier avantage du nombre, quoique leurs troupes combattissent avec un grand courage, ils ne purent réparer la faute d'avoir osé dégarnir, en présence de Napoléon, les positions dont la possession donnait la victoire, et ils payèrent leur témérité par un effroyable désordre.

Pendant ces combats le feu s'était engagé sur toute la ligne, et plus de deux cents pièces de canon avaient successivement mêlé leur tonnerre à la fusillade de 150,000 hommes. A notre extrême gauche, et en avant du Santon, le maréchal Lannes avait brillamment combattu le corps du prince Bagration ; il l'avait chassé de Pozorzitz et forcé de se rejeter vers Holubitz, ainsi que Koutousow en convient lui-même dans son rapport. A la droite du maréchal Lannes, notre cavalerie, commandée par Murat, avait enlevé plusieurs batteries à l'ennemi et, malgré cet avantage, ne fit cependant que lutter de succès et de revers avec l'immense cavalerie des alliés, jusqu'au moment où le général Kellermann décida la victoire par une heureuse et destructive embuscade.

La 1re division du cinquième corps avait disputé Blazowitz à la réserve du grand-duc Constantin, qu'elle abîma dans plusieurs chocs successifs et à laquelle elle prit ses drapeaux et ses canons. La division Vandamme, renforcée par la brigade Varé, battit toutes les troupes de la quatrième colonne de l'armée alliée, moins les quatre régiments (1) détachés contre nous, et était arrivée à

(1) Le général Vandamme, l'un des chefs les plus ardents et les plus énergiques qu'aient eus nos armées, un des deux hommes de guerre que j'ai entendus parler avec plus d'éloquence et de feu, était de l'espèce des Kléber, dont il avait la figure audacieuse et presque provocatrice. On comprend qu'on ne dénie guère à un tel homme ce qui lui appartient, et qu'on le flatte quand on peut. Aussi, à Augezd, l'Empereur lui fit-il dire qu'il s'était couvert de gloire. Certes les trois régiments avec lesquels Saint-Hilaire combattit, ou, pour être plus exact, qu'il vit combattre en partageant

Augezd. Enfin la division Saint-Hilaire avait achevé de chasser les corps ennemis qui lui avaient été opposés sur les hauteurs sud de Pratzen, et, en les poursuivant, était arrivée devant Sokolnitz.

Sur tous les points la victoire était donc déclarée pour nous; la retraite de la gauche des alliés s'effectua sur Austerlitz, où leur centre et même la garde impériale russe arrivèrent dans un grand désordre. Le maréchal Lannes, qui, après Masséna, était de tous les généraux celui qui avait au plus haut degré le coup d'œil de la guerre, ces éclairs du génie qu'on nomme inspiration, et cette force de volonté, cette promptitude qui fait que l'exécution se confond pour ainsi dire avec la pensée, le maréchal Lannes, saisissant ce que cette situation rendait possible, fit aussitôt un à-droite avec sa 1re division (1) et, renforcé par la 1re division du corps du maré-

tous leurs dangers, firent tout ce que des hommes purent faire et rivalisèrent de prodiges avec quelques autres troupes que ce fût. Par des mentions spéciales ils furent tous trois et nominativement signalés à l'admiration des braves; mais, à l'exception de Morand, qui certes n'en fit pas plus que moi, qui ne commandait qu'un régiment, quand j'en commandais deux, qui heureusement pour lui ne fut pas séparé de moi un moment, qui ne fut pas blessé, mais que, bien que mon cadet, le maréchal Soult voulait avancer à mon détriment, qui d'ailleurs était fait pour justifier cette promotion, fut, des quatre généraux de la division Saint-Hilaire, le seul qui fut flatté dans les rapports.

(1) Ce mouvement est d'autant plus à rappeler que c'est d'après lui seul que le maréchal Lannes l'exécuta. L'Empereur voulut en faire une mention honorable, mais par malheur il crut devoir remplir ce but en mettant dans le 30e bulletin : « Le maréchal Lannes marche en échelon, par régiment, comme à l'exercice. » Lannes fut outré de ce que, dans la relation d'une bataille comme celle d'Austerlitz, on ne parla personnellement de lui qu'à propos d'une manœuvre; et malgré cette phrase collective : « La gauche, commandée par le maréchal Lannes, a donné trois fois; toutes ses charges ont été victorieuses », il quitta sur-le-champ l'armée et revint à Paris.

Informé de ce départ et de son motif, l'Empereur envoya en toute hâte Murat pour courir après Lannes, pour le calmer et rame-

chal Bernadotte, arriva à son tour sur les hauteurs de Pratzen, où se rendirent également toute la cavalerie, la garde impériale et la réserve de grenadiers (qui n'eurent pas un coup de fusil à tirer). C'était le moment où les divisions Vandamme et Saint-Hilaire achevaient de quitter ces hauteurs de Pratzen, pour suivre les Russes sur Telnitz et Sokolnitz; les trois colonnes qui, le matin, avaient fait un mouvement analogue pour nous envelopper, se trouvèrent attaquées et forcées par nous dans ces dernières positions; elles perdirent toute leur artillerie et furent abîmées au point de ne sauver que des lambeaux. Séparé de la route d'Olmütz, tout ce qui restait de ces colonnes fut contraint de se retirer vers la Hongrie; suivis avec acharnement, prêts à être pris en flanc, coupés même par le corps du maréchal Davout et par celui du maréchal Mortier qui arrivait à marches forcées, ces débris eux-mêmes étaient perdus sans cette prétendue magnanimité que Napoléon put donner pour de la politique et de la grandeur d'âme, dans laquelle d'autres ne virent qu'orgueil et vanité, si vraiment il n'eut d'autre but que de faire dire qu'il avait fait grâce à Alexandre de plus de 15,000 hommes. C'est dans le même esprit qu'il lui renvoya, le lendemain, avec le prince Repnine, tous les prisonniers de la garde impériale russe (1).

ner; mais, quand Murat arriva à Vienne, Lannes en était déjà parti. Il ne s'y était en effet arrêté que le temps nécessaire pour écrire à l'Empereur que, si sur le champ de bataille d'Austerlitz il avait justifié sa confiance, l'Empereur voulût bien s'en souvenir relativement à son premier aide de camp, le chef d'escadron Subervie, resté blessé à Brünn. Trois jours après, cet officier reçut la nomination de colonel, et l'Empereur, en annonçant cette nouvelle au maréchal Lannes, ajoutait : « Je n'en compte pas moins sur vous, si l'armistice qui suspend les opérations ne conduisait pas à la paix. »

(1) Un précédent, néanmoins, peut expliquer cette conduite de

Tant de générosité, de gloriole où de duperie exaspéra quelques hommes, en tête desquels il faut placer le général Vandamme, qui en apprenant ce fait s'écria : « Leur faire grâce aujourd'hui, c'est vouloir qu'ils soient dans six ans à Paris..... » Ils y furent huit ans après ; et cette journée qui, de plusieurs années, aurait dû mettre les Russes hors d'état de jouer un rôle militaire en Europe, et qui leur avait coûté 8,000 morts, 23,000 prisonniers, 270 officiers, 10 colonels, 8 généraux, 180 pièces de canon qui avaient tiré, 150 caissons et un parc de cent pièces, presque tous les équipages de l'armée, tous ceux de l'empereur Alexandre, 50 drapeaux, n'empêcha pas que, deux années à peine révolues, l'Empereur ne fût aux prises avec les Russes, auxiliaires des Prussiens, et bien que ceux-ci eussent eu leur Ulm à Iéna. Ce fut dans les champs de la Pologne, et, malheureusement pour lui et pour la gloire de nos armes, Napoléon ne retrouva là ni un Mack ni un Koutousow, ni la souricière d'Ulm, ni les coteaux d'Austerlitz, ni l'enthousiasme des soldats de la première Grande Armée, ni les Russes de 1805, ni cet aigle au vol immense qui, à Eylau, ne battit plus que d'une aile et qui ne se releva à Friedland que pour retomber lourdement et pour jamais.

Pour en revenir à la bataille d'Austerlitz, vers trois heures du soir j'avais été blessé au delà du château de

Napoléon. Il avait gagné l'amitié de Paul Ier en lui renvoyant, habillés à neuf, tous les prisonniers russes qu'il avait ; mais sous ce rapport Alexandre se montra peu digne d'un père, le seul des souverains de la Russie qui n'ait pas régné par le crime, le seul qui n'ait pas souillé les marches du trône par le sang d'un proche. Au reste, ce père, dont il dédaigna l'exemple, Alexandre l'avait fait assassiner, comme sa grand'mère avait fait assassiner son mari, comme lui-même a été assassiné par son frère Nicolas qui a fait empoisonner Constantin et qui, à son tour, sera sans doute assassiné ou empoisonné.

Sokolnitz, et la bataille se trouva ainsi finie pour moi; elle ne tarda pas à l'être pour tout le monde. Il n'y eut plus en effet qu'une demi-heure de feu, et ce feu n'eut plus pour objet de la part de l'ennemi que de rendre la retraite de ses trois premiers corps moins désastreuse, et pour notre part de la rendre plus fatale. C'est pendant cette demi-heure que l'on prit des masses d'hommes, qu'on en noya trois à quatre mille qui cherchaient à passer sur le lac des Satschan, dont vingt-quatre pièces d'artillerie de la garde impériale brisèrent la glace ; on s'empara d'une artillerie immense que personne ne défendait plus, et on entassa plus de trophées qu'aucune des batailles des temps modernes n'en a jamais donné.

On conçoit qu'après un tel fait d'armes les grades et les faveurs furent distribués avec une indicible profusion; on en décerna même en masse, et, par exemple, tous les colonels ayant assisté à la bataille furent faits commandeurs de la Légion d'honneur, même ceux de la garde impériale et de la réserve et de la 2e division du premier corps qui ne prirent aucune part à la lutte. Quoique j'eusse joué un rôle important et qui contribua de fait au succès de la journée, je fus tenu à l'écart des récompenses; et dans les *Relations* qui furent publiées alors, mon nom, qui ne pouvait être omis, ne fut pas une seule fois cité comme je jugeais qu'il dût l'être. Ces dénis de justice me donnèrent le courage, je dirai presque l'audace d'imprimer en 1806, à Paris, des observations rectificatives, et bien que j'y eusse rétabli la vérité, en ce qui me concerne je ne pus m'exprimer aussi catégoriquement que je peux le faire aujourd'hui. Et par exemple ce bon et digne général Saint-Hilaire vivait; ne devant pas m'attribuer ce qui aurait dû être ordonné par lui, ne voulant pas non plus m'en déposséder, je

m'en tins en plusieurs endroits à des phrases vagues. Et ce que je dis pour ce que j'écrivais en 1806, je puis le répéter pour mes autres écrits. Alors des liens de déférence ou d'amitié pouvaient influencer mes jugements et, pour ainsi dire malgré moi, en exagérer la faveur relativement à des personnes que les années ont pu me faire mieux connaître et apprécier. Désormais, je l'ai déjà dit, je me considère comme n'appartenant plus au monde; je n'ai plus de concessions à faire. et si par hasard il se trouvait que mes jugements d'autrefois offrissent quelques contradictions avec ceux d'aujourd'hui, on devrait en attribuer la cause à ce fait que je me suis trouvé à même de les rectifier; s'ils offrent quelques lacunes, c'est qu'à cette époque je n'avais pas la liberté de les formuler plus complets.

C'est ce qui me décide à reproduire dans ces *Mémoires* les observations que j'ai imprimées en 1806, mais en les complétant avec toute la liberté que me donnent les années écoulées. Dans la bataille d'Austerlitz, quatre faits d'armes m'appartiennent exclusivement.

Au moment où, à la pointe du jour, le maréchal Soult (je dirai plus loin comment nous ne le vîmes plus de la journée) nous mit en mouvement, Morand reçut du général Saint-Hilaire l'ordre de gravir le plateau de Pratzen et d'y prendre position, Varé de suivre le mouvement du général Vandamme et de recevoir ses ordres, et moi de chasser l'ennemi du village de Pratzen, puis de rejoindre notre avant-garde sur le plateau vers lequel Saint-Hilaire se dirigea en même temps que Morand. Saint-Hilaire m'ayant dit que le village ne devait être occupé que par des postes ennemis. je m'étais borné, pour gagner du temps, pour épargner un détour à une partie de mes troupes et pour proportionner les forces au besoin, à charger de l'attaque le colonel Mazas

avec son 1er bataillon ; néanmoins, et par une suprême précaution, je suivis Mazas avec mes trois autres bataillons en ligne, par bataillon en masse, et bien m'en prit. car, quoi qu'en dise le général Koutousow dans sa *Relation,* non seulement le bataillon du régiment de Nowgorod et celui d'Apcheron, ou Apcheronski, destinés à occuper ce village comme avant-garde de la 4e colonne, avaient eu le temps d'y arriver, mais ils avaient eu le temps également de se porter en avant du village et de se coucher à plat ventre pour que nous pussions arriver sur eux sans les apercevoir. Ils se levèrent au moment où Mazas, marchant en bataille, se trouva arrêté par le très large ravin qui précède le village, et ils tirèrent sur lui presque à bout portant un feu si meurtrier que, de surprise et d'épouvante, tout le 1er bataillon du 14e de ligne partit à la débandade. Comment un chef ayant cette expérience de la guerre pouvait-il avoir donné dans une telle embuscade faute de s'être fait précéder de quelques éclaireurs qui auraient reconnu le ravin et dépisté les Russes ? Mais il ne s'agissait pas de perdre son temps en réprimandes ; je poussai donc en avant pour crier à Mazas de rallier son bataillon, puis ayant sauté à bas de cheval et ordonné au 36e de marcher sur le village et d'en forcer l'entrée, je partis au cri de : Vive l'empereur ! et, chargeant à la tête du second bataillon du 14e qui se déploya en courant, je me précipitai dans le ravin où mon cheval n'aurait pu descendre, j'abordai les Russes à la baïonnette et je les mis en déroute après avoir vengé les pertes que le 1er bataillon avait faites (1).

(1) Voilà les faits, et ils prouvent que le général Stutterheim est inexact lorsqu'il dit, contradictoirement à Koutousow, que les troupes qui étaient placées sur la droite du village, ce qui indique les deux bataillons russes que j'ai nommés, et les troupes placées

Notre gauche débarrassée d'ennemis, je suivis le mouvement de Morand, et cela dans l'ordre suivant : 1er bataillon du 14e régiment ; 36e régiment ; 2e bataillon du 14e, qui, ayant poursuivi les deux bataillons russes, avait été le dernier rallié et n'avait pas pu être attendu par les autres. Mais, et en dépit de Koutousow et de Stutterheim, Morand était déjà assailli par des forces disproportionnées. Avec le 10e léger, seul, il faisait face à toute la brigade Kamenski ; il était débordé à droite et à gauche de manière à être pris à revers. C'est à ce moment que Saint-Hilaire accourut à moi pour me demander un de mes bataillons et me devança avec le 1er du 14e, qui au pas de course alla prendre la droite du 1er bataillon du 10e léger et rétablit le combat.

J'arrivai presque aussitôt et j'allais me joindre à Morand, pour achever d'avoir raison de cette brigade Kamenski, que nous évaluâmes devoir être de 4 à 5.000 hommes, lorsque j'aperçus quatre régiments serrés en masse, et arrivant à nous du côté de Kreznowitz, c'est-à-dire par le flanc gauche et en arrière de la ligne formée par Morand. A leur vue, j'arrêtai les trois bataillons qui me restaient, et, de suite rejoint par le général Saint-Hilaire, nous examinâmes avec nos lunettes d'approche ces masses qui arrivaient à nous, et ne vîmes rien qui n'annonçât l'ennemi. Bientôt cependant nous entendîmes leurs musiques, et peu après, un officier de ces régiments s'étant approché de nous à toute distance de la voix nous cria : « Ne tirez pas, nous sommes des

sur les hauteurs, lâchèrent pied après une très courte résistance; et cela n'est vrai ni relativement aux abords du village, où nous combattîmes corps à corps, ni relativement au plateau où nous combattîmes trois grandes heures et où nous eûmes des mêlées dont une seule dura vingt minutes. La durée en pareil cas donne la mesure de la résistance.

Bavarois », et, du moment où il fut certain que nous l'avions entendu, il retourna vers ces régiments : « Ah ! me dit le général Saint-Hilaire, qu'allions-nous faire ? — Mon général, repartis-je avec une vivacité dont je n'étais pas maître, ces Bavarois me sont suspects, et cet officier, qui n'a pas osé nous aborder, me le paraît davantage. — Vous exposeriez-vous, reprit-il, à tirer sur les alliés de l'Empereur ? — Et comment voudriez-vous que des alliés de l'Empereur marchassent sur nous ? » Il insista pour me faire sentir combien une erreur serait funeste ; je répliquai qu'une surprise serait désastreuse et j'ajoutai que j'allais faire mes dispositions, comme si c'était l'ennemi, puis que j'irais reconnaître moi-même : nous ne discernions en effet ni les uniformes des Bavarois, ni leur chef, et on avait dit pendant la nuit qu'un corps bavarois avait déjà rejoint. En toute hâte je fis déployer, à l'appui de la légion Morand, le 36e de ligne qui formerait le pivot autour duquel je manœuvrerais, et je plaçai en colonne, à la gauche de ma ligne, le 2e bataillon du 14e, pour pouvoir opposer au besoin une masse à celles qui s'avançaient vers nous et pour avoir une troupe que, sans déranger ma ligne, je pusse opposer à la cavalerie ou à tout autre corps qui essayerait de nous envelopper.

Morand employant trois des six pièces d'artillerie de la division, je plaçai les trois dernières entre mes deux bataillons du 36e ; mais à ce moment, et sous les ordres du chef de bataillon Fontenay, nous arrivèrent six pièces de 12 que nous envoyait l'Empereur, qui jugeait à quel point notre position s'aggravait ; de suite je m'en emparai, je les fis placer de chaque côté du 36e qui, comme je viens de le dire, en avait déjà trois entre ses deux bataillons, et, ma ligne se trouvant ainsi hérissée à gauche, à droite et au centre, je fis masquer mes neuf

pièces par des pelotons d'infanterie et je partis ventre à terre pour reconnaître ce qui s'avançait.

Morand, que ces quatre régiments occupaient aussi sérieusement que moi, avait pris en même temps le même parti, et nous nous abordâmes à moitié chemin de ma ligne et des régiments. Au moment où Morand m'accostait, un des officiers de ces régiments fut rejoint par un officier que je voyais venir de la brigade Kamenski ; ils causèrent un moment ensemble et se hâtèrent, l'un de retourner à ses troupes, l'autre de reprendre la direction des siennes. S'il y avait eu un doute possible, cet incident l'eût fait cesser, et, en ayant fait part à Morand, je le quittai en lui disant : « Ne vous occupez plus de ceux-ci, je m'en charge... » De retour à ma ligne, je rectifiai mes dispositions ; j'ordonnai au commandant Fontenay (cousin de Cadet-Gassicourt) de faire charger toutes les pièces à mitraille et à boulet, et sur l'observation que cela les abîmait, j'ajoutai : « Qu'elles durent dix minutes, et cela suffira. » Je fis ensuite vérifier le pointage des pièces pour tirer à quinze ou vingt toises, je fis placer dix gargousses à mitraille et dix boulets par pièce à côté de chacune d'elles, pour tirer plus vite ; je fis renouveler et renouvelai moi-même aux troupes la recommandation de bien viser avant de tirer, et de viser à la ceinture des hommes et au centre des pelotons, afin qu'aucun coup de fusil ne fût perdu ; puis, ayant utilisé de cette sorte jusqu'au dernier moment, je laissai approcher ces formidables masses à la distance prévue, et, brusquement, mes neuf pièces démasquées et toute ma ligne commencèrent un des feux les plus destructeurs qui jamais aient été faits.

Sans examiner si jusqu'au dernier moment leurs chefs crurent nous surprendre, il est inconstestable du moins que c'est en croyant aborder une ligne sans artillerie

que ces régiments se trouvaient à la gueule de neuf pièces de fort calibre, servies avec une inconcevable rapidité, avec un talent égal de pointage, chargées, comme je l'ai dit, à mitraille et à boulets; elles rivalisèrent par leur feu avec celui de ma ligne, et celle-ci, pour tenir pied, viser juste et démonter l'ennemi avec sang-froid, était la meilleure infanterie du monde. On conçoit ma satisfaction en voyant chacun des coups de canon ouvrir dans les régiments de larges trous carrés, et ces quatre régiments qui assaillaient mes trois bataillons se disperser en masses fuyantes. Je n'avais pas perdu un seul homme, et, si j'avais eu à ma disposition une brigade de cavalerie, pas un assaillant n'eût échappé. Ces régiments étaient tirés des brigades Jurcsech et Rottermund et ils étaient conduits par le général Kollowrath, auteur de la ruse en question, et marchant en personne d'après l'ordre que venait de lui en donner l'empereur Alexandre qui, se trouvant en avant de Kreznowitz, s'exposait à de véritables dangers pour nous chasser des hauteurs et pour les conserver.

J'ai toujours été très fier de la part que j'avais eue à l'échec de cette tentative. En prévenant un choc auquel nous étions hors d'état de résister, je sauvais ma brigade et l'avant-garde que commandait Morand, et nous pûmes ainsi nous maintenir sur le plateau de Pratzen, dont la perte nous aurait été aussi fatale que sa conservation fut décisive. C'est en effet immédiatement après que, réunis à Morand, nous repoussâmes vivement la brigade Kamenski et lui enlevâmes deux batteries tout attelées, et cela au lieu et place de toute notre artillerie que nous aurions perdue.

L'initiative que j'avais prise, c'est au général Saint-Hilaire qu'il eût appartenu de la prendre, et je répète que, dans mes observations de 1806, par attachement

pour ce digne et excellent général, je n'ai point revendiqué aussi nettement que je puis le faire ici cette initiative; aujourd'hui, vingt-sept ans ont passé sur la tombe de cet homme si bon et brave comme son épée, mais qui, devant l'ennemi, perdait sa force de direction ou du moins la perdit au cours de cette campagne, la seule où j'aie eu l'occasion de le juger comme homme de guerre.

Arrivés à la partie la plus élevée du plateau de Pratzen, nous dominions sur un vaste horizon; fort loin sur notre gauche nous apercevions les feux du maréchal Lannes contre les troupes du prince Bagration; intermédiairement de lui à nous, mais encore à une distance de deux lieues, ceux de la 1re division de Bernadotte contre la réserve du grand-duc Constantin et, entre ces combattants, ceux du général Oudinot contre la majeure partie de la quatrième colonne de l'armée alliée, c'est-à-dire contre toute celle qui ne nous avait pas été opposée. En arrière ou à notre portée pour nous appuyer ne se trouvait pas un Français. La *Relation* de l'Empereur porte que la brigade Le Vasseur formait notre réserve; mais aucun de nous n'en savait un mot; si le général Le Vasseur en était informé, il ne fit rien qui pût nous le faire connaître, et très certainement si le général Saint-Hilaire s'en était douté, il n'eût pas attendu ce moment pour nous faire renforcer par cette brigade, de même qu'il l'eût fait avancer au pas de course. Il paraît cependant qu'elle se trouvait entre Kobelnitz et nous; mais, cachée par les mouvements du terrain, elle ne fut aperçue par personne; de plus, nous n'avions pas une nouvelle ni du quartier impérial, ni du maréchal Soult, et nous constatâmes avec une certaine inquiétude notre isolement. Si nous gardions les hauteurs, nous n'avions pas fini d'avoir à les défendre.

Une fois hors de la portée de notre canon, les débris des régiments repoussés avaient été promptement reformés, et, lorsque la brigade Kamenski, renforcée par les régiments de Fanagorski et Riajski, eut rétabli le combat contre nous, elle s'était trouvée rejointe par ces débris reformés. Alors elle avait repris l'offensive avec acharnement, et, malgré notre précédent succès, notre position ne laissait pas d'être encore très critique. En face de nous et marchant sur nous, nous voyions arriver quatre ou cinq fois plus d'ennemis que nous n'étions de combattants, et sur notre droite et jusqu'à Turas, c'est-à-dire nous enveloppant aux trois quarts, cinquante-cinq bataillons russes des 1re, 2e et 3e colonnes et 3 ou 4.000 chevaux. Jamais Morand et moi (et la dernière fois au Palais-Royal, peu de mois avant sa mort), nous ne nous sommes revus sans rappeler cette situation : « J'ai bien fait la guerre, me disait-il; j'ai eu le bonheur de me trouver, depuis l'armée d'Égypte, à toutes les grandes batailles livrées par l'Empereur, mais je n'ai rien vu de comparable à cette position. » En fait, que pouvaient devenir ses trois bataillons et les trois miens ainsi attaqués et entourés, n'apercevant personne pour les soutenir, devant s'affaiblir de plus en plus par leurs pertes, que pouvaient-ils devenir en face de troupes qui se renforçaient sans cesse! L'ennemi avait foncé sur nous de toutes parts, et, tout en disputant le terrain en désespérés, nous étions forcés de ployer à notre tour. Ce n'était plus même qu'en cédant aux chocs les plus violents que nous maintenions une espèce d'alignement parmi nos troupes et que nous sauvions nos pièces, dont les ravages n'arrêtaient plus un ennemi qui semblait s'exaspérer par notre résistance. Enfin, après une mêlée effroyable, une mêlée de plus de vingt minutes, nous venions d'obtenir un temps d'arrêt;

le feu le plus vif et presque à bout portant avait de nouveau succédé à la baïonnette, lorsque le général Saint-Hilaire réunit à la hâte Morand et moi, et nous dit : « Ceci devient intenable, et je vous propose, messieurs, de prendre en arrière de nous une position que nous pussions défendre. » Il avait à peine proféré ce dernier mot que le colonel Pouzet (1), commandant le 10e léger (en arrière duquel Saint-Hilaire se trouvait, ainsi que nous), ayant entendu cette proposition, tomba au milieu de nous d'un bond de son cheval et, prenant l'initiative d'un avis, sans qu'on le lui demandât, et sans donner à Morand et à moi le temps d'ouvrir la bouche, s'écria : « Nous retirer, mon général... Si nous faisons un pas en arrière, nous sommes perdus. Nous n'avons qu'un moyen de sortir d'ici avec honneur, c'est de foncer tête baissée sur tout ce qui nous fera face et, par-dessus tout, de ne pas laisser à nos ennemis le temps de nous compter. » C'était admirable de justesse et d'honneur. « Bravo, m'écriai-je, colonel Pouzet! Voilà un des plus beaux moments de votre vie. » Et nous recourûmes à nos régiments et nous redoublâmes d'efforts, et, grâce à la magnifique attitude des soldats que nous commandions, nous repoussâmes sans reculer d'un pas des charges faites et répétées avec rage et, de la part des Russes, avec leurs hurlements affreux. Par ce prodige de ténacité, après une demi-heure, ayant perdu le colonel Mazas et mon pauvre Richebourg (2), et notre officier d'ordonnance et tant d'autres braves, ayant un grand nombre de blessés et parmi eux le

(1) Cet intrépide officier sortait de la garde impériale : il fut tué, comme général de brigade, à Wagram, où le général Saint-Hilaire périt également, où je perdis encore et Gautier et La Salle. J'ai cité plus de cent fois le trait que je rapporte ici du colonel Pouzet.

(2) Il eut le cou traversé par une balle et les voies respiratoires tranchées.

général Saint-Hilaire et le colonel Houdar de Lamotte, après avoir eu deux chevaux tués sous moi, nous pûmes exécuter enfin, à notre tour, une charge décisive en ce qu'elle rompit les lignes de l'ennemi, nous fit enlever trois nouvelles batteries, de l'une desquelles je dételai un petit cheval gris que je montai, et nous rendit irrévocablement maîtres de cette partie des hauteurs de Pratzen (1).

Une mention honorable trouve encore ici sa place. J'ai dit qu'au moment de cette terrible lutte nous étions sans nouvelles du quartier général ; or, comme nous venions de contenir le mouvement rétrograde de nos troupes, le colonel de Girardin, aide de camp du maréchal Berthier, major général, arriva. Certes son devoir eût été rempli si, après avoir bien jugé de notre position, il se fût hâté d'aller en rendre compte : mais le moment était épouvantable, et, avec un dévouement, une vaillance auxquels, moi, dernier témoin vivant du fait, je dois une mention, il resta avec Morand et moi, et, ne cessant de se porter de la droite de nos lignes à leur gauche, de leur gauche à leur droite, et cela toujours à cheval et en rasant pour ainsi dire les sacs de nos soldats, il contribua puissamment à les soutenir, à les exciter ; il ne nous quitta que lorsque nous eûmes repris l'offensive et nous laissa de lui la plus haute estime.

Quant à nos troupes, il n'est pas de tribut d'éloges qui

(1) Les deux tiers des officiers des 14e et 36e de ligne furent tués ou blessés ; des deux cent trente-six grenadiers de la 36e de ligne, il en restait le soir dix-sept au drapeau.

Saint-Hilaire, Morand, nos colonels et moi, nous avons jugé que dans les nombreux combats livrés par nous sur les hauteurs de Pratzen, nous avions combattu près de 20,000 hommes. Dans la lettre que, le soir même de la bataille, j'écrivais à l'Empereur, j'établis ce fait, que le général Weirother me confirma à Brünn.

puisse nous acquitter envers elles. Elles étaient incomparables d'ardeur, d'énergie, d'enthousiasme, et, ne fût-ce que pour payer au moins une très faible partie de la dette qui leur est due, je veux reproduire ici une anecdote, bien que je l'aie déjà publiée en 1806. A Pratzen, un des soldats du 14ᵉ avait eu le genou fracassé par un coup de feu. Une ambulance nous suivait; il fut immédiatement amputé; mais, du lieu où se faisait son opération, il nous voyait gagnant du terrain sur l'ennemi et suivait notre mouvement avec avidité. Enchanté de penser que lui aussi, et au prix de son sang, il avait contribué à donner à l'Empereur le bouquet que l'armée lui avait promis la veille, il lui était impossible de contenir sa joie. Insensible à la douleur de l'opération, ne pensant ni à sa blessure ni à la gravité de sa position, il ne répondit que par des exclamations sur nos succès aux chirurgiens qui, pour achever l'amputation, avaient besoin qu'il restât un moment tranquille, et il ne cessait de leur répéter : « Voyez donc comme ils avancent. »

Mais comment parler de nos braves sans signaler également la vaillance avec laquelle les Russes combattirent? Dans ces terribles chocs, des bataillons russes entiers s'étaient fait tuer sans qu'aucun d'eux eût quitté son rang, et leurs cadavres étaient alignés comme les bataillons l'avaient été. Ce que nous tuâmes d'hommes dans cette journée fait horreur. Avant la dernière heure de cette bataille il n'y eut de prisonniers faits par nous que ceux qui trouvaient moyen de se faire prisonniers eux-mêmes. Il est vrai que l'on nous avait prévenus que les Russes, blessés fût-ce au point de ne pouvoir plus marcher, reprenaient leurs armes après qu'on les avait dépassés, les rechargeaient et mettaient ceux qui les avaient vaincus entre deux feux; or, dans une lutte aussi acharnée, toujours aux prises avec trois ou quatre

fois notre nombre, il n'y avait rien à compromettre; on ne pouvait hésiter sur rien; aussi il ne resta en arrière de nous aucun ennemi vivant. Ce triste souvenir m'est souvent revenu, mais je ne pense pas que le consigner soit m'accuser. De même qu'à Naples j'ai brûlé en entier le faubourg de Capoue et j'en ai fait passer les habitants au fil de l'épée, de même j'ai donné l'ordre, sur ces hauteurs de Pratzen, de ne faire aucun prisonnier, de n'en laisser aucun en arrière de nous, et cet ordre, je l'ai fait exécuter parce que le salut de mes troupes l'ordonnait, parce que la victoire était pour la France une question de vie ou de mort, parce que la nécessité commandait et conséquemment le devoir. Mais, partout où de si cruelles exécutions ne furent pas indispensables, nos soldats étaient prêts à se montrer généreux pour ces Russes dont ils admiraient la bravoure, et je reproduis encore à l'honneur des uns et des autres l'anecdote suivante.

Au moment où la bataille finissait, quinze à dix-huit cents Russes acculés au lac de Satschan, cernés de tous côtés et venant de voir périr trois ou quatre mille des leurs sous les glaces de ce lac, ne répondaient que par le feu le plus nourri aux feux dirigés contre eux. Dans cette situation une charge à la baïonnette aurait coûté trop de monde et n'était plus nécessaire; on fit donc avancer de l'artillerie, et chaque coup de canon faisait parmi ces malheureux un affreux ravage. Extrémité douloureuse contre des braves qui mouraient d'une manière héroïque, mais à laquelle leur obstination forçait de recourir. Un moment encore ils résistèrent; bientôt l'indécision se mit entre eux, et presque instantanément ils jetèrent leurs armes, moment auquel nos soldats se précipitèrent devant les pièces en criant : « Ne tirez plus, ils se rendent. »

Je reprends ma narration. A la suite du combat dans lequel nous avions fini par rompre les rangs ennemis pour rester maîtres des hauteurs de Pratzen, pour rejeter vers Telnitz les troupes qui reculaient devant nous, nous arrivâmes sur le coteau qui, à l'est, domine le château de Sokolnitz, château que les Russes occupaient encore par une des avant-gardes des corps qui avaient marché sur Turas et couronnaient le coteau opposé à celui sur lequel nous arrivions. La division combattant depuis le matin sans répit, me trouvant commander cette division en l'absence du général Saint-Hilaire qui nous avait quittés pour se faire panser, n'ayant d'ordres de personne et ne pouvant de moi-même franchir la vallée de Sokolnitz, je pris position, le 10e d'infanterie légère à la droite de ma brigade et à sa gauche la brigade Le Vasseur qui, enfin, et à notre étonnement, nous avait rejoints ; puis je donnai aux troupes un repos indispensable.

Il y avait un quart d'heure que nous étions là lorsque le général Saint-Hilaire nous rejoignit, apportant l'ordre d'enlever le château et de poursuivre les Russes, et, pendant que Vandamme forçait le village d'Augezd, que Morand et Le Vasseur reprenaient leur marche de chaque côté du château pour le contourner, c'est moi qui reçus l'ordre d'attaquer ce château de front. Ce qu'il y avait de Russes sur les flancs de ce château fit peu de résistance, comme le dit le général Stutterheim ; quant à ceux qui gardaient le château et ses dépendances, ils se défendirent en désespérés. Les avenues, les écuries, les granges, les communs, le principal manoir, tout enfin leur servit de réduits, et ils combattirent partout jusqu'à la dernière extrémité. On y fit un grand massacre. Tous furent vaincus, homme par homme. J'en ai vu restant seuls, se défendre comme ils auraient pu le faire au

centre de leurs bataillons. J'en ai vu prêts à tomber, percés de toutes parts, charger leurs armes aussi tranquillement qu'à l'exercice. Ils nous firent donc assez de mal, et cette prise du château, qui constitue le troisième des faits d'armes m'appartenant dans cette journée, me prouva la vérité de ce dicton : qu'il est plus facile de tuer six soldats russes que d'en vaincre un.

Enfin, ce château dépassé, et comme je reformais mes pelotons en marchant, pour me remettre en ligne avec Morand et Le Vasseur et arriver en même temps qu'eux sur la dernière ligne de bataille des Russes, je vis à ma droite cent vingt hommes tiraillant sur une batterie qui foudroyait les débouchés du château. Ce tiraillement ne pouvait être que ridicule, et je le fis cesser. Un sous-lieutenant se trouvait là ; je le chargeai de former ces hommes en pelotons, puis je cherchai des yeux un capitaine ou un chef de bataillon pour lui commander de se porter avec ces pelotons sur la batterie qui se trouvait sur un mamelon, entre le point de direction de ma brigade et celui des troupes de Morand. Je ne vis pas de capitaine ; les officiers devenaient rares, et, comme le mouvement était donné à mes colonnes, comme le feu des pièces pouvait leur faire assez de mal, comme, vu la proximité, il ne fallait que trois à quatre minutes pour enlever toute la batterie, je résolus de l'enlever moi-même et je partis au trot de course avec ma petite troupe. Quoique monté sur un petit cheval d'artillerie russe, j'allais nécessairement plus vite que mes hommes, de sorte que, arrivé à cinquante pas des pièces et ayant quinze pas d'avance sur eux, je me retournai à moitié pour leur crier d'accélérer la course, lorsque la dernière décharge que ces pièces dussent faire partit. Une vingtaine de mes hommes furent renversés. Le sous-lieutenant dont j'ai parlé, et qui était un

des plus beaux jeunes hommes que je me rappelle, fut tué, et je fus blessé par une balle de mitraille qui, après m'avoir broyé l'épaule droite, me brisa le sternum en deux endroits et traversa la clavicule. A une plus grande distance, j'aurais été renversé de cheval cent fois pour une ; mais la force du coup fut telle qu'elle se produisit toute en pénétration et ne m'ébranla qu'intérieurement. Je crus être frappé de la foudre ; mon premier mot fut : « Je suis mort. » Le second : « Vengez-moi. » Le troisième : « Je ne tirerai plus des armes. » Le quatrième : « Je me suis payé d'avance. » Telle est la suite d'idées que m'inspira ce coup de mitraille. Je pus encore voir, comme inconsciemment, mes hommes enlevant la batterie et massacrant tous les canonniers qui l'avaient servie, puis les troupes russes qui la soutenaient enfoncées et poursuivies par l'arrivée de mes colonnes, et tout disparut pour moi ; je restai longtemps étourdi sur mon cheval.

Revenu de cet étourdissement, je mis pied à terre ; mais mon bras droit ne suivit pas le mouvement de mon corps ; il demeura ballant et pendant sur le côté droit du cheval ; j'eus la peine de le ressaisir avec la main gauche et de le ramener à mon corps.

J'essayai de me rendre à pied à Schlapanitz, où était l'ambulance ; après quelques centaines de mètres que je fis encore au milieu des boulets, les forces me manquèrent. On chercha une charrette dans le château de Sokolnitz, et on ne trouva qu'un avant-train à deux roues ; mais, avec sept fractures, couché en un tel équipage, à travers les profonds sillons des champs de Moravie, je sentais, à chacun de ces atroces cahots, le frottement et le craquement de mes os qui déchiraient les chairs en se chevauchant les uns sur les autres. On fit donc une espèce de brancard avec des perches, des

planches, avec ce que l'on put, on me coucha dessus, et, comme j'aperçus quelques malheureux Russes, errant assez près de moi, je les fis chercher et me fis porter par eux. Des grenadiers de ma brigade, en partie blessés, les aperçurent et, quoi que je pusse leur dire, chassèrent les porteurs russes et les remplacèrent, prétendant que c'était à eux à porter leur général (1). A ce moment le maréchal Berthier passa ; il vit cette scène ; c'était une anecdote. On en est avide en de pareilles occurrences, et, quoiqu'elle me concernât, elle fut mise dans le *Moniteur*. On me comptait déjà parmi les morts, et, comme on aime assez à se raccommoder avec eux, on trouva peut-être dans cette circonstance un motif pour me témoigner une bienveillance qui en effet me frappa lorsque je priai le maréchal Berthier de dire à l'Empereur que je l'avais toujours servi de mon mieux, que dans cette grande journée je croyais l'avoir servi utilement et que je lui recommandais mes enfants.

Ce ne fut pas cependant par le maréchal Berthier que l'Empereur apprit ma blessure, mais par le général Bertrand de qui je tiens ce fait. A ce mot : « Sire, le général Thiébault est blessé », l'Empereur demanda si je l'étais grièvement. « Il l'est mortellement, Sire. » L'Empereur répliqua, après un moment de silence : « On ne peut pas mourir dans une plus belle occasion. » Telle fut l'oraison funèbre que l'Empereur crut prononcer sur ma tombe. Le trentième bulletin annonça ma blessure.

(1) Dans la *Relation* de l'Empereur, cette phrase est ainsi transformée : « C'est à nous qu'appartient l'honneur de nos généraux blessés. » Or : « C'est à nous de porter notre général » est tout ce qui a été dit par un des grenadiers, indigné de me voir réduit à être secouru par des Russes et les chassant pour prendre leur place. Ces grenadiers, d'ailleurs, étaient de ma brigade. En voulant ôter au mot ce qu'il avait de personnel, on n'a produit qu'une phrase de mélodrame.

et le trente-sixième, daté de Schœnbrunn, annonça, et pour moi d'une manière fort prématurée, que les généraux blessés étaient en pleine guérison.

A deux cent soixante-quinze lieues de tous les miens, ayant perdu dans mon aide de camp Richebourg le meilleur ami que j'eusse à l'armée et le seul qui moralement pût adoucir une si grave situation, ne croyant pas survivre à ma blessure, je ne voulus pas m'abandonner à une défaillance que je sentais me gagner, et, pour chasser ces lugubres pensées, je chantai ; quand la voix me manqua, je sifflai, et un officier du 36ᵉ qui avait cru ne pas devoir me quitter que je n'eusse retrouvé mon valet de chambre, en fut surpris au point de me dire : « Mais, mon général, de quelle pâte êtes-vous donc ? » C'était cependant une de mes faibles chances de salut ; je sentais que si je me laissais abattre, j'étais perdu. C'est sous la même impression que je ne pus supporter les lamentations d'un officier d'infanterie blessé qu'on portait à côté de moi. Il gémissait comme un enfant ; je fis d'abord les plus grands efforts pour supporter ses plaintes ; mais bientôt la colère l'emporta, et, l'envoyant à tous les diables, je forçai ses porteurs à l'éloigner de moi.

Le chirurgien-major du 4ᵉ de ligne, alors le régiment de Joseph Bonaparte, m'aperçut, vint à moi et me fit subir un premier pansement, pansement qui, malgré tout le sang que je perdais par l'épaule et par la poitrine, consista à me faire deux grandes entailles, en dessus et en dessous de l'entrée de la balle, à la naissance de l'épaule. Il eut besoin de linge. La mère La Joie, qui depuis bien des années était la vivandière du 36ᵉ régiment et qui y était singulièrement considérée, avança pour lui en donner. Je lui demandai un verre d'eau-de-vie, qu'elle me versa à l'instant, et je lui remis

un louis, qu'elle me rendit en fondant en larmes. C'est ce fait que j'avais écrit à mon père et qu'il avait communiqué à mon ami Rivierre, qui fit placer et le chirurgien et la brave vivandière dans le tableau qu'il fit peindre d'après l'anecdote du *Moniteur* et dont il fit cadeau à ma chère femme (1).

Enfin je vis un homme accourir à toutes jambes vers moi ; c'était Jacques, mon fidèle et dévoué valet de chambre, ce même Jacques Dewint qui, au dire du duc d'Abrantès, me servait comme aucun officier général n'était servi, aussi brave homme qu'un homme brave et qui, informé que j'étais blessé, courait le champ de bataille pour me trouver. C'était la plus grande consolation que je pusse recevoir ; je dus à Jacques de hâter mon arrivée à Schlapanitz et de diminuer pour moi, et autant que cela était possible, tout ce qu'un tel trajet avait d'horrible.

Placé dans la meilleure habitation, dans la meilleure chambre, dans le meilleur lit de ce bourg, je commençai par supporter un pansement en règle qui me fatigua extrêmement. A peine ce pansement terminé, et quoi que l'on pût faire et dire pour que je me reposasse, je dictai une lettre à l'Empereur, une à mon père et une à ma femme ; je les signai toutes trois de la main gauche, et, ces lettres cachetées devant moi et expédiées, je me résignai.

Le lendemain, il fallut me transporter à Brünn ; ma

(1) C'est ce tableau que nous reproduisons. Il en sera reparlé plus loin ; mais nous pouvons dire ici que le tableau, lorsqu'il fut placé sous les yeux du général Thiébault, présentait un ciel d'orage sombre et tourmenté. Le peintre avait usé de cet artifice pour remplir avec intérêt la partie supérieure de sa composition ; mais il avait trahi la vérité, et le général Thiébault demanda que le tableau fût retouché pour rendre au ciel d'Austerlitz le rayonnement et la pureté légendaires. (Éd.)



Le général Thiébault blessé à la bataille d'Austerlitz

faiblesse était telle que cela parut difficile. Par bonheur, on trouva, dans la remise de l'habitation où je gisais, une voiture immense et très basse, meuble datant de plusieurs siècles et qui, depuis cent ans, je crois, n'avait roulé. On parvint néanmoins à la mettre en état de faire le trajet de deux lieues environ ; on y arrangea un lit, on me porta dedans ; toutes les précautions du monde avaient été prises ; mon valet de chambre se tenait à la portière gauche ; un chirurgien qui, à dater de ce moment, me fut attaché et m'accompagna jusqu'à Paris, marchait à la portière droite ; aucun des deux ne me quittait des yeux ; on était muni de potions que l'on me donnait par cuillerées quand je m'affaiblissais trop, et quoiqu'on allât au pas, que cette voiture fût fort douce et que je fusse sur plusieurs matelas, il fallut s'arrêter souvent de peur que la fatigue ne me fît expirer... Et tels furent les moyens grâce auxquels on parvint à me faire arriver à Brünn.

Il était midi lorsque j'arrivai. Si mon trajet avait été pénible, mon transport de la voiture à la chambre, où devait se résoudre pour moi le problème de la vie ou de la mort, le fut davantage. J'eus un moment de découragement ; mon logement avait été fait en une maison abandonnée par ses maîtres ; dans mes rêveries je m'étais imaginé trouver des hôtes empressés à me prodiguer des soins, à m'entourer de ces marques de sollicitude que la bonté allemande ne laisse pas espérer en vain et qui, dans les positions les plus cruelles, sont à la fois des adoucissements et des consolations. Sauf quelques visites, je me trouvai donc réduit au chirurgien qui m'avait été attaché à Schlapanitz, mais qui n'était guère chez moi que la nuit, occupé qu'il était tout le jour à la masse de blessés dont les hôpitaux étaient encombrés ; seul mon fidèle Jacques Dewint fut pour

moi et par son dévouement une véritable providence.

Le lendemain matin se réunirent chez moi, et pour juger de mon état et pour parer à mon premier grand pansement, M. Percy, chirurgien en chef des armées françaises et le premier chirurgien militaire du monde ; M. Yvan, chirurgien particulier de l'Empereur ; M. Larrey, chirurgien en chef de la garde impériale ; le chirurgien-major du 8e régiment de hussards; enfin celui qui logeait avec moi. On ne pouvait être entouré de plus de lumières, mais ces lumières ne semblèrent pas devoir éclairer pour moi un long avenir ; car d'après l'opinion générale, indépendamment de ce que sept fractures ont toujours de grave, et particulièrement en ce qui touche à la poitrine, il parut impossible que, dans le trajet de neuf pouces franchi par le projectile depuis son entrée dans l'épaule droite jusqu'à sa sortie par le sternum, il n'y ait pas eu quelque artère de coupée ; dès lors, et au moment du détergement qui a lieu vers la fin du troisième jour, une hémorragie devait survenir et la mort s'ensuivre immédiatement. On me considéra donc comme n'ayant plus guère que trente-six heures à vivre, et, en me pansant comme on put, on se borna à me donner de ces espérances destinées à alimenter quelques heures d'illusions et auxquelles personne ne croyait.

Le 6 décembre, à la pointe du jour, le chirurgien du 8e hussards entra chez moi comme un homme n'ayant pas voulu passer devant ma porte sans savoir comment la nuit s'était écoulée. Cette démarche, la manière dont il répliqua : « Ah ! tant mieux », lorsque je lui eus répondu : « Comme à l'ordinaire »; une surprise qu'il ne parvint pas à cacher et à laquelle se mêlait une teinte d'embarras ; ces observations, ces nuances dont aucune n'échappa à mes regards scrutateurs, m'occupèrent

assez pour que j'en badinasse avec M. Percy (1) lorsqu'il arriva avec ses collègues pour assister à mon pansement. Avec sa figure vénérable, son ton non moins bienveillant que persuasif, M. Percy me répondit, en souriant, pour affecter sans doute plus de sécurité : « Vous avez échappé au plus grand danger de votre position ; nous appréhendions la lésion de quelque artère. Cette crainte est dissipée, et c'est pour vérifier ce fait, en ce moment irrévocablement constaté, que j'ai voulu avoir de vos nouvelles le plus matin possible (c'est-à-dire que j'ai voulu savoir s'il y avait lieu de revenir). Je compte maintenant sur votre guérison et j'y compte d'autant plus que votre force morale est plus remarquable. » Dans le fait, malgré ma faiblesse, je tenais à me lever tous les jours, et, soutenu par Jacques et par mon chirurgien, je faisais, en marchant, le trajet jusqu'à mon canapé, tant je redoutais l'affaiblissement du lit.

A dater de ce jour, M. Percy me témoigna l'intérêt le plus tendre, et, ne se bornant plus à ses visites du matin, il venait tous les soirs passer une heure ou une heure et demie avec moi. Ce que ces causeries me firent de bien est indicible ; elles me charmaient et me ravivaient. M. Percy faisait pour moi ce qu'il ne faisait pour aucun autre, et c'était m'inspirer la certitude qu'il croyait à mon rétablissement. Le 10 cependant sembla devoir anéantir toutes ces espérances. Ce jour, le huitième depuis ma cure, était celui où la suppuration devait définitivement s'établir ou s'arrêter. C'est dans toutes les grandes blessures le jour le plus critique, je le savais, et le 9 au soir j'avais dicté mon testament en huit pages ; je l'avais parafé et signé de ma main

(1) Un médecin célèbre disait : « Nous nous trouvons toujours aux prises avec deux ennemis, la maladie et le malade ; et ce dernier est souvent le plus embarrassant des deux. »

gauche, et fait fermer et sceller de cinq cachets noirs. Il était désirable que je passasse dans le calme cette journée du 10 ; il en fut autrement. Vers trois heures après midi, arriva le maréchal Berthier, pour me voir de la part de l'Empereur. Je ne m'attendais nullement à cette visite ; elle m'agita fortement. Je profitai de la présence du colonel de Girardin, qui accompagnait le major général, pour rendre compte à ce dernier de la manière dont le colonel de Girardin s'était conduit sur le plateau de Pratzen. A moitié remis de ce que cette visite m'avait fait éprouver, je vis entrer dans ma chambre le colonel Burthe, qui, croyant me faire des adieux éternels, se jeta dans mes bras en sanglotant et partit sans avoir pu me dire un mot; enfin. et pour m'achever, arriva M. Paruit, de Tours (1), appartenant

(1) Cet excellent homme était payeur de la division; il avait un premier commis en qui il avait une entière confiance, et cette confiance l'avait porté à ne faire depuis trop longtemps aucune vérification; mais lorsque M. Regnaud de Saint-Jean d'Angely vint à Tours et que son inspection rendit la livraison des sacs nécessaire, M. Paruit constata un déficit considérable. Après avoir passé je ne sais combien de nuits à refaire tous ses comptes et l'avoir fait en vain, il alla lui-même en faire la déclaration à M. Regnaud et lui prouva par ses comptes particuliers et par ses livres qu'il fallait qu'il eût été volé ! A force de rechercher. on arriva à cette conviction morale que le commis, grâce à la complicité de la femme de ce pauvre Paruit, étant parvenu à avoir pendant un ou deux jours la clef de la caisse. en avait fait faire une seconde, et qu'au moyen de cette double clef il avait multiplié les vols ; le déficit n'en existait pas moins : il s'agissait d'une caisse publique; et si M. Paruit ne fut pas mis en jugement, il fut destitué ! Ce fut un véritable chagrin pour tous ceux qui connaissaient ce bon et brave homme. à qui l'on finit par faire obtenir aux armées le petit emploi qu'il occupait quand il vint me voir à Brünn ; mais il ne survécut guère à son désastre et à son humiliation ! Quant à sa femme, l'indignation publique en fit justice. Et cependant à Tours, sur cette terre de la volupté, Mme Paruit n'était pas la seule dame de la haute société qui fournît à la chronique scandaleuse. Une de ces dames avait fait de ses faveurs le prix d'un véritable assassinat; une autre, le prix d'un vol de suc-

alors à l'administration de l'armée ; digne homme, chez qui j'avais fait la connaissance de ma femme, et dont la présence suffisait pour raviver tous les souvenirs et tous les sentiments qui pouvaient me la rappeler. C'était trop pour une position qui devait me rendre la moindre émotion fatale ; aussi me laissa-t-il aussi bouleversé qu'épuisé.

Il y avait une demi-heure que je tâchais de me remettre de secousses si fortes et si répétées, lorsque je sentis un grand malaise et bientôt le frisson. Ce symptôme était au dernier point menaçant ; je savais qu'il constituait le danger de ce huitième jour, et que, s'il continuait, il arrêterait la suppuration qui commençait à s'établir ; inévitablement la mort était au bout. Un verre d'eau tiède et sucrée, très légèrement rehaussée de vin de Bordeaux, me parut le moyen de conjurer cette crise ; mon valet de chambre le prépara ; je le bus, et le frisson s'arrêta, mais pour reprendre un quart d'heure après avec violence. Je demandai le chirurgien logé avec moi ; il était sorti. MM. Percy, Larrey, etc., ne pouvaient être chez eux, et je ne savais où il serait possible de les trouver. Réduit à moi-même, il fallait tenter de me sauver ou se résigner à périr ; encore fallait-il se hâter, car le frisson augmentait, et ma tête

cession ; d'autres n'avaient pas été arrêtées par l'infamie de gratifier leurs amants (et notamment un comédien) du fruit le plus dégoûtant de leur libertinage. Une autre était la maîtresse salariée de son beau-frère ; une autre encore, maîtresse du père, devint la maîtresse du fils auquel elle fit épouser sa fille ; une autre enfin se faisait faire des enfants par le mari d'une femme dont son mari à elle était l'amant. Et tout cela était honoré, et tout cela parlait très haut contre le divorce, et tout cela n'avait à la bouche que la sainteté du mariage. Mme Paruit n'était donc pas une exception. Si elle fut rejetée, c'est que, dans une telle société, on pouvait d'autant moins admettre le scandale qu'on avait davantage à donner le change sur les vices.

commençait à s'embarrasser. Depuis huit jours je n'avais pris aucun aliment; j'étais très affaibli par la perte de beaucoup de sang et par les souffrances, et, dans ce corps pour ainsi dire vide, les médecins n'autorisaient l'accès que de potions calmantes et de quelques boissons rafraichissantes. A tout hasard je résolus de jouer quitte ou double; j'ordonnai donc à Jacques de faire chauffer un verre de vin de Bordeaux pur et d'y faire fondre beaucoup de sucre. J'en étais au claquement de dents quand il me l'apporta; dès que je l'eus absorbé, je me fis envelopper dans des couvertures et m'étendis sur mon canapé. On conçoit l'effet de ce vin pur, poussé au sirop; un accès de fièvre terrible se déclara; je fus trois grandes heures dans le délire; mais, quand je revins à moi, je n'avais plus trace de frisson, et la transpiration était abondante. M. Percy arriva sur ces entrefaites. Je lui parlai des visites reçues, et son visage exprima le mécontentement; du frisson, et il devint sérieux; de ma médication, et il me fixa avec étonnement : « Mon cher général, me dit-il, lorsque j'eus terminé le compte que je lui rendais, vous vous êtes certainement sauvé la vie. Et cependant jamais je n'aurais osé vous prescrire ce verre de vin. J'aurais cru impossible pour vous de supporter l'accès de fièvre qui s'en est suivi. Je vous estime fort heureux de n'avoir trouvé ni mes confrères ni moi, et je vous félicite d'un degré de vitalité qui est, à elle seule, une garantie de guérison. » Ce bon M. Percy me prenait de plus en plus en amitié, et ses salutaires visites du soir, auxquelles il ne manquait pas, ajoutaient à mon attachement autant qu'à ma confiance. Sa sollicitude et mon amour pour ma femme et pour mon père ont seuls soutenu ma vie.

Ayant deux plaies ouvertes, l'une à la poitrine et l'autre au bras, je m'étais figuré que j'avais été frappé

par deux balles de mitraille et que par conséquent j'avais deux blessures, n'imaginant pas qu'une seule pût être si étendue. On m'avait laissé dans cette erreur; mais M. Larrey, qui s'est toujours mieux entendu à couper des membres qu'à ménager un malade, se trouvant un matin seul à mon pansement, me désabusa au très grand mécontentement de M. Percy, et cela en me fourrant dans l'épaule une sonde que je fus désagréablement surpris de me voir sortir sous le menton.

L'enflure de mon bras devint énorme, et le poids de ce bras, qui pendait aux derniers ligaments de mon épaule et qui me faisait l'effet de cinq cents livres, me causait des douleurs toujours plus cruelles : « Pourquoi me le conservez-vous ? dis-je un jour à ces messieurs. Je ne m'en resservirai jamais. Ce qu'il me fait souffrir est donc aussi gratuit que l'embarras qu'il vous cause. — Il y a pour vous le conserver, me répondit M. Percy, une raison qui dispenserait de toute autre, c'est qu'il est impossible d'en faire l'amputation. Ensuite vous serez encore heureux de l'avoir quand vous aurez recouvré les mouvements du coude, du poignet et des doigts. Ce sont là des considérations de toute la vie; l'embarras des pansements n'est que du moment. » Ces embarras n'en étaient pas moins fort grands. Quand le bras est cassé, on l'attache au corps ; quand la clavicule est cassée, le bras devient un point d'appui; mais quand le sternum, la clavicule et l'épaule sont brisés, on ne sait plus sur quoi s'étayer pour empêcher la vacillation des os fracturés, et cette situation diabolique était la mienne.

Un accident acheva de me révéler tout ce que des bandages insuffisants avaient de fâcheux. J'avais eu besoin de quitter un moment mon canapé. Jacques m'avait aidé à me mettre sur mes pieds; mais, dès que

j'y fus, les forces me manquèrent à ce point que je m'affaissai sur moi-même. Jacques, dans sa frayeur, voulut me soutenir, et, n'ayant pas le temps de choisir le moyen, ne songeant d'ailleurs qu'à prévenir une chute qui pouvait être mortelle, il ne vit rien de mieux que de me saisir par les deux bras, et, comme il lui fallut proportionner la résistance au poids de tout mon corps, elle fut telle que mes os, qui commençaient à reprendre, en furent à moitié désunis. Ce que j'éprouvai ne peut se rendre. Je crus expirer; je n'avais plus même la puissance de crier; mais je fis la plus effroyable grimace, et je poussai un gémissement si douloureux que Jacques, tout en me prenant à bras-le-corps pour me mettre sur mon canapé, fondit en larmes en jetant des cris affreux. Je ne sais plus qui survint à son aide. J'étais évanoui, mon bras entièrement déjeté en dehors; il fallut huit jours de tampon sous l'aisselle et de pression du coude vers le corps, pour remettre le bras à sa place, et ce furent huit jours de torture.

Cet événement, le chagrin de penser qu'il retarderait ma guérison, sur laquelle moi-même je commençais à compter, me firent sentir qu'il fallait que je découvrisse un moyen de bandage, puisque les premiers chirurgiens du monde ne le trouvaient pas; j'imaginai donc une gaine en cuir de buffle, taillée, percée et ajustée de manière à me contenir le bras entier dans la position voulue, et le tout fut fixé autour du corps par dix bandes de toile; il n'y eut plus une oscillation à craindre! M. Percy me félicita de mon invention, mais ajouta : « Je ne pense pas avoir l'occasion de l'employer, car, sur deux mille blessés comme vous, il faut un miracle pour qu'un seul puisse en revenir. Votre blessure est un phénomène. Il faut que la fracture des os ait fait deux fois dévier la balle, pour que la mort n'ait

pas été inévitable et même immédiate (1). » De l'autre côté de la rue assez peu large où je logeais, en face de mes fenêtres, sans rideaux comme sans volets, était la chambre d'un officier supérieur blessé. Il y avait dans cette chambre, aussi peu meublée que la mienne, de la lumière toute la nuit; ne dormant guère, je m'occupais souvent de mon compagnon d'infortune et je tâchais de deviner, aux mouvements que j'apercevais, ce qui se passait autour de lui. Une nuit, vers trois heures du matin, je vis tout à coup arriver, aller et venir plusieurs personnes, puis deux dans l'attitude de porteurs. Pendant quelques minutes je n'aperçus plus que des ombres se dessiner, après quoi j'entendis cogner; enfin on ouvrit la fenêtre, on fit encore un tour ou deux, et on s'en alla emportant la lumière et laissant la chambre dans une obscurité totale. Il n'y avait pas de doute, ce malheureux était mort, et on venait de l'ensevelir. « Voilà donc, me disais-je, où aboutissaient quatorze années d'honorables services, des actions marquantes, l'estime de l'armée, les plus grandes difficultés vaincues; voilà où s'échouent une carrière assurée, un nouvel avancement espéré, et, pour prix de si longs efforts et de succès remportés, la solitude, l'abandon dans la mort et les restes dévolus à la terre étrangère,

(1) Un rapport sur ma blessure fut adressé à la Faculté de Paris. On m'apportait la charpie par sacs, et chacun de ces sacs durait à peine quelques jours ; il est vrai que forcément l'on mettait et sur la plaie de ma poitrine et sur celle de mon épaule d'épais gâteaux de charpie, plus larges que des assiettes et qui, douze heures après, suppuraient comme des éponges. On n'employa, du reste, que de l'eau ; seulement, mon pansement terminé, et à plusieurs reprises entre chacun de mes pansements, on était forcé de m'inonder d'eau-de-vie camphrée et de parfumer ma chambre : « L'homme le plus gras, le plus fort, me disait encore M. Percy, ne pourrait fournir à une plus forte suppuration, et c'est encore une preuve de votre vitalité. »

loin du dernier regard des siens, loin des larmes que cette mort va faire couler. »

Jusqu'alors j'étais resté très maître de moi; mais un spectacle si triste, le rappel de toutes les poignantes douleurs qui marquent la fin solitaire du soldat, tous ces détails funèbres que, par un retour fatal de ma pensée, je ne pouvais m'empêcher de considérer comme applicables à moi-même, alors que les dangers de complication étaient loin d'être conjurés, tout cela me causa un tel bouleversement que la fièvre me reprit. Ma langue devint noire tout à coup, et, regardant ce symptôme comme un mauvais présage, ne voulant pas me laisser abattre par un signe d'inquiétude que je lirais sur le visage des médecins, je me refusai dès lors à la leur montrer; M. Percy l'ayant par hasard aperçue, je lui affirmai que j'avais mangé des pruneaux.

Par réaction et pour refouler les idées noires qui m'assaillaient, j'exagérai encore mon affectation de gaieté. On me bardait la poitrine de cataplasmes; la dignité de monsieur mon chirurgien ne permettant pas qu'il les arrangeât et les posât lui-même, un chirurgien du pays était chargé de ce soin... « Eh bien, lui dis-je un jour, quelles nouvelles? — Oh! cela va mal pour les généraux blessés qui sont à Brünn, me répondit-il d'un ton que je crus deviner satisfait; le général Valhubert est fini; le général Demont n'est guère mieux; le général Sébastiani a une mauvaise fièvre, et le général Kellermann fait une mauvaise grimace. — Comment, sacré n... de D... d'animal, lui dis-je, c'est à moi que vous contez cela? » Ces paroles, l'air et le ton sur lesquels elles furent dites, causèrent à cet homme une telle frayeur que je partis de rire; mais ce fut bien pis lorsqu'il répliqua: « Ah! pardon, Excellence, le général Valhubert (qui mourut le lendemain) n'est pas mal du tout, et les

autres vont à merveille. Ils seront bientôt guéris. » J'étais désarmé puisque j'avais ri, mais je ne me jugeais pas quitte avec cet animal, et, pour lui faire payer sa nouvelle, comme il avait préparé son cataplasme et comme il allait le placer : « Il est trop chaud », lui dis-je; suivant son habitude, il l'approcha de son visage pour vérifier le fait, et, dès qu'il eut le nez dessus, je lui donnai une tape qui lui appliqua le cataplasme sur la figure ; il en eut plein les yeux, le nez et la bouche, et ce ne fut pas ma dernière niche.

Le général Suchet, passant à Brünn, vint me voir et resta deux heures avec moi. Après quelques mots sur mon état, je me mis à lui débiter des folies. Il n'en revenait pas : « Sébastiani que je quitte, me dit-il à ce sujet, n'a qu'une blessure bien légère en comparaison de la vôtre, puisqu'il n'a pas une seule fracture et que vous en avez plusieurs; eh bien, il ne fait que soupirer, au lieu que vous nous faites rire. Au reste, puisqu'il se peut que vous soyez d'une si bonne humeur, il faut que je vous régale de quelques articles de la chronique scandaleuse de Paris, au courant de laquelle mon frère me tient. » Là-dessus il me conta deux anecdotes qui doivent prendre place ici comme souvenir du temps, quant à elles; comme souvenir de Brünn, quant à moi.

La première est celle du collier de Mme Regnaud; je l'ai déjà contée, et je ne la répéterai pas (1); la seconde concerne Mme Hamelin, et c'est le trait abominable que j'ai promis de citer d'elle. Voici l'histoire.

Mme Récamier, dont on ne pouvait trop vanter les charmes, dont on n'aurait pas dû vanter la vertu, mais qui était cent fois incapable de mêler des saletés d'argent à des affaires de cœur, avait une intrigue d'amour avec

(1) Voir plus haut page 311, à la note.

M. de Montrond, qu'on appelait le beau Montrond, et, pour ne pas manquer une de ces occasions qui ne semblent pas devoir être moins favorables au secret qu'au plaisir, ils convinrent de se rencontrer au bal masqué que donnait le marquis de....., et, de là, de se rendre en fiacre dans une maison située hors de la barrière de Clichy. Ce projet s'exécuta, en ce qui tenait à la rencontre et au départ; mais Mme Hamelin, qui se croyait des droits sur M. de Montrond et qui était surtout jalouse de Mme Récamier, la guettait partout où elle pouvait penser la trouver. L'ayant reconnue à ce bal, malgré le déguisement, elle ne la perdit plus de vue, la vit se réunir à Montrond et partir avec lui. A l'instant, elle se jette dans un cabriolet de louage, dépasse le fiacre au moment où il arrive à la barrière, saute du cabriolet après avoir ôté son domino, saisit les chevaux du fiacre par la bride, les arrête et se met à crier à tue-tête : « Au secours, au secours ! Ce fiacre contient une malheureuse qui m'enlève mon mari. » Les commis, la garde, chacun accourt ; on entoure le fiacre ; on apporte des lumières, et, au milieu du vacarme le plus affreux, on force M. de Montrond et Mme Récamier, plus morte que vive, à mettre pied à terre, et, lorsque cette dame en est là, au milieu d'un attroupement qui augmente sans cesse, Mme Hamelin s'écrie : « Madame Récamier... Comment, madame Récamier, c'est vous?... Ah ! je me suis trompée ! » Et enchantée de son esclandre, elle remonte en cabriolet, remet son domino, retourne au bal et, par mille propos atroces, donne l'éveil sur le fait qui vient de la venger. Mais quelque abominable que fût sa vengeance, elle ne la jugea pas encore assez complète, et, dès le lendemain, elle alla dans vingt maisons, notamment chez la princesse Caroline (Mme Murat), répétant chaque fois et avec un air de

désolation qui était le comble du cynisme : « Il m'est arrivé cette nuit un malheur affreux. J'adore M. de Montrond ; eh bien, vers onze heures du soir et en fiacre, je le vois partir avec une femme du bal masqué du marquis de..... Je les suis... A la barrière de Clichy, je les force à mettre pied à terre, et jugez de mon désespoir en reconnaissant avec lui Mme Récamier. » Cette indignité fit enfin chasser Mme Hamelin, « le fameux polisson », de tous les salons; mais le mal fait par elle était sans remède.

Cependant, pour en revenir à mon séjour forcé à Brünn, la gaieté que j'affectais était un peu forcée, et ma seule consolation vraie consistait à correspondre avec mon père et avec ma femme. Dans les premiers jours j'étais réduit à dicter mes lettres et à me borner à les signer; mais une lettre dictée n'est jamais une lettre d'intimité, et, à ma femme surtout, j'avais beaucoup de choses à dire qui ne pouvaient être dites que par moi; je me mis donc à écrire mes lettres de famille de la main gauche. Travail difficile comme tous les débuts, et d'autant plus difficile dans ma position que, n'ayant pas de main droite pour retenir mon papier, je me trouvais à chaque mot, parfois à chaque syllabe, forcé de faire sauter ma main gauche pour gagner de l'espace. Toutefois, quelque gène et quelque douleur que j'éprouvasse à faire ces lettres, j'en adressais tous les deux jours une à mon père et une à ma femme, et il y en eut dont les quatre pages furent consacrées à soutenir chez eux un espoir que par moments je n'avais plus.

Il y avait douze ou quatorze jours que je luttais ainsi contre la mort, avec une énergie sans laquelle je n'aurais pas survécu à ma blessure, lorsque je reçus de ma femme une lettre datée du 2 décembre au soir et par laquelle elle me disait que, se trouvant dans la chambre

de sa mère cet après-midi à trois heures, elle travaillait auprès de la fenêtre en causant de ses malheurs et de ses peines, lorsqu'une flamme semblable à celle des coups de feu lui passa devant les yeux. A l'instant elle avait jeté un cri et s'était réfugiée auprès de ma mère : « L'horreur que m'inspira le Cher au moment où je perdais mon pauvre frère, ajoutait-elle, me revint à la pensée. Je ne suis pas superstitieuse ; mais, après de si cruels malheurs, après un tel fait, toutes les appréhensions sont horribles. Je ne reviendrai donc du bouleversement que j'ai éprouvé que quand j'aurai de toi des nouvelles postérieures à ce jour. » Pour comprendre ce passage de sa lettre, il faut savoir que, lorsque son frère se noya, comme je l'ai dit, en passant la Doria près de Turin, Zozotte, qui, on l'a vu après mon départ pour Germersheim, avait quitté Orléans et s'était réfugiée à Tours, se trouvait ce jour-là chez une de ses amies, à la campagne de Saint-Avertin ; toutes deux étaient en promenade au bord du Cher, lorsque brusquement Zozotte eut un mouvement d'effroi, se couvrit les yeux de son mouchoir et aux instances de son amie ne répondit que par ces mots : « Rentrons, rentrons. La vue de l'eau me fait horreur. » Or Zozotte avait eu précisément cette vision répulsive à l'instant où se noyait Amédée, et sa lettre que je reçus à Brünn, et qui était datée du jour même de la bataille d'Austerlitz à l'heure où je reçus ma blessure, témoignait d'une coïncidence de pressentiment analogue ; elle me surprit donc malgré les faits extraordinaires de prescience et de double vue dont j'avais été auparavant, et dont je fus depuis cette époque, le témoin.

Cependant la nouvelle, si terrible pour elle, parvint à Zozotte, et malheureusement par le *Moniteur,* avant qu'elle la sût par moi-même. La fièvre la reprit avec

violence, et un nouveau danger menaça ses jours. Dans ces circonstances elle reçut, à Tours, et des autorités et d'une foule de personnes marquantes, de nouvelles et très vives marques de sympathie ; et jusqu'au directeur de la poste aux lettres qui, recevant le courrier de Paris vers minuit et pressentant l'anxiété avec laquelle elle attendait de mes nouvelles, ne se couchait pas sans lui envoyer toutes les lettres arrivées à son adresse. Indépendamment de mes lettres, le *Moniteur* donna plusieurs fois de mes nouvelles ; enfin il annonça prématurément que j'étais hors de danger.

Accourir pour me soigner avait été la première pensée de Zozotte aussitôt qu'elle avait appris ma blessure. Par bonheur, son père exigea mon consentement pour la laisser partir, et mes médecins s'opposèrent formellement à ce qu'elle vînt. En effet, si je l'avais vue durant les premières semaines, l'émotion m'aurait tué, et comme me disait M. Percy : « Il est pour les malades des alternatives où l'éloignement des êtres qui leur sont chers est un dernier moyen de salut. » Plus tard, alors que la guérison s'affirmait, il n'y avait plus de motifs suffisants pour que Zozotte s'exposât aux risques d'un aussi long voyage dans la plus affreuse saison de l'année, avec une santé aussi délabrée que la sienne.

Le 14 décembre 1805 accomplit ma trente-sixième année. Jacques, au moment de mon réveil, me souhaita ma fête et me dit : « Dans vingt-cinq ans, mon général, je vous la fêterai encore et, en vous la souhaitant, je vous rappellerai ce moment. » Accompagné de ses deux fils, ce pauvre homme m'a tenu parole, le 14 décembre 1830 ; mais il a à peine survécu à ce moment, déjà éloigné de moi et qu'alors je croyais impossible d'atteindre.

Ce 14 décembre, je me trouvai moins accablé que les jours précédents, et, après avoir écrit mes lettres de famille, je dictai pour le général Saint-Hilaire, dont je venais d'apprendre l'arrivée à Vienne, une autre lettre qui partit de suite par un des courriers de l'Empereur et à laquelle il répondit le lendemain ; il me donnait de très beaux témoignages de ma conduite (1), m'affirmait que l'Empereur me tiendrait compte de tout. De vingt côtés, par écrit et de vive voix, on m'annonça que j'étais général de division ; une lettre venant de l'entourage de l'Empereur m'en félicita « comme d'une chose faite ». On verra par suite de quelle influence cette annonce de récompenses ne se confirma pas même par ma nomination de grand officier, ce qui, comme dédommagement au grade de divisionnaire, ne m'eût paru qu'une mesquinerie.

Cependant, à la fin de l'ordre du jour dont il gratifia l'armée d'Austerlitz, l'Empereur avait dit : « Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous ramènerai en France, et vous serez l'objet de mes plus tendres sollicitudes. Mon peuple vous reverra avec des transports de joie... Il vous suffira de dire : J'étais à la bataille d'Austerlitz, pour que l'on réponde : Voilà un brave. » Ces fastueuses paroles, l'annonce de cette tendre sollicitude donnèrent plus d'espérance qu'on n'en réalisa. C'est l'histoire de tout ce que dicte l'enthousiasme du jour et de tout ce que le lendemain doit tempérer. Ce qui tint aux personnes fut exagéré, ajourné, oublié ou modifié, suivant les prédilections ou les antipathies ; ce qui tint à la manière de consacrer tant de gloire subit l'influence de considérations nouvelles.

(1) Il m'annonçait aussi que sa blessure, peu grave d'ailleurs, se guérissait bien.

Ainsi un décret avait transformé la Madeleine en temple de la gloire (1). en mémoire de cette grande bataille que les uns nommèrent « la bataille des trois empereurs », d'autres « la bataille de l'anniversaire », que Napoléon nomma la bataille d'Austerlitz. et qui est véritablement la bataille de Pratzen. Chaque maréchal présent à cette bataille devait avoir sa statue; chaque division devait avoir son bas-relief, sur lequel chaque officier général devait être sculpté; aux généraux blessés seraient réservées des distinctions particulières. En outre. chaque officier, sous-officier et soldat devait voir son nom gravé sur des tables d'airain. On sait que ce projet ne s'exécuta pas, et que l'Arc de triomphe vint substituer, quant à Austerlitz, un simple tableau de pierre à un vaste monument.

Une salle du Musée Napoléon dut être consacrée à réunir toutes les choses curieuses rapportées de Vienne. Cette salle ne se fit pas; le tableau de Gérard, représentant l'Empereur ne combattant effectivement que des yeux, est le seul souvenir que je connaisse de cette bataille; mais le pont du Jardin du Roi reçut le nom d'Austerlitz; la place qui le sépare de ce jardin, le nom de Valhubert, seul général mort des blessures reçues à Austerlitz (2), et la place qui le précède fut

(1) On eut même la pensée de démolir tout ce qui en était construit, de réédifier ce monument au haut de Montmartre, dont on adoucirait la pente; en conservant, je crois, une grande place là où est maintenant la Madeleine, on aurait prolongé la rue Royale jusqu'au portail du temple.

(2) Les autres généraux blessés furent le général de division Saint-Hilaire, Walther, Kellermann. Les généraux de brigade blessés : Demont, Compans, Marizy et moi, le plus grièvement blessé de tous et pourtant nommé le dernier, au reste le seul vivant encore. Les colonels furent : Sébastiani, Rapp, Mazas, qui fut tué. Corbineau, Morland, Houdar de Lamotte, Marès qui mourut, Lacour, Digeon, Bessières, Gérard, Burthe. Le général Valhubert

dotée du nom de Mazas, colonel tué dans cette bataille et qui commandait le 14e de ligne, le premier des deux régiments de ma brigade.

Enfin, la colonne de la place Vendôme, cette tombe future de Napoléon, coulée avec le bronze des canons pris à Austerlitz, sera toujours le principal monument qui rappellera à nos neveux la part que leurs ancêtres eurent à cette grande bataille. Aussi quand mes enfants arrêteront sur elle leurs regards et leurs pensées, pourront-ils se dire : « Mon père à Austerlitz a fait partie du corps d'armée qui a joué le principal rôle; il commandait une brigade qui s'est couverte de gloire et qui a fourni pour la fonte de cette colonne le bronze de vingt-quatre pièces de canon, sur les cent quatre-vingts dont elle s'honore. »

Et, pour clore la série des souvenirs et des réflexions que m'a inspirés cette bataille d'Austerlitz, pour résumer par quelques rapprochements tout ce que j'ai rapporté sur elle, on peut dire qu'elle a été, de la part de Koutousow et de ses doublures, le résultat de l'ignorance, de l'incapacité, de l'indécision, de la présomption ; de la part de Napoléon, le fruit de l'inspiration instantanée et des calculs les plus profonds. Koutousow (puisque de fait Alexandre et François II n'ont été sur le champ de bataille que les lieutenants de cet homme) osa marcher contre l'Empereur, sans connaître ni les forces, ni leur répartition, ni les ressources que pouvaient offrir les positions de son adversaire, alors que Napoléon a pour ainsi dire tracé jusqu'à la route par laquelle son ennemi doit arriver à la destruction prévue; mais ce qui ajoute à l'inep-

fut remplacé dans le 5e corps par le général de brigade Reille, qui, arrivant de Cadix, fut arrêté en route et chargé du commandement de Linz, comme Lauriston fut chargé du commandement de Braunau.

tie de Koutousow une part de fatalité et au génie une part de bonheur, c'est que le général Buxhœwden, qui avait sous ses ordres les trois colonnes qui exécutèrent le fatal mouvement tournant formant la base du plan de Koutousow, resta pendant une bonne heure en mesure de rétrograder, c'est-à-dire d'échapper aux effets de cette pensée funeste, et cependant il le continua imperturbablement quand il ne pouvait plus avoir ni objet ni excuse, et il ne comprit sa position que quand elle fut sans remède ; mais encore, et à ce moment n'ayant plus de retraite possible que sur un point, le défilé de Mœnitz, entre les lacs de Satschan et de Nessel, il pousse sa première colonne sur un autre point, où elle ne pouvait manquer d'être enveloppée et anéantie. On le voit, fautes et malheurs d'une part, génie et fortune de l'autre; valeur dans les trois armées; chez nos troupes indicible enthousiasme; il a fallu tout cela pour la bataille d'Austerlitz.

Et pourtant s'ensuit-il que dans cette mémorable journée, il n'y ait eu d'erreurs à reprocher qu'à l'ennemi, et que, pour avoir été impunément faites (du moins quant au présent), on n'en puisse reprocher quelques-unes à Napoléon? On doit au contraire en signaler cinq, et elles sont d'autant plus dignes d'être relevées que, de sa part, elles sont plus extraordinaires.

Et d'abord il ne nous fait échelonner sur la partie sud des hauteurs de Pratzen, ni par la brigade Le Vasseur, ni par aucun des bataillons de la réserve ; imprudence d'autant plus grave que, si deux fois nous n'avons pas été rompus et chassés du plateau, il est impossible de dire à quoi cela a tenu. Jamais sur ce point on ne devait s'exposer à un tel échec, attendu que, si cet échec avait eu lieu, les trois colonnes ennemies qui marchaient à leur perte se seraient retrouvées en com-

munication avec les troupes rentrées en possession du plateau, et rien n'eût empêché qu'elles se réunissent et par là même rendissent meilleure leur position, comme Alexandre tenta d'y parvenir en s'efforçant de nous prendre la hauteur. Par là même aussi se serait trouvé annulé tout le plan de l'Empereur, qui eût été forcé de battre en retraite. Qu'on ne pense pas justifier Napoléon en disant que notre position lui était inconnue. Sans doute, il avait été trompé par l'aide de camp qui, à huit heures et demie du matin, vint lui dire que les derniers corps de l'ennemi avaient quitté les hauteurs de Pratzen, alors que la brigade Kamenski, les régiments Fanagorski et Riajski et la quatrième colonne qui devait suivre le mouvement des trois premières s'y trouvaient encore en entier; mais notre terrible feu, qui révéla la rudesse des combats que nous soutenions, ainsi que la durée de ce feu, ne purent manquer de l'éclairer; d'ailleurs s'y trompa-t-il, lorsqu'il nous envoya six pièces de douze, ce qui, vu nos pertes, ne tarda pas à faire une pièce par deux cents hommes? disproportion excusable quand on manque de troupes, mais qui ne doit jamais résulter d'une autre cause; car, au cas d'un mouvement rétrograde, un si grand matériel ne pouvait plus être sauvé. Ne fût-ce donc que pour cette raison, Napoléon devait nous faire soutenir par une réserve.

J'ai toujours été convaincu que, s'il ne le fit pas, ce fut afin de pouvoir dire : « Par la puissance de mon génie (nous n'en étions pas encore à l'étoile), je n'ai eu besoin, dans cette bataille, ni de la deuxième division du premier corps, ni de ma réserve de grenadiers, ni de ma garde. » Et ce fut cette forfanterie qui l'empêcha de prendre 15,000 hommes de plus ; car, lorsqu'il attirait les trois colonnes sur sa droite pour les couper et

les hacher, il devait faire garder le défilé de Mœnitz, la seule voie de retraite qui restât aux débris de ces trois colonnes, et, si à ce moment il avait hâté l'arrivée de ses réserves sur le plateau de Pratzen, il aurait pu nous faire remplacer par elles dans l'attaque de Kolnitz et nous diriger alors avec la division Vandamme et les brigades Varé et Le Vasseur, et au pas de course, sur le défilé de Mœnitz, ce qui incontestablement lui livrait jusqu'au dernier homme de ce qui put fuir de ces trois colonnes.

Il ne nous fit appuyer non plus par aucune troupe à cheval, et cependant, si l'ennemi dans un de nos deux moments les plus cruels nous avait fait assaillir par une brigade de cavalerie, nous n'avions plus les moyens de lui répondre; d'autre part, si nous avions eu une brigade de cavalerie à notre portée, nous aurions fait des milliers de prisonniers.

Devait-il enfin laisser tant d'espace entre notre division Saint-Hilaire et celle de Vandamme, sans disposer entre elles des troupes pour soutenir celle des deux qui en aurait eu besoin? Il les laissait à la merci d'un revers, et, pour Saint-Hilaire surtout, de quoi s'en fallut-il que ce revers n'eût lieu! Sans doute l'événement a donné raison à Napoléon; il morcela ses attaques, ne les renforça pas à propos, et cependant chacune de ces attaques fut heureuse et devint une victoire; mais, après avoir profondément étudié, médité, discuté le sujet avec tant d'autres officiers d'un mérite si compétent, il nous est resté cette conviction, c'est que, dans le triomphe du génie, il faut faire aussi la part du bonheur.

Enfin Napoléon ne devait-il pas profiter de sa victoire pour mettre, par une poursuite acharnée, ses ennemis hors d'état de reparaître de plusieurs années sur

un champ de bataille? Et il le sentit si bien que, en revenant de sa conférence avec l'empereur d'Autriche, il dit : « Cet homme m'a fait faire une faute, car j'aurais pu suivre ma victoire et prendre toute l'armée autrichienne et russe. Mais enfin, quelques larmes de moins seront versées. »

J'aurais voulu terminer sur ce mot ce que j'ai à dire de la bataille d'Austerlitz; mais cet événement fut si considérable en lui-même, il a une telle importance dans ma vie militaire que je ne puis me détacher d'un tel sujet sans l'avoir épuisé. Des *Relations* qui ont été faites, celle du général Koutousow est une impertinence, celle du major Stutterheim est l'œuvre d'un homme d'honneur, bien que, en ce qui concerne nos mouvements, elle renferme d'inévitables erreurs. Napoléon lui fit l'honneur de l'annoter; sur bien des points de détail, il n'en a pas relevé les erreurs, pas plus que la propre *Relation* qu'il a dictée, qui fut écrite, revue et modifiée à diverses époques dans son cabinet, n'est exempte de ces lacunes ou de ces inexactitudes auxquelles ne peut échapper un général en chef qui voit l'ensemble et ne suit pas tous les épisodes. Dans cette dernière *Relation*, la seule où mon rôle pouvait être indiqué, ma part n'a pas été faite, et, puisque j'écris mes *Mémoires*, il est naturel que j'aie désiré la faire.

Quant à celle du maréchal Soult, qui parle aujourd'hui avec orgueil de la bataille d'Austerlitz, j'en ferai le décompte, ne serait-ce que pour donner au lecteur une idée de la valeur des biographies qui lui imputent à gloire cette mémorable bataille. Malgré la situation au dernier point critique où se sont trouvées, pendant plus de trois heures, les troupes de la division Saint-Hilaire dépendant du corps d'armée du maréchal Soult, ce maréchal ne parut ni pour les diriger suivant le be-

soin, ni pour les encourager par sa présence, ni pour juger s'il était nécessaire de les renforcer, ce qui eût été très utile; car, pendant qu'elles couraient le plus grand risque par leur isolement, la brigade Le Vasseur était disponible et, à leur insu, peu éloignée d'elles. Toutefois il me restait le doute de savoir si le maréchal n'avait pas rempli ce devoir de commandant de corps d'armée, non auprès du général Legrand qui, avec six bataillons, n'avait eu qu'à égarer à sa suite les premières colonnes de l'ennemi et qui, comme l'observe l'Empereur lui-même, resta comme en dehors de la bataille; non auprès du général Le Vasseur, dont la brigade n'eut presque pas à combattre, durant la matinée surtout; mais auprès du général Vandamme qui, avec sa division et la brigade Varé, c'est-à-dire avec le plus fort rassemblement du quatrième corps, avait soutenu, sur la partie est des hauteurs de Pratzen, de si brillants combats.

Je ne pouvais cependant me dissimuler que le général Vandamme n'était guère de caractère à supporter près de lui un mentor, qui de fait lui aurait ôté le commandement de ses troupes et l'honneur de leur succès; mais admettre que le maréchal Soult n'avait rempli pendant la bataille d'Austerlitz aucune fonction de guerre, qu'il n'avait partagé le danger d'aucun des soldats du quatrième corps, me confondait. On m'avait dit, à la vérité, que le matin il s'était plaint d'une ophtalmie et qu'il s'était mis un taffetas vert en visière, au moment où la bataille avait commencé; et je dis la bataille et non le mouvement, parce que, un peu avant le jour, il nous mit en marche et n'avait rien sur les yeux. En fait, le soleil du 2 décembre, au fond de la Moravie, n'est pas bien éblouissant, quelque éclat légendaire qu'il ait emprunté à notre victoire d'Austerlitz; d'ail-

leurs, en pareille circonstance, on peut retarder de sept ou huit heures de telles précautions; enfin une bande de taffetas vert en visière n'empêchera jamais un homme de cœur de faire son devoir dans une bataille. Ce taffetas vert ne pouvait donc me suffire relativement à une présomption aussi grave, et c'est ce qui me détermina à interroger M. le lieutenant général Vincent, alors premier aide de camp du général Vandamme, et qui, dans cette journée, ne quitta pas son général. Or il résulte des déclarations formelles de cet officier que, le 2 décembre, à la pointe du jour, le maréchal Soult est arrivé à la division Vandamme et l'a mise en mouvement, comme il venait de mettre la division Saint-Hilaire; qu'il n'a reparu à la division Vandamme que lorsque vers deux heures après midi, et tous les grands combats terminés, elle entrait à Augezd. C'était le moment où les réserves avançant sur le terrain conquis (et beaucoup trop tard pour avoir une action), la garde impériale, le maréchal Lannes, avec une de ses divisions et une du premier corps, notre cavalerie, ainsi que l'Empereur, se trouvaient sur les hauteurs de Pratzen, par conséquent, au moment où la bataille allait finir. Le maréchal Soult n'apparut là que pour transmettre l'ordre de se porter au bord du lac de Satschan et de barrer sur ce point la retraite aux Russes, comme il transmit au général Saint-Hilaire, revenant alors de l'ambulance, l'ordre d'attaquer Sokolnitz, et il resta sur les derrières où il n'avait plus aucun risque à courir.

Ainsi il est constant, il est positif que le maréchal Soult n'a personnellement pris aucune part à la bataille d'Austerlitz, à moins que l'on ne considère la transmission de quelques ordres donnés sur des points où l'on ne combattait pas, ou bien où l'on ne combattait plus, comme un rôle de commandant de corps d'armée, d'un

corps d'armée sans cesse aux prises avec l'ennemi et dont une partie s'était trouvée deux fois dans l'alternative d'un succès héroïque ou d'une défaite entière, du corps enfin qui a pris la part la plus brillante, la plus décisive, comme par moments la plus chanceuse et de fait la plus meurtrière, à la plus grande bataille des temps modernes, à celle qui couronnait une campagne magique, qui décidait du sort de l'Empire et de l'honneur de nos armes.

J'avoue que c'est difficile à croire, et qu'il m'a fallu assez de temps et une longue enquête pour y croire; mais enfin je tenais à vérifier les doutes que nous avions conçus, Saint-Hilaire, Morand et moi, en ne voyant pas une seule fois le maréchal, dont le rôle était de se porter sans cesse d'un de ses corps à l'autre, de s'arrêter près d'eux, de seconder ses généraux; et j'entends encore les exclamations qui nous échappèrent dix fois à tous trois : « Comment, pas de nouvelles du maréchal? Et lui-même, il ne paraîtra donc pas? » C'est en vain qu'on en appelle à tout ce qui reste des divisions Saint-Hilaire, Vandamme et Legrand, aux chefs de corps, aux officiers d'état-major et généraux de ces divisions, à M. le lieutenant général Vincent pour la division Vandamme, et, quant au moment le plus critique de la division Saint-Hilaire, à M. le lieutenant général de Girardin, qui, non par devoir, mais par vaillance, s'associa pendant près d'une demi-heure à nos plus grands périls.

Il n'y a donc aucune échappatoire, et cependant le maréchal Soult, qui ce jour-là ne se battit pas plus avec l'ennemi qu'il ne s'était battu avec le maréchal Lannes, ne compte pas moins Austerlitz comme un titre de gloire. Les faits qu'il s'est attribués ont pu être cités dans certaines *Relations*, vantés par les biographes; il n'en est pas moins vrai que c'est son corps d'armée et non pas

lui qui a droit à cette gloire. L'Empereur ne s'y est pas trompé, et, quand il gratifia d'un titre le maréchal Soult, il ne le nomma pas, je ne dis pas duc d'Austerlitz, Lannes ne l'aurait pas souffert, ni duc de Pratzen, mais il ne voulut pas lui donner le nom d'une ville ou d'un village rappelant une victoire.

Et si l'on m'accuse d'acharnement contre ce maréchal, je répondrai qu'en effet, en réciprocité de la défaveur dont il m'a poursuivi et dont il devait pendant trente-cinq ans me poursuivre, je me suis acharné (si l'on veut que je maintienne le mot) à faire le décompte de ses faits militaires, à les connaître pour les faire connaître, et de même que j'aimerais mieux brûler tout ce que j'ai écrit plutôt que de faire une concession sur ce que j'ai à dire de lui, de même je brûlerais aussi bien mes plumes et mon papier plutôt que d'écrire un mot qui ne me parût la vérité.

CHAPITRE XV

Cependant les préliminaires de la paix avaient été signés avec l'Autriche, pendant que l'armée russe se retirait à marches forcées, et en suivant les étapes ordonnées par Napoléon. En exécution des conventions, notre armée quitta la Moravie (1); l'Empereur, sa garde et le grand quartier général se rendirent à Vienne, où les négociations devaient se suivre et où la paix devait se signer. On ne laissa en effet à Brünn que les blessés intransportables; par malheur, j'étais du nombre, et il est inutile sans doute de dire avec quel chagrin je reçus les adieux de tous ceux que ce départ éloignait de moi, avec quel serrement de cœur j'entendis les tambours et les musiques annonçant le départ de nos dernières troupes, et, quelques heures après, les tambours et les fifres annonçant l'arrivée de la garnison autrichienne, de ces soldats qui, battus et rebattus, n'en arborent pas moins le laurier; laurier dont ils ornent leurs shakos avant la bataille, qu'ils gardent après la

(1) Bernadotte avec les Bavarois et le premier corps occupa la Bohême; Mortier, les confins de la Moravie; Davout, la Hongrie; Soult, Vienne; Ney, la Carinthie; Marmont, la Styrie; Masséna, la Carniole; Augereau, la Souabe. La cavalerie fut répartie par divisions, et les Würtembergeois et les Badois sur la route de Vienne à Salzbourg.

défaite et jusque dans la captivité, et qui n'a de justification que par la mort des soldats qui se sont fait tuer avec honneur.

Au nombre de ceux qui me firent leurs adieux, je n'en citerai cependant que deux. L'un fut Savary, depuis Marengo aide de camp de Napoléon. « L'Empereur, me dit-il en m'abordant, ne veut pas quitter Brünn sans avoir des nouvelles de chacun des généraux blessés ; je me suis chargé de lui donner des tiennes et de te remettre de sa part quinze cents francs; c'est peu, mais il est sans argent en ce moment et ne s'en tiendra pas là. C'est d'ailleurs tout ce qu'il fait remettre aux autres généraux de ton grade... » Je souris à l'idée de la pauvreté de l'Empereur au moment de la conquête de presque tout l'empire d'Allemagne. Douze ou quinze jours après, je reçus par l'intermédiaire du général Saint-Hilaire deux mille florins. Tout se borna pour moi à ces deux vilenies impériales. Pour en revenir à Savary : « Ah çà, lui dis-je, l'Empereur va enfin se reposer, et, après tant de travaux et de fatigues, il doit avoir besoin de répit. — Jamais, reprit-il, il ne s'est si bien porté », réponse qui provoqua de ma part celle-ci : « Il est véritablement coulé en bronze. »

L'autre personne, dont je consacre ici les adieux et dont le départ fut pour moi le sujet d'une affliction profonde, était ce bon M. Percy. Je perdais en effet, comme chirurgien des armées, le premier homme du monde et, comme ami, le meilleur des hommes. Ses entretiens, qui occupaient toutes mes soirées, m'avaient fait autant de bien que ses conseils; sa présence seule me calmait: mes douleurs se taisaient à sa voix; je perdais en lui tout ce qu'en ce moment je pouvais perdre; les avis qu'il avait eu l'idée et pris la peine de rédiger, et qu'il me remit dans cette visite d'adieux, me touchèrent au-

tant par la sollicitude dont ils étaient le témoignage que par l'utilité qu'ils pouvaient avoir.

J'étais encore bouleversé de l'idée de me trouver seul et comme abandonné au milieu de l'armée autrichienne, lorsqu'on m'annonça le gouverneur de la Moravie. Ce gouverneur, ex-quartier-maître général des armées austro-russes, était le général Weirother, homme extrêmement poli et qui, en m'assurant que rien ne me manquerait, me fit offre de tous les services qui pourraient dépendre de lui, insistant pour que je lui adressasse toutes mes demandes. Personne mieux que lui certainement ne pouvait adoucir ce que ma position avait de pénible, et je lui faisais de trop justes remerciements, lorsqu'il voulut bien faire la remarque que j'occupais une maison inhabitée, et que, si mon chirurgien me jugeait transportable, il en mettrait une autre à ma disposition. En effet, et dès le lendemain, je me trouvai au milieu d'une famille, qui en soins, en attentions, en dévouement, dépassait ce qu'il était possible d'espérer. Mon hôte, d'une quarantaine d'années, homme excellent, était un riche propriétaire ; sa femme, âgée de vingt-quatre ans et mère de deux enfants en bas âge, était magnifique et aussi belle que bonne. « Général, dit-elle en entrant dans ma chambre, du moment où elle sut que j'étais arrangé dans le lit qui m'était préparé, puisque vous avez bien voulu accepter notre maison, il faut que vous m'acceptiez pour votre garde-malade et que vous me permettiez de vous visiter souvent et d'aider à vos pansements. — A mes pansements ? Ils sont horribles, et jamais je n'y consentirai. — Vous ne me connaissez pas, reprit-elle en souriant ; je ne comptais pas vivre dans le monde ; je m'étais destinée au cloître, et, pour ne pas être inutile dans mon couvent, j'avais fait un cours complet de chirurgie. Rien en fait

de pansement ne peut me répugner, ni m'étonner avec une blessure aussi terrible que la vôtre. Ainsi je ne vous demande rien que vous deviez me refuser; c'est d'ailleurs un devoir que l'hospitalité et la religion m'imposent. — Mon Dieu, lui dis-je très ému, vous me pénétrez de reconnaissance et d'admiration; mais plus je suis touché de tant de bonté, de vertu, moins je puis supporter l'idée seule de vous voir prendre part à de si vilaines choses. » Dans le fait, et sans oser le lui dire plus clairement, j'étais humilié de paraître dans un état aussi misérable aux yeux d'une aussi belle créature; mais j'eus beau faire et beau dire, au moment où mon pansement du soir allait commencer, elle arriva; avec une sérénité parfaite, la sollicitude d'une sœur dévouée et ces attentions, ces délicatesses que le ciel n'a départies qu'aux femmes, elle s'associa à mon chirurgien, l'aida avec autant de zèle que d'habileté et adoucit mes pansements autant qu'ils pouvaient l'être; et cela sans manquer à aucun d'eux et sans que je pusse découvrir sur sa figure la moindre trace de malaise. Et cependant elle était fort recherchée sur sa personne, et, quand on levait mes bandages et plus de cinq livres de charpie que chaque pansement consommait, si j'avais été témoin au lieu d'être acteur, j'ignore si j'aurais pu échapper au dégoût. Ajouterai-je que dans le cours de la journée cette dame me visitait souvent, me tenait compagnie quand j'étais seul, causait avec moi autant qu'elle pouvait penser que cela ne me fatiguât pas? Elle avait toujours quelque chose de bon, de gracieux, d'obligeant à me dire, et veillait elle-même à ce que rien ne me manquât qui pût m'être utile. Je suis resté pendant deux ans en correspondance avec cette digne famille. Si la destinée m'avait ramené en Autriche, j'aurais fait tout au monde pour lui reporter le tribut d'une reconnais-

sance éternelle. Depuis vingt-huit ans je ne sais plus rien de ce qui la concerne; mais c'est avec bonheur que j'apprendrais qu'elle n'a eu d'autre malheur que notre séjour de Brünn, séjour qu'elle a contribué à me rendre si doux et si salutaire (1).

Au commencement de la campagne, Morand, me voyant avec un seul aide de camp, m'avait offert de m'en présenter un, fait pour justifier la plus entière confiance. J'attendais alors Amédée, à qui je réservais cette place; mais lorsque j'eus appris la mort de ce pauvre garçon, j'acceptai l'officier que Morand me présentait; cet officier, nommé Parguez (2), me rejoignit à Brünn, peu de jours après le départ de l'armée. Ce procédé me plut; d'ailleurs, ce Parguez dépassait tout ce que Morand avait pu me dire de ses qualités. Entre lui, mon hôtesse et Jacques, il était impossible d'être mieux entouré et soigné. Parguez, de plus instruit, d'une égalité de caractère parfaite et plein de talents, utilisait tous ses avantages pour me distraire et m'amuser. Je ne sais combien de choses il ne me dessina pas et notamment l'épure d'une calèche, que j'eus la fantaisie de me faire fabriquer, lorsque je commençai à compter sur mon rétablissement, et dont il surveilla l'exécution de manière que rien n'y manquât. Une tasse de café au lait m'ayant indisposé de telle façon que je fus huit à dix jours sans pouvoir quitter mon lit, il imagina un fond de sangle. que l'on passa entre mon drap de dessous et le premier matelas, et qu'on recouvrait d'une couverture de laine. Quatre hommes, lui y compris, me soulevaient sans que j'eusse à faire un mouvement; ce qui, pendant que j'étais en l'air, donnait le moyen de faire mon lit tous les jours.

(1) Ce qui en ce moment me désole, c'est que ma déplorable mémoire ne me rappelle pas leur nom.

(2) Parguez devint adjudant général; il mourut en 1830.

Ma barbe avait été un autre embarras; j'avais voulu me raser de la main gauche, et, depuis lors, je ne me suis plus rasé autrement; mais à Brünn, et surtout à mon arrivée à Brünn, j'étais si faible que cela me fut impossible. On me choisit donc dans cette ville un jeune élève en chirurgie, dont en Allemagne la première fonction est toujours de raser, et on m'amena un enfant de douze ans, mais si doux, si attentif, si beau à la fois que je ne l'appelais que mon chérubin. « Comment allez-vous vous y prendre? lui demandai-je en allemand, la première fois que je le vis. — Oh! cela n'est pas difficile », me répondit-il, et, muni de rasoirs très affilés, il se mit à cheval sur moi; avec une adresse et une légèreté inconcevables je me trouvai rasé, sans avoir senti d'autre contact que celui des petites mains, douces comme du velours.

Le général Weirother venait me voir tous les jours; à mesure que j'étais mieux, il prolongeait ses visites; il sut que je jouais aux échecs et, de temps à autre, me faisait une partie; c'est dans le cours de ses nombreuses visites qu'il entra avec moi dans une foule de détails sur la composition et la force de l'armée alliée et sur la bataille d'Austerlitz, et qu'il me donna les renseignements dont j'ai parlé. Il renchérissait en fait d'hommages dès qu'il était question d'Alexandre; mais dès qu'il s'agissait des alentours de ce monarque, alentours si orgueilleux, si insolents, si incapables; de Koutousow, cause selon lui de tous les désastres; des troupes russes, impossibles à approvisionner, portant partout avec elles le pillage, l'incendie et la dévastation, et traitant leurs alliés comme il serait criminel de traiter leurs ennemis, il ne tarissait plus en indignation.

Ce qu'il faisait pour moi n'était qu'une conséquence des principes de conduite qu'il s'était imposés. Il avait

trouvé les hôpitaux dans un état fâcheux; mais son active et touchante sollicitude eut bientôt amélioré leur situation; malgré son âge, sa mauvaise santé, ses infirmités, ses blessures, il allait tous les jours les visiter, interrogeant les malades, assistant à des pansements, excitant l'émulation des chirurgiens; il animait le zèle des infirmiers, punissait ou récompensait les économes, examinait les qualités et les quantités des fournitures de toute espèce, goûtait les aliments et se consacrait à ces soins avec un rare dévouement. Il eut le bonheur de réconforter bien des malheureux que le départ de l'armée avait découragés, et il eut la consolation de sauver la vie à un grand nombre d'entre eux. Mais il n'était pas destiné lui-même à partager le sort de ceux dont il prolongea les jours. Atteint de la fièvre des hôpitaux, il ne tarda pas à mourir de cette épidémie, dont il contribua si puissamment à diminuer les funestes ravages.

Grâce au zèle de Parguez, ma calèche se trouva terminée le 22 janvier 1806; dès lors, la rage de partir s'empara de moi. Tout le monde se récria, mon chirurgien déclara que j'étais incapable de supporter les fatigues du voyage, et qu'il fallait attendre et plus de forces et un temps moins rigoureux; Parguez m'engagea à différer mon départ; mon angélique hôtesse elle-même joignit ses instances aux efforts de tous les autres : « Mais, chère dame, lui répondis-je, j'ai une femme que j'adore, comme je vous aimerais si j'étais votre mari; pouvez-vous donc, et dans le cas même où il y aurait quelque danger, vous étonner que je fasse pour la rejoindre plus tôt ce que je ferais pour vous revoir si vous étiez à sa place? » Elle sourit en secouant la tête, arrêta un moment sur moi un regard où se peignait l'inquiétude et ne répliqua pas. Dans le fait, du moment où une

idée s'était emparée de moi, il n'y avait plus rien à faire et à dire.

Le 23, Parguez, mon chirurgien, Jacques et un domestique que j'avais gardé même après la vente de mes chevaux et fourgon, vente effectuée dès mon arrivée à Brünn, montèrent dans la calèche attelée avec des chevaux de poste et firent avec elle une ou deux lieues pour l'essayer; rien ne bougea. Le 24, on la chargea. et, le 25, comme première sortie. je partis pour Vienne, seul dans ma calèche bien fermée, ayant Parguez et mon chirurgien sur le siège du devant, Jacques et le domestique à cheval; j'étais muni des ordres les plus impératifs du général Weirother pour les maîtres de poste et pour les bourgmestres. J'étais, du reste, véritablement emmailloté et appuyé sur deux oreillers que mon excellente hôtesse exigea que j'emportasse.

Le temps, lorsque je partis, était assez beau; mais, au bout d'une heure, il se couvrit, et la neige commença à tomber avec une abondance telle que les chevaux avaient peine à avancer. Tant que le jour dura, mon courage me tint lieu de forces; à la nuit, il m'abandonna. Et en effet j'aurais dû être arrivé à Vienne, et je m'en trouvais encore à plus de huit lieues. Le froid, d'ailleurs, me pénétrait; hors d'état de résister aux secousses, j'étais ballotté dans tous les sens; enfin, je m'affaiblissais de plus en plus, à dix reprises; je crus mourir dans le trajet; bref, mon épuisement, mon anéantissement se trouvèrent portés à ce point que, lorsque vers onze heures du soir j'entrai à Vienne, il y avait une heure que je pleurais, sans la possibilité de m'en empêcher, fait qui dans ma vie entière n'a aucune analogie, car je n'ai guère versé de larmes que pour des douleurs morales.

Ma voiture arrêtée, me trouvant au bout de mes tortures, vivant encore, et à la porte d'une auberge dont on

m'avait tant vanté et les appartements et le cuisinier français, mon âme se dilata; mais à ce mot : « Pas de place », je faillis me trouver mal. On retourna auprès de l'aubergiste, et le bonheur voulut qu'un voyageur qui devait partir à la pointe du jour, touché de tout ce que Parguez lui dit, voulut bien, pour achever sa nuit, se contenter d'une chambre et me céder son appartement. Cet appartement était au troisième étage; pour m'y faire arriver, il fallut me porter à moitié par-dessous le bras gauche, me soutenir à droite, me pousser par derrière et de plus me passer autour des reins un drap, au moyen duquel Parguez me tirait en marchant à reculons en avant de moi. Cette manœuvre, que mon chirurgien dirigea, dura un quart d'heure, pendant lequel tout avait été préparé dans mon appartement, qui, habité, se trouva chaud d'avance; en y entrant, je pus me coucher; il était temps.

J'avais compté ne demeurer qu'un jour à Vienne : je fus obligé d'y rester huit jours. L'auberge était en effet excellente, et j'y fus à merveille. Comme conséquence de mon grand affaiblissement, moi qui de ma vie ne m'étais occupé de ce que je devais manger, je devins gourmand, et c'est avec délices que je mangeai ce que m'accommodait ce cuisinier français, élève distingué de Miot ou de Robert, et dont encore j'excitai le zèle, en lui promettant un louis pour boire si j'étais content de lui.

Un de mes premiers soins fut d'écrire à mon hôtesse de Brünn, pour la remercier encore de ses bontés et lui dire combien j'avais pensé à ses conseils et à elle, notamment pendant les dernières heures de mon terrible trajet. Et pourtant, quoiqu'il fût impossible de ne pas regretter et ses soins et sa douce présence, j'étais heureux d'avoir quitté cette horrible Moravie, où j'avais

perdu mon pauvre Richebourg et d'où j'étais sorti comme on sort d'un tombeau. De plus, je me trouvais dans une grande capitale, à portée de tous les secours, au milieu de nombreuses distractions, rapproché de Paris et de ma femme, en route pour la rejoindre ; enfin, en changeant de lieu, j'avais changé d'impressions et d'idées, et je me considérais comme dans un nouveau monde.

Trois jours après mon entrée à Vienne, je vis arriver le capitaine de cavalerie Thomassin de La Fortelle, que Parguez avait obtenu de moi de prendre pour aide de camp, en remplacement de Richebourg. Assez petit de taille, mais jeune et joli officier, vif, plein d'esprit, un peu mauvaise tête, du reste appartenant à une famille aisée et honorable, et ayant le ton et les manières de la bonne compagnie, il méritait le bien qu'on m'avait dit de lui et était on ne peut mieux placé dans un état-major. Quelque tard qu'il arrivât, il n'avait pas perdu un moment ; il ne s'était arrêté qu'à Strasbourg, et encore le temps strictement nécessaire pour dîner et donner un coup d'épée. A table d'hôte, s'y trouvant avec un officier d'artillerie qui, à propos de la soupe sentant le lard, s'était écrié : « Détestable potage et bon pour un Lorrain », à ce mot, de La Fortelle avait répliqué : « Je suis de Lorraine, monsieur, et vous êtes un impertinent ! » On voit par là quel était l'homme. A côté de Parguez, si grave et si sensé, ce fut un fou très amusant par ses saillies et ses histoires. Quant aux jours et aux nuits que je restai à Vienne, ils produisirent dans l'état de ma santé un changement essentiel. Dès le quatrième, j'avais commencé à sortir en voiture, avec le secours d'un bras ; je finis même par sortir à pied, et, lorsque je repartis le 2 février, je n'avais plus rien à craindre d'un voyage que je faisais de la manière la plus douce et en m'arrêtant pour dîner et coucher.

Le 4, vers midi, j'arrivai à Linz; je savais que le maréchal Soult y était, mais qu'il ne s'y trouvait personne de la division Saint-Hilaire; en conséquence, j'avais résolu de dîner à la hâte et d'en repartir sans voir personne; mais à peine avais-je mis pied à terre qu'un aide de camp du maréchal vint me prévenir que celui-ci allait se rendre chez moi, pour avoir par lui-même de mes nouvelles. Je ne voulus pas lui devoir l'espèce d'obligation de cette visite, et, me faisant précéder et annoncer par son aide de camp, je pris le bras de Parguez : j'entrai chez le maréchal au moment où il partait, malgré mon message, et pour se rendre chez moi.

Je passe sur son empressement à me recevoir, son regret de ce que je ne l'eusse pas attendu et sa sollicitude pour ma santé. Il ne s'agissait de sa part que de démonstrations extérieures, et mon rôle était plus facile que le sien. La part que j'avais eue au succès de son corps d'armée était maintenant établie, reconnue, attestée. Loin qu'on pût me la contester, elle était redite à l'envi par tous les témoins, et, malgré ces titres et celui de ma blessure, je n'avais été, par suite des rapports du maréchal Soult, compris dans aucune des grâces dont on avait été si prodigue; c'était un de mes cadets qui avait reçu le grade de général de division, que dans la division Saint-Hilaire personne ne devait recevoir avant moi. J'avais donc le droit de me plaindre, et je profitai du premier silence pour demander au maréchal en quoi j'avais démérité au point d'être aussi mal traité, question à laquelle j'allais avoir à répondre en rentrant dans ma famille et sur laquelle je priais Son Excellence de vouloir bien m'éclairer. Il fut embarrassé et répliqua que personne n'avait rendu à ma conduite plus de justice que lui. Sans lui observer qu'il n'avait pas été à même d'en juger, je me bornai à

ajouter que je ne comprenais pas ce que j'aurais pu faire de plus que ce que j'avais fait, et que cette conviction et les succès que j'avais obtenus cadraient mal avec un déni de justice qui substituait une grave mortification à une récompense méritée : « Général Thiébault, reprit-il alors, vous vous tromperiez entièrement si vous pensiez que je n'ai pas fait une mention particulière de vous dans mon rapport à l'Empereur et que je suis pour quelque chose dans l'oubli dont vous vous plaignez ; au reste, si jamais ce rapport vous était connu, vous seriez flatté de la manière dont vous y êtes traité. — Monseigneur, vous me gardez rancune depuis six ans pour ma *Relation du blocus de Gênes*. — Puisque vous me parlez de cet ouvrage, je ne vous tairai pas que j'en ai été mécontent. — Par quels motifs a-t-il pu vous déplaire ? — Vous ne m'y avez pas fait jouer un rôle digne de moi. — J'ai mis en ce qui vous concernait tout le soin et toute l'attention dont je suis capable. — Vous avez de plus omis des faits marquants, et vous n'avez pas conservé aux autres leur véritable caractère. — Quant aux faits, j'ai suivi votre rapport au général Masséna, et je leur ai conservé le caractère que vous leur avez donné ; quant à l'expression, j'ai ajouté à tout ce que vous avez dit de vous-même. — Je n'ai jamais envoyé de rapport au général Masséna. — Je suis encore bien faible, ajoutai-je en souriant, mais il faudrait plus que de la faiblesse pour me tromper sur un fait comme celui-là, surtout en ce qui concerne vos opérations de germinal. » Il répéta sa dénégation de la manière la plus formelle (1). Je voulus aborder les détails, mais

(1) Ce rapport, que, de retour chez moi, je recherchai et que je m'amusai à relire, est encore dans mes papiers. Pensa-t-il que ce rapport pouvait être resté entre les mains du maréchal Masséna ou s'être perdu? Je l'ignore, mais à coup sûr il n'avait oublié ni la rédaction d'une pièce de cette étendue, ni son envoi.

il ajourna une discussion qui pouvait me fatiguer et se borna à me dire : « Nous causerons de tout cela à Paris. » Il ne m'y reparla de rien. Je me levai pour mettre fin à cette répétition de la fable du *Loup et de l'Agneau;* il renchérit en expressions d'un intérêt auquel je ne crus pas, en offres de service et en promesses dont je ne pouvais pas être dupe; enfin, et au moment où je m'en allai, il me pria de me charger pour Mme la maréchale de deux châles de cachemire qu'il remit à Parguez, que j'eus quelque peine à passer en contrebande, que dès mon arrivée à Paris j'envoyai à leur adresse, mais que je m'abstins de porter.

Mon voyage depuis Linz ne m'offre plus que deux mentions et quelques moindres souvenirs à relater.

La première me reporte à Salzbourg, où j'arrivai le 8 février. Je comptais n'y passer qu'une nuit; mais, pendant mon pansement du matin, le chirurgien me déclara qu'il devait me donner un coup de bistouri à la poitrine pour faciliter l'écoulement d'un dépôt qui s'était formé. Il désigna l'endroit; ce devait être une incision de quelques lignes; je lui en avais fait tracer la longueur au charbon, et, à l'aide d'un petit miroir que je tenais de la main gauche, je le suivais dans son opération, quand, au lieu de m'enfoncer le bistouri à l'endroit marqué, il l'enfonça beaucoup plus bas. A l'instant il reçut un coup de poing sur le nez; son bistouri vola en l'air, et ma colère était venue non de ce qu'il allait me trouer la peau de quelques lignes de plus, mais de ce qu'il m'avait trompé : « Je pouvais vous tuer, dit-il en bougonnant et encore mal remis de la tape qu'il avait reçue; pourtant il faut que l'opération se fasse. » Je ne voulais plus de lui, même pour me couper les ongles; il discuta, je résistai; et quand nous eûmes bien crié : « Il y a un autre moyen, me dit-il, c'est l'application de la pierre

infernale. — Il n'y a rien d'infernal que je ne préfère à vous. — Fort bien ; mais vous souffrirez dix fois plus que par l'opération. — Que vous importe ! » — Et il me mit au milieu de l'endroit où le dépôt se formait un emplâtre de ce caustique. Une demi-heure après cette application, il vint me demander ce que je sentais. « Rien. » Cependant, si des chiens m'avaient mâché les chairs, ou si j'avais été en contact avec un fer rouge, je n'aurais pas souffert davantage.

Il parut étonné, me fixa ; ma figure demeura impassible, et il ne répliqua pas. Une autre demi-heure passée, il revint, répéta la même question, et, quoique les douleurs fussent diaboliques, il obtint la même réponse : après un laps de temps à peu près égal, il me refit pour la troisième fois la même demande ; en grinçant des dents, je répétai : « Rien, vous dis-je. — C'est trop fort ! » s'écria-t-il, et, pour juger par lui-même, il leva l'appareil ; sur la grandeur d'une pièce de trente sols, la chair en charbon s'en alla avec l'emplâtre ; l'abcès se dégorgea. Et mon animal, d'un air enchanté, répétait : « Je suis bien aise de savoir que vous ne sentiez rien », pendant qu'en ricanant pour ne pas crier je répliquais : « Non, je ne sentais rien. »

Ce fut l'occasion d'un séjour forcé à Salzbourg ; je m'en consolai en m'adonnant à mon vice de malade. Parguez, qui m'avait vu plusieurs fois pleurer de désappointement quand dans les auberges je ne trouvais que du veau ou du mouton, m'approvisionnait de gibier et surtout de ces excellents faisans de la Bohême ; j'en eus jusqu'à neuf dans ma calèche, et il m'en restait trois en arrivant à Strasbourg. Par bonheur, ce vice disparut plus tard avec ma faiblesse. J'en avais honte ; mais il était plus fort que moi.

Quand je passai à Munich, le maréchal Berthier s'y

trouvait à poste fixe; or je lui imputais pour une bonne part une injustice dont j'étais outré; je n'allai pas chez lui, mais j'y envoyai La Fortelle pour lui dire que mes souffrances m'empêchaient de le saluer et pour lui demander un ordre de rentrée en France. Je crois qu'il fut mécontent de ce que je ne fisse pas deux cents pas pour le voir, quand je faisais deux cent soixante-quinze lieues pour me rendre à Paris. Aussi reçut-il assez mal mon envoyé, ne lui remit-il pour moi qu'un congé de deux mois et, informé qu'un chirurgien m'accompagnait, lui envoya-t-il l'ordre de rester à Munich, où du reste nous avions de nombreux hôpitaux et où l'on manquait d'officiers de santé.

Je n'avais fait que rire des deux mois de congé qui répondaient si peu aux exigences de mon état; une telle mesquinerie ne valait pas la peine que je m'en occupasse; quant à mon chirurgien, je tenais, malgré nos querelles, à le garder, et je le décidai à ne pas tenir compte de cet ordre et à me suivre à Paris, où je promis de m'occuper de lui (1). Je ne fis donc que coucher à Munich, et, laissant au maréchal Berthier deux griefs de plus contre moi, je me rendis avec ma caravane au complet, le lendemain 13 février, à Augsbourg; le 15, dans cette ville d'Ulm dont Austerlitz fut le complément et la conséquence, et, le 16, à Stuttgart.

En dépit de la nécessité de coucher toutes les nuits, ce qui me désolait par autant de retards obligés, alors que je me rapprochais de Zozotte; en dépit des haltes imprévues que mes souffrances ou des accidents rendaient inévitables, l'espace immense qui nous avait séparés diminuait cependant. Informée d'avance de mon itinéraire, elle recevait chaque jour une lettre qui lui

(1) Je le fis placer avantageusement à l'hôpital du Gros-Caillou.

faisait connaître les modifications que forcément il éprouvait, et moi, je trouvais de ses lettres dans toutes les villes marquantes de ma route. Je savais ainsi les préparatifs qu'elle faisait pour me rejoindre à jour dit, et elle connaissait ma marche de manière à pouvoir arriver à Paris en même temps que moi. Nos lettres n'étaient donc plus consacrées qu'à nous répéter le calcul des jours et des heures ayant à s'écouler encore jusqu'à notre réunion, qui devait cicatriser tant de plaies, alléger tant de douleurs et nous rendre enfin un bonheur si nécessaire à tous deux; et elles n'eussent pas fait mention d'autre chose, si le départ de Mme Marchand pour Strasbourg, où elle allait rejoindre son mari pour je ne sais quel grave motif, et la crainte que je ne la visse, n'eussent causé à Zozotte un véritable désespoir. C'était une folie, mais cette adorée Zozotte avait de ces jalousies sans motif et, dans la circonstance où je me trouvais, sans justification possible. En considération de ce qu'elle avait souffert, je m'abstins de plaisanteries ou de reproches, et je me hâtai de la rassurer par une promesse sérieuse et formelle d'éviter Mme Marchand, ajoutant seulement que j'avais droit de penser qu'elle ne verrait là de ma part aucun sacrifice, et que dans aucun cas mon intention n'eût été de voir cette dame, dont j'ai parlé lors de mon séjour à Tours et qui, pour quelques hypothèques qu'elle avait eues sur moi et qui restèrent sans suite, ne pouvait sérieusement être l'objet d'aussi fausses alarmes. Je ne m'arrêtai donc à Strasbourg que le temps d'y coucher, et je n'y vis personne autre que le maître de l'hôtel du Saint-Esprit, auquel j'achetai un pâté de foie gras que je portai à Zozotte. Ce fut, comme elle me le dit quand je lui eus conté les incidents de mon voyage, le dernier acte de ma gourmandise, et elle ajouta fort gentiment que ce ne serait pas le dernier de la sienne.

Le 22, j'arrivais à Nancy; le 23, à Bar-le-Duc; le 24, à Meaux, d'où mes deux aides de camp et mon chirurgien se rendirent directement à Paris; le 25, à Versailles, où je passai dix-huit heures avec ma bonne sœur et mon digne et respectable père, à qui, comme souvenir de sa jeunesse, j'apportais du vin et des confitures de Bar; enfin, le 26, à Paris, où je précédai ma chère Zozotte d'un quart d'heure; elle me rejoignit rue du Helder, hôtel de Mirabeau, aujourd'hui du Rhin. Nous y occupâmes pendant six mois le second étage que Rivierre nous avait retenu.

Je ne peindrai pas notre bonheur; c'était pour nous deux le retour à la vie, au foyer, et, si cette intimité, d'autant plus précieuse que nous avions cru la perdre pour toujours, nous comblait de délices, d'autre part l'amitié nous prodigua ses faveurs. Gassicourt le premier nous réunit dans un grand dîner, à la fin duquel des couplets furent improvisés par M. Coupigny et chantés par ce bon Charles qui, dans l'un d'eux, me disait :

Le fer qui frappa ta poitrine
Nous avait tous atteints au cœur.

Rivierre, après avoir lu dans le *Moniteur*, où le prince de Neuchâtel, témoin du fait, l'avait fait insérer, l'anecdote des grenadiers de ma brigade chassant et remplaçant les prisonniers russes par qui je me faisais porter, fit exécuter sur cet épisode, par un peintre nommé Lecomte, un petit tableau et, à l'issue d'un dîner, en fit hommage à ma femme de la manière la plus délicate.

Les feuilles publiques d'ailleurs revenaient sans cesse sur cette miraculeuse campagne et sur la bataille qui l'avait si brillamment terminée. C'était le sujet de tous les entretiens et d'une foule de travaux. Un peintre me pria de poser pour un tableau, dans lequel la scène du

petit tableau de Lecomte formait un épisode; plusieurs gravures la répétèrent, et elle fut insérée dans différents ouvrages publiés à cette époque. Le gouvernement ne resta pas étranger à ce qui me concernait; les princes de la famille impériale, l'archichancelier, l'architrésorier, ainsi que les ministres, mêlèrent leurs invitations à celles de mes amis et de mes plus simples connaissances. Je fus de tous les cercles, de toutes les fêtes! L'Impératrice, Murat et Caroline, Louis Bonaparte et Hortense avaient toujours quelque chose de gracieux à me dire. Napoléon lui-même me témoignait intérêt et bienveillance. Je ne paraissais pas aux Tuileries sans qu'il eût un mot à m'adresser, ne fût-ce que pour me demander des nouvelles de mon bras qui forcément continuait à être en écharpe. Un soir entre autres, et après que les coryphées de l'Opéra eurent exécuté des danses dans la salle des Maréchaux, en présence de la famille impériale assise sur une estrade et au centre de trois rangs de dames resplendissantes, après ces danses, dis-je, beaucoup de personnes, attirées par la beauté du temps, s'étaient rendues sur la terrasse sud du château, la seule qui existe encore; je m'y étais également rendu, lorsque l'Empereur arriva, m'aperçut et, me prenant le bras gauche pour me faire rentrer dans les appartements, me dit : « Ne restez pas ici, l'air du soir ne vaut rien pour les blessures. »

Ainsi l'occasion se présentait d'arracher à sa justice ce que la défaveur l'avait empêché de faire pour moi; c'eût été d'autant plus facile que Berthier était à Munich et Soult je ne sais où, et que Napoléon abordé par moi s'est toujours montré très bienveillant. Je semblais même indirectement provoqué par lui à demander ce qu'il fit plus tard de lui-même et ce qui alors eût été fait irrévocablement. Chacun m'excitait, d'ailleurs, à une

démarche; Zozotte seule aurait pu vaincre ma répugnance; mais, loin de là, elle acheva de m'encourager dans ma réserve. Un jour que Rivierre me pressait de demander une audience à l'Empereur et d'en appeler à sa justice de l'exclusion dont j'avais à me plaindre, elle lui dit : « Une injustice est préférable à l'humiliation de recevoir comme grâce ce qu'on a mérité comme salaire. » J'en appelai donc au temps seulement, et, me confinant dans une mauvaise humeur qui n'était que de la duperie et de l'enfantillage, je perdis encore une fois l'occasion qui échappe à qui ne sait la saisir, et je retardai de trente-deux mois ma promotion qui, faite alors, aurait changé ma carrière.

Pendant une de ces somptueuses réceptions auxquelles j'assistai alors, les yeux fixés sur le trône d'or et de pourpre qui paraissait aussi indestructible qu'il était resplendissant, je me rappelai tout à coup la première fois que j'avais vu ce même Bonaparte, alors général de brigade réformé. C'était dans ce jardin des Tuileries qui était devenu le sien, et vers le haut de l'allée du Printemps, aujourd'hui des Orangers. A cette époque, ce petit homme, ne vivant à Paris que de la bourse du père de Junot, le premier aide de camp qu'il avait eu, était réduit à solliciter pour son compte ce qui bientôt ne devait émaner que de son bon vouloir; il accompagnait, ce jour-là et fort modestement, trois personnes aussi peu connues que lui, et n'avait dû de nous être signalé qu'au fait de se trouver parmi les victimes d'Aubry. Ainsi de la place où je me le rappelais à celle où je le voyais, il n'y avait matériellement que trois à quatre cents pas, quant à la distance; trente pieds au plus, quant au niveau; mais quels espaces immenses avait-il fallu parcourir, à quelles hauteurs incommensurables avait-il fallu s'élever pour passer d'une de ces positions à l'autre!

Ce Bonaparte que je voyais encore si maigre, si sec, si jaune, si chétif, ce Bonaparte, sans nom, sans carrière, sans fortune, qui paraissait sans avenir, qui, n'ayant pas en territoire la surface d'une de ses semelles et ne pouvant rêver que la médiocrité, semblait spéculer sur la compassion qu'il excitait, ce Bonaparte se trouvant avoir surpassé toutes les gloires, concentré toutes les puissances, recevait l'hommage des rois auxquels il allait s'allier, tenait parmi eux le premier rang, était prêt à distribuer les sceptres à tous les siens et, devenu le plus formidable des souverains du monde, marquait par des monuments la trace de chacun de ses pas.

Quant à sa Cour, ce qu'elle acquérait d'éclat n'était pas croyable. C'était celle du roi des rois. Déjà le grand cordon et le crachat de la Légion d'honneur y faisaient porter par centaines les ordres étrangers. Il y manquait encore des titres personnels et héréditaires, mais on pressentait qu'ils n'y manqueraient pas longtemps; d'ailleurs les plus hautes dignités recréées avec profusion, les qualifications de Prince, de Monseigneur, d'Excellence, rétablies, en tenaient lieu, en attendant qu'elles les accompagnassent. Les plus riches costumes en distinguaient les titulaires; il en était de même des places d'écuyers, de chambellans; ces dernières même, portées au nombre de cent, étaient occupées par les plus notables et les plus riches personnages de tous les pays réunis sous le sceptre impérial, et elles étaient ambitionnées comme une grâce; il n'y avait pas jusqu'aux anciennes familles de France qui déjà ne sollicitassent un emploi auprès de l'Empereur et de l'Impératrice, ou simplement dans les maisons de ses frères ou de ses sœurs. Mais, à l'égard des solliciteurs appartenant à ces grandes familles, si le chef d'État était porté à les accueillir, le soldat se scandalisait encore en Napoléon, lors-

qu'il leur voyait ainsi préférer la livrée aux uniformes; et l'homme était blessé de ce que ces gens-là n'avaient pas voulu l'aider à fonder la puissance dont ils faisaient l'assaut pour en profiter. C'est ce souvenir et cette rancune qui, en 1812 et 1813, lui firent inaugurer les gardes d'honneur, et les fils des premières familles de France reçurent tout à coup l'ordre de rejoindre ce corps, et furent forcés de s'exécuter. C'est le même sentiment qui lui arracha ce mot terrible de vérité : « Je leur ai ouvert les rangs de mes armées, et aucun d'eux ne s'est présenté; j'ai ouvert mes antichambres, ils s'y sont précipités en foule. »

J'avais promis au maréchal Masséna d'aller lui demander à dîner à Rueil; j'avais ma visite à faire à Murat, à Neuilly; j'emmenai avec moi mon fils Adolphe. J'étais cependant entré sans lui chez Murat; mais une des dames de Caroline ayant demandé à qui était le joli petit garçon, je dis que c'était mon fils, et aussitôt cette dame reçut l'ordre d'aller le chercher. Il n'y eut pas de caresses qu'on ne lui fît et de bonbons qu'on ne lui donnât. Mme Murat s'amusa à lui faire une foule de questions dont il ne se tira pas mal; il la fit beaucoup rire lorsque, sur cette question qui n'étonnera personne en ces temps encore si proches de la Révolution : « Avez-vous été baptisé? » il répondit : « Non, madame, mais j'ai été vacciné. » A quoi elle répliqua : « C'est toujours cela, car si l'un purifie l'âme, l'autre purifie le corps. » Placé à table entre les deux fils du maréchal, il se tint fort bien, au point que le maréchal en fit tout haut la remarque. En effet, pendant que le second des fils de Murat surtout se tortillait sur sa chaise, demandait de tout, criait dès qu'on lui refusait quoi que ce fût ou quand on ne le lui donnait pas de suite, et se montrait enfant ce qu'il devint homme,

Adolphe se bornait à répondre, parlait bas, et n'acceptait rien sans que par un regard il ne m'eût interrogé pour savoir s'il pouvait accepter.

Mon petit Adolphe était donc charmant; j'ai dit que Zozotte s'était prise d'affection pour lui. J'avais une autre enfant de mon premier mariage; mais, quelque affection que Zozotte s'efforçât de leur témoigner, elle n'en était pas moins sollicitée, par le spectacle de ceux-ci, vers le désir d'en avoir à elle; de nouveau toutes ses pensées la ramenèrent à son idée fixe d'une fille. C'était raviver toutes mes appréhensions; j'avais encore présente la première grossesse qui avait failli me ravir la mère sans me laisser son enfant; mais une consultation de trois médecins habiles, Corvisart, Jeanroi et M. Marchais, l'un des premiers accoucheurs de Paris à cette époque, mit fin à mes inquiétudes et au désespoir de Zozotte.

Cependant l'idée de posséder son portrait ne m'avait pas quitté depuis notre mariage; elle s'était encore irritée par les terribles craintes que j'avais eues de la perdre, et ces préoccupations de maternité prochaine m'engagèrent à la décider. Par malheur, je me laissai persuader qu'un jeune peintre, nommé Devouges, était capable de copier un si ravissant modèle. Ce tableau, de grandeur naturelle, la représentait un chapeau de paille à la main, au milieu d'une forêt; quoique bien peint, il ne répondit ni à son attente ni à la mienne, et cependant il fallut le payer comme s'il avait été parfait, ce qui faisait dire à Zozotte : « Un peintre est toujours sûr de nous attraper. Le pis aller pour lui est d'attraper notre argent sans notre ressemblance. » Quant au tableau, apporté pendant que j'étais sorti, il fut, à l'instant même, brûlé au feu de la cuisine; et cela, me dit Zozotte, « parce qu'elle n'entendait pas transformer une calomnie en une enseigne ».

Sur ces entrefaites, je reçus de M. Chenais une lettre par laquelle il m'informait que M. Ouvrard lui devait encore soixante mille francs sur Villandry; que depuis huit mois il n'avait pu en arracher un sol d'intérêt; que même il n'obtenait plus de réponses à ses lettres, et qu'il était d'autant plus inquiet qu'il n'avait pas même une hypothèque. Je considérai qu'avec un homme comme Ouvrard on n'arriverait à rien par l'intermédiaire des gens d'affaires, et je résolus de me passer d'eux. Dès le lendemain matin, à dix heures, je me rendis chez lui; il était logé alors faubourg du Roule; je demande à le voir; on me répond qu'il est sorti. Le jour suivant, j'y retourne à neuf heures : même réponse. Alors, le troisième jour, et dans un cabriolet bien attelé, j'arrive à huit heures et, sur la même réponse, je donne un grand coup de fouet à mon cheval, je renverse aux trois quarts le portier, je franchis au galop la longue avenue qui conduit à l'hôtel, je saute à bas du cabriolet, j'entre au rez-de-chaussée, je trouve toutes les portes intérieures fermées, je monte au premier : après plusieurs essais, une des portes cède enfin; je traverse je ne sais combien de pièces sans rencontrer personne; enfin j'arrive dans une chambre à coucher où j'aperçois M. Ouvrard sortant de son lit. « Parbleu, monsieur, lui dis-je, on a bien de la peine à parvenir jusqu'à vous. » Il me demande qui je suis, et je me nomme; ce que je veux, et je lui dis : « Le payement des intérêts dus à M. Chenais, mon beau-père, et une hypothèque pour les soixante mille francs redus sur le prix de vente de la terre de Villandry. — Je suis, me répondit-il, hors d'état de donner aujourd'hui de l'argent à M. Chenais; quant à une hypothèque, je ne possède aucun bien-fonds et je ne puis en donner aucune. » La discussion se prolonge et s'anime. Je prévois que, en

m'en tenant à des raisons, je n'obtiendrai rien, et après avoir dit à ce très illustre fripon : « Si vous n'avez pas d'argent, il est des gens qui en trouveront pour vous; et si vous n'avez pas d'immeubles sous votre nom, vous en avez sous le nom de vos frères », j'ajoutai : « Vous ne m'opposez que des défaites, et, comme je ne m'en contenterai pas, je vous donne ma parole d'honneur qu'aucun de nous deux ne sortira de cette chambre que je n'aie un ordre de bon pour les intérêts dus et pour les hypothèques. » Cette parole d'honneur à laquelle il ne s'attendait pas, après laquelle je m'établis dans une bergère, le déconcerta; il voulut encore argumenter ; il en vint même à des promesses, mais n'obtint seulement pas une réponse; enfin, après deux heures de séance, il s'installa à son secrétaire et écrivit au sieur Solti, son âme damnée, mort si riche il y a peu de temps, un billet portant de me solder les intérêts dus à M. Chenais et de me donner une hypothèque sur une propriété appartenant à Auguste Ouvrard. Un quart d'heure après, je me trouvai, muni de cette pièce, chez le sieur Solti, qui, au mot d'hypothèque, commença par me dire que M. Ouvrard était hors d'état d'en donner, mais, après la lecture de la lettre, ajouta : « C'est différent. » Et l'argent et l'hypothèque, tout cela me fut soldé ou remis dès le lendemain matin.

C'est pendant ce séjour à Paris que je commençai à donner de l'importance à une collection de tableaux commencée à Orléans, collection qui ne fut jamais de plus de trente-deux tableaux, mais qui, à l'aide d'achats nouveaux, de remplacements ou de choix, toujours plus sévères et faits d'après les conseils de M. Henry, le plus honnête des marchands de tableaux qui aient existé (1),

(1) M. Henry étant allé voir Le Brun mourant, ce dernier lui dit : « Moi mort, vous n'avez plus de concurrent. Usez de cette position

devint précieuse à ce point qu'elle était réputée et qu'on venait sans cesse la voir. M. Henry n'y avait laissé aucun tableau faible. Comme je ne lui marchandais jamais, que je m'en rapportais aveuglément à lui pour le choix comme pour les prix, et comme il s'était pris pour moi d'une sincère sympathie, il avait saisi cette occasion de former à Paris un cabinet qui pût être considéré et cité comme son ouvrage. Ma confiance en lui était telle que, lorsque, à quatre cents lieues de Paris, je recevais de lui une lettre dans laquelle il me disait : « J'ai trouvé un tableau qui vous convient », j'en acceptais l'achat.

Sans le malheur des temps, ces tableaux auraient pu devenir l'objet d'une spéculation, comme ils le furent d'une jouissance. Sous la Restauration, je voulus m'en défaire. Le prince royal de Bavière, aujourd'hui roi, vint deux fois les voir et les aurait achetés si j'avais consenti à en demander trente ou quarante mille francs de plus que je n'en voulais; mais, ayant fait un prix

pour votre fortune. » Ce Le Brun était un fort habile homme; mais, me disait M. Henry, « il n'y avait d'estimable en lui que sa capacité ». Quoi qu'il en soit, M. Henry a été un infaillible connaisseur de tableaux. Il écrivait aussi bien qu'il parlait. Que de fois je l'ai pressé d'écrire sur l'art de juger les tableaux anciens, ouvrage qu'il eût fait avec tant de compétence et qui eût rendu le service de rectifier les fausses attributions de plus de cent cinquante des tableaux de notre musée! Que de connaissances venaient de disparaître avec lui! M. Henry avait deux fils, beaux et excellents jeunes gens; l'un et l'autre avaient fait des études brillantes, mais le plus jeune, l'orgueil comme la consolation de son père, eût été, comme lui, un homme de premier ordre. En un an, et à l'âge de vingt ans, tous deux sont morts de la poitrine. Leur père ne leur a survécu que pour languir.

M. Henry était peintre, et il s'était attaché surtout à rendre les impressions d'air et de lumière; il fut appelé pour estimer un petit tableau déclaré de Claude Lorrain et enfermé dans une double boîte d'acajou, fermant à clef... Ce tableau était de lui. Je crois qu'il n'en a fait que quatre ou cinq dans sa vie. J'en possède un, ovale de trois pouces de large, de six pouces de haut, et dont, comme Claude Lorrain, on m'a offert trois mille francs.

fixe et témoigné hautement mon aversion pour les tripotages, le comte de ..., qui conseillait ce prince et ne lui laissait acheter que des tableaux sur lesquels il avait un véritable bénéfice (1), s'opposa après pourparlers à l'acquisition des miens. Le duc d'Orléans, aujourd'hui Louis-Philippe, vint également les voir et entreprit de les faire acheter au duc de Berry. Son Altesse Royale m'avait envoyé déjà un général pour me dire qu'elle les verrait; mais peu de jours après eut lieu le crime de Louvel.

Dès lors, je renonçai à les vendre en masse; ils furent donc vendus en détail et en des temps toujours plus malheureux. Pourtant je n'ai rien perdu sur aucun d'eux. C'est, je crois, le plus grand éloge qu'il soit possible de faire, et de la haute capacité de M. Henry, et d'une délicatesse jusqu'à lui sans exemple.

Je possédais notamment un Titien (2), un Parmesan, un

(1) Ce comte fit acheter à son maître plusieurs des tableaux rapportés d'Espagne, à la Soult, par le général Sébastiani; mais ce dernier avait attaché à cette vente le cadeau d'un tableau qui y fut compris pour 15,000 francs. Ce comte acheta encore pour le prince un des tableaux que possédait M. Henry; en échange de la somme de 6,000 francs, qu'il le lui paya, il se fit donner un reçu de 18,000 francs, reçu que M. Henry m'a montré avec indignation. Un autre personnage du même calibre, un duc ..., proposa au même M. Henry une association d'après laquelle M. Henry enverrait des tableaux de prix à un marchand de Francfort, qui, pour une commission fixe, serait chargé de les vendre et partagerait les bénéfices avec ledit duc, qui s'engageait à courir l'Allemagne et à prôner les tableaux. M. Henry ne lui cacha ni sa surprise, ni son scandale.

(2) La manière dont j'achetai ce Titien, débris de je ne sais plus quelle maison royale, et un paysage de Rubens, chose rare, est originale. Je me trouvais chez M. Henry, lorsqu'on lui remit une lettre. Il me dit, après l'avoir lue, que, trois ans auparavant, il avait expédié par la Hollande une caisse pour l'Angleterre. Cette caisse, contenant un Titien et un Rubens, n'était pas arrivée à son adresse; il n'en avait eu depuis aucune nouvelle, et l'un de ses correspondants d'Amsterdam lui parlait d'une caisse retrouvée

Schidone, et je ne sais plus quel autre maître, dont, sur l'offre de M. Labienski, alors consul général de Russie à Paris, j'ai refusé 72,000 francs pour l'empereur Alexandre; deux Albert Cuyp; je vendis l'un d'eux 7,500 francs, et, ayant désiré le racheter, il me fut fait 15,000; un Guide, que je cédai pour 2,500 francs et qui, quinze jours après, fut vendu 24,000; un Metzu, que dans un moment défavorable je vendis 6,500 francs; un admirable Ruysdaël, qui tint un haut prix; un Karl Dujardin, que je me décidai à laisser pour 7,000 fr., etc. Cette façon de placer l'argent des temps heureux pouvait être excellente; elle fut, pour moi, moins mauvaise que bien d'autres, et je dus à M. Henry de posséder une précieuse réserve qui me fut d'un si grand secours dans les temps malheureux.

Je fis, à cette même époque, une opération moins brillante en vendant la calèche que je ramenais de Brünn. Zozotte avait voulu la garder jusqu'à Pâques, pour y faire figure à la promenade de Longchamps; cette fantaisie satisfaite, j'avais mis la calèche en vente, et elle y était à peine qu'un homme, bien mis, à bonnes manières, se présentait sous un nom connu et me demandait mon prix. A l'annonce de douze cents francs, il fit mine de marchander; mais, sur le refus d'une diminution, il consentit aux douze cents francs, en ajoutant : « C'est plus que je ne comptais mettre à ce meuble qui n'est destiné qu'aux courses que je fais à ma terre; aussi ne vous offrirais-je en payement qu'un billet à deux mois. » Deux mois n'étant pas une affaire, j'acceptai le

et qui pouvait lui appartenir. Heureux de rentrer dans des fonds compromis, sur lesquels il ne comptait plus et cependant qu'il était heureux en ce moment de recouvrer, il m'offrit le marché de me céder ces deux tableaux pour le prix qu'ils lui avaient coûté. Les livres consultés, je lui remis de suite les 7,500 francs, montant de ce prix, et, un mois après, la caisse m'arrivait.

billet qui me fut rédigé et signé sur l'heure, et en échange duquel la calèche fut emmenée. Au jour de l'échéance, jugeant plus poli d'aller en recevoir le montant que de le faire toucher, je me rendis à l'adresse donnée. Je demandai M. de Verneuil; il y était inconnu, et je n'eus qu'à me résigner d'avoir été « fait d'amitié », comme on disait alors.

Hors de si légers ennuis, notre temps se passait heureusement, et, la saison venue, nous fîmes des excursions chez nos amis, possesseurs de maisons de campagne près de Paris. Notre première excursion nous conduisit à Colombes chez M. d'Etchegoyen, où nous trouvâmes et laissâmes M. et Mme d'Osmond, que le comte O'Connel avait sortis d'une profonde misère, en mariant Mlle d'Osmond avec un M. de Boigne. Ce de Boigne, après avoir été généralissime dans l'Inde, en avait rapporté une fortune colossale, et, pour l'honneur de s'allier à des gens titrés, il avait ajouté à la plus magnifique des corbeilles douze mille livres de rentes viagères pour son beau-père et sa belle-mère, et six mille pour son beau-frère, petit diable gringalet, auquel on n'avait pas de quoi donner des souliers. Encore si, pour prix de semblables bienfaits, ce pauvre M. de Boigne avait trouvé, fût-ce même à défaut du bonheur, une situation tolérable; mais la mère d'Osmond, mais sa fille le persécutèrent à ce point qu'il fut obligé d'abord de déserter la maison conjugale, puis Paris où il comptait résider, et que, forcé de renoncer à tout intérieur, à toute famille, à la consolation même d'avoir des enfants, mais laissant à sa femme cent mille livres de revenu, il se réfugia en Savoie, sa patrie; on sait tout le bien qu'il a fait et les utiles établissements qu'il y a fondés et qui perpétueront la mémoire de cet homme excellent, fort loin d'être sans mérite et à tous égards digne d'un sort moins triste.

Il ne pouvait en effet faire le moindre mouvement, que ces dames ne le mortifiassent de la manière la plus cruelle. Toussait-il ? « Mais, monsieur de Boigne, en bonne compagnie, on ne tousse pas ainsi. » Se mouchait-il ? « Mais, monsieur de Boigne, de la vie on ne s'est mouché comme cela, si ce n'est dans un corps de garde. » S'asseyait-il ? « Mais, monsieur de Boigne, vous vous tenez à faire horreur... Vous prenez une place que vous ne deviez pas prendre. » Enfin, ouvrait-il la bouche, il parlait mal à propos, ou bien il parlait trop haut ou trop bas. Bref, la persécution était atroce, de tous les jours, de tous les instants ; elle s'exerçait surtout dans l'intimité, comme devant témoins. Débarrassée de son mari, dont le nom même cessa d'être prononcé, Mme de Boigne devint la maîtresse du duc de Fitz-James, et les cent mille livres servies par le mari n'eurent d'autre fin que de couvrir d'un vernis d'or les désordres de la femme.

Peu après être revenus de Colombes, nous allâmes passer une quinzaine de jours chez Rivierre, possesseur et créateur d'une campagne charmante à Saint-Assise (1). J'ai dit que Zozotte avait pour lui, pour son esprit si rare et si charmant, une réelle sympathie. C'est chez lui, mais à Paris, qu'elle avait vu, elle, admiratrice fanatique de Jean-Jacques Rousseau, un des deux manuscrits de la *Nouvelle Héloïse,* manuscrit qui avait appartenu à la famille Saint-Fargeau. Dès qu'elle l'avait tenu devant elle et qu'elle eut ouvert un des quatre volumes petit in-4° dont se composait ce manuscrit, elle eut un trouble extrême, et, du moment où elle eut attaché ses regards sur l'écriture si précise et si nette de ce grand homme, elle ne put vaincre son émotion, et c'est

(1) Les anciens potagers de Saint-Assise formaient cette propriété, remarquable par un escalier magnifique de cinq cents toises de long.

au milieu d'une crise de larmes qu'elle relut dans l'original quelques-uns des passages qui l'avaient le plus frappée ou ravie. Rivierre possédait plusieurs autres objets curieux, notamment le boulet qui avait tué Turenne; ce boulet, provenant de la famille de Bouillon, était enfermé dans une boîte doublée d'or ou d'argent; on comprend qu'il m'intéressa plus que Zozotte.

M. Morin, avec qui je m'étais lié pendant le blocus de Gênes, vivait avec un de ses amis, nommé Sibuet, homme de mérite, de caractère et d'esprit, et frère aîné d'un des aides de camp du général Masséna. Ce Sibuet passait l'hiver chez M. Morin, à Paris, et M. Morin passait l'été dans un très joli château que Sibuet avait à Soisy-sous-Étiolles. Le château était entouré par un parc charmant; il s'y trouvait, entre autres choses à remarquer, d'abord trois arbres, dans les dernières branches desquels, et à une très grande élévation, on avait arrangé un ou deux sièges qu'on atteignait par de petits escaliers tournant autour des troncs; ensuite un pavillon dans lequel Colardeau avait écrit une partie de ses ouvrages, et sur la porte duquel on lisait encore : « Otio et Musis. » Or Sibuet, Morin et sa femme ayant vivement insisté pour que nous vinssions passer avec eux le plus de temps possible à Soisy, nous nous y rendîmes en revenant de Saint-Assise. C'est là que j'eus avec M. Morin, dont j'ai cité en son lieu la haute transcendance, un entretien d'une grande force de prévision, si l'on se reporte à l'année où il eut lieu, huit mois après Austerlitz. Nous discutions l'avenir de l'Empereur. Aveuglé par l'éclat de nos victoires, fasciné du même éblouissement que l'Europe et la France, je ne voyais plus de limite qui pût être imposée à la toute-puissance du vainqueur du monde.

« Je conviens, reprit M. Morin, que l'Empereur est le

plus grand général des temps modernes, et nos armées, les premières armées de l'univers; mais. s'il a vaincu, ses victoires lui ont fait plus d'ennemis qu'elles ne lui ont donné de gloire; s'il a conquis, chaque conquête l'affaiblit plus qu'elle ne le consolide. Il sait soumettre, il ne sait pas rallier. On ne lui pardonnera ni ses succès, ni son origine. Il n'est pas un roi qui ne soit révolté de lui voir une couronne, pas un peuple qui la lui pardonne, pas une population qui ne soit humiliée d'avoir été foulée par lui, personne qui ne soit exaspéré par son orgueil, qui ne soit épouvanté de son ambition. Ce projet du rétablissement du grand empire, ces dénominations de grand peuple, de grande armée, proclament petit tout ce qui n'est pas lui ou n'émane pas de lui. Insatiable, rien ne bornera son avidité, et il ne s'arrêtera ni dans le cours de ses prospérités, ni dans le cours de ses désastres. Ainsi il ne faut à ses ennemis qu'attendre. En ce moment l'impuissance seule les arrête; mais leur haine se propage; je ne dis pas cependant qu'il touche à sa ruine, je me borne à dire qu'il y marche. Je ne nie pas même qu'il ne puisse accroître encore sa trompeuse puissance et s'élever davantage; mais ce ne sera que pour tomber dans un plus profond abîme. Croyez-moi, son édifice perd en fondation, en solidité, tout ce qu'il gagne en étendue et en exhaussement. En dépit des trêves, il y a entre lui et l'Europe une lutte qui ne finira que par la destruction, parce que, d'un côté, il y a vingt nations, et que, de l'autre, il n'y a qu'un homme. Enfin, son premier revers sera le signal d'une croisade à laquelle la France elle-même, la France alors fatiguée et épuisée, ne restera pas étrangère. Or ce revers, il est impossible qu'il ne l'éprouve pas, attendu que tout s'épuise, et que l'enthousiasme qui le divinise aujourd'hui s'usera comme le reste. Et vou-

lez-vous que j'achève de vous dire ma pensée tout entière? Je ne comprends pour lui que dix ans de règne. »

Frappé lui-même de son inspiration, M. Morin me demanda d'en retenir les termes, et maintenant que la puissance colossale, que ses pressentiments condamnaient à la ruine, n'est plus qu'un souvenir, je lui donne acte de sa prophétie. Hélas! il avait trop raison.

Dans l'appartement que Napoléon occupa à Munich en 1805 ou 1809, se trouvait un portrait de Charles XII. « Qu'on ôte ce portrait, dit-il en l'apercevant, c'est un homme sans résultat. » Où sont les résultats qu'il a laissés? Et quel rapprochement découlerait de ce fait, si à Napoléon, qui fit perdre à la France tout ce qu'elle avait conquis, et ce qu'elle avait conquis sans lui et avant qu'il fût question de lui, on comparait Frédéric-le-Grand, qui, chef d'un faible État, seul contre l'Europe entière, sans finances et sans population, c'est-à-dire avec de la fausse monnaie et des déserteurs, doubla la puissance de la Prusse, la mit au rang des premières nations, l'y maintint et ne perdit rien de ses conquêtes? Et pourtant qui oserait mettre Frédéric avant Napoléon? Mais aussi qui jamais mettrait en seconde ligne le Salomon du Nord, le monarque législateur et, sans parler du littérateur et du poète, l'inventeur de l'artillerie légère, le premier qui conçut et exécuta la pensée de faire marcher des armées en poste, qui battit tous les généraux de son temps, ne désespéra pas même après la prise de sa capitale et le découragement de tous les siens, et se montra aussi savant stratégiste, dans le calcul de ses opérations, que guerrier formidable sur le champ de bataille; aussi juste, aussi sage, aussi économe qu'admirable dans le gouvernement de ses États?

Il y avait huit jours que j'étais à Soisy, et l'heure du

déjeuner me ramenait de la promenade, lorsque, pour rappeler un des lazzi de Bordier, « nous entendîmes un cheval arriver au galop ». C'était La Fortelle m'apportant une lettre timbrée du cabinet de l'Empereur, que la veille au soir il avait trouvée et prise chez moi, et par laquelle le chambellan de service m'informait que Sa Majesté l'Empereur et Roi me recevrait à Saint-Cloud, le lendemain à neuf heures précises du matin. Quel pouvait être l'objet de cette audience, que je n'avais pas eu l'idée de demander? Jamais je n'avais été appelé de cette manière, et aucun précédent n'avait pu me préparer à cette faveur, car évidemment c'en était une. Il ne pouvait en effet être question que d'une communication heureuse ou du moins agréable; déjà Morin supposait une mission de confiance, Sibuet une légation ; bref, et au milieu des doutes, des espérances qui résultaient de cet appel imprévu, nous revînmes dîner à Paris. Il était neuf heures moins trois minutes lorsque j'entrai dans le salon qui à Saint-Cloud précédait le cabinet de l'Empereur, salon dans lequel Murat et une vingtaine de personnes de la maison de Napoléon, tous en habits verts et courts, galonnés en or ainsi que leurs chapeaux à trois cornes, armés de fouets et de couteaux de chasse suspendus à de larges ceinturons à galons d'or, l'attendaient pour le suivre à la chasse. En m'apercevant, le chambellan de service vint à moi et me dit : « Sa Majesté vient de faire demander si vous étiez arrivé. » Et, en lui montrant la lettre que j'avais reçue et la pendule, je lui observai que je précédais de trois minutes le moment qui m'avait été fixé. Il se hâta de gratter à la porte, et je fus introduit.

Dans le costume que je viens de décrire, ayant même le chapeau sur la tête, l'Empereur était debout, et, m'abordant d'un air satisfait, il m'annonça qu'il m'avait

nommé général de division. Après avoir reçu toutes mes actions de grâces, il me parla de ma blessure, parut apprendre avec intérêt que mes plaies étaient en aussi bonne voie de guérison que possible, et me congédia avec autant de bienveillance qu'il en avait mis à m'accueillir.

Comme je sortais de son cabinet, Murat vint à moi et me demanda ce que l'Empereur m'avait dit : « Prince, lui répondis-je, Sa Majesté a eu la bonté de m'annoncer qu'elle m'a nommé général de division. — Que je sois, mon cher Thiébault, le premier à vous en féliciter. » Et il m'embrassa en me disant les choses les plus flatteuses. Quelques autres, au nombre desquels Duroc, Savary, je crois, Le Marois, suivirent cet exemple, et achevèrent de rendre pour moi ce moment aussi heureux qu'il pouvait l'être.

Je n'avais pas rejoint ma voiture, que déjà l'Empereur avait sauté à cheval, était parti ventre à terre, et que tous ceux qui avaient à l'accompagner se précipitèrent après lui, pour le suivre de plus près ou le rejoindre plus vite. Malgré la salubrité de cet exercice et le motif de se tenir en haleine, je ne pouvais comprendre ce rapport de goût entre le monarque le plus occupé du monde et les princes les plus désœuvrés de la terre, entre Napoléon et les Bourbons, ses prédécesseurs, et les plus imperturbables des chasseurs. Quoi qu'il en soit, il chassa tout cet été, et cela au tir comme au courre, et chacun autour de lui s'évertua à varier à cet égard ses plaisirs. En bon courtisan, Alexandre Berthier ne fut pas en défaut; il imagina et offrit à l'Empereur une chasse au lapin dans un parc qu'il possédait aux portes de Paris et eut le bonheur de la voir accepter. Tout ce qui pouvait rendre cette chasse agréable, tout, excepté les lapins, se trouvait réuni dans cette propriété; mais

aucun gibier n'étant plus commun, le maréchal, major général, habitué à penser et à pourvoir à tout, jugea être cent fois en mesure après avoir ordonné de mettre un millier de ces animaux dans le parc pour le matin du jour où l'Empereur devait y chasser. De tels ordres ne s'exécutent pas à demi, et il ne manqua pas un lapin aux mille demandés. Enfin tout est prêt; l'Empereur est attendu. l'Empereur est arrivé; un déjeuner splendide lui a été servi; déjà l'accessoire le cède au principal; on entre en chasse, et Berthier est tout à sa joie d'avoir été admis à l'honneur de procurer à son maître, avec un divertissement salutaire, l'occasion de se signaler. Mais comment le dire ou le croire? Tous ces lapins, qui, même en se divisant, devaient vainement chercher à échapper aux coups que leur destinait la main la plus auguste, se réunissent brusquement par troupeaux, bientôt en masse; au lieu de recourir à une fuite inutile, ils font tous volte-face, et tout à coup la phalange entière se précipite sur Napoléon. La surprise est à son comble, comme la colère de Berthier; de suite il fait réunir un corps de bataille formé de cochers armés de longs fouets, et, fier de trouver enfin une occasion décisive d'en appeler d'un mot cruel, échappé au Premier Consul sur le champ de bataille de Marengo (1), il s'élance à leur tête. Les lapins mis en fuite, Napoléon est délivré; on ne regarde déjà plus cet épisode que comme un retard, bizarre sans doute, mais heureusement terminé, lorsque, par une triple conversion à droite et à gauche, ces intrépides lapins tournent l'Empereur, l'assaillent par ses derrières avec une indicible frénésie, ne lâchent plus prise, s'amoncellent dans ses jambes au

(1) Le général en chef de l'armée de réserve ayant fortement molli dans un moment critique, le général Bonaparte s'écria : « Berthier n'a pas de ce qui, dit-on, fait les braves. »

point de le faire trébucher, et, de guerre lasse, forcent le vainqueur des vainqueurs de la terre à battre en retraite et à leur céder le champ de bataille, heureux encore que quelques-uns de ces lapins, parvenus par escalade sur l'impériale des voitures de l'Empereur, ne se fassent pas ramener en triomphe à Paris.

Il ne restait plus qu'à comprendre ce phénomène, et tout fut révélé du moment où l'on eut appris que l'exécuteur des ordres de Berthier, ignorant qu'il pût y avoir quelque différence entre un lapin et un lapin, avait acheté des lapins de clapier au lieu de lapins de garenne, d'où il était résulté que ces pauvres lapins avaient pris MM. les chasseurs, l'Empereur y compris, pour des coupe-choux, et qu'ils s'étaient jetés sur eux et étaient revenus à eux avec d'autant plus d'avidité qu'ils n'avaient pas mangé depuis la veille. On devine les rires que provoqua cette révélation et combien, en présence de tant de témoins, elle ajouta au désespoir de Berthier, qui, honteux et confus, déplorant le fait et le ridicule du fait, jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y tromperait plus.

En sortant de l'audience impériale et tout en réfléchissant au bonheur d'être général de division à trente-six ans, ce qui, en comptant sur le secours de circonstances heureuses, pouvait me faire espérer fortune et gloire, je revins en toute hâte donner cette bonne nouvelle à ma femme, et dès le lendemain je me rendis à Versailles pour la porter à mon père; en la leur annonçant, j'ajoutai que, quoique je considérasse cette nomination comme cent fois irrévocable, je désirais que l'on gardât le silence sur elle, jusqu'à ce qu'elle m'eût été officiellement notifiée. Mon père m'approuva et n'en parla à personne, Zozotte jugea également que j'avais raison; mais, d'amis intimes en amis intimes, elle en fit à peu près confidence à tout le monde.

Cependant huit jours s'étaient écoulés, et je n'avais rien reçu. A l'étonnement se joignit l'inquiétude, et, ayant jugé que personne à cet égard ne pouvait mieux m'éclairer que M. Maret, déjà secrétaire d'État, je fus le voir, lui contai mon audience, et je fus confondu de cette réponse : « Rien ne m'est parvenu qui puisse vous concerner! » Le lendemain, à dix heures du matin, j'étais chez Murat, à Neuilly. Il ne parut dans son salon que peu de minutes avant de se mettre à table pour déjeuner, et, me considérant comme invité, il me dit de donner la main à Mme Murat. Après le repas, je lui demandai un moment d'entretien; nous passâmes dans le parc, et je lui débitai toute mon affaire : « C'est extraordinaire, me dit-il; au reste, voilà ce que je suppose. L'Empereur prépare de grandes fêtes pour célébrer la paix. Afin de leur donner plus de solennité, il a sans doute l'intention de faire coïncider avec elles la distribution des grâces qu'il veut encore répandre; ainsi vous aurez un peu attendu, mais vous aurez reçu ce prix de vos services d'une manière bien plus flatteuse. » Je fus peu content de cette réponse. « J'en parlerai à l'Empereur », m'aurait paru plus simple et plus naturel; Murat se borna à ajouter : « Ne manquez pas de vous rendre les dimanches à Saint-Cloud et de vous montrer aux audiences de la messe. »

A défaut de mieux, je suivis ce conseil. A la première de ces audiences, l'Empereur ne me fit qu'un signe de tête; il s'arrêta assez près de moi devant David, qu'il traita avec une bienveillance que je jugeais peu en rapport avec le rôle révolutionnaire si bien rappelé sur la hideuse figure de cet homme, mais qui s'expliquait par le besoin d'exalter en faveur du nouvel Empire l'imagination de ce grand peintre, chargé d'exécuter des tableaux qui devaient devenir des monuments.

A la seconde de ses audiences, l'Empereur me dit : « Eh bien, avez-vous reçu votre gratification de général de division? — Sire, je n'ai reçu ni la gratification dont Votre Majesté daigne me parler, ni même l'avis de ma nomination de général de division. » Il jeta les yeux sur mon habit de général de brigade, et, après un moment d'immobilité, il passa sans répliquer.

Je ne conçois pas aujourd'hui comment alors j'ai pu ne pas comprendre ma position ; elle m'échappa complètement. En effet, le maréchal Berthier, qui, avec le maréchal Soult, avait empêché ma promotion à Vienne, était arrivé de Munich, le soir même du jour où j'avais eu mon audience de Saint-Cloud ; chargé de tout ce qui tenait au personnel de la guerre, et ne laissant au ministre que la broutille, c'est à lui que le soin de me transmettre l'avis de ma nomination, nomination faite en son absence, avait été nécessairement confié ; il avait pris sur lui de ne pas l'expédier, et il attendait un à-propos pour en instruire l'Empereur, qui, à la dernière audience dont je viens de parler, ne le savait pas encore, Murat et Maret ne lui ayant pas parlé de mes démarches. Peut-être aussi Berthier attendait-il que j'eusse été lui rendre mes devoirs et implorer sa protection pour une chose que je regardais comme faite. Dans ce cas, j'eus le tort de ne pas le deviner, ou de ne pas me contraindre à une visite qui, par suite de tant de fâcheux antécédents et de mon aversion pour toutes les sollicitations, me répugnait au dernier point, mais n'en était pas moins une visite de devoir, sans compter l'intérêt. Bref, je ne mis pas les pieds chez lui ; l'Empereur ne me reparla plus du grade de général de division, ce qui prouvait que Berthier était parvenu à faire révoquer ou ajourner ma nomination ; mon humeur me reprit de plus belle, et, dans mon exaspération, je fis le serment de ne plus remplir

aucun poste, aucune fonction de général de brigade.

A quelques jours de là, le général Junot arriva de Plaisance, où il avait été envoyé comme gouverneur général. On sait les obligations que je lui avais déjà, et les sentiments qui m'attachaient à lui. Je fus un des premiers à lui rendre mes devoirs, et j'en fus reçu à merveille et de suite invité à déjeuner et à dîner. A un de ces repas, je ne sais plus qui me plaignit de ma blessure : « Je conviens, dit à ce sujet le général Junot, que Thiébault a été rudement arrangé, et pourtant, au lieu de le plaindre, je le félicite. Je payerais, pour avoir eu l'honneur d'être blessé à Austerlitz. » Rentré dans le salon, il vint à moi et me dit : « Ah çà, comment se fait-il que vous n'ayez pas été nommé général de division ? » Et, en passant légèrement sur mes fatalités, mais appuyant sur la haine du maréchal Soult, sous les ordres duquel j'avais eu le malheur de faire la campagne, je lui contai tout ce qui m'était arrivé depuis mon retour : « C'est fort extraordinaire, me dit-il, mais Soult n'y est pour rien ; il n'est pas de calibre à faire revenir l'Empereur sur une décision prise. Au reste, je ferai une démarche et je vous en dirai le résultat. » Dès le soir même, se trouvant chez l'Empereur, il profita d'un moment favorable pour lui dire : « Je croyais Thiébault général de division. — Mais oui, répondit l'Empereur, il l'est. — Mais, Sire, reprit-il en riant, il n'a pas encore l'avis de sa nomination. — Il le recevra. » Voilà tout ce que j'ai pu en avoir, me dit le général Junot, en m'informant de sa démarche. « Ce n'est pas ce que j'aurais désiré, ajouta-t-il; cependant, il n'y a eu ni dénégation ni rétractation; il faut donc prendre patience. » Je le remerciai de cette nouvelle preuve de sa bienveillance, et, quoique je continuasse à le voir fréquemment, que même Mme Junot eût voulu faire la connaissance de ma femme,

que nous eussions dîné chez eux au Raincy, je ne revins plus à ma position, qui de jour en jour devenait plus désagréable.

C'est à cette réception de Mme Junot que nous eûmes une chasse au chevreuil et au filet, chasse véritablement organisée pour les dames; l'une d'elles désigna le charmant animal qui devait jouer le rôle d'être pris, et qui, à peine captif, fut remis en liberté. Comme on annonçait le dîner servi, arriva M. de Montmorency. A peine à table et à la droite de Mme Junot, à la gauche de laquelle je me trouvais, ses regards se portèrent sur Zozotte qui était placée à la droite du général Junot, et, dans une véritable extase, il demanda à Mme Junot quelle était cette dame; sur la réponse, il répliqua : « Elle est ravissante. » Cette expression était en effet la seule qui pût rendre l'impression ressentie à la première vue de cette Zozotte incomparable. A ce même dîner, se trouva Nicolo avec qui je parlai beaucoup de musique, et qui le lendemain m'envoya une pacotille de ses romances, notamment sa romance *Ismène*, qu'il regardait comme un morceau d'heureuse inspiration, et que Zozotte, l'admiratrice de plusieurs de ses ouvrages, trouva pitoyable.

« Il est étonnant, ton général Junot, me dit-elle en revenant du Raincy. Il a de l'instruction, de la conversation, de l'élan, de l'imagination; eh bien, avec ces qualités de cœur et d'esprit, et depuis douze ans aide de camp d'un homme extraordinaire, passant sa vie avec les personnages les plus distingués de la Cour, il n'a l'air que d'un soldat, et je serais fort étonnée s'il était jamais à la guerre autre chose que le meilleur et le plus brave des sous-lieutenants. » Ce jugement était surprenant d'exactitude, et il indiquait d'une manière prophétique quelle devait être la cause première, intime et profonde des malheurs de Junot.

Cependant Zozotte avançait dans la réalisation de sa seconde espérance, qu'elle avait tant appelée de ses vœux et qui me laissait, malgré tout, des appréhensions. Je ne voulais pas qu'elle se trouvât pour cette circonstance dans le va-et-vient d'un hôtel garni, et, si bien qu'on fût à l'hôtel de Mirabeau, je cherchais un appartement qui pût nous convenir, lorsque M. Sibuet, à qui j'avais prêté douze mille francs sans vouloir qu'il fût question d'intérêts, exigea que nous prissions sans rétribution et pour un an l'étage inoccupé de l'hôtel de Mlle de Condé, rue de Fréjus, hôtel dont il était propriétaire.

Nous y étions à peine, heureux d'y être, lorsque la paix, tant vantée et si chèrement payée, se trouva brusquement menacée. On s'entretenait encore des fêtes par lesquelles on devait achever de la célébrer; on annonçait les récompenses qui devaient payer le reliquat de la dernière campagne, et tout à coup, sans préparation, on entendit parler de différends avec la Prusse, des forfanteries de cette puissance, de guerre enfin. Ce mot de guerre à peine prononcé, Paris fut le théâtre d'un branle-bas général. L'armée d'Austerlitz existant encore, ses principaux corps d'armée marchaient déjà contre ce nouvel ennemi; en toute hâte chacun partait pour rejoindre son poste et ne pas être devancé par le grand quartier général, pour l'entrée en campagne duquel tout s'accélérait avec une incroyable activité.

Ne pouvant penser à servir encore, je demeurai étranger à tout ce mouvement; mes aides de camp, se trouvant dans une position différente, durent me quitter tous deux, Parguez, pour rejoindre Morand, comme aide de camp, et de La Fortelle, pour rejoindre un régiment de chasseurs à cheval; le premier pour mériter et obtenir le grade de chef de bataillon, le dernier pour avoir la

tête emportée par un boulet de canon en mettant le sabre à la main, au moment de charger à la bataille d'Eylau. Je les regrettai vivement, Parguez pour son mérite, sa dignité, sa tenue, de La Fortelle pour ses folies; il amusait beaucoup Zozotte par ses reparties vives et piquantes et par sa gaieté. En voici un exemple.

Peu de temps avant de nous quitter, suivant le côté nord du boulevard des Capucines, entre minuit et une heure, il se trouva devant l'hôtel Destillières, au moment où un homme achevait l'escalade d'un des balcons, à l'aide d'une échelle de corde qu'une dame venait de lui jeter; à l'instant mon fou s'arrête et se met à crier : « Monsieur..... monsieur... bien du plaisir. » Et l'homme de sauter au plus vite dans l'appartement, de retirer l'échelle, de fermer la fenêtre et de disparaître avec la dame. Or, Mme Destillières était la cousine de Mme d'Etchegoyen (1), à laquelle j'étais très attaché, et, quand ce fou vint le lendemain à midi me conter son équipée, mon premier mot fut pour lui demander de garder le secret; mais il sortait de chez Tortoni, où il était allé déjeuner exprès pour la conter à tout le monde. De ces histoires il en avait toujours à débiter, et je fus d'autant plus contrarié de le perdre que bientôt, lorsque j'eus besoin de le remplacer, ce fut par un autre fou moins amusant et plus dangereux.

(1) C'est une demoiselle Destillières que, pour compléter les bienfaits envers la famille d'Osmond, le comte O'Connell fit épouser au frère de Mlle d'Osmond, après avoir fait le mariage de celle-ci avec M. de Boigne. Mlle Destillières était riche de plus de cinq cent mille livres de rente; mais le jeune d'Osmond commença par profiter de cette fortune pour en faire jouir des rivales de sa femme. Par bonheur, étant tombé gravement malade, il fut soigné par cette jeune et admirable femme avec tant de sollicitude et de douceur qu'il en fut profondément touché et s'amenda. Aujourd'hui, Mme d'Osmond paraît aussi heureuse qu'elle mérite de l'être.

J'allai faire mes adieux à Murat et lui offrir mes vœux ; je m'abstins d'en porter au maréchal Berthier; je ne parus pas non plus à la dernière audience de l'Empereur. Quant au général Junot, je continuais à le saluer fréquemment : mais je n'avais pas d'adieux à lui faire. L'Empereur. pendant la campagne d'Austerlitz, avait été fort inquiet de Paris. Le chef militaire qu'il y avait laissé n'avait ni le dévouement ni l'énergie sur lesquels il avait compté ; les ennemis du gouvernement en avaient profité à ce point que la rente, ce thermomètre de la confiance publique, était tombée à huit pour cent. Il résolut donc d'y laisser un homme entièrement à lui, et cet homme qui y resta avec le titre de gouverneur général, fut le général Junot.

L'avant-veille du départ de l'Empereur pour cette nouvelle guerre, je fus témoin chez Junot d'une scène qui me toucha vivement. On se rappelle ce que. à propos des chasses que j'ai faites à Tours, j'ai dit du colonel de Marigny, si inconcevable par son adresse comme tireur. Or ce pauvre colonel avait été compromis dans une affaire d'argent et destitué. A son retour de Plaisance, le général Junot avait eu l'occasion de le voir, avait été convaincu de son innocence, avait sollicité pour qu'il fût réintégré et avait obtenu qu'il le fût et dans son grade et dans le commandement de son régiment; aussitôt le général Junot le lui annonça; il lui dit même à ce propos les choses les plus honorables et les dit avec toute l'effusion de son excellent cœur. En ma présence, il lui remit son nouveau brevet et ses ordres; je m'attendais de la part du colonel de Marigny à une explosion de joie et de reconnaissance; mais il demeura immobile, et son visage devint plus sérieux et plus triste ; puis, d'une voix émue et ferme : « Mon général, répondit-il, en recevant ses pièces sans les déployer, je suis

profondément touché de ce que vous avez fait pour moi, mais je le méritais et je vous prouverai, à vous et à ceux qui ont pu me condamner sans m'entendre, ce qu'était l'homme d'honneur qu'on avait calomnié. Ce brevet que je dois à vos bontés est mon brevet de mort. » Et sur ce mot, il disparut. « Ce pauvre Marigny ! » s'écria le général Junot d'un ton profondément affecté, et nous nous séparâmes. La bataille d'Iéna eut lieu; le régiment de Marigny fit des merveilles, et lui des prodiges. Tout ce qui lui fit face fut renversé. Après la dernière charge exécutée par ses chasseurs et pendant que de toute part on répétait son nom avec exaltation, lui que la mort semblait fuir, à proportion qu'il la cherchait, aperçoit un groupe d'ennemis qui se ralliaient; à l'instant il part seul et, sans qu'on eût pressenti son dessein, il se jette au milieu de ce groupe en désespéré, blesse et tue je ne sais combien d'hommes, et, avant que ses braves puissent le rejoindre pour le sauver et des ennemis et de lui-même, il est percé de plusieurs coups, tombe et meurt.

Avec plus de gloire qu'à Ulm et d'une manière bien plus décisive, Iéna avait abattu la monarchie prussienne, comme la monarchie autrichienne l'avait été sur l'Iller. Ce n'était pas en effet une armée prussienne; c'était toute l'armée prussienne qui venait d'être anéantie, ce n'était pas dans une place qu'elle avait été tournée, c'était en rase campagne; ce n'était pas un simple général qui commandait cette armée, c'était le roi de Prusse en personne, la reine de Prusse achevant d'exalter les troupes et par sa présence et par ses indicibles charmes; c'était aussi le duc de Brunswick, l'un des premiers généraux de l'Europe. Tout ce qui pouvait orner un triomphe se trouvait donc réuni à Iéna, qui, sans doute, ne décida pas de la paix comme Austerlitz et Wagram,

pas même d'une trêve comme Marengo, mais qui consacra une grande dépossession et, par toutes ces causes, a le pas sur ces deux derniers faits d'armes et ne le cède qu'à Austerlitz.

Par décret impérial, daté de Wittenberg le 23 octobre, et expédié du quartier impérial de Krœpstædt le même jour, l'Empereur arrêta en effet : qu'il serait pris, en son nom, possession de tous les États prussiens situés entre l'Elbe et le Rhin, des États du duc de Brunswick et du prince d'Orange, des pays de Hanovre et d'Osnabrück ; que jamais ces pays ne rentreraient dans la possession desdits princes ; qu'ils seraient divisés en cinq gouvernements, et que j'étais nommé gouverneur du quatrième de ces gouvernements, etc.

L'ampliation de ce décret, signée « Maréchal Alexandre Berthier », me parvint à Paris le 29 octobre. Elle portait de partir de suite ; mais une question préjudicielle restait à décider. Accepterais-je ? Et ma première pensée fut de répondre que, avant d'avoir reçu le brevet du grade de général de division dont j'avais reçu l'annonce de la bouche même de l'Empereur, je ne pouvais plus accepter aucune fonction militaire. Tous mes amis se récrièrent. J'allai en parler au général Junot ; il partit d'un éclat de rire et me dit que l'hésitation seule constituerait non pas une folie, mais la folie. « Cela est magnifique, ajouta-t-il, après avoir lu mon ampliation du décret. Vous faites partie des premiers gouverneurs nommés par l'Empereur en pays conquis ; vous participez à une véritable dignité ; vous recevez un gage particulier des bontés de l'Empereur. C'est une place d'honneur et de fortune... Vous avez même des gardes (et en effet le décret donnait pour un service de gardes cent hommes d'infanterie, quatre-vingt-dix hussards et deux pièces de canon). Enfin vous êtes nommé avec quatre généraux de divi-

sion en première ligne, et le mot de général de brigade ne se trouve pas même dans votre ordre. » Tout cela était sans réplique; de fait, et indépendamment de mille autres raisons et considérations, général de brigade, je me trouvais employé comme général de division, et, le cadet d'entre eux, je me trouvais assimilé aux généraux Loison, Lagrange, Clarke et Gobert. Un grand traitement était attaché à mon gouvernement, sans compter ce qu'il était impossible que le pays n'y ajoutât pas; enfin j'allais remplacer à Fulde le beau-frère du roi de Prusse, Guillaume, actuellement roi de Hollande, fils du dernier stathouder. Tout cela était fort beau, mais m'imposait la douloureuse obligation de me séparer de Zozotte, alors qu'elle approchait du terme de sa seconde délivrance. Cependant, elle-même insista pour que j'acceptasse un honneur inespéré, et, résigné à la quitter, je ressentis plus vivement que jamais le chagrin de ne pas avoir son portrait comme compensation au malheur de m'éloigner d'elle; je lui demandai de consentir à se faire peindre : « Beau modèle, me dit-elle en riant, qu'une taille déformée et une figure aussi fatiguée que la mienne ! » J'insistai, et, malgré tout ce que les séances ne pourraient manquer d'avoir de pénible, elle céda. Pour cette fois, j'allai droit chez Gérard; il lui était impossible de commencer un nouveau portrait avant cinq mois, et à tout prix je voulais que Zozotte fût peinte avant ses couches; il fallut donc descendre à Robert Lefèvre, qui fut ainsi choisi; il exécuta un tableau qui me força à lui écrire une lettre peu agréable. Bien que retouché, ce tableau ne valut guère mieux que celui qui avait été brûlé et ne fit que renouveler chaque jour mon regret de n'avoir pu attendre Gérard. Gérard était, d'après M. Henry, le seul peintre capable de donner une idée de la ravissante figure et des grâces enchan-

teresses de cette Zozotte, qu'il était hors de la puissance de l'art de flatter.

Zozotte elle-même ayant désiré que j'acceptasse, il ne m'était resté qu'à remercier le général Junot de ses bons conseils et à préparer mon départ, c'est-à-dire à acheter ma voiture, à prendre un second domestique, à faire choix d'un secrétaire particulier. Je me trouvais aussi sans aide de camp, et tous les officiers que je connaissais faisaient la campagne. J'allai donc aux bureaux de la guerre demander un aide de camp ; on me donna, en faisant de lui le plus grand éloge, Lemierre, fort loin d'être sans capacité et sans vigueur, mais musicien et même cabotin plutôt qu'officier, ayant en somme plus de défauts que de mérites et fait pour les tréteaux plutôt que pour un quartier général ; en somme, mauvais sujet, quoiqu'il fût loin de l'être autant que sa femme, et je ne l'acceptai que parce qu'il m'était entièrement inconnu. Il me fallait encore un secrétaire général, et Rivierre me fit prendre M. de Villarceaux, homme d'esprit et de grâces, de manières fort distinguées, du meilleur ton et beaucoup plus que convenable au poste que je lui offrais. Je citerai ce mot de lui pour le peindre. Il faisait une partie de trictrac avec Zozotte, qui, marchant à une grande bredouille, s'était récriée : « Ah ! monsieur, comme je suis marquée ! — Bien moins, madame, que remarquée. » Il portait donc à l'excès l'inquiétude d'être aimable, la préoccupation de ne pas déplaire, et Zozotte disait de lui : « Je ne vois jamais M. de Villarceaux sans me rappeler ce Capucin prêchant devant Louis XIV et qui, dans un bel élan, s'étant écrié : « Mes frères, nous mourrons tous... », s'arrêta confondu de ce qu'il avait dit, et ajouta en regardant le Roi : « Oui, mes frères, presque tous. » Ce léger défaut, si l'excès de politesse en fut jamais un, allait devenir une qualité dans

la nouvelle position de M. de Villarceaux, et je fus fort satisfait de mon choix.

Tous ces préparatifs ne me permirent pas de partir aussitôt que le prescrivaient mes ordres, et je quittai Paris quinze jours après les avoir reçus. Je me séparais de ma bien-aimée Zozotte, non pas sans doute dans l'affreux égarement où nous avait jetés notre première séparation, mais encore avec d'indicibles regrets et de véritables élans de désespoir.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.





